REVUE HISPANIQUE

REVUE HISPANIQUE

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LXIII

1925



Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.
VADUZ
1966

Printed in Germany

VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE

Les quatre tomes du Voyage pittoresque et historique de l'Espagne *d'Alexandre de Laborde*[1] *parurent en* 1806, 1811, 1812 *et* 1820. *Cet ouvrage est, sans aucune comparaison possible au point de vue éditorial, le plus magnifique, le plus grandiose de tous ceux qui ont été publiés sur l'Espagne, tant en France que hors de France. Mais c'est, hélas, à cette magnificence et à cette grandeur qu'il doit d'avoir été, ou, en tout cas, d'être devenu depuis longtemps à peu près inaccessible à la plupart de ceux qu'il peut intéresser. Seules, de grandes bibliothèques publiques ou quelques très rares bibliothèques particulières en possèdent un exemplaire. Son format, le grand in-folio, son poids énorme en rendent, en outre, le maniement des plus malaisés. Pour remédier à ces inconvénients multiples, il a semblé nécessaire d'en publier une réimpression minutieusement exacte, qui facilitera l'étude d'une œuvre capitale parmi celles auxquelles on doit recourir pour savoir comment on a connu l'Espagne. Il est à peine besoin de dire que c'est le texte seul qui est réimprimé ici : il ne pouvait être question, pour des raisons d'évidence, de reproduire les trois cent quarante-neuf planches qui accompagnent ce texte dans l'édition originale. On devra donc se*

---

1. *Alexandre de Laborde, né en* 1773, *mort en* 1842. *Voir : R. Foulché-Delbosc,* Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal, *Revue Hispanique, III (*1896*), nº* 226, *et* Biographie Universelle *(Michaud). Nouvelle édition, Tome vingt-deuxième. Paris, s. d., pp.* 293-302.

reporter, parfois, à ladite édition, mais le plus souvent, le texte seul pourra suffire aux érudits.

Le Voyage de Laborde est, comme l'indique son titre, « pittoresque et historique ». La partie historique n'est, à proprement parler, qu'une compilation : l'auteur a utilisé un très grand nombre d'ouvrages, avec un éclectisme qui lui fait citer Florian aussi bien que Mariana. Si cette compilation est aujourd'hui périmée, l'intérêt qu'elle continue à offrir est de nous présenter l'histoire d'Espagne telle qu'elle était connue hors d'Espagne au début du dix-neuvième siècle ; de cette époque, c'est le meilleur manuel que nous ayons. La partie pittoresque a conservé toute sa valeur.

Ce que le titre de l'ouvrage ne dit pas, c'est que de très nombreuses pages en sont consacrées à l'épigraphie et à l'archéologie des villes ou des contrées décrites. Laborde est, avant tout, un épigraphiste et un archéologue. S'il a utilisé les travaux et les découvertes des savants espagnols du dix-huitième siècle, il a su aussi faire œuvre personnelle : plus d'une inscription latine est publiée par lui pour la première fois ; plus d'un monument lui doit une description vraiment originale ou est, de sa part, l'objet de remarques nouvelles.

Il lui est arrivé de se tromper lourdement quand il a parlé de l'histoire littéraire (notamment à propos d'un poète catalan auquel Pétrarque ne doit rien — bien au contraire). Il est assez probable qu'il savait insuffisamment l'espagnol et le catalan. Il est manifeste qu'il ignorait l'arabe. Si fâcheux que soient ces défauts, il n'en est pas moins certain que dans cette littérature des voyages en Espagne que l'on n'étudie guère que depuis une trentaine d'années, l'œuvre de Laborde figure au premier rang.

Voyage pittoresque et historique de l'Espagne

INTRODUCTION

L'Espagne est une des contrées les moins connues de l'Europe, et celle qui renferme cependant le plus de variété dans ses monuments, et le plus d'intérêt dans son histoire.

Riche de toutes les productions de la nature, elle est encore embellie par l'industrie de plusieurs âges, et le génie de plusieurs peuples. La majesté des temples romains y forme un contraste singulier avec la délicatesse des monuments arabes, et l'architecture gothique avec la beauté simple des édifices modernes.

Cette réunion de tant de souvenirs, cet héritage de tant de siecles, nous force à entrer dans quelques détails sur l'histoire de l'Espagne pour indiquer la marche que l'on a adoptée dans la description du pays.

Premiere époque. Le nuage qui couvre l'histoire primitive de l'Espagne ne commence à se dissiper qu'à l'époque où les Phéniciens vinrent fonder des établissements dans cette contrée, jusqu'alors inconnue et sauvage. On croit qu'ils aborderent dans l'île de Santi-Petri, où ils bâtirent le temple d'Hercule, dont la mer laisse à découvert les vestiges lors-

qu'elle décroît extraordinairement. Bientôt après s'éleva la ville de Gades ou Gadir; Calpe et Abyla devinrent célebres par les deux colonnes nommées *colonnes d'Hercule*, où les Phéniciens graverent l'inscription *non plus ultrà*.

Les Grecs, éleves des Phéniciens dans l'art de la navigation, ne tarderent pas à partager avec eux les avantages de cette découverte. Ils établirent en Espagne un grand commerce, et fonderent plusieurs villes, entre autres Ampurias et la malheureuse Sagonte : mais, plus habiles et plus puissants, les Carthaginois s'emparerent bientôt de toute la péninsule, et la possession leur en eût été assurée si les Romains, seuls capables de leur disputer cette brillante conquête, ne fussent enfin parvenus à la leur enlever.

Dans l'espoir d'échapper à la servitude, les Espagnols tentoient quelquefois de se défendre; mais plus souvent trompés par le fantôme d'une alliance généreuse, ils servoient avec fidélité la politique de leurs différents oppresseurs. C'est ainsi que trois villes aimerent mieux périr que de se rendre; Sagonte, par attachement pour les Romains; Astapa dans la Bétique, pour les Carthaginois; Numance, pour la liberté.

Après tant de calamités l'Espagne épuisée respire, et répare peu à peu ses forces sous une paisible domination. Les Romains, séduits par la fertilité de son sol, la richesse et la variété de ses productions, y fondent de nombreuses colonies : des voies militaires s'ouvrent de toutes parts; des aqueducs portent aux cités le tribut des eaux; des arcs de triomphe rappellent aux vainqueurs le souvenir de leur gloire; des théâtres, des cirques font oublier aux vaincus le sentiment de leur infortune.

Alors Sagonte vit relever ses murailles ; Mérida, Tarragone, Cordoue, Salamanque, Ségovie, d'autres villes encore, admirerent la splendeur de leurs nouveaux édifices, témoignages glorieux de la prédilection de Rome pour ces contrées rivales de l'Italie.

Cette heureuse administration ne fut pas de longue durée; Rome, maîtresse du monde, devint bientôt aussi odieuse que Carthage. L'Espagne eut ses Clodius, ses Verrès; et la plus belle province de l'Empire des Césars fut aussi la plus malheureuse.

Les Astures et les Cantabres conservoient seuls leur indépendance à l'abri de leurs montagnes : Auguste entreprit de les subjuguer; ils se défendirent, et périrent la plupart les armes à la main. Les poëtes de Rome célébrerent cette cruelle victoire, dont la postérité n'admire que les victimes.

L'Espagne obéit aux Romains jusque vers la fin du IVe siècle. Les peuples du nord y pénétrerent sous le regne d'Honorius, après avoir ravagé les autres contrées de l'Europe : les Sueves s'emparerent de la Galice et d'une partie du Portugal; les Alains et les Vandales, de la Bétique. Les Goths, suivant de près ces féroces conquérants, forcerent les Alains et les Vandales à se retirer en Afrique : les Sueves résisterent plus long-temps; mais enfin, vaincus par Léovigilde, ils cesserent de faire un peuple à part, et l'Espagne entiere reçut la loi des Goths.

Cette invasion des nations barbares porta un coup mortel aux beaux-arts dans un pays couvert de leurs chefs-d'œuvre. Cependant que de richesses numismatiques, combien de monuments échappés à la dévastation!

Les Goths ne découvrirent point dans ces débris le type d'un goût pur, et d'une beauté réguliere; ils auroient surpassé les Romains s'ils eussent voulu s'astreindre à les imiter, mais ils prirent une route différente. De là ces singuliers édifices qui enrichirent l'architecture d'un ordre nouveau, ordre composite, bizarre, grêle, minutieux dans les détails, quelquefois confus dans l'ensemble; mais original, religieux, imposant, et dont la longue durée justifie l'étonnante hardiesse.

Tranquilles possesseurs de l'Espagne, éclairés par les

lumieres de l'Évangile, les Goths commencerent à se civiliser; mais le climat, qui amolissoit leur caractere, le repos qui énervoit leur courage, préparoient une victoire facile à de nouveaux conquérants.

La cruauté du roi Vitiza et la foiblesse de Rodrigue hâterent ce fatal moment, et l'Espagne fut la proie d'ennemis jusqu'alors inconnus.

Seconde époque. Les Arabes, ce peuple errant, antique habitant des déserts, réunis avec les Maures, ainsi nommés de la Mauritanie leur berceau, firent une irruption dans le midi de l'Europe, comme les Goths l'avoient fait précédemment dans le nord. Le sort de l'Espagne fut décidé dans la malheureuse campagne de Xerès de la Frontera, où Rodrigue perdit le trône et la vie.

Les vainqueurs ne trouvant plus d'obstacles occuperent toute l'Espagne, à l'exception de ces mêmes Pyrénées qui avoient si long-temps préservé du joug romain leurs anciens habitants. Ces montagnes et leurs cavernes servirent encore de refuge à ceux des *Goths-Espagnols* qui, rassemblés par Pélage, prince du sang des rois de cette nation, purent éviter le joug des musulmans.

Cette seconde invasion, qui ne devoit plus laisser aux Espagnols indigenes aucune trace de leurs lois, de leurs coutumes, ni de leurs propriétés, produisit l'effet contraire; tant il sembloit que l'effet de cette terre heureuse devoit toujours balancer pour les habitants les rigueurs de la fortune.

Les Maures ne tarderent pas à ressentir cette influence qui avoit adouci les mœurs des Goths, et qui leur avoit appris à goûter les charmes d'une vie tranquille. Dès que les nouveaux conquérants furent heureux, ils cesserent d'être barbares. Le principe de la civilisation se développa chez eux avec une étonnante rapidité; l'amour des lettres ennoblit leurs idées, épura leur goût sans altérer leur courage. On vit

s'ouvrir à Séville, à Grenade, à Cordoue, des écoles et des bibliotheques publiques; et tandis que l'Europe chrétienne étoit couverte des ténebres de l'ignorance, le génie d'Averroès et d'un grand nombre de savants éclairoit les musulmans civilisés.

Non contents de protéger les sciences, les rois maures les cultivoient eux-mêmes. Quels regnes brillants que ceux des Abderame, des Mahomet! Ces princes joignoient les vertus privées aux qualités guerrieres : poëtes, historiens, mathématiciens, philosophes, et grands capitaines; plusieurs d'entre eux furent encore, et c'est leur plus beau titre, les meilleurs des rois.

A cette époque nouvelle de l'histoire d'Espagne, un goût nouveau s'introduisit dans les arts et dirigea principalement l'architecture. Les anciens édifices des Goths n'étoient point en harmonie avec les coutumes et la religion des Maures : ceux-ci, indifférents à la décoration extérieure, réservoient tous leurs soins pour l'intérieur des bâtiments; ils y multiplioient tout ce qui peut charmer les sens, et s'accorder avec une vie sédentaire et voluptueuse : de là cette singuliere magnificence de leurs palais, de leurs mosquées, cette richesse dans les ornements, ce fini dans les moindres détails, qui surpassent de beaucoup la beauté de l'ensemble.

Les arts se développoient ainsi chez les Maures, lorsqu'une étincelle cachée dans les Asturies produisit un nouvel incendie dont l'Espagne entiere fut embrasée.

Troisieme époque. Pélage, réfugié dans les montagnes, non seulement s'y défendit avec courage, mais, sous l'étendard de la croix, il osa conduire ses soldats sur les terres voisines de sa retraite. Cet homme illustre, et sur lequel on a malheureusement peu de notions, avoit rassemblé tous les nobles des Asturies et du reste de l'Espagne. Cette milice, long-temps invincible, fut l'instrument des conquêtes de

différents chefs, dont les plus expérimentés devinrent des souverains. C'est par eux que se formerent les royaumes de Castille, de Léon, d'Aragon, de Navarre, successivement conquis sur les Maures.

Cette guerre, qui dura plusieurs siecles, tient alternativement de l'histoire et du roman, et paroît digne à-la-fois des récits de Tite-Live et des fables de l'Arioste. Ce sont des combats, des siéges, des assauts, plus souvent encore des tournois, des carrousels, des défis proposés et acceptés avec une égale audace.

Dans ces lices fameuses, triompherent des héros dont les romances espagnoles retracent les exploits, et parmi lesquels on distingue Rodrigue de Bivar, surnommé le Cid, qui, égal en vertu, supérieur en puissance à Bayard, fut comme lui l'objet de la vénération de ses freres d'armes et des ennemis de sa patrie.

Réduits au seul royaume de Grenade, les Maures s'y maintinrent pendant plus de deux siecles; mais enfin, chassés de leur dernier asile, ils furent obligés de se retirer en Afrique, où ils reprirent bientôt leurs mœurs primitives.

Quatrieme époque. Ce grand événement avoit été réservé au bonheur de Ferdinand et d'Isabelle, et aux armes de Gonsalve de Cordoue, secondé par d'autres chefs aussi célebres.

Maîtres de l'Espagne et du Nouveau-Monde, au comble de la prospérité, Ferdinand et Isabelle eurent la douleur de laisser leur immense héritage à une dynastie étrangere; il fut la dot de Jeanne, leur fille, épouse de Philippe-le-Bel, archiduc d'Autriche, et mere de Charles-Quint.

Le sort, par des faveurs extraordinaires, le cardinal Ximénès, par une sage administration, avoient préparé le regne de Charles-Quint, à-la-fois empereur d'Allemagne et roi d'Espagne.

Le talent et le génie de ce prince sembloient le destiner à la monarchie universelle; il y aspira pour son malheur et pour le malheur du monde. Bientôt ne trouvant dans la grandeur qu'une triste chimere, il préféra de finir ses jours dans la solitude, et abandonna la couronne à son fils Philippe. C'est au regne de ces deux princes que l'on peut attribuer la renaissance des arts en Espagne.

L'architecture s'enorgueillit des chefs-d'œuvre de Toledo, de Herrera; la peinture, de ceux de Ribera, de Morales, et postérieurement de ceux de Velasquez, Murillo, Cano, etc. : l'art de la gravure se perfectionna; et la langue castillane, embellie par des écrivains supérieurs dans tous les genres, devint la langue universelle.

Les arts languirent quelque temps sous la foible domination des derniers princes autrichiens; mais ils se ranimerent aussitôt que la victoire d'Almanza eut assuré les droits de Philippe V à la couronne d'Espagne.

Ce prince, la mémoire encore remplie des monuments élevés par Louis XIV, voulut reproduire les chefs-d'œuvre qu'il avoit connus dans sa jeunesse : il peupla pour ainsi dire les environs de Madrid des souvenirs de Versailles, dont il retraça les beautés.

Le palais neuf de Madrid, supérieur peut-être en richesses et en beautés à tous les autres palais de l'Europe, les jardins de S.-Ildephonse, ceux d'Aranjuez, sont des témoignages du goût et de la magnificence de Philippe V. Ses successeurs imiterent ce noble exemple; et l'académie des arts, fondée par Ferdinand VI, ne fut pas la seule institution qui lui mérita la reconnoissance des Espagnols. Mais combien, dans tout le regne de Charles III, cette reconnoissance ne dut-elle pas s'accroître! ce prince, le bienfaiteur de deux royaumes, après avoir bâti dans l'un Caserte, et exhumé Herculanum et Pompéia, vint former dans l'autre des établissements dont le nombre et l'utilité frappent d'admiration. Il s'acquit dans les

deux pays les titres de grand roi et de sage qu'il transmit en mourant à son auguste fils, comme la plus belle partie de son héritage.

Telle est l'esquisse des principaux événements qui firent passer l'Espagne sous différentes dominations. Les révolutions, les guerres, et le temps n'ont pu détruire entièrement les monuments qui ornent cette belle contrée, et les arts de quatre peuples différents qui l'ont tour-à-tour embellie.

C'est aussi ce qui nous a engagé à diviser la description de l'Espagne en quatre parties, contenant chacune les provinces dont les monuments ont le plus d'analogie entre eux, et se rapportent aux quatre époques principales de son histoire.

Ainsi le premier volume comprendra la Catalogne, le royaume de Valence, l'Estremadure, où se trouvoient Tarragone, Sagonte, Mérida, et la plupart des autres colonies romaines et carthaginoises; il sera précédé d'une notice historique sur les temps anciens de l'Espagne.

Le second volume renfermera les antiquités de Grenade et de Cordoue, et la description du reste de l'Andalousie, séjour principal des Maures; il sera précédé d'un abrégé de l'histoire de ces peuples tirée en partie des manuscrits arabes de l'Escurial.

Le troisieme, consacré principalement aux édifices gothiques tels que les cathédrales de Burgos, de Valladolid, de Léon, de S.-Jacques-de-Compostelle, offrira aussi les contrées sauvages des Asturies, l'Aragon, la Navarre, la Biscaye; et sera précédé de recherches sur les arts en Espagne, sous les rois qui la gouvernerent avant le siecle de Ferdinand et d'Isabelle.

Le quatrieme volume, en retraçant les beautés de Madrid et des environs, renfermera de plus tout ce qui peut servir à faire connoître la nation espagnole, telle qu'elle est aujourd'hui; les fêtes, les danses, les usages nationaux. Ce volume

comprendra également l'histoire des arts depuis leur renaissance sous Ferdinand et Isabelle, Charles I[er], et Philippe II, jusqu'à nos jours; et donnera une connoissance suffisante de la peinture espagnole et des chefs-d'œuvre qu'elle a produits : on y ajoutera quelques détails sur le progrès des sciences et de la littérature en Espagne.

On voit que chacune des parties de cet ouvrage, composant le développement d'une des époques historiques dont nous venons de parler, les quatre réunies formeront un abrégé de tout ce que l'on peut desirer d'apprendre, tant sur l'histoire que sur l'aspect du pays.

Il ne nous reste plus qu'à parler des écrivains qui ont déja fait connoître l'Espagne. Malheureusement, parmi les étrangers qui ont parcouru ce pays, la plupart l'ont envisagé d'une maniere superficielle, et à travers des préjugés nationaux; les plus estimables voyageurs, tels que MM. Bourgoing, Swinburne, et Dupeiron, ont regretté qu'un voyage pittoresque ne fût pas encore exécuté : tous sont d'accord que l'Espagne est, sous ce point de vue, une des contrées les plus intéressantes de l'Europe.

Quant aux écrivains nationaux, on sait apprécier la profonde érudition d'Antonio Agustin, d'Ambrosio de Morales; les recherches immenses de Lastanosa, Florez, Bayer, Velasquez; les histoires générales de Mariana et de Ferreras, le voyage de l'abbé Ponz, le plus exact que nous ayons, et les ouvrages de plusieurs autres écrivains, tous aussi recommandables par leur mérite que peu connus des étrangers.

Rien n'a été épargné pour que l'ouvrage que l'on présente au public soit digne du beau pays dont il renferme la description. Il paroît en même temps à Madrid une édition en espagnol conforme en tout à celle-ci, et toutes les deux également soignées par l'éditeur M. Boudeville, peintre de la cour d'Espagne. Les autres personnes qui composent la société de Madrid, et qui ont réuni leurs travaux aux nôtres,

sont le R. P. Fernandez de Roxas, continuateur de l'histoire ecclésiastique d'Espagne, et chargé de la rédaction du texte espagnol de cet ouvrage; M. Cerat, ancien président du parlement de Toulouse, et maintenant agrégé à la bibliotheque de S.-Isidore à Madrid, employé à recueillir les documents historiques; enfin MM. Liger et Moulinier, artistes distingués, chargés d'exécuter les plans, descriptions, et dessins des monuments antiques.

Nous devons rendre ici un hommage particulier à l'accueil favorable et aux secours que nous avons reçus dans toutes les provinces de l'Espagne, et par toutes les classes de la société. Mais, dans le nombre de ces encouragements, doit être placée au premier rang l'autorisation spéciale de Sa Majesté Catholique, d'entreprendre cet ouvrage. Ce monarque, qui protege tous les travaux utiles dans ses états, vient d'en encourager de très importants dans ses domaines du Nouveau-Monde. Des savants espagnols ont été envoyés à la découverte de l'intérieur de l'Afrique, entreprise vainement tentée jusqu'à présent, et où il seroit glorieux aux Espagnols de réussir après les efforts inutiles de leurs voisins. Une égale faveur nous a été accordée par S. A. S. le prince de la Paix, aussi instruit dans les arts qu'habile dans l'administration, et qui ne néglige aucun des moyens propres à avancer les progrès des sciences et des lettres. C'est à ces protections puissantes que nous sommes redevables de tout ce qui peut assurer le succès de cet ouvrage; et nous nous flattons que l'Espagne, présentée à l'Europe sous son véritable point de vue, en sera mieux appréciée.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES PREMIERS TEMPS DE L'ESPAGNE

C'est une coutume générale parmi les historiens de chercher l'origine des peuples avant de commencer leur histoire, de remonter jusqu'à leur transmigration après le déluge, et de composer un systême dans lequel leur pays se trouve avoir la prééminence sur tous les autres. De là ces chronologies bizarres de siecles obscurs et de princes inconnus, cette union ridicule des descendants de Noé avec ceux d'Hercule et de Bacchus, et la difficulté, sans cesse renaissante, d'accorder les livres saints avec les auteurs profanes.

L'histoire d'Espagne, corrompue par une infinité de traditions erronées ou de fausses chroniques, est plus que toute autre surchargée de ces détails puérils : les avantages que les Grecs retiroient de son commerce leur avoient donné une trop haute opinion de ce pays pour ne pas embellir son histoire, et la peupler de leurs héros fabuleux [1]. Les historiens latins, copistes serviles des Grecs, répéterent ces contes, que plusieurs auteurs de l'Histoire d'Espagne, tels que l'archevêque Rodrigue, Alphonse-le-Sage dans sa chronique, et Jean Margarit, évêque de Girone, ont fidelement copiés [2].

Ces traits n'étoient cependant encore qu'isolément répandus dans divers ouvrages anciens, lorsqu'un célebre imposteur entreprit de les réunir; et, renchérissant encore

---

1. Megastenes, Asclepiades, Hérodote, Diodore, etc., etc.

2. Mondejar, *Historiadores de Espana*, p. 3. Schott, *Hispania illustrata*, I vol.

sur les historiens grecs, il composa un faux Bérose et un faux Manéthon, qu'il publia comme authentiques et comme récemment découverts; on voit que je veux parler d'Annius de Viterbe, moine dominicain du XVe siecle. Nos peres reçurent avidement ces erreurs flatteuses. Les Français voyoient avec plaisir régner dans les Gaules vingt-deux rois avant le siege de Troie, et s'enorgueillissoient de descendre de Dis ou Samothes, que l'on prétendoit avoir été le quatrieme fils de Japhet. Les Espagnols se glorifierent aussi de remonter jusqu'à Tubal, son frere, et de trouver une suite de rois non interrompue depuis ce petit-fils de Noé jusqu'à la conquête que les Carthaginois firent de leur pays.

Un siècle après Annius, un jésuite, le P. Roman de la Higuera, fit paroître de nouvelles chroniques qu'il donna sous des noms respectables [1], et qui ne furent entierement détruites que vers l'an 1651 : ce qui fait que la plupart des histoires générales ou particulieres, écrites avant cette époque, sont remplies de ces absurdités, dont l'histoire ecclésiastique même n'est pas exempte : de ce nombre sont les lames de plomb qu'on prétendit avoir découvertes à Grenade en 1595, et qui furent condamnées par le pape Innocent XI en 1682; les erreurs de différentes chroniques; et enfin la traduction d'auteurs arabes qui n'ont jamais existé.

Des savants distingués se sont occupés à détruire ces fables [2], et il eût été à désirer qu'ils nous eussent laissé à la place une histoire concise et raisonnée de ces temps anciens comme préparation à l'étude des monuments. Tel est le but que nous nous sommes proposé dans cet examen préliminaire; mais, tout en rejetant les contes historiques et les

1. Sous le nom de Flavius Dexter, fils de saint Pacien, évêque de Barcelone, dont saint Jérôme parle avec éloge; de Maxime, évêque de Sarragosse, cité par saint Isidore; de Luitprand, diacre de Pavie; de Julien Perez, etc., etc.

2. Don J. Pellicier, don N. Antonio, le marquis de Mondejar.

auteurs apocryphes, à Dieu ne plaise que nous voulions bannir de cet ouvrage ces souvenirs chéris qui suffiroient pour embellir les plus arides contrées, ces traditions populaires qu'on trouve partout en Espagne, et qui sont aux événements historiques ce que les plantes qui ornent les ruines sont aux monuments. Quel est le profane qui oseroit disputer aux plaines de l'Andalousie le nom de *Champs-Elysées*, qui leur a été donné par le pere des poëtes [1]; à l'une de ses rivieres, celui de *Fleuve d'oubli* [2]; aux montagnes de Calpe et Abyla, aux cavernes de Gérion, aux pommes d'or des Hespérides, la trace du plus grand des héros, et du meilleur des dieux de l'antiquité?

Le peintre d'Ulysse ramene à l'auteur de Télémaque; comme lui il nous a peint les plaines fortunées de la Bétique, la douceur de son climat, les vertus de ses habitants. « Cette « contrée, dit-il [3], semble avoir conservé les délices de l'âge « d'or; les hivers y sont tiedes, et les rigoureux aquilons n'y « soufflent jamais; l'ardeur de 'été y est toujours tempérée « par des zéphirs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air « vers le milieu du jour; les chemins y sont bordés de lauriers, « de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours « verds, et toujours fleuris ». Cette peinture n'approche pas encore de celles que l'on trouve dans les auteurs arabes; et cependant les palais de Grenade, la mosquée de Cordoue, les sites admirables qui les entourent, sont au-dessus de leurs descriptions : ils offrent plus que le Koran ne promet. La critique pourroit-elle s'appesantir sur cette patrie des poëtes et des amants? mais bientôt les héros chrétiens viennent remplacer les rois maures; Pélage, Alphonse, Ferdinand, une.

1. Homere, *Odyss.* αλλα σ'ές Ηλύσιον πεδιον. Δ., v. 563.

2. *Cui oblivionis cognomen est Limias.* Pomp. Mela, liv. III, c. 1, v. 72. Tite-Live parle des soldats de Brutus qui refuserent de le passer par la crainte qu'ils avoient de l'effet de ses eaux. Liv. LV.

3. *Télémaque*, liv. VIII.

foule d'autres guerriers sortent des montagnes des Asturies, couverts d'armes rouillées, de peaux de bêtes féroces; une simple croix les précede, signe de la mort de leur Dieu et du salut de son peuple : aux exploits de ces chevaliers se joignent les prouesses merveilleuses de Bernard del Carpio, le second Hercule de l'Espagne, le héros fabuleux des temps modernes. Les antres obscurs qui ont caché ces guerriers, l'empire immense que leur valeur a fondé, semblent appartenir aux miracles, et l'histoire paroît trop timide pour chanter de tels exploits.

Mais laissons ces brillants souvenirs, pour les faits importants qui les précedent, et tâchons de rassembler sur les temps anciens de l'Espagne quelques notions éparses dans les vieilles archives du monde.

Il paroît que les habitants primitifs de l'Espagne, de temps immémorial, formoient différentes peuplades séparées dont chacune se gouvernoit par ses propres lois, ce qui fait dire à Strabon [1] qu'ils n'auroient point été vaincus par les Tyriens, les Celtes, et les Carthaginois, s'ils se fussent réunis et n'eussent formé qu'un seul état. Les Grecs et les Romains les divisoient en deux parties; l'une composée de ceux auxquels ils donnoient le nom d'*Iberes* et qui habitoient le midi de l'Espagne, l'autre de *Celtes*, qui occupoient tout l'occident et le nord [2] : ces deux peuples furent connus depuis sous le nom collectif de *Celtiberes*, dénomination que Diodore de Sicile [3] attribue au traité d'alliance qui eut lieu entre les Iberes et les Celtes, par lequel ils réunirent leurs intérêts et leurs noms [4].

1. Strabon, lib. III, p. 109.
2. *Pyrene Celsa nimbosæ verticis arce*
Divisos Celtis late spectabat Iberos. Sil., lib. III, v. 417.
3. Diodore de Sicile, lib. IV.
Celtæ sociati nomen Iberis. Sil. Ital. lib. III, v. 340.
Nos celtis genitos et ex Iberis. Mart., lib. IV, ep. 55, v. 8.
4. L'Espagne porta même long-temps le nom de *Celtibérie*, jusqu'à

Je ne chercherai point d'où vinrent ces deux peuples, si les Celtes [1] passerent les Pyrénées comme le prétendent les auteurs français et italiens, si les Iberes vinrent d'Asie peupler l'Espagne [2], ou si ce fut de l'Espagne qu'ils se répandirent dans l'Asie [3] : on s'accorde généralement à croire, et cela doit nous suffire, que ces deux peuples étoient les principaux habitants de l'Espagne à l'époque de la fondation des premieres colonies phéniciennes. Les Iberes, chez lesquels ces colonies s'établirent d'abord, se trouvant confondus avec les nouveaux habitants, en adopterent les coutumes, et perdirent bientôt leur caractere national, si bien que du temps de Strabon on ne reconnoissoit plus aucune trace de leurs mœurs primitives : il n'en fut pas de même des Celtiberes, et autres peuples du nord dont le même Strabon fait une peinture semblable à celle que Tacite fait des anciens Germains : il les représente comme des peuples à demi-sauvages, habitant les montagnes, d'où ils sortoient pour courir au

ce que les nombreuses colonies étrangeres eussent restreint cette dénomination à quatre grands cantons situés dans le nord et l'occident. C'est ainsi que Strabon la nomme, lib. III, p. 102. Diodore comprend sous ce nom la Bétique et la Lusitanie, lib. V.

1. . . . . . *Profugique a gente vetustâ*
Gallorum Celtæ miscentes nomen Iberis. Luc., lib. IV, v. 9. L'origine des Celtes, leurs conquêtes, leur puissance, ont été l'éternel examen des savants, et l'Espagne est presque toujours comprise avec la Gaule dans leur système. Les auteurs français distinguent deux invasions différentes des Gaulois en Espagne; mais dans l'énumération qu'ils font des *Cynetes*, des *Igletes*, et autres peuples, on peut aussi bien entendre les anciens habitants de l'Espagne que ses premiers conquérants. *Voyez* dom Martin, *Histoire des Gaules*, pag. 273.

2. Cette opinion n'est soutenue que par Josephe, *Antiquit.*, lib. 2, cap. 7, et par Varron, historien instruit il est vrai, mais très inexact et erroné dans ses origines.

3. L'opinion la plus vraisemblable est celle de Strabon et d'Abydene, cité par lui, lib. XV, p. 687. Eusebe, *præp. evang.*, lib. IX, cap. 41. Denys Periegete, à-peu-près contemporain de Varron, et plus véridique que lui, lib. V, 697. Socrate, *Hist. eccl.*, lib. I, c. 20. *Voyez*, à ce sujet, dom Martin, p. 546.

pillage. Leur habillement étoit une saie noire [1] faite d'une laine grossiere; une étoffe tissue de poil d'animaux enveloppoit leurs cuisses, et descendoit sur leurs jambes : semblables aux anciens Germains, ils ne connoissoient que deux manieres d'exister, se reposer ou combattre [2]. Leurs armes étoient conformes à l'agilité de leur corps, et à la vie qu'ils menoient : c'étoient de petits boucliers échancrés, garnis de cuirs, et suspendus par des courroies, mais d'une solidité à l'épreuve des coups les plus rudes, et tels que, présentés de tous les côtés par un bras agile, ils paroient aisément les traits; des casques surmontés d'aigrettes rouges; des lances, des javelots, des frondes, et sur-tout des épées à deux tranchants, dont la trempe étoit si bonne qu'elles mettoient en pieces les casques et les boucliers, et que rien ne leur résistoit [3]. Diodore de Sicile croit que cet avantage venoit de la coutume qu'ils avoient de les enfouir en terre, et de les y laisser jusqu'à ce que la plus foible partie du fer ayant été rongée par la rouille, il ne restât plus que celle qui avoit le plus de force et de finesse : mais l'opinion la plus vraisemblable est celle de Justin [4],

1. Le *sagum*, également en usage chez les Gaulois. C'étoit une espece de chlamyde qui s'agraffoit sur la poitrine. Appien ajoute qu'ils agitoient leur longue chevelure pour faire peur à l'ennemi; et selon Tacite, ils tortilloient leurs cheveux, et avoient le teint basané. Appien, *Iber*. p. 280.

2. Quelques uns d'entre les Vettons, peuples de la Lusitanie, étonnés de voir des centurions romains se promener sans rien faire, crurent qu'ils avoient perdu l'esprit ou s'étoient égarés, et leur proposerent de les ramener à leur tente. Strabon, lib. III, p. 164.

3. Le traducteur de l'historien a pris le grec ὄυτε ὀτιόυν pour ὀστοὐν, et fait dire à son auteur que cet arme coupoit les casques, les boucliers, et même un *os*. Il est étonnant que le savant Wesseling, qui a été l'éditeur, n'ait pas corrigé cette faute. Lib. V, pag. 356, éd. *in-fol*.

4. Justin, lib. XLIV. Le *Bilbilis*, en Aragon, baignoit les murs de la ville du même nom dont il est parlé dans Martial :

Videbis altam, Liciane, Bilbilim
Armis et equis nobilem. Mart., lib. IV, ep. 55.

Le *Chalybs* coule dans la Galice.

qui l'attribue aux eaux du Bilbilis et du Chalybs; ce qui est hors de doute, c'est que les Romains adopterent par la suite les épées espagnoles, et qu'ils les regarderent comme les armes les plus redoutables.

Leur maniere de combattre étoit celle des troupes légeres; ils harceloient l'ennemi, ne lui laissoient aucun repos, et rentroient précipitamment dans leurs montagnes inaccessibles, où la nature faisoit tous les frais de la défense [1]. Ils étoient cependant susceptibles d'être disciplinés, et ils le furent en effet dans les armées d'Annibal et de Scipion.

On remarquoit dans ces peuples une fidélité à toute épreuve, et une constance à garder leur secret au milieu des tourments. On vit dans la guerre punique [2] un esclave qui, ayant été condamné à la mort pour avoir vengé son maître, rioit sous la main des bourreaux, et insultoit à leur fureur par la sérénité de son visage. Tacite [3] parle aussi d'un paysan de Termeste, qui après avoir tué Pison, gouverneur de la province, fut arrêté et mis à la torture; mais au lieu de nommer ses complices, il crioit : « C'est en vain qu'on veut les connoître; « je ne les nommerai jamais, ils peuvent se montrer, et venir « me voir. »

Ils avoient la même intrépidité en mourant pour leur pâtrie : des Cantabres pris à la guerre, et condamnés au dernier supplice, chantoient gaiement sur la croix. Ce sang-froid, qui triomphe de la nature même, étoit si supérieur aux idées des Romains dans ces derniers temps que Strabon, qui le rapporte, n'y voit que de la folie.

Les femmes partageoient ce mâle courage, et se mêloient

1. Ils montoient ordinairement deux sur un même cheval, et dans le fort de la mêlée ils se composoient une infanterie plus ou moins nombreuse, suivant la nature du terrain. Diod., lib. V, p. 215. Leurs chevaux étoient dressés à gravir les montagnes et à s'arrêter à leur voix. Strab., lib. III, p. 163.

2. Justin, lib. XLIV, cap. 3.

3. Tacite, *Ann.*, lib. IV, cap. 45.

dans les combats [1]; elles retraçoient sans cesse à leurs enfants les belles actions de leurs peres, et les auroient tués pour les empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi. En général ils croyoient rendre service à leurs parents en leur ôtant la vie, lorsqu'ils devoient cesser d'être libres [2].

Des vertus si farouches supposent toujours une vie frugale. Leur nourriture, dit Strabon [3], est simple, et leur boisson ordinaire de l'eau ou de la biere : ils ont peu de vin, et celui qu'ils récoltent ils le boivent sur-le-champ avec leur famille. Ils se servent de beurre au lieu d'huile, et mangent assis sur des bancs construits pour cet usage le long des murs : les premieres places sont destinées aux vieillards et aux hommes élevés en dignité; leur repas est égayé par des danses au son de la trompette et de la flûte. Dans deux saisons de l'année ils se nourrissent de glands qu'ils dessechent, et dont ils font un pain qui se garde. Ils achetent par échange, ou en coupant une lame d'argent, dont ils donnent un morceau proportionné au prix de l'objet acquis [4].

Cruels envers les prisonniers, justement séveres à l'égard des criminels, qu'ils précipitoient du haut des rochers, ils traitoient tous les étrangers avec la plus grande humanité; ils s'empressoient de leur offrir l'hospitalité, de quelque pays

1. Salluste, *Fragments*, p. 183.

2. ... *His pugna cecidisse decus*. Sil. Ital., lib. III, v. 341. C'est avec surprise que l'on trouve dans ces temps reculés une coutume bizarre qui existoit au Paraguai. Lorsqu'une femme accouche, le mari se met au lit, et elle le soigne : usage aussi absurde que révoltant. Les hommes, uniquement renfermés dans les soins de la guerre, abandonnoient à leurs compagnes la culture des terres. Celles-ci pour ne pas interrompre leurs travaux pénibles portoient leurs enfants avec elles, les allaitoient, et les déposoient sur la terre au milieu des troupeaux, qui sembloient caresser leur maître naissant, tandis que l'œil maternel veilloit sur eux.

3. On voit dans Diodore que les Celtiberes avoient des viandes délicates; mais c'étoient les productions du pays, et non la suite d'un luxe inconnu parmi eux.

4. Strab., lib. III, p. 107. Dom Martin, 634.

qu'ils vinssent; et l'on regardoit comme l'ami des dieux celui qui en possédoit quelques uns chez lui.

La religion des Celtiberes étoit simple comme leurs mœurs : ils révéroient un dieu qui n'avoit pas de nom [1], et l'honoroient la nuit dans le temps de la pleine lune; chaque famille dansoit alors devant la porte de sa maison, et célébroit le grand Etre, dont la nature sembloit adorer dans le silence l'impénétrable majesté. Quelques écrivains ont prétendu que les Callaïques étoient athées, sans soute parcequ'ils adressoient aussi leurs hommages à un dieu inconnu, et que les Grecs, comme les Romains, ne supposoient pas qu'il y eût une croyance religieuse par-tout où ils ne voyoient point de signes extérieurs de l'idolâtrie.

Ce tableau des premiers peuples de l'Espagne a cela de particulier, qu'il retrace les qualités distinctives de ces habitants dans toutes les époques de leur histoire. Même courage, même fidélité à leurs engagements, même frugalité.

Le caractere primitif de ce peuple semble avoir résisté à toutes les révolutions qui auroient dû le changer; il se retrouve encore dans les Espagnols modernes, parmi ces vieux et respectables Castillans, ces braves Aragonais; et toutes les vertus de leurs ancêtres se reproduiroient bientôt dans leurs descendants, si des dangers pareils ou des circonstances nouvelles leur donnoient l'occasion de les développer.

MONUMENTS QUI NOUS RESTENT DE CES TEMPS RECULÉS

Les monuments des arts ont presque toujours rapport au culte de la divinité : c'est à ce sentiment profond que l'on doit les temples admirables de l'Égypte, à côté desquels on ne retrouve aucune trace d'habitations humaines. Les hommes

1. Ανώνύμω Τινι φεω. Strab., lib. III, p. 113, lig. 30.

ont disparu, les générations ont passé devant l'arbitre du monde, et son emblême reste seul au milieu des déserts.

Ce sont là les souvenirs que les nations laissent aux nations, et les devoirs qu'elles semblent leur dicter. Il n'est pas jusqu'aux simples pierres des Druides qui n'aient conservé ce caractere d'un peuple religieux : nous n'avons rien de semblable des Celtiberes, et c'est plutôt à leur croyance même qu'il faut en attribuer la raison, qu'au peu de progrès qu'ils avoient fait dans les arts. Observateurs, comme nous venons de le dire, d'une religion simple, exempte de superstition, ils adoroient un dieu inconnu [1], un principe sacré qu'ils n'avoient point osé personnifier; ils l'honoroient la nuit dans le temps de la pleine lune, dans le moment le plus auguste de la nature; ils voyoient Dieu dans toute la majesté de son empire, et le remercioient dans toute l'étendue de ses bienfaits. Différents en cela des Iberes, leurs voisins, qui s'étoient laissés trop facilement entraîner par les usages des Phéniciens et des Grecs, avec lesquels ils communiquoient.

Mais s'il ne nous reste des Celtiberes aucun de ces monuments religieux que l'on connoît des autres nations, ils nous en ont laissé un plus précieux d'une nature différente, c'est la tradition de leur langage conservé dans l'ancien pays où ils demeurerent si long-temps libres au milieu de leurs montagnes.

On sait les difficultés qu'opposerent toujours les habitants de ces contrées aux différents conquérants qui voulurent s'en emparer. Les Romains ne parvinrent à les réduire entièrement que sous le regne d'Auguste : les Goths seuls y pénétrerent; mais ces deux peuples respecterent les coutumes d'une nation sauvage qu'ils n'avoient aucun intérêt de civiliser. Le langage se maintint donc le même, à l'exception de la corruption que le temps a pu y introduire, et c'est le bis-

1. Strabon, *loco citato*. S. August., *de Civit. Dei*, lib. XXII.

cayen d'à présent, qui ne ressemble à aucune langue voisine, et qui dans sa construction et la composition de ses mots porte tout le caractere d'une langue mère, et de la plus haute antiquité.

L'intérêt qu'inspire la connoissance de cette langue a déja porté plusieurs savants [1] à en faire un examen particulier : c'est ce que nous ferons également dans la troisième partie de cet ouvrage, lorsqu'il sera question de la Biscaye et de la Navarre.

Nous nous bornerons à présent à en donner une légere idée. Il n'est aucun doute que les peuples de l'Espagne, de temps immémorial, n'aient eu un idiome particulier, qui devint moins usité, et se conserva seulement dans les montagnes, dernier asile des habitants indigenes qui se sauvoient de la servitude. C'est à la connoissance de cette langue, suivant Tite-Live, qu'Amilcar dut ses victoires. Nous avons vu ce paysan de Termeste, qui insultoit ses bourreaux dans la langue de son pays, *sermone patrio* [2]. Strabon [3] et Mela [3] se plaignent de la barbarie des noms cantabres, qu'ils ne pouvoient prononcer. Silius Italicus parle des hymnes en langue barbare, que chantoient les peuples de la Galice allant à la guerre [5]. Séneque, Espagnol, écrivant à sa mere [6],

1. Larramendi dans son Dictionnaire trilingue; Moret et Andres dans leurs recherches sur l'ancienne langue de l'Espagne. Deux ouvrages curieux ont paru dernièrement sur le même sujet; l'un par don Pablo Astarloa, et l'autre par don Bauptista de Erro y Aspiroz.

2. Tacite, lib. IV, cap. 45.

3. Strabon se plaint de la difficulté de prononcer les noms des peuples cantabres, tels que les *Pletauros*, les *Bardietas*, les *Allotrigas*. Lib. III, p. 107, lig. 35.

4. Pomponius Mela, lib. III, art. 100, refuse même de les nommer, disant qu'il est impossible de les prononcer.

5. . . . . . . *Misit dives Calæcia pubem*
Barbara nunc patriis ululantem carmina linguis.
Sil. Ital., lib. III, vers 346.

6. Séneque, *de Consolatione ad matrem Helviam*, lib. VIII.

de l'isle de Corse où il étoit exilé, lui dit : Que les Ligures et les Espagnols passerent dans cette isle, et que l'on retrouve parmi les habitants les mêmes bonnets et chaussures que ceux des Cantabres, ainsi que plusieurs mots de leur langue.

Cet idiome se maintint en Espagne long-temps après les conquêtes des Romains, puisque Cicéron compte deux dialectes que l'on ne comprenoit pas à Rome, le *punique* et l'*espagnol*. Ce ne seroit donc que depuis Auguste, après la défaite des Cantabres, qu'il auroit souffert quelque altération; mais il est aisé de voir qu'aucun peuple ne peut l'avoir changé. Le langage des Romains n'a aucun rapport avec lui, pas plus que celui des Goths, et encore moins l'espagnol moderne, composition dérivée du latin et de la langue romance [1]. On peut se convaincre de l'antiquité du biscayen d'à présent par l'examen seul de ses différentes expressions, dont la plupart sont tirées des images de la nature sans appartenir à aucune autre tradition. Malgré ses rapports singuliers, il est à regretter que nous n'ayons aucun écrit dans la langue ancienne qui, comparée avec la moderne, nous assurât plus positivement de leur affinité. Il faudroit découvrir quelques inscriptions *bilingues* de la même signification, comme on en voit plusieurs à Rome en grec et en latin, ou comme est celle

1. La seule analogie que l'on pourroit établir entre le biscayen et une autre langue se trouveroit peut-être dans celle appelée à tort *celtique*, telle qu'on la parloit encore dans l'Aquitaine du temps de Sulpice Sévere et de Sidoine Apollinaire; en effet, les mots que plusieurs auteurs citent de cette langue sont biscayens. Ce qui confirme l'opinion de Strabon, que les Aquitains ressembloient plus aux Espagnols qu'aux Gaulois; et l'on peut s'en convaincre en trouvant une étymologie biscayenne à presque tous les noms de villes de l'Aquitaine mentionnés dans les Commentaires de J. César. Pline parle de certaines branches de métal qui s'appeloient *viriæ* en celtique, et *viriles* en celtibérien; *viriæ celtice dicuntur, viriles celtiberice*, lib. III, cap. 3 : cela veut dire, avec la prononciation biscayenne, rond en forme de sphere, de *biratu*, tourner en rond, en changeant le *B* en *V*, usage encore existant en langue basque.

de Rosette en grec et en égyptien. Cependant un monument particulier à l'Espagne nous représente au moins la forme des caracteres : ce sont les médailles appelées *desconocidas*, inconnues, et qui ont excité les vains efforts des savants depuis deux siecles.

Ces médailles ne se trouvent qu'en Espagne; les caracteres qu'elles portent ne tiennent en général que très peu des autres alphabets connus, et il est évident qu'ils appartiennent, ainsi que plusieurs inscriptions, à l'ancienne langue du pays, dont ils sont les précieuses et uniques traces. En comparant ces médailles à celles des différentes colonies étrangeres qui vinrent en Espagne, on peut les diviser en deux especes distinctes, les celtibériennes et les ibéro-phéniciennes. Les premieres se trouvent ordinairement dans le nord et l'orient de l'Espagne; les autres semblent appartenir à différents peuples du midi, dont les principaux étoient les Turdetains et les Bastules : celles-ci représentent des attributs ou têtes de divinités, différentes en cela des celtibériennes, où l'on ne voit qu'un cheval passant ou un cavalier armé. Quelques-unes ont au revers une légende latine, mais qui ne se rapporte pas à l'inscription opposée. Il est vraisemblable que les Romains voulurent laisser à ces peuples un souvenir de leur indépendance en employant ainsi leur langage; de même qu'ils conserverent à quelques villes la terminaison nationale de *briga*, comme à Flaviobriga, Augustobriga. Nous aurons occasion, dans le cours de cet ouvrage, de donner plusieurs médailles et inscriptions celtibériennes, et nous nous étendrons davantage sur les inductions que l'on peut en tirer.

ÉTABLISSEMENTS DES PHÉNICIENS

Dans les temps les plus reculés de l'histoire des hommes on distingue une contrée célebre par sa puissance et son indus-

trie. Ses marchands, dit l'Écriture [1], sont des princes, ses trafiquants les personnes les plus illustres de la terre. Les patriarches les connoissoient sous le nom de Cananéens [2]; les Grecs, sous celui de Phéniciens [3]; et tous leur accordoient l'invention de l'écriture, des mathématiques, de la navigation [4], et de tous les arts utiles.

Tandis que les Israélites erroient dans les déserts ou gémissoient dans la captivité, que les Grecs n'habitoient que des cavernes, Sydon couvroit les mers de ses navires; ses habitants infatigables alloient par-tout chercher des richesses; ils donnoient la civilisation en échange de l'or, et tous les peuples étoient tributaires ou imitateurs de leur industrie. D'après une inscription rapportée par Procope [5], il paroît qu'ils avoient parcouru toutes les côtes de la Méditerranée, et commencé des établissements sur celles d'Espagne seize siecles avant l'ere vulgaire. Les premiers furent près de Tanger, d'où ils passerent bientôt sur le promontoire opposé dans l'isle d'Erythie. Après plusieurs tentatives infructueuses d'établissements sur la côte, ils fonderent enfin la ville de Gades ou Gadir, qu'ils regarderent comme le point central de leur commerce, et l'abri le plus sûr pour leurs vaisseaux.

De là ils s'étendirent sur toutes les côtes voisines, et dans l'intérieur de l'Andalousie habitée alors par les Turdetains, peuple simple, et possesseur de trésors immenses, dont ils ne connurent le prix qu'après en avoir été dépouillés.

Outre les productions dont la nature couvroit sa surface,

1. Isaïe, ch. 23, v. 8.
2. Nombres, ch. 13, v. 30.
3. Calmet, t. I, p. 272; t. III, p. 131.
4. *Prima ratem ventis credere docta Tyrus.* Tibulle, élégie 7, v. 20. Homere, *Odyss.*, les appelle les plus ingénieux des hommes.
5. Procope, *de bello Vandalico*, lib. II, cap. 10, p. 258. Cette inscription porte : Nous sommes arrivés ici, fuyant les armes de l'usurpateur Josué. Cet événement eut donc lieu 1500 ans avant la naissance de J. C. Mais on ne sait rien de positif sur ces premiers établissements.

ce beau pays avoit encore, cachés dans les entrailles de la terre, des métaux aussi précieux qu'abondants, semblables à ceux que les Espagnols possedent dans le Nouveau-Monde; comme si le ciel, propice ou ennemi, leur avoit de tout temps destiné la propriété de ces biens auxquels l'opinion attache tant de prix, et qui ne produisent pas toujours une véritable richesse.

Non loin de Cadix étoit vraisemblablement l'ancienne Tarsis [1], si célebre dans les livres saints, et qui seule rendit l'*or aussi commun à Jérusalem que les pierres* [2]. C'est là que les nombreuses flottes de Salomon et celles du roi Hiram venoient tous les trois ans chercher des trésors. Cette ville étoit située dans une petite isle à l'embouchure du fleuve Tarsis ou Tartessus, dans une position semblable à celle de Tyr, et depuis engloutie, comme elle, sous les eaux.

Du côté opposé et à l'orient de Cadix, se trouvoient les colonnes d'Hercule [3], où les premiers Phéniciens qui aborderent en Espagne graverent l'inscription, *Non plus ultra.* La place de ces deux colonnes semble indiquée par les deux montagnes de Calpe et Abyla, situées des deux côtés du détroit, et que Pindare appelle pour cette raison *portes de Cadix.* Il est même probable qu'à cette époque les deux continents tenoient l'un à l'autre, et que l'imagination et la vue se trouvoient également bornées par cette immense frontiere [4].

1. Paralipomenes, II, ch. 9, v. 21; Jonas, ch. 1, v. 3.
2. Rois, liv. III, ch. 10, v. 17.
3. L'Hercule tyrien. Il paroît que ce nom a été donné par tous les peuples à leurs premiers héros. C'est le même que le Ogmius des Gaulois et des Germains. Les Égyptiens, les Thébains avoient leur Hercule, et ce héros eut presque autant de dénominations particulieres qu'il fit d'exploits.
4. C'est l'opinion de tous les auteurs anciens. L'aspect du détroit qui s'élargit toujours du côté de l'Océan en forme d'entonnoir, et le courant qui entraîne encore avec violence les eaux dans la Méditerranée prouvent que l'irruption s'est faite par l'Océan. Parmi plusieurs

Les Phéniciens, en suivant les côtes orientales de la Méditerranée, pénétrerent dans les royaumes de Grenade, de Murcie, de Valence, et dans la province de la Catalogne jusqu'aux Pyrénées, qu'ils obtinrent la permission de fouiller : ils en emporterent une telle quantité de métaux, que, suivant le rapport d'Aristote et de Diodore de Sicile, ils remplacerent dans leurs vaisseaux tous les ustensiles de fer ou de plomb avec de l'or ou de l'argent, afin d'en pouvoir transporter une plus grande quantité [1]. Cette prodigieuse richesse fit croire à l'incendie des Pyrénées et à l'étymologie de leur nom [2].

Parmi les colonies qu'ils fonderent, on distingue *Calpe*, aujourd'hui Gibraltar; *Malaca* et *Abdera*, aujourd'hui Malaga et Adra; et plusieurs autres villes situées la plupart à l'embouchure des rivieres, et dans une position favorable au commerce.

Après avoir parcouru ainsi toute la partie orientale de l'Espagne, les Phéniciens entreprirent de visiter l'occidentale, nommée Espagne ultérieure [3], et se lancerent dans

belles descriptions de cette catastrophe dans les auteurs anciens, on distingue celle de Silius Italicus, lib. V, v. 395.

Ceu pater Oceanus cùm sævâ Tethye Calpen
Herculeam ferit, atque exesa in viscera montis
Contortum pelagus latrantibus ingerit undis,
Dant gemitum scopuli, fractasque in rupibus undas
Audit Tartessos latis distermina terris,
Audit non parvo divisus gurgite Lixus.

C'est ainsi que se fit vraisemblablement la rupture de l'Hellespont par l'entrée de la mer Noire dans la Méditerranée, la séparation de la Sicile de l'Italie, celle de l'isle de Ceylan du continent de l'Inde, où l'on conserve de vieux souvenirs de cet événement. La tradition des peuples est l'histoire de la nature.

1. Diodore de Sicile, *Hist.*, t. I, lib. V, n. 35.

2. Diodore de Sicile, *ibid.* Cette opinion est traitée de fable par Strabon, lib. III; et par Pline, *Hist. nat.*, t. I, lib. III, cap. 1, n. 5.

3. L'Espagne ultérieure s'étendoit depuis Tartessus, en remontant à l'ouest et au nord, et étoit inconnue des anciens. Polybe prétend que c'est à cause de sa situation sur l'Océan que l'on n'osoit

l'immense Océan, qui leur offroit de nouvelles espérances. C'est ainsi qu'ils arriverent jusqu'aux isles Cassitérides, aujourd'hui les côtes d'Angleterre, et qu'ils furent long-temps en possession de cette découverte [1], qu'ils cacherent à l'ambition naissante de leurs rivaux. Un pilote de Cadix, allant faire ce mystérieux commerce, et se voyant suivi par un navire romain qui vouloit lui en surprendre le secret, se jeta à la côte pour le lui dérober, et l'entraîna dans son naufrage; action qui fut récompensée par les habitants de Cadix aux frais du trésor public [2].

Il paroît qu'ils firent les mêmes progrès sur les côtes occidentales de l'Afrique, en doublant le cap de Bonne-Espérance : mais le peu que nous savons de ces expéditions, qui d'ailleurs n'intéressent pas le continent de l'Espagne, dispense de les approfondir.

Les Phéniciens se multipliant en ce pays y introduisirent leurs coutumes, leur langue, et en changerent aussi le nom; au lieu d'*Iberia* [3] et d'*Hesperia* [4], noms sous lesquels l'Espagne étoit alors connue, ils l'appelerent *Spania*, du mot *span*, qui veut dire en phénicien *lapin*, ou terre de lapins, à cause de la quantité de ces animaux qu'ils y trouverent. Cette dénomination fut alors généralement suivie. Catulle appelle l'Espagne *Cuniculosa*, et l'empereur Adrien la fit représenter sur ses médailles sous la forme d'une femme assise

point y naviguer, lib. III, p. 191. Appien assure qu'aucun peuple ne pouvoit se vanter d'être allé par mer au-delà de Tartessus. *Iber.*, p. 255.

1. Tacite croit que les Iberes passerent en Angleterre, t. II, *vie d'Agricola*. Rufus Avienus, *oræ maritimæ*, vers 91 jusqu'à 120.

2. Strab., lib. III.

3. Du fleuve *Iberus*, comme l'Inde tiroit son nom du fleuve *Indus*, et l'Égypte du Nil, *Ægyptus*.

4. *Hesperiâ sospes ab ultimâ*. Les Grecs appeloient l'Italie *Hespérie*, à cause de sa situation par rapport à eux, et l'Espagne *derniere Hespérie*, comme étant plus éloignée.

tenant une branche d'olivier avec un lapin à côté d'elle [1].

On doit regretter que les annales des Turdetains [2], qui, suivant Strabon, contenoient leur histoire depuis six mille ans, ne nous soient point conservées; elles donneroient des lumieres précieuses sur ces temps obscurs dont il n'existe aucun monument.

COLONIES GRECQUES

Les Grecs, éleves des Phéniciens, et bientôt leurs maîtres dans tous les arts, furent long-temps sans pouvoir les égaler dans celui de la navigation : cependant, après l'expédition des Argonautes, ils entreprirent de longs voyages dans toute la Méditerranée. Les peuples de l'Asie mineure, et sur-tout les Rhodiens, eurent même la hardiesse de la traverser tout entiere, et de venir fonder sur la côte de Catalogne une colonie, à laquelle ils donnerent le nom de leur ville, et qui s'appelle aujourd'hui Rosas. De là ils s'étendirent dans les isles voisines [3], près desquelles ils étoient obligés de passer.

Un siecle environ après, un vaisseau de Samos faisant voile vers l'Égypte fut jeté par un vent d'est violent sur les côtes de l'Espagne; obligés d'aborder à Tartessus, les gens du navire y vendirent si bien leur cargaison, que, de retour dans leur pays, ils employerent la dixieme partie de leur gain à élever un monument de leur reconnoissance dans le temple de Junon [4].

L'Espagne, connue alors des insulaires de Rhodes et de

1. Florez, p. 109, t. I. *Medallas de España.*
2. Mela les appelle les anciens, lib. III, c. 1; Strab., III.
3. Je ne parle pas des expéditions incertaines en Espagne, telles que celles de Nabuchodonosor après le siège de Babylone, d'Ulysse et des autres chefs grecs après le siège de Troie. Ces événements n'ont que de foibles traditions, et se perdent dans les temps fabuleux.
4. Hérodote, *Historiarum*, lib. IV, p. 347.

Samos, dut recevoir beaucoup de colonies nouvelles; et c'est à cette époque que l'on peut fixer la fondation de la célebre Sagonte, que tous les auteurs attribuent aux insulaires de Zante [1].

Bientôt les Phocéens, que l'on nous représente comme les navigateurs les plus hardis, et qui, suivant Hérodote [2], avoient déja parcouru toutes les côtes, arriverent enfin au détroit de Cadix, et se présenterent au port de Tartessus, depuis la ville de Carteïa, où régnoit alors le roi Arganthonius, maître d'une province entiere qui comprenoit les environs de Gibraltar, et dont les habitants passoient pour le peuple le plus heureux de la terre. « Je ne desire point, disoit Ana-« créon [3], régner cent cinquante ans, ainsi qu'Arganthonius, « sur les heureux Tartessiens ». Ce prince non seulement accueillit ces nouveaux hôtes, mais il leur proposa encore un établissement dans ses états; ils auroient volontiers accepté cette offre sans la situation malheureuse de leur patrie menacée par les conquêtes des Medes [4]. Ils quitterent Arganthonius, comblés de présents, et n'arriverent que peu de temps avant l'invasion totale de leur pays : c'est alors qu'ils voulurent s'établir en Espagne; mais le roi, leur protecteur, étant mort, et la politique de son successeur ayant changé, après plusieurs tentatives d'établissement en Corse, en Calabre, et sur les côtes de France, ils s'arrêterent enfin dans ce dernier pays, et fonderent la ville de Marseille, qui fut pour eux ce que Cadix avoit été pour les Phéniciens, le centre de toutes leurs entreprises [5]. En effet les descendants de ces

1. Pline, *Hist. nat.*, t. II, lib. XVI, c. 10; Appien Alex. *Iber.*
2. Hérodote, *Hist.*, lib. I et lib. IV.
3. Anacréon, Odes.
4. Hérodote, lib. I.
5. L'arrivée des Phocéens à Marseille et l'époque de la fondation de cette ville peuvent se rapporter à l'an 154 de Rome; et comme d'après le géographe Scylax ils étoient en possession d'Ampurias,

mêmes Grecs pénétrerent en Catalogne [1], et établirent leur premiere colonie dans une petite isle qu'ils appelerent pour cela *Emporium*, qui signifie comptoir ou marché. De cette isle ils passerent bientôt sur le continent dans une ville des Celtes, dont ils obtinrent d'occuper la moitié, et qui conserve aujourd'hui encore le nom d'Ampurias [2].

Cherchant toujours à s'agrandir, et trouvant de la résistance dans les habitants du pays, ils s'emparerent de la petite ville de Rosas, possédée depuis trois siecles par les Rhodiens. Quelque temps après les peuples du royaume de Valence ayant consenti à les recevoir, ils passerent le fleuve Xucar, et allerent fonder trois colonies, dont la plus importante étoit *Dianium* [3], ainsi nommée de la déesse Diane, à qui la plupart des colonies étoient dédiées : cette déesse avoit dans cette ville un temple fameux où se rendoit un grand concours d'adorateurs [4].

Les deux autres colonies, dont nous ne savons ni la situation ni le nom, devoient se trouver dans les environs de San Felipe et de Gandia. Festus Avienus parle de plusieurs autres dont nous ferons connoître les positions, telles que la Chersonese, aujourd'hui Peniscola dans le royaume de Valence, les villes de *Histria* et *Hilacte* : c'est de tous ces parages qu'ils commerçoient par les fleuves dans l'intérieur des terres, et sur-tout par l'Ebre, qui les conduisoit dans une partie du nord de l'Espagne, où ils ne trouvoient point la même con-

l'an 269 de Rome, on voit qu'ils employerent cent quinze ans à ces différents établissements.

1. L'an 550 avant l'ere chrét.

2. Tite-Live, lib. XXXIV, c. 9. Strab., lib. III, p. 159. Cette ville fut ainsi habitée par ces deux peuples, jusqu'à la victoire que César remporta sur les fils de Pompée.

3. Appelée aussi *Hemeroscopium;* aujourd'hui Denia dans le royaume de Valence.

4. Consacré à Diane d'Éphese, dont les Phocéens avoient porté le culte dans l'occident.

currence de commerce qu'ils auroient rencontrée dans le midi avec les Phéniciens.

MONUMENTS DES PHÉNICIENS ET DES GRECS

Nous avons vu les Espagnols du nord simples dans leurs mœurs, purs dans leur croyance, et peu éclairés dans tout ce qui regardoit les arts. Ceux du midi cesserent bientôt de leur ressembler lorsque des étrangers instruits pénétrerent parmi eux : ils adopterent avec empressement leurs sciences et leurs erreurs, leurs talents et leurs vices. A l'ancien culte succéda celui des dieux Endovellicus, Neton, ou Neci, Togotes, Meuliviacus, Salambon, Barecus, toutes divinités étrangeres, quoique leurs noms ne se trouvent que sur les inscriptions espagnoles. En effet Neton étoit le nom espagnol du dieu Mars [1]; Salambon, celui de Vénus babylonienne, dont parlent Lampride et Hesichius [2]; Togotes, un nom grec qui pouvoit signifier Diane [3]; et enfin le dieu Endovellicus, sur lequel on a fait tant et de si inutiles conjectures, un nom carthaginois.

Les Phéniciens eux-mêmes, avant de suivre et de propager l'idolâtrie, avoient eu long-temps un culte primitif semblable à celui des patriarches : comme Jacob et Moïse [4] ils représentoient la maison du Seigneur par quelque amas de pierres qui leur tenoit lieu de temple et d'autel. Les fameuses colonnes d'Hercule [5] étoient de semblables monuments situés sur les

1. Macrob., lib. I, cap. 19.
2. *Apud vosium de Orig. Idol.* lib. II, cap. 21.
3. Mariana, lib. *de Rege*, fol. 3.
4. Genese, ch. 31, v. 32; Josué, ch. 4, v. 6 et 7.

. . . . *Et lapis illic*
Si stetit, antiquus quem cingere suaverat error
Fasciolis. Prudent., *contra Symmachum*, lib. II, v. 1006.

5. On a pris pour les colonnes d'Hercule des piliers qui se trou-

montagnes de Calpe et Abyla : on entouroit ces lieux saints de colonnes. Le temple qu'Hercule bâtit dans les environs de Cadix, et où il fut enterré, ne renfermoit aucun simulacre de divinité : on y voyoit seulement représentés les douze travaux de ce héros que la reconnoissance plaça au rang des dieux.

Les Grecs rendoient à Diane le même culte que les Tyriens à Hercule. Nous avons parlé du magnifique temple de cette déesse à *Dianium*, et d'un autre dédié à Vénus sur le promontoire aphrodisien dans la Catalogne.

Les Espagnols avoient plusieurs coutumes particulieres de bâtir : au lieu de tuiles ils couvroient les maisons avec des tablettes d'un bois très dur [1]. Pline parle d'un temple près de Sagonte construit antérieurement aux guerres d'Amilcar, et dont le toit étoit ainsi couvert.

Les murailles étoient bâties d'un mélange de terre et de brique, et s'appeloient *formacei*, parcequ'on leur donnoit la forme au moyen de planches dressées de chaque côté. Ces murailles résistoient autant que si elles avoient été construites en chaux et en ciment. Polybe [2] fait l'éloge du palais de Carthagene, et Strabon [3] celui de plusieurs autres monuments.

Il existe peu de morceaux de sculpture de ces temps reculés. Les types les plus précieux des arts sont les médailles inconnues dont nous avons parlé; elles ressemblent dans leur style et dans les sujets qu'elles représentent aux médailles de Marseille, et à celles des colonies de l'Asie mineure : sur presque toutes on distingue un dessin correct, des formes

---

voient dans l'intérieur du temple, sur lesquels étoient écrits en langue phénicienne les détails des sommes qu'avoit coûté ce monument. Strab., lib. III.

1. Vitruve, lib. II, cap. 1; Palladio, cap. 29.
2. Polyb., t. I, lib. X.
3. Strab., t. I, lib. III.

élégantes, et le goût pur que les Grecs professoient à cette époque, et qu'ils introduisirent en Espagne en s'y établissant. A côté de ces foibles souvenirs de l'antiquité on remarque un monument colossal que l'on ne peut attribuer qu'à ces temps reculés; c'est le rempart de Tarragone, ou plutôt la base gigantesque de ses anciens murs. Des pierres informes de six et sept pieds de long, mises sans ordre les unes sur les autres, et telles qu'on a pu les trouver, composent cette construction; deux rochers perpendiculaires, et un troisième placé transversalement, y tiennent lieu de porte, et ressemblent plutôt aux cavernes des Troglodites qu'à l'entrée d'une grande ville. Cette construction cyclopéenne porte un caractere de force qui n'appartient qu'à l'enfance de l'art. Elle fera le sujet d'un examen particulier.

CONQUETES DES CARTHAGINOIS ET DES ROMAINS

Nous avons parlé des deux premiers peuples étrangers qui aborderent en Espagne; seuls ils jouirent long-temps des avantages de son commerce sans chercher à troubler sa tranquillité. Bientôt des voisins plus puissants, plus aguerris, et non moins avides, les Carthaginois, entreprirent d'usurper par les armes ce que les Phéniciens et les Grecs obtenoient par leurs travaux. Placés dans la position la plus favorable, les Carthaginois travaillerent constamment à rendre les trois parties du monde alors connu tributaires de leur industrie; et pour parvenir à cet empire universel, ils employerent un moyen dont les Tyriens, leurs compatriotes et leurs devanciers, n'avoient point fait usage : ceux-ci actifs, patients, laborieux, pacifiques, insinuants, ne furent que des marchands; ils établirent des colonies ou des comptoirs, et ne firent jamais de conquêtes.

Carthage fut guerriere, non par amour de la domination

comme les Romains, mais par une jalouse cupidité : elle vouloit moins asservir des peuples qu'écarter des rivaux incommodes. Les profits de son commerce soudoyoient la guerre; mais elle ne faisoit la guerre que pour soutenir et augmenter son commerce. Enfin elle est la premiere qui ait connu tout l'avantage d'une position maritime pour acquérir des richesses, et tous les moyens que donnent les richesses pour acquérir de la puissance. S'il est vrai encore qu'elle s'interdit toute navigation vers un immense continent dont le hasard lui procura la découverte, on ne peut qu'admirer la profondeur de sa sagesse.

D'après l'esprit qui la dirigeoit, on sent bien que l'Espagne devoit entrer dans le plan de ses conquêtes. Il est vrai que les Espagnols, braves, fiers, ennemis de toute domination étrangere, n'offroient point une proie facile à saisir; mais ils étoient barbares, sans culture dans l'esprit, sans connoissance dans les arts ; aucun lien commun ne les réunissoit, et ne les rendoit véritablement formidables : d'ailleurs aucune rivalité n'étoit à craindre de la part des autres nations commerçantes.

Les Grecs ne possédoient que des établissements peu considérables vers le nord, ou étoient renfermés dans les isles Baléares. Les Phéniciens et les Carthaginois avoient une origine et une religion communes : la métropole et la colonie se donnerent dans tous les temps des marques d'un inviolable attachement; et les nouveaux venus devoient donc être regardés par leurs compatriotes comme un surcroît de forces et comme d'utiles auxiliaires.

Cependant au lieu de s'établir tout d'un coup en Espagne, ils s'arrêterent dans l'isle d'Ebuso, pour y être sans doute à portée de préparer les moyens qui pouvoient leur en faciliter l'entrée. Cette isle, l'une des Baléares, n'appartenoit pas aux Rhodiens, maîtres des autres, et elle se trouvoit moins éloignée de Carthage.

Diodore de Sicile dit qu'elle devint bientôt célebre et florissante : on y faisoit principalement le commerce des laines dont la rare beauté attiroit un grand concours d'étrangers [1]. Les Espagnols du continent s'y rendoient aussi en foule; et les Carthaginois, fideles à leur plan, n'omirent aucun moyen pour attirer leur confiance, et pour gagner leur amitié. Ils passerent bientôt sur la rive opposée, d'où ils s'introduisirent dans l'intérieur du pays, s'étendant insensiblement vers le nord et l'occident jusqu'aux provinces appelées depuis la Catalogne et le royaume d'Aragon. C'est du moins ce que l'on peut conjecturer par le nom punique de plusieurs villes situées dans ces provinces.

Ils s'appliquerent particulierement à exploiter les mines, et le firent avec tant de soin, qu'après eux les Romains n'en trouverent aucune qui eût échappé à leurs recherches. Telle fut la source la plus féconde des richesses auxquelles ils durent leur puissance. C'est avec l'or de l'Espagne qu'ils conquirent une grande partie de l'Espagne, la Sicile, la Sardaigne, et l'isle de Corse entiere, qu'ils subjuguerent trois cents villes autour d'eux, qu'ils furent pendant quelque temps la terreur de la Grece, de l'Afrique, et de la superbe Rome [2].

Ces richesses ne furent pas le seul avantage que cette contrée leur procura; elle fut encore pour eux une pépiniere de soldats aussi renommés par leur bravoure que par leur fidélité. Carthage vouloit-elle attaquer ou se défendre, c'étoit là qu'elle levoit des troupes; et celles qui en sortirent en différentes fois porterent la gloire du nom espagnol par-tout où elles combattirent.

Il seroit inutile et trop long de donner le détail des guerres puniques, qui sont d'ailleurs étrangeres à notre sujet; il suffira de rappeler ce qui peut avoir rapport à l'Espagne, et

1. *Biblioth. hist.*, tome I, lib. V, n. 16.
2. Diodore de Sicile dit que ce fut avec les richesses de leurs rivaux qu'ils parvinrent à les subjuguer. *Bibl. hist.*, tome I, lib. V, n. 38.

de présenter moins les faits, que les causes et les résultats.

Rome, victorieuse malgré les efforts et les talents d'Amilcar, avoit humilié l'orgueil de sa rivale par un traité de paix trop honteux pour être fidelement ou long-temps observé. Ce général sentit que le système militaire qu'on avoit suivi jusqu'alors étoit vicieux; qu'une guerre maritime ne pouvoit faire triompher sa nation dans un temps où le nombre et la valeur des troupes décidoient seuls de la puissance. Il comprit que le moyen de réussir étoit d'opposer aux légions romaines des armées aussi aguerries qu'elles; et l'Espagne lui parut le seul pays capable de les fournir. Les embarras où les Carthaginois s'étoient trouvés depuis long-temps ne leur avoit pas permis d'étendre au loin leurs conquêtes : il falloit donc que le général africain soumît les peuples de l'Espagne, et les rendît sujets de sa patrie avant qu'ils en devinssent les vengeurs.

Pour remplir ces vues il se mit en mer, passa le détroit, remonta vers le nord le long de la Méditerranée, et fonda la ville de Barcino [1], subjuguant tous les pays qu'il traversa, augmentant ses troupes, les aguerrissant par de fréquents combats et par une discipline sévere, jusqu'au moment où, battu par les Celtiberes, il perdit la vie en voulant passer l'Ebre [2].

Les projets d'Amilcar ne périrent point avec lui : Asdrubal, son gendre et son successeur, vengea la mort de ce grand homme; et bientôt après, voulant se concilier les Celtiberes, qui n'étoient pas moins redoutables quoiqu'ils eussent été vaincus, il épousa une princesse de cette nation, et fit servir la paix à l'affermissement de ses conquêtes; il fonda la nouvelle Carthage, afin d'avoir sur la Méditerranée un port en état de recevoir les escadres carthaginoises, et laissa en mou-

1. Diodore de Sicile, lib. XXV.
2. Tite-Live, lib. XXI, cap. 2.

rant à son beau-frère Annibal le soin d'accomplir ses desseins [1].

Déjà les Romains, jaloux de tant de succès, mais occupés ailleurs par une guerre contre les Gaulois, avoient envoyé des ambassadeurs chargés de renouveler la paix. Ce n'étoient plus ces fiers vainqueurs qui avoient dicté avec tant d'arrogance les articles du dernier traité : ils se contentoient de demander que l'Ebre servît de limites aux conquêtes des deux républiques. Bientôt Annibal franchit cette riviere [2]; et soit que ce fût la suite d'un plan formé par son pere, ou soit qu'il en eût conçu lui-même l'idée, il transporta le principal théâtre de la guerre dans le sein du pays ennemi. L'événement prouva que cette entreprise hardie n'étoit pas téméraire. La connoissance qu'il avoit de ses forces et de celles que l'on pouvoit lui opposer lui fit croire avec raison qu'à la tête d'une armée composée pour la plus grande partie d'Espagnols, et formée successivement par trois grands capitaines, il seroit en état non seulement de balancer la fortune de Rome, mais même d'anéantir, par la destruction de cette ville, une rivalité trop long-temps funeste à sa patrie. Cependant il trouva en Espagne même une barriere qui l'arrêta pendant quelque temps : ce fut Sagonte, dont on connoît l'affreuse destinée.

Déjà Annibal s'avançoit à grands pas vers l'Italie, quand les Romains envoyerent en Espagne les deux Scipions : ceux-ci, après une suite de victoires qu'ils durent en partie à la valeur des Celtiberes, furent battus, et périrent dès que ces mêmes Celtiberes les eurent abandonnés [3]. Ce malheur jeta l'épouvante dans Rome, et personne n'osoit se présenter pour remplacer ces deux grands hommes [4]. P. Scipion, fils

1. Diodore de Sicile, lib. XXV, art. 2.

2. Polyb., lib. III, cap. 16 et 17; Silius Italicus, lib. III; Tite-Live, lib. XIX, cap. 23; Florus, lib. II, cap. 6.

3. App., *de bell. Hisp.*, l. VI, c. 16, éd. de H. Étienne, en 1592.

4. Polyb., lib. X, cap. 6.

de l'un d'eux, demanda ce périlleux emploi, l'obtint, et partit : son coup d'essai le mit au rang des héros [1]; il prit Carthage-la-Neuve, qui étoit la place forte et le meilleur port des Carthaginois en Espagne. Cependant il ne put empêcher Asdrubal-Barca de conduire en Italie une armée d'Espagnols pour renforcer celle de son frere. Tous les historiens [2] conviennent que, si ce général avoit réussi dans cette entreprise, c'en étoit fait de Rome; mais la défaite et la mort de Barca, jointes au séjour de Capoue, furent le terme des prospérités d'Annibal, et un acheminement à la conquête de l'Espagne entiere par les Romains [3].

En vain les Celtiberes opposerent-ils une résistance opiniâtre [4]; en vain les Lusitaniens présenterent-ils pendant plusieurs années le spectacle d'un peuple barbare qui, sous la conduite d'un pâtre, le célebre Viriate, se joue de la science militaire de ses ennemis : Numance même, la fiere Numance ne se sauva de l'esclavage qu'en s'ensevelissant sous ses ruines [5].

Après la destruction de Numance l'Espagne, épouvantée par cette catastrophe, endura pendant vingt-quatre années une servitude pénible, à laquelle les Lusitaniens, excédés de l'avarice insatiable des Romains, préférerent les dangers de la révolte et d'une guerre ouverte. Ce fut alors que le plébéien Sertorius, simple tribun légionnaire, signala contre les

1. Plutarque, *vie de Scipion*.

2. Florus, lib. II, cap. 6; Tite-Live, lib. XXVI, cap. 17 et 18.

3. Horace met dans la bouche d'Annibal des plaintes touchantes sur ce malheureux événement, qui sembloit lui présager la ruine de sa patrie.

. . . . . . Occidit, occidit
Spes omnis et fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.

Lib. IV, ode 4, v. 69.

4. Vel. Pat., lib. II, c. 90.

5. Val. Max., l. VII, c. 6. Oros., l. IV, c. 14, 15 et 16, et l. V, c. 7; Flor., l. II, c. 17 et 18; Plut., *vie de Scipion*.

Espagnols une valeur et des talents qui devinrent ensuite si funestes à sa patrie [1], quand, pour échapper aux proscriptions de Sylla, cet éleve de Marius ne trouva d'autre ressource que de se mettre à la tête des mêmes Espagnols qu'il avoit vaincus, et faire cause commune avec eux. Ils se montrerent dignes d'un tel chef : mais, malgré la victoire qu'il remporta d'abord sur le préteur Didius, non seulement il crut devoir armer et discipliner ses nouvelles troupes à la maniere des Romains, mais encore établir un gouvernement semblable à celui de Rome. Toute sa conduite annonçoit de vastes projets; ses grandes qualités devoient les faire réussir : il est probable qu'il ne travailloit à l'indépendance de l'Espagne qu'afin de parvenir à l'asservissement de Rome : sa mort changea peut-être les destinées des deux pays. Perpenna, patricien sans mérite, mécontent de se trouver sous les ordres d'un homme nouveau, lui tendit des embûches, et l'assassina dans un festin. Ce traître, ayant osé prendre le commandement, fut défait par Pompée, et paya de sa tête sa présomption et son crime.

Tout plia dès ce moment sous l'ascendant de Métellus et de Pompée, qui vinrent au Capitole jouir d'un triomphe bien moins dû à leurs armes qu'à la mort de Sertorius [2].

On ignore le motif qui ralluma la guerre sous Pison Calpurnius, leur foible successeur. Ce général obtint aussi les honneurs du triomphe, de même que la plupart de ceux que l'on envoyoit dans cette contrée; tant Rome mettoit de prix à la conquête de l'Espagne!

Dans cette même année Jules-César y vint pour la premiere fois, en qualité de questeur militaire du préteur Antistius, qui lui ordonna de visiter sa province. Ce fut dans cette

1. Florus, lib. III, c. 22; Plutarque, *in Sertorio*.

2. C'est à cette époque que Pompée fit placer sur le sommet des Pyrénées des trophées superbes, dont les traces ont subsisté longtemps. Voyez Cicéron, *oratio pro Balbo*.

tournée qu'à l'aspect d'une statue d'Alexandre, qui se trouvoit à Cadix, il répandit des larmes jalouses qui devoient coûter la vie à plus d'un million d'hommes.

De retour à Rome il passa rapidement par tous les emplois qu'il étoit nécessaire d'exercer avant de pouvoir obtenir un gouvernement militaire : celui de l'Espagne ultérieure lui ayant été donné, ses nombreux créanciers le poursuivirent; mais le riche Crassus le cautionna. À peine arrivé dans sa province, le nouveau préteur en troubla la tranquillité; il suscita dans la Lusitanie une guerre dont l'issue le conduisit au consulat, qu'il préféra au triomphe, ayant été obligé d'opter entre ces deux objets de son ambition.

Il n'est pas de notre sujet de parler du triumvirat que formerent dans la suite Crassus, Pompée, et César : on sait que la mort du premier laissa Rome et l'univers en proie à l'ambition de ses deux collegues, dont on a dit que l'un ne pouvoit souffrir d'égal ni l'autre de supérieur [1].

L'Espagne devint encore le principal théâtre de leur querelle, aussi funeste aux fils de Pompée qu'à lui-même, et qui s'y propagea jusqu'au second triumvirat, époque où Lucius Balbus, natif de Cadix, fut promu au consulat, malgré les lois qui en avoient toujours exclu les étrangers [2].

Octave, devenu le seul maître de l'empire, imposa en Espagne [3] un tribut perpétuel, qui fut la véritable origine de l'ere que l'on y suivit jusqu'au XIVe siecle. Un seul point de la péninsule avoit jusqu'alors échappé à la domination romaine. Les Astures, les Galiciens, et les Cantabres faisoient depuis trois années la plus vigoureuse résistance [4]. Octave,

1. *Nec quemquam jam fere potest Cæsarve priorem*
Pompeiusve parem.
Lucan., lib. I.

2. César, lib. II; Hirtius, *de bello Hispanico;* Cicéron, *oratio pro Balbum;* Dion Cassius, lib. XXXVII.

3. Suétone, *de Augusto.*

4. Orosius, lib. VI, cap. 21.

qui venoit de recevoir le nom sacré d'*Auguste*, que nul mortel n'avoit encore porté, vint lui-même attaquer les Cantabres qui s'étoient montrés les plus redoutables. Ses vaines tentatives, ses efforts multipliés, avoient altéré sa santé; il se retira à Tarragone, après avoir confié à Antistius, l'un de ses lieutenants, le soin de poursuivre cette guerre affreuse, à la fin de laquelle plusieurs Cantabres, indignés du joug qu'ils alloient porter, périrent volontairement par le fer, le feu, ou le poïson [1].

Les intrépides Astures, assaillis de tous côtés, oserent encore combattre, et furent forcés dans leurs derniers retranchements. Auguste, n'ayant plus rien à subjuguer, revint à Rome; et pour la quatrieme fois, depuis sept siecles, le temple de Janus fut fermé. Cette paix ne dura pas long-temps : les restes de ces trois peuples se révolterent encore; et ce ne fut pas sans avoir éprouvé un honteux échec que la nombreuse armée d'Agrippa vint à bout de les réduire.

Ainsi l'Espagne fut entierement soumise, après deux cents années de guerre qui mirent plus d'une fois en péril la puissance romaine. On a remarqué que dans cette même année, la dix-neuvieme avant J.-C., un autre Lucius Cornelius Balbus, neveu du consul dont nous avons parlé, après avoir domté quelques peuples d'Afrique, fut aussi le premier étranger qui obtint les honneurs du triomphe.

Nous avons vu Octave devenir *Auguste;* il devint *dieu.* La reconnoissance et la flatterie lui érigerent des statues, des temples, et des autels, en Espagne. Il est vrai que tout y prospéra sous ses auspices; non seulement il étouffa les discordes qui troubloient la tranquillité des provinces et des villes, mais il sut encore réprimer la cupidité des gouverneurs par des lois sages qui les forcerent d'être équitables.

---

1. *Ibid.* Florus, lib. IV, cap. 12.

Et sera domitus cantaber catena.

Horat.

La justice et la prévoyance de ce grand homme se démentirent ou se tromperent dans le choix qu'il fit de son successeur. Le gouvernement de Tibere, d'abord favorable à l'Espagne, la couvrit de deuil par la suite. Plongé dans l'abyme de ses plaisirs, troublé par ses crimes et ses terreurs, ce tyran avoit oublié pendant plusieurs années d'envoyer des gouverneurs dans cette province; il n'en fut averti que par le soulevement qu'y exciterent les cruautés du proconsul Serenus et du préteur Pison, et les vexations des préfets. Les opprimés obtinrent du sénat l'exil du premier; le second, digne ami de l'empereur, fut absous.

En vain l'adulation tâchoit-elle de désarmer Tibere; les éloges lui répugnoient, il ne vouloit que de l'or. Tout délateur d'un homme riche obtenoit les récompenses et les distinctions qui jusqu'alors n'avoient été accordées qu'au mérite. Dans ces accusations odieuses la calomnie témoignoit, et la mort servoit de preuves. Tacite [1] raconte celle de Sextus Marius, le plus opulent des Espagnols, qui, ayant voulu soustraire ses richesses à la rapacité de l'empereur, l'innocence et la beauté de sa fille à sa luxure, fut accusé d'inceste, et précipité de la roche tarpéienne. Quoique par la condamnation de Marius ses biens appartinssent au peuple, Tibere se les appropria.

Ce monstre fut étouffé. Caligula lui succéda : son avarice, peu satisfaite des énormes exactions dont il accabloit l'Espagne, lui suggéra l'envie d'aller lui-même la dévorer; et il étoit en chemin quand il fut obligé de s'arrêter dans les Gaules.

On pourroit s'étonner que sous le regne du parricide Néron, fléau du genre humain, l'Espagne ait été gouvernée avec une sévere équité : elle en fut redevable à Galba, et lui témoigna sa reconnoissance en le proclamant empereur. Sa mort violente, celle de ses deux compétiteurs [2] ayant aplani le chemin

1. *Annal.*, lib. VI, cap. 19; Dion, lib. XLVIII ; *vie de Tibere.*
2. Othon et Vitellius. Voy. Suétone, *vie des Césars*, l. VII, c. 9.

du trône à Vespasien, le sort des Espagnols s'améliora : ils jouirent dans les provinces des mêmes privileges que les peuples du Latium. Vespasien fut assez ferme pour résister aux clameurs de cette populace militaire dont il falloit sans cesse payer le silence ou les suffrages, qui se croyoit en droit d'ôter la couronne parcequ'elle avoit usurpé celui de la donner. Loin de commettre des crimes pour enrichir ses soldats, il mit l'ordre dans les finances, la discipline dans les camps. Les trésors qu'il laissa à son fils Titus furent la source de la réputation de bonté et de générosité que ce prince acquit, et qu'il auroit eu de la peine à soutenir. L'affreux Domitien corrompit tout le bien qu'avoient fait son pere et son frere. Il fut bientôt puni de sa cruauté. N'ayant point laissé d'héritier, le sénat se trouva l'arbitre souverain de l'empire, et il est extraordinaire qu'il n'ait pas saisi cette occasion pour rétablir la république. Les éléments en étoient sans doute anéantis, ou il jugea qu'un tel régime étoit incompatible avec les mœurs du temps; que l'apathie et la corruption qui régnoient dans les peuples les rendoient incapables de revenir à des principes séveres; enfin qu'ils n'avoient plus de bonheur à attendre que dans le choix de leurs maîtres. Son discernement se manifesta alors par l'élection de Nerva, vieillard plein de sagesse, qui doubla la courte durée de son regne par le nombre de ses bienfaits : le plus grand de tous fut d'avoir, pour le bonheur du monde et la gloire particuliere de l'Espagne, adopté Trajan [1], malgré la coutume qui avoit privé jusqu'alors tout étranger de la dignité suprême [2]. Fils d'un pere consulaire, et illustre par ses victoires et ses vertus, Trajan avoit mérité en Allemagne le nom de Germanicus, et se trouvoit à Cologne quand sa promotion à l'empire lui fut annoncée. Il fit son entrée dans Rome, à pied, confondu

1. Il naquit à Italica, aujourd'hui Santiponce, près de Séville.
2. Pline, *Paneg.*; Dion Cassius, l. LXVIII; Eutr., l. VIII.

dans la foule enchantée de sa modération. Un de ses premiers soins fut d'assigner des fonds pour l'éducation des orphelins; et cet exemple d'humanité fut imité par-tout.

Il trouva dans son économie particuliere les moyens de déployer une magnificence extraordinaire, et de subvenir à tous les besoins de l'état. Aucun prince ne connut mieux que lui le secret d'augmenter le trésor public en diminuant les impôts. Les monuments dont il embellit Rome, les travaux immenses par lesquels l'Italie entiere fut renouvelée, le bonheur inoui de l'Espagne, celui de tout l'empire pendant son regne; tant et de si grands bienfaits seroient des titres d'une gloire telle qu'il n'en fut jamais donné à aucun mortel d'en mériter une plus véritable, quand il n'y eût pas ajouté celle de ses armes, dont le Tigre et l'Euphrate, le Nil et le Danube, furent tour-à-tour les témoins. En un mot de tous les noms que lui donnerent la reconnoissance des peuples, celui de *très bon* fut le plus cher à son cœur; et ce choix convenoit à un homme né, comme le dit Montesquieu, pour honorer la nature humaine, et représenter la divine.

Dans les derniers temps de sa vie, Trajan eût volontiers adopté Adrien, son compatriote et son allié; mais comme il avoit une plus haute opinion de Neracius Priscus, il mourut en laissant le sénat arbitre d'un choix si important. Plotine, sa veuve, zélée protectrice d'Adrien, trouva vraisemblablement le moyen de supposer un testament qui le désignoit pour empereur. Quoi qu'il en soit, ce prince parvenu au trône sous des auspices si peu favorables, démentit pendant le cours de son regne heureux les tristes présages qu'on en avoit pu d'abord concevoir. Il se distingua par son amour pour les arts et les lettres, parcourut l'univers, et laissa partout des monuments de son goût et de sa munificence. Antonin-le-Pieux, son héritier, consolida par ses vertus pacifiques, par une équité sévère, tout le bien qu'avoit fait son prédécesseur : l'empire lui fut encore redevable du regne

de Marc-Aurele. Ce philosophe espagnol, modele de sagesse et de justice, ne fit d'autre mal dans toute sa vie, comme le remarque le poëte Ausone, que d'avoir donné le jour à un fils exécrable.

Trajan, Adrien, Antonin-le-Pieux, et Marc-Aurele, gouvernerent le monde pendant quatre-vingt-deux ans, et le siecle de ces quatre empereurs étrangers fut sans contredit le plus heureux de l'empire romain. Depuis cette époque jusqu'à sa destruction totale, on ne voit plus que des insensés ou des cruels tyrans sur la liste des souverains de Rome et de Constantinople, à l'exception d'un petit nombre, à la tête desquels se placent les deux Théodose. Personne n'ignore à combien de titres le premier mérita le nom de *grand;* la gloire du second subsiste tout entiere dans le code qui porte son nom; code à jamais admirable, dont celui de Justinien n'est qu'une compilation.

Ainsi l'Espagne, qui doit encore s'honorer d'avoir vu naître ces deux bienfaiteurs du genre humain, mérite à juste titre les hommages du monde civilisé.

ÉTAT DE L'ESPAGNE SOUS LES ROMAINS

Tant que l'Espagne avoit été le théâtre de la guerre entre les Carthaginois et les Romains, leurs succès balancés avoient arrêté les progrès de l'esclavage; et ces deux peuples s'étoient vu forcés de recourir aux égards, aux ménagements dont la politique fait ordinairement usage pour conserver des alliés utiles ou des sujets fideles. Les provinces restées neutres dans ces grandes querelles avoient conservé toute leur liberté; mais quand la victoire se fut déclarée, elles devinrent progressivement le prix des vainqueurs, et furent soumises à la domination romaine.

L'existence qu'elles eurent alors étoit-elle préférable à

cette indépendance qu'elles avoient défendue si long-temps? valoit-il mieux résister aux vainqueurs du monde que de partager leur puissance? Cette question seroit aussi difficile qu'importante à résoudre. L'Espagne eut du moins la gloire d'avoir été la derniere à suivre l'exemple de l'univers, et d'avoir même long-temps balancé la fortune de ses maîtres.

Renommée par le nombre autant que par la valeur de ses habitants, on l'appeloit *la nation des mille villes*[1]; et il est certain qu'elle égaloit en population et en richesses les meilleures parties de l'Italie.

Les Romains la diviserent d'abord en deux seules provinces, Espagne ultérieure et Espagne citérieure, et fixerent l'Ebre pour limite à toutes deux. Leurs conquêtes sur les Carthaginois étendirent l'Espagne citérieure aux dépens de la province ultérieure qui obéissoit à ces derniers; et quand les Romains les eurent entièrement chassés de la presqu'isle, la grandeur des deux provinces fut à-peu-près égale.

Cet état de choses subsista jusqu'au gouvernement d'Auguste, qui laissant l'Espagne citérieure dans toute son étendue sous le nom de Tarragonaise, divisa l'Espagne ultérieure en deux provinces, la Bétique et la Lusitanie. La Tarragonaise comprenoit la Galice, une partie des royaumes de Léon et du Portugal jusqu'au Duero, les Asturies, la Biscaye, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, les royaumes de Valence et de Murcie, les deux Castilles, à l'exception d'une petite portion de la vieille, qui appartenoit à la Lusitanie, et la partie du royaume de Grenade qui s'étend jusqu'au promontoire Charideme, appelé aujourd'hui le cap de Gate. Le reste de l'Andalousie depuis ce promontoire, ainsi qu'une petite partie de l'Estramadoure jusqu'au fleuve Guadiana, composoit la Bétique. La Lusitanie renfermoit le reste de l'Estramadoure, les terres du Portugal et de Léon jusqu'au Duero,

1. Strabon, *Rerum Georg.*, lib. III.

et la petite partie de la vieille Castille où sont situées les villes d'Avila, de Salamanque, et de Ciudad Rodrigo.

La grande étendue de la Tarragonaise obligea de la diviser dans la suite en trois parties, dont la premiere conserva l'ancien nom de la province, et continua d'avoir Tarragone pour sa capitale; une autre fut appelée Carthaginoise, du nom de Carthagene, sa principale ville; et la troisieme, qu'on nomma Galicienne, eut pour capitale la ville de Braga. Les auteurs sont partagés sur l'époque de cette nouvelle division, arrivée vraisemblablement peu de temps avant Constantin. Ces provinces étoient subdivisées en arrondissements, ou chancelleries, nommés *conventus* [1], dont le chef-lieu étoit toujours dans la ville principale : on en comptoit en tout quatorze. Les autres villes portoient les titres de *municipes* ou de *colonies*, suivant leur origine ou leurs priviléges acquis.

Le gouvernement de l'Espagne fut d'abord confié à des consuls ou préteurs [2], qui commandoient les armées envoyées à sa conquête : sous les empereurs ils eurent le titre de légats, quelquefois de proconsuls. Constantin ayant divisé l'empire romain en quatre parties, et nommé à la tête de chacune un préfet prétorien, celui des Gaules eut immédiatement sous ses ordres le vicaire de l'Espagne, qui lui-même avoit des subdélégués sous les nouveaux titres de comtes si usités depuis [3].

Le gouvernement particulier des villes ressembloit beaucoup à celui de la capitale de l'empire, à la différence près des noms. La charge de consul étoit remplacée par celle de duumvir, et devoit donner une égale considération, puisque le roi Juba se glorifia de porter le titre de duumvir de Cadix, et Ptolémée, roi d'Égypte, celui de duumvir de Carthagene.

1. Pline, *Hist. nat.*, t. I, lib. III, c. 1; Aulu-Gelle, *Noctes atticæ*, lib. XVI, cap. 13.
2. Dion Cassius, *Hist. Rom.*, lib. LIII et LXIX, cap. 14.
3. Zozime, *Hist.*, lib. II, *Notitia dignit. utriusque imp.*, c. 2.

Outre ces magistrats on avoit établi les décurions, les édiles, les censeurs, les présidents des fabriques, chemins, monnoies et mines; enfin les conseils de provinces et d'arrondissements, dont l'emploi particulier étoit la direction des jeux publics, des fêtes, des distributions de largesses au peuple [1].

Quant à la police militaire, Rome la faisoit par les armées qu'elle avoit soin de maintenir en Espagne; c'est ainsi qu'elle percevoit les impôts, tandis qu'elle éloignoit les troupes espagnoles de leur patrie, et s'en servoit dans les entreprises les plus périlleuses. Trente mille Celtiberes furent les premiers soldats stipendiaires des Romains, qui ne craignirent pas de les incorporer dans leurs légions ; depuis ils firent partie la garde du palais. Les traits de valeur des troupes espagnoles sont assez connus pour que nous soyons dispensés de les rappeler : il seroit également trop long d'entrer dans le détail de tout ce qui a rapport aux productions de l'Espagne; aucune province n'en réunissoit un aussi grand nombre et en aussi grande quantité.

L'or du Tage [2] si célebre ne pouvoit se comparer avec celu qu'on recueilloit dans les mines de la Bétique [3] et des Asturies [4]; l'argent étoit abondant dans les Pyrénées [5], au mont Argenteus [6], près de Cazorla; le cuivre l'étoit également dans

1. Gruter, Muratori, et Finestres, dans leurs collections d'inscriptions; Masdeu, *Hist. crit. de España*, t. VI et VII.

2. *Heu certant, Pactole, tibi, Duriusque Tagusque.*
Silius Ital., lib. I, v. 234.
Qui splendida potat
Stagna Tagi, madidoque jubas adspergitur auro.
Claudien, *de Consul. mal.*, v. 287.

3. Strabon, lib. III.

4. Pline, lib. IV, cap. 20.

5. Les puits d'Annibal, où les Romains employoient encore leurs esclaves sous le regne de Trajan. Pline, *Hist. nat.*, lib. XXXIII, cap. 6.

6. *At mons paludem incumbit argentarius*
Sic a vetustis dictus ex specie sui.
Rufus Avienus, *or. mar.*, v. 282.

la mine de Rio Tinto, qui existe encore de nos jours, et les qualités du fer étoient si reconnues, que les Romains adopterent les épées espagnoles dès les temps les plus reculés. Que dirai-je de la fertilité de la terre? en Espagne, suivant Pline, il n'y avoit rien d'oisif, rien d'inutile; *nihil otiosum, nihil inutile.*

A ces productions de la nature se joignoient les richesses de l'industrie. Telles étoient les fabriques de laine et de lin qui produisoient les draps et les toiles les plus renommés ; celles de Setabis [1], de Zoela [2], de Tarragone [3], de Carthagene; les ouvrages de spart [4] pour les câbles, et qui servent encore au même usage, sont particuliers à l'Espagne; les vases de terre de Sagonte [5]; enfin les fabriques d'armes offensives et défensives. Outre les épées et les brassards celtibériens dont nous avons parlé, il y avoit plusieurs especes de lances ou de javelots particuliers à l'Espagne, connus sous les noms de *gœsum, lancea, hasta, bidens, falarica* [6], et *tragula,* dont les Sagontins se servirent contre les Carthaginois : on fabriquoit encore les haches, *securis* et *falcata;* les fleches ou javelots nommés *sparum* [7], *verutum, sudes;* et enfin les fameuses

1. *Sætabis et telas Arabum sprevisse superba*
Et Pelusiaco filium componere lino.
Sil. Ital., III, v. 373.

2. Zoela, dans la Tarragonaise, envoyoit en Italie des toiles très fines. Pline, lib. XIX, c. 1.

3. Outre les étoffes fabriquées en Espagne, elle envoyoit en Italie des vêtements tout faits, parmi lesquels on comptoit des robes prétextes, et les laticlaves, dont Strabon attribue l'invention aux Espagnols; des *lacernæ* de deux especes; les *callaicæ,* de la *Galice;* et les *beticatæ,* de la Bétique.

4. Une partie se tiroit du *Campus juncarius,* près de Barcelone.

5. *Sume saguntino pocula facta luto.*
Martial, lib. IV, ep. 103.

6. *Librari multâ consueta falarica dextrâ.*
Sil. Ital., lib. I, v. 351.

7. *Tum spara, tum murices portantur tragula porro.*
Lucilius, frag., v. 55, lib. XXX.

frondes des isles Baléares [1]. Les habitants de ces isles manioient avec tant d'adresse cette arme singuliere, qu'ils étoient devenus nécessaires dans toutes les armées et ressembloient à nos tirailleurs d'aujourd'hui.

Les Espagnols, ainsi distingués sur terre, ne l'étoient pas moins dans la navigation : les vaisseaux les plus estimés étoient tous fabriqués dans les nombreux et excellents ports de l'Espagne; et les armateurs passoient pour les plus riches de l'empire [2]. Mais il est temps de rentrer dans le principal sujet de cet ouvrage.

L'Espagne devenue province romaine adopta bientôt la langue, les usages, et les goûts de ses nouveaux maîtres : ses progrès dans les sciences et la littérature suivirent de près ceux de Rome, et elle fut toujours concurrente, sinon rivale de la métropole.

Sertorius avoit institué en Espagne des écoles de langues romaine et grecque [3] : mais avant ces établissements publics il existoit déja des poëtes et des chanteurs espagnols, surtout dans une ville qui paroît avoir été de tout temps célebre dans les lettres; je veux parler de Cordoue, patrie de ces poëtes [4]

---

1. . . . *Torto Balearis verbere fundæ*
Ocyor.
Lucan., lib. I, v. 229.
Non secus exarsit quam cum Balearica plumbum
Funda jacit.
Ovid., *Met.*, lib. II, v. 728.

2. Horace, en parlant de la corruption des dames romaines, dit qu'elles s'abandonnoient du consentement de leurs maris aux riches pilotes des vaisseaux espagnols.
Seu vocat institor
Seu navis Hispanæ magister
Dedecorum pretiosus emptor.
Lib. III, ode 6, v. 30.

3. Plutarque, *in Sertorio.*

4. Cicéron, *pro Archia poeta*, n. 10, ne leur reprochoit qu'une prononciation étrangere. Quintilien, *de Institut. Orator.*, lib. VIII, cap. 1.

qui vinrent à Rome avec Q. Metellus ; du fameux orateur M. Portius Latro [1], qui, d'après le témoignage de Pline et de Quintilien, fut le premier maître dans l'éloquence, et celui dont Auguste, Mécene, Agrippa, Ovide, Florus, ne rougirent point d'être les disciples ; de Lucain [2], poëte original, que l'on ne sauroit placer ni trop près de Virgile ni trop au-dessous de lui, mais dont les beautés et les défauts sont particuliers à son style et à son génie ; patrie surtout du célebre et malheureux Séneque, homme supérieur en sagesse à tous les Romains de son siecle [3], et aussi ditingué par son esprit que par son instruction [4] : la haine de Caligula, qu'il partagea avec Homere et Virgile, est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui. Il étoit fils de L. Séneque, dont la réputation eût été plus éclatante s'il n'avoit été surpassé par son fils : c'est à l'un des deux que l'on attribue les tragédies connues indistinctement sous le nom de Séneque le tragique, où l'on remarque quelques beautés égales à celles du théâtre grec, et qui sont d'ailleurs les seules qui nous soient restées des Romains.

A-peu-près dans le même temps que ces hommes célebres on admira en Espagne l'astronome Caïus Hyginus, le poëte Columela, natif de Cadix, auquel on doit un charmant poëme sur l'agriculture; et le géographe Pomponius Mela, aussi exact qu'élégant dans ses descriptions.

La littérature languit quelque temps sous les autres successeurs de Tibere ; mais elle reprit son essor sous Vespasien, et principalement sous les empereurs espagnols Trajan et Adrien. Ces siecles heureux virent naître le rhéteur Quinti-

1. Marcus Seneca, *Controversarium*, l. II, cont. 12 ; Pline, *Hist. nat.*, lib. XX, cap. 14.

2. *Duosque Senecas unicumque Lucanum*
Facunda loquitur Corduba.
Mart., lib. I, ep. 62.

3. Dion Cassius, lib. XIX, cap. 19.

4. Quintilien, *Instit. Orat.*, t. II, lib. VIII, cap. 5.

lien, qui, après avoir tenu pendant long-temps des écoles publiques en Espagne sa patrie, passa à Rome, et fut professeur de Pline le jeune. On aime à voir dans les lettres de celui-ci les justes éloges qu'il fait de son maître, ainsi que de Martial, Silius Italicus, Voconius Romanus, Æneus Florus; illustres Espagnols ses contemporains et ses amis. Parmi ces hommes distingués, on peut placer encore le successeur de Quintilien Antonius Julianus, et Erennius Senecion, nés dans la Bétique; enfin l'empereur Adrien lui-même qui cultivoit les lettres avec succès.

Depuis ce prince jusqu'à Constantin, on ne remarque aucun historien, poëte, ou orateur distingué. Il falloit un nouveau mouvement qui développât de nouveaux talents : la religion chrétienne donna cet essor; et l'Espagne fut le premier pays qui la célébra en vers latins. Caïus Aquilinus Juvencus est le plus ancien, et Aurelius Prudence le plus élégant des poëtes sacrés : nés tous les deux en Espagne, ils chanterent différents sujets d'histoire sainte et de philosophie morale; Érasme [1] appelle le dernier le Pindare des chrétiens. Enfin Rufus Festus Avienus est le seul qui traita encore des sujets profanes dans le IVe siecle : on a de lui des ouvrages de poésie, d'astronomie, d'histoire, et la géographie la plus détaillée des côtes de l'Espagne.

Plusieurs écrivains se distinguerent dans l'art oratoire : je me bornerai à citer S. Pacien, évêque de Barcelone, et son fils Flavius Dexter, vraisemblablement le même qui fut préfet du prétoire sous Théodose; mais principalement Osius, évêque de Cordoue, dont S. Isidore de Séville [2] admire le style énergique et élégant. Ce prélat eut une grande influence à la cour de Constantin, et contribua beaucoup à faire adopter à cet empereur les principes religieux qui donnerent tant d'éclat à son regne.

1. Érasme, *opera omnia*, t. III, part. 1, épit. 666.
2. S. Isidore, *de Viris illustribus*, t. V, cap. 5.

On voit par ce court exposé que les lettres en Espagne eurent une marche analogue aux époques heureuses ou malheureuses de son histoire; il en fut de même des arts.

C'est au siecle d'Auguste que l'on peut rapporter le luxe des arts, et la fondation de principaux édifices dans cette partie de l'empire romain. Agrippa, cet ami de l'empereur qui avoit long-temps habité l'Espagne et contribué le plus aux dernieres conquêtes, avoit fait bâtir à Antéquera un temple sur le modele du Panthéon qu'il venoit de faire construire à Rome, et qui fut restauré deux siecles après par Septime-Sévere. Ce type, le plus parfait qui nous soit resté de l'architecture romaine, servit de modele à d'autres édifices, tel que le temple d'Hercule à Barcelone, celui de Junon à Alhange en Estramadoure, de Mars à Merida; mais le plus remarquable de tous, quoique le plus petit, est un temple bâti près du pont d'Alcantara par l'architecte Caïus Lacer, qui nous a laissé son nom dans une inscription dédicatoire. En voyant ce monument et le pont immense qui le précede, on se croiroit transporté dans les plaines de l'Afrique, au milieu des ruines de la Thébaïde, ou de la Cyrénaïque.

Cet admirable ouvrage, un des plus beaux qui nous soit resté de l'antiquité, fut le produit de la contribution de neuf municipes, et de leur attachement pour la personne de Trajan, leur empereur et leur compatriote.

D'autres ponts moins considérables que celui-ci, presque tous dans l'Estramadoure, donnent une idée du travail des Romains dans ce genre. Nulle part les aquéducs ne sont aussi beaux qu'en Espagne : ceux de Merida, de Tolede, de Tarragone, de Chelves, ne le cedent qu'à celui de Ségovie, le seul au monde qui conserve encore sa premiere destination, et fournit à cette ville toute l'eau qu'elle consomme. Il en est de même des théâtres, amphithéâtres, cirques, naumachies, thermes ou bains publics. Il est peu de grandes villes d'Espagne où l'on ne retrouve les ruines de quelques uns de

ces monuments; et plusieurs, telles que Merida, Sagonte, Clunia, Tarragone, Italica, etc., les réunissent tous. Le théâtre de Sagonte est le mieux conservé de tous ceux que l'on voit en Europe, et celui qui peut donner le plus d'éclaircissements sur les usages anciens, et les dispositions pour rassembler un grand nombre de spectateurs.

Des routes superbes traversoient l'Espagne en plusieurs sens, et passoient sous des arcs de triomphe, dont plusieurs existent encore en entier. Tous ses monuments attestent les uns la magnificence des princes qui visiterent l'Espagne, d'autres celle des riches habitants qui les reçurent. On remarque dans tous le style dominant chez les Romains, principalement du temps des empereurs, et une analogie remarquable avec les antiquités du midi de la France et des provinces romaines hors du Latium.

L'art de la sculpture fut, ainsi que l'architecture, cultivé par les Espagnols sous des maîtres romains ou grecs. Plusieurs statues égalent les beaux morceaux de sculpture conservés en Italie : d'autres ont un caractere original que l'on ne retrouve qu'en Espagne; tels sont les taureaux de Guisando et les autres taureaux votifs, le bas-relief représentant une bataille navale, que l'on voit chez le duc de Medina Cœli, ainsi qu'un nombre d'autres répandus dans les différentes provinces [1].

L'Espagne le cede encore moins à l'Italie dans sa richesse en médailles et en inscriptions, monuments bien supérieurs aux autres, puisqu'ils tiennent autant à l'histoire qu'aux arts. On peut diviser les médailles en trois classes distinctes : 1° les inconnues, écrites en langue ancienne, sans effigie ni devise d'empereurs, et dont il seroit difficile de déterminer l'époque; 2° les mêmes médailles, mais du temps des Romains,

1. Je ne parle pas des voies romaines et des pavés en mosaïque qui seuls pourroient composer plusieurs ouvrages; j'en ai donné un recueil dans l'ouvrage intitulé, *Mosaïque d'Italica.*

et sur lesquelles on voit des exergues latines, et le nom du lieu où elles furent frappées ; souvent même on y trouve des contre-marques, telles que CA. MS. PR., etc. ; 3° enfin, l'espece la plus commune, celle des médailles impériales : quoique l'Espagne n'ait eu que pendant quatre-vingt-dix ans le droit d'en frapper, et qu'elle en fût privée sous Caligula, cependant il est aisé de remarquer dans les différentes collections qu'elles sont les plus nombreuses de toutes.

Quant au travail de ses médailles, il est meilleur en raison de leur antiquité; on y trouve alors la pureté du style grec, ainsi que nous l'avons observé plus haut : elles different dans le poids, quoique de même grandeur; et il paroît que l'on n'attachoit d'importance qu'à leur forme. Il est vraisemblable que les Espagnols, ainsi que les anciens Grecs, manquoient d'un instrument commode pour leur donner une égale pesanteur et un contour uniforme. On ne connoît aucune médaille d'or frappée en Espagne; les Romains ne commencerent à employer ce métal qu'après la seconde guerre punique, et il est probable qu'ils n'en permirent point l'usage en Espagne. Celles d'argent sont assez abondantes; elles comprennent les médailles inconnues, et celles des familles Carisia, Cornelia, et Domitia, etc. : sur les dernieres se trouve le mot *osca*, et l'on croit qu'elles sont peut-être celles dont Tite-Live[1] et les autres écrivains parlent souvent dans l'énumération des sommes que l'on transportoit à Rome : on en voit même une si grande quantité que l'on pourroit douter si les Romains n'entendoient pas, sous le nom de *oscense*, toutes les médailles espagnoles.

On s'attachera, dans le cours de cet ouvrage, à donner avec la description de chaque ville une notice sur ses médailles les plus intéressantes. Quant à celles qui ont rapport à l'Espagne en général, on en compte dix-sept bien distinctes :

1. Lib. XL, cap. 43.

les premieres, en grand bronze, représentent l'Espagne sous la forme d'une femme assise ayant à ses pieds un lapin; elle est appuyée sur des montagnes, et tient à la main une branche d'olivier. Ces montagnes avoient rapport aux Pyrénées et aux montagnes de Calpe et Abyla, qui la bornent des deux côtés; la branche d'olivier désignoit l'abondance de cette production du pays, et enfin le lapin étoit l'attribut de son sol, et l'étymologie de son nom [1]. Dans quelques autres de ces médailles on remarque des trophées guerriers ou des groupes d'armes, qui s'accordent avec les détails que les auteurs anciens nous ont laissés sur les armes des premiers Espagnols : nous aurons l'occasion d'en faire un examen particulier dans la description des bas-reliefs du temple de Mars à Merida. Mais, dans le nombre des médailles de l'Espagne, il en est une plus intéressante que les autres par le sujet qu'elle représente; c'est la France et l'Espagne se donnant la main en signe d'alliance et d'amitié; toutes deux sont vêtues et armées à la maniere de leur pays; d'un côté est écrit *Hispania*, et de l'autre, *Gallia*.

Les inscriptions espagnoles sont en général peu connues, quoiqu'il s'en trouve un nombre considérable dans les collections de Muratori et de Gruter : Finestres a donné un recueil de celles de la Catalogne, et le P. Masdeu en a composé deux volumes de son histoire critique de l'Espagne. C'est dans ces souvenirs fideles de l'antiquité, dans ce langage authentique, que l'on retrouve tout ce que les traditions ont laissé perdre : les divinités espagnoles, dont nous avons parlé, ne sont connues que par elles; il en est de même des gouverneurs, édiles, censeurs, et autres magistrats, ainsi que les noms des familles illustres de l'Espagne, et de quelques villes anciennes dont il ne reste pas d'autres traces. Ces inscriptions sont la plupart en langage très pur : on remarque entre autres

1. Florez, *Medallas de España*, t. I, p. 105.

celle d'Isis conservée à Séville dans les jardins du duc de Medina Cœli, et l'une des plus belles et des plus curieuses que l'on connoisse. Quelques unes renferment des formules particulieres qui peignent le caractere généreux de ce peuple, telles que celle de *devotus*, expression déja usitée en Espagne du temps de la république, et qui passa de là à Rome. Tite-Live parle souvent des *devoti* ou dévoués à Sertorius [1], et les Espagnols, dont nous avons eu déja l'occasion d'admirer la fidélité et le dévouement, montroient ces qualités distinguées dans leurs écrits comme dans leurs actions. Une autre expression non moins attachante est celle de *carus suis* et *pius in suos* dans les inscriptions de la Bétique, et la formule terminative de la plupart des pierres sépulcrales, *Sit tibi terra levis*, qui n'étoit presque usitée que par les inscriptions espagnoles, et sur laquelle nous donnerons des détails.

Ainsi les arts eurent en Espagne le même éclat que dans les plus belles parties de l'empire romain; ils participerent à sa gloire, et souffrirent bientôt de sa décadence. Après les regnes des deux Théodose, tout ce colosse immense se détacha par parties, et ne laissa bientôt plus que le souvenir de sa puissance et de sa grandeur passées.

INVASION DES PEUPLES DU NORD

Rome avoit régné sur le monde pendant onze cent soixante ans; elle avoit enlevé à la Grece ses arts, à l'Asie ses richesses, aux peuples barbares leur liberté; et seule, au milieu de ses

1. Florez, lib. III, c. 22; Plutarque, *in Sertorio*. Semblables aux *soldarii* des Gaules, ces dévoués s'engageoient à défendre leur chef, et à ne pas lui survivre. Les généraux en avoient ordinairement quelques uns, mais Sertorius en compta plus de mille. *Neque adhuc hominum memoriâ, repertus est quisquam, qui eo interfecto, cujus se amicitiæ devovisset, mori recusaret.* Cæs. *Gal.*, lib. III, cap. 32.

nombreux esclaves, elle ne voyoit plus de peuples qu'elle pût honorer du nom de ses ennemis. Qu'est devenue cette puissance terrible? quelle main a pu disperser ces légions formidables? où sont ces remparts devant lesquels la fortune d'Annibal avoit échoué? Ils ne sont plus! Des torrents de peuples barbares, jusqu'alors inconnus, ont inondé les campagnes du Latium, et renversé en un moment les chefs-d'œuvre accumulés des siecles; d'obscurs habitants du Caucase, des Scythes errants, ont hérité des législateurs du monde, et forcé les peuples à recommencer l'édifice pénible de la civilisation. Événement mémorable dans l'histoire des hommes, et dont il seroit inutile de chercher les causes dans les derniers temps de l'empire romain.

Les principes de la destruction des états se forment lentement avec eux, et précedent de bien loin leur ruine; semblables à ces commotions souterraines qui annoncent longtemps d'avance l'irruption des volcans : les éléments sont les mêmes dans les révolutions de tous les pays; et c'est en s'appuyant de leur éternel exemple que le philosophe pourroit éclairer ses contemporains sur l'avenir, et que le sage apprendroit du moins, comme l'a dit un auteur moderne, à céder à ce mouvement irrésistible qui emporte l'univers, et à méditer en silence sur les causes de la ruine et de l'élévation des empires.

De tout le continent de l'Europe, l'Espagne fut la derniere contrée où les peuples du nord porterent leurs armes : longtemps ils se bornerent aux provinces frontieres de l'empire romain, dont les foibles enfants du grand Théodose faisoient un honteux trafic pour obtenir une tranquillité passagere. L'antique gloire du nom romain avoit encore une telle prépondérance, que les chefs de ces nations aspiroient plus à de vains titres honorifiques dans les cours des empereurs qu'à la conquête facile du pays; ils battoient leurs armées et sollicitoient leur alliance, adoptoient leur langage, leurs coutumes,

et leur religion. Implacables dans les guerres qui les divisoient entre eux, ils sembloient regretter d'employer la même rigueur contre les Romains; et les Goths sur-tout eussent desiré une alliance solide avec eux à l'exclusion des autres peuples conquérants. C'est ainsi qu'Alaric épargna deux fois Rome, qu'il finit enfin par livrer au pillage, et que Théodoric, roi des Goths, uni avec le général romain Aetius, défit le fameux Attila dans les champs *Catalauniques*. D'un autre côté les empereurs n'ayant souvent point d'armées disponibles, prenoient à leur solde, attiroient dans leurs états une partie de ces peuples pour les opposer à d'autres. Il sembloit que ces barbares ne pouvoient être détruits que par eux-mêmes, et que la valeur dégénérée des Romains n'étoit plus en état de se mesurer avec eux.

Oh! que la décrépitude d'un peuple est un spectacle hideux! plus il a été grand plus son abjection est marquante. Ces monuments de gloire, ces arcs de triomphe sous lesquels une populace efféminée traîne sa servitude, sont autant de témoins de sa honte; plus de pitié pour le malheur, plus de gloire pour le courage, plus de respect pour la vertu. En vain Stilicon illustre encore le nom romain; sa mort est bientôt la récompense de ses services, et sa mort n'est vengée que par les ennemis qu'il a vaincus : en vain Bélisaire défend encore la capitale et releve le colosse de la grandeur romaine, Bélisaire, victime de la tyrannie, n'inspire plus qu'une lâche pitié; et quelques succès de l'eunuque Narsès font oublier ses victoires.

Sous le regne d'Honorius, et au commencement du ve siecle, les Sueves, les Alains, et les Vandales, autrement appelés Silinges, se répandirent en Espagne. Tous les fléaux réunis désolerent alors ces belles contrées : la destruction s'étendit jusque sur les productions de la terre, et causa une peste et une famine si générales que les bêtes féroces, devenues pour ainsi dire les auxiliaires des barbares, dévoroient les

hommes vivants. Cet horrible tableau n'est point achevé : les hommes même se firent une pâture des cadavres; et il se trouva une femme qui arracha la vie à ses quatre enfants pour assouvir sa faim, action si atroce qu'elle fut punie de mort par un peuple affamé.

Après deux années de désastres consécutifs la plus grande partie de la péninsule n'offrant plus qu'un aride désert, la nécessité contraignit les destructeurs eux-mêmes à renouveler la culture des terres; et comme le choix des provinces avoit excité des querelles entre eux, ils abandonnerent cette répartition au sort qui donna aux Sueves, réunis avec quelques Vandales, une grande partie du royaume de Léon, de la Castille, et toute la Galice; aux Alains, le Portugal et l'Estramadoure; aux Vandales, l'Andalousie : le reste demeura soumis aux Romains.

Dans ces entrefaites les Goths, connus également sous le nom de Getes [1], ravagerent aussi l'Italie. Ces peuples originaires de la Scythie [2], et habitant les rives de la mer Noire et du Tanaïs, furent chassés par les Huns, et vinrent sur les bords du Danube demander un asile à l'empereur Valens, qui leur accorda des terres dans la Macédoine : mais incapables de les cultiver, et ne connoissant d'autre métier que la guerre, ils reprirent bientôt les armes, dévasterent les riches provinces qu'on leur avoit confiées; et après avoir détruit l'armée nombreuse que Valens conduisit contre eux, ils ne cesserent plus d'assiéger l'empire romain. Ils se diviserent en deux corps, et prirent deux noms différents de la différente situation où ils s'étoient trouvés au bord de la mer, savoir les Ostrogoths à l'orient, et les Visigoths à l'occident; et dans leurs dernieres conquêtes, ils conserverent une situation semblable, les premiers s'arrêtant en Italie, et les

1. Jornand, *de Reb. Get.;* Zosim, *Hist.*, lib. V.

2. Voyez l'ouvrage de Pinkerton, qui ne laisse aucun doute sur l'origine des Goths, et leur consanguinité avec les Scythes.

seconds en Espagne, pays le plus occidental de l'Europe [1].

Ataulphe, chef de ces derniers, et successeur d'Alaric, avoit fait prisonniere à Rome Placidie, fille du grand Théodose, et sœur d'Honorius; il l'épousa [2] en grande pompe à Narbonne, où les Gaulois du pays le proclamerent roi. C'est dans cette ville qu'il vouloit établir la capitale du nouveau royaume qu'il se proposoit de fonder et d'agrandir; mais touché par les larmes de Placidie, il renonça à ce dessein, prit la résolution de s'unir aux Romains, et de rétablir l'ancien empire, au lieu d'en fonder un nouveau [3]. Son assassinat [4] fut suivi de l'élévation de Sigeric au trône : ce prince ne survécut à Ataulphe que de quelques jours. Le traité avec les Romains ne fut conclu que par Wallia [5], qui obtint de riches établissements des deux côtés des Pyrénées occidentales [6] : il fixa le siége de sa cour à Toulouse, écrasa les Vandales, et détruisit les Alains. Les premiers auroient pu se soutenir encore long-temps en Espagne si un général romain, le comte Boniface, qu'on vouloit injustement priver de son gouvernement d'Afrique, ne les eût appelés au secours de sa vengeance. Les Vandales ne se démentirent point dans cette circonstance, et sous la conduite du cruel Genseric, ils punirent également les oppresseurs et les opprimés. Le royaume qu'ils établirent en Afrique, dans la contrée où fut Carthage, dura plus d'un siecle, et ne fut détruit qu'au temps de Justinien [7].

Les Sueves, débarrassés de ces redoutables rivaux, éten-

1. Amm. Marcell., lib. XXXI; Zosim, lib. V.
2. Paul Orose, lib. VII.
3. Orose avoit appris ce fait de S. Jérôme, qu'il vit à Bethléem, et qui l'assura le tenir de l'officier même à qui Ataulphe l'avoit confié. Orose, lib. VII, cap. 43.
4. Isid., *Chron.*; Oros., lib. VII, c. 43.
5. Oros., *ibid.*; Isid., *Chron. Gothor.*
6. Isid., *ibid.*
7. Jornand., *de Reb. Get.*

dirent leur domination dans le midi de l'Espagne, et furent un moment formidables; mais bientôt l'empire d'occident tombe, et sur une partie de ses ruines s'éleve la nouvelle monarchie des Goths, dont rien ne put arrêter les progrès. Le roi Euric leur donna des lois écrites [1], et obtint que la couronne, qui étoit élective, passeroit après sa mort sur la tête de son fils Alaric, dont il avoit soigné lui-même l'éducation. Ses successeurs préparerent par d'autres victoires le regne de Léovigilde, qui réunit enfin à la couronne tout le royaume des Sueves après cent soixante-dix-sept ans de durée.

Les richesses que Léovigilde acquit par ses guerres heureuses, et par la confiscation dont il greva les plus opulents sujets catholiques, et même ariens comme lui [2], augmenterent tellement le trésor de l'état, qu'il crut devoir donner un nouveau lustre à son trône : il fut le premier roi de sa nation qui se distingua du peuple par la magnificence particuliere de ses vêtements [3]; il s'occupa de l'administration plus que n'avoient fait ses prédécesseurs. Le code des lois d'Euric devint, par des réformes nécessaires et de nouveaux réglements, aussi parfait qu'il pouvoit l'être [4]; et des châtiments exemplaires tinrent en respect une nation difficile à gouverner.

Recarede, son second fils, auquel avant que de mourir il avoit donné le titre de roi, lui eut à peine succédé qu'il embrassa la religion catholique, et parvint à extirper l'hérésie arienne. Il soutint la gloire de son regne en châtiant les Vascons rebelles, en battant les Francs sous la conduite de Gontran, l'éternel ennemi des Goths, et pardonna aux cons-

1. Isid., *Chron.;* Sid. Apollin., lib. VIII, ep. III et IX; Cassiod, lib. III, ep. III.
2. Grég. de Tours, *Hist. eccl. Franc.*, lib. V et lib. VI, Isid., *Chron.*
3. Isid., *Hist. de reg. Goth.;* Grég. de Tours, *Hist. eccl.*, l. V.
4. Grégoire de Tours, *Hist. eccl.*, lib. V.

pirateurs qui plusieurs fois attenterent à sa vie. La reconnoissance des peuples porta sur le trône, après sa mort, l'aîné de ses fils, Liuva, qui en étoit digne par ses vertus : mais à peine avoit-il atteint sa vingtieme année et la deuxieme de son regne, que le chef de la conspiration auquel son pere avoit pardonné, Vitteric, osa l'assassiner, après lui avoir coupé la main droite comme indigne de porter le sceptre. Cet homme atroce s'étoit fait un parti assez puissant pour usurper la couronne, qu'il porta près de sept ans; mais en vain tâcha-t-il de couvrir ses crimes par l'éclat de la gloire, les échecs qu'il éprouva, sa vie licencieuse, exciterent le mépris et la haine du peuple; les mécontents s'en prévalurent, et cet usurpateur régicide fut poignardé comme il assistoit au service divin. La couronne ensanglantée passa sur la tête de Gundemare, qui remporta quelques avantages sur les Romains, punit les Vascons toujours rebelles, et ne régna que deux ans [1].

Après sa mort les grands du royaume élurent Sisebut, le meilleur des rois de sa nation : tous les historiens s'accordent sur les éloges qu'ils font de sa valeur et de son devoir ; et les larmes que le peuple répandit à sa mort furent le plus bel hommage qu'on ait pu rendre à ses vertus. Un de ses généraux, Swintila, devenu roi, sut enfin acquérir la puissance qui manquoit à ses prédécesseurs. Les troupes romaines étoient encore redoutables; il parvint à s'emparer de tous leurs établissements, et à les chasser de l'Espagne.

Pendant le cours de ses conquêtes Swintila mérita l'amour et l'admiration de ses sujets : mais la prospérité fit de ce roi magnanime un lâche tyran; il fut déposé par ses sujets, et alla cacher sa honte dans l'obscurité d'une vie privée. Sisenand, seigneur de la cour, s'empara de l'autorité; et ce qui doit surprendre c'est qu'en présence d'un prince usurpa-

1. Isidor., *Chron.*

teur, il fut décrété que dorénavant toute élection provenant d'une sédition ou d'un parti ne seroit pas reconnue, et que celle-là seule passeroit pour légitime qui auroit obtenu les suffrages réunis des évêques et des grands du royaume : sage décret qui, s'il eût été exécuté, devoit prévenir les ligues des ambitieux et tous les maux qu'elles entraînent.

A Sisenand succéderent Chintila et Tulga, et après eux Chindasuinte. L'église et les lettres furent redevables à ce dernier d'une collection complete des ouvrages épars des SS. Peres : l'Espagne et la Gaule narbonnaise jouirent sous son regne d'une heureuse tranquillité.

Après la mort de ce prince et celle de son fils qu'il s'étoit associé au trône, Wamba, vieillard d'une sagesse consommée, fut appelé à la couronne par acclamation, et fut contraint de l'accepter malgré ses refus réitérés. Son inquiétude en se chargeant de ce fardeau n'avoit pas été sans fondement : il régnoit à peine que les peuples de la Gaule narbonnaise se révolterent, ainsi que les incorrigibles Vascons et Navarrois. Ces descendants des anciens Cantabres conserverent toujours l'esprit d'indépendance. La religion, remplaçant l'ancien enthousiasme de leurs peres pour la liberté, fut chez eux le motif de leurs révoltes : glorieux d'être les premiers catholiques de l'Espagne, ils ne voulurent jamais adopter l'arianisme; et les guerres qu'ils eurent à soutenir à ce sujet contre les Goths les rendirent ennemis irréconciliables, malgré que leur croyance fût devenue la même. Wamba marcha contre eux, et confia l'expédition contre les Navarrois à un Grec de naissance, nommé Paul, homme d'une dissimulation profonde, et qui au lieu d'attaquer les rebelles, se joignit à eux. Le vieux roi irrité contre ce traître vint l'assiéger dans la ville de Nismes; et après une légere résistance, le fit prisonnier dans l'Amphithéâtre, son dernier retranchement. On le traîna par les cheveux aux pieds de Wamba qui le

renvoya devant un tribunal et finit par commuer la peine de mort en une prison perpétuelle.

La rentrée de ce prince dans Tolede fut un véritable triomphe : les rebelles y parurent vêtus d'une robe de poil de chameau, les pieds nus, la barbe et les cheveux rasés : ils ouvroient la marche, précédés de leur chef que distinguoit une couronne de cuir; venoit ensuite l'armée et le roi suivi d'un magnifique cortege. Ce triomphe et le jugement qui le précéda, racontés en détail par les historiens contemporains, forment un tableau curieux des mœurs de ces temps à demi-civilisés.

Wamba ne s'occupa plus que du bonheur de son peuple : il forma des établissements utiles, établit la discipline parmi ses troupes; et battit les Maures qui firent leur premiere irruption en Espagne par le détroit de Gibraltar.

Ervige, grec d'origine, et parent du roi Chindasuinte, n'ayant pu réussir à détruire le pouvoir de Wamba, lui fit donner un breuvage qui le priva de la raison : ses domestiques alors le croyant au moment d'expirer lui couperent les cheveux et le revêtirent d'un habit religieux, comme l'exigeoit la coutume. Ce malheureux vieillard revenu de cette léthargie, et voyant les obstacles qui s'opposoient à son regne, se conforma à sa nouvelle destinée, et alla finir ses jours dans un monastere.

Les remords du crime, ou les tourments non moins cruels peut-être de l'innocence calomniée, accompagnerent Ervige au trône. En vain il prétendit légitimer son autorité par les actes des conciles, il se vit contraint d'offrir à Égiza, cousin de Wamba, la main de sa fille et l'hérédité à la couronne, à condition qu'il s'obligeroit par serment de protéger sa famille après sa mort.

Égiza régna assez long-temps pour pouvoir s'associer au trône son fils Witiza, qui alla tenir séparément sa cour dans la Galice : celui-ci du vivant de son pere avoit déja réparé

beaucoup d'injustices; devenu le seul maître après cinq ans d'un pouvoir partagé, il les répara toutes : mais ses dispositions heureuses se changerent bientôt en vices affreux. Des dissentions, des partis se formerent; et Rodrigue, comme nous l'avons indiqué dans l'introduction, parvint à lui arracher le sceptre pour le perdre bientôt avec la vie : évènement trop fameux qui fit passer l'Espagne dans de nouvelles mains, et dont le développement se trouvera dans la seconde partie de cet ouvrage.

ÉTAT DE L'ESPAGNE SOUS LES GOTHS

La conquête de l'Espagne par les peuples du nord est l'époque la plus importante de son histoire, qui ne commence même pour ainsi dire qu'à ce moment : ses destinées se séparent alors des autres empires, et n'appartiennent plus qu'à elle seule; ses lois, ses usages, sa religion, datent véritablement de cette époque, et commencent à prendre une marche stable et réglée. Les écrivains de ce temps sont presque tous espagnols; il nous ont donné des détails précieux sur ce nouvel empire. Je ne parlerai point des Sueves qui ont laissé peu de traces de leur séjour en Espagne, et encore moins des Alains et des Vandales qui heureusement ne s'y arrêterent point. Les Goths seuls méritent une attention particuliere, et après le regret que l'on éprouve en voyant tomber le colosse de la grandeur romaine, on aime à voir la civilisation prendre une marche nouvelle, et commencer l'ordre social si perfectionné de nos jours.

Les nations considérées comme individus se composent alors entre elles une justice semblable à celle des hommes entre eux, et le monde n'est plus une assemblée de maîtres et d'esclaves : les traités et la division des forces garantissent ces nouveaux droits des peuples, ainsi que la constitution

des états fait respecter ceux des citoyens. Il s'établit alors une propriété politique semblable à la propriété individuelle; de là cette balance de pouvoir entre plusieurs empires, moins brillante peut être que la grandeur d'un seul, mais plus avantageuse à l'humanité, et qui ne convient qu'à des siecles éclairés.

Aucune histoire, si l'on en excepte les trois derniers siecles de celle d'Angleterre, ne nous fait connoître le pacte social aussi bien conservé qu'en Espagne : les rois goths n'y pouvoient faire aucune loi sans la sanction des évêques et des grands de l'état; et les rois furent en général portés à maintenir des privileges que les peuples auroient toujours su réclamer.

L'Espagne gothique ne comprenoit dans l'origine que la partie de l'Espagne qui avoisine les Pyrénées; mais bientôt les conquêtes l'étendirent à toute la péninsule. La cour des rois goths, établie d'abord à Barcelone, passa ensuite à Séville qui, depuis Constantin-le-Grand, étoit la métropole de toutes les Espagnes : sous le regne de Léovigilde elle fut transférée à Tolede où elle resta jusqu'à la conquête des Arabes. Les provinces conserverent à peu de chose près les mêmes noms qu'elles portoient sous les Romains; et les emplois des gouverneurs ou les titres des magistrats furent aussi les mêmes que dans les cours des empereurs d'orient et d'occident, dont les Goths étoient assez portés à imiter les usages.

Les historiens[1] nous représentent les Goths comme des hommes grands, bien faits, ayant le teint blanc, une taille imposante, une physionomie noble et guerriere; ils montroient dans leurs exercices beaucoup d'adresse et d'agilité, dans les combats beaucoup de courage. Leur infanterie étoit armée à la romaine, et bien disciplinée. Cette nation belliqueuse vouloit un roi guerrier : un prince pacifique étoit bientôt

1. *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, t. I.

l'objet de leur mépris et de leur haine. Les Goths regardoient la guerre comme la seule occupation digne d'eux, et ils abandonnoient aux Romains l'étude des arts et des sciences.

Les Romains furent toujours estimés des Goths leurs vainqueurs : ils occupoient les places les plus importantes du gouvernement; et le souverain même prenoit souvent un nom romain comme un titre d'honneur. Cependant le peuple vaincu et le peuple vainqueur furent long-temps distingués par leur religion, leurs coutumes, leurs lois, leur langage, et leur habillement. Les anciens habitants étoient catholiques, les Goths étoient ariens : ceux-là suivoient le code théodosien, parloient latin, et étoient habillés à la romaine; ceux-ci avoient pour lois le code visigothique, pour langage le celtique, pour vêtement des fourrures ou des peaux. Les qualités distinctives des Goths étoient le courage, la probité, et la rudesse des manieres; les Romains, au contraire, conservoient leur urbanité qu'ils tenoient de l'éducation et des mœurs polies : ils avoient en partage l'esprit, l'instruction, les talents; les autres leur en imposoient par le prestige de la puissance et l'éclat des richesses. Mais enfin Chindasuinte fit cesser cette différence entre deux nations soumises au même pouvoir. Ce souverain ordonna que tous ses sujets indistinctement seroient jugés par les mêmes magistrats, suivant le code visigothique. Ce code recueilli par Euric est le plus ancien ouvrage de législation qui se soit formé après la chute de l'empire romain; il semble avoir servi de base à celui des Lombards qui ne parut que cent soixante ans après, et encore plus aux capitulaires de Charlemagne. La religion arienne, que les rois goths apporterent en Espagne, fut suivie par eux jusqu'à l'avénement au trône de Recarede l'an 586. Ce prince déclara la religion catholique dominante, et fit profession de foi dans le troisième concile de Tolede l'an 589.

La religion catholique existoit cependant avant cette époque parmi la plupart des habitants, et fut même protégée

par plusieurs rois, entre autres par Alaric : elle eut aussi à souffrir une cruelle persécution sous le parricide Léovigilde qui fit périr son fils parcequ'il étoit catholique. Je n'entrerai pas dans le détail des conciles ni de l'ordre observé dans l'église. Il est certain qu'en aucun pays les ministres de la religion ne composerent un corps plus respectable et plus révéré : outre le haut et le bas clergé, il existoit, dès les temps les plus reculés, des religieux d'une piété et d'une ferveur exemplaires. Les montagnes étoient peuplées de solitaires, dont les fervents ermites du Mont-Serrat, des couvents d'Aragon, des Asturies, et des autres provinces, suivent encore les divins exemples. C'est cette religion, adorée avec enthousiasme en Espagne, qui a produit les monuments précieux qui lui sont consacrés, et qui formeront dans le troisieme volume de cet ouvrage la plus belle collection de l'architecture gothique sur laquelle nous donnerons ici peu de notions, parceque le genre d'architecture que l'on connoît sous ce nom est de beaucoup postérieur au temps des Goths dont on parle, et ne date guere que du XIe siecle jusqu'aux XVe et XVIe, à la renaissance des arts.

L'architecture des premiers Goths ressembloit à celle des Romains; elle étoit seulement d'un goût moins pur, et généralement plus massive : celle que l'on connoît aujourd'hui sous le nom d'architecture gothique, légère, élégante, et composée d'ornements déliés et bizarres, est une composition produite par le mélange de l'architecture arabe et de celle qui étoit en usage à la cour de Byzance. Nous nous bornerons actuellement à donner une idée des arts chez les Goths pour excuser le reproche peut-être trop injurieux qu'on leur fait à cet égard. Il est certain que ces nations entraînées par la fougue des conquêtes commirent de grands désordres; mais une partie des monuments étoit déja détruite dans les derniers temps de l'empire romain : les Goths ne les rétablirent point; mais ils ne consommerent point leur ruine,

et le grand nombre qui existe encore le prouveroit assez. On doit regretter qu'aucun de leurs édifices ne soit resté assez intact pour que l'on puisse juger de cette époque intermédiaire des arts. Ils fonderent des villes entieres, telles que Recopolis ou ville de Recarede, fondée par Léovigilde dans l'évêché de Cuenca, sur les rives du Tage, et célebre par la beauté de ses murs; celle de Victoriacum[1], aujourd'hui Victoria, dans la Biscaye, ville forte, construite pour tenir en respect les invincibles Navarrois; Ologite, aujourd'hui Olite, dans le même pays; Athanagilda; et plusieurs autres. Les Goths embellirent sur-tout la ville de Tolede, capitale de leur empire : le superbe palais qui servit depuis aux princes arabes, occupoit jadis toute l'étendue du terrain où se voit aujourd'hui l'hôpital, le couvent de *Santa-Fé*, et plusieurs autres maisons particulieres.

La cathédrale de Tolede étoit un monument magnifique du regne de Recarede, et celle de S.-Leucadie de celui de Sisebut. De tous ces monuments, et des statues qui sans doute en faisoient l'ornement, il ne reste plus de traces; et pour se former une idée de cette époque inconnue dans les arts, il est encore nécessaire de recourir aux médailles qui sont toujours les types et les foibles traces qui semblent échapper plus aisément à la destruction. C'est d'après leur inspection qu'on peut juger que les arts étoient en effet dans une grande décadence; quelques unes sont si difformes qu'on est obligé de deviner ce qu'elles représentent, et ce qui s'y trouve écrit. On y remarque en général le buste des rois vu de face, à-peu-près comme celui des empereurs dans les médailles du bas empire. Dans toutes on voit une croix, soit au milieu de

1. L'archevêque don Rodrigue, lib. VII, cap. 32, distingue deux *Victoria*, l'ancienne et la nouvelle : celle-ci fondée par don Sanche-le-Sage; et l'autre la *Victoriacum*, bâtie par Léovigilde sur le mont Gorbia, aux confins de la Biscaye, pour tenir en respect les Vascons : on l'appeloit du temps de l'écrivain Moret *Victorian*.

l'inscription, soit sur la tête de ces rois, soit dans leurs mains, comme signe de la suprême puissance. On retrouve sur ces médailles plusieurs noms de villes qui n'existent plus, tels que *Recopolis*, *Barba*, *Caliabra*, etc. On en connoît peu en argent, et encore moins en bronze : celles de la plus haute antiquité sont d'un or très pur, que les orfevres employerent long-temps dans leurs ouvrages, ce qui les rendit très rares; elles ne furent respectées que lorsque les amateurs de l'antiquité en donnerent un prix plus haut que leur valeur intrinseque.

Les Goths se servirent des mêmes mesures et des mêmes poids que les Romains. Ils rétablirent les fabriques des monnoies dans la plupart des villes où elles avoient déja été fixées sous les Romains : on en comptoit vingt-sept, sans y comprendre celles de la Gaule narbonnoise, long-temps partie intégrante de l'empire des Goths. Liuva ou Liuvan, frere de Léovigilde, qui commença à régner dans l'année 567, est le premier dont nous ayons des médailles; il y en a de tous les rois après lui jusqu'à Rodrigue, excepté du jeune Recarede, qui ne vécut que peu de temps.

Le costume des Goths étoit un mélange des vêtements romains et de quelques nouveaux usages dont plusieurs se sont conservés de nos jours en Espagne, tels que le *retiolum*, qui est la *redecilla* d'aujourd'hui, espece de filet pour retenir les cheveux, et l'*amiculum*, qui tenoit lieu de la mantille. Les hommes se couvroient avec des manteaux de soie brodés et galonnés; ils peignoient leurs cheveux qu'ils laissoient pousser, et qui descendoient en longues boucles sur leurs épaules, différents en cela des Espagnols, dont les cheveux étoient courts. Les femmes recherchoient les bijoux, les colliers, et les anneaux de pierres précieuses; elles buvoient dans des coupes d'or, et se lavoient les mains dans des vases d'argent. En général il paroît que les grands du pays possédoient beaucoup de richesses, et vivoient d'une maniere opulente,

sur-tout dans les derniers temps. Leurs relations de commerce étoient cependant peu étendues, et ils ne firent aucun progrès dans la navigation : quelques batailles navales gagnées sur les Maures témoignent seulement qu'ils n'étoient pas tout-à-fait étrangers à cet art.

Les Goths dans les derniers temps cultivoient les sciences et les lettres; leurs rois faisoient rassembler de tous côtés des livres, et formoient des bibliotheques. Chindasuinte envoya jusqu'à Rome pour compléter les œuvres de S. Grégoire : il établit des colléges et des séminaires dont il est parlé dans les conciles de Tolede; ces communautés produisirent dans les VIe et VIIe siecles des savants d'un très grand mérite. La latin continua d'être employé presque exclusivement dans tous les écrits; le code des lois, les canons des conciles, les hymnes, ainsi que les ouvrages de la plupart des auteurs, tels que S. Isidore de Séville et Paul Orose, sont écrits dans cette langue, et dans un style plus pur que tout ce que l'on connoissoit à cette époque.

Les caracteres dont se servoient les Goths n'étoient ni romains ni *runiques*, mais un genre d'écriture contournée, anguleuse, que l'évêque Ulphilas introduisit chez eux, tâchant d'accorder ainsi les caracteres *runiques* avec les lettres romaines et grecques. C'est ce genre d'écriture qu'on trouve dans les inscriptions et sur les médailles de ce temps.

La poésie eut alors peu d'éclat en Espagne, mais néanmoins elle y fut mieux cultivée que dans les autres contrées de l'Europe : elle prépara la renaissance des lettres, et l'école fameuse de la *gaytera ciencia*. Parmi les poëtes de ce temps on distingue Dracontius, et Eugene VIII, qui continua ses œuvres; Merobaude et Orence, dont Sidoine Apollinaire fait l'éloge.

Les seuls historiens que l'on connût à cette époque en Europe étoient Procope et Jornandès, l'un Grec et l'autre Goth : ceux des autres pays étoient barbares. L'Espagne en

compta cinq auxquels on doit les éclaircissements que nous possédons sur ces temps obscurs : Paul Orose, natif de la Galice, contemporain et ami de S. Augustin; l'évêque Idace, qui fut témoin de la plupart des événements qu'il raconte; l'évêque Jean de Biclar, ainsi nommé à cause de son monastere de *Valclara* en Catalogne, continuateur des chroniques d'Idace; Maxime, évêque de Sarragosse; et enfin S. Isidore de Séville, l'homme le plus instruit de son siecle.

Nous n'entrerons pas dans plus de détails sur l'Espagne gothique, il suffit de dire que l'Espagne moderne lui dut son origine : les héros échappés aux ruines de son immense empire en fonderent un plus puissant encore; et quelque peu d'intérêt que semblent présenter ces temps reculés, ils en acquierent un bien grand quand on pense aux époques brillantes qui les suivirent.

FIN DE LA NOTICE HISTORIQUE

DESCRIPTION

DE

LA PRINCIPAUTÉ DE CATALOGNE

NOTICE HISTORIQUE

SUR CETTE PROVINCE

La Catalogne est une des provinces de l'Espagne les plus riches, les plus peuplées, et les plus industrieuses. Sa figure triangulaire forme une pointe qui s'avance dans la mer; son étendue est de quarante lieues de l'est à l'ouest, et de quarante-quatre du nord au sud. Elle est appuyée au nord sur les Pyrénées, et bornée à l'est par la mer; elle côtoie l'Aragon à l'ouest, et le royaume de Valence au midi.

C'est un pays montueux et coupé, rempli cependant de plaines et de vallées fertiles, délicieux dans quelques parties, cultivé dans presque toutes, et que l'industrie des habitants enrichit autant que la fertilité du sol. Vingt-six rivieres l'arrosent; l'Ebre est la plus considérable et la plus importante. On y trouve six ports, ceux de Palamos, de Cadaques, de Rosas, de Salou, de Barcelone, et celui de Tarragone, le meilleur de tous.

Les montagnes de la Catalogne sont des rameaux qui partent de la chaîne des Pyrénées, parmi lesquels on distingue le Mont-Serrat, et les salines de Cardonne. L'inspection de la carte qui précede cette province donne une idée des principales villes, et des lieux dont il est parlé dans l'ouvrage.

La Catalogne faisoit partie du pays anciennement connu sous le nom d'Espagne citérieure, et depuis sous celui d'Espagne tarraconnaise. Elle étoit habitée par différentes nations que nous allons placer dans leurs positions respectives, et dont nous avons peint les mœurs en parlant des Celtiberes.

Au pied des Pyrénées, à partir du temple et du promontoire de Vénus [1], on trouvoit les Indigetes [2], peuple féroce, adonné à la chasse et au pillage : leur pays s'étendoit depuis les trophées que Pompée [3] avoit fait ériger sur le haut des Pyrénées [4] jusqu'à la riviere de Tordera, et comprenoit les colonies grecques de Rhodes et d'Ampourias; ils touchoient aux Laletans, petit peuple [5] habitant les bords de la mer depuis Blanes jusqu'au-delà de Barcelone : venoient ensuite les Cosetans, chez lesquels étoit située Tarragone, la capitale de toute la province; enfin les Illercaoniens, qui vivoient sur les bords de l'Ébre, et s'étendoient dans le royaume de Valence. En remontant dans l'intérieur des terres, on trouvoit les Édétans, les Ausetans, les Laccetans, les Castellans; enfin à l'ouest les Illergetes, plus puissants que tous les autres, et possédant les villes de Huesca en Aragon, et de Lérida sur les bords de la Segre. C'est chez ces derniers peuples que régnoient Mandonius et Indibilis, qui, tour-à-tour alliés ou ennemis des Romains, plierent enfin sous l'ascendant de Scipion : c'est encore chez eux que fut le théâtre de la guerre entre les lieutenants de Pompée et Jules-César, campagne

---

1. *Aphrodisium promontorium*, le cap de Creus. Pompon. Mela, lib. II, cap. 5, 59. Plin., lib. III. Marca, lib. I, pag. 40, 48.

2. *Post Indigetes asperi se proferunt*
Gens ista dura, gens ferox,
Venatibus lutrisque inhærens.
Fest. Avien., or. mar. v. 523.

3. Τὰ ἀναθήματα τοῦ Πομπηΐου. Strab., lib. III, p. 100.

4. *Summum Pyrenæum*, où est à présent le col de Pertus.

5. *Aprica repetes Tarraconis littora,*
Tuamque Laletaniam.
Martial, lib. I, epig. 50, v. 21.

célebre où ce grand homme déploya toutes les ressources de son génie.

La Catalogne fut une des premieres provinces conquises par les Romains, et une des dernieres qu'ils abandonnerent. Les Goths n'y entrerent même qu'en qualité d'alliés, et pour la protéger contre d'autres peuples plus féroces : Ataulphe leur prince mourut à Barcelone, où il avoit établi sa cour, et auroit peut-être fondé un nouvel empire. Ses successeurs partirent de ce point pour s'emparer de toute l'Espagne, et régnerent trois siecles sur les ruines de l'empire d'occident.

Une journée malheureuse anéantit cette longue puissance, et l'étendard de Mahomet couvrit bientôt tous les remparts chrétiens. La Catalogne se soumit au vainqueur; mais, plus éloignée que les autres provinces du centre du nouvel empire, et protégée par des voisins puissants, elle ne resta pas longtemps au pouvoir des Infideles.

Charlemagne envoya son fils, le roi d'Aquitaine, pour s'en emparer. Louis crut cette conquête facile d'après la soumission apparente de l'émir qui commandoit dans Barcelone; mais il lui fallut deux ans pour s'emparer de cette place importante : s'en étant rendu maître enfin, il y mit une forte garnison sous le commandement d'un gouverneur, auquel il donna le titre de comte.

Cette dignité, d'abord temporaire, devint par la suite héréditaire dans la personne de Geoffroi-le-Velu, premier comte propriétaire de Barcelone. Dès-lors cette province forma une souveraineté indépendante, et prit le nom de *Gotholaunia*, au lieu de celui de *Marca Hispanica*, sous lequel elle étoit connue. Elle eut ses lois, ses coutumes, et les privileges les plus étendus.

Ses courageux habitants porterent leurs armes et leur commerce dans tout le monde connu : on les vit conquérir la Sicile, la Sardaigne, et l'isle de Maïorque, faire trembler sur leur trône les empereurs de Constantinople, se partager

l'Attique et la Béotie, donner des lois à la Grece, et s'attirer l'admiration de leurs ennemis [1].

La même activité qui animoit leur courage propageoit leur industrie, perfectionnoit leur agriculture, et fut le mobile de l'établissement de leurs manufactures et de l'opulence de leur province.

La maison qui régnoit sur eux réunissoit dans ses états la Catalogne, le Roussillon, la Cerdagne, le comté de Foix, et une grande partie du Languedoc. Cette maison monta sur le trône d'Aragon par le mariage de Pétronille, héritiere de ce royaume, avec Raimond Bérenger, onzieme comte de Barcelone : elle donna en même temps des rois à la Sicile, des comtes à la Provence, des ducs à Athenes, et finit par réunir sous ses lois l'universalité de la monarchie espagnole.

Les princes catalans n'étoient pas seulement braves, ils étoient aimables et bons; leur cour fut l'asile des arts, et le berceau de la poésie nommée alors *gaye science*. C'est de là que vinrent ces fameux troubadours, qui se répandirent dans toute l'Europe, et firent la splendeur des XIIe et XIIIe siecles : le nom de leurs bienfaiteurs est sans cesse retracé dans leurs écrits; tels sont Raimond Bérenger V et son épouse Béatrix de Savoie, Alphonse II, Pierre III d'Aragon, et les principaux seigneurs de leur cour. Ces princes ne dédaignoient pas de porter eux-mêmes le nom de troubadours, et de cultiver les lettres qu'ils protégeoient.

A cette époque brillante de la chevalerie le courage faisoit parvenir à la noblesse, et l'esprit rendoit égal à elle, moyen

1. Gibbon en décrivant le combat naval donné sous les murs de Constantinople, le 13 février 1352, ajoute : « Les ennemis des Génois « font l'éloge de leur conduite, et les Vénitiens n'obtiennent pas « même l'approbation de leurs amis; mais les deux partis admirent « unanimement l'adresse et la valeur des Catalans qui soutinrent « constamment tous les efforts de leurs adversaires ». *Histoire de la Décadence et ae la Chûte de l'empire romain*, traduct. franç. Paris, 1795, *in*-8°, t. XVII, p. 118, ch. 63.

heureux d'effacer la distinction des rangs sans en détruire les prérogatives.

Attirés par de semblables exemples, les étrangers accouroient de toute part s'instruire à cette école de l'honneur et des graces. On voit une peinture de ces temps dans les écrits d'un poëte de Narbonne, Giraud Riquier[1], qui vivoit dans le XIII[e] siecle : « Il faut, dit-il, que je me confirme dans la « voie du véritable amour; je ne saurois y prendre de meil- « leure leçon que dans la joyeuse Catalogne, parmi les braves « Catalans et les braves Catalanes; galanterie, mérite et valeur, « enjouement, grace, courtoisie, esprit, savoir, honneur, beau « parler, bonne compagnie et amour, prudence et sociabilité, « trouvent secours à choisir dans la Catalogne, parmi les « braves Catalans et les braves Catalanes. »

Cette province conserva ses privileges sous les rois d'Aragon; elle eut ses états particuliers, dont j'aurai occasion de parler plus loin; ils partageoient la puissance législatrice avec le souverain, ainsi que les *cortès* d'Aragon. Leurs droits se maintinrent quelque temps sous les rois d'Espagne ; mais les révoltes de la province les firent successivement abolir.

En 1640 la Catalogne se donna à la France, et ne fut reprise qu'en 1652, après une vive résistance. Ce fut la derniere province qui se soumit à la maison de Bourbon dans la longue et sanglante guerre qu'occasionna la succession de l'Espagne au commencement du XVIII[e] siecle.

Barcelone résista à Philippe V jusqu'à la derniere extrémité, et soutint l'effort réuni des armées françaises et espagnoles : en blâmant l'erreur des Catalans, on ne pouvoit s'empêcher d'admirer leur courage et leur fermeté; enfin, après un blocus de onze mois et trois mois de tranchée ouverte, cette ville se rendit au maréchal de Berwick, le 11 septembre 1714. Depuis ce temps sa fidélité pour ses souverains

1. *Hist. littér. des troubadours*, tome III, p. 340.

a été constante : elle en a donné des preuves touchantes à l'arrivée de Charles III de Naples, et pendant le séjour que le roi, la reine, et la famille royale, ont fait en Catalogne dans l'automne de 1802. Les Catalans ont exprimé leur joie par des fêtes brillantes, et ont reçu de leurs majestés les témoignages les plus éclatants d'intérêt et de bienveillance.

EXPLICATION DES PLANCHES

PLANCHE PREMIERE

Vue générale de la ville et du port de Barcelone.

Barcilonum amœna sedes ditium.
Fest. Avien. or. mar. v. 520.

Barcelone, capitale de toute la Catalogne, est située sur le bord de la mer, dans une plaine fertile, au milieu de jardins, et entourée de maisons de campagne variées à l'infini.

Cette ville se présente de toute part avec majesté; ses nombreux clochers que l'on apperçoit de loin annoncent sa population et son antiquité; les lignes prolongées de ses remparts ſont connoître sa force; et les navires que renferme son port donnent une idée de son industrie et de son opulence. Les montagnes qui l'avoisinent au nord font le cadre de ce magnifique tableau.

Cette vue est prise au pied du Mont-Joui qui domine la ville, et la défend du côté du midi. On pourra mieux juger de la forme et de l'étendue de Barcelone par le plan topographique que présente la planche suivante.

On attribue généralement la fondation, ou du moins la restauration de Barcelone, à un Carthaginois de la famille Barca, qui lui donna le nom de *Barcino*. Plusieurs croient que c'est Hamilcar, pere du grand Annibal.

Les Romains lui donnerent le titre de *colonie*, en y ajoutant les surnoms de *Faventia*, de *Pia* et *Augusta*. Elle passa successivement sous la domination des Goths, des Maures, et des Français; elle eut ensuite des souverains particuliers, sous le nom de comtes, qui, étant

montés sur le trône d'Aragon, la réunirent à leur couronne; et enfin à la monarchie espagnole, lorsqu'ils en furent devenus possesseurs dans le XVIe siecle.

PLANCHE II

Plan de la ville et du port de Barcelone.

A la premiere inspection de ce plan on voit que Barcelone est une place irréguliere, entourée de remparts, défendue au nord par une citadelle, et au midi par le fort de Mont-Joui. Son port, ou pour mieux dire le bassin auquel on donne ce nom, est situé entre la citadelle et le Mont-Joui. L'ancien port étoit près de cette montagne, et séparé de la ville : il étoit abrité par un môle construit, en 1477, par Statio, ingénieur d'Alexandrie; mais il fut comblé et son môle détruit par des orages vers le XVIe siecle : on établit alors le port dans l'endroit où il est aujourd'hui.

Il consiste en un grand bassin formé par des jetées, contenues par des quais solides. Le fond d'eau y étoit assez considérable autrefois lorsque ce n'étoit qu'une plage; mais depuis qu'on l'a resserré pour lui donner la forme d'un bassin, le sable et la vase y pénetrent, s'y arrêtent, s'y amoncelent, et le comblent insensiblement, malgré le travail des pontons employés continuellement à le nettoyer : les grands navires ne peuvent y aborder. L'entrée de ce port est fermée par une barre, souvent très haute, occasionnée par la jonction du Besos et du Llobregat : ces deux fleuves se jettent dans la mer, le premier derriere la citadelle, et le second derriere le Mont-Joui, par une direction qui porte leurs cours l'un vers l'autre, et tous deux, principalement le Besos, roulent une quantité immense de sable dans le port. Cette barre étoit même si élevée en 1753 que le marquis de la Mina, alors capitaine général, la parcourut à cheval depuis le phare jusqu'au Mont-Joui.

On avoit fait plusieurs projets, le premier de détourner le cours de ces fleuves, et d'en porter plus loin les embouchures; le second de transporter le port à la partie méridionale de la ville entre le Mont-Joui et le rempart de Barcelone; enfin il paroît que celui de M. le brigadier Smith a prévalu, c'est de se borner à améliorer le port actuel en augmentant la jetée de 500 *varas* dans la direction au sud, et de la doubler par un coude de 200 *varas* à l'ouest sud-ouest, où l'on trouve une assez grande profondeur.

A. *Le Mont-Joui.* C'est une montagne élevée et isolée, située au

bord de la mer à l'extrémité sud-ouest de Barcelone : les uns font dériver son nom de *mons Judaicus*, sous prétexte qu'elle fut longtemps l'habitation des Juifs; les autres avec plus de vraisemblance de *mons Jovis*, parceque les Romains avoient bâti sur cette montagne un temple dédié à Jupiter.

B. *La Citadelle.* Outre le Mont-Joui, Barcelone est défendue par une citadelle, située à l'extrémité de la ville au nord-est : elle a été construite par le roi Philippe V, lorsqu'il eut réduit les Catalans à son obéissance; elle occupe une étendue assez considérable; elle est bien fortifiée, et ses approches sont difficiles.

C. *Barcelonette.* C'est une petite ville moderne qui touche Barcelone, dont elle est comme un faubourg avancé dans la mer; elle est située au sud-est de cette ville entre la porte de Mer, et le fanal ou phare du Môle.

L'emplacement qu'elle occupe étoit un grand terrain aride, où l'on ne voyoit que des baraques de pêcheurs. Le marquis de la Mina conçut le projet d'employer utilement ce terrain en le rendant l'entrepôt du commerce, et principalement la demeure des personnes attachées à la navigation.

Il y fit construire, vers le milieu du siecle dernier, une nouvelle ville : elle forme un carré parfait et régulier; elle est percée de vingt-quatre rues alignées, chacune de 20 pieds de large : quinze de ces rues sont directes et paralleles; les autres sont transversales, et coupent les quinze premieres à des distances égales.

Les maisons en sont toutes uniformes, bâties en brique, d'un seul étage, et chacune de 25 pieds en carré.

Elle a deux places, celles de S.-Michel, et de los Bateros; deux grands corps de casernes; et l'église sous l'invocation de saint Michel, où le marquis de la Mina est enterré.

On reconnoît encore les différentes enceintes de Barcelone dans les diverses époques de son histoire : cette ville fut d'abord située sur la hauteur à une petite distance de la mer, et ne s'étendit pas au-delà de cette éminence. C'est aujourd'hui à-peu-près le milieu de la ville.

L'enceinte commençoit alors devant la cathédrale, se prolongeoit vers la place Neuve, où elle se retournoit, et suivoit en ligne directe le haut de l'emplacement occupé aujourd'hui par la rue dels Bans, la rue den Avino, et une partie de celle dels Escudellers; là elle se retournoit de nouveau, et enfermoit le Palau, traversoit le haut des rues actuelles de la Baixada dels Leons, et del Regomir, au-dessus

de celle de Ginnas; elle se prolongeoit ensuite jusqu'à la rue de Basea, où se retournant encore, elle suivoit la direction de cette rue, traversoit la place de l'Ange, passoit près des murailles actuelles de l'inquisition dans la rue de la Tapineria; et se retournoit enfin pour se terminer devant la cathédrale.

Beaucoup de portes de cette enceinte subsistent encore; quelques unes sont armées de leurs anciennes tours, comme celle de la place de l'Ange où sont les prisons, celle de la place Neuve à côté du palais épiscopal, celles de la Baixada, de sainte Eulalie, de la Baixada de san Miguel, de la Baixada del Ecce Homo, et de la Baixada dels Leons.

Barcelone s'étant accrue sous les rois d'Aragon son enceinte fut portée plus loin, et se prolongea vers l'est, le nord et l'ouest, telle qu'elle est aujourd'hui; mais vers le sud elle n'arriva que jusqu'à la promenade actuelle de la Rambla, qui étoit alors un ravin, et lui servoit de fossé. On y voit encore des restes des anciennes murailles et de deux portes. Elle s'ouvroit dans cette partie par cinq portes; une à l'entrée du Carrer Ampla, une autre à celle dels Escudellers, une troisième à la Boqueria, une autre à l'entrée de la rue de la Porta Ferissa, qui en a pris le nom, et la derniere aux Estudios, à l'entrée des rues sainte Anne et de la Canuda.

Après les guerres du milieu du siecle dernier, Barcelone s'augmenta de nouveau. Le terrain placé au sud de ses murailles se peupla insensiblement. On forma les rues du Carme, de saint Antoine, de saint Paul, du comte del Asalto, et beaucoup d'autres moins importantes placées toutes au-delà de la Rambla : on fit de ce ravin une promenade publique, on l'enferma dans la ville, on porta l'enceinte plus loin; c'est celle qui subsiste aujourd'hui.

Ces nouvelles rues sont belles; les anciennes sont la plupart étroites et tortueuses, à l'exception cependant du Carrer Ampla ou rue Large, des rues de la Porta Ferissa, de la riera de san Juan, de saint Pierre mes Baix, de saint Pierre mes Alt, de la Canuda, del Pi.

Les rues de Barcelone sont bien éclairées pendant la nuit par des fanaux suspendus aux murs des maisons; elles sont pavées de pierres longues, qui couvrent les canaux souterrains destinés à recevoir les immondices, et qui font qu'en tout temps on peut se promener à pied sec.

Barcelone est assez bien bâtie : les maisons n'y sont pas d'une architecture semblable à celle des palais de Madrid, mais elles sont en général d'une construction simple et agréable; elles sont élevées de quatre à cinq étages, percées de grandes fenêtres, et ornées de balcons de différents genres : quelques unes méritent d'être distin-

guées, entre autres celle du duc de Cardona, aujourd'hui au duc de Medina Cœli, sur la place de la Cocurulla, et celle de Dusay dans la rue de Regomir.

Les édifices les plus remarquables sont les établissements publics et religieux, que je vais examiner en commençant par l'ancienne enceinte, et suivant le plan méthodiquement.

Nº 1. La cathédrale dont nous donnerons une vue, et qui est située au centre de l'ancienne ville.

2. Le couvent de sainte Claire. Ce couvent fait partie de l'ancien palais des comtes de Barcelone et des rois d'Aragon; il n'est séparé de la cathédrale que par une petite rue : sa façade principale étoit sur une place qui conserve le nom de *Plaça del Rey*. Ce palais n'a de remarquable que son ancienneté, l'épaisseur des murailles, et la simplicité noble qui rappelle la demeure antique des rois.

3. Inquisition. Une autre partie du palais des rois, dont nous venons de parler, sert aux séances du tribunal de l'inquisition, et renferme les prisons du Saint-Office. C'est là aussi que se tiennent les assemblées de l'académie de médecine.

4. Place Neuve, et porte ancienne de la ville, le palais épiscopal. Nous donnerons une vue particuliere de cette place.

5. Saint Sever, hôpital de prêtres.

6. Palais de l'Audience, ou la Députation. Il passe pour un des plus beaux édifices de Barcelone; sa façade est aussi noble que simple, et dans le genre du palais Salviati à Rome. C'est là que sont déposées les célebres archives royales d'Aragon, dont les titres originaux remontent jusqu'au VIII[e] siecle : on y voit aussi les portraits des anciens comtes de Barcelone et des rois d'Aragon. Cet édifice fut commencé en 1609, et l'architecte qui en a dirigé la construction se nommoit Pierre Blas.

7. Église paroissiale de saint Jacques. Elle est précédée d'un beau portique d'architecture gothique dont le plafond contient d'assez bonnes peintures.

8. Hôtel-de-ville, près des deux autres précédents : sa cour est remarquable par l'élégance et le fini des ornements.

9. Église de saint Michel, ancien temple de Neptune, renfermant un pavé en mosaïque dont on donnera plus loin la description.

10. Église de saint Just, ancien édifice; quelques uns attribuent sa fondation à Louis-le-Débonnaire, fils de Charlemagne.

11. *Le Palau*, ou ancien palais de la maison d'Albe.

12. Église des religieuses de la Ensenanza.

13. Trinitaires chaussés.

14. Capucins.

15. Église de *Nostra Sra de los Reyes*. Notre-Dame des Rois.

Les édifices ci-dessus mentionnés sont presque tous dans l'ancienne enceinte formant le milieu de la ville.

Je vais parcourir les autres en partant de la Porte de Mer, et faisant le tour par la Rambla et les remparts.

16. Place du capitaine général, dont on donnera une vue particuliere.

17. Palais du capitaine général.

18. Douane.

19. *Lonja*, ou bourse, ou maison du commerce.

20. Fontaine.

21. Quai du Midi.

22. Couvent de saint Sébastien.

23. Place de Born, une des plus grandes de Barcelone.

24. Sainte Marie de la Mer, qui après la cathédrale mérite la seconde place. C'est un vaste temple à trois nefs, bâti dans le xve siecle, et dans le bon goût de l'architecture gothique.

25. Rempart du Figuier.

26. Couvent de la Merci. Le cloître de ce couvent est très beau et d'une parfaite exécution.

27. Bastion de saint François d'Assise.

28. Couvent de saint François. C'est le premier de cet ordre qui ait été établi en Espagne; il fut fondé par le patriarche lui-même en 1214. Le cloître renferme vingt-cinq tableaux représentant la vie de saint François, peints par Antoine Villa-Domat, dont il sera question plus loin.

29. *Atarazanas*. C'est le nom que l'on donne à un espace qui faisoit autrefois partie de la plage, et qui sert à présent de communication avec la Rambla, on y a construit d'immenses édifices, entre autres une caserne et une fonderie de canons, et vis-à-vis la caserne un autre édifice également consacré à la fabrication des armes.

30. Couvent de sainte Monique.

31. College de la Merci.

32. Salle de spectacle. Elle est vaste, bien coupée, remplie de dégagements commodes, décorée de trois rangs de loges, et l'une des plus belles de l'Espagne.

33. College des carmes chaussés.

34. College de saint François d'Assise.

35. Trinitaires déchaussés. Tableaux précieux de Procaccini.

36. Couvent de saint Paul.

37. Les Augustins.
38. Religieuses carmélites chaussées.
39. Saint Antoine, abbé.
40. Porte de saint Antoine.
41. Religieuses de saint Jérôme.
42. Hôpital de saint Lazare.
43. Couvent des capucines.
44. Hôpital général.

College de chirurgie. Le théâtre anatomique est grand, bien dessiné, orné de beaucoup de dorures, et d'une galerie qui en fait le tour. On y a placé le buste de Pierre Virgili, chirurgien catalan, le restaurateur de la chirurgie en Espagne, et le promoteur de l'établissement de cette école, et de celui de plusieurs autres. Cet homme distingué trouva son art peu avancé, le porta à la perfection : il fut récompensé de ses travaux par la place de premier chirurgien du roi, et mourut à Madrid, le 6 septembre 1776, âgé de soixante-sept ans. Les professeurs de l'école de chirurgie de Barcelone lui érigerent ce monument de leur reconnoissance.

45. Carmélites chaussées, et vis-à-vis les religieuses minimes.
46. Religieuses de Jérusalem.
47. Carmélites déchaussées.
48. College de Notre-Dame de Belem.
49. Quartier de Cordellas.
50. Couvent des PP. Servites.
51. Hospice de la Miséricorde.
52. Couvent de sainte Élisabeth.
53. College des Augustins.
54. Hospice des Orphelins.
55. Religieuses des Anges.
56. College des Trinitaires chaussés.
57. Couvent des PP. de la Mission. Il existe peu de maisons de cet ordre en Espagne, et celle-ci est la premiere qui fut fondée par saint Vincent de Paul. Cet ordre est connu en France sous le nom de lazaristes.
58. Religieuses de vall Donzellas.
59. Quartier des Études.
60. Collégiale de sainte Anne.
61. Couvent des Carmélites déchaussées.
62. Chapelle de Notre-Dame de Mont-Serrat.
63. Couvent des religieuses de saint Jean.
64. Religieuses de sainte Magdeleine.

65. Religieuses Junqueras.
66. Couvent de saint François de Paul.
67. Chapelle de Notre-Dame de bon Secours.
68. Agonisants.
69. Saint Pierre de Puellier.
70. Sainte Catherine. Ce couvent est habité par les dominicains, sous le titre de sainte Catherine : c'est un des plus considérables de la ville, et le premier de cet ordre fondé en Espagne; il le fut par Raymond de Pennafflor dont il possede les reliques. On y voit le mausolée de Thomas Ripoll, général des dominicains, mort à Rome en 1733. Mais ce qui distingue sur-tout ce couvent est la meilleure bibliotheque publique de la ville.
71. Saint Cucufate.
72. Chapelle de Marcus.
73. Couvent de Jésus.
74. Situation du fort Pio.
75. Fort saint Charles.
76. Église de saint Michel à Barcelonette.

PLANCHE III

Vue de Barcelone prise du couvent des capucins de Sarria.

On ne peut faire un pas dans les environs de Barcelone sans trouver des maisons de campagne; de quelque côté qu'on y arrive on en rencontre une suite nombreuse, que le voyageur étonné prend pour des peuplades considérables. Ces maisons ressemblent assez aux *casini* italiens, et sont connues sous le nom de *torres.*

La vie de la campagne, peu recherchée en Espagne, fait les délices des habitants de Barcelone; c'est là qu'ils se délassent de leurs travaux, et cherchent une température plus douce pendant les chaleurs de l'été. La partie du sud-ouest est la plus fréquentée; les maisons et les jardins s'y prolongent dans l'espace d'une lieue jusqu'à Sarria, village délicieux par sa situation; il est appuyé sur une colline qui domine Barcelone : la vue se porte au loin sur une vaste étendue de mer, et l'on y jouit de l'avantage d'une élévation avec toute la fraîcheur d'une vallée.

La vue de cette planche est prise du couvent des capucins, dont le jardin mérite d'être visité. Au milieu des bosquets d'orangers, et d'une foule d'arbres et de plantes odoriférantes, se trouvent des

groupes de différents sujets allégoriques de piété, exécutés en terre avec une patience et une adresse infinie : on y distingue plusieurs actions à l'honneur des capucins, telles que leur zele à soigner les malades pendant la peste et les autres maladies contagieuses, leur courage pour courir au feu lors des incendies. L'on doit en effet rendre la justice à cet ordre de religieux que personne ne les a jamais égalés dans ces périlleuses occasions; c'est alors qu'ils font voir que l'intrépidité inspirée par la religion, égale, et peut-être surpasse celle qui n'est dictée que par l'honneur.

PLANCHE IV

Vue d'une partie du port de Barcelone prise de Barcelonette.

Cette vue représente l'entrée du port et une partie de la ville, le quai ou promenade connue sous le nom de rempart de Mer, le beau bâtiment de la *Lonja* ou bourse, la Porte de Mer, et dans le lointain à gauche le Mont-Joui, qui de tous côtés forme un aspect imposant.

PLANCHE V

Vue de la Lonja *ou Maison de commerce, du Palais du capitaine général, de la Douane, et de la Porte de Mer.*

Ce dessin développe les principaux édifices modernes de Barcelone. A gauche on voit le palais du capitaine général, construit dans le xve siecle, et qui n'a rien de remarquable extérieurement. C'est dans cet édifice que logerent leurs majestés pendant le séjour qu'elles firent à Barcelone en 1802 : on construisit à cette occasion une galerie en bois d'une très bonne architecture, pour communiquer de ce palais à la douane qui est située vis-à-vis. Ce dernier bâtiment forme une masse isolée et belle, mais il est défiguré par un amas de stuc de plusieurs couleurs, et d'ornements qui nuisent à son ensemble.

Près de la douane est la Porte de Mer, par où l'on communique au port, et au quartier de Barcelonette. Enfin à droite se découvre la belle façade de la *Lonja*, ou bourse des marchands, dont nous allons donner une description détaillée.

PLANCHE VI

Coupe et plan de la Lonja, *cu Maison de commerce.*

Cet édifice a été construit sous le regne de Charles III, et d'après les dessins de l'architecte Jean Solers : il y regne autant de goût que de magnificence; on peut s'assurer que dans le temps où il fut élevé il étoit impossible de mieux faire dans aucune ville de l'Europe. Sa figure est un carré long : sa façade principale (*voyez n*° 1 *et la planche précédente*) a un avant-corps qui ne monte que jusqu'au premier étage; il forme une terrasse sur laquelle on communique par les salles du premier étage. Au raiz-de-chaussée cet avant-corps est percé sur la face principale de trois ouvertures, et de deux autres sur les côtés.

Les trois ouvertures principales sont ornées de colonnes accouplées d'ordre dorique; avec leurs pilastres engagés dans le mur; elles sont au nombre de dix, dont huit sur une même ligne, et les deux autres sur le retour. Le second ordre d'architecture au-dessus de celui-ci est ionique, et composé de six colonnes avec une moitié de pilastre à chacun de ses retours : aux deux angles ou extrémités de cette face sont deux pilastres accouplés. Le premier étage a cinq fenêtres qui donnent sur la terrasse, le deuxieme cinq autres fenêtres plus petites, et le tout est terminé par un fronton triangulaire au milieu duquel on voit les portraits du roi et de la reine.

Le premier étage est destiné aux assemblées des négociants et à la jurisdiction consulaire : on y expose aussi les prix de peinture, de sculpture, et des arts mécaniques.

Le deuxieme étage sert aux écoles gratuites : les salles sont vastes et bien tenues; elles contiennent une collection complete de plâtres antiques, de bustes, de dessins et gravures d'après les meilleurs modeles; outre cet avantage que l'on procure gratis aux éleves, on leur donne de plus le papier, les crayons, les plumes, etc., etc.

Au raiz-de-chaussée on a conservé une salle ancienne (*voyez n*° 3 *et* 4) dans le genre gothique, et d'une grande élégance : elle appartient à l'ancien bâtiment.

Cet édifice est bâti en fort belle pierre de taille, et a servi de logement à S. Ex. le prince de la Paix dans le voyage où il accompagna leurs majestés.

Les numéro 5 et 6 représentent les deux faces latérales.

PLANCHE VII

Intérieur de la cathédrale de Barcelone.

La cathédrale de Barcelone est un monument gothique d'une construction hardie et majestueuse : elle n'est pas comme la plupart des édifices de ce genre surchargée d'une multitude d'ornements; il y regne au contraire une noble simplicité, et cet aspect auguste qui convient à la sainteté du lieu. Je ne sais pas même si le seul défaut qu'on lui reproche, celui d'être trop obscure dans l'intérieur, n'ajoute pas quelque chose de solennel à son ensemble. Que l'on se rappelle l'église de saint Pierre éclairée par la seule lumiere de la croix de Michel-Ange le vendredi saint; qui n'a éprouvé un sentiment de crainte religieuse en entrant sous ces immenses voûtes, en voyant les ombres jetées au loin par les mausolées, et cette lumiere mystérieuse qui semble ordonner le recueillement ?

La cathédrale de Barcelone fut commencée en 1299, et n'est point encore entièrement terminée : elle a deux tours élevées, et un grand cloître dans le même genre que l'église et du même temps. Sous le maître-autel on a bâti une magnifique chapelle souterraine, où l'on conserve les reliques de la patrone de Barcelone, sainte Eulalie, qui souffrit le martyre pendant la cruelle persécution de Dioclétien.

Le corps de la sainte est dans un beau mausolée d'albâtre, soutenu par huit colonnes : sur les faces de ce monument on a sculpté les circonstances de son martyre, l'invention de son corps, et sa premiere translation par Frodoin, évêque de Barcelone, en 878.

Cette église renferme aussi les restes de Raimond Bérenger, son fondateur, et de la comtesse Almodis, sa femme; leurs tombeaux sont à côté de la sacristie.

La chapelle des anciens comtes de Barcelone existe encore près de la cathédrale; elle est contiguë au bâtiment qui fut autrefois leur palais, et où est aujourd'hui le tribunal de l'inquisition.

PLANCHE VIII

Vue de la promenade neuve de Barcelone sur l'esplanade.

Les promenades de Barcelone sont belles et nombreuses : on peut les suivre toutes en faisant le tour intérieur des remparts. *(Voyez le Plan topographique.)*

En partant de la Porte de Mer sur la place du Capitaine général, on monte sur le Rempart de Mer, que l'on quitte pour descendre sur la Rambla aux atarazanas; on parcourt cette promenade l'espace de trois cents pas, on se détourne à gauche par une rue qui conduit au Rempart de Terre, que l'on suit jusqu'à l'esplanade, et l'on revient par une rue fort courte à la Porte de Mer d'où l'on étoit parti. Cette promenade est d'environ une heure et demie : je vais la détailler.

D.D. *Le Rempart de Mer.* Il s'étend depuis la Porte de Mer jusqu'au Mont-Joui dans une étendue d'environ 380 toises sur 46 pieds de largeur : c'est une superbe terrasse, qui regne le long du port entre la mer et un rang de belles maisons.

E.E. *Le Rempart de Terre.* Il commence presque où le Rempart de Mer finit, et se termine vers l'esplanade : il forme un demi-cercle prolongé qui contourne les trois quarts de la ville; il est comme un arc dont la citadelle et le Rempart de Mer seroient la corde. Les objets y sont plus variés que sur le Rempart de Mer : à droite des maisons agréables, des manufactures en activité, des jardins bien entretenus; à gauche des campagnes, riches, fertiles, verdoyantes; par-tout la réunion de l'industrie la plus active et de la végétation la plus puissante.

F.F. *La Rambla*, qui unit les deux murailles de terre et de mer, est une large promenade qui suit les murs de l'ancienne enceinte sur l'emplacement d'un ravin, d'où lui vient le nom de Rambla : elle avoit 452 toises de longueur; mais quoique très fréquentée elle étoit mal tenue, pleine de poussiere l'été, et de boue l'hiver. On lui a donné une autre forme en 1798 et 1799; on a pratiqué des dégagements, l'un pour les carrosses, l'autre pour les charrettes; on a aussi raffermi le terrain, et planté de nouveaux arbres. Cette promenade traverse la ville, et est ornée de beaux édifices.

G.G. *L'Esplanade* est un grand espace de terrain situé depuis la Porte Neuve jusqu'à la citadelle, au-dessous et à côté de l'extrémité du Rempart de Terre. On vient d'y faire une belle promenade dont la construction commencée en 1797, continuée par les soins et sous les ordres de don Augustin, depuis duc de Lancastre, alors capitaine général de la Catalogne, a été terminée en 1801 : elle a 222 toises de longueur, et est divisée en trois allées; elle est représentée dans la planche ci-dessus. On ne s'est pas attaché à en rendre tous les détails, on a seulement voulu faire connoître la forme des promenades publiques en général, et quelques costumes des gens du peuple et de la bourgeoisie en Catalogne.

L'habillement des hommes est le même qu'en France, et celui des femmes le même que dans le reste de l'Espagne; mais ce dernier costume changeant tous les ans de forme, nous nous réservons de le donner avec plus de précision dans la quatrieme partie de cet ouvrage, où les costumes, les usages, seront dépeints avec exactitude. Le manteau et le chapeau rond ne sont point usités en Catalogne comme dans le reste de l'Espagne; à peine y voit-on un habit de *majo*. Les paysans seuls ont quelque chose de distinctif; ils portent ordinairement un gilet à manches, une ceinture rouge, la resille, et des especes de sandales de cordes attachées aux pieds avec des rubans; on les appelle *esparagas ;* ce genre de chaussure est particulier à la Catalogne et au royaume de Valence : quelquefois aussi ils ont pardessus le haut de la jambe jusqu'au genou des guêtres de cuir brun. Les gens du peuple et les *calechieros* s'entortillent dans de larges couvertures de laine, qu'ils drapent sur leur tête et sur leur corps, et portent des bonnets de laine rouge ou bleue. Le costume des femmes n'a rien de particulier; leur chaussure est la même que celle des hommes.

En parcourant cette promenade et celle de la Rambla, on aime à se rappeler que c'est un établissement de bienfaisance qui a fourni les moyens de l'exécuter. La guerre avoit jeté le peuple dans la plus grande misere; les atteliers étoient supprimés ou languissants, les ouvriers ordinairement employés dans ces atteliers étoient réduits à la mendicité : don Augustin, depuis duc de Lancastre, alors capitaine général de la Catalogne, et dont le nom ne doit jamais mourir dans cette ville, entreprit d'occuper un grand nombre de ces individus, et de pourvoir à la subsistance des autres. Ce général obtint du roi la permission de donner des bals publics; il établit des loteries de différentes especes; il consacra le produit de l'un et de l'autre au soulagement des malheureux; il employa aux travaux publics cette troupe d'indigents, et dans le nombre des ouvrages qu'ils exécuterent on compte la promenade de l'esplanade et celle de la Rambla.

Les secours que le corps des négociants donna à cette époque rivaliserent avec les soins du gouvernement, et ne furent pas bornés aux individus pouvant travailler, ils s'étendirent sur toutes les classes de pauvres, auxquels on distribua pendant tous les temps malheureux des soupes et autres aliments.

MONUMENTS D'ANTIQUITÉS A BARCELONE

Quoique Barcelone ne fût pas aussi importante que Tarragone du temps des Romains, cependant elle avoit le titre de colonie, et vers

le milieu du IIIe siecle[1], elle s'agrandit par la ruine de différentes villes voisines.

La plupart de ses édifices ont péri. On croit qu'un amphithéâtre occupoit l'emplacement, couvert aujourd'hui de maisons, entre la rue de la Boqueria et la place de la Trinité : le terrain en a longtemps conservé le nom d'*Arenaria ;* mais il n'en existe aucune trace. Celles d'un aqueduc se voyoient à l'entrée de la rue des Capellans; il en reste un arc très élevé, et d'une construction massive; il paroît se diriger vers la cathédrale, située dans l'enceinte de l'ancienne ville et le point le plus élevé : il est vraisemblable qu'il alloit chercher les eaux à la montagne de Colserola, où l'on trouve des vestiges d'un aqueduc de la même construction.

Les planches suivantes donneront une idée de quelques monuments mieux conservés qui s'y trouvent encore.

PLANCHE IX

Vue de la Place Neuve, et d'une des portes antiques de Barcelone.

Cette porte, ainsi que plusieurs autres semblables dont nous avons déja parlé en décrivant l'ancienne enceinte de la ville, n'a rien de remarquable; elle est construite de larges pierres qui contrastent avec les autres édifices. Les tours qui la défendent communiquoient ensemble par une galerie supérieure, ainsi que nous en donnerons un modele dans celles de Lérida. Cette porte est située sur le marché aux légumes, et attenante au palais épiscopal.

PLANCHE X

Reste du temple d'Hercule et des Bains arabes à Barcelone.

Dans la rue du Paradis, derriere la cathédrale et vers le centre de l'ancienne ville, se voient les restes d'un grand et superbe monument, connu dans le pays sous le nom de temple d'Hercule *(voyez* 1, 2, 3 *de la planche X)*. Ce sont six grosses colonnes cannelées, à chapiteaux corinthiens, et de la pierre de Mont-Joui; cinq sont sur la même ligne vers le midi, et la sixieme fait un retour à angle droit vers le levant. Le fût de ces colonnes est encombré au milieu des

1. Sous l'empire de Valérien et Galien. Paul Orose cite à ce sujet Tarragone. Lib. VII. cap. 22 et 41.

maisons, et l'on ne peut bien distinguer que leurs chapiteaux et leurs bases; les chapiteaux même sont engagés dans le mur, et ne se montrent que par leurs faces principales. Les cannelures sont au nombre de quatorze, et mordent un peu sur le torse supérieur de la base qui est sans filet : cette base n'a point de socle sur le gros torse. Le stylobate est surmonté d'une moulure très simple, et se trouve coupé entre la deuxieme et la troisieme colonne; il pourroit bien se faire qu'il s'arrêtât au milieu de cet entre-colonnement, et que des marches joignissent le péristile : alors cette face se trouveroit composée de huit colonnes, et auroit beaucoup d'analogie avec le Panthéon de Rome; peut-être n'en avoit-elle que six, alors elle ressembleroit davantage à la Maison carrée de Nismes.

Quoi qu'il en soit il est vraisemblable que ces ruines faisoient partie du portique d'un temple qui occupoit l'emplacement de la cathédrale; c'est l'opinion du docteur Pujades dans son Histoire de la Catalogne, celle du savant Grégoire Mayans dans ses Lettres, et de M. le comte de Caylus, qui en a fait graver le dessin dans son Recueil d'antiquités; enfin de don Antonio Pons dans son Voyage d'Espagne. Reste à savoir à qui étoit consacré cet édifice : la tradition indiqueroit qu'il le fut à Hercule, auquel on attribuoit la fondation de la ville.

Plusieurs autres temples existoient à Barcelone; l'un, dédié à Jupiter, sur le Mont-Joui ou *mons Jovis*, qui en a conservé le nom; un à Neptune sur l'emplacement qu'occupe l'église de S. Michel, dont nous rendrons compte; enfin celui-ci dont aucune inscription ancienne ou autre document ne fixe l'époque de la fondation.

Sa masse imposante nous auroit donné l'idée qu'il étoit du temps des empereurs Trajan et Adrien; mais son exécution est trop foible; ses chapiteaux n'ont point ce caractere distingué de ceux des temples de Jupiter *Stator* et de Mars *le Vengeur*, que l'on prenoit pour modele à Rome; la base et l'entablement ne sont ni d'un beau profil ni d'un beau dessin. Il me paroît donc qu'il faut fixer l'époque de sa construction vers le IIIe siecle, lorsque les arts commençoient à se dégrader sans pourtant déchoir entièrement.

BAINS ARABES

Il y avoit autrefois des bains publics à Barcelone; une inscription conservée près de l'église de saint Just ne laisse aucun doute à cet égard. On y voit que L. Cœcilius Optatus avoit destiné un fonds pour qu'il fût fait tous les ans une illumination dans les bains

de cette ville au mois de juin : cet usage se continua après ces peuples. Deux rues de la ville en ont pris leurs noms; on les appelle *carrer dels Bans* en catalan, et *calle de los Banos* en espagnol. Une maison dans cette rue, au coin de celle de la Boqueria, appartenant à M. Estivan Marti, contient les restes d'un édifice qui ne peut avoir servi à d'autre usage qu'à des bains publics.

Ce sont plusieurs salles contigues, dont la premiere et la plus considérable (*voyez dans le plan* 5, *la lettre A et la vue perspective n*° 4) est presque carrée; il paroît du moins que l'ouvrier a voulu la rendre telle.

La voûte tient du goût mauresque; elle forme un cône tronqué, où le jour entre par une seule ouverture qui éclaire toute la piece. Cette coupole, grossièrement faite et à pans coupés, est soutenue par douze colonnes de marbre blanc, qui ont à-peu-près un pied de diametre, et neuf d'élévation compris base et chapiteau. Leurs bases ressemblent à des chapiteaux renversés, et leurs chapiteaux ne ressemblent à rien, tant ils sont grossiers et lourds.

Le fût de quelques unes des colonnes est plus épais en haut qu'en bas, et il sembleroit que cet édifice a été construit de parties non achevées, et préparées pour un autre bâtiment. Les arcs qui joignent les colonnes sont en fer à cheval comme dans les ouvrages des Maures, et tout porte à croire que cet édifice fut construit par eux.

Cette piece étoit la salle même des bains. On voit plusieurs ouvertures ou étoiles pratiquées dans le mur, afin de donner une issue à la vapeur; quelques marches de marbre, dont on reconnoît encore la place, servoient de banquettes pour s'asseoir dans le bain. Il est même de tradition que la salle étoit pavée en marbre, et que les dalles en furent enlevées pour servir à l'église des jésuites dans la Rambla.

Les autres pieces sont encore plus irrégulieres que celle-ci : elles sont ornées de colonnes comme la premiere; mais elles n'ont point de voûtes, à l'exception de la plus grande qui sert aujourd'hui d'écurie. Ces colonnes sont les unes engagées dans les massifs du mur, d'autres sont enterrées jusqu'aux deux tiers de leur élévation, de maniere qu'on a été obligé de fouiller pour connoître leurs bases et leur point d'appui.

Différentes salles sont construites en moëllon, et revêtues d'une espece de stuc; je suppose qu'elles servoient de compartiments et de communications avec la premiere où étoit le bain : un grand arc compris dans les murs étoit peut-être une partie de l'aqueduc qui devoit y conduire les eaux. Quoi qu'il en soit, ce monument, d'après

les archives de la cathédrale, est d'une grande antiquité, et ne peut être attribué qu'aux Maures, qui n'étant restés que peu de temps dans cette ville le construisirent à la hâte, et sans lui donner cette perfection que l'on remarque dans les édifices des villes où ils firent un plus long séjour.

PLANCHE XI

Bas-reliefs antiques à Barcelone.

Nº 1. Ce bas-relief, qui forme la face principale d'un sarcophage antique, représente l'enlèvement de Proserpine. Il faut ordinairement dans l'explication des tombeaux ou sarcophages des anciens considérer deux choses : 1º l'explication du sujet qu'ils représentent; 2º l'allégorie que veut indiquer le sujet. Cette allégorie varioit selon les différents âges et les différents sexes : la mort d'Hylas ou d'Opheltes annonçoit le tombeau d'un enfant; la mort d'Endymion, celle d'un jeune homme; l'enlèvement de Proserpine, la perte d'une jeune femme [1]. Ce sujet est un des plus répétés dans les collections antiques; il se trouve sur plusieurs sarcophages, au Capitole, dans la galerie de Justiniani, et au Vatican; le bas-relief nº 1 est divisé en trois parties. Dans la premiere on voit Neptune sur son char traîné par ses quatre chevaux Orphnœus, Æthon, Neptheus, et Alastor. Le dieu tient entre ses bras Proserpine les cheveux épars, et poussant des cris plaintifs [2]. En vain Minerve, qui se voit derriere le char, cherche à retenir Pluton en lui reprochant son crime [3] : il pousse ses chevaux, renverse la nymphe Ciané qui veut s'opposer à son passage, et conduit par Mercure s'enfonce dans les abymes de la terre. Les compagnes de Proserpine sont renversées; elle-même a laissé tomber les paniers

1. Épigramme de Sapho dans les œuvres d'Anacréon.

2. *Cæsariem diffusa noto planctuque lacertos*
Verberat et questus ad nubila rumpit inanes.
Claud., lib. II, v. 247.
Et matrem et comites, sed matrem sæpius ore
Clamat.
Ovid., lib. V, 397.

3. *Ignave domitor vulgi...*
Teterrime fratrum, Pallas ait.
Claud., lib. II, v. 214.

qu'elle avoit remplis de fleurs [1]. Le groupe à gauche représente Cérès tenant un flambeau, et parcourant la terre sur son char conduit par les Heures [2]. Enfin le milieu est le moment également décrit dans Claudien, où Proserpine après avoir appris le malheur de sa fille implore Jupiter en sa faveur.

Les deux côtés représentent, l'un un berger du mont Étna, l'autre l'arrivée de Proserpine devant Pluton. Cette histoire n'est qu'une allégorie de l'ame enlevée du corps, et son passage rapide dans les enfers. La description des Champs-Élysées que Claudien met dans la bouche de Pluton, est une peinture du bonheur qui reste à espérer après la mort; les anciens aimoient à retracer ainsi les infortunes des dieux pour apprendre aux hommes à supporter les leurs. Cette espérance de l'avenir et la comparaison de nos maux avec ceux des êtres supérieurs se rencontrent dans presque toutes les religions, et sont les plus grands adoucissements des peines de la vie. Ce bas-relief est d'un bon travail : il se voit dans la maison d'un négociant, rue san Pedro Baxa.

Nº 2. Cette petite statue de Bacchus est conservée dans une maison qui vient d'être rebâtie malgré le vœu exprimé formellement par les ancêtres de la famille de Pinos, qui la possédoient pendant le siege de 1713 et 1714. Cette statue de demi-nature, et d'un bon travail, est faite d'après le type connu des statues de Bacchus et de différents faunes. On voit dans la même maison plusieurs bustes antiques assez curieux.

Nº 3. Ce bas-relief se voit dans la maison de l'archidiacre près de la cathédrale, et fait partie d'un sarcophage dont la face opposée est enchâssée dans le mur : sur le côté gauche est la figure du personnage principal, et peut-être de celui qui étoit renfermé dans le tombeau. On voit plusieurs chasses semblables dans les collections de sculptures antiques : elles offrent peu d'intérêt quant à l'érudition, mais le travail en est hardi. Les figures de celui-ci sont d'un fort relief, et ont de l'expression. Il est aisé de remarquer sur tous les monuments de cette époque, c'est-à-dire du IIe et IIIe siecle, que les animaux y

1. *Nunc vimine texto*
Ridentes calathos, spoliis agrestibus implet,
Nunc sociat flores seseque ignara coronat
Augurium fatale tori.
Id., lib. II, v. 139.

2. *Tardos quæritur non ire jugales.*
Id., lib. III, v. 138.

conservent un plus beau caractere que les figures. Le même sujet se retrouve sur un sarcophage antique qui sert de fonts baptismaux dans l'église principale de la petite ville d'Ager en Catalogne.

Le nº 4 représente le pavé de l'église de S. Michel de los Reyes, dont le P. Florez, don Isidore Bosarte, et les différents auteurs qui ont écrit sur la Catalogne, ont donné des descriptions. Ce pavé est composé de petites pierres blanches, bleues, et noires; il représente des figures de Tritons, de dieux marins, et paroît appartenir à Neptune, ainsi que la plupart des pavés en mosaïque que l'on découvre. Le culte de ce dieu dura plus long-temps que les autres, et se trouva amalgamé dans l'origine de l'église avec les cérémonies chrétiennes; les pays commerçants lui furent surtout attachés. Le pavé de S. Michel peut se rapporter au IIIᵉ siecle de l'ere vulgaire. Je n'entrerai pas dans plus de détails sur ce genre de peinture, ayant rassemblé à-peu-près tout ce qui peut intéresser sur cette matiere dans l'ouvrage intitulé, *Mosaïque d'Italica*.

On voit encore à Barcelone plusieurs antiquités qui ont été décrites par don Isidore Bosarte : de ce nombre est un pied colossal, conservé dans une niche du grand escalier du college des Carmes de la Rambla; c'est un pied droit, chaussé d'une sandale, d'une belle forme, et qui pouvoit appartenir à une statue de femme de 25 pieds de haut environ.

Il n'existe point de médailles de Barcelone ni *autonomes* ni *romaines ;* la seule qui soit parvenue à notre connoissance est une monnoie gothique du regne de Récarede. Quant aux inscriptions il suffira de rapporter les deux plus intéressantes dont nous avons pris le *fac simile*, (*Voyez le recueil des inscriptions à la fin de la province, nº* 1 *et* 2). La premiere est sur une pierre longue à hauteur d'appui près de l'église de saint Just; elle prouve qu'il existoit des bains publics dans cette ville, et qu'on y donnoit des combats de gladiateurs. La seconde inscription a de l'analogie avec plusieurs autres publiées dans Finestres, où il est également parlé de Lucius Licinius, ce riche Espagnol dont nous aurons occasion de vanter bientôt le goût et la magnificence : cette inscription a été trouvée, il y a quelques années, en creusant près de l'église de saint Michel.

Outre les monuments de l'antiquité, Barcelone renferme plusieurs édifices modernes dont l'ordonnance et les détails sont dignes de l'attention des amateurs des arts. On y remarque sur-tout les tableaux d'un peintre distingué, don Antonio Viladomat, qui naquit à Barcelone en 1678, et ne sortit jamais des environs de cette ville. Les compositions de ce peintre ont une expression vraie, un ensemble

noble, et sur-tout de la couleur : ses plus beaux ouvrages sont à Barcelone dans le cloître des capucins, dans l'église de sainte Catherine, et dans la cathédrale. Plusieurs autres peintres catalans de la fin du XVIIe siecle sont mentionnés dans l'ouvrage de Palomino. Depuis ce temps des artistes distingués sont sortis de l'académie de Barcelone, dont M. Pierre Molas, et depuis M. Montagne ont été nommés directeurs. Mais le commerce étant l'intérêt premier et l'occupation dominante de cette province, les arts se porterent principalement sur le travail des manufactures et le dessin des étoffes.

Les sciences ont aussi leurs encouragements à Barcelone : on y compte deux bibliotheques publiques; celle des écoles de chirurgie, et celle de sainte Catherine appartenant à l'ordre de S. Dominique, fort bien composées l'une et l'autre, et très nombreuses. Le cabinet d'histoire naturelle, fondé par la famille de Salvador, contient une belle collection de marbres d'Espagne, beaucoup de minéraux, de congélation, de coquilles dont M. d'Argenville parle avec éloge dans sa conchyliologie, et Tournefort dans ses voyages.

Le desir de s'instruire, et le zele infatigable des Catalans dans toutes leurs entreprises, leur a fait établir à Barcelone quatre académies, qui se soutiennent par la seule émulation des membres qui les composent.

La premiere est relative à la jurisprudence; elle est formée par les jurisconsultes les plus éclairés de cette ville, et ils sont en grand nombre.

L'académie de médecine qui depuis 1790 a pris un grand développement.

Celle de physique, qui doit principalement son existence au marquis de Uupia, qui lui a rendu commune sa bibliotheque et sa collection d'instruments et de machines.

Enfin l'académie d'histoire, qui s'occupe principalement de l'histoire de la Catalogne; ses recherches sont déja intéressantes : elle a perdu, il y a plusieurs années, deux de ses principaux membres, don Jacques Caresmar, chanoine régulier, et le P. Pasqual, du couvent de las Avellanas, tous deux également distingués par leurs connoissances profondes.

Dans le dernier article de Catalogne nous ferons connoître ce qui a rapport au commerce, à l'industrie, au climat de Barcelone, aux usages particuliers de cette ville, à la langue catalane, et aux principaux personnages qui se sont distingués dans les arts et les lettres. Nous craindrions de nous répéter en disant sur Barcelone ce qui a également rapport au reste de la province : on connoît, sans qu'il

soit nécessaire de les décrire de nouveau, les fêtes que les habitants de Barcelone donnerent au roi et à la reine pendant le séjour qu'ils firent dans cette ville en 1802. Leurs majestés ne quitterent qu'à regret cette belle province dont ils visiterent les lieux les plus remarquables.

PLANCHE XII

Vue générale des Cascades de Saint-Michel.

Après avoir décrit les édifices de Barcelone, nous allons passer aux beautés de ses environs. Le terrain coupé de la Catalogne offre plusieurs de ces sites pittoresques que l'on ne rencontre pas dans les pays de plaines : un des plus curieux est l'ermitage de Saint-Michel del Fay, ou autrement dans l'ancien langage *del Faglio*, situé à huit lieues de Barcelone, et dépendant de l'évêché de Vique. Cet ermitage, que j'appelle ainsi parcequ'il sert d'habitation isolée à un seul ecclésiastique, est placé au milieu de roches escarpées, d'où se précipitent en cascades deux torrents qui viennent se réunir dans le bas de la vallée : l'église consacrée à saint Michel est attenante à l'ermitage, et formée par les rochers même; un passage étroit y communique, et passe sous l'arc que décrit la premiere cascade : ce chemin continue ayant les rochers à droite et les précipices à gauche jusqu'à la grande cascade; celle-ci tombe comme l'autre sur une espece de tuf, qui formant une écaille de tortue en avant donne aux eaux une projection assez avancée pour que l'on puisse passer entre elles et le rocher, presque sans se mouiller.

PLANCHE XIII

Vue de la grande Cascade de Saint-Michel.

Cette cascade est dans certaines saisons de l'année un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir. Le torrent, grossi par les fontes des neiges et par la réunion de plusieurs ruisseaux, se précipite de toute la hauteur de la montagne à travers des rochers taillés par l'écoulement des eaux en toutes sortes de formes bizarres. De tous côtés croissent des plantes aquatiques, des arbres de plusieurs especes : ce lieu rappelle la grotte de Neptune à Tivoli, les Cascateles, et dans le bas les bords fleuris du Teverone. A mi-côte de la montagne sont des grottes de stalactites fort curieuses : parvenu dans la premiere, il faut se glisser à plat ventre pour pénétrer dans la seconde; alors

à la lueur d'une torche on voit tous les travaux que la nature a faits dans l'intérieur; des concrétions pierreuses de toutes formes, des colonnes diversement colorées, et dont les fragments ornent les cabinets des curieux. Il existe des vues de grottes de stalactites dans tous les voyages pittoresques; mais afin de ne pas les multiplier dans celui-ci nous ne donnerons que celles du Mont-Serrat, qui sont moins connues et plus considérables.

PLANCHE XIV

Vue de l'intérieur de l'ermitage de Saint-Michel.

Cette vue représente l'escalier et le long couloir qui communique de la maison du curé à la grande cascade : ce passage est en partie creusé dans le rocher. L'église dont on remarque la porte à droite est une grotte naturelle, vis-à-vis de laquelle sont placées les cloches. Le torrent se précipite au-dessus du rocher. L'église ainsi que l'inscription rapportée n° 3 passent pour être du IXe siecle.

L'habitation du curé est ornée d'arbres verds, d'orangers, de myrtes, et de citronniers. On voit auprès les ruines d'un ancien couvent de religieuses. Ce lieu fait éprouver le sentiment de contemplation qu'inspirent les grandes scenes de la nature.

PLANCHE XV

Antiquités de Mataro et d'Olesa.

Nous avons déja parlé de la beauté des environs de Barcelone en donnant la vue de cette ville prise du village de Saria. Mais rien n'égale en richesses et en agréments la route qui conduit à Gironne sur les bords de la mer : d'un côté une suite d'ateliers, de manufactures, de maisons de campagne, s'aperçoivent au milieu de prairies charmantes; de l'autre une vaste étendue de mer arrête les regards. A gauche les toiles peintes flottent du haut des toits des maisons; à droite se déploient les voiles des vaisseaux qui partent de tous les points de la côte. Le commerce, l'industrie, et l'agriculture animent tour-à-tour ce beau pays. Les chemins sont couverts de voitures, de bestiaux, les champs d'ouvriers et de cultivateurs.

En jouissant de ce spectacle, on arrive sur les bords du Bezos, qui coule au milieu d'un bois de peupliers : cette riviere est tantôt un ruisseau que l'on passe à gué, et tantôt un torrent impétueux

qui renverse tout ce qu'il rencontre; on est souvent arrêté plusieurs jours avant de pouvoir le passer.

On trouve en le quittant les villages de Badalona, san Adria, Mongat, Masnou, Premia de Baix, et Vilasar de Baix : sur les hauteurs à gauche on aperçoit Cabrera, Vilasar de Dalt, et Premia de Dalt, et l'on arrive à Mataro. Cette ville existoit sous les Romains, mais plus avant, dans un lieu où l'on trouve encore des vestiges de ses anciens édifices; rebâtie par les Maures, sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, elle fut long-temps bornée à une enceinte peu étendue, mais elle a pris depuis trente ans un accroissement rapide, et passe à présent pour une ville assez considérable. C'étoit l'ancienne *Illuro*, dont parlent Pline, Pomponius Mela, et Ptolémée, et située entre Betulo et Blanda, aujourd'hui Badalona et Blanes, également sur la côte des Laletains. La nouvelle ville est agréable et riche, les promenades et les campagnes environnantes sont belles; elle a une église paroissiale qui contient d'excellents tableaux de Viladomat. Ses antiquités consistent en deux pavés en mosaïques, distant l'un de l'autre de près d'un quart de lieue, l'un dans la maison de don Lorenzo Lentescla y Daviu, et l'autre dans celle de don Miguel Tuni, peu distante de la ville : ils ne consistent qu'en quelques compartiments.

Très près de ce dernier endroit on a trouvé plusieurs tombeaux, et dans l'un d'eux la lampe sépulcrale figurée au nº 1 de cette planche. Elle est curieuse par le sujet qui se trouve rarement dans les monuments : il représente Œdipe devinant les énigmes du sphinx aux pieds duquel on voit les membres épars des malheureux qu'il a immolés. Œdipe est vêtu d'une simple chlamyde, tenant dans la main droite sa lance, à-peu-près comme il est représenté sur une améthyste du cabinet impérial de Paris, et sur un vase de la collection d'Hamilton. Il seroit trop long de définir le sphinx thébain, être bizarre, mais ingénieux, également connu par ses cruautés et par son esprit : assis sur un rocher, il proposoit des énigmes aux passants, et les dévoroit lorsqu'ils ne pouvoient en démêler le sens. Œdipe vengea les beaux esprits du temps, et le monstre se brisa la tête contre un rocher. Le travail de cette lampe est assez beau : on voit qu'il devoit être la copie de quelque type grec antérieur.

Les anciennes lampes n'avoient point de sculpture, mais seulement quelques ornements : ce ne fut guere qu'après Adrien qu'on y représenta des sujets mythologiques; les autres vases de terre cuite étoient en général plus soignés. Celle que l'on voit au nº 1 n'a qu'une mêche, comme toutes celles que l'on mettoit dans les tombeaux : le manche est recourbé, et conserve une ouverture pour suspendre

l'*emunctorium*, petite piece qui étoit attachée à une chaîne, et qui tenoit lieu de nos mouchettes; un autre trou, que l'on remarque près de la figure du sphinx, servoit à introduire l'huile par le moyen du vase nommé *infundibulum* ou *infusorium*. Cette lampe appartient à don Joseph Mariano Pons y de Ramis, amateur des arts, qui a bien voulu nous communiquer plusieurs renseignements sur Mataro, et la copie des inscriptions de cette ville que nous rapporterons à la fin de la description de la Catalogne.

Nº 2 et 3. Qui croiroit que la petite ville d'Olesa, située, ainsi que Mataro, dans l'ancien pays des Laletains, renferme un des monuments d'antiquité les plus curieux. Cette ville, aujourd'hui de peu d'importance, étoit l'ancienne *Rubricata*, et devoit être considérable autrefois, puisqu'elle est la seule dont parle Ptolémée en décrivant l'intérieur des terres. Il y a plusieurs années que l'on découvrit des parties de la voie romaine qui conduisoit de cette ville à Barcelone, et en même temps la pierre figurée nº 2 et 3. Ce monument représente d'un côté la figure d'un taureau ou d'une vache, de l'autre une tête humaine avec quatre yeux, et des cornes en forme de croissant ou de petites ailes : c'est ce que l'on peut conjecturer moins par l'apparence du monument que par le dessin qui en a été pris lorsqu'on le découvrit, et que plusieurs particuliers du pays ont conservé. Les savants de la Catalogne, parmi lesquels nous placerons au premier rang don Jacques Caresmar et don Joachim Pasqual, pensoient que ce monument étoit dédié à Diane, adorée par les Phéniciens, ainsi que par les Égyptiens sous la forme des deux sexes, comme l'indiquent les deux côtés du bas-relief, et que la tête à quatre yeux du côté opposé vouloit également désigner le double sexe de la déesse. Notre opinion est la même que celle de ces savants; mais cependant, comme le sujet de ce monument ne se rencontre dans aucun autre dont nous ayons connoissance, il est intéressant de rechercher son origine dans un temps plus reculé que celui des Romains, et qui appartienne en quelque sorte à des peuples plus anciens qui ont pu transmettre ce culte aux habitants de l'Espagne.

Il est généralement reconnu que la haute idolâtrie, celle qui commença en orient dès les premiers âges du monde, avoit pour culte principal le soleil, la lune, et les astres, si connus dans l'Écriture sainte sous le nom de *milice du ciel*. Baal et Astarté des Phéniciens sont les mêmes qu'Osiris et Isis des Égyptiens, que Dionysius et Alilate des Arabes, qu'Apollon et Diane des Grecs; tous vouloient également représenter le soleil et la lune, en apparence les deux grands moteurs de l'univers. Or il n'y a pas de doute que ce Baal

étoit le même que le Saturne des Phéniciens, qui dans la théogonie de Sanchoniathon, rapportée par Eusebe [1], avoit épousé Astarté, le même qui fut depuis le Saturne des Carthaginois, auquel les peuples sacrifioient des victimes humaines, comme les Israélites le faisoient à Baal [2] dont le culte étoit le même : or il me semble que la tête représentée avec quatre yeux, et deux ailes en forme de croissant, est ce même Saturne si fameux en Phénicie et à Carthage. Voici comme Eusebe le distingue d'après Sanchoniathon : « Saturne pour signe de sa puissance, dit-il, portoit quatre yeux, deux sur le visage et deux sur le derriere de la tête; deux étoient sans cesse ouverts et deux fermés [3] : de plus il avoit à la tête deux petites ailes, l'une pour signifier la supériorité de l'esprit, l'autre de la raison. » Cette description semble être celle de notre monument, à l'exception que l'artiste ne pouvant mettre les deux yeux derriere la tête, à cause du demi-relief, les a placés assez haut sur le front.

Le nº 3, qui représente une tête de vache ou de taureau, nous semble indiquer la déesse Astarté ou la lune, l'Isis des Égyptiens, figurée chez ce peuple sous l'emblême d'une vache, ainsi que la nymphe Io chez les Grecs, et distinguée de la même maniere chez les Phéniciens. Astarté, dit encore Eusebe, portoit une tête de taureau comme un signe de sa puissance. Ces deux divinités n'ont jamais de sexe distinct dans l'écriture, et sont indifféremment considérées comme dieux ou déesses; de même qu'Apollon et Diane [4] chez les Grecs, imités peut-être de cette antique idolâtrie. On connoît à ce sujet l'ancienne formule *sive deus, sive dea es ;* et un passage de Spartien dans Caracalla prouve que l'on attribuoit indifféremment à la lune un sexe ou l'autre. Cette circonstance est indiquée par les deux côtés de ce singulier monument; mais nous croyons trouver dans les signes distinctifs des sexes qu'ils représentent une autre indication non moins remarquable, c'est le genre de culte qu'on rendoit à ces divinités. En effet les sacrifices qu'on leur faisoit étoient d'une nature

1. *Præpar. evangel.*, lib. I., c. 9.

2. Ils ont brûlé leurs enfants au dieu Baal. Jérém., c. 19, v. 5. Ils ont consacré leurs fils à Baal en les passant par le feu. Rois, liv. IV, c. 17, v. 16.

3. Le nom d'Osiris, le même dieu que Saturne à Carthage, vouloit dire qui a beaucoup d'yeux. Euseb., *Præp. evang.*, c. 19, p. 27.

4. Une statue du Museo Pio Clementino représente un jeune homme avec tous les attributs de Diane, et l'on voit sur les médailles des rois de Syrie Apollon en habit de femme. *Mus. Pio Clem.*, t. III, pl. 39, p. 50; Vaillant, *Hist. reg. Syriæ*, p. 241, 243.

très déréglée : Jérémie parle des abominations des Sidoniens [1]; les jardins consacrés à Astarté, et qui environnoient toujours les autels de Baal, étoient des lieux de débauche [2], à-peu-près comme ceux qui chez les Grecs servoient aux mysteres d'Isis, et à ceux de Bacchus [3]. Saint Jérôme traduit le nom d'Asera ou Astarté par une dénomination de ce genre [4]. Les Théraphims et les Miphlezoths de l'Écriture sainte étoient de semblables figures que l'on portoit dans les processions, et auxquelles l'idolâtrie attachoit des idées mystiques. Il est donc vraisemblable que les deux côtés de la pierre pouvoient aussi bien représenter le culte des grands dieux que l'indice de leur double sexe. Eusebe assure que les Grecs primitifs n'avoient point d'autres dieux que le soleil et la lune [5], et en effet on retrouve dans les attributs de Diane et d'Apollon [6] des traces de cette antique croyance.

De ces observations on ne peut inférer que ce monument ne soit pas romain, puisque le travail de la pierre n'a rien qui prouve le contraire; mais au moins on peut croire qu'il provient d'une tradition ancienne des premiers peuples, tels que les Carthaginois et les Phéniciens, qui aborderent en Espagne.

PLANCHE XVI

Vue du pont de Martorel et de la montagne du Mont-Serrat.

Il y a peu de personnes qui n'aient entendu parler de la montagne du Mont-Serrat, de la Vierge miraculeuse que l'on y révere, du monastere qui porte son nom, enfin des ermites qui peuplent cette admirable solitude. Deux fois j'ai fait ce voyage dans des saisons opposées, dans

1. C. 19, v. 5.
2. IVe livre des Rois, c. 23, v. 13. Calmet, *Commentaires*.
3. Herod., lib. II; Euterp., c. 47.
4. *Eo quod fecisset in luco simulacrum Priapi*. Paralip., II, cap. 16; v. 16.
5. Euseb., *Præparat. evang.*, lib. I, c. 9, p. 29.
6. Les tauroboles et crioboles en usage dans les mysteres de la grande déesse l'étoient également dans le culte de Diane. Malgré l'opinion de quelques savants, les inscriptions *Dianæ et viribus* le prouvent assez; et cette analogie me confirme dans l'opinion que plusieurs antiquaires ont eue que les *vires tauri*, dans les inscriptions tauroboliques, n'ont pas de rapport aux cornes, mais aux parties sexuelles du taureau. (Voyez Vandales, édit. d'Amst., c. 2, *de ritu tauroboli*, page 32.)

des situations d'esprit différentes, et toujours l'aspect de ce beau lieu me laissoit dans l'ame une impression plus profonde.

Les vues de cette montagne et la description du lieu ne donneront au lecteur qu'une foible idée de ces beautés; mais si le sort le conduit dans ce lieu divin, il partagera notre émotion, et regrettera comme nous de ne pouvoir la peindre.

La route du Mont-Serrat jusqu'à Martorel est la même que celle des royaumes de Valence et de l'Aragon. On sort de Barcelone par la porte de Saint-Antoine, on traverse les belles campagnes qui avoisinent cette ville : à gauche se voient les villages de Sans et de San Boy; à droite ceux de Sarria, de San Just, de Ginestra : on passe à l'Hospitalet et à San Feliu, et par une courte avenue de peupliers on parvient au pont de Molins de Rey, sur lequel on traverse la riviere de Llobregat. Ce pont est bâti d'une espece de pierre de grès rouge, fort belle; sa construction est solide, mais un peu massive : on en sort par une autre avenue pareille; on laisse à gauche le chemin qui conduit à Tarragone et à Valence, et en côtoyant les bords du fleuve on découvre bientôt la vue que représente la planche ci-dessus : à droite le pont antique de Martorel, l'arc de triomphe qui le précede, le vallon arrosé par le Llobregat, et dans le fond à gauche le Mont-Serrat qui domine majestueusement cette belle campagne.

Le village de Martorel, dont on voit les premieres maisons, est l'ancienne Telobis (Τηλοβις) de Ptolémée[1] et de Pomponius Mela[2], située dans le pays des Laletains ou Jaccetains, chez lesquels Annibal passa pour se rendre en Italie, et où fut le théâtre de la guerre entre Sertorius et Pompée.

PLANCHE XVII ET XVIII

Vue du pont et de l'arc de triomphe de Martorel; leur coupe, et leur élévation.

Ce pont est composé de deux arches, dont la plus grande est cintrée en voûte d'ogive. Les fondations sont de construction romaine; mais il a souffert autant par la maniere dont on l'a réparé que par les injures du temps. En observant les piles de la grande arche, on remarque qu'à une certaine hauteur elles décrivoient une courbe plus

1. Lib. II, c. 6.
2. Lib. II, c. 6. Voyez aussi M. de Marca. Lim., *His.*, lib. II, c. 23; et Florez, t. XXIV, p. 20.

petite qui forme le bandeau de l'archivolte; et l'on peut conjecturer que ce pont étoit dans l'origine composé de trois arches à-peu-près égales. Il est également probable que le même arc de triomphe qui termine le pont étoit répété de l'autre côté, ainsi que l'on en voit un semblable à Saint-Chamas, sur le pont de la Touloubre entre Aix et Arles. Les arcs de triomphe, monuments d'invention romaine, étoient dans l'origine les simples portes des villes par où passoient les triomphateurs, et que l'on ornoit des dépouilles des vaincus : on leur donna par la suite une forme plus élégante, et on les consacra spécialement aux guerriers dont ils représentoient les victoires.

Les uns avoient trois arcades, une grande et deux moindres de chaque côté, tels que ceux de Septime-Sévere, de Constantin à Rome, de Marius à Orange; les autres n'avoient qu'une seule porte, et étoient d'un goût plus pur, tels que ceux de Titus à Rome, de Trajan à Ancône, remarquables par leur élégance. Celui de Martorel me semble être à-peu-près de la même époque, et avoir une analogie remarquable avec les monuments du midi de la France; il a beaucoup souffert, et à peine peut-on se figurer sa décoration primitive. Sur le côté du midi on voit des restes de pilastres cannelés qui font supposer qu'ils étoient d'ordre corinthien; l'entablement a été arraché, mais on en trouve la trace dans le massif de l'édifice, et l'on peut aisément distinguer l'architrave, la frise, et la corniche. Sur le milieu du pont on lit une inscription castillane qui apprend qu'il fut réparé pour la derniere fois, en 1768, par les ordres de S. M. le roi Charles III. En sortant de Martorel on passe la riviere Noya, et l'on aperçoit le Mont-Serrat, dont on n'est plus éloigné que de deux lieues.

DESCRIPTION DE LA MONTAGNE ET DU COUVENT
DE MONT-SERRAT

Le Mont-Serrat, entièrement différent des autres montagnes, est un des lieux les plus extraordinaires que l'on puisse voir, et par cela même des plus difficiles à décrire. Qu'on se figure un assemblage de cônes cylindriques immenses, un faisceau de pains de sucre semblables à des pyramides de toute espece, placés sur une assise de rochers isolés dans la

campagne, et élevés à plus de trois mille pieds au-dessus d'elle. Cette structure singuliere a fait donner à la montagne le nom de *Mont-Serrat* ou *Mont-Scié*. Les rochers qui la composent sont formés de pierres calcaires arrondies, de différentes couleurs, de quartz blanc veiné de rouge, de pierres sablonneuses jointes les unes aux autres avec de la terre calcaire et un peu de sable, formant une agglomération connue des naturalistes sous le nom de *poudingue*. Le mastic qui unit ces pierres s'étant décomposé en plusieurs endroits, les eaux ont formé des ravins dont le plus considérable, nommé *Santa-Maria*, divise la montagne en deux parties; la premiere, du côté du midi, dépend de l'évêché de Barcelone, et l'autre, au nord, de celui de Vique. Les restes épars de la terre végétale, échappés à l'entraînement des eaux, et doués d'une force particuliere, ont couvert les intervalles des rochers, d'arbres et de plantes de la plus belle verdure. Ce qui rend cette végétation plus extraordinaire, c'est l'absence totale des sources : le peu de ruisseaux que l'on connoisse ont un cours intermittent, et ne sont autre chose, selon mon opinion, que des eaux de pluie renfermées dans les immenses crevasses de la montagne. Le plateau intermédiaire est composé de pierres poreuses, rougeâtres, disposées par couches horizontales du levant au couchant, et à travers lesquelles filtrent les eaux qui n'en sortent que quand elles sont trop abondantes. Les singularités de cette montagne s'étendent jusque dans son intérieur; elle est, pour ainsi dire, minée par de longs et vastes souterrains en différents sens, et renferme de fort belles grottes de stalactites.

Le Mont-Serrat est ordinairement entouré de nuages qui cachent son sommet ou s'abaissent à sa base. Isolé ainsi au milieu de la plaine, il semble être un temple naturellement consacré à la Divinité; en effet il n'est habité que par des moines de l'ordre de saint Benoît, et des ermites qui font vœu de ne l'abandonner jamais : ici les idées religieuses sont

dans une harmonie imposante avec la grandeur de la nature. A-peu-près au milieu de la montagne et au-dessus des rochers est placé le couvent, et sur les pyramides qui l'entourent, les ermitages qui en dépendent, et qui sont comme autant d'habitations de missionnaires répandues dans les lieux les plus escarpés de ces déserts.

Une image miraculeuse de la Vierge, trouvée dans les cavernes de la montagne, donne au culte particulier qu'on lui rend une origine mystérieuse. Ce fait, rapporté par les écrivains de la Catalogne, est principalement fondé sur une inscription de l'année 1239, conservée dans le couvent, au-dessous d'un grand tableau du même temps. En voici l'extrait :

« Sous le gouvernement du comte de Barcelone, Geoffroi-le-Velu, l'an 880, fut trouvée l'image de Notre-Dame-Sainte-Marie, que l'on voit au maître-autel de l'église. Trois enfants qui gardoient des troupeaux sur la montagne virent un soir descendre du ciel une grande clarté, et entendirent une musique mélodieuse; ils en firent part à leurs parents, qui ayant eu une apparition semblable en instruisirent le bailli d'Olesa et l'évêque de Manresa. Toutes ces personnes se rendirent ensemble au lieu où elles avoient été témoins chacune séparément de ce miracle, et s'approcherent de la lumière céleste : elles découvrirent alors une caverne située à mi-côte au-dessus de Llobregat, entre l'église de S. Michel et le monastere; elles y entrerent, et trouverent l'image de la sainte Vierge qu'elles voulurent transporter à la ville de Manresa; mais étant arrivées au lieu où est situé le monastere, elles ne purent avancer plus loin : instruites par ce nouveau prodige, elles bâtirent une chapelle sur la place occupée aujourd'hui par le maître-autel de l'église. En 976 le comte Borell, jugeant que des femmes étoient en danger dans cette solitude, les transféra à Barcelone dans le monastere des religieuses de saint Pierre le Puellier, et institua à leur place des religieux de l'ordre de saint Benoît, du couvent de Ripoll,

auquel il donna la montagne, le monastere et ses dépendances. »

De pareilles circonstances ont marqué la fondation de plusieurs monasteres. On lit dans les livres saints que des lumieres célestes apparoissoient aux patriarches, aux apôtres, et aux Peres des déserts. Les harpes des chérubins consoloient le solitaire de la Thébaïde; les martyrs expirants sur leurs bûchers tournoient leurs regards vers la gloire céleste brillant au milieu des nuages : sujets poétiques que les peintres espagnols et italiens ont si bien rendus dans leurs tableaux.

La suite de la même inscription a rapport à la fondation du monastere qu'elle attribue au frere Jean Guarin, dont elle contient les aventures singulieres : son crime, son repentir, sa pénitence, et son pardon, y sont décrits en détail, et dans le style des anciennes chroniques.

D'après la premiere partie de cette inscription, il sembleroit qu'il y auroit eu jadis sur le Mont-Serrat un couvent de religieuses qui fut transféré à celui de saint Pierre le Puellier à Barcelone, circonstance qui n'est appuyée d'aucune preuve; non seulement il n'existe dans les archives de ce couvent à Barcelone aucune notion de ce fait, mais les monuments du IXe siecle lui sont entièrement contraires. Le comte Geoffroi-le-Velu, dont nous avons parlé, dota en 888 le monastere de Ripoll qu'il avoit fondé : dans la charte de donation, entre les différentes possessions qu'il donne à Daguin, son premier abbé, on remarque le Mont-Serrat avec toutes les églises qui sont dans le haut et dans le bas de la montagne. *Locum quem nominant* Monte-Serrato *et ecclesias quæ sunt in cacumine ipsius montis vel ad inferiora ejusdem.*

Ce que l'on peut regarder comme certain, c'est que le monastere du Mont-Serrat fut dans l'origine un prieuré dépendant de celui de Ripoll : on a la liste de ses prieurs depuis le commencement du XIe siecle. Il paroît qu'il subsista dans le même état jusqu'en 1410 que l'anti-pape Pierre de Luna,

connu sous le nom de Benoît XIII, l'érigea en abbaye, et le rendit indépendant, ce qui fut confirmé en 1430 par Martin V. Alors le monastere étoit réduit à douze moines, douze ermites, douze chapelains, et douze freres convers; enfin le pape Alexandre VI le réunit à la congrégation de saint Benoît de Valladolid, dont il a toujours fait partie depuis ce temps.

Le monastere est un grand bâtiment situé sur un plateau très resserré, et adossé à la montagne : il est entouré de plusieurs corps-de-logis qui en dépendent, ce qui forme une masse aussi considérable que le lieu peut le comporter [1]. Il semble, dit M. Humbold [2], que la montagne se soit entre-ouverte en cet endroit pour recevoir des hommes dans son sein.

Les bâtiments du couvent ne sont pas d'une architecture très distinguée; mais leur ensemble est majestueux et parfaitement en harmonie avec le site. Ils consistent dans le corps-de-logis des moines, qui jouit d'une très belle vue à l'est et au sud; dans l'infirmerie, l'hospice des étrangers, et celui des pélerins ou des pauvres : ces trois établissements sont également soignés. Les étrangers sont reçus dans l'intérieur du couvent, et avec toutes sortes d'égards. Les pauvres sont distribués en deux salles différentes, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes : à sept heures du matin une cloche se fait entendre depuis la porte de l'église jusqu'à celle de l'enceinte, pour rassembler ces malheureux au lieu où l'on distribue à chacun d'eux une ration de pain; à dix heures et demie on les appelle de la même maniere, et on leur donne alors la même ration de pain, une grande écuelle de soupe, et un pot de vin; à six heures moins un quart on fait la même distribution, et ils passent la nuit dans les salles de l'hospice : ils sont ainsi traités pendant trois jours, et autant

1. Voyez la vue générale de la montagne et du couvent de Mont-Serrat.
2. Éphémérides de Gotha. 1803, tome II, p. 266.

de fois qu'ils repassent au monastere. On voit souvent des personnes pieuses venir par humilité recevoir le pain de l'aumône qu'elles gardent chez elles comme une relique. Une charité encore plus attentive a lieu pour les malades et les pélerins infirmes; on leur ôte leur linge que l'on blanchit, on leur en donne d'autre; les médecins du couvent les visitent deux fois par jour : s'ils ont des femmes ou des enfants, le monastere en prend soin jusqu'à ce qu'ils soient rétablis; on leur rend alors leurs habits en bon état, et on les congédie. Le couvent ne suffiroit pas à cette énorme dépense sans les dons qu'il reçoit de tous les côtés, et qui font les trois quarts de son revenu.

Après avoir traversé la cour, on arrive à la porte principale du couvent devant laquelle sont placées deux statues, l'une de saint Benoît, dont les moines suivent la regle, l'autre de sa sœur sainte Scholastique. De là on entre dans le cloître vieux [1] qui communique à l'église. En traversant ce passage, on lit deux inscriptions remarquables; la premiere en mémoire du fondateur de l'ordre de la Merci, saint Pierre Nolasque qui visita le Mont-Serrat; l'autre concernant saint Ignace de Loyola, qui fit dans un des ermitages sa confession générale, consacra son épée à la Vierge, et passa deux ans dans les grottes de Manresa à composer ses exercices spirituels : tout porte à croire que l'étude qu'il fit au Mont-Serrat des exercices spirituels du P. Cisneros, réformateur de l'ordre, ne lui furent pas inutiles pour la composition des siens. Ces deux grands fondateurs brillent chacun par des qualités qui leur sont propres : saint Pierre Nolasque, vivant dans le temps des croisades, institua un ordre destiné au rachat des captifs chrétiens; le vœu que prononçoient ses chevaliers alloit jusqu'à s'engager à se mettre à la place des malheureux captifs, à porter leurs chaînes s'ils ne pouvoient les en déli-

1. Voyez la vue de ce cloître.

vrer autrement; sacrifice que la piété chrétienne peut seule inspirer. Saint Ignace venu au monde après ces temps héroïques trouva des ennemis plus difficiles à combattre : Luther et Calvin publioient leur doctrine; il entreprit de créer par-tout de zélés apologistes de l'autorité du pape, et par ces nouvelles institutions de combattre les nouvelles erreurs : élevé dans les camps, il considéra l'église comme une grande armée qui doit se distribuer sur tous les points attaqués, et obéir aveuglément à ses chefs. Saint Pierre Nolasque prescrivit aux militaires les vertus chrétiennes; saint Ignace donna au clergé la discipline et l'activité militaire.

L'église de Mont-Serrat est composée d'une seule nef : elle fut rebâtie en 1560, et terminée en 1599. La translation de l'image de la sainte Vierge de l'ancienne église dans la nouvelle se fit avec un grand appareil; le roi Philippe III y assista avec un grand nombre de seigneurs, ainsi que tous les moines et les ermites descendus pour cette cérémonie.

Les habitants de la montagne, divisés en quatre classes, composant les moines, les ermites, les enfants de chœur, et les freres convers, se succedent dans leurs prieres; de sorte que les exercices spirituels ne sont jamais interrompus. La disposition des lieux est telle que de plusieurs ermitages on entend les chants du monastere, et que les sons des cloches des différents ermites répétés par les échos se correspondent dans les détours de la montagne. Le voyageur, qui parcourt cette belle retraite, passe ainsi rapidement du chant des oiseaux à la musique céleste, de l'odeur des plantes aromatiques à celle de l'encens, et des merveilles du créateur à la solennité de son culte. Parmi les enfants de chœur, qui sont au nombre de vingt-quatre, on a vu des enfants des premieres familles de l'Espagne que leurs parents consacroient dans leur jeunesse au culte de la Vierge.

Les ermites du Mont-Serrat sont au nombre de douze,

sous la dépendance du pere abbé, et sous la direction d'un pere du couvent qui habite le premier ermitage, celui de saint Benoît. Ils font profession, comme les moines, mais ils ne sont point ordonnés prêtres; ils font de plus le vœu de ne jamais sortir de la montagne; ils ne descendent même au monastere que certains jours de l'année, pour de grandes fêtes, ou quand ils sont malades. La regle qu'ils suivent est très austere; ils font maigre toute l'année, et jeûnent presque tous les jours : leur nourriture consiste en un peu de poisson, du pain, du vin que leur fournit le couvent, et des légumes qu'ils cultivent eux-mêmes. Leurs maisons sont d'un seul étage, et d'une architecture différente, suivant que le lieu l'a indiqué : elles renferment une petite chapelle, une cuisine, une cîterne où ils conservent l'eau, un oratoire, une chambre où est la paillasse sur laquelle ils couchent, et près de là un jardin peu étendu, et quelquefois une petite galerie à jour où ils placent des pots de fleurs. Presque tout leur temps est employé en exercices de piété; leur seul délassement, dans l'intervalle des prieres, est la culture de leur jardin, et le travail de petites croix qu'ils donnent aux voyageurs qui les visitent : leur société se compose des oiseaux tellement familiers avec eux, qu'au moindre signal ils accourent de tous côtés prendre leur nourriture de leurs mains. On peut diviser ces ermites en deux classes; ceux qui cherchent dans la solitude un asile contre leurs passions ou contre l'injustice des hommes, et ceux qui embrassent la vie religieuse par vocation : ces derniers commencent souvent par habiter le monastere, et le quittent bientôt pour une vie plus austere par le même desir de la perfection qui leur avoit fait quitter le monde.

Quel que soit le motif de leur résolution, il regne bientôt dans leurs idées et dans leur aspect la même uniformité que dans leurs costumes et leur pénitence : on voit rarement en eux cette imagination sombre et hardie des solitaires du dé-

sert, ce zele religieux qu'excitoient alors l'incrédulité et la persécution. Les ermites du Mont-Serrat ont des vertus plus douces, et habitent des lieux moins sauvages : *ce sont des hommes simples et droits de cœur qui craignent Dieu. et fuient le mal;* la paix regne sur leurs visages; ils semblent n'avoir jamais eu d'autre habitation que la montagne, et d'autres jouissances que la vie qu'ils y menent.

Pendant les troubles de la France, obligé, comme beaucoup d'autres, d'être loin de mon pays, je visitai le Mont-Serrat, et les charmes de ce lieu diminuoient mes regrets. « J'envie « votre sort, dis-je à l'un des ermites; combien ce séjour doit « vous paroître doux à habiter! » — « Ce lieu est beau, répondit « le solitaire; mais il en est un plus beau encore ». Six ans après je revis le même homme; il ne me reconnut point. Les étrangers qui visitent la montagne sont pour ses habitants comme *la mémoire d'un hôte qui passe, et n'est qu'un jour dans le même lieu.* Moins triste qu'à mon premier voyage, je trouvai la vie des solitaires plus dure, et je ne pus m'empêcher de le témoigner. « Elle a ses privations, me dit le même « ermite; mais elle n'est que passagere ». Cette tranquillité dans le bien et dans le mal donne une idée de leur caractere en général, et contribue avec leur sobriété à les conduire à une longue vieillesse : aussi est-il remarquable que les ermites se renouvellent tous à-peu-près dans le même âge, et ont l'air d'être toujours les mêmes.

L'ermitage de saint Jérôme, le plus élevé de tous, est toujours habité par un jeune homme, qui descend dans un autre plus bas à mesure qu'il meurt un de ses confreres : ils se rapprochent ainsi du couvent en vieillissant, à moins qu'ils ne préferent rester dans les ermitages qu'ils occupent. Il y a tant de prétendants à ces places austeres que l'abbé est embarrassé dans le choix des remplaçants : celui qui est nommé vient prendre possession de sa nouvelle demeure, il pare la chapelle, range les livres, monte la pendule; et lorsque ces

premiers soins sont remplis, ainsi que les longues prieres qui les interrompent, il visite le jardin, lit dans la galerie les sentences qui y sont écrites à côté de l'eau bénite et de la tête de mort, arrose les pots de giroflée qui sont au-dessous, et vient finir les petites croix que la mort de son prédecesseur a laissées imparfaites.

Philosophes, hommes d'état, artistes, voyageurs enfin de toute espece, venez faire un pélerinage au Mont-Serrat, vous y trouverez chacun dans vos idées un tribut d'hommage à lui rendre : ceux qui parmi vous étudiant les passions des hommes ont appris à les plaindre, verront ici un asile assuré contre elles; ceux qui pensent que la morale est indépendante de la religion, aimeront ici dans la religion le plus bel œuvre de la morale : un hospice de pauvres et d'infirmes entretenu par des bienfaits inconnus, un couvent qui n'a de revenus que des aumônes, et qui ne dépense ses revenus qu'en aumônes, ceux qui livrés aux affaires publiques ou à l'économie politique n'estiment les peuples que par leur industrie et les pays que par leur culture, trouveront ici des jardins fleuris, des habitations ornées, des hommes heureux, là où les Romains n'avoient point pénétré et où l'on est encore surpris de pouvoir atteindre. Vous sur-tout pour qui j'écris, amis des arts, admirateurs passionnés de la nature, venez contempler tous les genres de contrastes et d'harmonies pittoresques! chaque coin de la montagne vous offrira un nouveau tableau, chaque moment du jour un effet plus piquant. Mais si vous voulez juger de toute la majesté de ce lieu, de toute sa fraîcheur, attendez que le soleil couchant ait tracé dans la mer la grande ombre de la montagne, que les brises du soir fassent passer plus rapidement les nuages à travers les rochers; alors commencez votre course solitaire : ne craignez pas les précipices de la montagne! si les éléments ont par-tout creusé des abymes, la religion a pratiqué par-tout des appuis; des chemins nommés *échelles*, et semblables à l'échelle mys-

tique de Jacob, vous conduiront jusqu'au sommet de la montagne qui se perd dans les nues. Ne craignez point de rencontrer des brigands dans ces défilés : le crime n'entre ici qu'avec le repentir; on n'y voit pas même une bête venimeuse; les oiseaux l'habitent seuls, et vivent en communauté avec l'homme, parceque l'homme y est pur comme dans les premiers jours du monde, et que le lieu qu'il habite est beau comme le jardin d'Éden. Combien de fois n'avons-nous pas été surpris par la nuit, errant sans but dans la vapeur des nuages ou l'ombre des ravins : nous attendions alors que la lune éclairât les murs blancs de quelque ermitage, qui paroissoit argenté sur le bleu foncé du ciel et la teinte grisâtre des rochers. Si la nuit étoit trop sombre, les sons de la cloche lointaine nous servoit alors de guide; à deux heures elle se faisoit entendre, une lumiere paroissoit en même temps, et l'ermite dont nous connoissions les devoirs sembloit aussi connoître notre situation. Arrivés près de sa demeure, nous approchions des murs de sa chapelle; là nous distinguions, par les fentes de la fenêtre, le vieillard à genoux, et nous nous éloignions en silence pour ne pas troubler sa priere. Il nous sembloit voir écrite sur le haut de sa porte l'inscription du temple d'Épidaure : *L'entrée de ce lieu n'est permise qu'aux ames pures.*

Nous avons indiqué en général ce que le Mont-Serrat présentoit de plus remarquable : le lecteur jugera mieux de chacune de ces beautés par la suite de notre voyage, comprise dans l'explication particuliere des planches; il y trouvera des observations intéressantes qui nous ont été communiquées sur plusieurs parties de ce lieu et le caractere de ses habitants.

EXPLICATION DES PLANCHES

PLANCHE XIX

Vue générale de la montagne et du couvent de Mont-Serrat.

Au sortir de Martorel on aperçoit le Mont-Serrat, qui paroît dans l'éloignement comme surmonté d'un amas d'édifices informes et ruinés : il s'étend longuement dans la plaine, et se lie à droite et à gauche à des collines assez arides : les pointes de ses sommets forment des découpures qui n'ont rien de grand ni de beau ; ses flancs ne présentent que des rochers dépouillés, d'un gris foncé, et rayés d'une végétation noirâtre qui regne dans toutes les fentes et interstices des masses et qui de loin ressemble plus à de la poussière qu'à des plantes. On arrive à Colbato, où deux chemins se présentent pour monter au monastere : l'un sert aux voitures, il est bon et bien entretenu ; l'autre est beaucoup plus court, mais il n'est praticable qu'à cheval : nous choisîmes ce dernier qui offre des sites plus variés et plus pittoresques. Il s'éleve en tournant autour de la montagne au milieu des rochers encore privés de végétation ; car c'est une chose particuliere au Mont-Serrat, que, contre l'ordinaire des autres montagnes, il est plus riche et plus fertile à mesure qu'il s'éleve : il semble qu'il y ait dans cette singularité quelque rapport avec cette religion à laquelle il est consacré, et qui paroît d'abord aride à ceux qui la contemplent dans l'éloignement, mais qui fait trouver, à ceux qui en gravissent les sentiers difficiles, des asiles agréables et une ombre protectrice. En s'élevant le long des flancs du mont, on voit s'étendre à ses pieds les plaines environnantes, la culture réguliere des oliviers formant de grands quinconces et contrastant agréablement, par la teinte cendrée de leur feuillage, avec la verdure d'émeraude des pins qui balancent leurs longues tiges sur les collines ; les sinuosités du Llobregat serpentant à travers la plaine découverte, et se perdant au loin dans la mer dont la ligne bleuâtre borde l'horizon : souvent on s'enfonce dans les plis de la montagne, et cette belle vue s'aperçoit entre deux avancements des rochers, comme dans une bordure bronzée. A mesure que l'on s'éleve, on est plus frappé des formes bizarres de ces masses de roches et de la beauté de la végétation qui les unit : des plantes odorantes bordent le chemin, et couvrent la terre ; de tous côtés des berceaux de verdure se balancent sur la tête en laissant

par intervalle apercevoir de profonds précipices et de hautes pyramides. Après avoir parcouru environ la moitié de la circonférence du mont, le chemin tourne; et, perdant de vue la plaine, on se trouve dans la direction du couvent, qu'on ne tarde pas à apercevoir dans le sein d'un des plus vastes enfoncements de la montagne. C'est la vue que représente cette planche : elle est prise de l'ermitage abandonné de Saint-Michel. Il est impossible de ne pas s'arrêter dans ce moment, frappé du beau tableau qui s'offre à la vue : le couvent adossé à la haute muraille de rocher, son architecture simple, son clocher gothique, le sentier escarpé qui y conduit en serpentant au-dessus des précipices; le cirque resserré de la montagne qui s'éleve à pic au-dessus du bâtiment, et semble soutenir à peine des masses prêtes à l'écraser; les riches sillons de verdure dont il est rempli; les cônes plus grands et plus multipliés qui le couronnent, et qui portent à une étonnante hauteur sur leurs tuyaux alongés les fragiles édifices de plusieurs ermitages; la magie de couleur de ces rochers gris de fer, de cette sombre verdure, de cet édifice rougeâtre, et de ce ciel d'azur; le son des cloches s'unissant aux accords des instruments de musique et des jeunes voix qui s'exercent à chanter les louanges de Dieu : tous ces objets, frappant à-la-fois, impriment dans l'ame l'étonnement, le respect, et l'admiration.

PLANCHE XX

Entrée du couvent par la route des voitures.

Cette vue est prise de l'endroit où le chemin fait un coude pour arriver au couvent. Sur le devant on a représenté une scene très commune dans la montagne; c'est une dame qui arrive nu-pieds, et ayant fait vœu d'aller sur les genoux depuis l'entrée du monastere jusqu'au maître-autel de l'église : les forces lui manquent au moment d'arriver, et les peres du couvent accourent pour la secourir. Il y en a toujours quatre qui sont préposés pour relever de ces sortes de vœux et les convertir en d'autres pénitences plus faciles, comme des oraisons, des prieres. Plusieurs grands seigneurs d'Espagne ont fait des pélerinages au Mont-Serrat en portant des cierges, des croix de bois, ou des morceaux de fer, qu'ils offroient à la Vierge. Cet usage précédoit jadis ou suivoit toutes les grandes entreprises. Joinville [1]

1. Joinville, *Hist. de S. Loys.*, p. 23, éd. *in-folio.*

raconte qu'avant de partir pour la Terre-Sainte il entreprit ainsi plusieurs pélerinages, *tous à piés deschaux et en langes.*

PLANCHE XXI

Situation respective des ermitages et du couvent de Mont-Serrat.

Nous ne prétendons point avoir tracé ici la carte du Mont-Serrat : ce plan est une simple esquisse pour servir à l'intelligence du texte, et donner une idée de la situation du couvent et des ermitages qui en dépendent, ainsi que l'indiquent les numéros du plan.

Nº 1. Le couvent.
2. Ermitage de Sainte-Anne.
3. — de Saint-Jérôme.
4. — de Saint-Antoine.
5. — de Saint-Sauveur.
6. — de la Trinité.
7. — de la Sainte-Croix.
8. — de Saint-Dimas.
9. — de Saint-Benoît.
10. — de Saint-Michel.
11. — de Saint-Jacques.
12. — de Sainte-Madeleine.
13. — de Saint-Onufre.
14. — de Saint-Jean.
15. — de Sainte-Catherine.
16. Grotte de la Sainte-Vierge.

On distingue sur ce plan les circuits que décrit la route des voitures, et les différents chemins qui conduisent aux ermitages.

PLANCHE XXII

Vue de l'entrée du monastere et de l'hospice de Mont-Serrat.

A peine entré dans l'enceinte du monastere, on découvre la vue représentée par cette planche, et l'on reconnoît la distribution des bâtiments du couvent, que nous avons indiquée plus haut. A droite, le logement des moines, le cloître, l'église, etc.; à gauche, l'infirmerie, l'hospice des pauvres; et dans le fond un des chemins pour monter aux ermitages, nommé *escala*. Cette planche représente une des fêtes

de l'année, où le nombre des pélerins se monte quelquefois à quatre mille : ils arrivent de la Navarre, du Roussillon, de l'Aragon; ils sont alors obligés d'habiter en plein air, mais rien ne leur manque pour la nourriture.

PLANCHE XXIII

Cloître principal du monastere de Mont-Serrat.

Le cloître vieux que représente cette planche forme un péristile gothique autour duquel sont suspendus les *ex voto* ou tableaux représentant les événements où l'intercession de la Vierge a été utile. On y conserve de petits navires, des peaux de crocodiles, des chaînes de fer, apportés par les pélerins qui visitent la montagne. On y voit les banderolles prises à la bataille de Lépante sur les Turcs, et le fanal du vaisseau d'Ali-Pacha, offert par don Juan d'Autriche. Ce prince avoit une dévotion particuliere à la Vierge de Mont-Serrat; il en avoit même visité les ermitages, et avoit témoigné le desir d'y finir ses jours, comme son pere Charles-Quint les termina dans le couvent de Saint-Just, dans l'Estramadoure.

PLANCHE XXIV

Vue de l'église de Mont-Serrat.

Cette église est composée d'une seule nef, grande, et décorée de tous côtés d'arabesques dorés : la lumiere n'y pénetre que foiblement, sur-tout dans la partie du chœur séparée de l'autre par une grille que nous avons cru devoir supprimer, afin de donner une idée plus juste de l'ensemble. Autour de cette grille, et des deux côtés du chœur, sont suspendues soixante-quatorze lampes d'argent qui brûlent sans cesse en l'honneur de l'image de la Vierge, placée au-dessus du maître-autel. Cette image est de bois noirci, comme celle du sanctuaire de Tolede et plusieurs madones en Italie : ses traits sont nobles, et ressemblent aux peintures que l'on voit sur les manuscrits grecs du bas empire. Il y a deux chapelles qui sont encore consacrées spécialement pour la confession et l'usage des pélerins françois. L'église est très riche; le chœur et le sanctuaire sont couverts des matieres les plus précieuses, qui le paroissent encore davantage sous la couche de rouille et de fumée dont le temps et l'encens les ont empreintes : les lampes, qui regnent en cordon autour du chœur, rassemblent

ordinairement toute la clarté sur ce riche sanctuaire à la maniere des effets de Rembrandt.

Il faudroit écrire un volume si l'on vouloit détailler tout ce qui se trouve dans le trésor de cette église, hommage de la piété des souverains et des seigneurs du monde chrétien : chandeliers, bustes, croix, encensoirs, reliquaires, calices, sont brillants d'or et de pierreries; mais rien n'égale l'éclat des couronnes et des autres ornements de la Vierge. Au milieu de ces richesses un amateur des arts distingue un beau camée antique représentant une tête de Méduse.

La Vierge de Mont-Serrat a des églises sous son invocation à Vienne, à Madrid, et même à Rome. Des empereurs et des rois ont souvent fait des pélerinages à son sanctuaire : Charles-Quint y monta neuf fois, et mourut tenant à la main un cierge qui avoit été béni à son autel.

PLANCHE XXV

Vue du jardin de Mont-Serrat.

Ce que l'on appelle le jardin du monastere est un terrain étroit qui s'étend à l'est au-dessus du chemin par où l'on arrive : on y jouit d'une belle vue qui se prolonge, lorsque le ciel est pur, jusqu'aux isles Baléares. Les moines se promenent ici quelques instants avant ou après leurs offices; mais leur véritable jardin est la montagne même, et il n'en existe pas de plus beau parmi ceux que l'art ou la nature ont voulu embellir.

Cette vue donne une idée du plateau sur lequel est bâti le monastere, et de l'aspect des montagnes qui l'entourent.

PLANCHE XXVI

Vue de l'ermitage de Sainte-Anne.

Trois chemins principaux menent aux ermitages : le premier conduit à celui de Sainte-Anne par une montée assez rude; le second, sur la route de Colbato jusqu'à l'ermitage de Saint-Michel, se détourne à droite, et passe par tous les ermitages, excepté ceux de Saint-Onufre et de Sainte-Madeleine, il est praticable à cheval : le troisieme enfin est un escalier très escarpé, nommé échelle, *escala*, par lequel on grimpe perpendiculairement au-dessus du couvent jusqu'à l'ermitage de la Sainte-Croix. Tous ces chemins offrent des beautés différentes

que nous allons essayer de décrire le plus succinctement qu'il nous sera possible.

Nous partîmes le dimanche à quatre heures du matin pour aller assister à la messe des ermites qui se dit dans l'ermitage de Sainte-Anne. Un pere du couvent vint nous prendre, et nous éclairoit de la foible lumiere de sa lanterne. Nous montâmes par le premier des chemins dont nous venons de parler : quoiqu'il n'y eût point de lune, le ciel pur et étoilé permettoit de distinguer les masses énormes des cônes suspendus de tous côtés sur nos têtes, et que le vague de la nuit grandissoit encore; du côté de la plaine on n'apercevoit qu'une vaste étendue de brouillard bordé par les sommets des coteaux environnants, derriere lesquels un léger crépuscule s'annonçoit déja par des nuances de pourpre et d'azur. Dans ces lieux extraordinaires les scenes les plus communes de la nature prennent un caractere sublime, comme les mots simples dans les situations fortes. Nous montâmes longtemps dans les cavités des rochers, dont l'aspect devenoit plus imposant au sein de cette mystérieuse obscurité : le religieux accoutumé à ces grands spectacles marchoit tranquillement appuyé sur son bâton, et sourioit de notre admiration. Arrivés à l'ermitage, nous entrâmes dans la chapelle éclairée seulement d'une lampe : elle est assez grande, d'une forme longue et cintrée, garnie de douze stales de bois noir. Plusieurs ermites étoient déja en prieres; un d'eux sonna la cloche, et nous les vîmes arriver au nombre de dix, les autres étoient absents ou malades : ils prierent quelque temps, après quoi on alluma deux cierges. Le prêtre entra, commença la messe qui fut servie par un des ermites. C'étoit un beau spectacle de voir ces dix vieillards à longue barbe, vêtus de leur robe brune, et dont les figures vénérables et uniformes, rangées des deux côtés de l'édifice, sembloient deux rangs de bienheureux prosternés devant le trône de l'Éternel [1]. Le jour, qui commençoit à paroître à travers les vitraux colorés de la fenêtre, confondoit sa lumiere pâle avec celle des cierges, et les oiseaux du dehors mêloient leurs chants gais au grave murmure de la priere. En sortant de cette demeure, je dessinai la vue de cette planche qui représente l'ermitage de sainte Anne dominé dans le lointain par deux immenses pyramides : quelques pas au-dessous, on découvre le monastere entouré de nuages, tel qu'on le voit sur la planche suivante.

1. *Et viginti quatuor seniores ceciderunt coram agno,* etc.
Apocal., cap. 5, v. 8.

PLANCHE XXVII

Vue du couvent de Mont-Serrat prise de la montagne.

Cette vue offre l'aspect de la plaine dans le lointain. Toute la région moyenne est ordinairement, le matin, couverte de nuages, au-dessus desquels s'éleve le couvent immobile sur son rocher, et présentant une image de la situation des hommes pieux qui l'habitent, au-dessus des illusions passageres du monde. A gauche on découvre l'ermitage de saint Dimas, placé perpendiculairement sur le couvent, et qui seroit, ainsi que lui, bouleversé, si une roche intermédiaire qui avance, et n'est soutenue que d'un côté, venoit à s'écrouler : cet évènement a déja eu lieu anciennement, et une partie de l'infirmerie du couvent fut alors écrasée. En quittant l'ermitage de sainte Anne, nous suivîmes la route du vallon qui conduit à l'ermitage le plus éloigné, celui de saint Jérôme, dont la chapelle est placée sur le point le plus haut de la montagne : le sentier qui y mene circule à travers des bosquets de la plus riche verdure; une innombrable variété de plantes odorantes se mêle en désordre à des arbres plus élevés, tels que les chênes verds, les amandiers, les micocouliers, etc., dont les branches ombragent un petit chemin naturellement sablé et peigné : de temps en temps le brouillard, qui voloit rapidement autour de nous, laissoit appercevoir, comme derriere un voile, d'immenses cônes qui par l'effet du mouvement de la vapeur sembloient s'avancer eux-mêmes sur nos têtes. Après avoir monté environ une heure et demie, nous arrivâmes à l'ermitage de saint Jérôme. Il est difficile d'imaginer une situation plus terrible, et plus faite pour éprouver l'ame du solitaire qui l'habite : perché sur d'immenses masses de rochers, entourés d'abymes, l'homme y semble abandonné par la nature comme par ses semblables; le cœur se serre en voyant les larges fentes des rochers, leurs dos arrondis et glissants souvent couverts de verglas et de neige, leurs gouffres sans fonds, et l'image d'un désert, où l'on ne pourroit trouver sa vie qu'en risquant vingt fois de la perdre. J'écrivis sur la porte : *Sed secura quies et nescia fallere vita.*

Pendant que nous montions à la chapelle de saint Jérôme, le temps s'éclaircit, et le soleil vint nous aider à contempler le plus beau spectacle que l'on puisse se figurer, et qu'il est également difficile de peindre ou de décrire. Le brouillard en se dissipant avoit ouvert à nos pieds la profonde étendue des plaines; mais une mer de nuages les couvroit encore, et ne laissoit appercevoir que les montagnes dont elles étoient

surmontées, et qui élevant leurs sommets au-dessus de ce singulier océan en paroissoient former les rivages; de cette fumée blanchâtre sortoient peu-à-peu les clochers des villages, les sommets des collines submergées par ce brillant déluge, tandis que le ciel d'azur et sans nuages s'étendoit au-dessus, et sembloit avoir laissé tomber ses voiles sur la terre. Du côté de la montagne la scene n'étoit pas moins étonnante : le brouillard formoit tout alentour un chaos, et ne laissoit à découvert que les longs cylindres des rochers qui s'élevoient au-dessus de lui, et présentoient l'aspect singulier de tours, d'obélisques, et de tuyaux d'orgues immenses. Il est impossible de trouver des termes de comparaison pour des choses uniques dans la nature : ce lieu est entièrement différent des autres montagnes; on n'y voit pas ces sommets couverts d'une neige éternelle, ces torrents qui entraînent dans leur cours les arbres déracinés, et roulent avec fracas leurs eaux à travers les rochers; on ne s'enfonce point dans des forêts antiques comme le monde, et où la hache n'a jamais pénétré : les Alpes, les Pyrénées, les montagnes du Tirol et du nord, n'apprennent point à connoître ce lieu tout à la fois et plus doux et plus imposant. Nous quittâmes la chapelle de la Vierge pour visiter l'ermitage de saint Antoine, situé entre deux vallées bornées par une enceinte de cônes : la plaine ne s'y apperçoit point, la solitude y est profonde; il convient mieux à la tristesse qu'à la contemplation; rien n'y rappelle le monde que l'on fuit et les choses que l'on regrette. Un chemin conduit de l'ermitage de saint Antoine à celui de saint Sauveur dont la situation est fort belle : des cônes immenses s'élevent des deux côtés, et le bâtiment paroît au milieu, comme un nid d'oiseau, entre deux colonnes. A peu de distance de ce lieu on trouve une croix de bois, et deux sentiers se présentent; l'un descend au midi à l'ermitage de saint Benoît, et l'autre à celui de la sainte Trinité.

PLANCHE XXVIII

Ermitage de la sainte Trinité.

Cet ermitage est situé au bas d'un coteau, et dans un des sites les plus pittoresques : il est entouré d'une végétation riche, et rapelle les tableaux de Gaspre Poussin, ou de Salvator-Rosa; les bâtiments sont plus vastes et mieux distribués que ceux de ses voisins, et ressemblent à ces jolies maisons de campagnes des environs de Florence. A peu de distance de l'ermitage de la Trinité, et en descendant vers le levant, on trouve celui de sainte Croix, bâti sur le sommet

d'une roche, et perpendiculaire comme elle sur le couvent dont on entend les chants et les prieres : un peu au-dessus en montant est situé l'ermitage de saint Dimas.

PLANCHE XXIX

Ermitage de saint Dimas.

Il suffit de jeter les yeux sur cette planche pour juger du singulier aspect que présente cet ermitage. Plusieurs circonstances ajoutent à l'intérêt qu'il inspire. C'est ici que se rendit saint Ignace, partagé entre la grace qui commençoit à opérer en lui et le souvenir du monde qui le retenoit encore; il rencontra l'ermite de ce lieu, nommé Chaconne, et Français d'origine : touché par ses exhortations, il fit à ce prêtre sa confession générale dans la chapelle qui subsiste encore, et que nous visitâmes. L'ermite nous montra l'intérieur de son ermitage que représente la planche suivante, et d'après lequel on pourra se faire une idée de tous les autres.

PLANCHE XXX

Intérieur de l'ermitage de saint Dimas.

La vue de cette planche représente la salle dans laquelle l'ermite se tient ordinairement, où il dîne, travaille, et reçoit les étrangers : on voit dans le fond son oratoire et ses livres. Nous fûmes témoins de la scene que représente cette planche : l'ermite, assis à table devant sa fenêtre, appela en sifflant les oiseaux, qui vinrent prendre dans ses mains des petits morceaux de pain et des amandes; ils ne se dérangerent pas pour nous, comme si la présence de l'ermite leur eût répondu de notre conduite à leur égard : c'est sur-tout au printemps qu'ils accourent en foule lorsqu'ils nourrissent leurs petits; à peine ceux-ci peuvent-ils voler qu'ils les emmenent avec eux pour leur apprendre où ils peuvent trouver leur nourriture, et leur laisser en héritage les bienfaits de leur hôte. Cette singularité n'est point une circonstance dépendante des soins d'un homme qui se seroit opiniâtré à les apprivoiser; elle existe sur cette montagne de temps immémorial : dans une vieille histoire du duc d'Épernon, on trouve que ce seigneur fit un pélerinage au Mont-Serrat, et fut témoin de la scene que nous venons de décrire. Il est aisé d'expliquer cette particularité; les oiseaux n'ont aucun ennemi dans ce lieu tranquille; ils ne

voient point d'enfants qui dénichent leurs petits, de chiens ou de chats qui les détruisent, de chasseurs qui les poursuivent ou les effraient; l'homme est pour eux un bienfaiteur naturel; ils suivent la robe d'un ermite comme ils grimpent aux arbres; et leur confiance à cet égard n'a été trompée qu'une fois. L'ermite de saint Dimas me raconta qu'un voyageur ayant essayé de leur donner aussi à manger, l'un d'eux vint en effet prendre dans sa main un noyau de pomme de pin; mais l'étranger referma la main pour le saisir : le bruit que fit alors l'oiseau en se débattant épouvanta tellement les autres qu'ils furent quinze jours sans se représenter chez l'ermite, et ce ne fut qu'en le voyant long-temps seul qu'ils revinrent. L'action de ce voyageur rappelle la cruauté du gouverneur de la Bastille, qui écrasa l'araignée que Pelisson avoit apprivoisée dans sa prison.

PLANCHE XXXI

Ermite en méditation.

Les seuls délassements des ermites, dans les intervalles de leurs exercices religieux, sont les promenades qu'ils font aux environs de leur demeure, encore sont-elles mêlées de méditations et de prieres : souvent on voit ces solitaires escalader les rochers les plus élevés pour y planter une croix, image des conquêtes de la religion sur les pays sauvages; quelquefois assis devant la porte de leur maison comme les vieillards d'Homere ou les patriarches, ils regardent en silence les vagues lointaines de la mer, la fumée des villes qui se mêle aux brouillards de la vallée, et voient sans envie ces *inania regna et vacuas domus*. En considérant leur vêtement antique, leur aspect vénérable, et les sites variés de la montagne, on les prendroit tantôt pour des philosophes pythagoriciens errant dans les bosquets de l'Académie, tantôt pour des peres du désert gravissant les rochers de la Thébaïde.

PLANCHE XXXII

Ermitage de saint Onufre.

Pour se rendre à cet ermitage, situé de l'autre côté de la montagne, il faut prendre un sentier assez pénible qui passe par l'ermitage de sainte Anne, ou retourner au couvent, et suivre la seconde des routes dont nous avons parlé, celle qui est praticable à cheval; comme elle est plus facile et qu'elle a été mieux décrite, nous n'entrerons pas

dans autant de détails que sur la premiere. Les ermitages que l'on rencontre en la suivant sont ceux de saint Jean et de saint Onufre, et un peu plus haut, dans un interstice étroit, celui de sainte Magdeleine, enfoncé au milieu de deux murailles de rochers, et entièrement dominé par une pierre énorme. L'ermitage de saint Onufre, que représente cette planche, semble appliqué au rocher sans que rien ne le soutienne; mais cette demeure, en apparence si resserrée, est agréable et ornée dans son intérieur : plusieurs pieces basses, mais commodes, se succedent entre le rocher et la muraille; un vestibule ouvert, une chambre, une chapelle, une cuisine, des fleurs, le soleil du midi, des arbres dont les branches montent jusque sous les fenêtres, la vue magnifique de la plaine : cette réunion compose une habitation capable de dissiper toutes les peines, aussi l'ermite est-il un homme très gai; il nous dit qu'il étoit là depuis seize ans, et n'avoit pas éprouvé un seul moment d'ennui. Son humeur enjouée prouve que le goût de la solitude n'est pas uniquement réservé aux caracteres mélancoliques. L'ermitage de saint Onufre est attenant à celui de saint Jean qui jadis lui étoit réuni; mais on a détruit la communication; et quoique les deux habitants puissent se parler par leurs fenêtres, il leur faut une demi-heure pour se visiter. Rien ne paroît si étrange que ces longs et étroits bâtiments appliqués au rocher, comme des cages à un mur, et ressemblants à une large ceinture qui l'entoureroit par le milieu. Non loin de ces deux ermitages est celui de sainte Catherine, placé sur le revers de la montagne.

PLANCHE XXXIII

Vue de la grotte de la Vierge du Mont-Serrat.

La chapelle de la sainte Vierge est située dans l'endroit même où a été trouvée son image. Cette habitation n'a rien de remarquable que l'agrément de la vue; on y plonge sur les plaines où serpente le Llobregat, et l'on a près de ses yeux les belles murailles de la montagne, dont les rochers sont couverts d'une toison de verdure et de fleurs. On descend pour y arriver un chemin qui suit l'enceinte des rochers et domine d'affreux précipices : l'écho des chants et des instruments de musique du couvent s'étend au loin dans le vallon, comme le bruit d'un concert, et transporte ainsi dans la solitude le souvenir des plaisirs du monde.

PLANCHE XXXIV

Vue de l'ermitage de saint Benoît.

Le dernier des treize ermitages est celui de saint Benoît, situé au milieu de tous les autres; il est la demeure du vicaire et directeur des ermites. Cet ermitage, qui domine le côté droit de la montagne, a la vue sur la partie opposée que nous venons de décrire : devant lui s'éleve une enceinte composée de quatre grands cônes réunis à leur base; le premier et le plus considérable présente la forme d'un pain de sucre, dont le sommet est replié comme le haut d'un bonnet; à son flanc absolument nu est appliqué l'ermitage de saint Jacques, dont le petit bâtiment n'est qu'une muraille perpendiculaire collée à la muraille inclinée du rocher, ainsi que celle des ermitages de saint Onufre et de saint Jean. L'ermite voit de l'intérieur de son jardin cet aspect varier sans cesse, suivant la hauteur du soleil qui frappe quelques parties des rochers, et fait de larges ombres portées sur d'autres : les nuages qui circulent à travers les pointes de ces grandes masses leur servent aussi d'oppositions et de contrastes.

Nous avons indiqué les deux principaux chemins pour monter aux ermitages : le troisieme et le plus difficile part de l'enceinte même du monastere, il s'appelle *escala*, échelle, et c'est en effet un escalier escarpé dont les marches irrégulieres ont quelquefois trois pieds de haut : le grand Condé, pendant le séjour qu'il fit en Catalogne, y monta en bottes; ce fait est consigné dans une histoire du Mont-Serrat écrite en français par un des moines, nommé Montagut. Si ce chemin est plus pénible que les autres, en revanche il étonne davantage : au bout de quelques minutes on se trouve transporté comme dans une région différente, où les aspects sont plus frappants, parce qu'ils se succedent plus vite : au-dessous et à une immense profondeur, on voit le toit du monastere, et tout autour, entre les vuides et les intervalles de la montagne, on distingue l'immensité des terres semblable à un plan topographique; les villes paroissent des points, les rivieres des filets d'eau, les montagnes une chaîne de nuages, et la mer une ligne imperceptible dans le ciel. Les moments où l'on s'arrête en contemplant ce spectacle jettent l'ame dans des réflexions involontaires : on voit sous ses pieds tout un monde orageux, et autour de soi tout un monde tranquille, des habitations, des hommes d'une autre espece, et comme une région intermédiaire entre le ciel et la terre. On ne peut alors s'empêcher de rendre hommage à cette reli-

gion sans laquelle ces beautés ne seroient qu'un objet de pure curiosité, nul pour le cœur et vuide pour la pensée; cette religion qui peuple ainsi les lieux de la terre trop élevés pour le commun des hommes, comme elle s'empare des ames trop sublimes pour les petits intérêts du monde. On peut se convaincre, en causant avec les ermites du Mont-Serrat, que la cause la plus ordinaire de leur vocation est la ferveur religieuse; ce n'est en général ni le chagrin ni le malheur, la plupart me l'ont assuré, et d'ailleurs presque tous se font ermites dans la premiere jeunesse; ce n'est point la paresse, ils menent une vie plus laborieuse que les ouvriers les plus forts; ce n'est point la folie, ils raisonnent tous très bien, et font ordinairement partie d'une classe où l'imagination est peu exaltée : mais ils croient, et la piété la plus sincere respire dans toute leur personne; elle ennoblit en eux les traits les plus communs, comme elle sanctifie leurs moindres actions. On ne peut se lasser d'examiner cette expression qui ne se trouve guere qu'en Espagne, et que les peintres espagnols ont admirablement bien rendue dans leurs ouvrages, parce qu'ils la puisoient à sa source. Il est vrai que la piété qui conduit les Espagnols dans la retraite est souvent secondée par des circonstances particulieres; souvent un premier malheur les frappe, et produit en eux ce *desengaño*, pour lequel nous n'avons d'autre mot que celui de *désenchantement*, qui présente une idée aussi contraire que le caractere des deux peuples est opposé; il veut aussi bien dire pour les Espagnols la délivrance des erreurs du monde que la perte de ses illusions. Les passions accablent l'ame sensible et vive de ce peuple, tandis qu'elles ne font que tempérer la légèreté d'un Français : l'Espagnol ne sait pas, autant que nous, se prêter aux traverses de la vie, quoiqu'il supporte plus courageusement la fatigue et les privations; mais il est fier envers les choses comme envers les hommes; il rejette dédaigneusement sa destinée sociale lorsqu'elle le blesse par quelque côté sensible; il se retire alors du monde, comme le sage de la cour après la premiere disgrace; il fuit les hommes sans les haïr, seulement pour être délivré du bruit qu'ils font. Des jeunes gens, des enfants même montrent un penchant pour la solitude dans l'âge où ordinairement on aime tout ce qui fait sortir du repos et de soi-même : ce caractere mélancolique, amant du silence et du repos, est une sorte d'irritation des nerfs qui s'adoucit dans la solitude et s'aigrit dans le monde; il faut à celui qui l'éprouve une grande régularité, une sorte de monotonie dans tout ce qui l'environne, enfin toute la paix de la nature; il faut que le retour des saisons, du jour, de la nuit, aussi-bien que de ses prieres ou des autres occupations de sa vie, forment autour de lui

une harmonie continuelle, une musique cadencée au bruit de laquelle il puisse endormir son ame. Il est heureux que des hommes faits ainsi puissent donner le change à leur tristesse en dirigeant leurs vœux vers un meilleur monde que celui qu'ils ne pourroient habiter sans souffrir. Cette irritabilité pourroit être funeste à la société; elle a plus de part qu'on ne croit aux troubles publics et aux désordres : on n'a vu dans les cloîtres que des asiles pour le repentir, peut-être servent-ils autant à prévenir le crime. Sans doute un des grands bienfaits de la religion est de donner au malheur les plus puissantes des consolations, de faire contre-poids à toutes les inégalités humaines; mais c'en est un aussi que de créer un monde pour ceux qui ne peuvent entrer dans les chances de celui-ci. Quand on a vu des ermites, qu'on a habité un pays où un si grand nombre d'hommes se vouent à la solitude, on reconnoît qu'il existe des individus qui par leur organisation sont privés de jouir des biens de la société, et l'on s'explique alors avec indulgence une bizarrerie de l'esprit humain dont on lui feroit un crime. Il est vrai que l'on est bien étonné de trouver en Espagne ce penchant dans les classes communes; mais on apprend dans ce pays à connoître la noblesse de la nature fort différente de celle de la société : je crois que chez aucun peuple elle n'est plus marquée On a accusé les Espagnols d'orgueil, parceque l'on s est plu à nommer ainsi la fierté dans les rangs où l'on est accoutumé de trouver la bassesse : nous ne pouvons souffrir qu'un muletier nous réponde, qu'un paysan nous refuse ce que nous voulons lui acheter, parcequ'il le garde pour sa famille; nous sommes étonnés qu'imperturbablement attaché à ses habitudes, il ne fasse aucun cas de nos cris et de notre colere, qu'il se croie autant que nous, et nous le montre : mais si nous voyons dans cet homme, au lieu de bassesse, des manieres pleines de fierté et de grandeur naturelle; au lieu de l'intempérance des autres peuples, une sobriété dont nous ne serions pas capables; au lieu du luxe et de la vanité que chez nous n'exclue pas la misere, l'indifférence aux aisances de la vie poussée jusqu'à l'austérité des républiques anciennes, et la vie des camps dans les villages; si nous observons en lui au lieu de la mauvaise foi, de l'instinct du vol, de l'avidité, le désintéressement, la loyauté la fidélité; au lieu de l'impudence, la réserve et le respect : enfin au lieu de l'impiété, la foi fervente, nous ne serons plus surpris de voir des gens du peuple comprendre les plaisirs de la solitude, les choisir, les demander au prix des épreuves les plus fatigantes, et se composer une existence tout à la fois simple et sublime du travail et de la priere, de la nature et du ciel.

PLANCHE XXXV

Entrée des grottes de stalactites au Mont-Serrat.

Nous avons indiqué plus haut que le Mont-Serrat renfermoit de fort belles grottes de stalactites : aucun voyageur n'avoit encore visité ces abymes; M. de Zamora et quelques peres du couvent étoient les seuls que le desir de connoître tous les genres de beautés de la montagne avoit déja porté à entreprendre ce voyage pénible et dangereux : je ne voulus pas que ce point pût manquer à notre description, et je partis accompagné de dix habitants du village de Colbato pour visiter l'intérieur de ces souterrains. Les accidents survenus à quelques curieux avoient depuis long-temps dégoûté les autres d'y pénétrer, et motivé l'ordre donné à l'alcade de Colbato de ne permettre à aucun voyageur d'y descendre sans l'escorte de gens qui en connussent parfaitement les moyens. Quoique l'entrée de la grotte soit en apparence vis-à-vis du village, et à-peu-près à une portée de canon, on est cependant plus de deux heures à s'y rendre, tant le sentier est escarpé et nécessite de longs détours : il cesse même d'être frayé à trois quarts de lieue de la grotte au bout des vignobles; on est alors obligé de se glisser avec une peine extrême et un danger éminent sur la crête de la montagne, et de se retenir aux broussailles pour ne pas tomber dans les précipices que l'on a constamment à sa gauche. Les gens du pays accoutumés à cultiver leurs vignes dans ces lieux difficiles, et d'ailleurs ayant par le genre de leur chaussure plus de force et d'adresse dans les pieds, se soutiennent au milieu des pierres qui s'éboulent ou des racines sur lesquels on glisse, aussi seroit-il presque impossible à un étranger d'avancer sans leur secours. L'entrée de la grotte, que représente cette planche, forme une petite salle d'où partent différents conduits, mais dont un seul pénetre dans l'intérieur : ces cavernes sont formées d'une pierre poreuse, semblable à celle qui constitue la couche des rochers intermédiaires de la montagne. Après avoir allumé plusieurs torches, on descend par un trou vis-à-vis de l'entrée de la grotte, et à-peu-près à cent pieds de profondeur : là se trouve une place ronde dont un bras contient des congélations en formes de grappes de raisins, et des rochers de pierres poreuses taillées en toute sorte de formes bizarres. A partir de cette seconde salle on ne peut plus descendre qu'en s'entortillant avec des cordes, et en se glissant avec peine à travers deux rochers très étroits, et en traversant un trou très large et très profond sur un vieil arbre à

moitié pourri qui se trouvoit placé là depuis le voyage de M. de Zamora : au sortir de ce mauvais pas on arrive dans une troisieme salle, dont les murs sont d'une espece de crystal jaunâtre; de là on passe dans une quatrieme qui, autant que l'on peut en juger, se trouve perpendiculairement au-dessous de la porte d'entrée; c'est celle que représente la planche suivante.

PLANCHE XXXVI

Vue intérieure des stalactites du Mont-Serrat.

Cette salle, ainsi qu'une autre qui lui est attenante, paroît soutenue par d'immenses colonnes, semblables à des os d'animaux ou à des arêtes de poissons. La lumiere lugubre des torches dans ces souterrains, le silence qui y regne, ces nombreuses colonnes d'une architecture sauvage, offrent un aspect imposant.

Il nous a paru, par le bruit que nous avons entendu dans une salle encore plus éloignée, qu'elle étoit habitée par de gros oiseaux; tout le pavé étoit couvert de leurs excréments : une assez mauvaise odeur s'y faisoit sentir; mais malgré nos recherches nous n'en rencontrâmes aucun. Les pierres de ces cavernes n'ont rien de particulier, elles ressemblent aux stalactites que l'on voit en général dans les montagnes calcaires; l'intérieur est crystallisé, et le bord revêtu d'une écorce semblable à celle d'un citron confit.

PLANCHE XXXVII

Vue du pont de Monistrol et de la montagne de Mont-Serrat.

Cette planche représente le village de Monistrol, situé au pied du Mont-Serrat, et sur les bords du Llobregat que l'on passe sur un très beau pont pour rejoindre la route de Barcelone; c'est là que l'on se sépare avec regret de cette belle retraite, et l'on se retourne souvent pour l'admirer encore avant de la perdre de vue. Nous nous sommes peut-être trop étendus sur sa description; mais il nous a paru qu'elle avoit été négligée par l'abbé Ponz dans son voyage imprimé en espagnol, et qu'elle méritoit une place plus étendue dans le nôtre; puisse-t-elle donner une idée des beautés que renferme ce lieu, et faire dire à quelques uns de nos lecteurs les paroles de l'Écriture : *Je verrai ce pays heureux, et cette excellente montagne* [1].

1. *Transibo igitur, et videbo terram hanc optimam, et montem istum egregium*. Deuteron. lib. II, cap. 3, v. 25.

PLANCHE XXXVIII

Vue du pont de Lladoner, à six lieues de Barcelone, près de Villa-Franca.

En rejoignant la route qui conduit de Barcelone à Tarragone, pour commencer le tour de la Catalogne, le premier monument imposant que l'on rencontre est un pont, appelé dans le pays pont du Lladoner, du nom d'une *Venta*, située dans les environs. Ce monument, digne des beaux temps de la république romaine, a été construit de nos jours pour établir une communication entre les deux parties d'une montagne escarpée que l'on ne pouvoit franchir sans danger. Arrivé auprès de cette gorge profonde, on étoit obligé de suivre un sentier à peine tracé dans le roc, et tournant autour d'un précipice que l'on ne pouvoit regarder sans crainte. Le pont, ou plutôt l'aqueduc qui unit ce vaste espace, consiste en un double rang d'arcs d'une hauteur considérable, formant comme deux ponts l'un sur l'autre élevés au niveau du chemin : le rang inférieur est de neuf arcs, le supérieur de treize : ils sont construits en pierre de taille, et portés sur des massifs énormes de la même pierre; l'ensemble a plus de sept cents pieds de longueur. Ce monument, commencé sous le regne de Charles III, n'étoit pas terminé lorsque M. Ligier fit ce dessin : il vient d'être entièrement fini d'après les ordres de S. M. le roi Charles IV auquel la Catalogne doit plusieurs belles routes et un port nouveau. Chaque province de l'Espagne est pareillement redevable à la sagesse de ce monarque, et au goût éclairé de S. A. S. le prince de la Paix, de plusieurs établissements utiles, dont le nombre seroit plus considérable sans les guerres continuelles que le pays a été obligé de soutenir depuis seize ans. L'édifice que représente cette planche sera d'une grande utilité : les voyageurs jusqu'à présent réduits à admirer cet ouvrage hardi, sans pouvoir en profiter, étoient obligés de descendre de leur voiture en haut de la côte, et de suivre à pied un sentier extrêmement pénible, qui les conduisoit au-dessus du corps inférieur de l'édifice; ils en parcouroient alors la longueur au moyen de petites portes pratiquées sur les jambages des arcs supérieurs, et parvenoient ainsi de l'autre côté de la montagne; tandis que leur voiture suivoit le sentier dangereux, d'où elle étoit sans cesse au moment de rouler dans les abymes. Ce pont est à une lieue et demie de la *Venta nueva*, et à trois lieues de Villa-Franca de Panadés, où l'on arrive par un beau chemin et au milieu d'une campagne fertile.

PLANCHE XXXIX

Vue pittoresque de l'arc de Bara.

Villa-Franca, chef-lieu du Panadés, est une jolie ville d'à-peu-près six mille habitants; elle est située dans une plaine, belle et riche; mais n'a rien de remarquable pour les arts. A deux lieues de cette ville on trouve Vendrell, gros bourg situé sur une éminence, et garni des restes de ses anciennes murailles. Au-delà de Vendrell, à une lieue et demie, on découvre le monument romain que représente cette planche; c'est un arc de triomphe de la plus grande beauté, et l'un des plus élégants que renferme l'Espagne : il est isolé au milieu de la campagne, et servoit à décorer l'ancienne route romaine qui passoit sous sa voûte. Le temps a fait disparoître les angles de son entablement : il est orné sur chacune de ses faces principales de quatre pilastres d'ordre corinthien; ceux qui sont du côté de la mer sont entièrement modernes; ils ont été refaits, il y a dix ans, par Vincent Roig, sculpteur de Tarragone : les faces latérales, plus étroites que les deux autres, n'en ont que deux. Il seroit à désirer qu'on achevât de restaurer un aussi beau monument. Don Juan Antonio Rovira, architecte estimable, avoit commencé cette entreprise; mais faute de fonds il fut obligé de la laisser imparfaite. La société académique de Tarragone s'occupe de cet objet important pour les arts; si elle l'exécute elle acquerra des droits à la reconnoissance des amateurs de la belle architecture.

PLANCHE XL

Détails géométriques de l'arc de Bara.

Cet arc est construit en pierres de taille, et les chapiteaux en sont d'un travail excellent. Son entablement ressemble à plusieurs de ceux que l'on voit à Rome où l'on n'apperçoit aucune sculpture; ses moulures sont absolument unies, à l'exception de l'une d'elles qui est denticulée : il n'y a point de modillon. On avoit gravé sur la frise une inscription romaine que le temps a presque effacée; on n'en distingue plus aujourd'hui que les premiers mots, *ex testamento*, et quelques lettres des autres. Heureusement d'anciens auteurs qui l'avoient vue en meilleur état nous l'ont conservée dans son entier. La voici telle que la rapporte le P. Florez dans le vol. XXIV de son *España Sagrada*, p. 232.

EX TESTAMENTO. L. LICINI. L. F. SERG. SVRAE
CONSECRATVM.

Cette inscription nous apprend que l'arc de Bara a été élevé en vertu de l'ordre qu'en avoit donné par son testament Lucius Licinius Sura, de la tribu Sergia, et fils de Lucius.

Nous ignorons le motif de son érection : peut-être étoit-il exprimé dans quelque inscription placée à la base d'une statue de ce Licinius qui a pu couronner l'ouvrage, mais il n'en reste plus aucun vestige. Il est possible que cet Espagnol, dont l'historien Dion vante les richesses, et qui avoit fait bâtir à ses frais un gymnase pour le peuple romain, ait voulu éterniser son nom en embellissant une des principales routes de sa patrie; peut-être même que ce chemin passoit sur une partie de ses domaines, et que le tombeau connu sous le nom *des Scipions*, qui n'en est pas très éloigné, et qui se trouvoit également sur la voie romaine, appartenoit à sa famille. On sait combien les Romains ont toujours été jaloux de laisser ainsi à la postérité des souvenirs de leur gloire et de leur magnificence : après avoir illustré leur vie par des emplois publics, ils signaloient leur mort par des monuments; les routes étoient couvertes de ces offrandes, et les lois les plus séveres sur les héritages faisoient remplir fidèlement par les enfants ou les héritiers les volontés du testateur. L'époque de la construction de cet arc de triomphe est aisée à fixer; c'est sous le regne de Trajan que vécut Licinius Sura, qui fut trois fois consul, la premiere en l'an 102, la deuxieme en 104, et la troisieme en 107 après Jésus-Christ, d'après les fastes consulaires. Ce fait se trouve confirmé par plusieurs inscriptions de Barcelone rapportées dans Gruter et Marca, qui parlent de ce Licinius et de ses consulats. Plusieurs monuments semblables élevés sous Trajan ont de l'analogie avec cet arc; de ce nombre est celui d'Ancone, et celui qui décore le pont d'Alcantara; ils sont tous les deux d'une seule arche, sans frise dans l'entablement, et sans portes latérales. M. de Marca a eu connoissance de cet arc de triomphe, mais au lieu d'en attribuer la construction à Licinius Sura, il croit que son auteur étoit Licinius affranchi du premier, dont les mêmes inscriptions font mention; mais ce sentiment est entièrement opposé à l'inscription que ce savant distingué ne connoissoit sûrement pas. On tomberoit dans une autre erreur si l'on prenoit les quatre lettres *Serg.* pour un des surnoms de Licinius; elles expriment le nom de la tribu de celui qui élevoit le monument,et devoient se trouver après le *prænomen* de son pere, et avant son propre *cognomen*. Quant à la raison qui fait appeler ce monument *arc de Bara*, elle est vraisemblablement la même qui a donné à une maison de campagne des environs le nom de *Torre den Bara*, qui se rapporte au temps des Goths ou des Maures, et dont il est peu intéressant de fixer l'époque.

NOTICE HISTORIQUE SUR L'ANCIENNE VILLE D'OLERDOLA

A quatre lieues à-peu-près de l'*arc de Bara*, en remontant le long de la mer vers Villa-Nova, on découvre sur une hauteur les ruines considérables d'une forteresse antique jadis l'ancienne ville d'*Olerdola :* sa situation formidable, le circuit de ses murailles, les médailles qu'on a trouvées parmi ses ruines, tout prouve que c'étoit une ville considérable de l'antiquité, et vraisemblablement le *Carthago vetus* que l'on a voulu faussement placer où se trouve à présent Villa-Franca de Panadés. Les documents contenus dans les archives de Barcelone, et dans le XXIXe volume de Florez, prouvent que vers l'an 991 cette ville fut rétablie par un comte de Barcelone, qui fonda de concert avec l'évêque Théodoric l'église de saint Michel. La jurisdiction de cette paroisse s'étendoit alors à près de neuf lieues de circuit, et comprenoit le territoire de Villa-Franca, connu sous le nom de *Torre den dela*. Peu de temps après la ville d'*Olerdola* fut de nouveau ruinée par les Maures, et ne se rétablit plus. Ses ruines s'apperçoivent sur deux montagnes vis-à-vis de la mer, et s'étendent jusqu'à la riviere qui traverse le chemin de Villa-Nova à Villa-Franca de Panadés; mais toute cette partie, ainsi que celle du nord et du couchant, étant au milieu des rochers et des broussailles, il seroit bien difficile de faire le relevé exact de son enceinte, nous nous bornerons à examiner son château qui entoure le lieu où est situé l'ermitage de saint Michel; il consiste en un carré inégal dans ses côtés, tantôt fermé par le rocher même, tantôt par des murailles de pierres énormes : plusieurs tours défendent cette enceinte, et se communiquent par des courtines adjacentes, mais toutes fort ruinées. Ce qui excite principalement l'attention consiste : 1° en une citerne creusée dans les rochers, ainsi qu'un escalier pour y descendre; elle a 18 pieds de profon-

deur et 26 de large; elle servoit à recevoir toutes les eaux qui encore aujourd'hui s'y rendent des différentes parties du château. 2° en de grands trous creusés dans le rocher, les uns paralleles, les autres perpendiculaires aux murs de l'enceinte; les uns en forme de voûte, les autres taillés carrément. Ces trous, qui sont pour la plupart comblés de pierres, servoient, dit-on, à renfermer les vivres de la garnison; mais il me semble qu'ils avoient une autre destination : c'étoient là, je crois, les communications voûtées dont les anciens faisoient usage pour se retirer d'une partie de leurs murailles à une autre, comme nous l'observerons avec plus de détail dans la description de la citadelle de Sagonte. Plusieurs villes de Grece et d'Italie ont conservé ces conduits tels qu'ils étoient autrefois, et c'est par eux que l'on peut se faire une idée du système d'attaque et de défense des places : on se retiroit ainsi d'une premiere à une seconde enceinte, lorsque celle-là avoit été forcée, ainsi que de nos jours on abandonne dans les sieges les ouvrages avancés. La troisieme singularité de ce lieu est le genre de sépulture que l'on rencontre par-tout dans ses environs : ce sont des trous creusés profondément dans le roc, chacun assez grand pour contenir un cadavre, en conservant la forme du corps, la place de la tête, des épaules, et même un creux pour les talons; ces trous sont plus ou moins grands, et on en remarque de très petits pour les enfants nouveaux nés. Aucune tradition n'indique à qui pouvoient appartenir ces tombeaux; ils sont creusés avec soin, et ont tout autour un rebord pour recevoir et appuyer la pierre qui leur servoit de couvercle. On ne peut parvenir à cette montagne que par des chemins affreux, et l'on est attristé en y arrivant de ne trouver parmi ses ruines aucune inscription qui retrace au moins l'ancien nom de la ville : il semble que la mort ait outre-passé ici sa puissance; elle a anéanti jusqu'à la mémoire de ce lieu; les cendres de ces habitants inconnus ont été arrachés du fond des rochers

qu'ils avoient cru un abri plus sûr que de simples tombeaux. Il ne reste plus des murailles qu'une tour qui sert de chapelle à un pauvre curé ; sa cloche se balance entre deux des crenaux, et sa priere interrompt seule le silence de cette solitude.

PLANCHE XLI

Anciennes sépultures de la ville d'Olerdola.

Cette planche représente les tombeaux dont nous avons parlé ci-dessus : ils sont creusés dans des couches de rochers, horizontalement. On les a représentés sur un plan plus relevé afin de faire mieux connoître leur forme. On trouve ces tombeaux dans plusieurs parties de la montagne; et il ne paroît pas qu'il y ait eu un lieu plus particulièrement destiné qu'un autre à ces sépultures.

PLANCHE XLII

Ruines de l'ancienne ville d'Olerdola.

La ruine que l'on voit sur le devant de cette planche faisoit partie d'une des anciennes tours et d'une citerne qui s'y trouvoit adjacente. On découvre dans le fond la maison du curé, les sommets pointus du Mont-Serrat, et la plaine du Panadés.

PLANCHE XLIII

Tombeau romain connu sous le nom de tombeau des Scipions.

En quittant l'arc de Bara, on arrive à la *Venta de la Figareta*, et bientôt à la petite ville de *Torre den Bara ;* un quart de lieue plus loin, on découvre, au milieu d'un bois, le monument que représente cette planche. Son aspect est majestueux, et sa forme rappelle le tombeau de Théron dans l'ancienne Agrigente : il est composé de deux corps de bâtiment carrés placés l'un sur l'autre dans des proportions élégantes. La face principale, qui regarde la grande route, est ornée de deux statues avec leurs piédestaux ; ces figures sont taillées dans les pierres mêmes du monument, et leur relief est beaucoup plus saillant que celui des bas-reliefs ordinaires : entre les têtes des

deux statues et l'entablement se trouvoit une inscription dont on ne peut plus lire que certaines lettres, et les derniers mots SIBI PERPETVO REMANERE, formule usitée dans les monuments funebres, et qui prouve que la personne qui a fait ériger ce monument desiroit qu'il servît à perpétuité à sa destination, soit pour lui, soit pour ses héritiers, ou pour ceux de la personne à laquelle il élevoit le tombeau. D'après une tradition populaire, dont il est difficile de connoître l'origine, on a cru longtemps que ce monument étoit le tombeau des deux freres Cneus et Publius Cornelius Scipion, morts en Espagne dans les guerres contre Asdrubal : on alloit même jusqu'à supposer que les deux statues étoient celles de ces deux généraux, idée aussi absurde que celle qui court dans le pays que l'on voit errer la nuit des fantômes autour de ce lieu. J'avoue au moins que ce dernier conte est pardonnable, car aucun lieu ne semble mieux choisi pour une scene de revenant : ces deux grandes statues dans l'attitude de la douleur, le bois de pins qui entoure le monument, la lune qui l'éclaire de sa pâle lumiere, le bruit des flots de la mer qui frappent les rochers; tout inspire en ce lieu une sorte d'émotion qui a pu dégénérer en frayeur chez des personnes timides. Quant aux Scipions, ils n'ont aucun rapport avec les deux statues, qui ne portent ni la *toge* ni le *paludamentum*, mais une espece de robe traînante en usage dans les cérémonies funebres : ce sont vraisemblablement deux esclaves dont on a voulu peindre l'affliction à la mort de leur maître, pour exprimer le regret général. Les statues des héros sont ordinairement nues avec un bout du manteau sur l'épaule, et le *parazonium* au côté. Si quelque chose devoit indiquer ceux à qui le tombeau étoit élevé, ce seroit plutôt les deux têtes à moitié effacées que l'on voit au-dessus de la corniche; ces figures, placées sur les sarcophages dans un entourage circulaire, s'appeloient *clypeatæ imagines*, et furent principalement en usage sous les empereurs.

PLANCHES XLIV ET XLV

Vue du tombeau des Scipions et de la ville de Tarragone.

Depuis que le dessin précédent a été fait, on a travaillé à la route de Barcelone à Tarragone, et on l'a fait passer près de ce monument. En retirant la terre du pied du tombeau, on découvrit des ruines de constructions antiques, parmi lesquelles on trouva un coffre de pierre qui contenoit une urne de verre renfermant les os d'un enfant, deux phioles lacrymales, et une médaille d'Auguste battue à Tarragone.

Cette urne, une des plus grandes que l'on ait conservées de l'antiquité, se brisa par l'imprudence de quelqu'un qui voulut la soulever par les anses : elle avoit plus d'un pied de hauteur.

On trouvera l'explication des numéros et des lettres de la planche XLV, après celle du plan de Tarragone qui suit immédiatement.

NOTICE SUR LA VILLE DE TARRAGONE

Tarragone, en espagnol *Tarragona*, et en latin *Tarraco*, nous offre un exemple mémorable de ces villes, qui, après avoir étonné l'univers par leur splendeur, leur étendue, et leur puissance, disparoissent dans un instant, et ne conservent qu'un nom fameux et un souvenir stérile de leur gloire passée. Cette ville, une des plus considérables de l'empire romain, la premiere des Espagnes, le siege des préteurs, le centre de la puissance de la république de Rome, est réduite aujourd'hui à une enceinte de trois petits quarts de lieue de circonférence, à une population de neuf ou dix mille ames, à des édifices très ordinaires, et à un état peu éloigné de celui de la pauvreté.

On n'est d'accord ni sur l'époque de sa fondation, ni sur le nom de ses fondateurs : les uns la rapportent à Hercule, les autres à Tarraco, roi d'Égypte et d'Éthiopie, qu'ils supposent être venu en Espagne 730 ans avant J.-C. Plusieurs autres fables encore prouvent seulement que l'origine de Tarragone se perd dans la nuit des temps : Pline assure qu'elle fut l'ouvrage des Scipions; mais Tite-Live, Polybe, et d'autres historiens, lui supposent avec raison une existence antérieure à ces deux généraux. Elle étoit déja la capitale des Cosetains, lorsque les Romains aborderent en Espagne; ils s'apperçurent bientôt de tous les avantages que sa situation pouvoit leur procurer, et ils la rendirent la ville la plus considérable de la péninsule. Les deux premiers Scipions, Cneus et Publius, y firent leur principal séjour pendant les guerres qu'ils sou-

tinrent contre les Carthaginois; ils y établirent un *conventus juridicus*, ou tribunal souverain, pour la décision des procès, et elle devint le lieu de la résidence des proconsuls que la république envoyoit en Espagne. Scipion l'Africain, qui succéda aux deux autres Scipions, y résidoit toujours lorsqu'il n'étoit pas à la tête de son armée : ce fut dans cette ville qu'il convoqua les députés des villes alliées après la prise de Carthagene. Dans la suite Tarragone, qui suivoit le parti de Pompée, ayant embrassé celui de César, reçut de lui les titres de *Julia* et de *Victrix*, et fut élevée au rang de colonie romaine.

Sa grandeur se soutint sous les empereurs. Auguste y prit possession de ses huitieme et neuvieme consulats; il y reçut les ambassadeurs de l'Inde et de la Scythie, et dirigea à-peu-près dans le même temps l'expédition contre les Cantabres que les Romains n'avoient encore pu domter.

L'empereur Adrien honora cette ville de sa présence pendant l'hiver de l'année 131.

Les malheurs de la ville de Tarragone commencerent sous l'empire de Gallien.

La premiere émigration des barbares du nord eut pour elle les suites les plus funestes; ils la ruinerent entièrement pendant les douze ans qu'ils passerent en Espagne. Elle fut loin de se rétablir pendant l'agitation qui accompagna la domination des trente tyrans. Enfin Probus ayant réuni l'empire sur sa tête, Tarragone commença à respirer; et quoiqu'elle eût bien perdu de son ancienne grandeur, le président de la province continua d'y faire sa résidence.

Cette ville resta sous la domination des Romains jusqu'à l'an 466, qu'elle tomba sous la puissance d'Euric, roi des Visigoths. Le reste de la province, la seule que les Romains eussent conservée en Espagne, eut le même sort. Tarragone obéit à ses nouveaux maîtres jusqu'au commencement du VIII[e] siecle : à cette époque, si funeste pour l'Espagne, les

Maures assiégerent cette ville, qui leur résista pendant trois ans. Le vainqueur irrité d'un si long siege la détruisit de fond en comble : tous ceux de ses habitants qui purent échapper au fer destructeur des enfants de Mahomet l'abandonnerent; et cette ville, autrefois si florissante, ne consista plus qu'en quelques maisons habitées par des Maures. Quatre siecles s'écoulerent pendant ce temps de désolation. Enfin les comtes de Barcelone s'étant emparés de ce qu'on appeloit encore Tarragone s'occuperent sérieusement de la rétablir : celui qui y contribua le plus fut saint Oldegaire son archevêque, vers le commencement du XII[e] siecle; c'est donc à ce prélat qu'elle doit principalement sa nouvelle existence.

Cette ville révoltée avec toute la Catalogne contre le roi Philippe IV, fut prise par les troupes de ce prince en 1640 : elle fut assiégée par les Français en 1644, mais ils en leverent le siege. Ayant suivi le parti de l'archiduc Charles d'Autriche dans la guerre de la succession, elle ouvrit ses portes aux troupes anglaises en 1705; celles-ci en se retirant en 1713, après la paix d'Utrecht, mirent le feu à la ville; elles incendierent la plupart des édifices, et détruisirent en partie les fortifications : cette époque fut celle de l'entiere décadence de Tarragone qui n'a jamais pu se rétablir des pertes qu'elle éprouva alors. Il falloit le regne de Charles IV pour que Tarragone sortît encore une fois de ses ruines : les travaux que ce prince a ordonnés, pour y construire un port spacieux et bien défendu, doivent avoir une influence très grande sur le commerce et la population de cette ville, et la replaceront un jour au rang qu'elle possédoit jadis.

PLANCHE LXVI

Vue de la ville de Tarragone.

Cette ville est située sur une éminence de rochers très élevés au-dessus du niveau de la mer : au bas de cette éminence coule la riviere

de Francoli. Tarragone domine au nord et à l'ouest une plaine vaste, fertile, et riche; et à l'est la mer qui baigne le pied des rochers sur lesquels ses murs sont bâtis.

PLANCHE XLVII

Plan du port et de la ville de Tarragone.

La ville de Tarragone n'occupe plus aujourd'hui que l'emplacement de son ancien château; elle s'étendoit jadis d'un côté jusqu'au port d'à-présent, de l'autre jusqu'à la tour de Salou qui étoit l'ancien port de la ville. On trouve dans toute cette enceinte des ruines de constructions antiques, plusieurs réservoirs d'eau, et des fragments de statues. Nous rendrons compte des principaux édifices de Tarragone, ainsi que les numéros du plan ci-dessous expliqués les indiquent.

Explication du plan topographique de la ville et du port de Tarragone.

N° 1. La cathédrale.
2. Le palais archiépiscopal.
3. Couvent des Carmes déchaussés.
4. Couvent de la Merci.
5. Entrée de la cathédrale.
6. Place aux Herbes.
7. Place du Roi.
8. Caserne de Pilate.
9. Couvent des Trinitaires.
10. Couvent de saint Dominique.
11. Couvent de saint François.
12. College de l'archevêque.
13. Hôpital.
14. Couvent de saint Augustin.
15. Couvent de sainte Claire.
16. Place de la Fontaine.
17. Bastion de saint Paul.
18. de saint Jean.
19. de Jésus.
20. de Cervantes.
21. de saint Clément.
22. de saint Joseph.

23. Tour des Chartreux.
24. Bastion de sainte Barbe.
25. du Rosaire.
26. de sainte Thecle.
27. de saint Antoine.
28. Fort et tour de saint Jérôme.
29. Fort de Staremberg.
30. de saint Pierre.
31. du Roi.
32. Nouvel aqueduc.
33. Porte du Rosaire.
34. neuve de saint François.
35. de saint Jean.
36. neuve de sainte Claire.
37. de saint Siméon.
38. de saint Antoine.
39. Portal.
40. Couvent du Miracle, bâti sur l'arene de l'ancien amphithéâtre, et avec ses débris; aujourd'hui caserne pour les galériens qui travaillent dans le port.
41. Fort royal.
42. Bastion des Chanoines.
43. Bastion et porte de saint Charles.
44. Bastion de la muraille du port.
45. Batterie des Capucins.
46. Couvent des Capucins.
47. Quai commencé depuis l'an 1790.
48. Place au Poisson.

Nota. Le terrain compris par l'angle A. B. C., est la carriere d'où l'on tire la pierre pour la construction du nouveau port.

Explication des lettres jointes aux détails géométriques du tombeau des Scipions.

A. Façade principale du tombeau. On remarque un trou entre les deux statues : il paroît, suivant Pons de Ycart, que cette ouverture étoit jadis occupée par une pierre sur laquelle on lisoit une inscription. Le même auteur prétend que le cardinal Ximenès, en passant par Tarragone, enleva cette pierre, et qu'on n'a pas su depuis ce qu'elle étoit devenue. Morales nie ce fait, et assure que le cardinal Ximenès ne passa jamais par Tarragone.

B. Profil du monument évalué en pieds castillans.

C. État dans lequel se trouve l'inscription gravée au-dessous de la corniche.

D. Coffre de pierre où étoit renfermée l'urne de verre qui contenoit les os d'un enfant.

E. Fond du même coffre.

F. Couvercle du même coffre.

G. Coupe du même.

H. Urne de verre.

I. Médaille commune d'Auguste frappée à Tarragone, et qui porte au revers l'inscription, *Colonia. Victrix. Togata. Tarraco.*

K. Fiole lacrymale.

PLANCHE XLVIII

Rocher lancé à la mer dans le port de Tarragone, en présence de Leurs Majestés Catholiques.

On ne peut dépeindre la joie des habitants de Tarragone lorsque la famille royale s'arrêta dans leur ville. Les corporations se réunirent, et imaginerent tout ce qui pouvoit amuser ou intéresser Leurs Majestés pendant leur séjour; ils exécuterent à cette occasion plusieurs danses, parmi lesquelles on distinguoit celle *du cheval* inventée à Montpellier sous le regne de Jacques II [1], lorsque les rois d'Aragon étoient seigneurs [2] de cette ville. Cette danse consiste dans les tours d'adresse qu'exécute un homme dont la moitié du corps est caché dans un cheval de carton sur lequel il paroît monté : un autre homme lui présente de l'avoine, et évite avec adresse les coups qu'il lui porte. Pendant ce temps on exécute autour d'eux une danse en rond au son des hautbois et des tambours. C'est vraisemblablement d'après cette danse que Scarron imagina le tournois comique, qui terminoit sa comédie de *don Japhet.*

Le lendemain de leur arrivée, Leurs Majestés, accompagnées de M. le brigadier Smith, se rendirent au port pour examiner les travaux commencés depuis plusieurs années : elles passerent sous un arc de

1. Les habitants de Montpellier, voulant témoigner d'une maniere particuliere la joie qu'ils ressentoient de ce que Jacques II étoit devenu pere, donnerent une fête brillante où cette danse fut inventée.

2. Ils céderent cette seigneurie aux rois de France, par un échange qui eut lieu en 1258.

triomphe que les habitants de Tarragone avoient fait élever à l'entrée du môle sur les dessins de M. Moulinier, qui se trouvoit alors dans la ville; de là elles se rendirent au pavillon préparé pour les recevoir, et d'où elles pouvoient être témoins d'une partie des travaux qui ont lieu pour la construction du môle : le roi voulut jouir de ce spectacle sur le port même, et environné des grands de sa cour. Les pierres que l'on emploie à la construction de la jetée sont tirées d'une carriere qui n'en est distante que d'environ cinq cents pas, et qui se trouve indiquée par les lettres A et B sur le plan de la ville et du port de Tarragone qui précede cette planche. Parmi les rochers que l'on en tire journellement, on en avoit choisi un énorme pour le lancer à la mer devant Leurs Majestés; il pesoit 2200 arrobes ou 5050 quintaux; il étoit surmonté d'une figure colossale de dix pieds de proportion représentant le dieu des mers : d'une main Neptune tenoit son trident, de l'autre les rênes qui guidoient deux dauphins. Pour pouvoir mettre à sa place ce rocher, il avoit fallu en lancer deux autres moins considérables : bientôt trois cents hommes, par le moyen d'un cabestan, donnerent le mouvement à cette masse gigantesque : le Neptune ne s'en sépara point, et eut l'air de l'engloutir dans son empire. Le roi et la reine ayant changé de pavillon virent jouer la mine, et s'embarquerent immédiatement après dans une chaloupe pour visiter les travaux extérieurs du port, au bruit des acclamations des habitants accourus sur la rive, et de l'artillerie des vaisseaux qui les saluoient à mesure qu'ils passoient près de leur bord. Le soir il y eut feu d'artifice sur la place, et vis-à-vis le palais que Leurs Majestés occupoient.

C'est depuis le 20 de juin 1790 que les travaux du port de Tarragone sont commencés : ils consistent principalement dans le môle qui doit fermer l'enceinte du port, et le mettre à couvert des vents du nord et du levant; les vaisseaux y mouillent avec un fond de 36 pieds d'eau : au bout de ce quai, on doit construire un fort pour mettre à l'abri d'un coup de main, et près de la jetée des magasins disposés pour contenir les marchandises provenant des navires. Tous ces travaux sont confiés à la direction de M. Smith, ingénieur en chef de la marine royale, et brigadier des armées de S. M. C. : nous ne pourrions assez faire l'éloge de cet officier distingué, qui met autant de zele pour les intérêts que pour la gloire de son souverain. L'administration qu'il dirige est un modele d'ordre, d'économie, et même de bienfaisance. Il pouvoit aisément, par le moyen d'une entreprise générale, avoir moins de peines et de responsabilité, mais sentant combien dans ces sortes de marchés il résulte de malheurs pour les

employés subalternes et d'inutiles profits pour les autres, il a mieux aimé diriger toutes les parties, afin de pouvoir mieux surveiller chacune d'elles séparement. Il a donc sollicité du roi qu'on mît à sa disposition cinq à six cents forçats, dont l'existence ordinairement à charge à l'état se trouve ainsi tourner à son avantage : il a distribué ces malheureux en trois classes, qui exécutent tous les petits travaux qui seroient plus onéreux par entreprise.

La premiere est destinée à détacher de la montagne les blocs de rochers; la seconde à les charger, à les traîner jusqu'au bout de la jetée, et à les y décharger; la troisième classe, composée des jeunes gens les plus intelligents, et ayant connoissance de quelque métier, sont employés à la conduite des différents atteliers. M. Smith a calculé dans chacune de ces opérations ce que pouvoit faire dans un jour un homme travaillant assiduement, mais sans une grande fatigue ; il a fixé, d'après cette évaluation, un prix raisonnable pour les différents travaux : ce que chaque individu et chaque attelier fait de plus est payé en sus, et dans une plus forte proportion, de maniere que ces malheureux reçoivent le prix de leur temps comme salaire, et celui de leurs efforts comme récompense, quoiqu'on soit en droit d'exiger ces deux sacrifices. M. Smith a obtenu en outre de Sa Majesté que la durée de leur supplice pourroit s'abréger en raison de leur travail : il a été réglé que chaque jour qu'ils rempliroient juste leur tâche leur vaudroit un quart de jour d'exemption, ainsi quatre ans d'un travail modéré leur sauve un an de servitude. Le détail de leurs travaux individuels est tenu sur un registre, et on peut calculer qu'ils gagnent chacun l'un dans l'autre à-peu-près un réal. Une autre amélioration dans leur sort est l'abondance et la propreté de leur nourriture; l'une et l'autre sont encore dues à l'économie et à l'intelligence de M. Smith. Il a fait fabriquer des machines semblables à celles de M. de Rumford, pour les hospices et les autres administrations; par ce moyen il peut épargner beaucoup sur les sommes qui lui sont allouées, et il emploie ce bénéfice à acheter des denrées de meilleure qualité, et à donner aux forçats d'autres choses à leur usage. Tous ces avantages réunis établissent parmi ces gens une activité qui tient chez eux presque autant à la reconnoissance qu'à l'intérêt; ils exécutent leurs travaux en chantant, et ils y mettent tant de zele qu'il ne s'y trouve pas le moindre faux emploi : le temps de charger une voiture est juste celui qu'il faut à une autre pour revenir du port, et le temps qu'elle met à y aller est suffisant pour qu'une troisieme soit déchargée, et fasse place à la premiere : l'esprit de calcul et la grande habitude ont donné là-dessus une notion

exacte. Il est aisé de juger de l'ordre qui regne dans toute cette entreprise, en pensant qu'elle est presque terminée, et que l'état total des dépenses, qui procureront à Tarragone un des plus beaux ports de la Méditerranée, ne s'eleve encore qu'à 8,508,378 réaux ardites catalans. Le même ordre a lieu pour les individus qui sont employés volontairement à ces sortes de travaux, mais ceux-ci coûtent quatre fois plus que les autres : cette maniere de faire servir le rebut de la société à son avantage m'a paru toujours une chose admirable; c'est en employant ainsi leurs esclaves, leurs prisonniers, leurs soldats, que les anciens ont élevé ces édifices immenses qui causent notre étonnement autant au moins que notre admiration. Combien n'avons-nous pas encore de travaux à exécuter pour les approcher, et pour que la postérité trouve un jour à respecter quelque chose dans nos ruines.

PLANCHE XLIX

Restes des murs antiques de Tarragone.

D'après ce que nous avons dit de Tarragone et de son ancienne puissance, on doit s'attendre à trouver dans cette ville de nombreux restes d'antiquités : en effet avant même de pénétrer dans son enceinte on est déjà frappé de la construction de ces murs ; ce sont d'énormes blocs de rocher posés en désordre les uns sur les autres, et qui ont l'air d'être les ouvrages d'un peuple de géants; quelques uns des blocs ont treize pieds de longueur sur huit de large et autant de hauteur : au-dessus s'élève une construction romaine de pierres en bossage qui n'a aucun rapport avec son énorme base. Ce mêlange de deux architectures fait ainsi le tour de la ville moderne, et s'étend même au-delà dans certaines parties : l'enceinte qu'il décrit étoit vraisemblablement celle de la ville ancienne dans le temps de sa fondation, et depuis composoit sa ligne de défense, comme est la citadelle de nos places fortes. Cet espace, quelque étendu qu'il soit, n'auroit jamais pu contenir la foule immense des habitants. Il s'agit à-présent de déterminer quel est le peuple qui a pu élever ces masses gigantesques : est-ce ici une de ces constructions attribuées par Strabon aux Cyclopes, et qui marquent dans plusieurs contrées de l'Europe les premiers temps de l'architecture grecque? est-ce une fondation phénicienne ou seulement un ouvrage carthaginois? Cette derniere opinion est celle de M. Louis Petit-Radel, qui s'est appliqué à l'examen de ce genre d'architecture primitive, et dont les savantes recherches ont fini par établir, comme base fixe, un systême qui auroit pu paroître d'abord

hasardé : nous nous empressons de rapporter l'opinion qu'il nous a communiquée.

« Le monument des murs de Tarragone appartient certainement à l'époque où un très ancien peuple dominoit dans cette contrée : la construction gigantesque de ses murs est bien caractérisée,

« 1° Par leur épaisseur qui est de vingt pieds, et où l'on ne trouve cependant que trois lits de pierres sur le plan;

« 2° Par la dimension de chaque bloc dont quelques uns ont treize pieds de longueur sur huit pieds de large et de haut;

« 3° Par l'architecture des portes terminées sans voûte, mais par une seule plate-bande;

« 4° Par une construction romaine à laquelle ces murs servent de fondation.

« Néanmoins quelque évidents que soient les caracteres qui doivent faire attribuer ce monument à un peuple très ancien, il n'offre pas le caractere essentiel et distinctif qui constitue proprement la construction cyclopéenne des villes primitives de la Grece et de l'Italie.

« Les murs de ces villes ont une construction formée de blocs polygones irréguliers, et cette forme de matériaux exclut essentiellement le système d'une construction formée par assises horizontales et paralleles.

« La disposition par assises horizontales et paralleles des lits de blocs, que l'on remarque dans les murs de Tarragone, exclut respectivement, par l'essence de son systême, celui qui dans les constructions cyclopéennes n'offre à la vue aucune pierre qui ne soit enclavée tellement de tout côté qu'on peut en supprimer un grand nombre sans que le mur supérieur à la breche perde rien de son à-plomb.

« La conjecture la plus probable, à mon avis, qu'on puisse former sur l'origine de ce monument, est de l'attribuer aux Carthaginois.

« D'après une vérification très récente que vient de faire M. Devoise, commissaire de nos relations extérieures à Tunis, qui a vu Tarragone, et qui avoit sous les yeux un dessin des murs de cette ville, que nous devons à M. Antonio de Marty, par l'entremise de M. le Chevalier, et de M. Viot, commissaire des relations extérieures à Barcelone, il est constaté que les massifs de constructions qu'on trouve à cinquante lieues à la ronde aux environs de Tunis sont tous d'une construction absolument semblable dans tous ces détails à celle des anciens murs de Tarragone. Si ces massifs existoient sur le sol même de Carthage, on pourroit penser qu'ils seroient probablement des restes d'édifices romains; mais leur distance affirme que ce sont des monuments du pays même, et le systême de leur construc-

tion, conforme à celui qui regne dans les plus anciens monuments de l'Égypte et de l'Asie, concourt avec d'autres preuves à établir la différence constante qu'on voit régner entre les constructions asiatiques et les constructions européennes des plus anciennes époques. »

Nous nous bornerons à ajouter à cette opinion une observation que l'on fait rarement sur les monuments antiques, et qui n'est cependant pas sans intérêt. Les pierres en bossage, qui forment la seconde partie de ces murailles, sont dans plusieurs endroits marquées de lettres qui servoient à reconnoître les pierres, et à les placer suivant l'ordre que leur avoit assigné l'architecte : ces lettres sont grecques dans la plupart des colonies de l'Asie mineure, et ici elles sont semblables aux caractères inconnus que l'on retrouve sur les inscriptions et sur les médailles des premiers temps de l'Espagne; nouvelle preuve de l'authenticité du langage primitif des habitants, et de l'emploi qu'on en faisoit généralement.

PLANCHE L

Vue du palais d'Auguste, nommé dans le pays Tour de Pilate.

L'édifice le plus considérable de Tarragone, et qui seul suffiroit pour faire connoître l'importance et l'étendue de cette ancienne ville, est un palais que l'on appelle dans le pays palais d'Auguste, soit que cet empereur l'ait habité pendant son séjour à Tarragone, soit, comme nous le pensons, que ce fût la demeure du proconsul que l'empereur envoyoit pour gouverner la province. Les restes de cet édifice, qui subsistent encore, ont près de 1200 pieds de longueur; mais il est aisé de juger qu'il en avoit plus de 2000, en suivant les fondations de même nature qui ont l'air d'en faire partie. Les mesures de cet édifice, relevées exactement sur les lieux par M. Moulinier, prouvent évidemment qu'il s'étendoit jusqu'à l'église métropolitaine, et formoit un carré long qui occupoit presque tout le terrain de la ville actuelle. On n'est point étonné de cette magnificence, quand on pense que sur les derniers temps de la république les habitations des particuliers rivalisoient déjà avec les temples des dieux. Le luxe de l'Asie avoit été transporté à Rome avec ses dépouilles; le Capitole, suivant Plutarque, n'étoit plus rien en comparaison du palais des Césars.

Déja vers le milieu du VIIe siecle de la fondation de Rome, L. Crassus employa le marbre pour décorer sa maison. Son gendre, Scaurus, bâtit la sienne avec une telle magnificence qu'au rapport de Pline,

elle égaloit le luxe des palais que construisirent long-temps après Néron et Caligula.

Ce genre de magnificence devint général sous l'empire d'Auguste qui, disoit-on, avoit trouvé la ville bâtie de briques et l'avoit laissée bâtie en marbre.

Les palais destinés dans les provinces à loger les proconsuls ou les préfets, et qui servoient aux empereurs lorsqu'ils y faisoient des voyages, n'approchoient certainement pas de ceux des chefs de l'empire; mais cependant ils avoient une étendue et une magnificence proportionnées au rang des villes où ils se trouvoient : on peut en juger par celui-ci, qui en effet fut habité par plusieurs empereurs. Le séjour qu'y fit l'empereur Adrien pensa lui être fatal : un esclave attenta à sa vie dans un jardin où il se promenoit seul; l'empereur se défendit avec sang-froid jusqu'à l'arrivée de sa suite, et pardonna à cet esclave dont il sut que la raison étoit aliénée.

Une des façades de ce palais occupoit d'un côté toute la longueur du cirque, de maniere qu'à Tarragone, comme à Rome, l'empereur, ou son représentant, pouvoit voir les jeux sans sortir de chez lui : ce côté du bâtiment est marqué par une grosse moulure à hauteur d'appui assez saillante. Dans les maisons qui sont aux environs, on trouve beaucoup de restes de cet immense édifice, tels que des arrachements de murs, et plusieurs pilastres assez bien conservés.

Nous avons dit que le palais d'Auguste s'étendoit jusqu'au terrain qu'occupe aujourd'hui l'église métropolitaine, et comprenoit l'espace que forme son enceinte; nous croyons également que la voûte de la chapelle, qui termine la croisée de l'église, du côté gauche, a fait partie de ce palais. Cette voûte en effet est antique, et si grande qu'elle se prolonge derrière la chapelle, et forme une autre piece qui servoit de réfectoire lorsque le chapitre étoit régulier; c'est aujourd'hui un magasin. La chapelle est celle du Saint-Sacrement, où est enterré don Antonio Augustin, et que ce savant archevêque avoit fait décorer de son vivant.

La vue de cette planche est prise du sommet des gradins de l'amphithéâtre, et vis-à-vis d'un chemin qui monte aux deux tours que l'on voit dans le fond. L'une de ces tours est connue dans le pays sous le nom de *la Tour de Pilate ;* elle sert aujourd'hui de caserne à la garnison; elle est de forme carrée, et située dans l'emplacement du palais d'Auguste dont elle faisoit partie : on y voit encore de grandes voûtes très bien conservées dont on a fait des écuries.

PLANCHE LI

Seconde vue du palais d'Auguste.

Cette planche représente la même tour de Pilate vue du côté de la ville, et donnant sur une petite place qui faisoit jadis partie d'une des cours du palais : une des portes qui communiquoient à cette place conserve encore son premier caractere. Sur l'autre face qui regarde l'intérieur de la ville, on distingue plusieurs pilastres d'ordre dorique, comme ceux dont nous avons parlé, et qui font juger que la décoration entiere de ce palais appartenoit exclusivement à cet ordre.

PLANCHE LII

Détails géométriques.

Les pilastres que l'on voit sur la planche précédente, et dont on a coté ici les mesures, sont d'un goût pur et d'un beau travail; ils sont sans base, et posent sur un stylobate assez élevé : l'entablement qui les couronne est noble et simple. Les fragments de sculpture qui sont aux deux côtés sont également d'un beau caractere, et paroissent du temps où les arts étoient dans leur plus grande perfection.

Le premier de ces fragments représente une tête de taureau, en usage dans les sacrifices : elle est garnie de bandelettes et de nœuds, ainsi qu'on en voit plusieurs dans les frises antiques.

Sur le second on voit l'*apex* ou bonnet des flamines.

Dans le troisieme on reconnoît l'*aspergillum*.

Ces trois fragments, autant qu'on peut le conjecturer, faisoient partie de la frise du temple consacré à Auguste. On sait que la ville de Tarragone donna à l'empire romain le déplorable exemple de déifier ses maîtres : après avoir élevé à Auguste un autel pendant sa vie, elle lui consacra un temple après sa mort [1], et joignit à cette bassesse celle de s'en glorifier en la proclamant dans ses médailles. Le temple fut cependant si mal construit que les empereurs Adrien et Septime-Sévere furent obligés d'y faire des réparations considérables pour empêcher sa ruine totale.

1. *Templum ut in colonia Tarraconensi strueretur Augusto, petentibus Hispanis permissum ; datumque in omnes provincias exemplum.*
Tacit., Ann., lib. I, 78.

PLANCHE LIII

Vue des restes de l'amphithéâtre de Tarragone prise du côté de la mer.

Personne n'ignore la forme et l'usage des amphithéâtres : ces lieux attestent la cruauté des Romains depuis l'origine de leur empire jusqu'à sa destruction, depuis l'enlevement des Sabines jusqu'aux persécutions des chrétiens. Dans ces arenes sanglantes on voyoit figurer tantôt des bêtes féroces, tantôt des hommes plus féroces encore, qui avoient appris à donner ou à recevoir la mort avec grace : souvent de malheureux athletes, ou de plus malheureux esclaves renversés par leurs adversaires, imploroient la pitié de quelque jeune femme qui d'un geste disposoit de sa vie.

Toutes les villes un peu considérables avoient de semblables spectacles et d'immenses édifices pour les représenter. Les mieux conservés sont, en Italie, le colysée de Rome, celui de Vérone, de Capoue, de Pouzolles, et de Pola en Istrie; en France, les arenes de Nismes, d'Arles, les amphithéâtres de Fréjus et de Bordeaux.

Celui de Tarragone, dont nous représentons ici les vestiges, ne le cédoit en rien à ceux-ci; sa situation étoit même plus belle, il étoit abrité des vents du nord et de l'ouest, et n'étoit ouvert que du côté du midi : les flots de la mer venoient se briser au bas de ses murs, et ses ruines présentent encore de ce côté trois voûtes qui servoient à soutenir les gradins, et à renfermer les bêtes féroces qui en sortoient par des portes intérieures pour entrer dans l'arene. C'est cette partie que représente cette planche : dans le fond on distingue le môle et les fortifications de la ville.

PLANCHE LIV

Vue de l'amphithéâtre du côté de la ville.

L'amphithéâtre de Tarragone présente du côté de la ville les gradins qui faisoient face à l'intérieur de l'arene : on apperçoit sous ces gradins les voûtes qui les soutenoient, de même qu'une partie des galeries tournantes qui sont assez bien conservées : une autre partie de ces mêmes gradins, presque vis-à-vis de ceux-ci, est taillée dans le rocher même sur lequel la ville est assise. Le couvent du Miracle qui se trouve bâti presqu'au milieu de l'arene, et avec les matériaux de cet ancien édifice, empêche que l'on n'en découvre l'ovale entier.

Cependant moyennant plusieurs excavations que MM. Légier et Moulinier ont fait faire, ces artistes ont pu compter jusqu'à dix-neuf gradins, relever la plus grande partie de l'enceinte, et dessiner juste l'ellipse qu'elle forme : ils se sont convaincu, par cette excavation, que le sol de l'arene étoit plus bas de douze pieds que le sol actuel. Il est à craindre que le reste de ce monument n'ait à souffrir par les travaux que l'on fait pour le port ; on a déjà même fait sauter une partie des gradins taillés dans le roc pour réparer le couvent du Miracle, qui sert à-présent de demeure aux galériens employés à la construction du môle.

PLANCHE LV

Restes de l'aqueduc de Tarragone.

Si l'on est attristé par le souvenir des scenes cruelles que rappellent les amphithéâtres romains, on éprouve une sorte de consolation à la vue des aqueducs qui attestent à la fois la grandeur, la magnificence, et les soins du gouvernement de Rome. Quoi de plus majestueux, de plus imposant que cette longue suite d'arcades doubles, et quelquefois triples, qui traversent un espace de trente et jusqu'à soixante milles, travaux immenses élevés seulement pour l'avantage de l'humanité ! Rien n'arrêtoit les Romains dans ce noble but : une montagne se présentoit-elle, elle étoit ou coupée ou percée ; falloit-il traverser un vallon, on jetoit un pont d'une colline à l'autre, et le vallon disparoissoit. L'orgueil romain se plaisoit à vaincre ainsi la nature : des eaux salubres et abondantes répandoient la santé dans toute l'étendue de l'empire. Outre que les Romains pensoient que le bien être des habitants d'une ville, pendant la courte durée de leur vie, exigeoit ces dépenses énormes faites aux frais de l'état, ils travailloient de plus pour les siecles à venir, parcequ'ils s'en croyoient assurés ; ils jugeoient de la durée de leur empire par sa force et son étendue, et ne croyoient pas que jamais leurs monuments, quelque solides qu'ils fussent, pussent survivre à leur puissance. La terre est cependant depuis douze siecles couverte de débris, qui seuls rappellent encore leurs illustres fondateurs : ces ruines, auxquelles s'attachent de tels souvenirs, parlent toujours fortement au cœur, et l'aqueduc que représente cette planche, ainsi isolé au milieu de la campagne, nous a frappé par son aspect à la fois élégant et majestueux. Il est triste de ne pouvoir rendre par la gravure ces teintes brillantes que produit le soleil du midi sur les monuments, et le ciel d'azur qui fait le fond de ce beau tableau et lui donne une grande partie de son

éclat; on peut du moins se faire une idée des formes qui plaisent encore par leur ensemble et leur harmonie. Cet aqueduc consiste en un double rang d'arcades [1] qui unit deux collines situées à une lieue de Tarragone. Il est connu dans le pays sous le nom de *pont de Ferreras*, et faisoit partie d'un conduit d'eau qui commençoit à un lieu nommé *pont d'Armentera*, à vingt-huit milles ou sept lieues de Tarragone : l'eau passoit sur le rang supérieur des arcades.

Ce monument est composé de vingt-cinq arches supérieures et de onze inférieures; les jambages des petites se dirigent en talus, c'est-à-dire qu'elles sont plus grosses par le bas qu'elles ne le sont à leurs impostes : il en est de même des grands arcs dont chaque assise est beaucoup plus saillante que celle des petits pied-droits. Cette grande saillie étoit nécessaire pour donner plus de force et de solidité à l'aqueduc, aussi les pied-droits de ces grands arcs s'étendent-ils beaucoup par le bas; mais malgré le rétrécissement des arcs, si on se place à une distance convenable pour voir l'ensemble de l'édifice, ces irrégularités disparoissent, et on est étonné d'y trouver une proportion aussi élégante que solide. Il paroît qu'il fut construit du temps des premiers empereurs, quoiqu'il ait peu de régularité : la coupe du trait n'a pas été aussi soignée que dans plusieurs monuments semblables de la France et de l'Espagne : on remarque sur-tout beaucoup de négligence dans les archivoltes ou bandages des arcs; on y trouve un nombre incomplet de douelles à partir de la clef de l'archivolte; on en voit souvent d'un seul côté deux ou trois de plus qu'à l'autre, et quelquefois une seule pierre tient lieu de deux de ces mêmes douelles : il est même des arcs qui n'en ont que dix-huit, tandis qu'à d'autres on en compte dix-neuf, vingt, et vingt et une; mais ce peu de soin ne s'apperçoit pas en regardant l'ensemble. On remarque vers le milieu une coupure de dix à douze pieds dont les pierres se sont écroulées, ce qui a donné lieu à un évènement assez singulier que nous avons essayé de rappeler sur cette planche : Un officier des gardes wallones fit le pari de passer à cheval sur le haut de l'aqueduc d'un côté à l'autre; arrivé à cette coupure dont il n'avoit pu calculer d'en-

1. Pujades s'est trompé dans l'ouvrage qu'il a publié sur la Catalogne lorsqu'il dit, folio 74, que le pont de Ferreras est composé de trois arcades placées l'une sur l'autre; il n'y a jamais eu que les deux qui existent encore aujourd'hui. Pons de Ycart, plus ancien que Pujades n'en compte pas davantage dans la description qu'il donne de Tarragone, et l'inspection du monument fait bien connoître qu'il n'y en a jamais eu un plus grand nombre.

bas la largeur, il se trouva arrêté : alors son cheval ayant mesuré l'espace et faisant des difficultés pour le franchir, il lui banda les yeux sans descendre, et parvint à le lui faire sauter au grand étonnement des spectateurs. A cent pas de ce lieu on apperçoit l'endroit d'où on a tiré les matériaux pour être employés à la construction. La qualité de la pierre est poreuse et roussâtre; elle est assez tendre à travailler, mais elle durcit à l'air. Nous avons dit que le pont de Ferreras faisoit partie d'un aqueduc beaucoup plus considérable, et dont l'utilité étoit fort grande pour la ville de Tarragone : l'invasion des barbares et les différentes révolutions qu'éprouva cette ville détruisirent ce monument, et les habitants furent long-temps réduits à boire de l'eau bourbeuse et mal-saine. C'est depuis quelques années seulement qu'un digne prélat, don Joachin de Santiyan y Valdivielso, archevêque de Tarragone, entreprit à ses frais de rétablir l'aqueduc, et de procurer ainsi à ses diocésains l'avantage précieux dont ils étoient privés : il fit en conséquence reconnoître les ruines de cet aqueduc [1], et s'assura que la partie souterraine n'avoit pas été endommagée. Ce grand ouvrage fut commencé en 1780, par l'architecte don Juan Ant. de Rovirra. La mort du vertueux archevêque ne lui permit pas de recueillir le fruit de son patriotisme; mais il avoit prévu jusqu'à cet obstacle, et il avoit laissé des fonds au moyen desquels on put continuer après lui ce qu'il avoit commencé. Ces fonds furent religieusement employés, et depuis environ douze ans les habitants de Tarragone jouissent de ses bienfaits, et bénissent sa mémoire.

PLANCHE LVI

Détails des monuments de Tarragone.

Lettres A, B, C, D, E, *plan et coupe de l'aqueduc.*

Nous avons dit que l'aqueduc de Tarragone n'étoit pas d'une construction très réguliere; il est aisé de s'en convaincre par le plan et la coupe que représente cette planche : on remarque entre les trois arcades du milieu des distances inégales, et d'autres irrégularités. Quant à la construction de l'édifice, on a dû se conformer aux inégalités du terrain, que l'élevation A fait exactement connoître. Les

1. Il est bon d'observer que le pont de Ferreras n'a pas été jugé nécessaire dans le rétablissement du nouvel aqueduc qui se trouve beaucoup plus court que l'ancien.

arches d'en-bas sont au nombre de onze, et celles d'en-haut de vingt-cinq : les onze qui forment le milieu des arcades supérieures sont égales entre elles, parcequ'elles portent sur les onze inférieures; les autres vont en diminuant de chaque côté jusqu'au haut des deux collines. Les arches du milieu du rang inférieur, C, sont les plus élevées de toutes; D, E, indiquent les plus basses qui sont placées sur le terrain. La hauteur de tout l'édifice est de 92 pieds, dont 52 forment l'élévation de l'étage inférieur, et 40 celle de l'étage supérieur : il a 660 pieds de longueur.

Plan de l'Amphithéâtre.

a. Couvent du Miracle servant de caserne aux forçats qui travaillent au port.

b. Arene de l'amphithéâtre.

c. Gradins taillés dans le roc du côté de la ville.

d. Partie de gradins faits en maçonnerie du côté de la mer.

e. Voûtes de l'amphithéâtre du côté de la mer.

f. Vomitoire qui se conserve encore d'un côté.

g. *h*. Morceau de mur, vraisemblablement destiné au même usage.

G. Coupe de l'amphithéâtre qui répond à la partie du plan et à la vue pittoresque du côté de la terre.

kk. Excavations faites pour trouver le fond de l'arene.

l. Cuisine des forçats pratiquée dans une des voûtes de l'amphithéâtre.

On voit par le plan de cet amphithéâtre quelles étoient ses dimensions : il a dans sa plus grande longueur 260 pieds, et 170 dans sa plus petite.

Cirque de Tarragone.

Nous n'entrerons point dans un détail superflu sur les cirques des Romains, décrits depuis long-temps par Onuphrius Panvinius, Boulanger, Bianconi; ce dernier sur-tout, ayant fondé son opinion sur les plans exactement relevés du cirque de Caracalla à Rome, répandit de nouvelles lumieres sur ce sujet : cependant il ne put l'approfondir autant qu'il m'a été possible de le faire par la découverte, en 1799, de la mosaïque d'Italica, sur laquelle se trouve représenté un cirque dans le plus grand détail. Ce monument fut alors pour moi une occasion de donner de nouvelles lumieres sur les différentes parties de ces sortes d'édifices, et principalement sur le côté circulaire où se trouvoient les *carceres*, et qui dans la mosaïque est placé obliquement,

ainsi que dans le cirque de Caracalla. La même circonstance n'existe pas dans celui de Tarragone où les *carceres* sont bâties régulièrement de chaque côté; il paroît que l'usage de les construire ainsi dura jusqu'au siecle d'Auguste, et que les changements à cet égard n'eurent lieu que long-temps après. Quant aux autres parties de l'édifice, on pourra les comparer aux différents cirques connus, dont les mesures se trouvent dans l'ouvrage de la *Mosaïque d'Italica*, ainsi que des recherches assez étendues sur cette matiere : nous y renvoyons le lecteur, et nous nous bornerons à indiquer ce que le cirque de Tarragone offre de plus remarquable. Le P. Florez en a publié une description dans laquelle il lui donne plus de 500 pieds de long sur 300 de large. Un Irlandais, lord Coningham, obtint, en 1754, la permission d'y faire des excavations : il trouva une allée taillée dans le roc même, ce qui lui fit juger qu'il étoit encore plus grand que le P. Florez ne l'avoit cru. Le couvent de saint Dominique ayant été bâti sur le terrain qu'occupoit ce cirque, et placé à l'une de ses extrémités, il est impossible aujourd'hui d'établir au juste sa véritable longueur. MM. Legier et Moulinier, à l'exactitude desquels on peut se rapporter, en ont mesuré 929 pieds castillans jusqu'à la porte de l'église de ce couvent, où ils ont été forcés de s'arrêter : mais des roches vives plus élevées que le terrain, qu'ils ont trouvées dans une rue à la distance d'environ 140 pieds de cette porte, leur ont prouvé que le cirque n'avoit pas tout-à-fait 1100 pieds de longueur.

Il est bien difficile, à moins d'une extrême attention, d'appercevoir les restes de ce cirque; il faut, pour y parvenir, entrer dans les maisons bâties sur le terrain qui fut autrefois son enceinte. Cependant la plupart des voûtes qui soutenoient les *subsellia* ou gradins subsistent encore, et se trouvent enclavées dans les maisons qui couvrent aujourd'hui ce terrain : elles servent d'écuries ou de boutiques, et les plus hautes forment le premier étage.

L'entrée principale du cirque est masquée par la muraille actuelle de la ville. Le mur intérieur, qui existe encore, est élevé au-dessus du terrain de 10 pieds castillans : sa hauteur est bien déterminée par une moulure qu'on voit régner sur toute sa circonférence *(voyez le profil de la lettre* L *sur le plan)*. Cette hauteur, la même qu'il a dû avoir dans le principe, nous prouve que le sol n'a pas été exhaussé dans cette partie. Ce mur est tantôt apparent et tantôt renfermé dans les maisons : dans une des rues qui coupent un des côtés du cirque, on en découvre une portion sur laquelle on apperçoit encore les trois premiers gradins; et on peut se convaincre que dans toute sa longueur il étoit surmonté d'un petit *dé* ou socle, qui laissoit derriere lui un

intervalle d'un pied et demi, au-dessus duquel s'élevoient les gradins.

Les *carceres* du cirque de Tarragone étoient au nombre de douze, six de chaque côté de l'entrée principale : l'extrémité où elles se trouvoient placées étoit arrondie, comme nous l'avons déja observé. Le mur extérieur du côté droit étoit aussi le mur principal d'un des côtés du palais des empereurs : ce bel édifice, qui s'élevoit majestueusement au-dessus des gradins, décoroit le cirque, et présentoit aux spectateurs des courses un magnifique point de vue. Cette circonstance donne lieu de croire que le palais et le cirque furent bâtis en même temps, et que l'époque de leur construction est celle du regne d'Auguste, et peut-être même du séjour qu'il fit à Tarragone. On voit, du côté gauche, une colonne cannelée distante du mur intérieur d'environ vingt pieds : le temps ne l'a pas entièrement détruite; il en existe encore le tiers, et sa base, qui est attique, est assez bien conservée. Il est difficile de pouvoir déterminer le motif qui peut avoir fait placer dans l'arene cette colonne, qui devoit embarrasser les courses de chars, et les exposer ou à se briser contre elle, ou à se précipiter dans l'euripe, qui n'en étoit pas distant de dix pieds. Cette circonstance, qui ne se remarque dans aucun édifice de ce genre, me fait penser que cette colonne a été placée là postérieurement, et dans les temps du bas empire.

Il est question des jeux du cirque de Tarragone dans une belle inscription, gravée en l'honneur d'un aurige ou conducteur de char, et que ses maîtres lui dédierent. La pierre qui contient cette inscription se voit dans le palais archiépiscopal de Tarragone : on y remarque la figure de ce cocher; il tient une palme dans sa main gauche : la figure a un pied de hauteur, et toute la pierre trois pieds et demi de haut sur deux de large.

La loi que nous nous sommes faite, de ne donner que des inscriptions inédites, nous empêche de rapporter celle-ci, que l'on peut lire dans Florez, tome XXIV, p. 226, dans Grutter, p. 330, et dans Masdeu, tome VI, p. 266. Nous en transcrirons cependant les six derniers vers qui ont beaucoup plus de grace et d'élégance qu'on n'en trouve ordinairement dans le style lapidaire.

Nec mihi concessa est morituro gloria circi
Donaret lacrimas ne pia turba mihi
Ussere ardentes intus mea viscera morbî
Vincere quos medicæ non potuere manus
Sparge precor flores supra mea busta viator
Favisti vivo forsitan ipse mihi.

On trouve une preuve de la célébrité du cirque de Tarragone dans l'inscription de Barcelone, par laquelle Cœcilius Optatus ordonna que les combats de pugilat, qu'il fondoit dans cette derniere ville, fussent transférés à Tarragone si on contrevenoit à sa volonté. *Ad remp. tarrac. transferri jubeo, sub eâdem formâ spectaculorum quod supradictum est edendorum Tarraconæ.* (Voyez à la fin de la province l'inscription nº 1.)

Explication des lettres de renvoi sur le cirque de Tarragone.

a. Fontaine moderne.

b. Colonne cannelée que l'on croit avoir servi de *meta* ou borne, mais vraisemblablement rapportée postérieurement.

d. Machine hydraulique de la fontaine.

e. Marché aux poissons.

f. Grande voûte qui servoit probablement d'écuries aux chevaux destinés à la course.

g. Fontaine publique.

h. Stylobate du palais d'Auguste. On peut juger par cette coupe de toute l'étendue du palais élevé à plus de trente pieds au-dessus du cirque, et le dominant de tout côté.

j. Murailles de la ville.

k. Rue de la Rambla.

Le bout du bâtiment qui est opposé aux *carceres* est occupé par le couvent de saint Dominique, et la plupart des voûtes des deux côtés qui soutenoient les gradins sont, comme on peut le juger par le plan, enfouies dans l'intérieur des maisons : le sol de la ville s'éleve au-dessus d'une partie des *carceres*, et les murailles empêchent qu'elles ne soient éclairées. Plusieurs de ces *carceres* sont encombrées par les éboulements de terre, ce qui empêche d'en faire le relevé : une partie des autres voûtes, dans toute la longueur des deux côtés, a été détruite pour la construction des maisons, et celles qui ont été conservées forment des boutiques et des magasins militaires. Ces voûtes anciennement soutenoient les gradins, et servoient, je pense, dans l'intervalle des jeux, aux marchands, et à d'autres gens qui remplissoient le cirque; c'est ce que Horace exprime par *les astrologues du cirque ;* il paroît que ce lieu étoit à la fois une promenade, un marché public, et une place de discussion pour les affaires.

PLANCHE LVII

Vue des restes de chambres sépulcrales près de Tarragone.

Cet édifice, dont il nous a paru difficile de déterminer l'usage, nous a semblé appartenir à des chambres sépulcrales, par la forme des niches qu'il contient. Il est certainement de construction romaine, mais du temps du bas empire, et ne paroît pas avoir servi long-temps à sa destination : il fut transformé en église dans le moyen âge; il est à peu de distance du chemin de Tarragone, à gauche en sortant de cette ville.

PLANCHE LVIII

Divers fragments d'antiquités à Tarragone.

Les nº 1, 2, 3, 4, 5, sont des morceaux de terre cuite trouvés à Tarragone, et fabriqués dans cette ville. Le chanoine don Carlos de Posada, habile antiquaire, et digne successeur de Antonio Augustin, de Finestres, de Foguet, etc., a rassemblé plus de douze cents fragments de ces vases, pareils à ceux de Sagonte, si estimés des Romains; ils sont tous marqués des lettres initiales des différents fabricants, souvent même de leur nom en entier. Je ne connois pas en Italie de collection plus considérable, fabriquée sur-tout dans une seule ville. Il seroit utile, pour l'intelligence des inscriptions, que ce savant publiât une espece de dictionnaire de ces noms dans le genre des tables de Grutter et de Muratori. Les fragments de cette planche sont remarquables par la différence que l'on observe dans leur dessin : nous les avons classés ainsi pour montrer combien dans les plus petites choses la marche des arts est uniforme. Les trois premiers numéros sont progressivement d'un dessin plus pur; le quatrieme est aussi bien qu'on puisse faire; le cinquieme commence à décliner; le sixieme enfin appartient au temps de la décadence des arts, et a une analogie singuliere avec les médailles des rois goths : du reste la matiere est la même; les derniers fragments sont même d'une plus belle pâte. Le nº 7 est une petite idole de bois trouvée dans un coffre de marbre sous le seuil d'une porte; c'est le dieu *Limen*, ou la déesse *Limentina* [1] des anciens, qui préservoit la maison, et que dans la construction l'on plaçoit au-dessous de l'entrée principale. On a trouvé dans une maison de

1. *Quis Limentinum* (dit Arnobe), *quis Limam custodiam liminum gerere et janitorum officia sustinere credat.* Lib. IV, p. 132.

Pompeïa, au milieu d'un pavé en mosaïque, cette inscription, *Salve, hospes*, Je vous salue, mon hôte; expression à la fois noble et simple, qui retraçoit une des plus belles qualités des anciens, leur respect pour les pauvres et les étrangers, qu'ils regardoient comme envoyés par Jupiter [1]. Cette petite divinité est la premiere que j'aie vue : on en trouve très rarement, soit qu'étant de bois elles n'aient point fixé l'attention dans les excavations que l'on a faites, soit qu'on les ait crues trop peu importantes pour en faire mention.

PLANCHE LIX

Fragments de sculpture antique à Tarragone.

Nous avons réuni sur cette planche quelques uns des principaux fragments de sculpture antique que l'on voit à Tarragone : il en existe d'autres d'un meilleur travail, mais trop mutilés pour être représentés; de ce nombre est la moitié d'une tête de Lucius Verus, d'un dessin excellent, que l'on voit dans la maison d'un chanoine, au-dessus de la porte d'une chambre; une tête de Bacchus, placée dans le mur d'une maison près de la cathédrale; un bas-relief représentant un combat, dans le jardin de M. de Montolieu; et divers fragments chez le chanoine don Domingo Salas.

Sur le premier bas-relief on distingue deux sacrificateurs; l'un tient d'une main la victime, et de l'autre, la hache des sacrifices. Le second sacrificateur est un jeune homme qui porte le vase dans lequel on recueilloit le sang.

Supponunt alii cultros tepidumque cruorem
Suscipiunt pateris...

VIRG.

Au-dessous sont des figures de femmes faisant partie d'un autre bas-relief, dont il est difficile de déterminer le sujet. Plus bas est une tête de femme en marbre, d'un beau caractere, et d'une conservation parfaite. Des deux côtés on voit deux bas-reliefs fort curieux : le premier, à gauche, est une statue de Minerve d'un travail précieux; elle est l'offrande d'un charpentier, *tabularius*, de l'empereur Claude : son nom ne s'y trouve pas mentionné, peut-être étoit-il dans la partie

1. Πρὸς γὰρ Διος είσιν απαντες
Ξεῖνοι τε, πτωχοί τε.

HOM., Οδ. Σ. v. 207.

qui a été détruite. On connoît peu d'inscriptions de charpentiers : la plupart sont dédiées à Sylvain; celle-ci l'étoit à Minerve, et son auteur étoit vraisemblablement attaché à la personne de l'empereur, comme certains ouvriers le sont de nos jours à des personnages puissants.

Auprès de ce bas-relief est une figure de faune dans une attitude connue. De l'autre côté se voit une statue dont le costume singulier est difficile à reconnoître : la chaussure differe de tout ce que j'ai vu dans les monuments anciens; elle paroît être du genre de celle nommée *baxea* dans Plaute [1] et dans Apulée; alors le personnage seroit un philosophe du pays, vêtu du *pallium*, et portant la barbe, comme sembleroit l'indiquer le passage suivant qui réunit ces trois circonstances. *Nec quid pallio, baculoque, et baxeis, et hircino barbitio philosophum fingeret* [2].

Le travail de cette figure est du plus mauvais goût, et d'un temps peu antérieur à l'invasion des Goths. On voit sur la gauche la figure en bronze d'un satyre barbu, assez semblable aux figures bizarres des dieux gaulois que l'on rencontre dans quelques cabinets. Ce satyre est auprès d'un sarcophage représentant l'enlèvement de Proserpine, sujet sur lequel nous avons donné des détails en parlant d'un monument semblable trouvé à Barcelone; celui-ci est postérieur, et d'un travail détestable : la disposition des figures est d'ailleurs à-peu-près la même, à l'exception du char qui est attelé de deux dragons au lieu de chevaux, ainsi qu'on le remarque dans plusieurs bas-reliefs.

PLANCHE LX

Vue intérieure de la cathédrale de Tarragone.

On croit assez généralement que Bérenger, évêque de Vique, nommé par le pape Urbain II à l'archevêché de Tarragone pendant que cette ville étoit sous la domination musulmane, fut celui qui commença la construction de son église métropolitaine : si ce fait est exact, on doit en fixer l'époque à la fin du XIe siecle.

Nous ne pouvons cependant nous dissimuler que ce systême souffre beaucoup de difficultés, ainsi que l'observe le P. Florez (*Esp. sacr.*, t. XXV). En supposant que les comtes de Catalogne se soient emparés de Tarragone du temps de Bérenger, ils ne peuvent s'être maintenus

1. Plaute, *Men.*, 2, 3, 40.
2. Apul., *de Asin. aur.* II, p. 260.

long-temps dans sa possession. La chronique de Clarius, imprimée dans le *Spicilege* de don Luc d'Acheri, et la piece trois cent quarante de la *Marca Hispanica*, nous apprennent que les Maures firent une irruption en Catalogne l'an 1108, et qu'ils parvinrent jusqu'au Panadez; d'où il faut conclure que s'ils avoient perdu Tarragone, ils la reprirent à cette époque, et détruisirent vraisemblablement l'église que Bérenger avoit commencée.

Le témoignage du moine Orderic Vital, auteur contemporain, donne du poids à cette conjecture. Il assure qu'en l'année 1116, lorsque saint Oldegaire, Français de nation et évêque de Barcelone, fut nommé par le pape à l'archevêché de Tarragone, l'enceinte de l'église métropolitaine [1] étoit remplie de grands arbres que la négligence y avoit laissé croître.

Un des premiers soins de saint Oldegaire fut le rétablissement de cette église : tous les souverains, toutes les personnes riches de la province, et toutes les cathédrales qui dépendoient de cette métropole y contribuerent. Ceci résulte d'une bulle que donna le pape Innocent II, en 1138, qui prouve qu'alors l'édifice n'étoit pas achevé.

Quoi qu'il en soit de l'époque de sa fondation, elle est aujourd'hui la premiere de la principauté de Catalogne pour la grandeur et la solidité. Sa longueur, depuis la balustrade du maître-autel jusqu'à l'entrée principale, est de 389 palmes catalanes (12 palmes castillanes composent 13 palmes catalanes); celle du maître-autel ou presbytere est de 78 palmes jusqu'au mur qui ferme l'église à l'orient; d'où il résulte que sa longueur totale est de 467 palmes. La largeur d'un mur à l'autre est de 251 palmes, non comprises les chapelles de chaque côté qu'on ne peut faire entrer dans ce calcul, par la raison que leur profondeur n'est pas égale.

Ce vaste édifice est construit dans le style qu'on appelle gothique : il est à trois nefs; la largeur de celle du milieu est de 61 palmes : le chœur en occupe une grande partie, et lui fait perdre de sa beauté. Les piliers, qui soutiennent les voûtes, sont des groupes de cylindres avec leurs bases et chapiteaux, mais dont la hauteur et la grosseur sont proportionnées à la grandeur de tout l'édifice. Sa croisée est grande, et s'ouvre en haut pour former une espece de dôme octogone. Son élévation prise depuis le sol jusqu'à l'intérieur de la lanterne est, suivant don Antonio Ponz [2], de 137 palmes.

Le retable du maître-autel, construit d'une espece d'albâtre, a été

1. Order. Vital, *Hist. eccl.*, lib. XIII, p. 892.
2. *Viage de España*, t. XIII, p. 166.

fait avant le milieu du xve siecle, et par conséquent est antérieur au rétablissement des beaux arts. Il est l'ouvrage de Pierre Juan, né à Tarragone, et de Guillaume de Mota. Ils y ont sculpté la vie et la passion de Jésus-Christ, et le martyre de sainte Thérese. Le maître-autel est orné de plusieurs statues, et son tabernacle est d'un marbre qui imite celui de Carrare : les figures y sont peut-être trop multipliées, mais leur détail est intéressant.

Le sanctuaire n'a de remarquable que le mausolée de Jean, fils de Jacques II, roi d'Aragon, archevêque de Tolede, patriarche d'Alexandrie, et administrateur de l'archevêché de Tarragone, mort en 1334. La statue de ce prélat est de marbre blanc, et l'artiste a donné à la tête une belle expression.

Les fonts baptismaux offrent une piece précieuse; c'est une cuve portée sur quatre lions, de forme carrée, de huit pieds de long sur cinq de large; sa profondeur a un pied dix pouces. Cette cuve est d'un seul morceau de marbre blanc très pur : une tradition ridicule la fait regarder comme ayant servi de baignoire à Cléopâtre.

On compte dix-huit chapelles dans cette église; nous indiquerons celles qui, sous le rapport des arts, méritent d'être remarquées.

La chapelle des onze mille Vierges et celle de saint Michel, entre lesquelles on voit le tombeau d'un archevêque de Tarragone, Gaspard Cervantes, qui assista au concile de Trente. Ce monument consiste en une belle urne de marbre, des figures allégoriques représentant des vertus, et d'autres ornements bien exécutés.

La chapelle de sainte Tecle forme un carré, dont les quatre coins s'avancent en saillie dans l'intérieur pour supporter un dôme qui est surmonté d'une lanterne : on a pratiqué dans les angles des niches où l'on a placé les quatre vertus cardinales en marbre blanc. Les murs de cette chapelle sont incrustés de très beaux marbres de diverses couleurs, divisés en panneaux par des encadrements de marbre jaune : ces panneaux sont ornés de médaillons aussi en marbre. Cette chapelle est décorée par des pilastres variés et surmontés de chapiteaux d'ordre ionique en marbre blanc : aux deux côtés et sur l'autel, on voit de grands bas-reliefs en marbre blanc représentant des miracles de cette sainte.

La chapelle du Saint-Sacrement renferme le mausolée en marbre du savant Antonio Augustin, archevêque de Tarragone, et légat du saint-siege en Espagne. Dire que cette chapelle est son ouvrage, c'est en faire l'éloge : personne n'ignore que ce prélat réunissoit au bon goût de vastes connoissances, et qu'il eut la gloire de créer, en quelque sorte, la science numismatique. La voûte de la chapelle où

il est enterré est de construction romaine, ainsi que nous l'avons déja observé en parlant du palais d'Auguste.

Vis-à-vis, et entre la quatrieme et la cinquieme chapelles à droite en entrant, est construit le tombeau le plus remarquable de l'église; c'est celui de don Juan Terès, qui réunissoit la dignité d'archevêque de Tarragone à celle de vice-roi de Catalogne. L'inscription qu'on lit sur la face principale indique qu'il étoit âgé de soixante-quatre ans, lorsqu'il mourut le 2 juillet 1603.

La forme de ce tombeau est celle d'un temple carré, dont chacune des deux faces principales est décorée de quatre colonnes d'ordre corinthien surmontées d'un attique, et d'une coupole qui lui sert de couronnement. Sur son entablement on a placé huit statues allégoriques de vertus, précisément au-dessus des huit colonnes. La coupole est terminée par un obélisque. Sous cette coupole et au milieu du petit temple est placé l'urne funéraire; elle est soutenue par quatre lions : sur la face du tombeau qui regarde la chapelle du Saint-Sacrement sont les armes du prélat, soutenues par deux enfants. Ce mausolée est tout entier en marbre.

PLANCHE LXI

Fenêtre arabe dans le cloître de la cathédrale de Tarragone.

Ce monument en marbre est travaillé avec la plus grande élégance; il est vraisemblable qu'il servoit de fenêtre à la demeure de quelque particulier riche. On voit par les dessins rapportés d'Égypte, par les membres de l'institut du Caire, que les fenêtres des édifices arabes sont en très petit nombre dans les maisons, mais qu'elles sont exécutées avec soin : la plupart sont entourées de contre-vents en bois fort saillants, et sculptés avec une magnificence extrême. Je serois néanmoins porté à croire que celle-ci appartenoit à quelque mosquée, ou qu'elle servoit à renfermer, chez quelque riche particulier, le livre du Coran, dont il auroit voulu décorer ainsi la place comme une espece de sanctuaire. L'inscription porte : « Au nom de Dieu; la « bénédiction de Dieu à Abdala Abderahman, prince des fideles; « que Dieu prolonge le reste de ses jours, lequel Abdala a fait faire, « par la main de son serviteur Giafar, cet ouvrage commencé et conclu « dans l'année 349 ».

L'année de l'égire 349 correspond à 960 de l'ere chrétienne.

Cette fenêtre appartenoit peut-être à la petite chapelle que les mahométans plaçoient dans leurs mosquées, pour y faire la priere

en présence du peuple. On a conservé cet emplacement dans la cathédrale de Cordoue, autrefois mosquée des Arabes.

PLANCHE LXII

Vue du cloître de la cathédrale de Tarragone prise sous une des galeries.

On entre dans le cloître de l'église métropolitaine de Tarragone par une porte placée à la croisée gauche de l'église, entre la chapelle du Saint-Sacrement et celle de sainte Barbe. La forme de ce cloître est carrée; on a fait un très joli jardin du préau qui est dans le milieu. Sa décoration extérieure, plus remarquable par sa singularité que celle de l'église, donne sur ce jardin : elle consiste en six grands arcs à chaque face, dont chacun est divisé en trois arcs plus petits; ceux-ci sont soutenus par des piliers en marbre blanc pour lesquels on ne s'est assujetti à aucun ordre d'architecture : tous les chapiteaux different entre eux; les uns sont formés de feuilles légeres, d'autres contiennent des branches, des oiseaux, des figures d'hommes, d'enfants, et d'animaux, sculptés avec précision et élégance : c'est un mélange singulier, mais curieux des genres gothique et arabe. Quelques uns sont de fort bon goût : on y remarque, comme dans tous les monuments arabes, un souvenir de l'architecture égyptienne que ces peuples imitoient naturellement, et qu'ils adapterent à leurs mœurs en la rendant plus légere. Les arcs qui posent sur les colonnes sont en forme de voûtes d'ogives.

Il y a dans le milieu de ce cloître un bassin circulaire, où l'on a placé une grande cuve de marbre blanc : cette piece, qu'on vient d'y poser récemment, est antique, ainsi que le tombeau représentant l'enlèvement de Proserpine que nous avons donné dans une des planches précédentes.

PLANCHE LXIII

Vue extérieure de la cathédrale de Tarragone.

Cette église antique est la plus belle peut-être et la plus importante de la Catalogne. Elle s'éleve majestueusement au milieu de la ville : on y arrive par un escalier magnifique; des deux côtés sont des fontaines alimentées par les eaux de l'aqueduc nouvellement construit. La façade de l'église est gothique et d'un beau travail. Sa situation ajoute à sa beauté.

PLANCHE LXIV

Chapiteaux du cloître de Tarragone.

Ces chapiteaux, comme nous l'avons dit plus haut, ont une élégance naturelle que l'on ne trouve point dans des compositions plus recherchées : ils tiennent du goût égyptien et de cette architecture orientale qui fut introduite en Europe par les Arabes, ou que l'on alla prendre chez eux dans le temps des croisades. Un de ces chapiteaux représente un sujet bizarre; c'est l'enterrement d'un chat par une troupe de rats. Ces sortes de fantaisies se remarquent souvent dans les ouvrages de cette époque, elles étoient peut-être des allusions à quelques aventures de ce temps-là, ou seulement un caprice des artistes, qui dans le nombre de leurs productions variées y introduisoient de semblables scenes sans conséquence.

PLANCHE LXV

Vue du col de Balaguer [1].

En sortant de Tarragone pour se rendre à Tortose, on passe sur un pont de pierre la riviere de *Francoli*, qui arrose la belle plaine de Tarragone, connue dans le pays sous le nom de *Campo de Tarragona*. Cette campagne égale en richesse tout ce que l'on peut voir de plus beau en Italie : les arbres, les vignes, et les moissons s'y confondent, et présentent à la fois l'assemblage de trois différentes récoltes. Au bout de deux heures, on arrive à Villa Seca; et deux lieues plus loin à Cambrils, village assez bien bâti. A 500 toises de ce lieu est située une ferme, près de laquelle on a découvert, il y a quelques années, deux colonnes milliaires qui servoient de tombeaux; elles avoient été creusées ainsi vraisemblablement du temps des Goths : les ossements étoient bien conservés, et l'on pouvoit aisément distinguer que les uns étoient d'un homme, et les autres d'une femme. L'une de ces colonnes portoit encore son inscription, que l'on peut voir à la fin de la description de cette province. Le maître de cette ferme a pris ses arrangements pour être enterré dans une de ces colonnes, et sa femme dans l'autre; ainsi ces deux colonnes milliaires étoient destinées de tout temps à servir de tombeaux.

Au sortir de Cambrils, on entre dans une campagne dont la cul-

1. Col veut dire port ou passage.

ture et la végétation commencent à devenir moins brillantes. On laisse à gauche, sur les bords de la mer, un vieux château, qui paroît avoir été construit dans les commencements de la féodalité : ses tours sont assez bien conservées, moins bien cependant qu'un autre à-peu-près semblable où l'on arrive quelque temps après; c'est celui de l'*Hospitalet*, situé également à peu de distance de la mer. Il est grand, vaste, entouré de hautes murailles, et flanqué de tours. Un prince de la maison royale d'Aragon y fonda un hôpital destiné à recevoir les passants, et à leur donner des secours : les revenus qu'il consacra à cette fondation subsistent, mais la destination a changé; une partie de l'édifice sert d'auberge, une autre est occupée par une manufacture de verres, et le reste par un prêtre qui en touche les revenus.

En sortant de l'Hospitalet, on arrive au château et au col de Balaguer. Ce lieu, jadis fameux par des dangers de tout genre, est devenu un passage facile et sûr depuis que l'on a construit le chemin qui le traverse, et que l'on y exerce une surveillance sévere contre les brigands qui l'infestoient jadis. C'est la vue que représente cette planche. L'on peut juger, par les sinuosités de la route, des difficultés que l'on éprouvoit avant qu'elle ne fût réparée comme elle l'est aujourd'hui : cette vue pourra donner une idée des grandes routes de l'Espagne en général. Ce pays possede les plus beaux ouvrages en ce genre; malheureusement ils ne sont pas assez multipliés, mais ceux qui existent sont des modeles de solidité, de grandeur, et d'élégance : ce sont des monuments en maçonneries comme l'étoient les anciennes voies romaines.

PLANCHE LXVI

Vue d'Amposta sur les bords de l'Ebre.

En quittant le col de Balaguer, on arrive par des montées et des descentes continuelles à une auberge isolée, nommée *el Plateo*, et de là au village de *Perello*, situé au milieu de hautes montagnes. Depuis ce village jusqu'à Amposta, qui en est éloigné de quatre lieues, on traverse un pays inculte, sans arbres, hérissé de montagnes pierreuses, revêtues seulement de quelques arbustes, et de plantes aromatiques; c'est l'aspect d'un désert qui contraste bien tristement avec les belles plaines de Tarragone qu'on vient de quitter. Cependant à quelque distance des bords de l'Ebre les campagnes reprennent leur fertilité; on passe cette riviere dans un bac, et l'on découvre sur ses bords la vue représentée par cette planche : ce sont d'anciennes

murailles romaines qui servoient vraisemblablement à défendre ce passage important, et à l'assurer en tout temps à ceux qui en étoient les maîtres.

Cette fortification est entourée d'un fossé taillé dans le roc que remplissoient les eaux du fleuve; ce qui augmentoit encore les moyens de défense. La tour est de construction romaine, mais du temps du bas empire : elle est carrée, et bâtie de pierres de taille en bossage. Il seroit possible que cette tour eût été élevée du temps des empereurs sur les restes d'anciennes fortifications carthaginoises. On sait que l'Ebre divisoit l'Espagne romaine de la partie soumise aux Carthaginois; mais cette division cessa d'avoir lieu lorsque les Romains eurent envahi toute l'Espagne, et alors les défenses du côté de l'Ebre devinrent inutiles. Il se présente deux époques où cette fortification a pu être d'une grande utilité; d'abord celle de l'irruption des Germains en Espagne sous l'empereur Gallien, l'an 260 de notre ere. Ces peuples, suivant Oroze, y séjournerent douze années, au bout desquelles on parvint à les expulser. La défense de l'Ebre fut alors importante, et l'on ne devoit rien négliger pour se l'assurer. La seconde époque est celle de l'irruption des Sueves, des Goths, et des Vandales, en 403. La chronologie de l'évêque Idace, auteur contemporain, dit que les Vandales et les Sueves occuperent la Galice, les Asturies, la Lusitanie et la province carthaginoise, et enfin la Bétique. Les provinces tarraconaises continuerent d'appartenir aux Romains jusqu'en 456, qu'elles passerent au pouvoir des Sueves. Les Romains y communiquoient principalement par mer; et peut-être avoient-ils intérêt de défendre l'embouchure de l'Ebre et une partie de son cours. Très près de la tour romaine, on voit quelques autres ruines de construction postérieure auxquelles un trait historique paroît très bien convenir. En 1097, Raymond III, comte de Barcelone, ayant le dessein d'enlever aux Maures la ville de Tortose, fit part de ce projet à D. Artal, comte de Pallas, et le pria de bâtir à Amposta un château assez fort pour tenir en respect la garnison de cette ville, et lorsque ce château fut bâti Raymond en confia la garde au comte Pallas.

Amposta est une petite ville d'environ quinze cents habitants : elle est fort pauvre, mais elle pourroit devenir importante si l'on rendoit l'Ebre navigable, en profitant d'un petit canal que l'on a pratiqué pour conduire à la nouvelle ville de S.-Carlos tous les matériaux nécessaires à sa construction. En augmentant ces travaux et en faisant passer un bras de l'Ebre dans ce canal, on formeroit aisément un port à son embouchure à S.-Carlos, on éviteroit par-là l'entrée de l'Ebre obstruée sans cesse par des bancs de sable mobiles, et qui

augmentent par les tempêtes et les crues d'eau. Ce canal offriroit encore un grand avantage, celui de féconder les terres arides et incultes qui avoisinent S.-Carlos dans une étendue d'une demi-lieue. Il seroit facile d'en tirer l'eau au moyen d'une pompe à feu, et de la conduire jusqu'aux parties les plus élevées par un aqueduc, d'où on la distribueroit dans les terres. Amposta est le chef-lieu d'un très fort bailliage de l'ordre de Malte, dont les revenus ont été réunis à la couronne. Il est éloigné de deux lieues de Tortose, où l'on arrive en suivant le cours de l'Ebre.

NOTICE SUR LA VILLE DE TORTOSE

L'histoire de chaque ville particuliere de la Catalogne a de tels rapports avec celle de toute la province que nous serions obligés de nous répéter sans cesse, si nous voulions entrer dans des détails chronologiques à leurs sujets. C'est toujours le passage des Romains aux Goths, aux Maures, et enfin la conquête du pays par quelques comtes de la Catalogne, et sa réunion à la couronne d'Aragon : viennent après les guerres de Philippe V; enfin une heureuse tranquillité sous leurs successeurs. Il en fut ainsi de Tortose, ville considérable sous les Romains, ayant le titre de colonie, et tenant le premier rang après Tarragone. Elle fut assiégée et prise sur les Maures par Louis-le-Débonnaire, en 811; mais elle ne resta pas long-temps au pouvoir des chrétiens. Un de ses gouverneurs, nommé Aizon, et dont nous aurons plusieurs fois occasion de parler, s'étant révolté, appela les Maures pour s'en faire un appui; mais il fut bientôt lui-même la victime de ses alliés, qui garderent Tortose jusqu'en 1148, qu'elle fut prise et réunie par Raymond de Bérenger à la couronne d'Aragon. Cette ville eut le sort de la Catalogne dans les guerres de la succession : mais en parlant des évènements militaires communs au reste de la province, il est juste d'en citer un qui lui appartient, et dont elle seule a eu

tout l'honneur. En 1149, les Maures ayant perdu cette ville voulurent la reprendre quelque temps après, et l'attaquerent si vivement que la plupart des chrétiens périrent en la défendant : elle étoit sur le point de rentrer sous la domination des barbares, lorsque les femmes prirent les armes, et combattirent si vigoureusement que les musulmans furent forcés de se retirer. Le comte de Barcelone, ayant été informé de cette action généreuse, institua en leur honneur un ordre de chevalerie sous le nom des *Dames de la hache*, à cause d'une hache rouge qu'elles portoient sur leurs habits : elles précédoient les hommes dans les cérémonies publiques.

PLANCHE LXVII

Vue de la ville de Tortose du côté de la terre.

Tortose est située dans un pays fertile, sur l'Ebre même qui la traverse, et ressemble en cet endroit au Tibre près de Ripa-Grande, à Rome. Cette riviere cesse d'être navigable pour de grosses barques à cause d'une chûte de quinze pieds de haut qui se trouve à trois lieues au-delà de Tortose, près d'un lieu nommé *Cherta*. Là, les petites barques remontent au moyen de machines; mais elles n'en ont pas besoin pour descendre, et les trains de bois, ainsi que des bateaux plus considérables se laissent glisser du haut de la cascade comme le font les sauvages en Amérique, et les bateliers de la Tamise au London-Bridge.

Cette planche représente la ville prise du chemin qui conduit aux montagnes. On voit à droite et à gauche les fortifications qui tombent en ruines; les montagnes environnantes sont plantées d'oliviers, de garoubiers, et de chênes verds. C'est environ à une lieue de la ville que se trouvent les carrieres du marbre nommé *jaspe de Tortose*, qui fait l'ornement de tous les cabinets d'histoire naturelle.

PLANCHE LXVIII

Coffres, coupe, et inscriptions arabes.

Tortose a une cathédrale fort belle, mais déparée par un portail de mauvais goût. C'est une peine que l'on éprouve presque partout

en Europe, et sur-tout en Espagne, de voir que l'on ait réparé constamment les anciennes basiliques avec des portails modernes composés de plusieurs ordres d'architecture, et sur-tout de colonnes, ne soutenant que des frontons coupés et appliqués contre le mur, sans raison. N'auroit-il pas mieux valu réparer ces anciens édifices dans le même style qui avoit servi à leur construction, tâcher d'accorder les nouveaux travaux aux anciens, et conserver cet aspect vénérable que présente les formes gothiques, leurs portes ceintrées et riches, leurs grandes fenêtres rondes au milieu de la façade, et leurs fleches légeres qui accompagnent si bien le massif de l'édifice.

Ce style d'architecture avoit des regles simples et fixes, dont il étoit impossible de s'écarter : il étoit uniforme pour les églises, tandis que les ordres grecs se prêtent à tous les caprices des artistes médiocres, parceque les types qu'ils offrent étant tout-à-fait étrangers à notre culte, il semble qu'il soit permis de les varier indéfiniment, et de les faire plier à nos usages.

Parmi beaucoup de richesses que renferme l'église cathédrale, et qui sont détaillées dans le voyage de l'abbé Ponz, nous avons distingués deux coffres arabes en bois de marqueterie incrustés en ivoire : ils sont représentés sur cette planche, par les nº 1 et 2, dans une grandeur du quart à-peu-près de l'original. On y voit plusieurs especes d'animaux, et quelques figures d'hommes, les uns à pied, les autres à cheval, et tenant des faucons sur le poing. Il est rare de trouver des figures parmi les ouvrages des Maures, ce qui feroit croire que ces coffres ont été faits par des artistes arabes après la conquête du pays. Il en est ainsi des peintures que l'on voit à Grenade dans les plafonds de l'Alhambra. Les inscriptions incrustées sur ces coffres, et expliquées par M. Langlès de la bibliotheque impériale, sont en partie gâtées : on ne peut lire que le dernier mot de la première, nº 5, qui veut dire : *Forme curieuse*. Le second, nº 6, signifie ces paroles : *L'ouverture est extraordinaire, impossible, et la patience inutile*. Le nº 7 : *Ceci renferme des richesses, de l'argent*. Le nº 8 : *Sûreté, prospérité*.

Le nº 9 est une grande et belle inscription arabe se trouvant également à Tortose derriere la sacristie de la cathédrale, et devant la maison du sacristain : elle a été expliquée par don Miguel Casiri, bibliothécaire du roi d'Espagne, et revue par M. Langlès. A l'exception de quelques lettres cufiques inintelligibles, elle veut dire ce qui suit :

« Au nom de Dieu miséricordieux, ordonna de faire cette tour « pour les heures des prieres le roi Abdelrrahaman. Elle fut finie

« et perfectionnée l'an 333 de l'hégire et du regne d'Abdelrrahaman « 33, que Dieu lui accorde aide et lui soit propice. L'architecte de « celle-ci est Abdalha-Ben-Klaib. »

M. Langlès a lu *écrit par l'écrivain Abdel-Rahhman.*

La tour que les Arabes appellent Almadena, vulgairement Almudena, sert encore dans l'orient pour annoncer au peuple les heures des cinq prieres ordonnées par la loi mahometane le jour et la nuit. Ce roi Abdelrrahaman, le troisieme de sa dynastie, commença à régner l'an de l'hégire 300 (914 de l'ere vulgaire) jusqu'à l'an 350 de la même hégire [1].

Cette inscription arabico-cufique est utile pour la chronologie de l'histoire d'Espagne, ainsi que pour la série des rois arabes qui y ont gouverné.

N° 3 et 4. Pour compléter cette planche de monuments arabes, nous y avons joint une coupe en bronze appartenant à un avocat de Lérida, nommé Pinos, homme instruit et amateur des arts. Cette coupe est d'un bon travail, et un peu plus grande que le dessin; elle est revêtue de caracteres arabes, qui n'ont pu être interprétés ni à Paris ni en Espagne. J'ai tout lieu de croire cependant qu'ils ne sont point très différents des inscriptions qui se rencontrent au milieu des ornements mauresques de Grenade et de Cordoue : peut-être sont-ils écrits dans quelques dialectes particuliers des peuples d'Afrique qui habiterent long-temps l'Espagne. Nous reviendrons sur ce sujet dans le second volume de cet ouvrage, particulièrement consacré à tout ce qui aura rapport à ce genre de monuments.

NOTICE SUR LA VILLE DE LÉRIDA

Lérida, en latin *Ilerda,* est une des plus anciennes villes de l'Espagne, sans que l'on puisse déterminer à quel peuple elle doit son origine. Étienne de Byzance l'attribue aux Troyens, et il semble être autorisé dans cette opinion par Strabon, qui assure que ces peuples vinrent en Espagne; c'est aussi le sentiment de Silius Italicus, et celui de plusieurs

1. Bibliot. arabic. Hisp. Escurial. Tome II, p. 201.

auteurs modernes distingués. D'autres se fondant sur un passage de Rufus Avienus, aussi incertain que celui d'Étienne est obscur, et adoptant l'idée invraisemblable que les Iberes d'Asie sont venus s'établir en Espagne, regardoient la ville de Lérida comme la capitale de leur pays.

Toutes ces opinions sont également impossibles à prouver, et leur examen nous jetteroit dans des discussions inutiles et peu intéressantes. Le nom seul d'*Ilerda* prouve assez son extrême antiquité. La syllabe *il*, au commencement des noms, appartient évidemment à l'ancienne langue primitive d'Espagne, que nous aurons lieu d'examiner en traitant de la Biscaye : elle désigne les lieux les plus anciens de ce pays, tels que *Illiberis*, *Illuro*, *Illesco*, et Lérida étoit déja la capitale des Ilergetes, long-temps avant que les Romains entrassent en Espagne.

Le judicieux M. de Marca pense que Lérida étoit également connu sous le nom d'Athanagia, et fut la même ville dont Scipion s'empara après avoir battu Hannon, général carthaginois, près de la ville de *Stisso*, voisine du champ de bataille. Il est certain que Tite-Live nomme Athanagia la premiere ville des Ilergetes. Loin que ces peuples aient reçu des colonies étrangeres, il est probable qu'ils en envoyerent dans plusieurs autres parties de l'Europe. Les Sicaniens, qui aborderent les premiers en Sicile, étoient Espagnols, et vraisemblablement nommés ainsi du fleuve Sicoris (la Segre) qui coule sous les murs de Lérida : c'est ainsi que le raconte Denys d'Halicarnasse, Thucidyde, Strabon, et Diodore de Sicile.

Lorsque Lérida eut passé sous la domination des Romains, elle attira l'attention de ses nouveaux maîtres par la beauté de sa situation et la fertilité de son sol; ils y établirent une de leurs colonies, et lui donnerent le titre de municipe. Cette ville fut dévastée par les Germains qui pénétrerent en Espagne sous l'empire de Gallien. Elle étoit à moitié ruinée

du temps du poëte Ausone, qui en parle ainsi dans une lettre à Paulin :

Aut quæ dejectis juga per scruposa ruinis,
Arida torrentem Sicorim despectat Ilerda.

Cette aride Ilerda conservoit cependant le goût des lettres; elle n'étoit point tout-à-fait abandonnée, puisque le même Ausone nous apprend que le rhéteur Dinamius, chassé de Bordeaux sa patrie, se réfugia à Ilerda où il donna des leçons publiques. Un passage d'Horace prouve qu'elle avoit des écoles plus célebres par leur érudition que par la pureté de leur goût.

Aut fugies Uticam aut unctus mitteris Ilerdam.

Lérida, passé sous l'empire des Goths, fut le siege d'un concile célebre en 528. Elle reçut le joug des Maures au commencement du VIIIe siecle : on croit qu'ils s'en emparerent en 716. Louis-le-Débonnaire la reprit et la ruina en 799. Les rois de France la conserverent jusqu'en 826, qu'elle retomba sous la domination musulmane par la révolte d'un de ses gouverneurs. Cet homme, qui avoit espéré de se rendre indépendant, fut bientôt forcé d'implorer le secours du roi de Cordoue : celui-ci vint en effet, mais il s'empara du pays qu'il ne devoit que défendre. Conquise enfin sur les Maures, en 1149, par Raymond Bérenger qui venoit de monter sur le trône d'Aragon, Lérida fit partie de la Catalogne, et reconnut la domination de ce prince et de ses successeurs.

Les habitants ne dégénérerent point sous leurs nouveaux maîtres des vertus de leurs ancêtres : conduits par Jacques Ier, roi d'Aragon, ils contribuerent beaucoup à la conquête de la ville de Valence en 1238. Ils ne se distinguerent pas moins dans les derniers temps; commandés par le brave don George Brice, leur gouverneur, ils opposerent deux fois une vigoureuse résistance aux armées françaises : ils firent lever le

siege de leur ville, en 1646, au comte de Harcourt, et, en 1647, au prince de Condé. Mais révoltés avec le reste de la Catalogne contre Philippe V leur souverain, ils furent assiégés par le duc d'Orléans; leur ville fut emportée d'assaut le 12 octobre 1707, saccagée, et livrée au pillage : les habitants, obstinés dans leur révolte, se réfugierent dans le château; mais après un mois d'une défense inutile, ils furent forcés de se rendre le 11 novembre suivant.

Si Lérida fut ainsi célebre par son antiquité et par la valeur de ses habitants, elle ne l'est pas moins par les évènements qui se sont passés dans ces murs. C'est là que Mandonius et Indibilis, les chefs guerriers des anciens Espagnols, résisterent alternativement aux Carthaginois et aux Romains, et ne furent vaincus entièrement par ces derniers que vers le milieu du VIe siecle de la fondation de Rome; c'est là également que César exécuta ses brillantes manœuvres contre les lieutenants de Pompée, Pétreius et Affranius, campagne célebre, que nous tâcherons de développer en y joignant un plan exact levé sur les lieux, et qui en facilitera l'intelligence.

PLANCHE LXIX

Vue de Lérida prise du fort de Garden.

La ville de Lérida est placée sur un coteau assez élevé, et s'étend jusque sur les bords de la Segre qui baigne une partie de ses murailles : une citadelle la domine, et du milieu de ses remparts s'éleve l'édifice de l'ancienne cathédrale. Les bords de la Segre sont plantés de hauts peupliers. Lorsque les eaux sont basses, on découvre encore les piles de l'ancien pont romain sur lequel le nouveau a été bâti. A gauche on apperçoit la maison de campagne de l'évêque de Zamora, située sur la colline décrite dans les Commentaires de César. Lérida présente de tous les côtés un aspect imposant, que les belles campagnes des environs embellissent encore. Sa situation est parfaitement décrite par Lucain, et n'a point changé depuis ce temps reculé. « Sur un terrain fertile, dit ce poëte, s'éleve une colline de modique hauteur, et dont la pente est facile et douce. Sur cette colline est située

l'antique Ilerda, au pied de laquelle le fleuve Sycoris promene ses tranquilles eaux. Un pont de pierre embrasse le fleuve de son arc immense, et résiste aux torrents de l'hiver [1]. »

PLANCHE LXX

Plan de la ville de Lérida.

Le plan de Lérida nous sera sur-tout utile dans l'exposé que nous donnerons plus loin de la campagne de Jules-César contre les lieutenants de Pompée : nous nous bornerons ici à l'examen des édifices les plus remarquables de la ville.

N° 1. L'ancienne cathédrale. Ce bâtiment est dans le style gothique : il fut bâti par le roi Jacques, et se trouve près de l'ancien palais des rois d'Aragon. Il a été abandonné depuis, lors de la construction de la nouvelle cathédrale dans le bas de la ville ; il renferme encore quelques mausolées de peu d'importance. Près de cet édifice on voit les ruines d'une église des templiers.

La nouvelle cathédrale, bâtie auprès de la montagne, ne se découvre pas au milieu des autres édifices ; elle est composée de trois nefs décorées, dans le style grec-romain moderne, et ne contient point d'ouvrages des arts qui méritent d'être cités particulièrement.

2. Rempart du Roi.

3. Rempart de l'Assomption.

4. Rempart de la Reine.

6. Cathédrale moderne dont nous avons parlé.

7. Porte des Corroyeurs.

8. Langue de Serpent.

9. Porte du Saint-Esprit.

10. Porte de la Magdeleine. C'est de ce côté que l'armée de Philippe V entra par la breche : les murailles n'en ont point été rétablies.

11. Porte de los Botes.

---

1. *Colle tumet modico, lenique excrevit in altum*
Pingue solum tumulo : super hunc fundata vetusta
Surgit Ilerda manu : placidis prælabitur undis
Hesperios inter Sicoris non ultimus amnes,
Saxeus ingenti quem pons amplectitur arcu,
Hybernas passurus aquas.

LUCAIN, lib. IV, v. 11.

12. Porte de saint Antoine.
13. Place et église de saint François.
14. Place de saint Jean.
15. Quartier de saint Martin-le-Grand.
16. Église de saint Jean.
17. Quartier de Gramatica.
18. Couvent de saint Antoine.
19. Maison de campagne de l'évêque de Zamora, située sur la colline que les troupes de César voulurent occuper.
20. Église.
21. Couvent des Trinitaires.
22. Fort de Garden.
23. Bastion.
24. Moulin.
25. Chemin de Barcelone.
26. Pont qui communique de la ville à la route de Barcelone; il a été bâti, en 1727, sur les ruines de celui des Romains, dont nous avons déja parlé.
27. Chemin de Saragosse.
28. Los Mercadels.
29. Bains antiques. Les ruines de cet édifice servent à présent à la fabrique d'un corroyeur; ils paroissent être les restes de substructions de quelques grands bâtiments du ve ou vi^e^ siecle, et avoir servi à des thermes, si l'on peut en juger par les deux sources abondantes qui coulent au milieu, et par les fragments d'architecture antique qu'on y a découverts : ces sources viennent de la montagne qui domine la ville, et vont se jeter dans la Segre.
30. Lavoir public.
31. Piles de l'ancien pont.

PLANCHE LXXI

Vue de la porte de los Botes.

La ville de Lérida est entourée de fortes murailles de tous côtés : deux ou trois de ces portes sont encore existantes; l'une d'elles se nomme *Porte de los Botes ;* elle est la mieux conservée. Deux tours la décoroient, et servoient à sa défense; au-dessus se voient des ouvertures cintrées par lesquelles on pouvoit communiquer d'un rempart à l'autre. Ces murs sont dominés par un terrassement dans la maniere arabe, mais qui a dû exister déjà sous les Romains. La

porte de saint Antoine est également de construction romaine, ainsi que celle de la Magdeleine; elles ne sont ni l'une ni l'autre aussi bien conservées que celle de los Botes.

PLANCHE LXXII

Plan géométral et carte.

Ce plan se rapporte à la porte de *Los Botes*, représentée sur la planche précédente : il sert à donner une idée de ce genre de fortification et d'architecture; il a une certaine analogie avec les premiers arcs de triomphe, qui n'étoient que les portes de ville décorées.

CAMPAGNE DE JULES-CÉSAR

Parmi les hommes célebres dans l'histoire, il en est plusieurs qui semblent s'être élevés au-dessus des autres par une force magique, et dont les talents ont toujours décidé la fortune; mais il est rare que la nature ne balance les grandes qualités qu'elle leur accorde par quelque vice qui les dégrade. Celui qu'elle aura doué du génie qui fait gagner les batailles manquera peut-être de la valeur personnelle qui caractérise les héros; celui qu'elle appelle à soumettre les peuples, à leur donner des lois, n'aura pas toujours en partage la bonté qui fait aimer la puissance, ou du moins supporter l'esclavage, *La bonté sans laquelle*, dit Sénèque [1], *il n'est point de vraie grandeur ;* enfin celui qui réunit à la connoissance des hommes la science de les gouverner, doit posséder encore l'art de les séduire. S'il lui manque dans son langage ou dans ses écrits l'expression douce qui charme, l'énergie noble qui entraîne, ou la sagesse qui éclaire, il n'aura qu'une renommée imparfaite que la postérité jugera sévèrement. Parmi le peu d'exemples que l'on connoisse de la réunion de ces grandes qualités sans les défauts qui les déparent, l'histoire ancienne en offre un bien frappant dans la personne de Jules-César, dont le caractere est assez connu pour que nous n'ayons pas la prétention d'en tracer un nouveau portrait. Ce grand homme fut à la fois capitaine habile, soldat intrépide, politique profond, homme sensible, et écrivain distingué : en lisant ses ouvrages, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de ses talents, de son caractere ou de son esprit. Sa campagne contre les lieutenants de Pompée nous a paru un des évènements les

1. *Bonitas sine qua nulla majestas est.* SENEC., ep. 95.

plus brillants de sa vie. Je l'ai suivi sur le terrain, ses Commentaires à la main, et je suis heureux de pouvoir faire connoître au lecteur les lieux qu'il a si bien décrits.

Le grand Condé, pendant le siege de Lérida, parcourut ce théâtre de la guerre de Jules-César, et écrivit des observations sur ses manœuvres : malheureusement, ce travail précieux ne nous est point parvenu; il eût été d'un grand intérêt. Plusieurs militaires ont essayé après lui de développer cette campagne : le maréchal de Puységur, afin de lui comparer la guerre de Turenne contre le duc de Lorraine en 1672; M. de Turpin, pour accompagner sa traduction des Commentaires; et, mieux que tous les autres, M. Guischard, dans ses Mémoires militaires. Quelque parti qu'on puisse tirer des observations modernes, cette campagne est tellement claire et si bien développée dans ces Commentaires, qu'il suffiroit de les traduire littéralement pour la faire connoître; c'est ce que nous allons faire en ajoutant à notre traduction quelques observations relatives au terrain et aux plans que nous en donnons.

César, maître de l'Italie et des Gaules, avoit un grand intérêt à s'emparer de l'Espagne, province qui fournissoit alors le plus de soldats et de richesses. Il avoit à combattre six légions : trois sous le commandement d'Afranius, dans la Tarraconnoise; deux sous celui de Petreïus, en Lusitanie, et la derniere aux ordres de Varron, dans la Bétique, sans compter toutes les levées que pouvoit fournir le pays. Si ces trois généraux eussent agi d'intelligence, César auroit eu beaucoup plus d'obstacles à vaincre; mais la lenteur ou plutôt la défection de Varron réduisit les deux autres à leurs propres forces : ils ne purent alors se hasarder à défendre le passage des Pyrénées, de peur d'être pris à dos par César, qui se trouvoit maître de la mer, et furent obligés d'établir leur camp près de Lérida. La position qu'ils choisirent alors étoit très belle *(voyez le camp nº 8 sur la carte)*, et a servi depuis, dans les guerres modernes, pour couvrir l'entrée de l'Aragon et du reste de l'Espagne : elle les rendoit maîtres des deux rives de la Segre; l'une par leur camp, et l'autre par le pont de pierre de Lérida, dont ils disposoient. César ne pouvoit opposer à ces troupes, que trois légions dispersées dans les Gaules sous le commandement de Fabius; et c'est avec cette poignée de monde qu'il parvint en quarante jours à se rendre maître de ce pays important, et à anéantir le parti de Pompée. Instruit de la position qu'occupoient les généraux ennemis, il donna l'ordre à Fabius de partir avec les troupes qu'il avoit laissées en quartier d'hiver à Narbonne et aux environs, et de s'emparer promptement des défilés des Pyrénées, qui étoient alors occupés par des postes d'Afranius.

Il ordonna aux autres légions dont les quartiers d'hiver étoient plus éloignés, de rejoindre celles-ci. Fabius, suivant ses ordres, eut bientôt chassé les gardes qui occupoient les montagnes, et s'avança à grandes marches vers l'armée d'Afranius. Arrivé sur les bords de la Segre, il y construisit deux ponts, distants l'un de l'autre de 4000 pas, et nécessaires pour se procurer des fourrages et des vivres. Le lieu où Fabius passa la Segre devoit se trouver vraisemblablement entre *Lérida* et la riviere de la *Noguera Ribargorsana*. Son camp étoit à une lieue et demie de celui d'Afranius, et appuyé à la Noguera, qui le garantissoit d'un côté. L'un des ponts joignoit son camp, et l'autre étoit à une distance plus éloignée, et par conséquent au-dessus de Balaguer, l'ancienne Erga. « Le besoin que les deux armées avoient de se pro- « curer des vivres dans le même pays occasionnoit souvent entre elles « des escarmouches de cavalerie. Les choses étoient en cet état lorsque « deux légions de Fabius passerent le fleuve, suivant leur coutume, pour « escorter les fourrageurs, et furent suivies par la cavalerie et les chariots. « Tout-à-coup la force du vent et la hauteur des eaux rompirent le « pont, et une partie de la cavalerie se trouva séparée. Ce fait étant « parvenu à la connoissance des généraux de Pompée par les débris « qui flottoient sur le fleuve, Afranius fit aussitôt passer le pont de « Lérida à quatre de ses légions et à toute sa cavalerie, et s'avança « contre les deux légions de Fabius. L. Plancus, qui les commandoit, « attaqué ainsi à l'improviste, se retira sur une éminence, fit front de « deux côtés, afin de ne pas être entouré par la cavalerie, et, quoique « en nombre inférieur, soutint avec courage le choc des légions et de « leur cavalerie. »

Il est aisé de voir que ce combat a dû se passer entre la Cervera et la Segre, sur une colline indiquée au nº 3.

« A peine l'action étoit-elle engagée, que Fabius, informé de cet « évènement, ou seulement en ayant l'inquiétude, fit passer par l'autre « pont les deux autres légions, pour venir au secours des premieres : « à peine les deux partis virent-ils de loin l'étendard des légions, que « le combat cessa, et chacun ramena ses troupes dans son camp. »

M. Guischard dit que L. Plancus vouloit prendre un poste fixe de l'autre côté de la Segre, ce qui ne se trouve point dans le texte; son but étoit uniquement d'escorter les fourrageurs. Le comte de Marsin, pendant le siege de Lérida par le grand Condé, se trouva à peu près dans une circonstance semblable, et fit une défense non moins opiniâtre.

« Deux jours après cet évènement, César arriva au camp avec neuf « cents cavaliers qu'il avoit gardés pour son escorte. Le pont n'étant « point encore rétabli, il le fit terminer dans la nuit même. Le lende- « main, ayant pris connoissance du terrain, il laissa six cohortes à la « garde du pont et des bagages, et s'avança avec toutes ses troupes, « sur trois colonnes, vers la ville de Lérida, et, faisant halte sous les

« armes dans un lieu également avantageux aux deux partis, il offrit « ainsi le combat. Afranius sortit alors ses troupes, et les rangea en « bataille sur le milieu de la colline, à portée de son camp. Mais César, « voyant bientôt qu'il ne quitteroit pas cette position dans laquelle « on ne pouvoit engager le combat, résolut d'établir son camp sur le « lieu même, et à 400 pas environ du bas de la montagne. Il parvint « à se fortifier ainsi en présence de l'ennemi avec autant d'adresse que « d'intrépidité, et le troisieme jour son camp étoit inattaquable. »

Ce lieu où César se plaça ainsi est aisé à remarquer à présent, et la forme du terrain n'a aucunement varié; il présente une élévation éloignée à-peu-près de quelques cents pas du fort de Garden, où campoient les lieutenants de Pompée : on peut le voir au nº 7 de la carte.

César, par cette démarche hardie, gagnoit un terrain précieux pour ses approvisionnements, qu'il étendit alors entre la *Cinca* et la *Noguera*, se trouvant ainsi maître d'une partie de la rive gauche de la Segre, et de la droite également par sa communication avec ses deux ponts. Mais la considération la plus forte m'a paru l'effet moral que cause toujours l'apparence de la fermeté et de la hardiesse dans le commencement d'une campagne. Établi et fortifié dans son camp, il ne pensa plus qu'à tirer parti de sa nouvelle position; et dès le lendemain il débuta par une entreprise non moins hardie que la premiere, et qui eût été décisive, si elle eût tourné à son avantage.

« Il y avoit entre la ville de Lérida et la colline où étoit le camp de « Petreïus et d'Afranius une plaine d'environ 300 pas, et à-peu-près « au milieu de cet espace une butte assez élevée. Si César eût pu s'em- « parer de ce poste, et le fortifier, il auroit intercepté la communication « des ennemis avec Lérida, leur pont, et tous les magasins qu'ils avoient « dans la ville. Espérant y parvenir, il fit sortir du camp trois légions, « et les ayant rangées en bataille, il ordonna aux *ante signani* [1] d'une « légion de s'avancer en courant, et de tâcher de s'emparer de cette « élévation; mais sitôt que les cohortes d'Afranius qui étoient à la « garde du camp virent ce mouvement, elles s'avancerent par une route « plus courte pour l'occuper avant eux : alors s'engagea un combat « où ceux de César furent repoussés, les gens d'Afranius étant parvenus « plutôt sur le sommet de la butte; bientôt, à l'aide d'un renfort, les « ennemis les forcerent à tourner le dos et à rejoindre les étendards « de leurs légions. César, voyant à son grand étonnement presque toute « son armée effrayée par ce mouvement, exhorta les siens, et envoya « au secours la neuvieme légion; il arrêta l'ennemi dans sa poursuite, « et l'obligea à son tour à fuir, et à se retirer vers la ville, sous la pro- « tection des remparts. Mais les soldats de la neuvieme légion, emportés « par leur ardeur, et voulant venger l'outrage qu'ils avoient reçu,

1. Ceux qui marchoient en avant des étendards, et étoient à-peu-près ce que sont aujourd'hui nos grenadiers.

« poursuivirent témérairement les fuyards; ils s'avancerent dans un « lieu désavantageux, et arriverent près de la montagne où est assise « la ville de Lérida. Là, voulant se retirer, ils furent assaillis de nou- « veau par les ennemis, qui avoient sur eux l'avantage du terrain : « c'étoit un lieu élevé et escarpé des deux côtés, et n'ayant de largeur « que ce qu'il en falloit pour permettre à trois légions de combattre « de front sans qu'on pût les secourir par le flanc, ni les faire soutenir « par la cavalerie. *(Voyez nº 7 et 2 sur le plan.)* Cette ouverture étroite « s'étendoit ainsi jusqu'à la ville, par une montée douce d'environ « 400 pas de longueur : c'est par là que les soldats de César devoient « se retirer après s'être avancés inconsidérément; c'est là qu'ils com- « battoient, et ce lieu ne leur étoit pas moins désavantageux par son « peu d'espace que par sa situation au pied de la montagne, qui les « mettoient entièrement à découvert. Cependant ils rivalisoient de « patience et de courage, et soutenoient toutes les blessures, quoique « les ennemis s'augmentassent sans cesse, et que des troupes fraîches « leur fussent envoyées pour relever celles qui étoient fatiguées. De « son côté, César faisoit tous ses efforts pour les secourir et les rem- « placer par de nouvelles cohortes. Après avoir ainsi combattu pendant « cinq heures, les soldats de César, au moment d'être accablés sous le « nombre, ayant consommé tous leurs traits, tirerent leurs épées, et, « s'élançant avec violence contre les cohortes postées sur la montagne, « renverserent les premieres, et forcerent les autres à se retirer. Ce « choc rendit plus facile leur retraite, qui le devint encore davantage « par l'arrivée de la cavalerie; elle étoit enfin parvenue au sommet « de la montagne à travers les précipices, et, se trouvant ainsi placée « entre les deux armées, pouvoit protéger la retraite. »

On reconnoît parfaitement, sur le plan général de la ville de Lérida et sur la petite carte, le lieu où s'est passée cette affaire. Les soldats de César, chassés de la butte qu'ils avoient voulu occuper, nº 19, se retirerent vers leur camp; mais ceux de la neuvieme légion que l'on envoya à leur secours, emportés par leur ardeur, poursuivirent l'ennemi jusque sous les remparts de Lérida, qui ne s'étendoient alors qu'à l'enceinte de la citadelle actuelle : ils s'avancerent par la montée que l'on remarque près du nº 7 et du nº 2, vers le rempart du Roi; et c'est de là qu'ils eurent tant de peine à effectuer leur retraite.

« Chacun crut avoir remporté l'honneur de ce combat : Afranius, « parceque, au jugement de tout le monde ayant été inférieur en nombre, « il n'en avoit pas moins résisté long-temps, et gardé le champ de « bataille et l'élévation qui avoit été l'occasion du combat; ceux de « César, pour avoir soutenu un combat de cinq heures commencé en « nombre inférieur et dans un lieu désavantageux, pour avoir pris « d'assaut la montagne, l'épée à la main, et avoir obligé les ennemis « à fuir, quoique placés sur un lieu plus élevé, et qui devoit les rendre « invincibles. »

Il n'est point douteux cependant que César n'ait été battu dans cette occasion; Dion le dit expressément, et assure même que les troupes d'Afranius avoient ordre de l'attirer dans ce terrain désavantageux : d'ailleurs, le récit même de César et l'inquiétude qu'il y fait paroître le prouvent assez. Le désavantage est toujours à la guerre pour celui qui perd plus de monde que son ennemi, lorsqu'il ne réussit point à s'emparer du poste pour lequel il a engagé le combat. On est étonné de la précipitation que César mit dans cette affaire : cette attaque et la hardiesse qu'il eut la veille de creuser son camp en face des généraux de Pompée, prouvent qu'il méprisoit son ennemi, et ne s'attendoit pas à lui voir faire une semblable résistance. On remarque en effet qu'il mit plus de précaution dans le reste de la campagne. Il est vraisemblable que s'il eût attendu la nuit pour s'emparer du poste qu'il attaqua, il y fût parvenu aisément, et auroit eu le temps de s'y loger, ou du moins de s'y défendre le jour suivant avec le même avantage que les ennemis ont eu pour l'en repousser. La butte où se passa cette affaire est parfaitement conservée; la distance dont parle César entre elle et le fort de Garden est exacte. *(Voyez le nº 19 sur le plan général et le nº 6 de la carte.)* Cette élévation est actuellement occupée par une maison de campagne de l'évêque de Zamora, que l'on voit sur la gauche de la vue pittoresque de Lérida.

« Deux jours après cet évènement, un désastre subit eut lieu par « un orage si violent, que les eaux s'éleverent plus haut qu'on ne les « avoit jamais vues dans ces contrées. Les neiges descendirent avec « force de toutes les montagnes, firent déborder le fleuve, et emporterent « en un seul jour les deux ponts que Fabius avoit construits : cet évène- « ment mit César dans un grand embarras; son camp, comme nous « l'avons dit plus haut, se trouvant renfermé entre les deux rivieres « la Segre et la Cinca, dans un espace de 30 milles. Il se trouva séparé « à la fois des villes qui lui fournissoient du bled, des troupes qu'il « avoit envoyées au fourrage, et du grand convoi qu'il attendoit de « l'Italie et des Gaules. C'étoit précisément le temps de l'année le plus « désavantageux, celui où l'on ne trouve plus de grains dans les gre- « niers, et où la moisson est encore éloignée. Afranius avoit fait entrer « dans Lérida tout le bled des villes voisines avant l'ouverture de la « campagne, et César avoit consommé le peu qu'il en restoit; les bes- « tiaux, qui auroient pu suppléer à ce besoin, avoient été relégués « au loin par les habitants pour les mettre à couvert. Les soldats qu'il « envoyoit pour rassembler des fourrages ou du bled étoient sans « cesse enveloppés par les Lusitaniens, armés à la légere : ces peuples « de l'Espagne citérieure, qui connoissoient le pays et passoient les « fleuves à la nage, étoient accoutumés à ne jamais aller à l'armée sans « des outres qui leur servoient à cet usage. Telle étoit sa position cri- « tique, tandis que l'abondance régnoit dans le camp d'Afranius, « maître du pont de Lérida et de tout le pays dans lequel César ne

« pouvoit pénétrer. Cet état se prolongea plusieurs jours; en vain « César fit-il des efforts pour réparer les ponts; la hauteur de l'eau, et « les cohortes ennemies, disposées sur la rive opposée, y mettoient « constamment obstacle.

« Cependant Afranius reçut la nouvelle qu'un grand convoi, qui se « rendoit au camp de César, s'étoit arrêté près du fleuve; il étoit com- « posé de six mille personnes de toute espece, escorté seulement par « des archers et des cavaliers gaulois, accompagné de beaucoup de « chariots et de bagages, et, suivant la coutume gauloise, n'observant « aucun ordre, aucune discipline, et marchant sans précaution. Afra- « nius part de nuit avec trois légions et toute sa cavalerie, attaque « le convoi, et toute cette troupe imprudente seroit infailliblement « tombée entre ses mains sans la résistance opiniâtre et inattendue des « cavaliers gaulois, qui balancerent les efforts de l'ennemi assez long- « temps pour donner au reste du convoi le temps de gagner les défilés « des montagnes et des postes élevés, où il étoit difficile de l'atta- « quer. »

Il est vraisemblable que le lieu où se passa cette affaire, et où le convoi s'étoit arrêté, fut près de Balaguer, non loin de la place où se trouvoit le premier pont de Fabius, par où le convoi devoit passer.

« Cependant la cherté des vivres augmentoit dans le camp de César; « le boisseau de bled se vendoit 50 deniers, et la force des soldats com- « mençoit à diminuer par la disette, sans que César y pût remédier « d'aucune maniere.

« Afranius et Petreius mandoient à Rome ces heureux évènements; « le bruit circuloit déjà que la guerre étoit prête d'être terminée; un « grand concours de monde se rendit même à la maison d'Afranius « à Rome pour féliciter sa famille, et beaucoup de gens partoient pour « aller rejoindre Pompée en Italie.

« Dans cette situation embarrassante, César ordonna aux soldats « de construire des bateaux semblables à ceux dont ils avoient observé « l'usage en Bretagne les années précédentes. On composoit d'abord « la quille et les varangues d'une matiere légere, le reste du corps du « bâtiment étoit d'osier, que l'on recouvroit de cuir. Un certain nombre « de ces navires étant terminés, il les fit transporter de nuit à 22,000 pas « de son camp, et faisant passer ainsi le fleuve à plusieurs soldats il « occupa à l'improviste une colline près de la rive, qu'il eut le temps de « fortifier avant que les ennemis ne l'eussent appris; il fit ainsi passer « une légion entiere, et, parvenu dans l'espace de deux jours à rétablir « le pont des deux côtés, il mit alors en sûreté ses convois, fit rejoindre « ceux qui avoient été fourrager, et commença à expédier du bled à « son camp. Le même jour il fit encore passer le fleuve à une grande « partie de sa cavalerie, qui, tombant à l'improviste sur les fourrageurs « ennemis épars dans la campagne, fit beaucoup de butin et de pri- « sonniers. »

Pendant que cela se passoit, des succès obtenus par les troupes de César au siege de Marseille, dont nous n'avons pas besoin de rendre compte, lui donnerent encore plus de considération parmi les peuples des environs, qui commencerent à embrasser son parti.

« Ceux d'Osca et de Calahora envoyerent des députés, et lui promi-« rent d'exécuter ses ordres. Leur exemple fut bientôt suivi par les « Tarraconois, les Ausetains, les Lacetains, et quelques jours après « les Illercaoniens, qui habitent les bords de l'Ebre. Il leur demanda « à tous de l'approvisionner de bled; ils le promirent, et en effet ils « en porterent au camp sur toutes les bêtes de somme qu'ils purent « rassembler; une cohorte même tout entiere d'Illercaoniens ayant « appris l'opinion de ses compatriotes passa dans le parti de César « avec ses étendards.

« Ce changement dans la fortune de César, après le rétablissement « du pont, fut bientôt connu à Lérida, et les ennemis, épouvantés par « le courage des cavaliers, n'osoient plus se disperser aussi audacieu-« sement; ils ne s'écartoient du camp qu'à une distance assez petite « pour pouvoir se retirer promptement; ils ne fourrageoient qu'avec « inquiétude, ou bien contre la coutume générale ils alloient fourrager « la nuit. Ayant ainsi porté l'effroi dans l'esprit des ennemis, César « chercha le moyen d'éviter à sa cavalerie le détour qu'elle étoit obligée « de faire en passant le pont, et ayant trouvé un lieu favorable il ordonna « de creuser plusïeurs fossés de trente pieds de large, afin de détourner « une partie de la Segre, et pratiquer un gué au milieu de son lit.

« Cette entreprise presque achevée, Afranius et Petreius eurent « l'inquiétude de se voir bientôt intercepter toute communication « avec les pâturages et les approvisionnements de bled, ce que César « pouvoit effectuer par la supériorité de sa cavalerie; ils résolurent donc « de se retirer de cette position et de porter la guerre dans la Celtibérie. « Ce dessein étoit fortifié en eux par deux raisons opposées; ils pensoient « que les villes qui avoient suivi dans les autres guerres le parti de « Sertorius et avoient été vaincues par Pompée, trembloient encore « au seul nom du vainqueur absent, et quant à celles qui lui étoient « restées fideles, elles en avoient été comblées de tant de bienfaits qu'elles « le chérissoient, et connoissoient d'ailleurs très peu le nom de César.

« Ils en attendoient donc assez de secours et de renforts de cavalerie « pour pouvoir prolonger dans ce pays la guerre en hiver avec avantage.

« Cette résolution prise ils ordonnerent de rassembler des bateaux « sur tout le cours de l'Ebre, et de les conduire à Octogesa, ville située « sur cette riviere, et éloignée de 20,000 pas derriere leur camp. Ils « firent construire un pont dans ce lieu avec tous ces bateaux joints « ensemble, et firent en même temps passer la Segre à deux légions, « qui se fortifierent dans un nouveau camp avec un rempart de douze « pieds.

« De son côté César, instruit par ses espions de leurs préparatifs,

« fit travailler jour et nuit ses soldats pour détourner le fleuve, et par« vint au point que les cavaliers, quoique difficilement, pouvoient le « passer, mais non l'infanterie, qui avoit de l'eau jusqu'aux épaules et « à la poitrine, et trouvoit autant d'obstacle dans la hauteur que dans « la rapidité du fleuve. »

Cette opération de César est dans toute cette campagne la plus difficile à comprendre; en effet, comment imaginer qu'en creusant des fossés on peut détourner un fleuve, de la force et de la rapidité de la Segre, dans le temps de ses débordements? Quelque étendu que pouvoit être le vallon ou le lac dans lequel César détournoit ses eaux, une fois rempli, le cours de la riviere devoit se trouver le même; rien n'indique d'ailleurs sur les lieux que le niveau du terrain ait permis une semblable opération, ce qui a fait croire au maréchal Puységur que les travaux de César auroient été superflus et ridicules si les eaux du fleuve n'avoient pas baissé naturellement, comme cela a en effet lieu ordinairement au bout de quinze jours par l'écoulement des eaux. Cependant comment supposer que César, dont toutes les opérations étoient si sages, et qui d'ailleurs en plusieurs occasions avoit déja fait de semblables travaux, eût exténué ses soldats pour un projet chimérique? Il faut donc chercher le moyen qu'il prit, plutôt que d'en nier l'effet, et en cela je suis entièrement de l'avis de Guischard, qui me semble avoir trouvé la véritable explication. Il imagine que les fossés que César fit creuser et le lac qui en résulta communiquerent à une espece de petite riviere, ou seulement un ruisseau, *arroyo*, qui se décharge dans la Segre au-dessous de Lérida; de cette maniere les eaux se partageant naturellement devoient diminuer considérablement leur volume. *(Voyez nº 4 sur la carte.)*

On ne conçoit pas comment les lieutenants de Pompée, voyant toutes les manœuvres de César, et sachant combien il étoit important pour eux de sortir de la position défavorable où ils se trouvoient, n'ont pas pris plutôt leur parti, et gagné en un moment le pont d'Octogesa, aujourd'hui Mequinensa, dont ils n'étoient éloignés que de sept lieues de France; ils auroient alors transporté le théâtre de la guerre dans un pays très coupé, très difficile, et dont les habitants leur étoient dévoués; les troupes de Varron se seroient jointes à eux, la supériorité de la cavalerie de César lui devenoit inutile, et cette guerre d'Espagne, que ce grand capitaine termina si promptement, pouvoit durer éternellement et donner à Pompée tout le temps qui lui étoit nécessaire pour acquérir une puissance formidable. Il est sûr que l'indécision et la lenteur des généraux de Pompée ont fait le succès de César; mais le bonheur semble toujours accompagner le génie, et être un de ses attributs naturels. Jamais César ne l'éprouva autant que dans cette circonstance.

« Cependant on apprit à-peu-près en même temps la nouvelle que « le pont sur l'Ebre étoit fini, et que le gué étoit praticable dans la

« Segre : ce fut un nouveau motif pour les lieutenants de Pompée de « hâter leur départ; ils laissent donc deux cohortes espagnoles à la garde « de Lérida, font passer la Segre à toutes les troupes, et vont joindre les « deux légions auxquelles ils avoient déjà fait passer cette riviere. Tout « ce que César pouvoit faire en cette occasion, c'étoit d'envoyer sa « cavalerie après eux pour les harceler, retarder leur marche, et la « troubler. Il lui falloit faire un trop grand détour pour gagner son « pont avec l'infanterie; au lieu que les ennemis n'avoient que peu de « chemin à faire pour arriver à l'Ebre. Sa cavalerie ayant donc passé « la riviere se montre tout d'un coup à la vue de l'arriere-garde d'Afra- « nius et de Petreius qui avoient décampé vers minuit, l'enveloppe de « toutes parts, et commence à l'arrêter et à l'empêcher d'avancer.

« A la pointe du jour, des hauteurs voisines du camp de César ses « soldats voyoient leur cavalerie aux prises avec cette arriere-garde, « la presser vivement, quelquefois l'obliger à s'arrêter et à se détacher « du gros de l'armée; d'autres fois les ennemis tenoient tête contre elle, « la chargeoient avec toute leur infanterie, la repoussoient, et ensuite « se remettoient en marche, toujours poursuivis par ces troupes. A « cette vue des murmures se firent entendre par tout le camp; les sol- « dats se plaignoient qu'on laissoit échapper l'ennemi, qu'on alloit « traîner sans nécessité la guerre en longueur. Ils chargeoient leurs « centurions et leurs tribuns d'assurer César qu'il ne devoit épargner « ni leurs peines ni leur vie, qu'ils étoient prêts à tout entreprendre, « et qu'ils ne manquoient pas de courage pour oser traverser la riviere « au même endroit où la cavalerie l'avoit passée. Quoique César craignît « d'exposer tant de braves gens à la rapidité d'un si grand fleuve, « cependant, touché de leur zele et de leurs plaintes, il crut devoir « essayer ce passage. Dans cette vue il sépara de toutes les centuries « les soldats qui ne lui parurent ni assez robustes ni assez déterminés, « et les laissa à la garde du camp avec une légion, ensuite il décampa « avec le reste de ses troupes sans bagage, fit placer grand nombre de « chevaux de charge au-dessus et au-dessous du courant d'eau, et « passa ainsi la riviere avec toute son armée; quelques soldats emportés « par le courant furent repris et sauvés par la cavalerie, et il n'en périt « aucun. Après avoir ainsi fait passer ses troupes, il les range en bataille « sur trois lignes, et marche à l'ennemi; et quoiqu'il eût été obligé de « prendre un détour de trois lieues, quoiqu'il eût perdu beaucoup de « temps au passage de la riviere, l'ardeur de ses soldats fut telle qu'avant « la neuvieme heure du jour, ils atteignirent l'ennemi qui étoit parti « dès minuit.

« Afranius et Petreius, qui les apperçurent de loin, furent dans un « tel étonnement de cette diligence extraordinaire, qu'ils s'arrêterent « sur les hauteurs, et s'y rangerent en bataille. César fit rafraîchir son « armée dans la plaine, pour ne pas l'exposer à combattre fatiguée « comme elle l'étoit; et quand les ennemis voulurent se remettre en

« marche il les suivit et les arrêta. Ils furent obligés de camper plutôt « qu'ils n'avoient résolu, car ils avoient des montagnes à passer, et à « environ deux lieues de là se trouvoient des chemins étroits et diffi- « ciles. Ce fut dans ces défilés qu'ils se retirerent pour se mettre à cou- « vert de la cavalerie de César, et ils envoyerent des gardes avancées « dans ces chemins étroits pour tâcher de l'arrêter, afin de pouvoir « pendant ce temps traverser l'Ebre sans crainte et sans danger. C'étoit « alors tout ce qu'ils avoient de mieux à faire; mais fatigués du combat « du jour et de la marche qu'ils avoient faite, ils remirent cette affaire « au lendemain. César de son côté alla camper sur une colline voisine. »

La montagne sur laquelle les deux légions s'étoient campées, en sortant de Lérida, se trouvoit vis-à-vis de cette ville *(voyez nº 5 de la carte)*, et terminoit la chaîne des montagnes qui bornoit la plaine de ce côté. Plus loin on rencontre un terrain uni, mais entre ce terrain et la Segre jusqu'au confluent de cette riviere et de l'Ebre, il regne une suite de collines qui se perdent dans la grande chaîne qui borde l'Ebre. Entre ces montagnes se trouvent cependant quelques plaines, et principalement une d'environ quatre lieues d'étendue. La premiere position qu'occuperent les lieutenants de Pompée, et près de laquelle César décampa, devoit se trouver vraisemblablement près du village de Carasumada (*voyez la carte, nº* 11 *et* 12), où se joignent deux chaînes de hauteurs dont l'une traverse le pays jusqu'au coude que fait l'Ebre près de Flix, et dont l'autre borde la Segre jusqu'à son confluent avec l'Ebre. Il étoit, dit Guischard, de leur intérêt de traverser cette petite plaine et d'occuper la montagne avant que César en connût l'importance. A cet effet ils se remirent en route de leur camp devant Lérida lorsque César fit marcher sa cavalerie contre eux, et s'ils n'avoient pas atteint les hauteurs César leur coupoit entièrement la retraite, et finissoit peut-être plutôt encore la guerre. Les mêmes attaques eurent lieu dans presque toute leur marche. *(Le nº* 10 *marque la marche des lieutenants de Pompée ; le nº* 9 *celle des troupes de César.)*

« Le lendemain Petreiùs part secrètement avec quelque cavalerie « pour reconnoître le pays. César de son côté détache L. Décius Saxa, « dans le même dessein. Tous deux rapporterent à leurs chefs qu'après « avoir traversé une plaine de 5,000 pas on trouvoit des lieux rudes « et montueux, et que le premier qui s'en empareroit n'auroit pas de « peine à empêcher les ennemis d'en approcher. »

Ce terrain est encore tel qu'il étoit alors depuis le pied de la montagne et le village de Carasumada, jusqu'au village de la Granja où le chemin passe dans la plaine le long de la Segre; de là on apperçoit les montagnes si difficiles à traverser.

« Sur ce rapport, Afranius et Petreius tiennent conseil pour déli- « bérer sur le temps de leur départ. La plupart étoient d'avis de partir « la nuit, afin de gagner ces défilés avant que César fût instruit de « leur marche. Les autres, se rappellant que César avoit annoncé son

« départ la nuit précédente, concluoient qu'il ne leur étoit pas possible « de partir secrètement; que la cavalerie ennemie battoit la campagne « pendant la nuit, et ne laissoit aucun passage libre; qu'il falloit « éviter d'en venir aux mains pendant ce temps, principalement dans « une guerre civile, où le soldat fait bien plus d'attention aux dangers « qu'il court qu'à son devoir. Cet avis l'emporta, et il fut décidé qu'on « se mettroit en marche le lendemain à la pointe du jour. César, qui « avoit aussi fait reconnoître le pays, décampa dès que le jour parut, « et prit un grand détour sans tenir de route certaine, parceque l'en- « nemi étoit campé sur les chemins qui menoient à l'Ebre et à Méqui- « nença. Il fut obligé dans sa route de traverser de très grands vallons : « des rochers escarpés qu'il rencontroit souvent barroient son chemin, « de sorte que pour y monter, les soldats étoient obligés de se donner « leurs armes de main en main, et de se soulever les uns les autres; « mais aucun ne se refusoit à ce rude exercice, dans l'espérance qu'il « seroit le dernier de tous leurs travaux s'ils pouvoient venir à bout « de couper les vivres aux ennemis et de les empêcher de passer l'Ebre. « Cependant les soldats d'Afranius voyant la route que César prenoit, « sortirent gaiement de leur camp et les insulterent, dans la pensée que « le défaut de vivres les obligeoit de fuir et de retourner à Lérida. « Il prit en effet un chemin tout opposé à celui qu'il paroissoit devoir « suivre, et les chefs ennemis commençoient à s'applaudir du parti « qu'ils avoient pris de ne pas se mettre en marche. Ce qui servoit « encore à les entretenir dans cette idée, c'est que les troupes de César « n'étoient suivies ni de bêtes de charge ni de bagages; d'où ils con- « cluoient qu'elles ne pourroient pas soutenir long-temps la disette. « Mais lorsqu'ils virent son armée tourner peu-à-peu sur la droite, « et que la tête de ses troupes avoit déjà gagné le devant de leur « camp, ils déciderent d'une voix unanime qu'il falloit au plutôt « sortir du camp, et marcher droit à leur rencontre. On crie donc aux « armes; et toutes les troupes ennemies, excepté quelques cohortes « qu'on laisse à la garde du bagage, sortent et prennent le droit chemin « de l'Ebre.

« De part et d'autre le succès consistoit à gagner les premiers les « défilés et les montagnes. La difficulté des montagnes retardoit César, « mais sa cavalerie arrêtoit la marche des troupes d'Afranius. Cepen- « dant telle étoit la situation des soldats d'Afranius, que s'ils arrivoient « les premiers aux montagnes où ils tendoient, ils étoient hors de « danger; mais, en ce cas, ils ne pouvoient sauver ni le bagage de « l'armée, ni les cohortes qu'ils avoient laissées dans leur camp, l'armée « de César les tenant alors enfermées, sans qu'il fût possible de les « secourir. César arriva le premier, et ayant trouvé une plaine au sortir « de ces rochers, il s'y rangea en bataille, faisant face à l'ennemi. « Afranius, dont l'arrière-garde étoit pressée par la cavalerie de César, « et qui voyoit l'ennemi devant lui, s'arrêta sur une colline voisine :

« de là il détacha quatre cohortes d'infanterie espagnole pour gagner « une haute montagne qui étoit à la vue des deux armées, et leur « ordonna d'y courir de toute leur force et de s'y loger, parceque son « dessein étoit de s'y rendre ensuite avec toutes ses troupes, et, chan« geant de route, de gagner Octogesa par les hauteurs. Mais, comme « ces cohortes prenoient un chemin de biais pour arriver à ces mon« tagnes, la cavalerie de César les aperçut, tomba sur elles sans qu'elles « pussent seulement résister un instant, les enveloppa, et les tailla « en pieces à la vue des deux armées. »

Il est inconcevable que les lieutenants de Pompée n'aient pas prévu que la promptitude de César pouvoit rompre toutes leurs combinaisons, et n'aient pas tenté une marche déterminée jusqu'aux montagnes, en sacrifiant, s'il le falloit, une partie de leur armée pour sauver l'autre. Au surplus, la marche de César, décrite par ce grand homme, montre les difficultés terribles qu'il eut à surmonter, et rappelle beaucoup l'expédition de l'armée de réserve avant la bataille de Marengo. On voit que la marche de l'ennemi étoit presque toujours entre les montagnes et la Segre, et celle de César dans la plaine de ce côté des montagnes. Il eut l'air de se retirer vers le village de Juniers; mais bientôt il se retourna à droite près du village de Lassuesas, changea son front, et vint barrer à l'ennemi toute marche ultérieure vers l'Ebre, appuyant sa gauche sur la Segre, à l'endroit où elle se réunit à la Cinca, et sa droite aux montagnes. *(Voyez le n°* 14, *position de César; n°* 13, *celle des lieutenants de Pompée.)* L'aspect de l'armée de César ainsi placée et le massacre des cohortes jeterent la consternation dans l'armée ennemie; et si la bataille se fût donnée alors, il n'y a point de doute qu'elle eût été à l'avantage de César.

« L'occasion étoit bien favorable, et César lui-même ne doutoit « point qu'après avoir reçu sous ses yeux un si grand échec, l'armée « ennemie effrayée ne fût hors d'état de résister, sur-tout étant enve« loppée de toutes parts par sa cavalerie, et forcée de combattre dans « un pays plat et découvert de tous côtés. On le sollicitoit d'attaquer : « les centurions, les tribuns militaires et les lieutenants lui représen« toient qu'il ne devoit pas balancer à livrer bataille; que tous ses « soldats étoient dans les meilleures dispositions; qu'au contraire, « ceux d'Afranius avoient donné plusieurs marques de crainte, n'ayant « osé secourir leurs gens, ni descendre de leurs montagnes, ni soutenir « la vue de notre cavalerie, et se bornant à se tenir serrés autour de « leurs drapeaux qu'ils avoient déposés dans un seul endroit, sans se « mettre en peine de les défendre ni de garder leurs rangs; que s'il « ne jugeoit pas à propos de les attaquer sur leur hauteur, l'occasion « s'en présenteroit assez dans leur marche, parce qu'ils seroient néces« sairement obligés d'en sortir faute d'eau.

« César se flattoit que, sans combat et sans exposer ses troupes, il

« viendroit à bout des ennemis, auxquels il avoit coupé les vivres.
« En effet pourquoi aurait-il acheté la victoire au prix du sang de
« quelques-uns de ses soldats? Pourquoi auroit-il exposé à recevoir
« des blessures, une foule de braves gens qui l'avoient servi et le
« servoient encore avec tant de zele et d'affection? Pourquoi enfin
« devoit-il tenter la fortune, lorsque le devoir d'un général consiste
« autant dans la prudence que dans la valeur? D'ailleurs, il étoit touché
« du malheur de ses concitoyens, dont il voyoit la perte inévitable,
« et il vouloit réussir dans son entreprise sans qu'il en coûtât la vie
« à personne. Ce ménagement déplaisoit à la plupart de ses soldats;
« ils disoient hautement que, puisqu'il perdoit une si belle occasion
« de vaincre, ils ne combattroient plus quand il le voudroit. Ces
« menaces le firent si peu changer de résolution, qu'il recula quelques
« pas pour rassurer les ennemis. Afranius et Petreius profiterent
« de ce mouvement, et rentrerent dans leur camp. César se rendit
« maître de toutes les hauteurs, ferma tous les chemins qui conduisoient
« à l'Ebre, et vint camper le plus près qu'il put des ennemis. Le len-
« demain, leurs généraux, inquiets d'avoir perdu tout espoir d'arriver
« au fleuve et de tirer des vivres du pays, tinrent conseil pour déli-
« bérer sur ce qui leur restoit à faire. Il s'agissoit de savoir s'ils retour-
« neroient à Lérida, ou s'ils marcheroient à Tarragone. Ils balan-
« çoient dans leur résolution lorsqu'on vint leur dire que ceux qu'ils
« avoient envoyés chercher de l'eau étoient chargés par notre cava-
« lerie. Sur cet avis, ils posent plusieurs piquets de cavalerie et d'infan-
« terie, les entremêlent de cohortes légionnaires, et font commencer
« un retranchement depuis leur camp jusqu'à la riviere, afin de pou-
« voir y aller à couvert en tout temps sans escorte. Afranius et Pe-
« treïus partagent entre eux l'ouvrage, et chacun part de son côté
« pour y faire travailler. »

Depuis ce moment, cette campagne n'est plus qu'une guerre de manœuvres sur un très petit espace de terrain : d'un côté, entre un ennemi fatigué, irrésolu, n'osant pas forcer le passage, et ne pouvant trouver une position favorable pour rester sur la défensive; et de l'autre, entre une armée pleine de confiance, d'activité, de résolution, commandée par un chef dont le coup-d'œil étoit aussi sûr que la détermination prompte. Quatre ou cinq fois César eut occasion de profiter de l'avantage de ses positions, de la supériorité de sa cavalerie, et du découragement de ses ennemis; mais ce grand homme, aussi généreux que brave, ne cessant jamais d'être Romain en faisant la guerre à des Romains, aima mieux traîner la guerre en longueur, que de la terminer par une action sanglante. Ses paroles à cet égard, les entrevues qu'il facilita aux ennemis avec ses soldats, la générosité avec laquelle il répondit aux cruautés de Petreïus envers ses prisonniers, en lui renvoyant les siens sains et saufs, sont des monuments éternels du plus beau caractere que l'histoire puisse s'attacher à peindre.

Lassés enfin par son courage, par son génie, par sa générosité, ne pouvant échapper ni à ses manœuvres ni à ses bienfaits, les lieutenants de Pompée se rendirent le 12 juin; et César, maître de l'Espagne par ses intelligences avec Varron, n'eut plus d'ennemis à combattre dans l'Occident.

NOTICE SUR LE MONASTERE DE POBLET

L'intérêt que produit l'aspect d'un édifice me semble dépendre beaucoup du rapport qui existe entre sa situation et l'usage auquel il est destiné; cette sorte de convenance est une beauté relative qui n'est pas moins importante que la beauté de son architecture et le choix de ses ornements. Ainsi, par exemple, lorsque nous nous figurons un bâtiment destiné à renfermer les tombeaux des souverains d'un grand empire, nous lui assignons dans notre imagination une position particuliere, un aspect qui lui soit propre; il me semble qu'un tel monument doit être également loin du tumulte des villes où il seroit profané, et d'une solitude sauvage qui paroîtroit une sorte d'abandon. Les rois doivent encore après leur mort conserver une apparence de majesté et de pouvoir, et leurs cendres, comme leur souvenir, ont des droits à la vénération des hommes. Je voudrois donc que le lieu de leur sépulture, ce dernier palais où la mort les fixe pour toujours, fût bâti à l'entrée d'une plaine riche et fertile, mais adossée à des montagnes élevées et solitaires, qui eussent l'air de l'entourer et de le défendre. *Les montagnes l'environnent*, dit l'Écriture, *et Dieu est autour de lui*[1]; telle est la situation de l'abbaye de Poblet, où reposent les corps des rois d'Aragon. Tout ce qui peut inspirer le recueillement et le respect semble réuni dans cet édifice : il est bâti au milieu d'une double enceinte de hautes murailles armées de creneaux, dont les

1. *Montes in circuitu ejus, et Deus in circuitu.* Ps. 35.

lignes prolongées paroissent de loin comme les remparts d'une ville. Dans la premiere enceinte, on trouve un bois antique au milieu duquel on apperçoit des statues de plusieurs saints qui ont souffert le martyre dans les environs de ce lieu, et dont l'histoire est gravée sur des autels de pierre. Arrivé à la seconde enceinte, on demande au voyageur ses armes, en lui apprenant que les plus grands princes se sont conformés à cet usage : on arrive alors devant un grand monastere dont on découvre l'église gothique, les longues galeries de dortoirs, et la porte d'entrée ornée de croix et de statues. Après avoir passé la voûte sombre de cette porte, on entre dans un cloître planté d'arbres, au milieu duquel s'éleve une fontaine couverte d'un dôme gothique. Le profond silence qui regne dans ce lieu n'est interrompu que par le son des cloches et le bruit des chants de l'église. Quelques moines vêtus de grandes robes blanches, la tête couverte d'un capuchon, sont les seules personnes que l'on rencontre sous ces galeries.

Après avoir traversé le cloître on entre dans l'intérieur de l'église, où l'on trouve encore une séparation fermée entre le chœur et le reste de la nef; c'est dans cette derniere enceinte et des deux côtés du sanctuaire que sont rangés les tombeaux des rois. Là, brûlent nuit et jour des lampes funebres; des cierges sont allumés sur l'autel, et les prieres s'y succedent presque sans interruption. C'est à des prêtres qu'est confiée la garde de ces tombeaux, et leur piété et leurs soins sont les seules armes pour les défendre. Les soldats s'endormirent près du tombeau de J.-C., mais ses disciples veillerent autour de lui. Au sortir de cette église le voyageur visite les salles de l'abbaye : là on lui montre les actes de donation de différents princes du royaume, et celles de plusieurs rois maures qui furent effrayés des miracles opérés dans ce lieu même; les bulles des papes en faveur du couvent, les présents de différents souverains, la liste des princes qui l'ont visité, et

dont plusieurs ont porté l'habit de l'ordre et sont morts dans le couvent.

Cette abbaye étoit pour les rois d'Aragon ce que l'Escurial est pour ceux de Castille. Elle fut fondée par Raymond Bérenger, comte de Barcelone, en 1149, et augmentée par Alphonse II et par ses successeurs : elle fut bâtie en partie des ruines d'un autre monastere situé à un quart de lieue de là, dans un endroit appelé aujourd'hui *Granja mitjana*. Nous allons rapporter son origine d'après tous les auteurs qui en ont parlé, et principalement don Jacques Finestres qui en a écrit l'histoire.

Un saint homme nommé Poblet, né à *Ulles*, dans le diocese de Tarragone, voulant se retirer du monde, bâtit un petit ermitage dans un lieu nommé par les Maures *Lardeta;* il y menoit une vie pénitente. Le prince de toute cette contrée étoit Almire Almominis, roi ou prince de Ciurana : un jour qu'il étoit en course contre les chrétiens dans le territoire de Lardeta, il rencontra l'ermite Poblet, le fit prendre, garotter, et conduire à Ciurana, où on le mit au cachot; mais il fut bientôt après transporté miraculeusement dans son ermitage; les Maures furent l'y reprendre, le ramenerent dans son cachot, d'où il fut encore retiré par un second miracle : ceci arriva jusqu'à trois fois. Le roi maure étonné de ce prodige donna au saint ermite tout le territoire de Lardeta par un acte en langue arabe, qui existe encore dans les archives de Poblet, et où il est fait mention du miracle. Il paroît que quelques années après, ce privilege fut confirmé par le roi maure de Lérida : l'original de la confirmation est perdu; mais il en reste une traduction en langue castillane, rapportée dans les manuscrits de l'abbaye. Il en résulte que Poblet s'étoit associé des compagnons dans son ermitage, et que pour se défendre des injures de l'air ils bâtirent à Lardeta une espece de *Laure* qu'ils appelerent *Huerto de Poblet,* avec une chapelle dédiée à saint Sauveur.

Suivant une ancienne tradition, conservée dans les manuscrits de Poblet, et rapportée par les chroniques des ordres de saint Benoît et de Citeaux, les ermites de Lardeta virent, pendant plusieurs samedis consécutifs, une grande quantité de lumieres qui restoient suspendues dans la moyenne région de l'air, et qui éclairoient un bosquet de peupliers placé à un quart d'heure du chemin de Lardeta, et précisément au même lieu où est aujourd'hui le monastere. Le bruit de ce phénomene se répandit, et parvint jusqu'au comte de Barcelone, qui résolut de fonder dans ce lieu un monastere de l'ordre de Citeaux; ainsi lorsqu'il eut fait la conquête du territoire de Lardeta, ce qui arriva dans l'année 1148, il donna tout le terrain, appelé *Huerto de Poblet*, à Sanche, abbé de Fontfroide, pour y fonder un monastere de son ordre : la donation fut signée le 15 des calendes de février (18 janvier) 1149. Les religieux avoient d'abord habité l'ermitage, jusqu'à ce que le nouveau monastere et son église fussent disposés pour les recevoir : ils s'y transporterent avec beaucoup de solennité le 7 septembre 1153. Cependant ces bâtiments étoient loin de leur perfection, puisque le comte Raymond, qui ne mourut qu'en 1162, fut enterré à Ripoll par cette raison. C'est apparemment au temps de cette translation qu'il faut rapporter le changement de vocable de l'église, dédiée auparavant à saint Sauveur, et aujourd'hui à la Vierge : quant au nom de Poblet que porte ce lieu, Finestres pense qu'il doit provenir de son premier habitant l'ermite Poblet.

Les abbés de ce monastere, depuis leur origine jusqu'à l'an 1628, furent élus à vie; mais par des nouveaux réglements faits à cette époque, on ne les nomme plus que pour quatre ans, et cet usage subsiste encore.

Le monastere est situé au milieu de la vallée fertile appelée *Conca de Barbera*, et est adossé à de hautes montagnes; ses environs sont plantés d'arbres distribués en allées et en quinconces : plusieurs sources arrosent les vergers qui l'entou-

rent. Au milieu du bois, et près de l'enceinte, on voit une grande croix gothique d'un marbre gris sculptée; plus loin est un obélisque et un autel, sur lequel sont placées trois statues de saints martyrisés par les Maures; savoir, saint Bernard, moine de cette abbaye, et ses deux sœurs, Marie et Gratia : elles sont sous un pavillon soutenu par quatre colonnes, et entouré d'arbres. Le monastere de Poblet jouit de biens très considérables; il possede sept baronnies en toute jurisdiction, dont six en Catalogne, et la septieme dans le royaume de Valence; il nomme à quantité de cures et d'autres bénéfices : il a fondé trois couvents de religieux de son ordre, savoir, sainte Marie-de-Piedra au royaume d'Aragon, sainte Marie-de-Benifaza au royaume de Valence, et sainte Marie-la-Réal dans l'isle de Maïorque.

PLANCHE LXXIII

Entrée du monastere de Poblet.

Les murs de l'enceinte extérieure du monastere de Poblet sont bâtis à chaux et à sable, et ont 2154 varas de circonférence, et 6 de hauteur; ils sont ornés de creneaux. L'enceinte intérieure est composée d'une autre muraille formant un carré qui a 780 varas de tour, 2 varas et demi d'épaisseur, et 14 d'élévation : il regne au haut de cette muraille un parapet avec des embrasures pour placer du canon; elle est en outre flanquée de douze grandes tours placées à différentes distances, et qui dépassent le mur en-dehors de 6 varas environ. Les bâtiments du monastere n'ont rien de bien particulier; mais leur extérieur porte le caractere sérieux et noble qui convient à leur destination.

PLANCHE LXXIV

Porte d'entrée du monastere de Poblet.

La porte d'entrée du monastere ressemble à celles des villes de guerre dans les XIIIe et XIVe siecles. Les deux tours qui la défendent sont semblables à celles qui regnent autour de l'enceinte. L'architecture des bâtiments intérieurs est simple et grande.

PLANCHE LXXV

Salle capitulaire du monastere de Poblet.

La porte du monastere conduit au cloître, bâti en pierres de taille et décoré dans le genre gothique. Attenant à une des galeries est un réservoir d'eau formant un pavillon gothique terminé en dôme, et d'une élégance remarquable. Dans la partie du levant se trouve la façade de la salle capitulaire, composée de huit colonnes toutes assises sur des piédestaux, et terminées par des chapiteaux bien travaillés : elle a 19 varas d'étendue dans tous les sens, et trois nefs égales entre elles, formées par quatre colonnes octogones, chacune d'une seule pierre. Le pavé est en partie composé de pierres tombales des religieux du couvent, et les tableaux de quelques archevêques de l'Aragon décorent les murailles. L'architecture de cette salle est hardie et noble.

PLANCHE LXXVI

Tombeaux des rois d'Aragon.

L'église fut commencée, comme nous l'avons dit, par Raymond, comte de Barcelone et prince d'Aragon; agrandie et embellie par le roi Alphonse II, son fils. Elle est à trois nefs, et en forme de croix; elle a 102 varas et demi de longueur, et 27 de largeur, excepté la croisée, qui en a 44. La grande nef a 92 varas de hauteur, et les collatérales 27. Le chœur est au milieu de l'église; les stalles sont d'une bonne sculpture. Le presbytere est pavé de marbre alternativement blanc et noir, dont les carreaux ont une palme en tout sens.

Les tombeaux des rois d'Aragon sont ce qu'il y a de plus remarquable dans cette église; ils sont placés à droite et à gauche dans la partie qui joint le presbytere, au nombre de six, trois de chaque côté, et élevés au-dessus d'un riche soubassement de marbre blanc érigé par les comtes de Cardona, et qui renferme les tombeaux des membres de cette famille. Ces six tombeaux sont de marbre blanc, ornés de sculptures qui représentent les victoires des rois qui y sont enterrés, et leur pompe funebre. Au-dessus sont placées les effigies en marbre blanc des monarques qu'ils renferment, et sur quelques uns celles de leurs femmes couchées à côté d'eux. Ils sont surmontés d'un plancher en bois orné de sculptures, de peintures et de dorures, et qui sert comme de dais aux statues des souverains. Il forme trois arcs de chaque côté de l'église, dont les ouvertures laissent voir les

tombeaux. Le ciel de ces especes de dais est peint en bleu, et orné d'étoiles d'or.

Le tombeau le plus près du sanctuaire, du côté gauche, est celui du roi Alphonse II.

Le second, du même côté, renferme les restes de Jean I, ainsi que ceux de ses deux femmes Mathea d'Armagnac et Violante. Jeanne d'Aragon, comtesse de Foix, sa fille, y est également enterrée.

Le troisieme, toujours du même côté, appartient à Jean II, et contient les corps de la reine Jeanne, sa seconde femme, et de Marine d'Aragon, leur fille.

Du côté droit, le tombeau le plus près du maître-autel renferme le corps du roi Jacques I, dit le Conquérant .

Dans le second tombeau, du même côté, a été déposé le corps de Pierre IV, ainsi que ceux de ses trois femmes, Marie de Navarre, Eléonor de Portugal, et Eléonor de Sicile.

Enfin le troisieme, du même côté, contient les restes de Ferdinand Ier, et ceux de douze infans, fils de différents rois d'Aragon, qui avoient été déposés dans des tombeaux de bois, et que Ferdinand II fit placer dans celui de son grand-pere. Il est à remarquer que, quoique la statue de la reine Léonor, femme de Ferdinand Ier, soit placée sur ce tombeau, son corps n'y repose cependant pas : elle fut enterrée à Medina del Campo, dans un monastere de religieuses dominicaines qu'elle avoit fondé, et où elle avoit fait profession.

Sous les voûtes qui soutiennent les tombeaux des rois dont on vient de parler, il y en avoit d'autres en bois, où étoient enterrés les ducs de Ségorbe et de Cardona. Ceux-çi étoient exposés à être dégradés par le public qui fréquentoit l'église de Poblet : pour les mettre à l'abri de ses atteintes, don Louis-Raymond Folch de Cardona, duc de Ségorbe et de Cardona, résolut de les renfermer dans des murs qui servissent en même temps de piédestal et d'ornement aux tombeaux des souverains. Il fit donc construire ces murs, de marbre blanc, et en forme de piédestaux, tant du côté de l'épître que de celui de l'évangile, avec une magnificence royale. Il les décora de statues de marbre blanc et de portes de bronze où l'on a gravé des sujets tirés de l'Écriture-Sainte. Ce superbe monument fut commencé en 1660, et achevé en 1662; il est l'ouvrage de Jean et François Grau, sculpteurs de la ville de Manresa, et il coûta dans ce temps-là 5,500,000 sous monnoie de Barcelone. (Le sou de Barcelone vaut 2 sous 8 deniers tournois.) Ce fut aussi ce duc qui fit paver le sanctuaire en marbre blanc et noir, comme nous l'avons dit : ce dernier ouvrage lui coûta 3,000,000 de sous barcelonais.

Outre ces tombeaux, il en est deux autres dont nous devons faire mention : ils sont de marbre blanc, adossés aux pilastres qui soutiennent les tombeaux des rois, et placés vis-à-vis l'un de l'autre, des deux côtés de l'église. Celui qui est du côté de l'évangile renferme les restes du roi Alphonse V d'Aragon et Ier de Naples, qui mourut dans cette derniere ville le 28 juin 1458. Il y fut d'abord enterré dans l'église de saint Pierre martyr, et transféré à Poblet en 1671. Sa statue est à genoux sur un coussin, avec le sceptre et la couronne royale, sous un dais cramoisi et or. L'épitaphe dit que sa femme, la reine Marie, y est aussi enterrée; mais c'est une erreur. Le corps de cette princesse repose dans le couvent des religieuses de saint François de Valence, appelé de la Trinité.

Le tombeau qui est vis-à-vis, en tout semblable à celui qu'on vient de décrire, contient les cendres de l'infant don Henri d'Aragon, grand-maître de l'ordre de saint Jacques, comte d'Ampurias et premier duc de Ségorbe, fils du roi Ferdinand Ier et de la reine Eléonor, qui mourut le 15 juillet 1445. Son corps, qui étoit placé au-dessous des tombeaux des rois, fut mis dans celui-ci en 1673 avec ceux de ses deux femmes, Catherine, infante de Castille, fille du roi Henri III, et dona Béatrix Pimentel, fille du comte de Benavente.

Les deux tombeaux dont on vient de parler furent élevés aux frais de don Pedro-Antonio d'Aragon, frere du duc de Ségorbe et de Cardona dont il a été fait mention plus haut. Dans les tombeaux des ducs de Cardona sont encore enterrés plusieurs rois, reines, et infants d'Aragon; entre autres, le fameux Charles, prince de Viane.

Enfin on remarque dans cette église un autre tombeau construit en marbre blanc, égal aux autres en magnificence : il est adossé au grand escalier par où l'on monte de l'église aux dortoirs. Il renferme le corps de Raymond Folch, dixieme du nom, vicomte de Cardona, mort en 1320. Son corps fut placé dans ce tombeau en 1669, par ordre du duc de Ségorbe, qui l'avoit fait construire. On le trouva aussi frais et aussi entier que le jour de sa mort. Sa statue, de hauteur gigantesque, est placée sur le monument; elle le représente armé de pied en cap. La vue de cette planche est le côté de l'évangile. Dans le fond, on découvre une chapelle éclairée par le haut. Toute cette église est sombre, et la lumiere mystérieuse produite par les vitraux de couleur convient parfaitement à la majesté du lieu.

PLANCHE LXXVII

Bibliotheque du monastere de Poblet.

Le monastere renferme quelques appartements qu'on appelle royaux, parceque plusieurs rois d'Aragon y ont logé. Une des plus belles salles du bâtiment contient une bibliotheque donnée au monastere par don Pedro-Antonio d'Aragon, duc de Ségorbe et de Cardona, et par sa femme dona Anna-Catherine de la Cerda. Les livres sont renfermés dans trente grandes armoires d'ébene, dont les portes sont de verre de Venise. Il y a peu d'ouvrages rares ou de manuscrits curieux.

PLANCHE LXXVIII

Intérieur d'une des cours de Poblet.

Les bâtiments de Poblet ont dans l'intérieur des cours une certaine irrégularité pittoresque qui contraste avec la beauté sévere du cloître et de l'église. La vue de cette planche est prise de la voûte qui conduit à l'infirmerie. Souvent on rencontre des moines traversant cette cour pour porter le viatique au malade, et la cloche que l'on voit dans le fond sonne alors pour apprendre aux tristes habitants de ce lieu qu'un de leurs confreres expire.

PLANCHE LXXIX

Tombeau du duc de Cardona à Belpuch.

Belpuch est éloignée de six lieues de Poblet, sur la route de Barcelone à Sarragoce. C'est une ville d'environ onze cents habitants, mal bâtie, mal percée, mais située au milieu de campagnes fertiles, et sur-tout remarquable par un très beau monument de la renaissance des arts dans le XVI[e] siecle. On le voit dans l'église du couvent des Franciscains, situé à un demi-quart de lieue de la ville. Ce couvent n'a guere que cela de remarquable, quoique son cloître gothique soit curieux par les ornements de ses chapiteaux et par son architecture : mais ces sortes d'ouvrages sont si multipliés en Espagne, que l'on finit par s'y habituer, et l'on ne s'arrête plus à considérer un genre de beautés qui exciteroit l'admiration ailleurs. Il n'en est pas de même du monument que nous représentons; il est d'un travail supérieur à tout ce que renferme la province.

Ce mausolée, exécuté en beau marbre blanc, présente un grand corps d'architecture de trente pieds de haut, au milieu duquel on découvre le tombeau de Raymond de Cardona, soutenu par des sphynx, et placé dans une niche demi-circulaire : il supporte la statue du héros, couché et armé à l'antique. La niche est ornée de cariatides dans l'attitude de la douleur, et de deux pilastres ioniques de chaque côté, au milieu desquels paroissent deux statues de femme; l'une tient une branche de laurier, l'autre une palme. Le haut de la niche est rempli par un bas-relief représentant Jésus-Christ mort et entouré de femmes affligées. L'imposte est couvert de deux grands médaillons avec des figures dans l'action d'offrir au défunt une couronne et une palme. Au-dessus regne une frise représentant des marches de troupes et autres évolutions militaires : le tout surmonté d'une corniche très saillante et très riche. Le sommet est décoré d'une statue de la sainte Vierge assise, tenant dans ses bras l'enfant Jésus : elle est soutenue par deux anges, dont les ailes sont déployées. Enfin des deux côtés de la corniche sont deux autres statues aussi assises, et deux vases placés symétriquement. On lit au-dessous de la statue de la Vierge et au-dessus de l'écusson des armes l'inscription suivante.

Raimundo Cardonæ qui regnum Napolitanum
prærogativa pene regia tenens
gloriam sibi ex mansuetudine comparavit
Isabella, uxor infelix, marito optimo fecit.
Vixit ann. XXXXXIIII mens. VIII dieb. VI. ann. MDXXII.

La base est couverte de tableaux en bas-reliefs, où l'on a représenté des batailles, et dans le milieu une marine avec des navires, et sur-tout une galere bien exécutée. On lit sur le socle *Joannes Nolanus faciebat :* c'est le nom de l'artiste qui exécuta ce mausolée à Naples, d'où il fut transporté piece par piece numérotée à Belpuch. Les inscriptions des deux côtés sont : la premiere, *Servasti thalamum genio dulcissime conjux. Servandus nunc est pro thalamo, tumulus ;* l'autre, *Ornasti et manes lacrymis miserabilis uxor, haud optare alias fas erat inferias.* Entre les chapelles du côté droit on voit d'autres inscriptions ainsi conçues, qui ont rapport à la famille de Cardona :

D. O. M.
Memoriæ Maiorum
et ossibus Folchiis
Cardoniis Anglasoliis
Requeseniis

ut una cum iis
quos progenuerunt
amplissimis honoribus
et titulis
decoratos

molius quiescant
Antonius Folchius
Cardonius Anglasolius
Requesenius Cordubus
dux Somensis
translatis ex arce
locum dedit.
Vixere annos ob
nimiam vetustatem
Posteris suis incertos.

D. O. M.
Ferdinando Folchio
Cardonio Anglasolio
Neapolitano almiranto
duci Somensi
comiti Olivitii et
Palamosii baroni
Belpuchii lignolæ et
vallis Almonasiriæ
Ramondi Cardoni
Neapolis pro rege
Italiæ præfecti
exercitus pontificii
et veneti qui icto
fœdere coierant
ducis electi filio
Antoni Cardoni nepoti
cujus omnis vita
gloriosis laboribus
consumpta est
dum Carolo V imp
maximis rebus gerendis
comes adest adsiduus
et publicæ consulit
utilitati.
Vixit annos XLIX
menses IX dies XXIV.
obiit anno sal MDLXXI
idib septemb.
Antonius filius
idemque hæres
patri piissimo pos.
Ramondo Cardonio
Ferdinandi priori filio
cui novem tantum
diebus vitalis lucis
usura perfrui
concessum fuit
Antonius frater p.

Ces deux premieres inscriptions sont unies, la suivante fait face au tombeau qui se trouve placé près des marches du sanctuaire.

D. O. M.
Beatrici Figueroar
Ludovici Cordubi
Suessani ducis filiæ
magni illius
Gonsalvi Ferrantis
nepti
Ferdinandi Cardoni
magni Neapolitani
Almiranti
uxori.
Vixit annos XXX
obiit anno MDLIII
nonis augusti
Antonius Folchius
Cordubus Anglasolius
dux Somensis
matri dulcissimæ
posuit
Hieronimo Cardonio
Anglasolio
Ferdinandi et

Beatrici .
filio
qui ex hac luce
quinto ætatis anno
excedens
parenti ex dificili
partu acerbam mortem
sibi fatalem horam
nimium properavit
Antonius omnibus aliis
rebus destituto
in gremio et sinu
matris locum dedit.

Tout ce monument est du plus beau marbre et du plus beau travail possible : on y reconnoît cette belle distribution de masses et cette richesse de détails qui caractérisent les ouvrages du XVIe siecle. Si l'on peut lui reprocher quelque chose, c'est la multiplicité des ornements et l'attitude de quelques figures, qui ne sont pas toutes parfaitement de bon goût. Quoi qu'il en soit, ce monument est un des plus remarquable que l'on puisse voir; il est digne de la famille illustre à qui il appartient, et dont le chef, le duc d'Altamira, est encore un zélé protecteur des arts.

Nous partîmes de Belpuch pour nous rendre à la ville de Cardona, afin de faire le tour de la Catalogne méthodiquement. L'évêché de Solsone, où se trouve cette ville, est un pays de montagnes, dont le commerce est peu considérable, et dont les communications sont très difficiles. Presque nulle part on ne trouve de routes praticables en voiture. Cependant le pays est cultivé, et le peuple vit dans l'aisance. Les transports s'y font à dos de mulet. On compte deux journées de Belpuch à Cardona. On laisse sur la droite Cervera, Tarrega, et plusieurs lieux considérables dont nous aurons occasion de parler à la fin de la description de la province. Les bornes de notre ouvrage nous ont forcés de renoncer à faire graver les vues de plusieurs villes qui mériteroient d'être connues. Nous tâcherons d'y suppléer en en donnant une description à la fin de la province.

NOTICE SUR LA VILLE ET LA MONTAGNE DE CARDONA

Cardona est vraisemblablement l'Udura de Ptolémée, et non point, comme plusieurs l'ont cru, la ville de Cardo, dont parle Tite-Live à l'occasion de deux petits souverains du pays qui prirent les armes contre M. Helvius. Quoique la situation de cette ancienne ville soit inconnue, il est certain

cependant qu'elle étoit dans l'Espagne ultérieure, et qu'ainsi Cardo ne peut être l'actuelle Cardona, située aux extrémités de l'Espagne citérieure. Cette ville fut détruite par les Maures, et rétablie par Louis-le-Débonnaire. Elle avoit anciennement le titre de vicomté, qui fut érigé en duché par Ferdinand-le-Catholique en faveur de don Jean Raymond Folch de Cardona; depuis ce temps il a passé dans la maison du duc de Médina Cœli. Le château dépendoit autrefois des évêques d'Urgel. Foulques, évêque de cette ville, le donna en fief, en 1091, à Guillaume Raymond, comte de Cerdagne : la charte de donation existe dans les archives de Barcelone [1]. Ce château fut attaqué en 1711, pendant la guerre de la succession, par les Espagnols et les Français réunis, commandés par le comte de Mauret, lieutenant-général : il fit une si vigoureuse résistance qu'on fut obligé d'en lever le siege, après avoir perdu beaucoup de monde. Philippe V ne le recouvra que lorsque le duc de Berwick prit la ville de Barcelone à discrétion : il offrit alors la vie à ses habitants, à condition qu'ils lui rendroient les châteaux de Mont-Joui et de Cardona, ce qui fut exécuté.

Ce que la ville de Cardona possede de plus remarquable est la montagne de sel au-dessus de laquelle elle est située, et qui se trouve coupée presqu'à pic du côté de la riviere Cardoner qui coule dans le vallon. Cette montagne est une masse de sel de quatre à cinq cents pieds d'élévation au-dessus du niveau de la riviere, et s'étendant fort loin de l'orient au couchant; elle se divise en plusieurs rameaux; le lieu de l'exploitation est à un quart de lieue de la ville dans une petite vallée, faisant face d'un côté à la partie de la montagne dominée par le château, et de l'autre surmontée d'un espace circulaire de cette même montagne, nommé *Bosch del Sal*, ou bois du sel, parcequ'en effet jadis cette partie étoit cou-

1. Elle est rapportée aux preuves, col. 1186, de la *Marca Hispanica*.

verte d'un bois de sapin : elle est à présent plantée de vignes qui ont réussi fort bien, sur un pied à-peu-près de terre végétale qui couvre le sel. Cette particularité dément l'assertion de Pline [1] qui assure que les lieux où se trouve le sel de roche sont stériles. Le sel de Cardona est de diverses couleurs, mais il devient d'un très beau blanc lorsqu'on le broie, ainsi que Strabon [2] l'a observé dans une mine semblable qui existoit de son temps en Lusitanie.

Rien ne peut se comparer au spectacle de la montagne de Cardona au lever du soleil; outre les beaux contours qu'elle présente, elle paroît s'élever au-dessus de la riviere comme une montagne de pierres précieuses, ou comme une réunion des couleurs brillantes que produit la réfraction des rayons du soleil à travers un prisme. C'est ainsi que les Arabes imaginoient peut-être leurs palais de diamants, construits par les fées et les génies au milieu des solitudes de l'Asie. Nous avons souvent regretté de ne pouvoir rendre, par la gravure, les teintes brillantes que le temps a imprimées sur les ruines antiques; que seroit-ce s'il falloit peindre le jeu des rayons du soleil sur les facettes de cette chaîne de cristal, dont l'œil même a de la peine à supporter l'éclat? Je me suis rappelé, en visitant ce lieu, ce que j'éprouvai en descendant dans les salines souterraines de Wieliska en Pologne; je sortois du college, et tout plein encore de la lecture de Virgile et d'Homere, je me crus transporté dans la demeure de Téthys et dans le palais de verre des Néréides; là je traversois de longues salles soutenues par des colonnes de cristal, des cabinets de topazes et d'émeraudes : le bruit qui se faisoit au-dessus de ma tête paroissoit être celui des vagues de la mer.

Domum mirans genitricis et humidaregna
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes.

VIRG., *Georg.*, lib. IV.

1. Lib. XXXI, c. 7.
2. Lib. III, p. 155.

Cependant les nombreuses chapelles qu'il falloit traverser, la triste lumiere des lampes qui éclairoient les statues de saint Népomucêne et de saint Florian, les plaintes des pauvres paysans polonais qui travailloient dans ces souterrains, le bruit des marteaux et des brouettes, me faisoient bien voir que je n'étois pas chez la fille du Ciel ou chez la mere d'Aristée; tandis qu'aux environs de Cardona, où l'on peut contempler de loin le beau spectacle de la montagne qui se développe sur le firmament d'azur de l'Espagne, on croit voir un arc-en-ciel tombé sur la terre, ou le mont Olympe lorsque Jupiter et tous les dieux descendent y tenir leur cour. Le fleuve Cardoner, qui coule au milieu des oliviers et des lauriers roses, donne l'idée du Penée paré des arbres de Minerve et d'Apollon. Cette montagne est unique en Europe, et fait sur-tout l'admiration des naturalistes qui ne conçoivent pas trop sa formation : nous ne pouvons pas leur donner de grands éclaircissements à cet égard, mais nous leur offrirons le plus de renseignements qu'il nous a été possible de nous procurer.

PLANCHE LXXX

Vue du château et de la montagne de sel de Cardona.

Cette vue est prise du chemin qui conduit à Manresa. On découvre toute la partie de la montagne de sel sur laquelle est située la ville; le fleuve Cardoner, qui coule au pied, et à droite au bout du pont, les bâtiments où sont placés les moulins qui servent à réduire le sel en poudre. On pourra mieux juger des détails de ce lieu par les plans de la planche suivante.

PLANCHE LXXXI

N° I.

Plan des salines de Cardona.

La montagne de sel de Cardona comprend le terrain où la ville est située, et les environs à plus d'une lieue de tour : elle est presque

par-tout couverte de cinq ou six pouces de terre végétale qui la rendent productive. Le lieu de l'exploitation est une vallée formant un ovale d'à-peu-près une demi-lieue de long sur un quart de lieue de large, de l'est à l'ouest, depuis le fleuve Cardoner et le château de Cardona (lettre A) jusqu'au promontoire de sel Rouge, situé vis-à-vis (lettre M). Cette derniere montagne, la plus considérable de toute la saline, et dont on n'a pas encore commencé l'exploitation, a 880 palmes de haut, et 1608 de large dans sa base. Cette vallée est traversée par une autre petite chaîne de collines, marquée lettre F, au pied de laquelle sont bâties les deux maisons du bureau des expéditions (lettre H). L'une, construite en pierre, appartient au roi : il y a un administrateur, un commis et un caissier. L'autre est bâtie en bois, et appartient au duc de Cardona : il y a un contrôleur teneur de livres, peseur, un homme d'affaires pour veiller sur les ouvriers qui y sont employés. Devant ces maisons se trouve l'exploitation principale de sel blanc (lettre L et pl. III), que distribue l'administration, et qui est consommé par le tiers à-peu-près de la province de la Catalogne, et par le comté de Foix en France. La consommation totale par an n'est jamais au-dessous de 70,000 fanegues, pesant chacune 5 arrobes, de 26 livres catalanes chacune. Le prix que l'on vend chaque fanegue est de 11 piecettes et demie à-peu-près, et le revenu total que le roi en retire de plus de 3,000,000 de réaux, toutes dépenses payées en y comprenant 52,234 réaux que l'on paie au duc comme dédommagement de ses anciens droits à cette propriété. Outre les différentes collines dont nous avons parlé, il en existe plusieurs autres au pied de la forteresse et sur le penchant de la montagne, qui s'étendent jusqu'à la fontaine appelée *Cancunills*. La montagne de sel Rouge est ainsi nommée, parcequ'en effet la couleur rouge y domine, quoique les couleurs varient suivant la hauteur du soleil et le plus ou moins d'abondance des pluies. Du pied de cette montagne sort une fontaine d'eau qui s'échappe d'un grand trou que l'on remarque dans son sommet, et qui coule du côté de l'orient à travers la vallée, mais dans des conduits souterrains, et particulièrement sous la place même de l'exploitation : elle se montre un peu plus loin à la superficie, et coule l'espace de trois cents pas sur un terrain uni, nommé le *Pla de la Coromina*, et vient enfin se décharger dans le Cardoner. Ce ruisseau augmente beaucoup dans la saison des pluies ; l'eau de la riviere acquiert alors un goût salé qui fait périr les poissons : mais à trois lieues au-dessous le minéral se décompose, et l'eau ne conserve plus aucun goût. Toutes ces montagnes sont pleines de crevasses, de trous, et même de grottes spacieuses où l'on trouve des

stalactites en sel semblables à des grappes de raisin de différentes couleurs, à des glaçons suspendus, et d'autres singularités de la nature. On se sert des morceaux de ce sel pour guérir des rhumatismes : on en fait toute sorte d'ouvrages, à-peu-près comme dans les salines de la Pologne; c'est-à-dire, des croix, des chandeliers, des salieres, des chapelles, qui font gagner quelqu'argent aux femmes de Cardona. Il est mort dernièrement dans cette ville un sculpteur qui en avoit fait des statues de saints assez bien travaillées.

Ces salines sont exploitées depuis fort long-temps; il en est fait mention dans une charte de Bernard Amat, vicomte de Cardona, l'an 43 du regne de Philippe I, roi de France, qui répond à l'année 1103. Ce vicomte donne, à cette époque, 12 *somadas* de ce sel annuellement à l'église de Barcelone : cet acte existe dans le cartulaire de cette église

N° 2.

Cette planche pourra donner une idée de la maniere différente dont le sel se cristallise extérieurement, ou plutôt l'effet des eaux de pluie, qui l'arrosant continuellement, lui donnent ainsi différentes formes et l'apparence de plusieurs couches variées.

N° 3.

Cette planche représente la carriere de sel telle qu'on l'a mise à découvert (*voyez* sur le plan n° 1 la lettre L), et la maniere dont on l'exploite . elle peut avoir 150 pieds de longueur sur 60 de largeur. Elle paroît, au premier coup-d'œil, comme les carrieres de plâtre des environs de Paris. On la taille de même avec des pioches; quelquefois on se sert de la poudre à canon. Cent hommes y travaillent journellement et cent mulets s'en retournent chargés. Il y a plus de vingt ans qu'on creuse au même endroit, et qu on est loin de l'avoir épuisé; si même on parvenoit jamais à enlever toute la superficie de cette couche immense de sel au-dessus du niveau de la riviere, on en trouveroit encore autant dans la profondeur de la terre, et on peut conjecturer que cette mine est inépuisable.

N° 4.

Vue de la ville de Solsona.

On ne peut aller de Cardona à Solsona que par des monts affreux et nullement praticables aux voitures . ces deux villes sont éloignées

l'une de l'autre de quatre lieues; la route ressemble en plusieurs endroits à un escalier irrégulier dont les marches ont quelquefois deux pieds de haut; enfin on arrive au plateau sur lequel est située la ville de Solsona que l'on découvre au sortir d'un grand bois de chêne. Cette ville, capitale de l'évêché de ce nom, se trouve au centre de la principauté de Catalogne, et au milieu de montagnes qui se joignent à la chaîne des Pyrénées : elle est bâtie sur les bords de la riviere Noire, *rio Negre*, que l'on traverse sur un pont de pierre construit en 1770. La cathédrale est du XIe siecle, et d'architecture gothique. Les environs de cette ville sont bien cultivés, arrosés avec art, et rapportent toutes les productions dont un climat froid est susceptible. Cette ville étoit l'ancienne *Setelsis* dont parle Ptolémée, et qu'il place dans le pays des Jaccetains ou Laletains dont elle étoit la capitale; on la nomma ensuite *Setelsona* comme le justifient les anciens titres du moyen âge; et enfin par contraction elle a reçu le nom de Solsona. Son histoire ne differe en rien des autres villes principales de la Catalogne.

PLANCHE LXXXII

Tombeau antique près de Manresa.

De Solsona pour se rendre à Manresa, il faut repasser par Cardona en reprenant le cours du fleuve Cardoner qui se jette dans le Llobregat à une lieue au-dessous de Manresa. Le chemin depuis Cardona jusqu'à cette ville suit presque toujours le fleuve Cardoner, et passe encor par des échelons de pierre aussi difficiles que dangereux à franchir, mais cependant moins fatigants que de Solsona à Cardona. Une lieue au-dessous de Manresa, au confluent des deux rivieres et au milieu d'un bois de pins, on trouve le tombeau que représente cette planche, connu dans le pays sous le nom de *torre de Breny;* les Catalans prononcent *Bring*, et appellent *torre* toute espece de maison de campagne. Ce tombeau est bâti en pierres de taille fort grandes; leurs proportions sont de trois, quatre, et cinq pieds : il ressemble assez, quant à la forme et à la situation, à celui de Scipion près de Tarragone, mais il est d'un travail inférieur, et me paroît d'un temps plus moderne. Les ornements de la frise sont mieux faits que les figures, ce qui caractérise la décadence dans presque tous les monuments anciens; néanmoins il est d'un beau caractere. Le socle qui lui sert de base est très élevé : son dé est couronné par une frise sculptée en divers ornements. Sur une de ces faces et dans la frise on voit une femme qui donne à manger à deux lions; de la queue de ces ani-

maux part l'enroulement qui fait le tour du monument, et se trouve surmontée d'une corniche assez saillante. Il paroît par les arrachements des murs que l'on voit dans l'intérieur que ce bâtiment étoit voûté; on a remplacé la voûte par un plancher : l'étage inférieur sert de cave et le dessus de cuisine à une petite maison attenant, qui appartient à un avocat de la ville de Manresa. Sur la face principale et au-dessous de l'entablement est une ouverture où se trouvoit une inscription qui a été enlevée, dit-on, par un Anglais pendant la guerre de la succession. Ce tombeau n'a point de porte, mais seulement une ouverture de cinq pieds sur le second socle. Le P. Roig et Étienne de Corbera font mention de ce monument, mais ne donnent aucune notion sur son ancienne destination : Antonio Pons ne l'a point visité; et quant à la tradition du pays elle n'apprend rien de particulier. Elle rapporte seulement que jadis il y avoit, dans l'ouverture à droite, un miroir qui réfléchissoit les rayons du soleil, et que ceux qui passoient sur les rives du fleuve en étoient éblouis. La dame à qui appartenoit cette tour ordonna qu'on portât ce miroir à Manresa, où il perdit sa propriété qu'il ne recouvra même plus lorsqu'il fut rétabli à son ancienne place. Il auroit bien mieux valu trouver une inscription que ce miroir, si toutefois il a jamais existé; ce qui n'est pas présumable.

PLANCHE LXXXIII

Détails géométriques du tombeau de Manresa.

Les mesures contenues dans cette planche donneront une idée plus juste de la ressemblance de ce tombeau avec celui *des Scipions* près de Tarragone. Celui-ci est d'une pierre de grès très dure, qui, malgré sa couleur grise naturelle, a reçu cependant des teintes de couleur feuille morte qui l'embellissent singulièrement.

NOTICE HISTORIQUE SUR LA VILLE DE MANRESA

Il seroit inutile de vouloir employer une nouvelle critique sur l'ancienne géographie de la Catalogne après les recherches immenses de M. de Marca et du P. Caresmar; si toutes les provinces de l'Espagne avoient été examinées avec autant d'exactitude que la Catalogne l'a été par ces deux savants,

il suffiroit de les reproduire sans y rien ajouter. Nous avons dit qu'ils avoient détruit l'opinion que l'ancienne *Athanagie* fût la même que *Manresa* d'à présent, mais plutôt la ville de Lérida, capitale des Illergetes. Nous ajouterons qu'il est également absurde de croire que le nom de Manresa vient de celui de *Manu-rasa :* l'étymologie de ce nom, ou de celui de Minorisa qu'elle portoit dans le moyen âge, est presque impossible à déterminer; il l'est également de savoir si elle étoit, comme le pense M. de Marca, l'ancienne Bacasis de Ptolémée. Tout ce que l'on sait, c'est que Manresa est située dans l'ancien pays des Lacetains, et dans la partie qu'occupoit une de leurs nations particulieres, nommée Bergitains, de la ville de Bergium, aujourd'hui Berga, bourg assez considérable au pied des montagnes. Caton les subjugua trois fois, et prit leur ville et sept châteaux qui en dépendoient : il est à présumer, par la situation de Manresa, que c'étoit un de ces sept châteaux; et les peuples de ces environs s'appeloient encore Bergitains du temps de Louis-le-Débonnaire. Geoffroy, comte de Barcelone, fit de cette ville le chef-lieu d'un comté particulier, et non point une ville épiscopale, comme plusieurs auteurs l'ont cru sans qu'ils en aient trouvé aucune preuve ni dans les conciles ni dans les anciens historiens. Toutes les églises de cette ville furent détruites par les Maures en 993; mais leur patrimoine leur fut rendu, en 1022, par Ermesende comtesse de Barcelone, et tutrice du comte Bérenger son fils. Ce qui rendit Manresa célebre fut d'avoir servi de retraite à saint Ignace de Loyola pour écrire ses exercices fameux : on voit encore la caverne où il passa tout le temps qu'il employa à les composer; mais le manuscrit de ces exercices n'existe pas comme on le croyoit. Les jésuites ont bâti une superbe église au-dessus de cette grotte; c'est celle que l'on voit à droite de la planche suivante. De la fenêtre de cette caverne le saint tournoit ses regards vers le Mont-Serrat où la Vierge, dit-on, lui apparoissoit. Cette église est à présent abandonnée, et

la grotte n'est plus desservie que par un pauvre curé qui la fait voir aux voyageurs.

PLANCHE LXXXIV

Vue générale de la ville de Manresa.

Cette vue offre la ville de Manresa telle qu'elle paroît au-dessus de la riviere qui souvent est un torrent terrible. A droite est le grand bâtiment des Jésuites qui forme une assez belle masse : dans le lointain la cathédrale dont l'architecture intérieure est d'un beau style gothique. Le voisinage des deux rivieres rend Manresa florissant, tant par les moulins et les manufactures que l'on a pu établir, que par l'arrosage des terres qui sont très fertiles et très bien cultivées.

NOTICE SUR LA VILLE DE GIRONE

Nous avons parlé dans le discours préliminaire des traditions fabuleuses, des fausses chroniques qui obscurcissent les premiers temps de l'histoire d'Espagne; si l'on veut juger de la maniere dont ces traditions étoient mises en œuvre il y a trois cents ans, il suffit de lire l'histoire des antiquités de Girone par le P. Roig, quoique cet ouvrage ait été composé dans l'année 1673, et par conséquent dans le temps où la meilleure critique régnoit en Espagne, dans le temps où le marquis de Mondejar, don Nicolas Antoine, et don Joseph Pellicer, dépouilloient l'histoire ecclésiastique et civile de toutes les fables dont les auteurs l'avoient inondée depuis plusieurs siecles. A l'exemple d'Annius de Viterbe, le P. Roig commença par fabriquer la fausse chronique de *liberat* de Girone, afin de pouvoir s'en servir dans les ouvrages qu'il devoit donner au public, et où il ne cesse de la citer. Suivant lui la ville de Girone auroit été fondée par Geryon, roi de Mauritanie, qui vint en Espagne tout exprès, et débarqua à Collioure, quoique certainement ce ne fût pas le port le

plus voisin de la Mauritanie. De là il passa au lieu où est maintenant Girone qu'il bâtit au bas d'une montagne, et qu'il auroit beaucoup augmentée s'il n'avoit pas péri peu de temps après de la main d'Osiris, qui vint en Espagne pour purger la terre de ce brigand; mais la justice de ce prince (continue le P. Roig) ne permit pas que les trois enfants de Geryon fussent punis des crimes de leur pere; il leur laissa donc le royaume d'Espagne et la ville de Girone, qui se nommoit alors Geriona du nom de son fondateur, et que les Romains appelerent depuis Gerunda. Le P. Roig n'est pas plus heureux ou mieux instruit dans ce qui regarde les temps historiques; il prétend que Girone servit de retraite à Sextus Pompée après la bataille de Munda, fait contraire à toutes les histoires qui fixent sa retraite dans la Celtibérie. Il assure également que ce fut Charlemagne en personne qui vint assiéger et prendre cette ville, tandis qu'à cette époque, c'est-à-dire l'année 785, ce prince étoit en Saxe, et l'année d'après en Italie. Mais c'est sur-tout sur l'expédition de Philippe-le-Hardi en Catalogne qu'il est curieux à entendre : à l'en croire les Français auroient commis tant d'excès et de profanations dans ce pays qu'il seroit sorti du corps de saint Narcisse un essaim de mouches [1] d'une telle grosseur et d'une piquure si dangereuse que presque toute l'armée en auroit été détruite. Il rapporte à cet égard le sentiment de tous les historiens qui l'ont précédé, dont les uns disent que ces mouches étoient blanches, d'autres qu'il y en avoit de bleues, de vertes, et de rouges; le P. Roig pense qu'elles devoient être moitié vertes et moitié bleues avec une raye rouge sur le dos [2].

1. L'opinion du P. Roig est cependant presque toujours appuyée sur quelques autorités, telles que celle de Turpin, et un autre livre de la même classe, nommé *Philomela,* dont les contes ont passés pour des vérités au jugement des anciens historiens de la Catalogne.

2. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette tradition, c'est qu'en

Le reste de son histoire n'est guere écrit avec plus de raison : nous nous bornerons à dire sur Girone quelques faits particuliers à cette ville, et qui ne font point partie de l'histoire générale de la province, afin de ne pas sans cesse nous répéter. Girone n'étoit pas considérable du temps des Romains, quoiqu'elle eût, au rapport de Pline, ce que l'on appeloit le *jus latii;* elle étoit située sur la colline qui la domine à présent, et où l'on a trouvé quelques restes d'antiquités, et plusieurs inscriptions rapportées dans Pujades et Marca. Deux vers de Prudence prouvent qu'elle étoit petite et riche; elle faisoit partie du pays des Ausetains suivant Ptolémée.

Parva felicis decus exhibebit
Artubus sacris locuples Gerunda.

Il n'est guere question de Girone dans les temps modernes avant la révolte de Paul contre le roi Wamba, sur laquelle nous avons donné des détails dans le discours préliminaire. Wamba s'empara de cette ville sans coup férir par un évènement singulier : Paul l'avoit laissée en garde à Amator son évêque; il lui écrivit de rendre la ville aux premieres troupes qui se présenteroient pour l'occuper, se croyant certain que les siennes arriveroient long-temps avant celles du roi : mais il en fut tout autrement, et l'évêque la rendit à Wamba la veille même de l'arrivée de son ennemi. Les Maures occuperent Girone, mais n'y resterent que soixante-dix ans, et les Francs la reprirent sur eux en 785. Le roi Charles y mit alors un comte ou gouverneur dont l'emploi fut quelque temps amovible. Cette dignité ne devint héréditaire que sous Charles-le-Chauve, lorsque Geoffroi-le-Velu réunit la sou-

effet presque tous les anciens historiens en parlent, et que plusieurs, tels que Mariana, le P. Daniel, et M. de Marca, gens du plus haut mérite, ont l'air d'y ajouter foi; il est vrai qu'ils se fondent uniquement sur les autorités espagnoles, et qu'ils ont été induits en erreurs comme a pu l'être le P. Roig.

veraineté de Girone à celle de Barcelone : depuis cette époque le comté de Girone a été l'apanage de plusieurs enfants des comtes souverains de Barcelone; mais il est toujours revenu au chef de cette maison, et depuis le commencement du XII[e] siecle, il n'en a pas été démembré. Sous les rois d'Aragon le prince héréditaire porta le titre de duc et ensuite de prince de Girone, comme en Castille il portoit le titre de prince des Asturies, et en France celui de Dauphin.

L'histoire de Girone n'offre rien d'intéressant depuis que la France l'eut retirée du joug des Musulmans jusqu'à l'époque où Philippe-le-Hardi s'en rendit maître : ce prince vint s'y venger des vêpres siciliennes en attaquant Pierre III d'Aragon à qui les Siciliens avoient offert la couronne qu'il avoit acceptée. Philippe s'avança dans la Catalogne et s'empara de Girone; mais une épidémie se manifesta dans son armée, et l'obligea à se retirer à Perpignan où il mourut. C'est à cette occasion que fut inventé le conte des mouches, que le P. Roig voulut encore une fois renouveler à une autre époque de l'histoire, en 1653, lorsque le maréchal d'Hocquincourt voulut reprendre la ville sur don Juan d'Autriche qui l'avoit reconquise l'année précédente. Cette ville joua aussi un rôle principal dans la guerre du malheureux prince de Viane avec Jean II roi d'Aragon. Elle servit d'asile à la reine Jeanne et au jeune prince Ferdinand son fils. Le duc de Saint-Germain la prit en 1656, et le maréchal de Noailles en 1694. Mais le siege le plus mémorable qu'elle soutint fut pendant la guerre de la succession, en 1711 et 1712, contre le duc de Noailles qui l'assiégea avec dix-neuf mille hommes : elle étoit défendue par deux mille hommes de garnison aux ordres du comte de Tatenbach son gouverneur. Girone forte par elle-même l'étoit devenue encore davantage au moyen de quelques fortifications que les Anglais y avoient ajoutées : mais le plus grand obstacle qu'avoient à surmonter les assiégeants étoit la rigueur de la saison; les soldats passerent vingt jours dans les

tranchées ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; enfin, après avoir fait jouer la mine, ils en vinrent à l'assaut et furent repoussés deux fois : le 25 janvier 1712, ils se préparoient à y monter une troisieme fois lorsque la place demanda à capituler, et se rendit en effet au duc de Noailles le 1er février. Louis XIV dit à ce sujet à madame de Maintenon que depuis long-temps il n'avoit reçu une nouvelle qui lui eût fait autant de plaisir. Ces mots marquent l'importance qu'il attachoit à la prise de cette place, et à quoi étoient alors réduits les succès de ce monarque.

L'établissement du siege épiscopal de Girone remonte aux derniers temps de la domination romaine; il en est parlé dans les actes du concile provincial de Tarragone de l'an 516, et de celui de Girone de l'année suivante. Parmi le nombre de ses évêques il y en a deux qui méritent particulièrement d'être distingués; l'un est S. Jean de Valclare, bénédictin, ainsi nommé, parcequ'il fonda en Catalogne, à la fin du VIe siecle, le monastere de Valclare dont il fut abbé; on le força peu de temps après d'accepter le siege épiscopal de Girone : ce prélat est l'auteur d'une chronique estimée dont nous avons rendu compte. Le second est Jean de Marguerit, vivant dans le XIe siecle, auteur d'un livre intitulé, *Paralipomenon de España*, ouvrage peu estimé des savants.

La ville de Girone a dû en grande partie les richesses de son clergé et de son église aux dons de Charlemagne, pour lequel elle conserva toujours beaucoup de vénération et de reconnoissance. On sait que ce grand homme fut canonisé par l'anti-pape Paschal III en 1165 ou 1166, et qu'on célébroit sa fête dans plusieurs endroits malgré que sa canonisation n'ait jamais été confirmée par le pape légitime. Les faveurs que Girone en avoit reçues méritoient bien qu'elle ne fît pas moins pour sa mémoire que tant d'autres villes qui lui étoient moins redevables : en conséquence Armand de Montredon, son évêque, ordonna, par une constitution de l'an 1345,

l'usage d'un office particulier en l'honneur de Charlemagne, et Girone l'a récité jusqu'à ce que le concile de Trente eût défendu la célébration de ces offices particuliers : encore même cette église s'est-elle maintenue dans l'usage de faire mention de cet empereur le jour de sa fête dans une oraison de la messe.

PLANCHE LXXXV

Vue de la ville de Girone en venant de Figueras.

Girone est située sur le flanc et au pied d'une montagne escarpée; le Ter, qui la traverse, est tantôt un torrent large et rapide, tantôt un ruisseau médiocre. La ville est environnée de murailles, et protégée par deux forts qui sont construits sur la montagne et qui la dominent. En venant de Figueras, le chemin passe sous l'arcade d'une chapelle dans l'intérieur de laquelle on remarque deux colonnes d'ordre dorique antique; elles sont d'un marbre gris mélangé de jaune clair, qui se trouve dans les environs de Girone.

L'édifice le plus considérable de Girone est la cathédrale, bâtie sur la croupe de la montagne, et sur un sol très élevé; elle développe avec grace une façade majestueuse, élevée sur trois palliers successifs en forme de grandes terrasses qui sont ornées de balustrades de granit : on y monte par un superbe escalier de quatre-vingt-six marches d'une largeur égale à celle de l'édifice. Cette façade a trois corps d'architecture; le premier dorique, le second corinthien, le troisieme composite : mais ce n'est point cette partie de l'édifice qui plaît davantage; nous avons dit notre opinion, sur l'abus que l'on fait de l'architecture grecque pour des ornements extérieurs, en parlant de la cathédrale de Tortose, et celle-ci ne mérite pas moins de blâme; il est vrai que l'intérieur rachete bien ce défaut, et il est impossible de voir un plus beau vaisseau. Cette église n'a qu'une seule nef dans le genre gothique; on est étonné de la hardiesse de sa construction : elle a 71 pieds de largeur, 160 de longueur jusqu'au sanctuaire, et 189 jusqu'au maître-autel qui se trouve absolument isolé. Il consiste en un pavillon soutenu par quatre colonnes de marbre mêlangé, de la même espece que celui dont nous avons parlé plus haut : le pavillon, le tabernacle, et les gradins, sont d'argent; ils sont ornés de beaucoup de pierres précieuses, et de figures faites au marteau, et représentant divers sujets de l ancien et du nouveau Testaments. La table de cet autel a quatre faces; celles des deux côtés

et du derriere sont d'argent doré, et ornées de figures pareilles aux précédentes : on assure que celle du devant est d'or.

Nous devions donner une vue de cette église; mais le nombre de semblables édifices étant très considérable en Espagne, nous avons préféré la retrancher, afin de ne pas grossir inutilement cet ouvrage; la troisieme partie sera d'ailleurs si supérieure à cet égard qu'elle ne laissera rien à desirer. Les monuments romains importants sont ceux qui ont un caractere particulier, et dont on ne peut pas trouver de modeles ailleurs; de ce nombre est la charmante salle que représente la planche suivante, et qui est, sans aucun doute, de construction arabe.

PLANCHE LXXXVI

Vue des bains arabes de Girone.

Ce monument, d'une grande élégance, se trouve dans le couvent des religieuses capucines de Girone; son plan est un carré parfait, au milieu duquel s'éleve un petit édifice servant de réservoir pour contenir l'eau destinée au bain. Cette élégante construction est composée d'un stylobate octogone à hauteur d'appui, au-dessus duquel s'élevent huit colonnes ornées de chapiteaux d'un beau travail, et soutenant un attique également octogone : huit autres colonnes très courtes reposent sur cet attique, et sont couronnées par une coupole svelte et d'une légèreté admirable. Le jour se communique par les intervalles de cette seconde construction. Les pierres de cette coupole sont d'une nature spongieuse et très légeres, et ne chargent pas trop l'édifice. La voûte de la salle prend naissance sur les chapiteaux des grandes colonnes, et décrit une courbe prolongée et hardie; dans les quatre angles elle forme un pan coupé par le moyen d'un arc surbaissé qui est attenant aux murs collatéraux : le tout est exécuté avec de la très belle pierre qui reçoit un poli égal à celui du marbre. Les quatre faces sont percées par quatre portes; l'une d'elles est décorée par plusieurs petites colonnes adossées contre les murs, au-dessus desquels partent les cintres ou arcades qui vont se rejoindre à la voûte. Les petites colonnes posent sur des banquettes, au-dessous desquelles sont des ouvertures qui servoient peut-être à mettre à couvert les pantoufles de ceux qui entroient dans les bains, de même que les niches, que l'on observe sur la face latérale à droite, servoient à contenir leurs habits. On ne peut douter que cet édifice ne servît à des bains : dans tous les contrats de vente, donations ou testaments, cette maison est toujours mentionnée sous le nom de *Casa de los Baños ;*

la date du plus ancien de ces actes est du VIIIe siecle, et le plus récent est du XVIe; elle fut alors donnée aux religieuses qui l'occupent depuis ce temps.

PLANCHE LXXXVII

Détails et coupe des bains arabes de Girone.

Ce joli monument méritoit un développement particulier, et d'être étudié dans tous ces détails : la coupe A et le plan F le font connoître en entier; on distingue ses quatre faces, et la disposition réguliere de l'édifice du milieu. Les petites colonnes qui sont contre la muraille, ont de diametre 11 pouces; les colonnes de la partie octogone ont, les unes, 1 pied 2 pouces, 1 pied 3 pouces, et 1 pied 4 pouces; elles sont fort inégales. La cuvette K a de diametre 1 pied 8 pouces; le plafond de l'entre-sol, B, est élevé au-dessus du sol de 10 à 11 pieds; ce qui est ponctué sur les élévations n'est point apparent à cause des restaurations. Les principaux renvois sont : A, le four à pain; B, l'entre-sol ou cellules; D, niches; C, boulangerie; E, porte du jardin; F, cuisine; G, jardin du parloir; H, lieux communs; I, escalier. On observe entre ce monument et les bains que l'on voit encore dans l'orient une analogie singuliere; c'est la même distribution, la même lumiere venant du toit, et la forme octogone pour le bassin du milieu. M. Casas a rapporté de ses voyages le plan de plusieurs édifices semblables, sur-tout de la ville de Bursa dans l'Asie mineure et du Caire; il paroît seulement que les détails de l'architecture n'en sont point aussi soignés, et sur-tout d'un goût aussi pur.

PLANCHE LXXXVIII

Inscriptions inédites de la Catalogne.

La Catalogne est la province de l'Espagne qui, sans aucun doute, renferme le plus d'inscriptions anciennes : tous les jours on en découvre; et quand on pense à celles qui ont été détruites par différents évènements, on doit regretter qu'il n'en ait pas été formé un recueil complet plus exact et plus véridique que celui de Finestres. Il faut cependant avouer à la gloire des savants catalans qu'ils eurent de tous temps une affection particuliere pour ce genre précieux d'antiquités, et qu'ils chercherent le plus qu'ils purent à le conserver à leur pays. Déja vers l'année 1514 un chanoine de Tarragone, don Juan Cesse, chargé par le chapitre de faire construire un bastion à oreillons,

profita de cette occasion pour faire placer sur les deux faces la collection d'inscriptions antiques qu'il avoit rassemblée, de maniere à ce qu'on pût les lire commodément d'une certaine distance, et qu'elles fussent à l'abri de toutes especes de dégradations [1]. Avant cette époque il existoit bien quelques inscriptions sur les murs de Tarragone, mais on ne pensoit ni à leur conservation, ni aux avantages qui pouvoient en résulter pour les sciences : de ce nombre sont celles que l'on voit sur la tour de la cathédrale dite du *Patriarche*, qui fut construite en 1334; elles sont placées transversalement, et ne furent publiées que dernièrement par le chanoine Posada. On en voit une autre sur une tour du château dite de *Pilate*, vis-à-vis l'église de Nazaret, mais placée à une telle élévation que pour pouvoir la lire il faut monter sur le toit de cette église.

Le docteur Louis Pons de Icart, disciple de Juan Cesse, suivit ses traces, et s'occupa de l'histoire de la Catalogne et de la conservation de ses antiquités : c'est à lui que l'on doit la possession d'une pierre où la ville de Tarragone est nommée *Colonie Jule*, et que l'on conserve encore. Le P. Florez attribue cette découverte à don Antonio Augustin; mais Pons de Icart la publia long-temps avant l'arrivée de cet archevêque à Tarragone. Ces deux écrivains avoient composé un recueil des inscriptions de Tarragone et des lieux environnants : celui de Pons de Icart fut dédié à don Antonio, et s'augmenta prodigieusement par les travaux de cet homme illustre, et le palais archiépiscopal fut alors la cour et le temple des antiquaires : il est vraisemblable que c'est principalement d'après les recueils de ces deux savants que le célebre André Schot composa la collection qu'il publia dans le premier volume de l'*Espagne illustrée*. Don Antonio Augustin, à la fin de son *Dialogue des Médailles*, fait mention de la collection de Icart comme d'un ouvrage inédit, et dont il souhaitoit la publication. Les soins de don Antonio eurent cependant un mauvais résultat; ce savant, voulant composer un musée de toutes les inscriptions de Tarragone et des environs, obtint du chapitre, le 20 novembre 1584, une autorisation de faire enlever toutes les pierres antiques et de les faire transporter dans les jardins de l'archevêché. Ce projet n'ayant pu se réaliser, une partie de ces monuments précieux périt; il en fut de même dans les autres villes de la Catalogne.

---

1. Si ce fait est vrai, comme on n'en peut douter d'après les documents conservés dans le chapitre, il paroîtroit que M. de Vauban ne fut pas l'inventeur de ces sortes de bastions, parcequ'il ne vint au monde que dans l'année 1633.

La guerre de la succession fut également fatale à ces monuments; les Anglois s'emparerent alors de Tarragone où ils séjournerent plusieurs années, et qu'ils fortifierent ainsi qu'elle l'est à présent : du milieu de tous les fossés et retranchements qu'ils firent, ils enleverent un grand nombre d'inscriptions dont (suivant le doyen d'Alicante), ils chargerent deux vaisseaux, et les conduisirent à Minorque. Le P. Florez, rapportant une inscription de Tarragone tirée du tome XXVIII, année 1713, des *transactions philosophiques*, croit qu'elle faisoit partie de celles qui furent enlevées à Tarragone en 1708. Il ne fut donc possible de composer un recueil complet de ces monuments qu'en recherchant dans tous les ouvrages publiés sur les inscriptions celles qui avoient été copiées en Catalogne, et envoyées à différents savants étrangers. C'est ainsi que Finestres, aidé de plus par les écrits de Pujades, par les soins de don Ramon Foguet, et de plusieurs autres, composa à Cervera le *Sylloge inscriptionum romanarum Catalauniæ*, ouvrage important quoique plein d'erreurs.

Le P. Antonio Florez, qui vint après, mettant à profit Gruter, Muratori, et Finestres lui-même, donna dans son Espagne sacrée, en 1769, une collection des inscriptions de la Catalogne; et comme il réfutoit souvent Finestres, un des disciples de ce savant, don Ramon Lazaro, publia son apologie en 1772, sous le titre de *Finestresius vindicatus*, et ajouta vingt-sept inscriptions à la collection de Finestres avec différentes explications curieuses.

Don Antonio Pons, dans le tome XIII de son Voyage en Espagne, plaça toutes les inscriptions qu'il put recueillir en route, et forma ainsi un supplément aux collections connues; le P. Masdeu, dans les tomes V et VI de son Histoire critique d'Espagne, suivit son exemple, et augmenta ce recueil : c'est à nous, qui venons après eux, de tâcher de le compléter, et autant que le permettra l'étendue de cet ouvrage de publier les inscriptions qui ont pu être découvertes depuis les travaux de ces savants, ou qui leur auront échappé; tel a été mon but en publiant la planche ci-jointe.

N° 1, *à Barcelone.*

Cette inscription, d'un beau caractere et assez bien conservée, se trouve à Barcelone, près de l'église Saint-Just; elle renferme un édit de L. Cæcilius, qui ordonne que les spectacles du pugilat, qu'il fondoit à Barcelone, fussent un jour transférés à Tarragone si l'on ne remplissoit pas les conditions qu'il avoit imposées. Elle peut se lire ainsi qu'il suit : « Lucius Cœcilius optatus, Lucii filius tribus papiriæ,

centurio legionis septimæ geminæ felicis et legionis quindecimæ appollinaris, missus honesta missione ab imperatoribus Marco Aurelio Antonino et Aurelio vero augusto atlectus (pour adlectus sic) a Barcinonensibus inter immunes, consecutus (in) honores ædilicios, duum vir ter flamen Romæ divorum et augustorum qui reipublicæ barcinonensi ita legit; Do, lego darique volo septem millia et quinque centum denarii ex quorum usuris semissibus edi volo quod annis (pour quotannis) pugilum die quarto idum juni usque..... et eadem die ducentum oleum in thermis publicis populo præberi et tecta præstari ea conditione volo ut liberti mei item libertorum meorum libertarumque liberti quos honores seviratus contigerit ab omnibus muneribus Seviratus excusati sint quos si quis eorum ad munera vocitus fuerit tum ex VII D denarii ad rempublicam tarraconensem transferre jubeo sub eadem forma spectaculorum quod sicut supra est edendorum Tarracone. » Cette pierre est intéressante en ce qu'elle fixe l'intérêt de l'argent à six pour cent à cette époque. Le savant Antonio Augustin, et après lui le P. Masdeu, remarquent fort bien que les 450 deniers annuels fixés par le fondateur pour le pugilat, à la distribution d'huile, sont juste les intérêts à six pour cent des 7500 du capital : ils observent par-là que l'intérêt se calculoit mois par mois, et non point comme chez nous par année.

N° 2, *à Barcelone.*

« Lucio Licinio secundo accenso patrono suo Lucio Licinio Suræ primo secundo tertio consulatu ejus seviro augustali Colonia Julia victrix togata tarraconensis et colonia faventia Julia Augusta pia barcinonensis Caius Granius felix amico. » Le mot *accenso* veut dire ici client, protégé, etc. Ce Licinius Sura, dont nous avons parlé souvent dans la description de la province, obtint en effet trois consulats à Rome dans les années 102, 104, et 107. Cette inscription est intéressante, parce qu'elle donne tous les titres des deux colonies de Tarragone et de Barcelone.

N° 3, *à Saint-Michel del Fay.*

Cette inscription est moderne, et sembleroit même apocryphe si on n'y distinguoit pas le caractere de plusieurs inscriptions du moyen âge.

N° 4 et 5, *à Mataro.*

Ces deux inscriptions n'ont rien de particulier; ce sont des dédicaces à Sylvain et à Junon par des sevires de la province.

Nº 6, *à Tarragone.*

Cette petite inscription, en grands et beaux caracteres, avoit paru au chanoine don Carlos Posada, de Tarragone, vouloir dire : *Victo Mithridati ;* ce qui lui donnoit un grand degré d'intérêt : mais il est plus vraisemblable qu'il y avoit *Invicto Mithræ.*

Nº 7 et 8, *à Tarragone.*

Les inscriptions arabes et hébraïques trouvées en Espagne ont eu jadis une grande réputation; mais la plupart s'étant trouvées apocryphes, il en est résulté une extrême méfiance pour ce genre de monument. On sait le procès des fameuses plaques de plomb de Grenade, et les incertitudes qui ont eu lieu au sujet des épitaphes hébraïques de Murviedro. Il existe pourtant un certain nombre de ces inscriptions dont on ne peut récuser l'authenticité et l'importance : de ce nombre sont les deux pierres sépulcrales représentées sous ce numéro; leur antiquité est assez prouvée par la date de l'inscription, qui est de l'année 395 des Juifs, ainsi que l'indiquent les points placés sur les derniers mots : ק ישועבו, *Jehovah nous sauvera.* Les Juifs ont coutume de prendre une parole ou mot quelconque analogue à ce qu'ils veulent dire, et de noter, avec toutes ou quelques unes des lettres, le nombre des années qu'ils veulent signifier; ils l'indiquent avec un point, et quelquefois plusieurs, sur les lettres qui doivent servir à marquer les années : voilà pourquoi, dans la premiere inscription, ils se servent des paroles *Jehovah iexujanu,* dont les cinq premieres lettres, עשיק, font la somme de 395. Cette maniere de compter s'appelle, entre les Juifs, פרצקטז, *calcul abrégé;* parceque, pour plus de brieveté, ils omettent alors les mille, comme il arrive chez nous quand nous disons en 89, 90, au lieu de 1789. Ainsi dans les deux inscriptions il faut ajouter la somme de 4000 ans; d'après cela, suivant le grand compte des Hébreux, la date de la premiere est de 4395 du monde. On sait que notre ere de la création du monde est différente de 240 ans de celle des Juifs; ainsi en ajoutant 240 à 395, nous trouverons l'année de la premiere inscription sépulcrale de 4635 ans du monde, et 635 de J.-C.

On peut, avec pareille certitude, assurer que la date de la seconde inscription est de 724 de J.-C., ou 4724 du monde; car quoiqu'il y ait quelques lettres peu claires dans la derniere ligne, les points qui servent pour dénoter les années se trouvent, par hasard, très bien conservés. Cette date de 1724 est prouvée par les lettres מעשיכלח

qui font 484 ans, auxquelles ajoutant les 240 que l'ere judaïque a de moins, donnent 724.'

Nombres de la premiere.	ה	5.
	י	10.
	ש	300.
	י	10.
	ע	70.
		395.

Nombres de la seconde.	ה	5.
	ל	60.
	כ	20.
	י	10.
	ש	300.
	י	10.
	ע	70.
	ט	9.
		484.

Les épitaphes de ces deux rabins ont été découvertes à Tarragone dans une vigne de D. Ventura Canal, située entre l'ancien couvent des PP. trinitaires, appelé le Milagro, et le fort de la Reine, en mars 1796. La premiere dit : *Ce sépulcre est celui du rabin Jagam, fils d'Isaac*. La seconde : *Ce sépulcre est celui du rabin Janama, fils de Siméon Aslabi Niphtar*.

N° 9, *à Tarragone*.

« Jovi optimo maximo. »

N° 10, *à Tarragone*.

« Caio Valerio Avito duumviro valeria firmana filia translato ab divo pio ex municipio augustano in colonia tarraconensi. »

N° 11, *à Tarragone*.

« Ælio Quinto Julio duumviro flamini divi claudi præfecto oræ maritimæ flamini divorum et augustorum provinciæ Hispaniæ citerioris ordo tarraconensis honores decrevit. »

N° 12, *à Tarragone.*

Inscription celtibérienne inintelligible.

N° 13, *à Tarragone, près du Tombeau des Scipions.*

« Caio Æmilio Caii filio tribus galeriæ fraterno præfecto fabrorum et tribunus militum legionis quintæ alauda flamini provinciæ Hispaniæ citerioris. Hic censum egit in provincia Gallia aquitania, provincia Hispaniæ citerioris. » Cette inscription est curieuse, parcequ'elle parle de la légion cinquieme *alauda*. Cette légion étoit composée des peuples de la Gaule; on la nommoit ainsi à cause d'un plumet ou crête que portoient les soldats sur leur casque. Cicéron [1] en parle dans une de ses lettres. Le nombre deux, après *fabrorum*, est pris ici pour la conjonction *et*.

N° 14, *au prieuré de Bon-Repos.*

« Lucio Æmilio Lucii filio tribus galeriæ paterno primipili præfecto fabrorum, centurioni septimæ geminæ, centurioni legionis primæ Minervæ, centurioni legionis septimæ Claudiæ, centurioni legionis decimæ tertiæ, centurioni cohortis quartæ prætoriæ, tercentarum in legione secunda Augusta et primi pilari ter donis donato ab imperatori Trajano torquibus armillis phaleris corona vallari bis in Dacia semel in Parthia Atilia Lucii filia vera bene de se merito. » Cette inscription, aujourd'hui au prieuré de Bon-Repos, fut trouvée dans un lieu désert à peu de distance de la chapelle de *Perolet;* elle faisoit partie sans doute du piédestal d'une statue élevée sous le regne de Trajan, et même du vivant de ce prince, puisque l'omission du mot *divo* prouve qu'il existoit encore. Il est vraisemblable qu'elle fut transportée dans ce lieu du forum de la ville d'*Isona*, qui n'en est pas éloignée; elle servoit de soutien à l'autel de la chapelle de Perolet, comme une inscription de Lucius sert encore à la chapelle de la *fuente d'Isona ;* celle-ci est remarquable sous plusieurs rapports, 1° elle indique par les deux *p* de la troisieme ligne que les anciens énonçoient d'abord les emplois inférieurs; 2° elle prouve que non seulement il y avoit une cohorte prétorienne dans les légions romaines, ce dont *Fabretti* avoit douté, mais qu'il y en avoit même quatre dans la légion désignée; 3° elle prouve, contre tous les auteurs *de Re militari*, que

1. *Ad Atticum*. Lib. XVI, ep. 8.

l'on conservoit encore, sous Trajan, le nombre de trois cents chevaux dans chaque légion, comme au temps de la république.

N° 15 et 16, *à Tarragone.*

Ces inscriptions n'ont rien de particulier que d'appartenir à la province, et d'être inédites.

N° 17, *à Mataro.*

Cette inscription paroîtroit apocryphe, s'il étoit possible que l'on se fût amusé à la composer; elle est singuliere, mais elle paroît peu ancienne, et ne donne aucun renseignement nouveau.

N° 18, *à Tarragone.*

On voit sur cette inscription deux fonctions sur lesquelles on n'est pas d'accord; celle de *cornicularius consulis*, *proconsulis*, etc., qui tantôt paroît être le secrétaire, tantôt l'aide-de-camp, le fourrier du consul ou des tribuns. Quant au *speculator*, il est vraisemblablement le même que l'*explorator*, et faisoit l'office de nos tirailleurs dans les reconnoissances; ce n'est point ici un espion comme beaucoup l'ont cru, et encore moins le bourreau de l'armée en le confondant avec le *spiculator*, qui en effet remplissoit quelquefois cette fonction.

N° 19, *à Tarragone.*

Ce Licinius, dont nous avons souvent parlé, commandoit toute la côte de la Catalogne, depuis Blanes jusqu'au Llobregat, ainsi que l'indique cette inscription, et mieux encore celle qui est rapportée dans Finestres, page 98, et dans Florez, 19, où l'on voit qu'il avoit sous ses ordres toutes les cohortes des côtes.

N° 20, *à Tarragone.*

Base d'une statue de peu d'importance.

N° 21, *à Cambrils, quatre lieues de Tarragone.*

Tronçon de colonne milliaire faisant partie vraisemblablement de la voie aurélienne. Ce tronçon, et un autre semblable, avoient été creusés, et furent trouvés renfermant les os d'un homme et d'une femme. Le paysan qui les découvrit les garde pour leur donner la

même destination pour sa femme et pour lui. Il faut avouer que ces colonnes étoient bien destinées à servir de tombeaux.

N° 22, 23, 24, 25, 26, et 28.

Ces inscriptions offrent peu d'intérêt, à l'exception de quelques villes espagnoles dont elles font mention : la formule du n° 28 signifie, comme dans beaucoup d'inscriptions, *Hoc monumentum heredes non sequuntur*. Elles ont été trouvées à Tarragone et à Tortose.

N° 25 et 30, *à Tarragone.*

Ces deux inscriptions bilingues devroient donner quelques facilités pour la connoissance de la langue celtibérienne; mais il ne paroît pas que les caracteres inconnus aient rapport au texte romain. Nous les avons fidelement copiées pour faciliter les recherches sur cette ancienne langue.

N° 27, *à Tortose.*

Cette inscription, qui paroît du même temps et de la même forme que celles de Tarragone, est difficile à lire, parcequ'elle a été plus endommagée : on distingue seulement qu'elle servoit d'épitaphe au rabin Salomon, qui mourut dans le mois d'avril.

NOTICE

SUR PLUSIEURS ANCIENNES VILLES DE LA CATALOGNE DONT ON NE DONNE PAS LES VUES

Quelque étendu que soit le plan de cet ouvrage, il est loin de pouvoir renfermer les dessins et les descriptions détaillées de tous les lieux remarquables, soit par leur aspect pittoresque, soit par leurs souvenirs historiques : une réunion aussi considérable seroit un ouvrage plus onéreux qu'agréable, et la surabondance des sujets nuiroit peut-être à l'intérêt de chacun d'eux. J'ai senti cet inconvénient en rassemblant dans le pays le double de matériaux dont j'avois besoin; mais il falloit tout voir pour tout juger, et pour être sûr que le choix

porteroit en effet sur les objets les plus intéressants. Pour suppléer alors à ceux que le défaut d'espace oblige de retrancher, je joindrai à la fin de chaque province une notice sur les antiquités des lieux dont les dessins ne font point partie de cet ouvrage; la Catalogne en renferme plusieurs que nous allons indiquer, en suivant la division ancienne expliquée page 2, dans la notice historique sur cette province. Nous avons fait connoître, dans le pays des Lalétains, les villes les plus considérables, telles que Barcelone, Mataro, Olesa; dans celui des Cosétains, Tarragone et Carthage l'ancienne; chez les Illercaons, Tortose, Amposta; chez les Lacétains, Martorel ou Telobis, Solsona ou Setelsis, Agramunt ou Athanagie, Manresa, etc. Les peuples du nord sont ceux dont nous avons le moins parlé, parcequ'en effet ils renferment peu de monuments conservés. La ville de Vique, anciennement Aussa, capitale des Ausétains, n'a pas de monuments antiques; il en est de même de Puycerda, l'ancienne Livia, chez les Cérétains : mais il existe quelques villes plus importantes chez les autres peuples, particulierement les Illergetes et les Indigetes. Les premiers occupoient tout le pays qui environne les bords de la Segre, et une partie de l'Aragon : ils avoient pour capitale Lérida, que nous avons décrite, et de plus Urgel, anciennement Orgia, Guisona, l'ancienne Gesona, Ager ou Erga, Agramunt, plus vraisemblablement Athanagie : mais aucune de ces villes ne conserve de ruines qui méritent d'être examinées. La seule qui, sous ce rapport, présente un aspect remarquable est Balaguer, située sur la rive droite de la Segre et dans une situation forte, au milieu d'une belle campagne. L'ancien emplacement de cette ville comprend une assez grande étendue de terrain, nommé dans le pays champs d'Almata, et situé derriere l'église de Santo-Christo et un couvent de religieuses de sainte Claire qui lui est attenant : il est entouré d'un mur de construction romaine; et la ville moderne est bâtie plus bas sur les bords de la Segre qui arrose

les terres des environs, les rend très fertiles par le même principe que celles de Lérida. La ville de Balaguer s'appeloit autrefois *Balagarium*, ce qui n'a été connu que depuis peu par une inscription trouvée dans ses murs, et consacrée à Caligula par les duumvirs de Balagarium. M. de Marca, qui n'avoit point connoissance de cette inscription, suppose que ce nom lui venoit de la ville d'*Ager* avec l'addition de la syllabe *bal*, qui veut dire en arabe *domination;* mais il est certain qu'elle portoit ce nom dans le moyen âge, et non celui d'Almata, puisqu'elle est ainsi appelée dans une charte d'Armengol, comte d'Urgel, de l'an 1091, dont il est fait mention dans le IVe livre qu'Étienne Baluze a ajouté à la *Marca hispanica* (col. 469). Pierre IV, dit *le Cérémonieux*, roi d'Aragon, étoit né dans cette ville. Les événements qui eurent lieu depuis le XIIe siecle ressemblent à tous ceux qui troublerent la Catalogne, et se mêlent à l'histoire de cette province. Cette ville est moderne, et bâtie avec les ruines de l'ancienne qui étoit située où est aujourd'hui l'église de Santo-Christo, couvent de religieuses de l'ordre de Sainte-Claire.

Les ruines antiques forment un carré long; le côté opposé à la riviere contient la plus grande partie de ses murailles, qui sont de construction romaine, plus ou moins élevées : de distance en distance il est flanqué de tours carrées d'environ 8 pieds de haut, dont quelques unes ont été réparées par les Maures. La plus grande longueur de cet emplacement est de 1.000 à 1.200 pieds, sa largeur moyenne de 5 à 600; il se trouve élevé au-dessus du niveau de la mer de plus de 200 pieds. Ces ruines présentent un aspect plus intéressant que pittoresque; il semble qu'elles aient fertilisé le terrain où elles se trouvent; le blé croît en abondance entre les pans de murs renversés, la vigne qui s'étend au-dessus des voûtes produit un vin très estimé dans le pays, les oliviers même y donnent une huile meilleure. Cet ensemble de destructions

et de richesses offre un tableau singulier; tous les jours la charrue fait sortir des sillons des médailles et des restes de poterie antique; elle ouvre quelquefois de nouvelles voûtes souterraines. Vis-à-vis de cet emplacement, et sur une montagne assez élevée, est un autre édifice romain vraisemblablement du même temps; il fait face au pont construit en pierres de taille, et composé de plusieurs arches : c'est un carré long d'environ 500 pieds sur 200 de large, entouré d'un mur construit en pierres de taille de 15 pieds de haut et du double dans quelques endroits; trois des faces sont escarpées, excepté celle qui fait face au monastere de Santo-Christo, où étoit la porte d'entrée qui est à présent murée. On trouve dans ces souterrains de mauvaises peintures du temps vraisemblablement des comtes d'Urgel.

Le monastere de Notre-Dame-de-Belpuig ou de *las Avellanas*, situé à une lieue de Balaguer, est de l'ordre des prémontrés; c'étoit anciennement une maison de campagne des comtes d'Urgel : don Armengol, un des comtes, et dona Aldonza, sa femme, donnerent ce château, en 1280, à cet ordre religieux déjà établi dans un petit monastere à une lieue de là, depuis l'an 1166. Ce fut dans cette maison, dont il devint abbé dans la suite, que don Jacques Caresmar prit l'habit de chanoine régulier : ce savant étoit né à Igualada en Catalogne, le 10 octobre 1717 : nous aurons lieu de parler de lui plus loin, ainsi que de don Jacques Pasqual également du même couvent.

Dans le pays des Indigetes, on trouve Rosas, Ampurias, et Figueras.

Rosas est l'ancienne Rhoda de Tite-Live, et Rodope de Strabon, où Caton aborda avec sa flotte. Cette ville fut, ainsi qu'Ampurias, fondée par les Grecs de la ville de Phocée : elle renfermoit un temple dédié à Diane, et la statue de cette déesse avoit été apportée d'Ephese; il ne reste aucun vestige de l'un ni de l'autre : il n'en existe pas plus du temple de

Vénus sur le promontoire Aphrodisium, aujourd'hui le cap de Creus, qui commence à Rosas et finit à Cervaria ou Collioure; des ruines de cet ancien édifice on a construit l'église de S. Pierre, que les marins saluent encore au passage, et que les dévots viennent visiter en pélerinage.

Dans les siecles qui précéderent le XVIIIe, Rosas tomba plusieurs fois au pouvoir des Français, notamment en 1283, 1645, et 1693; mais il semble que depuis le commencement du siecle dernier cette place soit devenue imprenable. Dans la guerre de la succession, tous les efforts des généraux de l'archiduc ne purent la réduire : ce prince se vit maître de toute la Catalogne; Rosas, la seule Rosas, environnée d'ennemis, resta constamment fidele à Philippe V, et résista également aux intrigues et à la force ouverte. Les généraux de l'archiduc épuiserent les promesses et les menaces vis-à-vis de son gouverneur; sa fidélité pour son roi fut à l'épreuve de tout : on voulut tenter de faire un soulèvement intérieur, mais la vigilance de ce gouverneur le déconcerta. Peterboroug, maître de la Catalogne, tenta de prendre Rosas à force ouverte; la garnison fit une sortie dans laquelle elle lui tua quatre cents hommes, mit le reste en fuite, et fit lever le siege. On essaya la voie d'une seconde conjuration, mais elle fut découverte; le duc de Noailles y accourut et tout s'évanouit. Enfin dans la derniere guerre, cette place, quoique médiocrement fortifiée, fut défendue avec un courage héroïque par don Domingo Izquierdo, son gouverneur, contre tous les efforts de la valeur française : ne pouvant plus résister, sa brave garnison s'échappa la nuit, après avoir encloué ses canons, et passa tout entiere sur les vaisseaux de l'amiral Gravina, qui avoit contribué à sa défense. J'aime à payer ici un hommage à ce brave officier que les Espagnols et les Français ont su apprécier et regretter également.

EMPORIAS

Il n'est peut-être pas de ville ancienne à laquelle on puisse mieux, qu'à la célebre Emporias, appliquer le *jam seges est, ubi Troja fuit;* à peine trouve-t-on aujourd'hui des traces de son existence. Elle fut cependant le rendez-vous des vaisseaux de l'Europe et de l'Asie, le centre d'un grand commerce : c'est de là qu'elle prit le nom d'*Emporium* ou *Comptoir*, qui lui fut donné par ses fondateurs, et que les Romains changerent depuis en Emporiæ.

Étienne de Bysance rapporte que les Indigetes, dans le pays desquels elle étoit située, tiroient leur nom d'Indica leur capitale; et M. de Marca suppose avec assez de fondement qu'avant l'arrivée des Grecs, qui lui donnerent le nom d'Emporium, cette ville étoit cette ancienne Indica.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à l'arrivée des Phocéens, qui fonderent Emporias, il y avoit dans ce lieu une ville peuplée de naturels du pays. Ces Phocéens, suivant Strabon, étoient ceux de Marseille, et tiroient leur origine de Phocée, colonie grecque de l'Asie mineure : il dit que ces Massiliens ou Marseillois se placerent d'abord dans une isle située vis-à-vis, et qu'ils appelerent *Palæopolis*, ou ville ancienne, apparemment après qu'ils l'eurent abandonnée pour passer sur le continent. M. de Marca croit avec l'évêque de Girone Jean Marguerit, Nonnius, et Tarifa, que cette Palæopolis est une petite isle située vis-à-vis le rivage d'Emporias, et à trois milles de la côte, qu'on appelle aujourd'hui *Las Metas*, non à raison de l'arrivée de Médée dans ce lieu, comme l'ont pensé certains auteurs plutôt fabulistes qu'historiens, mais parceque les rochers de cette isle ont la forme pyramidale, ainsi que les bornes que les Romains appeloient *metas* [1].

1. *Marca hispanica*, lib. III, col. 171 et seq.

Bientôt ces nouveaux venus se concilierent l'amitié des habitants de la ville du continent qui leur étoient opposés; ils en obtinrent l'avantage de se réunir à eux sans se confondre, de maniere que les Grecs habitoient le côté de la ville tourné vers la mer, et les naturels le côté opposé. Chacun de ces deux peuples conserva ses lois, ses coutumes, sa religion : ils étoient séparés par un mur qui en faisoit en quelque sorte deux villes différentes; de là vient qu'on donna à ce lieu le surnom de *Dipolis,* qui signifie ville double. Cette précaution et celle de ne communiquer que pour des objets de commerce fut sans doute, selon Tite-Live, la cause qu'il n'intervint jamais la moindre dispute entre deux peuples de religion et de coutumes si différentes. La ville espagnole, selon le même auteur, avoit trois mille pas de circuit, et la ville grecque seulement quatre cents.

Jusqu'ici nous avons attribué la fondation d'Emporias aux Marseillois, colonie des Phocéens, suivant le sentiment de Strabon : nous ne devons pas cependant dissimuler qu'il est contredit par d'autres auteurs, qui en font honneur aux Phocéens eux-mêmes [1]. On pourroit peut-être les concilier en disant qu'ils ont appelé les Marseillois du nom général de Phocéens; mais cette ressource nous manque vis-à-vis de Tite-Live qui dit expressément que les Marseillois et les Emporitains étoient des colonies de Phocéens, et par conséquent avoient une origine commune [2]. Pour concilier Tite-Live avec Strabon, M. de Marca suppose que des jeunes gens de la Phocide, partis de Marseille, une de leurs colonies, s'établirent dans ce lieu avec le secours des Marseillois [3]. Mais cette explication n'est pas entièrement satisfaisante : on

1. Plin., lib. III, cap. 3; Silius Italicus, lib. III.

2. *Jam nunc Emporiæ duo oppida erant muro divisa : unum Græci habebant, a Phocæa, unde et Massilienses oriundi, alterum Hispani.* Tit. Liv., lib. XXXIV.

3. *Marca hispanica,* loco citato.

peut lui répondre que si ce qu'il conjecture fût réellement arrivé, il en auroit été fait mention dans quelqu'un des anciens auteurs en très grand nombre qui ont parlé d'Emporias.

Cette ville subsista dans le même état jusqu'au temps de Jules-César, où elle reçut des citoyens romains. Bientôt ces trois nations n'en firent plus qu'une, dont tous les individus eurent les mêmes lois, les mêmes privileges, la même religion [1]. Ce rapport de Tite-Live est confirmé par Pline, qui dit que les habitants d'Emporias étoient citoyens romains, quoique les médailles ne leur donnent que le titre de municipes.

Les médailles d'Emporias sont en grand nombre; elles nous offrent toutes des signes qui confirment son origine : on y voit le cheval Pégase, Minerve, et Diane dont le temple le plus fameux, celui d'Éphese, étoit situé chez les Phocéens de l'Asie mineure. On sait que ceux-ci étoient eux-mêmes une colonie de ceux de la Grece; ainsi ils avoient dû conserver, soit dans leurs temples, soit dans leurs monnoies, la figure de Pégase. Personne n'ignore que ce cheval, auquel la fable a donné des ailes, habitoit le mont Parnasse, dans la Phocide d'Europe [2]. On trouve des médailles d'Emporias avec des lettres grecques; d'autres avec des lettres romaines; d'autres enfin avec les anciens caracteres celtibériens, que Scaliger soutient être phéniciens, et dont l'explication a été jusqu'à présent l'écueil des savants.

Quelques auteurs ont pensé qu'après la destruction de cette ville par les Maures, ses habitants avoient fondé la ville de Castellon d'Ampurias, qui est peu éloignée du lieu où se trouvoit celle dont nous venons d'esquisser l'histoire; mais cette opinion est une erreur : Castellon d'Ampurias existoit du temps des Romains, sous le nom de *Castulo*, comme nous

1. Tit. Liv., lib. XXXIV.
2. Voyez sur ces médailles l'ouvrage du P. Florez.

le prouve une inscription qu'on voit dans le couvent de Saint-François de cette ville, rapportée par Pujades [1]. Au reste il ne faut pas confondre le Castulo dont nous parlons avec un autre beaucoup plus célebre, situé dans la province carthaginoise, sur les rives du Guadalimar, et qu'on appelle aujourd'hui Cazlona.

La moderne Ampurias est bâtie sur un rocher qui jadis étoit dominé par la forteresse antique; le port se trouvoit au-dessous, et étoit protégé par une muraille très haute qui s'avançoit dans la mer et qui formoit son enceinte : cette muraille existe encore, les vagues viennent se briser contre elle, et il paroîtroit que la mer s'est retirée de ce côté, ou bien que les sables ont pénétré dans l'ancien port, car il est entierement comblé. La ville ancienne faisoit le tour de ce port; elle commençoit au lieu où est aujourd'hui la nouvelle Ampurias, et se terminoit en forme circulaire au couvent des Servites, situé sur une élévation du côté opposé. Il est aisé de suivre l'ancienne enceinte de la ville : on découvre au milieu des champs et des vignes, les restes des murs qui faisoient la séparation des Phocéens d'avec les naturels du pays avant la venue des Romains : il existe encore une galerie intérieure pratiquée dans l'épaisseur des murailles; leur construction est un mélange de chaux, de sable de mer, et de petites pierres noyées dans cette espece de ciment qui forme aujourd'hui un bloc très dur. La vigne occupe tout le sol de l'ancienne ville; les figuiers étendent leurs branches sur les pavés en mosaïque que l'on découvre en plusieurs endroits, ainsi que des médailles, des urnes, des vases de poterie, et autres fragments antiques.

1. *Marca hispanica*, lib. III, cap. 57.

FIGUERAS

Figueras n'a d'autre intérêt que d'être la premiere ville en arrivant de la France, et d'être célebre par la plus belle forteresse peut-être qui existe dans le monde, du moins, après avoir examiné tous les ouvrages de ce genre en Allemagne et en France, je n'ai rien vu d'aussi parfait ni par l'art ni par la nature. On peut se le figurer en concevant un pentagone irrégulier taillé dans un bloc immense de rocher, de maniere à ce que d'aucun côté il n'est possible d'ouvrir la tranchée dans la terre; si jamais on vouloit tenter de se porter avec des gabions au-dessous de terre, on ne pourroit espérer de faire une breche au corps de la place, qui est le rocher lui-même. Pendant ce temps on doit se défendre contre une garnison de vingt-six mille hommes à couvert dans des casemates, ayant des provisions pour deux ans, de l'eau en abondance; pas une seule maison de bourgeois, si inutiles et si nuisibles dans un siege, enfin toutes les munitions et ustensiles d'artillerie nécessaires. Des circonstances particulieres, et que nous ne devons point pénétrer, ont fait rendre cette place dans la derniere guerre; la valeur espagnole n'a pas eu à en rougir.

Mais ce qui rend sur-tout la ville de Figueras célebre dans les fastes de l'histoire, c'est la célébration du mariage de Philippe V avec Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, qui se fit dans son église paroissiale le 3 novembre 1701. Le roi fut au-devant de cette princesse jusqu'à une maison de campagne appartenant au comte de Perasada, située entre Figueras et la Jonquiere. Philippe V étoit à cheval; et il joignit le carrosse de la reine, feignant qu'il étoit envoyé par le roi pour savoir comment elle avoit fait son voyage : sous ce prétexte, il fit la conversation avec elle jusqu'à environ un quart de lieue avant d'arriver à Figueras; alors il pressa son cheval,

eut le temps d'arriver avant la reine, de changer d'habits, et d'aller la recevoir à la porte de son logement. Cette princesse avoit tout au plus quatorze ans.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA CATALOGNE

POPULATION

La Catalogne est non seulement une des provinces les plus riches et les plus grandes de l'Espagne, mais elle a toujours été une des plus peuplées et des plus industrieuses. L'an 1010 le comte Raymond Borrel, avec une armée composée de seuls Catalans, traversa toute l'Espagne jusqu'à Cordoue, où il donna une bataille aux Maures, et remporta sur eux une victoire complete. Peu d'années après, en 1040, le comte Raymond Bérenger, premier du nom, étoit parvenu à un tel degré de puissance, qu'il avoit douze rois maures qui lui payoient tribut. Les rois, successeurs de ces comtes, aidés par d'aussi vaillants sujets, soutinrent avec gloire des guerres contre les nations les plus puissantes de l'Europe : ce fut à eux principalement qu'on dut les conquêtes que les rois d'Aragon firent en Italie. On y comptoit, d'après le dénombrement de 1788, 814.412 habitants, et ce nombre s'est beaucoup accru depuis; la ville de Barcelone seule, qui à cette époque avoit 111.400 habitants, en compte à présent plus de 130.000. Le P. Caresmar a écrit un mémoire fort savant d'après lequel il paroît prouvé que l'ancienne population de la Catalogne étoit plus considérable encore qu'elle ne l'est à présent; ce qui le feroit croire aisément, c'est la tradition des nombreuses armées que cette province fournissoit dans presque toutes les époques de l'histoire, les flottes considérables qu'elle équipoit, et la richesse de son commerce. La population de

cette province s'est principalement augmentée depuis le commencement du siecle dernier.

AGRICULTURE, COMMERCE

Une grande population est presque toujours la source ou l'effet d'une agriculture soignée et d'un commerce actif : ces deux objets d'industrie ont été de tout temps florissants en Catalogne, si on en excepte toutefois le milieu du XVIe siecle où ils languirent quelque temps. Ils ont augmenté dans une progression remarquable depuis l'avènement au trône du petit-fils de Louis XIV, et ne se sont point ralentis par la derniere guerre; au contraire les capitaux qui ont été versés dans cette province ont servi à des spéculations importantes au moment de la paix, dont la durée a été malheureusement trop courte. Il sembleroit que le terrain morcelé et coupé de cette province dût être stérile, mais il en est autrement, et d'ailleurs le génie et l'activité des Catalans sait vaincre tous les obstacles : dans les lieux les plus escarpés, ils ont porté la culture; au milieu des rochers, on aperçoit des champs, des vignes, des vergers, et des villages; les plaines et le bas des collines, fertiles d'eux-mêmes, le sont devenus encore davantage par une science d'arrosage très perfectionnée : on ne peut rien voir à cet égard de plus beau et de mieux gouverné que les environs de Lérida, de Balaguer, et ceux d'Urgel, qui s'améliorent encore davantage par le canal que l'on creuse à présent.

Ses principales productions sont les vins, les huiles, les laines, le bled, la soie, le chanvre, le liege, le lin, etc.; mais elle n'exporte guere au-dehors que les quatre derniers de ces différents produits. Son plus grand commerce est le débouché de ses manufactures, qui sont plus considérables que celles d'aucune province de l'Espagne, et consistent principalement

en toiles et étoffes de coton, papier, souliers, mouchoirs de soie, eau-de-vie, etc., et cela en si grande quantité que son commerce actif surpasse de beaucoup ce qu'elle doit recevoir des autres provinces voisines et de l'étranger.

Le commerce de la Catalogne est d'autant plus avantageux pour elle qu'elle le fait par ses propres navires : ses côtes sont couvertes de ses vaisseaux qui font le cabotage des côtes, et vont jusqu'en Amérique et aux Indes orientales porter le produit de leur province. On peut voir combien de tout temps les Catalans ont eu d'activité et d'industrie, dans l'excellent ouvrage de M. Capmani, intitulé : *Histoire du commerce de Barcelone.*

HISTOIRE NATURELLE

La Catalogne renferme des productions naturelles d'un grand intérêt; elle a des mines de fer, de plomb, de sel, et de charbon de pierres, des bois de construction, des marbres de différentes espèces, entre autres les pierres de Tortose qu'on voit dans tous les cabinets des naturalistes : dans les environs seulement du village de Sallent, on compte soixante carrieres de marbre mélangé, dont on a présenté au roi dernièrement trente-sept échantillons. La Catalogne contient plusieurs eaux minérales qui sont très fréquentées, mais dont on n'a pas encore fait d'analyse bien exacte. Nous avons parlé en détail des deux montagnes les plus curieuses de la province, celles du Mont-Serrat et de Cardona; ces deux compositions singulieres mériteroient seules que l'on vînt de très loin pour les examiner.

ADMINISTRATION

La Catalogne s'est long-temps gouvernée pour ainsi dire elle-même. Dès le milieu du XIe siecle elle eut ses lois parti-

culieres, ses coutumes locales, que le comte Raymond Bérenger, dit le Vieux, substitua, en 1068, aux lois gothiques tombées en désuétude. Elle avoit ses états particuliers composés des trois ordres, du clergé, de la noblesse, et des communes qui partageoient la puissance législative avec le souverain : aucune loi ne pouvoit avoir son exécution sans le concours simultané de ces deux puissances, et le roi, à son avènement au trône, étoit obligé de jurer qu'il maintiendroit ces usages. Outre cette forme indépendante, les Catalans avoient des privileges particuliers très étendus, parmi lesquels on distinguoit principalement ceux-ci : 1° que les dons volontaires qu'ils font aux souverains ne puissent jamais être regardés comme des impôts; 2° de n'être jugés dans leurs causes civiles et criminelles que par les lois de la Catalogne; 3° que les juges ne soient pris que parmi leurs compatriotes; 4° enfin, qu'il ne puisse y avoir confiscation de biens pour aucun crime, excepté pour celui de leze-majesté divine et humaine au premier chef. La plupart de ces privileges, accordés par Louis-le-Débonnaire, sont mentionnés dans la charte de 814, sous Charles-le-Chauve, et furent confirmés dans les différentes cortès de Catalogne des années 1291, sous le roi Jacques II; 1283, sous le roi Pierre III; de 1422, sous la reine Marie; et par Ferdinand-le-Catholique, en 1481. La juridiction de la province avoit aussi une forme particuliere; elle étoit entre les mains de magistrats, nommés viguiers ou bailes, dont le département se nommoit viguerie : ils jugeoient les procès en premiere instance, et la justice en dernier ressort étoit rendue par un conseil royal établi en Catalogne même, et dont l'autorité étoit si grande qu'on ne pouvoit pas recourir au roi contre ses décisions lorsque ce prince étoit absent du royaume.

Tous ces privileges n'existent plus aujourd'hui; ils ont été abolis par Philippe V, lorsqu'il eut achevé de conquérir la Catalogne en 1714. Le conseil royal fut supprimé, et remplacé

par une audience; les vigueries et les bailes firent place aux corrégidors et aux alcades; les impositions forcées furent substituées aux dons gratuits, et en un mot la Catalogne assimilée en tout à la Castille.

NOBLESSE ET ORDRES MILITAIRES

La Catalogne possede une noblesse fort ancienne, qui s'est distinguée de tout temps par des actions d'éclat. Elle n'étoit pas fort riche, quoique possédant beaucoup de biens; mais le même accroissement qui a eu lieu pour le commerce et l'agriculture a fait doubler depuis cinquante ans le produit des terres, et a rétabli ainsi la balance de la propriété avec celle des autres provinces de l'Espagne.

La Catalogne a eu trois ordres militaires : le premier, celui de Mont-Joie, *Monte-Gaudio*, a été réuni, en 1221, à celui de Calatrava; le second, sous le nom de Saint-George-d'Alfama, établi en 1201, fut réuni dans la suite à celui de Montesa qui avoit été fondé après l'extinction des Templiers; le troisieme, l'ordre de la Hache, fondé en 1150 par Raymond Bérenger, dernier comte de Barcelone, pour récompenser le courage des femmes de Tortose : il en a été parlé à l'article de cette ville.

CARACTERE DES CATALANS

On reproche aux Catalans de l'âpreté dans le caractere, de la rudesse dans l'expression : ce reproche peut être fondé, mais si on en recherche l'origine, et que l'on considere en même temps leurs excellentes qualités, on n'osera plus les blâmer. Les Catalans, accoutumés sous les rois d'Aragon à partager le pouvoir législatif avec le souverain, à ne reconnoître leur prince qu'en la qualité de comte de Barcelone, à ne payer

d'impôts que ceux auxquels ils vouloient bien consentir, à ne fournir des troupes que celles qu'ils vouloient bien accorder, se regardoient tous comme partageant l'autorité souveraine, et avaient dès-lors une idée d'indépendance qui s'est perpétuée pendant long-temps; de là dérivent une fierté propre à cette province, et un ton autrefois impératif dont on retrouve encore quelques traces. Ces légers défauts, au surplus, ont peut-être contribué à encourager leurs grandes entreprises : il faut souvent l'orgueil de ne pouvoir être vaincu pour entreprendre de vaincre; et lorsque l'on est doué, ainsi que les Catalans, d'une activité infatigable, d'une patience à toute épreuve, on devoit réussir, comme ils l'ont fait, dans les aventures les plus hardies. Le commerce semble attirer principalement leur attention; il fait la base de leurs richesses, et son influence s'étend sur leurs arts et le genre de leurs études.

SCIENCES ET ARTS EN CATALOGNE

Les arts les plus cultivés en Catalogne sont ceux qui sont relatifs aux manufactures et au commerce maritime. Les Catalans n'ont point été jusqu'ici inventeurs, mais ils sont des imitateurs actifs, intelligents, de ce qui se fait dans les autres pays : l'étendue et la variété de leur commerce sont une preuve de leur activité et de leur industrie.

Les arts mécaniques sont cultivés en Catalogne avec un grand succès; le génie actif, laborieux, et intelligent des Catalans s'y livre entierement, et en est bien récompensé par les richesses qu'il procure et les honneurs que l'on y rend aux artisans distingués. Nous avons parlé du peintre qui honora Barcelone, D. Antonio Viladomat, qui, sans être sorti du lieu de sa naissance, a égalé et surpassé les meilleurs artistes de son temps.

Le génie des Catalans est également porté vers les sciences;

et la Catalogne a eu autrefois plusieurs universités : elles étoient à Barcelone, à Lérida, à Girone, à Tarragone, à Vicq; elles furent supprimées au commencement du dernier siecle, en punition de la révolte des Catalans contre leur souverain. Philippe V établit, en 1718, celle de Cervera du débris des autres, et elle est aujourd'hui la seule en Catalogne. Nous avons rendu compte des quatre académies établies à Barcelone. Parmi les gens distingués que la Catalogne a produits, on ne peut s'empêcher de citer Jérôme Pujades, Pons de Icart, Raphaël Cervera, Étienne Corbera, Joseph Finestres, le P. Masdeu, Antonio Capmani, Monpalau, le P. Jacques Pasqual, sur-tout le P. Caresmar, chanoine régulier du couvent des Avellanas. Ce savant marcha sur les traces des religieux de la congrégation de Saint-Maur, et se rendit digne d'être comparé aux Marca, aux Mabillon : il eut bientôt gagné l'estime des successeurs du dernier de ces grands hommes; il fit plusieurs voyages en France pour conférer avec eux, et son mérite y fut reconnu.

LANGUE CATALANE

Les Catalans ont une langue qui leur est particuliere, c'est l'ancien langage des provinces méridionales de la France, et, comme celui-ci, une corruption de la langue vulgaire des Romains, et non, comme l'avance le P. Terreros y Pando, dans sa *Paléographie*, p. 206, le mélange des langues des Goths, des Alains, et des Sueves avec le latin.

En effet du temps de l'ancienne Rome, et bien avant l'invasion des peuples du nord, il existoit, dans toute l'étendue de la république, un idiome populaire différent du latin que Cicéron et depuis Quintilien [1] avoient déja critiqué. Dans les meilleurs auteurs, après le siecle d'Auguste, on voit paroître

1. Lib. I, cap. 6.

certains mots que l'on ne connoissoit pas avant : on trouve dans Horace *caballus* pour *equus*, dans Pline *grossus* pour *crassus*, dans Ausonne *testa* pour *caput*. On introduisit, à l'exemple des Grecs, les articles à la place du simple génitif : Pline disoit, *geneva de ulmo;* Plaute, *de nocte abire*[1]. Et la langue latine dégénéra ainsi en langue romance, comme le grec ancien en grec vulgaire, et répandit sa corruption dans toutes les provinces, comme elle avoit répandu ses beautés. Les écrits qui nous sont conservés du temps de Constantin, de Justinien, et sur-tout dans les capitulaires de Charlemagne, donnent l'idée de ce que devoit être alors la langue romaine ou romance que tout homme qui parle aujourd'hui le catalan ou le provençal trouve semblable à son idiôme. On voit combien elle différoit du tudesque par le serment de Charles-le-Chauve écrit dans ces deux langues : nous avons cru devoir l'insérer ici pour prouver qu'aucune des deux n'a été la source de l'autre.

FŒDUS REGUM

ROMANCE

Kar pro deus amor, et pro christian poblo, et nostro commun salvament dist di en avant, in quant deus savir et poter me du nal, si salvare jo cist me on fradre Karlo et in adjudha, et in cadhuna cosa; si com hom per dreil son fradre salvar dist, mo quid il un altre si faret; et ab lud per nul plaid nunquam prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karle in danno sit.

TUDESQUE

Lud. in godes minna, ind durh tes xhristianes solhies indunter bedhero gehaltnilli soulhesemo dage frammordes, soframsomir gol gewizei indi mahd furgibil so hald ch tesan minan bruodher so soman mil nehtu sinan bruodher scal, inthc ut hazer migsoso maduo, indi mil luthe rem inno theinni thing ne geganyo, zhe minan willon imo ce scadhen werhen.

---

1. Salmatius de hellen. Maffei, *Hist. di Verona*, lib. II.

Nous avons du même temps à-peu-près une autre piece en langue romance, beaucoup plus ressemblante encore à l'idiôme en usage aujourd'hui dans la Catalogne, et qui ne se ressent point du tout du tudesque que les peuples du nord de la France mêloient à leur langue; c'est l'épitaphe de Bernard, comte de Barcelone, que nous ont conservée les auteurs de l'Histoire générale de Languedoc; elle est de l'an 844; la voici :

Assi say lo conte Bernard
fidel credeire al sang sacrat
que sempre prud'hom et estat
preguen la divina bontat
qu'aquella fi que lo tuat
poscua su alma aber salvat.

TRADUCTION

Ci-gît le comte Bernard,
fidele croyant au précieux sang,
et qui fut toujours un vrai prud'homme;
priez la divine miséricorde
que le genre de mort qui l'a enlevé
puisse servir au salut de son ame.

Ce ne fut cependant que vers la fin du XIe siecle que la langue romance commença à se perfectionner et à devenir la langue des gens de lettres. Raymond Bérenger, comte de Barcelone et de Provence, la rendit, depuis l'an 1080 jusqu'en 1110, une des plus belles et des plus estimées des savants de son temps, par le soin qu'il prit de l'embellir et de l'orner. Elle étoit connue sous le nom d'idiôme provençal, quoique dans la réalité on eût dû l'appeler catalan, puisque c'étoit par les soins des comtes de Catalogne qu'il s'étoit répandu dans les autres provinces. Enfin, pour se convaincre que la langue provençale n'étoit en effet autre que la catalane, on n'a qu'à lire les anciens actes écrits dans les XIe, XIIe, XIIIe et XIVe siecles, où l'on ne trouvera presque aucune différence

avec le catalan d'aujourd'hui. On en jugera encore mieux dans le Recueil de poésies provençales et catalanes des poëtes catalans du XIIIe siecle. Ramond Vidal de Bezalu et Godefroy de Foxa, bénédictin, donnerent chacun un art poétique en langue provençale; celui de Vidal fut le premier qui parut en Espagne : elle a cependant beaucoup perdu de l'agrément et de la grace qu'elle avoit alors, parce qu'elle a été moins cultivée. Cependant les Catalans ont encore eu quelques poëtes depuis les XVIe et XVIIe siecles; dernierement même ils en ont perdu un dont les ouvrages ont une grace piquante et une originalité antique; ce sont ceux du curé de Valfogona, dont une partie a été imprimée, et qui mériteroient d'être plus connus.

COSTUMES DE LA CATALOGNE

Les paysans qui habitent le Lampourdan, c'est-à-dire la partie située sur le bord de la mer depuis la Selva, Leansa, Cadaquès, Rosas, Lescala, etc., jusqu'à Barcelone, portent tous bonnet rouge, veste bleue courte, culottes longues et larges, les jours ouvriers; et les jours de fêtes, une redingotte longue, un chapeau à trois cornes horizontales, bas blancs ou bleus, et souliers ronds découverts. Nous avons rassemblé ces costumes dans l'estampe qui représente la promenade de Barcelone.

Les femmes portent ordinairement un mouchoir à trois pointes sur la tête, qu'elles attachent par-dessous le menton, et qui ne laisse voir sur le cou qu'une seule de ces trois pointes : ces mouchoirs sont presque tous blancs, quelques uns brodés; il y en a qui en portent de soie noire : elles ont par-dessous ce mouchoir un filet qui enveloppe leurs cheveux. Elles font usage en même temps d'un corset, monté sur des baleines, qu'on appelle *cotille;* il est attaché par-devant avec un cordon

de soie qui descend en pointe triangulaire sur le ventre : le jupon est court, et ne descend ordinairement que jusqu'au mollet de la jambe. Elles portent indifféremment des bas blancs, verds, rouges, et bleus ; les plus pauvres vont les jambes nues : leurs souliers sont, les uns des especes de sandales qu'on appelle *chinelas*, et les autres des souliers à talon élevé. Lorsqu'elles vont à l'église elles se couvrent d'un voile ou mantille blanche ou noire.

Les costumes depuis Barcelone jusqu'au royaume de Valence sont à-peu-près les mêmes; il n'y a d'autre changement sinon que dans cette partie les bonnets sont bariolés, au lieu d'être rouges.

Telle est en Catalogne la maniere de se vêtir du peuple; les gens au-dessus du commun s'habillent à la française, comme dans le reste de l'Espagne.

FIN DE LA DESCRIPTION DE LA CATALOGNE

DESCRIPTION
DU ROYAUME DE VALENCE

NOTICE HISTORIQUE

SUR CETTE PROVINCE

Le royaume de Valence, au midi de la Catalogne, est, comme cette province, borné à l'est par la Méditerranée; le royaume de Murcie, la Castille nouvelle, et l'Aragon, forment ses frontieres du sud et de l'ouest : sa largeur moyenne n'excede pas dix-huit lieues [1], sa longueur est de soixante-sept; c'est une des plus petites provinces d'Espagne. Sous le même climat que la Grece et la fertile Sardaigne, son ciel est doux; un grand nombre de rivieres arrosent sa terre variée de montagnes et de plaines : le Guadalaviar, le Xucar, et la Segura, portent leurs eaux jusqu'à la mer.

L'histoire des premiers habitants du royaume de Valence, perdue dans l'éloignement des temps, n'est plus qu'un amas confus de fables peu dignes d'attention et étrangeres à notre sujet : aucun monument des arts de ces anciens peuples n'est parvenu jusqu'à nous.

Quand les Carthaginois vinrent s'établir sur cette plage, ils la trouverent, dit-on, occupée par les Ilercaoniens, les Édetans, les Contestans, et quelques autres peuplades dont les noms sont aujourd'hui un sujet de controverse entre les

---

1. Lieues de France de vingt-cinq au degré. Les lieues d'Espagne sont de vingt au degré.

savants en antiquité. La plupart de ces nations, subjuguées par l'appareil des armes et l'ascendant des mœurs de leurs nouveaux hôtes, les accepterent pour maîtres, sous le nom de protecteurs : d'autres rechercherent l'alliance non moins dangereuse des Romains; de ce nombre fut cette premiere Sagonte célebre par sa destruction.

La seconde guerre punique avoit amené les Romains en Espagne; la troisieme les rendit maîtres de ce vaste pays, dont ils devoient être chassés par les Goths.

Cette nouvelle révolution arriva sous l'empire d'Honorius, au commencement du v[e] siecle. Il y avoit alors six cents ans que les armées romaines étoient entrées en Espagne sous la conduite d'un des Scipion. Le royaume de Valence, théâtre de cette premiere expédition, est aussi une des dernieres provinces d'Espagne que les Romains abandonnerent : leur séjour y a laissé des traces profondes; nous y retrouverons un assez grand nombre de leurs monuments, et quelques restes de leurs usages.

Trois cents ans de domination des Goths fournissent peu de matériaux pour l'histoire des arts.

Quelques auteurs parlent d'une invasion des Sarrasins, sur les côtes orientales d'Espagne, vers la fin du VII[e] siecle; mais la grande conquête par les Maures appartient au commencement du siecle suivant. Le roi Rodrigue avoit blessé dans son honneur le comte Julien, gouverneur d'une de ses provinces; celui-ci poussé à la révolte, appela les Maures d'Afrique. Une seule bataille livrée près de Xérès de la Frontera, dans l'Andalousie, mit fin à l'empire des Goths, et fit passer l'Espagne sous de nouveaux maîtres l'an 712.

Cette conquête, faite au nom des califs de Damas, devint peu après le partage de leurs lieutenants. Valence et son territoire, compris d'abord dans le lot du roi de Cordoue, eut ensuite son souverain particulier et le titre de royaume. Les historiens de Valence font remonter cet évènement à l'an

800, et ils donnent à leur premier roi le nom d'Abdalla, fils d'Abderrham, roi de Cordoue.

Cependant le mélange des conquérants avec les indigenes, par qui seul les conquêtes s'affermissent, ne pouvoit s'opérer, à cause de la différence des religions : les chrétiens ne cessoient point d'être redoutables aux musulmans; durant près de sept cents ans on ne vit de toutes parts que combats. Alors naquit cet esprit de chevalerie qui fut, en Europe, pendant plusieurs siecles, le soutien des trônes et le noble frein des rois. Les Sarrasins en ressentirent l'effet tant qu'ils demeurerent en Espagne, comme si c'eût été une influence de cette terre.

Pour sa part, la ville de Valence fut témoin d'un grand nombre de beaux faits d'armes, et passa plusieurs fois d'une domination à l'autre. Enlevée, sur les Maures, par le fameux Rodrigue de Bivar, surnommé LE CID, elle eut pendant huit ans la gloire d'être gouvernée par ce brave chevalier qui ne voulut point prendre le titre de roi.

Le Cid mourut dans Valence. Des auteurs, d'une assez grande autorité, ont cru que Chimene, ou Ximene sa veuve, y régna encore quelque temps après lui. Selon d'autres, les Maures rentrerent aussitôt dans Valence, et les chrétiens accompagnerent les restes du Cid en Castille, sa patrie.

Le royaume de Valence, conquis de nouveau par Jacques-le-Belliqueux, fut réuni à celui d'Aragon vers le milieu du XIIIe siecle. A cette époque les Maures avoient perdu une grande partie de leurs conquêtes, et l'on pouvoit présager leur prochaine expulsion de l'Europe.

Contre toute espérance, le long regne de ces mahométans en Espagne avoit été favorable aux sciences, aux lettres, aux beaux arts. Parmi un grand nombre d'inventions utiles et de productions ingénieuses, l'Europe dut aux Maures d'Afrique un genre d'architecture nouveau, auquel il n'a manqué, pour devenir classique et prendre rang après les trois ordres

de l'invention des Grecs, que d'avoir été, comme ceux-ci, réduit en méthode. Le royaume de Valence, en attendant que nous parcourions celui de Grenade et l'Andalousie, nous fournira plusieurs beaux modeles de cette architecture.

Valence conquis par les rois d'Aragon ne fut pas pour cela asservi; ses habitants participerent à toutes les franchises des Aragonais, et ces franchises étoient grandes. L'Aragonais avoit en tout temps pour juge, entre lui et ses rois, un magistrat qui ne devoit compte de ses décisions qu'aux états du royaume assemblés. A chaque nouvel avènement, ce grand-justicier recevoit, assis et la tête couverte, le serment que le monarque prêtoit, à genoux, de maintenir les privileges de la nation, et de gouverner selon les lois; et il répondoit, au nom des états, en ces termes : « Nous qui valons autant que « vous, et qui pouvons plus que vous, nous vous faisons notre « roi, à condition que vous garderez nos lois, sinon, non [1]. » Valence avoit ses délégués aux états d'Aragon.

Confondu depuis dans la vaste monarchie espagnole par la réunion, sous un même sceptre, des couronnes de Castille et d'Aragon, la province de Valence conservoit néanmoins un reste d'indépendance : ses états, composés du clergé, de la noblesse, et du tiers état, prenoient part encore à la formation et au maintien de ses lois particulieres; et il restoit à ses villes du moins quelques uns de ces droits municipaux qui sont comme un pécule laissé aux peuples asservis. Mais les Valenciens s'étant déclarés en faveur de la maison d'Autriche, lors du procès sanglant qui s'éleva pour la succession au trône d'Espagne au commencement du siecle dernier, Philippe V en prit occasion d'abolir ce qui leur restoit de privileges.

1. Nos que valemos tanto como vos, y que podemos mas que vos, os hacemos nuestro rey y señor, con tal que guardeis nuestros fueros, si no, no.

La guerre de la succession fut aussi bien préjudiciable à la population du royaume de Valence, s'il est vrai, comme le prétend un historien espagnol, don Joseph Cavanilles, qu'elle la réduisit à moins de deux cent soixante mille ames. Le même auteur assure que cette population s'est retrouvée forte de plus de sept cent quatre-vingt mille habitants à la fin du siecle dernier; il fait honneur de cet accroissement prodigieux au perfectionnement de l'agriculture.

Quel que soit le plus ou le moins d'exactitude des deux dénombrements de don Cavanilles, il est vrai que la terre du royaume de Valence est par-tout cultivée et mise à profit avec intelligence et activité. L'art des irrigations, favorable au développement de la richesse du sol, et celui des desséchements, qui en augmente réellement l'étendue, sont portés fort loin par les Valenciens. Leurs montagnes, arides en beaucoup d'endroits, fournissent cependant à la nourriture des troupeaux. La plaine, plus favorisée, produit l'olivier, le mûrier, l'oranger, le figuier, le palmier. Un grand nombre d'arbres et de plantes des différentes régions du nouveau monde s'y sont acclimatés facilement, parceque la température est douce et égale; le thermometre, toujours de trois degrés, au moins, au-dessus du point moyen de condensation, ne s'éleve jamais à plus de vingt degrés.

Les Valenciens tiennent des Maures l'usage lucratif des rizieres; mais cette espece de culture, en fixant ceux qui s'y livrent dans les lieux marécageux et malsains, est plus nuisible que profitable à la population; il a été quelquefois besoin de l'intervention de l'autorité pour en modérer les progrès.

L'activité et l'industrie des villes ne le cedent point à celles des campagnes. Le commerce du royaume de Valence, en productions du sol, brutes ou manufacturées, est très étendu; on évalue à quarante-cinq millions de nos livres le seul produit de l'exportation des soies ouvrées. Le caractere et le génie des Valenciens sait aussi s'élever aux occupations

libérales; aucune province d'Espagne peut-être n'a donné, en proportion de son étendue, naissance à un si grand nombre d'hommes habiles dans les sciences, dans les lettres, dans les arts.

Deux papes, différemment célebres, Callixte III, en vénération pour ses vertus chrétiennes, et Alexandre VI, l'un et l'autre de la famille Borgia, étoient nés à Xativa, aujourd'hui Saint-Philippe. Les fastes des académies et de l'université de Valence font mention d'un grand nombre d'érudits, d'écrivains, de poëtes, et d'artistes. Le peintre Ribera, dont la réputation s'est étendue en Europe sous le nom de l'*Espagnollet*, étoit né aussi à Xativa. La ville de Valence, à laquelle nous nous arrêterons d'abord, n'a point eu besoin de recourir à des artistes étrangers pour construire et orner ses plus beaux édifices.

VALENCE, capitale de l'ancien royaume auquel elle a donné son nom, s'éleve sur les bords du Guadalaviar, au milieu d'une plaine vaste, riante, fertile, voisine de la mer, dont elle n'éprouve néanmoins aucune influence fâcheuse, et ornée d'un grand nombre de maisons de plaisance.

Sa population, dans l'intérieur des murs, s'évalue à quatre-vingt-deux mille ames; et comme son clergé séculier et régulier est nombreux, il est peu de villes aussi riches en églises et en édifices religieux. Ce grand nombre d'ecclésiastiques, parmi lesquels il se trouve toujours des hommes lettrés et savants, une noblesse polie et soigneuse de conserver sa dignité, une université, une académie des sciences, une autre consacrée aux beaux-arts, deux bibliotheques publiques, font de Valence un séjour tout-à-fait agréable.

Les villes les plus importantes, après cette capitale, sont ORIHUELA, qui eut, à diverses époques de son ancienne histoire, ses souverains particuliers; ALICANTE, patrie du poete arabe *Mahomed ben Abdelhaman*, et renommée aujourd'hui pour son commerce; SAINT-PHILIPPE, élevée au commence-

ment du siecle dernier sur les cendres de Xativa, où l'on venoit de voir se renouveler l'exemple donné par l'ancienne Sagonte; et MURVIEDRO, considérable aux yeux des amis des arts par le grand nombre d'antiquités qu'ils y retrouvent.

EXPLICATION DES PLANCHES

PLANCHE LXXXIX

Vue générale de Valence.

Cette vue prise du village de Burjasol, à deux lieues et demie de Valence, expose ce que nous venons de dire de la masse des édifices que cette ville renferme, et de la richesse de la plaine qui l'environne.

PLANCHE XC

Vue de la porte de Serranos, *à Valence.*

Venant de la Catalogne, on entre à Valence par le faubourg de *Murviedro*, le pont et la porte de Serranos, au nord-est de la ville.

La porte de *Serranos*, construite à la fin du XIVe siecle, après la conquête du royaume de Valence par Jacques-le-Belliqueux, s'éleve néanmoins sur un plan à-peu-près semblable à celui de la porte de *los Botes*, ouvrage des Romains, dont nous avons donné la vue géométrale sous le nº LXXI de la description des planches de ce volume.

Comme cette derniere, elle est flanquée de deux grosses tours octogones, engagées dans le rempart, qu'elles surpassent beaucoup en hauteur. Cette disposition, que nous avons déjà eu occasion de remarquer dans plusieurs portes de villes et de monasteres, est visiblement la même que celle prescrite par Vitruve pour les places de guerre. La trace plus récente du passage des Maures se retrouve dans l'ornement, en forme de galerie ou de tribune, au milieu de la courtine.

Le dessinateur ayant pris, cette fois, sa station au pied des murs de Valence, le peu qu'il appercevoit des édifices de l'intérieur ne donneroit qu'une idée fort imparfaite de cette ville; son vaste ensemble se voit mieux dans les deux planches suivantes.

PLANCHES XCI ET XCII

*Vue de Valence prise de l'entrée de l'*Alameda.

Vue de Valence prise sur le chemin qui conduit au Grao.

L'entrée de l'Alameda, promenade renommée de Valence, est un des points où cette ville se montre avec le plus d'avantage. Le spectateur laissant à sa droite le palais du capitaine général, autrefois la demeure des rois de Valence, embrasse d'un coup-d'œil le cours du fleuve, le pont *del Real*, qui conduit du palais à la ville, la porte du même nom, une multitude de tours, de fleches, de dômes, d'édifices élevés que le soleil levant frappe de ses premiers rayons.

Le palais des anciens rois, dont on ne voit ici qu'une très petite partie, offre un aspect imposant, et laisse un beau souvenir au voyageur qui ne s'est point arrêté à examiner les détails peu satisfaisants de sa construction et de son architecture.

Le pont *del Real* differe peu des autres ponts de Valence, au nombre de quatre; tous paroissent avoir été construits à l'imitation l'un de l'autre : leurs arches, à voûtes surbaissées, sont en nombre pair, et l'on remarque sur deux des piles, du côté d'aval, des rampes à degrés pour aller puiser l'eau au courant du fleuve. Cette particularité est encore une imitation des Romains.

La porte *del Real*, engagée comme les autres dans les murs de la ville, a, d'ailleurs, la forme et la magnificence d'un arc de triomphe; en effet, on l'ouvrit pour l'entrée de Philippe III, lorsqu'il vint célébrer à Valence son mariage avec Marguerite d'Autriche.

Depuis long-temps on veut donner à cette ville un port de mer; quelques voyageurs croient ce dessin inexécutable, à cause des sables que les vents d'est apportent à l'embouchure du fleuve, et de ceux que lui-même charrie en grande quantité. Il y a eu, dit-on, autrefois un port dans ce même lieu; mais on convient aussi que les sables l'ont détruit. Néanmoins de nouveaux travaux se poursuivoient encore avec ardeur dans ces derniers temps; déja on avoit conduit un môle fort avant dans la mer.

En attendant que l'expérience ait décidé une question si importante pour Valence, le lieu où l'on construit le port est un but de promenade : le rivage qui y conduit, et que l'on appelle *Grao*, offre de beaux points de vue; on distingue avec raison celui que nous rapportons dans la planche XCII.

PLANCHE XCIII

*Vue de l'*Alameda, *promenade de Valence.*

L'*Alameda* de Valence s'étend sur les bords du Guadalaviar, dans un espace de trois cents toises; elle n'est point toute plantée des peupliers qui lui donnent son nom; l'orme, le cyprès, le platane, le laurier-rose, le citronnier, l'oranger, le grenadier, divers arbres transplantés de l'Amérique méridionale et beaux comme sur leur terre natale, y présentent un spectacle aussi extraordinaire qu'agréable. Les allées sont bordées de bancs de pierre et de canapés de marbre; les avenues, destinées aux voitures, sont arrosées avec soin et profusion. On apperçoit çà et là, entre les tiges des arbres, des colonnes surmontées de statues, quelquefois d'une simple croix; et ce beau lieu est le rendez-vous de la bonne compagnie d'une ville opulente par son industrie, singulière en Espagne par le goût du plaisir, le luxe, et la légèreté de ses habitants : *Agréable ville*, dit le célebre Gracian, *noble, belle, gaie, remplie de tout ce qui n'est pas substance* [1]. Le dessinateur a saisi le moment d'une de ces brillantes réunions.

PLANCHE XCIV

Vue d'un couvent prise sur l'Alameda.

Cette troisieme vue de l'Alameda, prise sous un point pittoresque que l'on ne pouvait faire entrer dans les deux premieres, complete l'image qu'on se peut faire de cette belle promenade.

PLANCHE XCV

Place del Mercado, *à Valence.*

La seule vue de cette place, peu étendue, confirmeroit ce que nous avons dit de Valence et de ses habitants. Ces maisons garnies de balcons à tous les étages, et surmontées encore de terrasses entourées de balustres, attestent un climat doux et un ciel habituellement pur; l'emploi fréquent et souvent ingénieux de divers membres d'archi-

1. Agradable mucho la alegre, florida y noble ciudad de Valencia, llena de todo lo que no es substancia.

tecture, même dans les édifices les plus simples, annonce la culture et le goût des arts; le caractere général des constructions est celui qu'on n'observe que dans les villes opulentes.

La loge ou la bourse, objet principal de cette vue, est un monument du temps de Ferdinand-le-Catholique, construit dans le goût gothique ou plutôt mauresque, et remarquable par ses crenaux qui semblent des couronnes radiées.

La façade de tout l'édifice présente trois parties dont une paroît n'avoir pas été faite en même temps que les deux autres. L'examen du plan, sous le nº XCVII, vient à l'appui de cette conjecture.

PLANCHES XCVI ET XCVII

Vue intérieure de la Bourse de Valence.

Plan de la Bourse de Valence.

La principale, ou plutôt la seule piece de la Bourse de Valence, est une grande salle de 120 pieds de long et 80 de large [1], partagée en trois nefs, dont les voûtes reposent sur huit colonnes isolées, et sur seize colonnes engagées dans les murs de face et de pignon.

La base des colonnes est octogone; et chaque angle donne naissance à une espece de nervure qui s'éleve en spirale jusqu'au sommet de la colonne dont elle a parcouru la circonférence une fois et demie. Ces nervures semblent, au premier coup-d'œil, se confondre avec les moulures des arêtes des voûtes, et sont d'un effet fort élégant.

La salle a 60 pieds de hauteur, et n'est éclairée que par sept croisées et une porte grillée assez peu élevées. On y entre par quatre portes, deux, aux extrémités de la nef du milieu, deux autres, ouvertes dans les murs de face.

Les dépendances sont, comme on le peut voir sur le plan géométral, peu considérables.

K, est l'escalier d'un passage ouvert sur la place *del Mercado*, et qui donne entrée à la Bourse par l'une des portes latérales.

A, la grande salle que nous venons de décrire.

B, la chapelle. Cette partie de bâtiment s'éleve sous la forme d'une tour carrée plus haute que la plate-forme et les crenaux de la grande

1. Le pied castillan, dont nous nous servons ici et par-tout ailleurs, a 11 pouces 2 lignes $\frac{1}{4}$ de ligne de France.

salle, dont elle se détache aussi par l'ordonnance de sa façade. Il est assez ordinaire, dans les anciens édifices, que la chapelle soit ainsi placée hors d'œuvre, et ne se confonde point dans la masse des constructions destinées à des usages profanes.

L, est l'escalier pour monter à la tour, et sur les combles de la grande salle.

C, D, E, une construction ajoutée, produisant, au-dehors, la disparate que nous avons remarquée dans la façade; ses intérieurs servent aux assemblées du commerce.

Le petit jardin F, les pieces G, et l'escalier M, sont encore plus modernes.

H, indique l'entrée d'un édifice voisin.

PLANCHE XCVIII

Bains arabes à Valence.

Les ruines que nous avons reconnues à Barcelone [1], les bains arabes du couvent des capucines de Girone [2], et ceux que nous trouvons encore à Valence, nous autorisent à former du moins quelques conjectures sur cette espece de monument.

Deux parties bien distinctes, l'une servant de vestibule et de dégagement, l'autre consacrée à prendre le bain, semblent une disposition commune à tous.

La seconde partie, composée d'une ou de plusieurs pieces voûtées, recevoit le jour d'en-haut, soit indirectement, au moyen d'une lanterne au-dessus d'un dôme, soit directement, par des ouvertures fort étroites pratiquées dans les voûtes.

Peut-être les bains conservés à Barcelone, à Girone, et à Valence, dépendoient de demeures particulieres. S'ils étoient à l'usage du public, il ne faut pas du moins se les figurer vastes et spacieux comme les thermes des Romains; ce sont de fort petits édifices.

Ceux dont nous avons ici le plan occupent à peine une superficie de 80 toises, et n'ont que 20 pieds, au point de leur plus grande élévation. Ils appartiennent actuellement à un baigneur qui les a rendus à leur ancien usage, toutefois après les avoir défigurés par plusieurs murs de refend, qui lui étoient nécessaires pour séparer ses baignoires, et former des cabinets particuliers.

1. Planche X.
2. Planches LXXXVI et LXXXVII.

La partie destinée au bain étoit composée de trois pieces de 32 pieds de long et de largeurs différentes. Celle du milieu, dont nous rapportons la vue perspective sous la lettre I de la pl. XCVIII, est traversée de deux rangs paralleles de colonnes. Le carré compris entre ces deux lignes et les murs de face, a, pour couverture, un dôme percé de neuf ouvertures en forme d'étoile. Ce dôme est octogone; il repose partie sur les murs, partie sur les colonnes; et les côtés correspondants aux angles du plan carré sont rachetés par de petites trompes. La même particularité se remarque aux bains de Barcelone.

Les extrémités de cette piece du milieu et les pieces des côtés, dans toute leur longueur, ont pour comble des voûtes de plein ceintre, percées aussi de plusieurs ouvertures en étoile.

Le vestibule, H, orné d'arcades et de colonnes, est en partie surmonté d'un attique, et paroît n'avoir jamais eu d'autre couverture qu'un toit de charpente.

Pour l'intelligence de ces constructions curieuses, mais assez difficiles à reconnoître dans une vue perspective, on a gravé, sur la même planche, la coupe des salles de bain et celle du vestibule; la premiere prise sur la ligne CD, la seconde sur la ligne AB du plan tracé au-dessous.

F, marque la figure des ouvertures pratiquées dans le dôme et dans les voûtes.

G, le chapiteau et le galbe des colonnes des salles de bain.

E, la forme des colonnes du vestibule; les unes et les autres sont d'une bonne proportion, approchante de celle de la colonne dorique moderne.

Les numéros du plan, dont nous ne faisons pas mention, se rapportent à des constructions et à des distributions modernes, les baignoires, la cuve, les fourneaux, les pieces de service, et l'habitation du propriétaire actuel.

PLANCHE XCIX

Statues antiques à Valence.

Valence plusieurs fois la proie d'un vainqueur, et déchue dès longtemps de son rang de capitale, n'est pas aussi riche en monuments transportables, qu'en ruines et en édifices; cependant nos dessinateurs, pour ne laisser leurs recherches incompletes en aucune partie, ont rapporté les cinq fragments de statues et les divers morceaux de curiosités qui font le sujet de cette planche. Les statues C, H, E, et

le torse D, n'ont rien qui les distingue de la multitude des antiques que l'on possede aujourd'hui; mais celle marquée A appelle l'attention par un ensemble de formes excessivement alongées, et par la longueur disproportionnée des cuisses et des jambes relativement même au reste du corps; les traits du visage ne sont pas non plus ceux ordinaires aux figures des beaux siecles de l'antiquité. Cette statue ne marqueroit-elle pas la marche rétrograde des arts apportés en Espagne par les Romains ? Il semble que le sculpteur ait eu à flatter le goût des Goths, pour les formes maigres et gigantesques.

A, est une balle de plomb à l'usage des frondeurs.

F, une tuile antique.

C, un amphore.

I, des vases en verre.

K, d'autres vases en terre cuite.

Tous les objets portés sous ces quatre dernieres lettres sont sur l'échelle de dix lignes pour pied.

NOTICE SUR LA VILLE DE MURVIEDRO

AUTREFOIS SAGONTE

Selon la tradition la moins invraisemblable, l'ancienne SAGONTE avoit été fondée par une colonie de Grecs de l'isle de Zacynthe, aujourd'hui Zante, dans les eaux du Péloponese. Pline fait remonter cet évènement à deux cents ans avant la guerre de Troie : de son temps, on voyoit encore à Sagonte quelques restes d'un temple de Diane dont on attribuoit la construction à ces anciens colons.

Après la premiere guerre punique, les Carthaginois avoient fait de grands progrès dans la péninsule espagnole; on pouvoit craindre de les voir se répandre sur le continent au-delà des Pyrénées : les Romains entrerent en négociation. Par un traité, ils firent prendre aux Carthaginois l'engagement de ne pas aller plus loin que l'Ebre, se déclarerent les protecteurs des peuples établis sur la rive gauche de ce fleuve, et stipulerent, en outre, que les Carthaginois respecteroient l'indé-

pendance de la ville et du territoire de Sagonte, situés bien au-delà de l'autre rive.

Sagonte, devenue l'alliée de Rome, eut part à la haine de Carthage : Annibal saisit le premier prétexte qui s'offrit de l'attaquer. Les Sagontins se crurent forts de l'appui des Romains; mais ceux-ci, au lieu des secours prompts et efficaces qu'ils devoient à une république dont ils avoient réglé et garanti le sort, se contenterent d'envoyer à Carthage des ambassadeurs pour se plaindre et menacer. Cependant le siege avoit été poussé avec vigueur; Sagonte investie depuis huit mois se vit réduite à la derniere extrémité. Alors les principaux de la ville firent apporter ce qu'ils possédoient de plus précieux sur un bûcher dressé dans la place publique, et se précipitant eux-mêmes dans les flammes, ils se laissoient brûler avec leurs richesses; au même instant, une des tours s'étant écroulée, les Carthaginois entrerent pour être témoins de ce grand spectacle. Les autres habitants mirent aussitôt le feu à leurs maisons où ils s'étoient enfermés avec leurs femmes et leurs enfants. Les vainqueurs privés de butin demeurerent seuls sur un monceau de cendres; et l'on commença la seconde guerre punique désirée également à Rome et à Carthage.

Sagonte avoit été, selon le récit unanime des historiens, une ville grande et florissante, dont les décombres couvroient une étendue de plusieurs milles. Annibal fit rebâtir quelques unes des maisons détruites, pour servir d'asile au petit nombre d'habitants échappés aux flammes. Depuis, les Romains affecterent d'accorder de grands privileges et une protection particuliere à cette nouvelle ville; ils l'enrichirent de monuments dont les ruines subsistent encore; et pourtant elle n'égala jamais l'ancienne Sagonte.

Saccagée et détruite une seconde fois par les premiers barbares qui inonderent l'Espagne au commencement du ve siecle, Sagonte se releva de nouveau, mais toujours moins

belle, sous l'empire des Goths. Elle prit alors le nom de *Murvetum*, d'où lui est venu celui de MURVIEDRO, à cause de l'ancienneté de ses murailles, et de ces grands amas de ruines accumulés durant six cents ans.

Sous les Maures, Murviedro partagea les vicissitudes auxquelles nous avons vu le royaume de Valence en proie, jusqu'au temps de la formation de la monarchie espagnole, par Ferdinand et Isabelle.

Aujourd'hui, Murviedro, d'un aspect peu agréable, fort négligé dans ses bâtiments, réduit à la condition d'un simple bourg, compte cinq ou six mille habitants au plus : il donne son nom à la petite riviere, Rio de Murviedro, qui arrose, au nord, ses terres en culture; ses maisons s'appuient au midi, et s'étendent de l'est à l'ouest sur le penchant d'une montagne. C'est de ce côté que l'on retrouve en plus grand nombre les ruines antiques qui font sa renommée. Les plus célebres, les mieux conservées, sont celles d'un théâtre romain qui a fourni à nos dessinateurs le sujet de plusieurs estampes, et dont nous allons donner la description. Pour le reste, il suffira de l'explication ordinaire des planches.

NOTICE SUR LE THÉATRE ANTIQUE DE SAGONTE

Les théâtres anciens, au temps même de la plus grande corruption des mœurs romaines, avoient un caractere de grandeur et tout à la fois de simplicité, si disproportionné à la petitesse de nos édifices modernes, si contraire à la mollesse de nos habitudes, si étranger à cette multitude d'arts futiles perfectionnés de nos jours, que nous pouvons à peine comprendre les descriptions, et en croire les ruines qui sont parvenues jusqu'à nous.

Voici ce que Vitruve nous apprend de la forme et de la construction de ces grands monuments. Pour le bien entendre,

le lecteur doit avoir attention aux changements que l'usage a apportés dans l'acception de quelques mots empruntés des anciens.

Comme nous, ils appeloient théâtre l'ensemble de l'édifice destiné aux jeux scéniques; mais ils désignoient aussi par ce nom, la partie de cet édifice où se plaçoient les spectateurs.

La scene, SCENIUM, étoit une façade d'architecture élevée verticalement comme la toile du fond de nos théâtres modernes.

L'espace en avant de cette décoration, sur lequel les acteurs venoient déclamer leurs rôles, s'appeloit PROSCENIUM.

Il y avoit derriere le *scenium* un autre espace pour préparer les représentations; ce dernier s'appeloit POSTSCENIUM.

Le THÉATRE, que nous appelerions mal-à-propos amphithéâtre, occupoit exactement un demi-cercle. Il étoit composé d'un amas de gradins de pierre ou de marbre, qui descendoient de tous les points de la circonférence du demi-cercle jusqu'à la moitié de son rayon; l'espace depuis là, jusqu'au centre, où il n'y avoit plus de gradins, s'appeloit l'ORCHESTRE; c'étoit, selon Vitruve, la cinquieme partie essentielle à la composition d'un théâtre. Le rayon de cet espace sémi-circulaire, proportionné comme je viens de dire, servoit de module pour régler et mesurer toutes les autres parties de l'édifice.

Au-dessus de l'amas de gradins, sur toute la circonférence de l'hémicycle, régnoit un portique orné de colonnes, et bien souvent surmonté d'un grand nombre de statues.

Les gradins, plus ou moins nombreux, selon l'étendue du théâtre, devoient avoir quatorze ou quinze de nos pouces de haut, et vingt-deux à vingt-sept de large. De distance en distance, après chaque série de sept, huit, ou neuf gradins, il y avoit un paillier appelé *præcinction*. Ce paillier, engendré par la suppression d'un gradin, avoit deux fois la largeur du gradin ordinaire; et le gradin au-dessus présentoit une élévation verticale double de celle des autres.

Chaque série de gradins étoit traversée par un certain nombre d'escaliers, cinq, six ou sept, composés tout aussi simplement que les *præcinctions*, en coupant chaque gradin de maniere à en faire deux marches. Pour éviter le ressaut qui se seroit trouvé à l'endroit du *præcinction*, on avoit soin que les escaliers d'une série ne fussent point correspondants à ceux de la série au-dessus : on les disposoit alternativement; s'il y en avoit six dans une série, il en falloit cinq ou sept dans celle au-dessous ou au-dessus. Les plus grands théâtres avoient trois séries de gradins.

Des escaliers pratiqués sous le théâtre, conduisoient le peuple au portique supérieur d'où il se répandoit sur les gradins. Chaque gradin servoit à la fois de siege et de marchepied. Les gradins au-dessus des *præcinctions* étoient les seuls où il n'y eût point de spectateurs assis, à cause de leur double hauteur, et pour laisser libre la circulation sur les pailliers.

D'autres portes donnoient entrée à l'orchestre par les galeries du raiz-de-chaussée.

On arrivoit encore par des ouvertures pratiquées dans la moyenne région du théâtre, et que l'on appeloit vomitoires.

Ces théâtres contenoient d'ordinaire au-delà de vingt mille spectateurs; celui de Pompée, le premier, à ce qu'il paroît, qu'on ait bâti à Rome selon les regles empruntées des Grecs que nous exposons, pouvoit en recevoir quarante mille.

Chez les Romains l'orchestre étoit la place des consuls, des proconsuls, des sénateurs, des vestales, qui s'y tenoient assis sur des sieges portatifs. Les premiers rangs de gradins appartenoient aux chevaliers. Le peuple occupoit les rangs les plus élevés dont la circonférence avoit le plus d'étendue. Un réglement d'Auguste assigne des sieges sous le portique, aux femmes qui jusque-là avoient été mêlées avec les hommes. Enfin, il y avoit, au plus haut des gradins, des places disposées pour les officiers chargés de veiller au bon ordre. Selon quelques auteurs, on ménageoit, sous le théâtre même, une prison.

Le portique seul étoit couvert; le théâtre ne l'étoit pas, et comme les représentations se faisoient en plein jour, on étendoit des toiles pour garantir les spectateurs de l'ardeur du soleil.

Le *proscenium*, élevé de cinq pieds au-dessus du pavé de l'orchestre, s'étendoit sur toute la largeur du théâtre; il formoit la corde du grand hémicycle que je viens de décrire : sa profondeur étoit égale au rayon de l'orchestre.

Le *scenium*, subordonné pour la hauteur au portique du théâtre auquel il se rattachoit par deux ailes en retour sur les extrémités du *proscenium*, présentoit la façade d'un palais : cette façade étoit, comme le reste de l'édifice, de pierre ou de marbre, et, chez les Romains, souvent enrichie de beaucoup d'ornements, avec plus de profusion que de goût. Vitruve veut qu'on la compose de trois ordres dont il prescrit les proportions; et qu'on y pratique, pour les entrées des acteurs, cinq portes : une au centre, plus grande que les autres, destinée aux personnages habitants ordinaires du palais; deux, pour les personnages que l'auteur du poëme supposoit logés dans la partie du palais réservée à recevoir les hôtes; deux sur les ailes en retour, l'une pour les personnages que le poëte amenoit de l'intérieur de la ville, l'autre pour ceux qu'il faisoit venir de la campagne.

Le *postscenium* devoit, selon Vitruve, avoir en largeur les deux tiers du rayon de l'orchestre. C'est là que les acteurs se tenoient en attendant l'instant de paroître, et que l'on dressoit les machines pour le vol des chars et des personnages destinés à descendre du ciel. Le *postscenium* et le *proscenium* étant, comme le théâtre, découverts, on ne pouvoit rien suspendre qu'au moyen de machines en forme de grue mobile sur un pivot, dont l'extrémité s'avançoit au-dessus du *scenium* en décrivant un demi-cercle.

La prolongation du portique sur les côtés du *scenium* fournissoit quelques pieces couvertes, à l'usage des acteurs et des

machinistes. Enfin, une porte au fond du *postscenium* donnoit issue hors de l'édifice, quelquefois sous un vaste portique destiné à la promenade.

Voilà ce que l'on connoît assez positivement des théâtres anciens, ce que nous allons retrouver dans la ruine de Sagonte avec quelques modifications cependant : on sent bien que les regles générales prescrites par l'architecte d'Auguste, pour les édifices parfaits de Rome, avoient à souffrir de fréquentes exceptions, selon les lieux, la dépense que l'on pouvoit faire, le goût ou le caprice des entrepreneurs.

Il subsiste du théâtre de Sagonte un grand amas de gradins, quelques fragments du portique, une partie des salles couvertes et voûtées, à droite du *scenium;* le pavé de l'orchestre; les premieres assises du *proscenium;* les fondations sur lesquelles s'élevoit le *scenium;* des débris plus considérables du *postscenium;* les vestiges du mur de fond de tout l'édifice, et de quelques constructions accessoires adossées à ce mur [1] : tout le reste a cédé aux efforts de la barbarie, plus encore qu'à l'action du temps. Plusieurs maisons de Murviedro sont bâties des pierres enlevées à cette vaste ruine. Jusqu'au milieu du siecle dernier la destruction n'avoit pas discontinué. Vers ce temps, un corrégidor, ami des beaux arts, dont je voudrois savoir le nom pour le placer ici, conçut le projet de rassembler ses concitoyens, et de leur donner le spectacle d'une représentation dramatique, dans cette enceinte préparée pour le loisir des conquérants du monde, et illustrée par les muses latines.

On ne dit pas comment fit ce corrégidor pour suppléer tant de parties essentielles qui manquoient à son théâtre antique. Le succès le plus certain de cette expérience fut d'appeler l'attention de la cour sur les ruines de la petite ville de Murviedro : depuis ce temps on veille avec assez de soin à leur conservation.

1. Voyez la *vue générale du théâtre de Sagonte.*

Le théâtre est construit sur le penchant d'une colline; par-là on avoit évité une partie de la dépense qu'il eût fallu faire pour élever l'amas de gradins sur des voûtes ou des massifs de pierres façonnées. L'hémicycle [1] comprend, sous un rayon de 120 pieds castillans, vingt-deux gradins, que l'on estime avoir pu contenir sept mille cinq cents spectateurs. Une galerie [2] de 12 pieds de large, sur 10 et demi seulement de haut, tient lieu du portique dont l'effet est si magnifique dans l'édifice de Vitruve. Cette galerie à laquelle on arrivoit du dehors, à ce qu'il paroît, de plain-pied par la montagne donne entrée sur les gradins par six portes [3]; son aspect est celui d'un étage attique. Au-dessus, sont quatre rangs de sieges [4] qui contiendroient encore neuf cents personnes, en accordant à chacune environ 20 pouces. Toute cette premiere partie de l'édifice étoit couronnée d'un mur [5] sur les restes duquel on n'apperçoit aucune trace d'ornements : sans doute il venoit se rattacher aux ailes du *scenium* qui eût, sans cela, surpassé en hauteur les autres constructions; on peut croire aussi qu'il servoit à empêcher les sons et la voix de se perdre par-dessus l'enceinte du théâtre.

L'orchestre [6] est plus petit de beaucoup que ne l'ordonne Vitruve, et cela avec raison cependant. Les sénateurs et les magistrats, qui seuls avoient droit d'occuper cette place, étoient en moins grand nombre dans une colonie d'Espagne, qu'à Rome et dans les villes d'Italie. On y remarque [7] deux gradins moins élevés et plus larges que les autres, sur lesquels on placeroit facilement des sieges portatifs. Cette disposition

1. Voyez les deux plans nº 1 et nº 2.
2. Sous la lettre A des plans et des élévations, nº 1 et 2.
3. Sous la lettre B des élévations.
4. Sous la lettre B du plan nº 2, et la lettre C des élévations.
5. Sous la lettre D des élévations.
6. Sous la lettre C du plan nº 2.
7. Voyez sous la lettre D du plan nº 2.

dont Vitruve ne dit rien, qu'on ne trouve point ailleurs, semble pourtant nécessaire, les spectateurs étant assis sur plusieurs rangs, les uns devant les autres.

Au théâtre de Sagonte, le *proscenium* [1] a très peu d'étendue : on ne sait comment un espace si étroit pouvoit suffire pour toutes sortes de représentations.

Les vestiges du *scenium* [2] sont à peine reconnoissables; mais on remarque sur une partie mieux conservée du *postscenium* [3] des traces [4] qui semblent venir de ces machines avec lesquelles on élevoit les personnages aériens. D'autres [5] paroissent l'effet de certaines décorations tournantes que l'on plaçoit derriere l'ouverture des portes de face du *scenium*.

Les dimensions des degrés destinés, par-tout, à servir de siege aux spectateurs, étoient peu susceptibles de variation : on les retrouve ici à-peu-près telles que dans le type proposé par Vitruve. Il n'en est pas de même des autres parties qui nous restent à examiner.

Le *præcinction* [6], placé au-dessus du quatorzieme gradin, n'est pas formé par un seul degré, double des autres en hauteur et en largeur, mais par deux degrés une fois plus hauts et de même largeur à-peu-près que les autres.

Les escaliers [7] sont au nombre de neuf; trois descendent sur une seule ligne et sans interruption, depuis le portique jusqu'à l'orchestre; les autres s'arrêtent au *præcinction* : ceux-ci ne servent que pour les degrés supérieurs, qui, étant plus étendus que ceux du bas, ont en effet besoin d'un plus grand nombre de dégagements.

---

1. Voyez la lettre E du plan n° 2.
2. Sous la lettre F du plan n° 2.
3. Sous la lettre G du plan n° 2.
4. Sous la lettre H du plan n° 2.
5. Sous la lettre I du plan n° 2.
6. Voyez sous la lettre E des élévations.
7. Sous la lettre F de l'élévation n° 1, et la lettre K du plan n° 2.

De ces escaliers, six correspondent aux ouvertures du portique; les autres, celui du centre et les deux des extrémités, sont au-dessous de renfoncements [1] pris aux dépens de la galerie, et occupés par des portions de sieges que l'on croit avoir été la place des magistrats et des officiers chargés de maintenir le bon ordre. Le premier paroît distribué pour servir aussi de dégagement aux gradins élevés au-dessus du portique; et l'on trouve que l'un des deux autres communique, sous le théâtre, à une chambre [2] de forme irréguliere, qui servoit peut-être de prison, puisqu'on y voit encore les restes de crampons de fer propres à attacher des prisonniers.

Le centre de l'hémicycle est, comme on l'a déja dit, assis sur la croupe de la montagne; mais à mesure que celle-ci s'abaisse, les gradins portent sur une base artificielle. La partie antérieure [3] du théâtre, construite de cette maniere, laisse appercevoir les restes de galeries et de chambres voûtées.

Les sénateurs venoient prendre place à l'orchestre, par des passages [4] pratiqués entre le théâtre et le *proscenium*.

Les chevaliers arrivoient, aux quatorze premiers gradins qui leur étoient réservés, par deux vomitoires [5], et par deux escaliers [6] sous le théâtre.

Le peuple avoit pour lui les six portes de la galerie supérieure.

Les femmes, auxquelles étoient vraisemblablement destinés les sieges au-dessus de cette galerie, s'y rendoient par des portes [7] ouvertes dans le mur circulaire, qui couronne l'édifice.

1. Sous la lettre L du plan nº 2, G de l'élévation nº 1.
2. Sous la lettre B du plan nº 1.
3. Sous la lettre H de l'élévation nº 1.
4. Sous la lettre M du plan nº 2.
5. Voyez sous la lettre N du plan nº 2, C du plan nº 1, I de l'élévation nº 2.
6. Sous la lettre O du plan nº 2, K de l'élévation nº 2.
7. Sous la lettre L de l'élévation nº 1, F de l'élévation nº 2.

On remarque encore, dans l'amas de gradins, un assez grand nombre d'ouvertures [1] qui communiquent à une galerie souterraine [2].

Don Emmanuel Marti, doyen d'Alicante, et auteur d'une description du théâtre de Sagonte, à laquelle le P. Montfaucon, et ceux qui ont écrit depuis lui sur le même sujet s'en sont rapportés, regarde ces ouvertures comme autant de vomitoires; nos dessinateurs les considerent ainsi dans leur restauration [3] : pourtant, il ne me semble pas que cette opinion soit bien fondée.

La galerie, grossièrement taillée dans le roc et fort inégale dans sa largeur, n'a dans sa partie la plus étroite que 5 pieds castillans [4], et la hauteur est de 12 pieds. Les ouvertures, especes de tranchées pratiquées dans la masse des gradins [5], et qui seules donnent à cette galerie du jour en très petite quantité, ont toutes également 3 pieds de large, et de longueur plus ou moins, quelquefois jusqu'à 30 pieds, selon que leur issue s'éloigne de la ligne irréguliere de la galerie. Cependant on n'avoit assujetti, du côté du théâtre, ces ouvertures à aucune symmétrie, ni de hauteur ni de position; l'une porte sur un rang de gradins, et celle à côté sur un autre; celle-ci est plus près, celle-là plus loin des lignes des escaliers; quelques unes ont jusqu'à 12 pieds de haut, tandis que d'autres présentent à peine une ouverture de 5 pieds, en sorte qu'un homme ne sauroit y passer sans se baisser. Tout cela ne ressemble guere aux avenues d'un lieu public construit d'ailleurs assez régulièrement. J'ajoute que les entrées, au nombre de douze que j'ai comptées plus haut, suffisoient à l'affluence des spectateurs. Pourquoi donc cette galerie? peut-être elle

1. Sous la lettre P du plan nº 2.
2. Sous la lettre D du plan nº 1.
3. Sous la lettre M de l'élévation nº 1.
4. Le pied castillan est égal à 11 pº 2 lig. du pied de France.
5. Sous la lettre E du plan nº 1.

servoit à l'écoulement des eaux, ou bien pour la visite et l'entretien des constructions; peut-être elle fournissoit des courants d'un air rafraîchissant, nécessaire sous un ciel plus ardent encore que celui de Rome. Dans ce cas les ouvertures que l'on prend pour des vomitoires, n'étoient que des soupiraux percés dans l'élévation verticale des gradins sans interrompre leur continuité. Le temps aura fait crouler ces portions de siege évidées et sans appui. Quoi qu'il en soit, l'opinion la moins vraisemblable touchant ces excavations irrégulieres, me paroît être celle émise par le doyen Marti.

D'autres auteurs ont pensé que de petites chambres closes de toutes parts, dont on remarque les traces [1] sous le *postscenium*, renfermoient des vases d'airain pour propager la voix des acteurs; cela n'est guere vraisemblable non plus. Cette place n'est pas celle que Vitruve assigne aux vases acoustiques, que lui-même ne connoissoit que par tradition. De son temps il n'y en avoit dans aucun théâtre à Rome, sans doute on en avoit reconnu l'inutilité. Il paroît que la nature des matériaux, et la disposition circulaire des théâtres anciens, favorisoient assez d'elles-mêmes la propagation des sons. Le doyen E. Marti, et d'autres à son exemple, ont récité, sur le *proscenium* de Sagonte, des vers qui ont été très bien entendus de tous les points du théâtre, malgré l'état de ruine des parois. Tout porte à croire que ces petites chambres ne sont que les intervalles laissés à dessein pour économiser les matériaux, entre les parties de construction forte destinées à soutenir la plate-forme du *postscenium*. Les monuments qui nous restent des anciens n'ont point été, pour la plupart, observés avec assez de soin.

1. Sous la lettre F du plan nº 1.

PLANCHE C

Vue générale de Sagonte.

Cette vue, prise sur la rive gauche de la riviere appelée, autrefois, Pallantia, et aujourd'hui, *Rio de Murviedro*, nous fait voir Murviedro dans un assez grand éloignement, qui n'empêche pas toutefois de bien distinguer les principaux objets.

Sur la rive droite de la riviere, les restes du cirque, et, successivement, les plantations et les jardins en avant de la ville, la masse des maisons d'habitation et des édifices modernes, la montagne, la grande ruine du théâtre, puis celles de la place d'Anjou, de la place de l'Écho, de la tour d'Hercule; et enfin, au sommet de la montagne, la citadelle, d'où la vue s'étend sur la mer.

PLANCHE CI

Plan général de Murviedro, l'ancienne Sagonte.
Explication des renvois du plan de Murviedro.

A. Place de la tour d'Anjou.
B. Place de l'Écho.
C. Tour de la Monnoie.
D. Porte et tour de Mahomet.
E. Tour d'Hercule.
F. Tour sans nom.
G. Tour de saint Pierre.
H. Citerne, ouvrage des Romains.
I. Chapelle et bâtiment de l'ermitage sur la place de l'Écho.
K. Restes d'un temple de Diane.
L. Autres restes d'un temple ou d'un forum.
M. Porte de l'Écho.
N. Grottes taillées dans le roc par les Romains.
O. Ermitage abandonné.
P. Citerne des neuf piliers.
Q. Porte et tours de construction arabe.
R. Porte des trois Châteaux.
S. Mur de construction antérieure au temps des Romains.
T. Autres constructions semblables aux précédentes.
U. Restes de constructions romaines.

X. Constructions romaines.
Y. Restes de citernes.
Z. Autres ruines romaines.
N° 1 et 2. Le grand théâtre antique.
3. Une église succursale.
4. Une chapelle.
5. Autre chapelle sous l'invocation de saint Michel.
6. Autre église succursale sous l'invocation de saint Roch.
7. L'église paroissiale.
8. Ancien hôtel-de-ville.
9. Place du Marché.
10. Les boucheries.
11. Le Marché au poisson.
12. Le Marché aux grains.
13. Restes de bains arabes.
14. Abreuvoir de construction arabe.
15. Prisons publiques.
16. Oratoire particulier.
17. Monastere de religieuses.
18. Canal pour l'arrosement des terres.
19. Tour et porte arabe.
20. Nouvel hôtel-de-ville non terminé.
21. Cimetiere.
22. Chapelle du cimetiere.
23. Place saint François.
24. Couvent de saint François.
25. Couvent de la Trinité.
26. Cirque antique.
27. Porte du cirque.
28. Moulin.
29. Autre moulin.
30. Fragment de muraille antique.
31. Pont antique.
32. Autres restes d'un pont antique.
33. Pont moderne en bois.
34. Distillerie.
35. Chemin de Barcelone.
36. Chemin de Valence.
37. Citerne publique.
38. Église succursale sous l'invocation du Sauveur.
39. Canal pour l'arrosement des terres.

40. Jeu de paume.
41. Citernes publiqués.
42. Bureau de poste.
43. La grande rue.
44. Chemin hors la ville.
45. Aqueduc antique.
46. Chemin montant à la citadelle.

PLANCHE CII

Vue générale du théâtre de Sagonte.

Cette vue des ruines du théâtre de Sagonte, telles qu'elles existent encore aujourd'hui, est prise sous l'angle que forment, à droite du théâtre, les constructions du *postscenium*. De là le spectateur distingue assez bien, dans l'amas des gradins applanis par le temps et les décombres, la trace des escaliers, et les restes de la galerie et du mur circulaire qui tenoient ensemble lieu du portique en usage aux théâtres de Rome. En rapprochant de cette vue perspective le plan et les élévations géométrales, on reconnoît une des portes qui devoit conduire à l'orchestre, l'ouverture de l'un des vomitoires destinés aux chevaliers, plusieurs des ouvertures qui communiquent à la galerie taillée dans le roc, l'ouverture du cloaque, le *postscenium*, et le peu qui reste du *scenium*. Cette estampe donne une idée assez exacte de l'effet de ces ruines, et de leur contraste pittoresque avec les demeures des habitants actuels.

PLANCHE CIII

Plans et coupes du théâtre de Sagonte.
Explication des renvois du plan n° 1.

A. Intérieur de la galerie ou portique.
B. Chambre que l'on croit avoir été une prison.
C. Vomitoires.
D. Galerie pratiquée dans le roc.
E. Tranchées de la galerie dans le roc.
F. Partie de construction du *postscenium*, que quelques auteurs ont prise pour des chambres destinées aux vases acoustiques.
a. Divers escaliers pratiqués sous le théâtre.

b. Ouvertures qui donnent le jour à diverses pieces sous le théâtre.

c. Issue de la galerie taillée dans le roc.

d. Portes extérieures de la galerie ou portique.

e. Ouvertures assez semblables à des portes.

f. Murs pour retenir les eaux de la montagne.

g. Arrachements du mur du *proscenium*.

h. Conduit du cloaque qui recevoit les eaux de pluie tombées dans le théâtre.

i. Dépendances du théâtre.

Explication des renvois du plan n° 2.

A. Galerie ou portique.

B. Gradins au-dessus du portique.

C. Orchestre.

D. Degrés pour placer les sieges de l'orchestre.

E. Le *proscenium*.

F. Le *scenium*.

G. Le *postscenium*.

H. Vestiges que l'on suppose provenus du mouvement des grues pour exécuter les vols.

I. Vestiges que l'on croit ceux des machines appelées *periactous*. Ces machines, placées derriere les trois portes de face du *scenium*, portoient et présentoient, selon le besoin, les trois sortes de décoration en usage sur les théâtres anciens.

K. Les escaliers sur le théâtre.

L. Places des magistrats.

M. Entrées de l'orchestre.

N. Vomitoires.

O. Escaliers sous le théâtre, pour arriver aux gradins destinés aux chevaliers.

P. Soupiraux ruinés, ou ouvertures de la galerie taillée dans le roc.

a. Escaliers pour arriver à diverses distributions sous le théâtre.

b. Soupiraux ruinés qui donnoient du jour à diverses pieces sous le théâtre.

Le plan d'un théâtre ancien, composé de larges massifs de construction, seroit de peu de ressource pour l'intelligence des détails du monument. Les deux gravures que nous donnons ici, sous le titre de plans n° 1 et n° 2, doivent être considérées, la premiere, comme une coupe horizontale prise à diverses hauteurs de la moyenne région du

théâtre, pour indiquer ses distributions intérieures, et particulièrement cette galerie taillée dans le roc, qui est digne de remarque; la seconde, comme une élévation géométrale vue à vol d'oiseau.

Plus haut, sous le titre d'élévations, nous avons placé deux coupes verticales.

Explication des renvois de l'élévation, ou coupe verticale, n° 1.

A. Galerie ou portique.

B. Portes de la galerie, d'où le peuple se répandoit sur les gradins.

C. Gradins, au-dessus de la galerie, destinés aux femmes.

D. Mur circulaire qui couronne le théâtre.

E. Degrés plus élevés que les autres, qui forment la *præcinctio*.

F. Escaliers sur le théâtre.

G. Places des magistrats.

H. Constructions intérieures du théâtre.

I. Vomitoires.

K. Escaliers sous le théâtre, pour arriver aux gradins réservés aux chevaliers.

L. Portes pour arriver sur les gradins, au-dessus du portique.

M. Issues des tranchées qui communiquent à la galerie taillée dans le roc, telles que l'on a cru devoir les supposer dans la restauration.

a. Entrées et escaliers des vomitoires.

Explication des renvois de l'élévation, ou coupe verticale, n° 2.

A. Galerie ou portique.

B. Portes de la galerie.

C. Gradins au-dessus de la galerie.

D. Mur circulaire.

E. La *præcinctio*.

F. Portes pour arriver aux gradins, au-dessus du portique.

H. Constructions intérieures du théâtre.

a. Fragment du *scenium*.

b. Substructions pour l'écoulement des eaux pluviales.

c. Fragment du mur du fond du *postscenium* et de tout l'édifice.

d. Fragment du mur intérieur du *proscenium*.

e. Coupe sur la largeur de la galerie taillée dans le roc.

Dans ces quatre figures, les renvois marqués de lettres capitales sont ceux dont il a été fait usage dans la notice descriptive du théâtre de Sagonte; les autres se rapportent aux objets, en petit nombre, qui méritent d'être remarqués, bien qu'il n'y ait pas eu occasion d'en parler dans la description.

C'est ici, je pense, le lieu de réparer quelques fautes échappées à l'imprimeur et au graveur dans cette description et dans ces figures.

L'échelle commune aux quatre figures de la planche CIII, cotée 80 pieds castillans, est en effet de 160 de ces pieds. Le lecteur doit donc compter deux pieds pour un.

Il faut lire à la note 5, page 84 : *Voyez sous la lettre H des élévations nº 1 et 2*; et à la note 7 de la même page : *Voyez sous la lettre I de l'élévation nº* 1, et non, comme on a mis par erreur, *de l'élévation nº* 2.

PLANCHE CIV

Seconde vue du théâtre de Sagonte.
Vue de la citadelle de Sagonte.

Cette seconde estampe consacrée au théâtre de Sagonte, présente en même temps une vue fort distincte de la ville, bâtie, ainsi que nous l'avons dit, au bas de la montagne sur le penchant de laquelle le théâtre est assis. Le lecteur reconnoît d'abord la grande église, marquée, sur le plan, du nº 7. En se supposant lui-même placé, avec le dessinateur, à quelque distance, à gauche, au-dessus du théâtre, il distingue dans leurs positions indiquées, le couvent de saint François, sous le nº 24, et celui de la Trinité, sous le nº 25 du plan général. Il lui est également facile de reporter sur les plans du théâtre, la grande masse de construction à gauche de l'estampe, et celle dépendante du *scenium*.

Entre les restes du *proscenium* et ceux du théâtre, est aujourd'hui un chemin sur lequel on apperçoit deux personnages. Ce chemin peut avoir quatorze ou quinze pieds; il est traversé par l'une des portes qui servoient d'entrée aux spectateurs de l'orchestre.

Plus loin, sur la montagne toute couverte de vieux débris, on distingue la citadelle, mélange de constructions romaines, mauresques, et modernes; et de grands amas de ruines, les mêmes peut-être auxquelles Murviedro doit le nom qu'il porte depuis quatorze siecles.

PLANCHE CV

Plan de la place de l'Echo.
Vue de deux temples antiques, sur la place de l'Echo.

La place de l'Écho, située sur un des plateaux de la montagne, mérite aussi une attention particuliere. Dans une étendue de moins de 2500 toises, elle renferme et laisse voir les restes de deux temples antiques; une grande portion de mur et une porte de construction arabe fort singuliere; une citerne de construction romaine, qui a plus de 200 pieds de long sur 25 de large, dont la voûte est soutenue dans toute sa longueur par vingt-trois piliers; et beaucoup d'autres constructions arabes et romaines plus ou moins importantes. Le lecteur s'en figurera d'abord l'ensemble en jetant les yeux sur le plan dont voici l'explication :

Renvois du plan de la place de l'Echo.

A. Grande citerne, ouvrage des Romains.
B. Enceinte d'un temple ou d'un forum.
C. Porte de l'Écho, murs et tour qui en dépendent.
D. Élévation de la porte de l'Écho et de ses dépendances.
E. Restes d'un temple de Diane.
F. Vestiges d'une rigole creusée dans le pavé du temple ou forum B.
G. Constructions romaines creusées en partie dans le roc.
H. Divers restes de constructions romaines.
I. Constructions arabes d'un usage inconnu.
K. Chapelle, logement, jardin d'un ermitage.
L. Restes d'un ancien ermitage.
a. Détails géométraux d'un piédestal à l'entrée du temple ou forum B.
b. Fragment du stylobate, à l'intérieur du même temple.
c. Coupe de la rigole F [1].

Si l'on reporte actuellement la vue sur le dessin pittoresque, on distingue, à droite, l'un des fragments de murs marqués d'un H sur le plan : et devant soi, les soubassements des colonnes du temple de Diane, le nouvel ermitage, et ce qui reste du temple ou forum.

1. Le graveur a distingué, par une différence de taille indiquée au bas du plan, les constructions antiques, arabes, et modernes.

L'étendue de ce dernier monument, qui a 150 pieds de long sur 130 de large, pouvoit, en effet, convenir à un petit forum, et paroît un peu vaste pour un temple, dans une ville de colonie qui n'étoit pas du premier ordre. Le peu qui subsiste de l'édifice, ne suffit pas pour fixer l'opinion, ni même pour fournir à la discussion sur ce sujet de critique.

Le point où le dessinateur a pris sa station ne lui ayant pas permis de représenter la porte et le mur de l'Écho, devant lequel il étoit placé, on a rattaché l'élévation de ce morceau au plan géométral. Quelques fragments dispersés dans cette vue pittoresque sont reproduits plus en grand, et avec tous leurs détails, dans une des planches consacrées à ces sortes d'objets.

PLANCHE CVI

Plan du cirque de Sagonte.
Fragments antiques.

Outre les théâtres destinés aux jeux scéniques, et les amphithéâtres où se donnoient les combats des gladiateurs et les combats d'animaux, les anciens avoient encore les cirques, ou hippodromes, pour les courses de chars, les courses à cheval, les courses à pied, et des especes de combats d'hommes et d'animaux, imitation des chasses périlleuses.

Dans le commencement, l'hippodrome n'étoit qu'une vaste arene préparée au pied d'une colline, d'où un grand concours de peuple suivoit des yeux les chars et les chevaux dans la carriere; puis on éleva une enceinte de charpente et des gradins où les spectateurs, assis plus commodément, voyoient de plus près; et bientôt, on substitua à ces cirques de bois, des édifices réguliers et durables, construits d'après des regles dont on ne s'écarta plus. Les anciens ne cherchoient pas à innover aux choses, quand elles étoient parvenues à un degré de bonté suffisant.

Le cirque avoit la forme d'un fer à cheval très alongé, ou bien d'un carré long dont un des petits côtés seroit remplacé par un arc de cercle. Sur cette partie circulaire, et sur les deux grands côtés, s'élevoient des gradins moins nombreux, mais d'ailleurs de même forme et de même construction que ceux des théâtres. A l'extrémité opposée à la partie circulaire, il y avoit, au-dessus d'une porte principale, une grande tribune pour les magistrats juges des jeux; et,

de chaque côté de la porte, six loges appelées *carceres*, parcequ'on y tenoit les chars enfermés jusqu'au moment où la carriere leur étoit ouverte. Ces loges étoient sur une ligne oblique, et d'une certaine courbure qui faisoit que les chars avoient tous à-peu-près le même trajet à parcourir, à quelque point de la ligne que fût placée la loge d'où ils partoient.

Au milieu, et dans la longueur du cirque, s'élevoit un massif de maçonnerie appelé *spina*, de l'espece de rapport qu'il avoit avec l'arête principale d'un poisson : ce massif, haut de quatre à six pieds, vraisemblablement selon la hauteur du soubassement de l'amas de gradins, étoit isolé de toutes parts; l'espace autour formoit la carriere; à chacune de ses extrémités étoient les bornes entre lesquelles les chars devoient passer. Ainsi, le pourtour de la *spina* déterminoit la mesure de chaque tour de course, quelque fût d'ailleurs l'étendue du cirque.

Comme chez les anciens, la religion se mêloit aux jeux et aux spectacles, la *spina* du cirque servoit aussi à placer les statues des dieux et des héros; des autels, des trépieds consacrés, des simulacres de temples; et toujours un obélisque, à la place, dit-on, d'un mât de vaisseau, qui étoit plus anciennement en usage : on y voyoit aussi des figures de dauphins, et d'autres attributs de Neptune.

Au bas de l'amas de gradins, il y avoit d'ordinaire un canal pour le besoin des hommes, des chevaux, pour arroser l'arene; il servoit aussi à garantir les spectateurs de l'atteinte des animaux. La *spina*, creusée en forme d'auge, tenoit quelquefois lieu de ce canal appelé *euripe*. Au-dehors, les cirques étoient, comme les théâtres, entourés de portiques; mais ces portiques se terminoient, et étoient quelquefois interrompus dans leur longueur, par des avant-corps élevés, en forme de tours, sur la plate-forme desquels on dressoit des trophées.

On comptoit à Rome, du temps des empereurs, quinze de ces vastes édifices; le plus grand avoit, dit-on, au-delà de 2000 pieds de long. Le goût horrible des Romains pour les combats de gladiateurs en avoit fait introduire l'usage dans le cirque, aussi bien qu'à l'amphithéâtre. Il est néanmoins facile de voir que son enceinte disposée on ne peut mieux pour toutes les sortes de courses, ne convenoit bien à aucun autre spectacle.

L'immense terrain que ces monuments occupoient fait qu'il est difficile aujourd'hui d'en dessiner les ruines, ou même d'en suivre les vestiges.

Celui de Sagonte, situé sur le bord de la petite riviere à laquelle Murviedro a donné son nom, est encombré de huit à neuf pieds de

terre couverte d'arbres et de jardinage. Il avoit de large 262 pieds castillans; et de long, vraisemblablement, 1000 à 1100 pieds.

Il reste une portion du grand mur extérieur[1], des substructions, et des constructions hors de terre sur lesquelles portoient les gradins[2]; une porte latérale[3]; et des vestiges, encore reconnoissables, d'une autre porte, au centre de la partie sémi-circulaire[4].

Le grand mur du côté opposé à la riviere, est assez bien conservé; il sert d'appui ou de clôture à des jardins dont les propriétaires donnent quelque soin à son entretien. Une portion de cette construction, dont nous avons dessiné l'élévation[5], forme le soutien d'une terrasse de seize pieds de haut.

Le cirque de Sagonte n'avoit pas de portique extérieur par où les spectateurs se pussent répandre sur les gradins; mais, sans doute, il y avoit de place en place des portes semblables à celle que nous avons remarquée plus haut, et dont nous donnons la vue géométrale sous la lettre A des fragments.

Nous voyons par ce fragment engagé d'un côté dans une construction moins forte que la sienne, mais composée de matériaux antiques[6], et de l'autre dans une construction partie moderne[7], partie composée des débris même du vieux mur, que ce mur avoit 18 pieds de haut, et qu'il étoit surmonté, de place en place, de piédestaux chargés, sans doute, de statues et de trophées. La porte latérale a sept pieds et demi de hauteur sur quatre de largeur. Le seuil semble exhaussé de près de quatre pieds; mais il est vraisemblable qu'autrefois le terrain s'élevoit jusque-là. Aujourd'hui ce mur est baigné dans toute sa longueur par un canal d'irrigation dérivé de la riviere. Rien n'empêche de croire que ces eaux passoient autrefois en dedans même du cirque, et qu'elles formoient l'*euripe*. Dans l'état actuel leur courant est assez fort pour faire mouvoir plusieurs moulins[8].

L'autre côté du cirque, battu par les eaux de la riviere elle-même, est moins bien conservé, on n'y reconnoît plus guere que des substructions. Quelques blocs de pierre, actuellement submergés, semblent

1. Voyez sous la lettre C du plan.
2. Sous la lettre B du plan.
3. Sous la lettre D du plan.
4. Sous la lettre A du plan.
5. Au-dessus du plan.
6. Voyez sous la lettre *a* du fragment A.
7. Sous les lettres *b* et *e* du même fragment.
8. Sous la lettre E du plan.

les restes d'un quai dès long-temps détruit. Les substructions d'un pont [1], sur une greve desséchée, indiquent aussi un changement dans le lit de la riviere. On remarque encore les restes, sans doute moins anciens, d'un pont [2] précisément à l'endroit de la dérivation du canal dont j'ai parlé plus haut.

Voilà, pour la plus grande intelligence des détails de cette ruine, l'explication des renvois du plan que nous mettons sous les yeux du lecteur.

A. Est le vestige de la porte au milieu de l'extrémité sémi-circulaire du cirque.

B. Le mur extérieur, les constructions et les substructions, sur lesquelles portoient les gradins.

C. Canal d'irrigation.

D. La porte latérale et les constructions modernes dans lesquelles elle est engagée.

E. Des moulins à huile et à bled sur le canal d'irrigation.

F. Les vestiges d'un ancien pont.

G. Les restes d'un pont moins ancien.

Explication des renvois de la planche des fragments.

A. L'élévation géométrale de la porte latérale du cirque.

B. Le plan de cette même porte.

C. Fragment d'une statue.

D. Fragments de pilastres.

E. Fragments de colonnes.

Ces fragments, tous de marbre, sont répandus en divers endroits aux environs de Murviedro : plusieurs sont représentés tels qu'ils sont à terre. Pour juger de l'effet de ces deux chapiteaux d'un ordre composite, dont le dessin riche et élégant est une imitation assez heureuse du chapiteau ionien, il faut retourner l'estampe et les dégager, dans la pensée, l'un de l'assise de pierre, l'autre de l'espece de base de colonne sur lesquelles ils sont posés.

Les monuments dont nous venons de parler ne sont point les seuls à Murviedro; à une demi-lieue de la ville, vers le couchant, est un coteau qui domine la riviere; à moitié de sa hauteur, on trouve les ruines d'un aqueduc construit avec une sorte de mortier formé des

1. Sous la lettre F du plan.
2. Sous la lettre G du plan.

pierres tirées du lit de la riviere. La voie de cet aqueduc est parfaitement conservée; elle a deux pieds et demi d'ouverture dans un mur de quatre environ; son élévation a tantôt quatre, six et huit pieds : il monte par diverses sinuosités jusqu'à la tour de saint Pierre dans la citadelle; il seroit possible de le rétablir, et de le rendre à son ancien usage, qui seroit d'une grande utilité à la ville de Murviedro. Au milieu de la citadelle, et dans l'intérieur de la ville, sont plusieurs citernes d'une grande beauté; deux sur-tout sont remarquables, l'une entièrement de construction romaine, l'autre réparée et peut-être même construite par les Maures. La premiere est composée de vingt-deux piliers qui forment autant d'arcades, et supportent deux voûtes en plein cintre; le dessus forme une terrasse : le réservoir est rempli par les eaux pluviales, qui s'y conservent si bien que les habitants vont y laver leur linge de préférence à la riviere, qui seroit cependant plus à leur portée. De la terrasse au-dessus de cette citerne on découvre toute la belle plaine du royaume de Valence, bordée d'un côté par la mer, de l'autre par les montagnes. L'autre citerne connue sous le nom des *nueve pilares*, à cause des neuf piliers qui la soutiennent, est également de construction romaine, mais elle a été fort endommagée par les Arabes; elle a près de cent pieds carrés, et elle est de même formée par les eaux pluviales. Il seroit extraordinaire qu'une ville renfermant un si grand nombre d'édifices n'eût pas un amphithéâtre et plusieurs temples; il paroît qu'il existe des vestiges du premier, et même une arche entiere entre la tête du cirque et le chemin qui conduit à Barcelone : il est à-peu-près semblable aux autres bâtiments de ce genre, mais à peine peut-on le remarquer. Ce que l'on distingue mieux ce sont des bains arabes assez bien conservés, mais qui n'ont rien de plus remarquable que ceux de Valence et de Barcelone, et n'approchent pas des monuments semblables du midi de l'Espagne. Un temple occupoit, dit-on, la place du couvent des Trinitaires, mais il n'en reste aucun vestige important. Plusieurs statues sont incrustées dans les murailles; il en est une, près de la porte Mahoma, que les antiquaires ont prise pour une vestale, mais qui n'est autre chose que la statue d'un jeune homme qui porte la robe virile, et tient au cou la chaîne et la médaille qui marquent son passage dans l'âge de l'adolescence.

Parmi les vestiges curieux de la splendeur de Sagonte, du temps des Romains, il faut compter les vases de terre que l'on y fabriquoit, et qui étoient plus renommés encore que ceux de Tarragone : les fabriques de ces vases remontent aux siecles les plus reculés; plusieurs sont marqués d'inscriptions celtibériennes, et de bas-reliefs semblables

à ceux des médailles inconnues. La plupart nous ont conservé les noms des familles romaines de Sagonte, et dont plusieurs se trouvent également sur des inscriptions, à qui appartenoient les officiers les plus considérables; les plus modernes ont des croix qui prouvent que dans les derniers temps même ils étoient encore en usage. Martial parlant des présents d'un avocat [1] s'exprime ainsi :

Piceno quoque venit à cliente
Parcæ cistula non capax olivæ
Et crasso figuli polita cælo
Septenaria synthesis Sagunti
Hispanæ luteum rotæ toreuma
Et lato variata mappa clavo.

En parlant plus loin des vases d'un certain Euctus :

Archetypis vetuli nihil est odiosius Eucti [2]
Ficta Saguntino Cymbia malo luto.
Sume Saguntino pocula ficta luto [3].

Juvénal ajoute [4] :

Pugna Saguntina fervet commissa lagena.

Pline regardoit les vases des fabriques de Sagonte comme les premiers des fabriques d'Espagne, et les troisiemes de tout l'empire romain : on en trouve de quatre couleurs différentes, rouge, cendrée, jaune tacheté, et blanchâtre de la couleur de la terre même. Les premiers sont d'une espece de terre grise recouverte d'un vernis rouge aussi uni et brillant que la porcelaine, et se conservant sans la moindre altération; les autres sont de la même matiere, mais plus épais, plus grossiers, et d'une préparation moins recherchée. Les rouges et les jaspés servoient aux vases de table, aux assiettes; les autres aux cruches, pots à cuire, et à tous les usages où nous employons les tuiles; et en effet les premiers n'offrent aucune trace de feu, les bas-reliefs sont presque toujours à l'extérieur et les inscriptions en dedans. Plusieurs écrivains espagnols parlent de ces vases, entre autres le

1. Mart., lib. IV, ep. 45.
2. *Id.*, lib. VIII, ep. 6.
3. *Id.*, lib. XIV, ep. 108.
4. Juv., *Sat.* V, v. 29.

fameux Ambrosio de Morales, Florez, et sur-tout le prince Pio, qui en a formé une belle collection rassemblée tant à Sagonte qu'à Alicante, l'ancienne *Lucentum*, et à Elche, l'ancienne *Illici.*

Observations générales sur la ville de Sagonte.

Nos miseræ muros et tecta renata Sagunto.
Sil., lib. XIII, v. 675.

De combien de sentiments divers n'est-on point agité en parcourant les ruines de cette malheureuse ville : du haut de sa citadelle on voyoit jadis l'enceinte immense de ses édifices s'étendre jusqu'à la mer couverte de ses vaisseaux, tandis qu'aujourd'hui quelques malheureuses maisons renferment toute sa population. Cette citadelle qui résista à tous les efforts d'Annibal, et qui vit ses défenseurs préférer la mort à l'esclavage; ces tours menaçantes, ces nobles murailles n'entendent plus que les prieres d'un ermite, ou les pas de quelques voyageurs; mais les enfants de la liberté sont ensevelis sous ces ruines ! leur souvenir glorieux anime ces pierres défigurées; on croit entendre leurs cris triomphants qui s'élevoient du milieu des bûchers, on croit voir errer leurs ombres dans l'enceinte de ces temples : ames généreuses, l'étranger vous invoque au nom de sa patrie, qui lui devient plus chere en ce moment; l'Espagnol s'enorgueillit d'habiter vos nobles demeures, et tous s'écrient avec le poëte qui chanta votre gloire :

Ite, decus terrarum animæ, venerabile vulgus,
Elysium et castas sedes decorate piorum.

Sil. Ital., lib. II, v. 696.

Ce charme que présentent des lieux célebres suffiroit pour en rendre l'aspect intéressant : mais à Sagonte les ruines ont un autre langage; elles apprennent à l'ami des arts le détail de plusieurs monuments qu'il n'a trouvé nulle part aussi bien conservés; elles indiquent à l'observateur curieux le système militaire de défense des anciens Espagnols, des Romains, et des Arabes : les travaux de ces différents peuples se distinguent les uns des autres, et constatent le plus ou le moins de connoissances qu'ils avoient à cet égard. Vers le sud, au-dessus de la grande citerne, on trouve des murailles construites, comme celles de Tarragone, avec d'immenses blocs de pierres posés les uns sur les autres, sans chaux ni ciment, et qui appartiennent à cette architec-

ture primitive sur laquelle on a fait tant de conjectures. Plus loin sont des constructions romaines, situées vers le nord, attenantes aux deux temples : une partie est en pierres taillées en bossages; l'autre, de ce mortier des anciens dont l'usage est perdu. Le seul chemin qui part de la ville aboutit à ce point, et plusieurs des communications jusqu'à la tour d'Hercule sont taillées et voûtées dans le roc même : il est vraisemblable que ces conduits souterrains servoient à soutenir la défense de telle ou telle partie des ouvrages, et pouvoient alors être facilement comblés lorsque l'on étoit obligé de se retirer d'un poste à l'autre. Le reste des ouvrages qui couvrent cette belle position appartient aux Arabes; ils sont construits avec de la terre seulement, et quelques pierres qui paroissent les débris d'édifices plus anciens. La beauté du climat et la rareté des pluies ont préservé cette frêle construction; et on reconnoît parfaitement l'enceinte de la ville du temps des Arabes : à partir de la tour saint Pierre, on la suit par plusieurs angles jusqu'à la prison, où l'on voit encore les restes d'une citerne mauresque construite de tronçons de colonnes, de chapiteaux, et d'autres fragments d'édifices romains; de là elle longeoit le marché, les boucheries, le jeu de paume, et arrivoit en formant plusieurs angles à la porte de la grande rue (Calle mayor), et alloit se terminer par un angle presque droit à la porte des trois Châteaux (Puerta de los tres Castillos), ainsi nommée de trois tours qui l'ornoient autrefois, et qui sont réduites à deux aujourd'hui. Cette enceinte étoit interrompue de distance en distance par de grosses tours qui formoient, comme les bastions, autant de courtines; elle étoit décorée de plusieurs belles portes dont une subsiste encore en parfait état : elle est voûtée en fer à cheval, ou plutôt dans la forme du croissant, ainsi que toutes les portes arabes. Ces tours conservent encore les noms qu'elles portoient sous les Arabes, et une sorte de tradition populaire rappelle également leur origine. « Vous perdez votre temps, nous disoient « des paysans qui nous voyoient dessiner dans ce château; vous « croyez trouver le trésor, mais ne l'esperez pas; d'autres que vous « y ont renoncé : avant que vous ne voyez sortir de cette tour la cou- « leuvre, le taureau, et la jeune femme qui tient le coffre où est le « trésor, vous ne gagnerez rien. »

Du haut de cette citadelle, qui rappelle tant de souvenirs et qui offre tant d'intérêt, on découvre les belles plaines du royaume de Valence; et cette côte jadis si riche et si peuplée, est du moins aujourd'hui encore fertile et riante.

PLANCHE CVII

Vue d'Almenara, prise de la route de Murviedro.

En partant de Murviedro pour visiter les côtes du royaume de Valence, vers le nord, on trouve à une lieue et demie le village d'Almenara, situé au pied d'une montagne assez escarpée, et au milieu d'une campagne fertile. Ce village consiste en quatre cents feux; il est dominé par un ancien château bâti sur le sommet de la montagne, et près des ruines d'un temple de Vénus : au-dessous du palmier est un couvent des dominicains, où sont conservés plusieurs fragments trouvés dans le temple. Ce lieu ressemble aux villages de l'orient, et présente de tous côtés un aspect agréable.

PLANCHE CVIII

Plan du lac d'Almenara.

Ce lac baigne le bas de la montagne où est situé le château d'Almenara et l'ancien temple de Vénus : il a son déversoir dans la mer, et, suivant la tradition des gens du pays, la mer arrivoit jadis jusqu'au pied de la montagne où étoit vraisemblablement le port de la ville ancienne.

A. Ruines du temple de Vénus à côté de constructions modernes.

Au bord du lac on découvre d'autres ruines qui attestent l'étendue de l'ancienne ville. Le temple dominoit la citadelle, et devoit s'appercevoir de loin dans la mer; il ne consiste aujourd'hui que dans quelques fragments représentés sur la planche suivante.

PLANCHE CIX

Fragments d'un temple près du lac d'Almenara.

AA. Piédestaux des pilastres. Le second sert de base à une croix vis-à-vis du couvent des Dominicains à Almenara.

BB. Projection horizontale des mêmes piédestaux.

C. Bossages dans le style de la maison carrée de Nismes.

D. Base que l'on suppose avoir été celle du stylobate.

EE. Pilastres cannelés.

PLANCHE CX

Vue de l'arc de triomphe et de la ville de Cabanes.

En sortant d'Almenara, et en marchant toujours vers le nord, on trouve une plaine fertile, resserrée entre les montagnes et la mer. A quatre lieues environ, l'on traverse la riviere nommée *Mijarès.* Des vestiges d'une voie romaine, et des fragments de quelques constructions du même temps, attestent le séjour que les conquérants de l'ancien monde ont fait dans ces contrées. A deux lieues au-delà du Mijarès, et en suivant toujours la même direction, les montagnes se rapprochent de plus en plus de la mer, et finissent par s'élever perpendiculairement sur le rivage vers l'endroit nommé *Benicasi.* Cette chaîne sauvage et aride est fameuse pour avoir servi de repaire aux pirates pendant le xvi[e] siecle. Les chroniques, et sur-tout les romans du temps, ne citent jamais le *Desierto de las palmas* sans en faire le théâtre de quelque aventure effrayante. Au revers de ce passage difficile, la vue est agréablement surprise en découvrant la petite plaine de Cabanes, au milieu de laquelle s'éleve un monument dont le temps a respecté le caractere. C'est, à en juger par sa forme, un arc de triomphe. On prétend dans le pays qu'il a été érigé en l'honneur de Pompée; mais il ne reste aucune trace qui confirme l'authenticité de cette tradition. Ce qui n est pas douteux, c'est que le monument est de construction romaine, quoiqu'il s'éloigne des proportions ordinairement adoptées dans les ouvrages de cette espece. Il est d'une forme massive, et sans aucun ornement; il consiste en deux pieds-droits posés sur des piédestaux, et surmontés d'une archivolte assez hardie; la courbe en est un peu surbaissée, et affecte la ligne dite *anse de panier;* mais il paroît qu'elle étoit originairement à plein cintre, et que c'est à l'action du temps qu'il faut attribuer l'irrégularité qui s'y fait remarquer. D'ailleurs tout le monument est bâti en belles pierres de taille, sans ciment ni mortier. Il est dessiné du côté qui regarde Costur. On voit à l'horizon la ville de Cabanes, qui se trouve à-peu-près à trois quarts de lieue de distance vers le midi.

Tous les détails de ce monument ont été mesurés avec soin, et rapportés exactement dans l'élévation géométrale qui se trouve au bas de la vue perspective.

PLANCHE CXI

Vue de Villafames.

En quittant à Cabanes les bords de la mer et la direction du nord, pour se porter au couchant, on trouve, à deux lieues environ, Villafames. Cette petite ville, située à mi-côte d'une montagne garnie d'oliviers, et dominant une plaine fertile, présente à l'œil un aspect riant. Mais ces sortes de positions, agréables pour le voyageur qui les regarde en passant, sont rarement commodes pour les habitants du pays : il est ordinaire d'y manquer d'eau, ce premier élement des besoins de la vie. La plupart des villes bâties dans le moyen âge sont assises, comme celle-ci, sur des emplacements d'un accès difficile. Dans ces temps de barbarie, on commençoit, avant tout, par se mettre en sûreté, et l'on sacrifioit à cette considération tous les autres avantages qui résultent du voisinage des eaux, de la fertilité des vallées, des faciles communications de la plaine, etc. Une hauteur que l'on couronnoit de murs, dans l'enceinte desquels on élevoit encore un donjon pour surveiller à-la-fois tous les alentours, telles sont à-peu-près l'assiette et la disposition générale des villes de ce temps. Villafames fut une des premieres que D. Jayme I[er], roi d'Aragon, reconquit sur les Maures au XIII[e] siecle. Les montagnes que l'on voit derriere la ville sont l'extrémité orientale de la grande chaîne qui sépare le nord du midi de l'Espagne. A peu de distance de Villafames un intervalle étroit entre deux d'entre elles porte le nom de *Brêche de Rodomont*.

Si l'on se dirige vers le midi, l'on entre et l'on s'enfonce de plus en plus dans les montagnes. Le pays devient encore plus difficile, et ce n'est qu'après une marche pénible de plusieurs lieues à travers des montagnes arides et escarpées, au milieu desquelles la fertile vallée de Ségorbe est le seul délassement réservé au voyageur, que l'on arrive à Chulilla, dont la vue représentée dans la planche suivante donnera une idée de l'austere inégalité de cette contrée.

PLANCHE CXII

Vue de Chulilla.

Cette petite ville est bâtie sur la pente d'un rocher couronné de vieilles constructions moresques : du côté opposé, le même rocher s'éleve à pic sur la Turia, qui porte en cet endroit le nom de *Rio Blanco*.

Les efforts qu'a faits cette riviere pour se frayer un passage à travers des roches si dures offrent un spectacle moins curieux encore pour le peintre que pour le naturaliste. Sous ce double rapport, le *saut* ou cascade de *Chulilla* est un des phénomènes les plus remarquables que l'on puisse rencontrer.

PLANCHE CXIII

Vue du saut de Chulilla.

Les eaux du *Rio Blanco*, ainsi qu'on vient de le dire, se sont creusé un lit profond dans les sinuosités des montagnes calcaires qui entourent Chulilla; mais à chaque instant repoussées par l'obstacle, on les voit revenant presque sur elles-mêmes, et comme forcées de prolonger leur cours entre ces murailles immenses, d'où il semble qu'elles ne puissent s'échapper. Elles ont cependant vaincu l'obstacle en un endroit nommé *salto de Chulilla*, cascade moins étonnante par sa hauteur que par l'escarpement des deux bords entre lesquels elle se précipite, et le peu de distance qui les sépare. Cette brêche a 100 toises environ d'élévation sur à peine cinq de largeur.

A travers quelques romarins et quelques lauriers-roses qui croissent sur ces murs perpendiculaires, on distingue l'épaisseur des différentes couches de pierre qui les composent, et les sillons que les eaux y ont imprimés. Que de siecles il leur a fallu pour achever cet ouvrage ! L'imagination se perd dans des calculs de cette nature, et il faut avouer que nous n'avons ni les forces ni les données nécessaires pour apprécier les seuls monuments qui attestent l'antiquité du globe.

Ce détroit, si l'on peut s'exprimer ainsi, offre un spectacle d'une autre nature, et non moins curieux à l'époque du flottage. Les bois de construction coupés dans les montagnes sont alors abandonnés au courant de la Turia, qui les transporte depuis Moya jusqu'à Valence; mais souvent engagés, à Chulilla, dans les deux bords de la riviere, les madriers s'arrêtent, s'amoncelent, et forment une espece de barriere que l'on ne peut renverser qu'à l'aide de la hache et des cabestans. Cette opération n'est pas sans danger, et elle coûte souvent la vie à des malheureux, qui sont ou entraînés par le courant impétueux dans ces sortes de passages, ou écrasés par la chûte des madriers.

PLANCHE CXIV

Vue pittoresque d'un aqueduc près de Chelves.

A trois lieues à l'ouest de Chulilla, et près de la petite ville de Chelves, se trouve un reste précieux de ces grands ouvrages dans lesquels les Romains ont laissé à la postérité la mesure de leur génie. Je veux parler de ces aqueducs qui signalent presque tous les lieux où ont séjourné les maîtres du monde, et dont le travail est également étonnant, soit qu'ils s'élevent sur des vallées ou qu'ils s'enfoncent dans des montagnes. Celui dont on offre ici la vue participe de ces deux especes de travaux, et c'est avec le plus grand intérêt qu'on en suit les détails dans un espace d'environ deux lieues, sur lequel s'étendent les constructions et excavations dont il étoit composé.

La planche CXIV présente l'aspect du pays dans lequel il est situé. On apperçoit dans l'éloignement quelques arches, et sur le premier plan un pont qui en faisoient partie. Le premier de ces restes est fort dégradé; il ne consiste plus qu'en une arche et trois pieds-droits : mais le second, formant un beau pont de trois arches, est entier, et bien conservé; sa construction est parfaite, comme on peut le voir dans les planches 116 et 117, où il est fidèlement représenté. On distingue encore très bien la voie où l'eau passoit autrefois. La nécessité d'établir la pente a entraîné un travail dont on s'effraieroit même aujourd'hui : l'on a ouvert du haut en bas la montagne, ou plutôt le rocher, jusqu'aux points de nivellement, pour donner le passage aux eaux. C'est un canal à jour de 100 pieds de profondeur sur une longueur de plus de 200. Dans quelques intervalles on a laissé intactes des masses de pierre, comme pour servir d'arcs-boutants, et empêcher que les deux berges de cet abyme ne se renversent l'une sur l'autre. Les coups de marteau sont empreints depuis la base jusqu'au sommet, et il est difficile d'expliquer pourquoi des hommes aussi habiles dans l'art des constructions ont ainsi prodigué inutilement la peine et le temps. Une galerie souterraine de quelques pieds de hauteur eût rempli le même but. Ils ne l'ignoroient pas, puisqu'à peu de distance, et pour continuer ce même aqueduc, ils ont usé de ce moyen plus simple, et par conséquent meilleur. Mais il paroît que les Romains comptoient pour rien le temps et la main-d'œuvre. Il falloit occuper les légions cantonnées dans les pays conquis, et ces grands travaux étoient une ressource toujours prête pour entretenir l'activité du soldat.

On s'est épuisé en conjectures pour déterminer en quel endroit

cet aqueduc portoit des eaux : les uns ont cru que c'étoit à Sagunte. Cavanilles assure que c'étoit à Liria. Mais ces deux villes, considérables au temps des Romains, avoient chacune leur aqueduc, dont la prise d'eau, beaucoup moins éloignée, est bien connue dans le pays. La derniere, dont il sera parlé à la planche 118, est encore entretenue aujourd'hui par le sien.

PLANCHE CXV

Plan et détails géométraux de l'aqueduc de Chelves.

A. Partie d'aqueduc distant de Chelves d'environ une demi-lieue. Il n'en reste que trois piles.

C. Projection horizontale de ces trois piles.

B. Élévation du pont de trois arches.

D. Chûte d'eau de la riviere.

EE. Plan du pont et de la voie des eaux. Elles venoient de Chelves par la partie à gauche du spectateur, et s'enfonçoient dans la montagne par l'angle formé à l'autre extrémité du pont.

aaa. Parties de l'aqueduc.

bb. Partie où les deux bords entre lesquels couloient les eaux sont taillés à pic.

c. Espece de tasseau ou d'appui ménagé entre les deux berges pour empêcher qu'elles ne se renversent l'une sur l'autre.

d. Galerie qui traverse l'intérieur de la montagne.

PLANCHES CXVI ET CXVII

Détails pittoresques de l'aqueduc de Chelves.

(Voyez la planche CXIV.)

PLANCHE CXVIII

Nymphée de Lyria.

Cette fontaine ou nymphée, qui est à une demi-lieue de Lyria, a été tellement dégradée par le temps, qu'on a bien de la peine à y reconnoître une antiquité romaine. Il est cependant peu de monuments dont l'origine soit mieux constatée. Une inscription, qui étoit restée sous l'eau, et que l'on y a trouvée vers le milieu du siecle der-

nier en faisant quelques réparations à la fontaine, atteste que les habitants de la ville de Lyria firent élever cette construction à leurs frais, et que Sertorius et sa femme y avoient contribué.

Cette précieuse inscription, que l'on trouvera à la fin de la description du royaume, fut placée dans l'église de la Sangre, paroisse de Lyria, où elle est encore aujourd'hui. L'état de négligence dans lequel les habitants modernes de Lyria laissent leur nymphée a d'autant plus lieu de surprendre, qu'ils n'ont pas d'autre eau que celle qui en provient. La source sort de terre, brillante et limpide comme le crystal : elle est si abondante, qu'après avoir fourni à la consommation domestique de la ville, elle suffit encore à arroser les champs et à faire tourner plusieurs moulins. L'aqueduc qui la conduit à Lyria est d'une construction peu ordinaire : c'est une galerie souterraine taillée dans le roc, et éclairée d'espace en espace par des soupiraux ou regards qui en marquent la direction à la superficie du sol.

PLANCHE CXIX

Plan de la nymphée de Lyria.

A. Chapelle.

B. Logement de l'ermite.

C. Monastere des religieux. La maison est abandonnée, et tombe en ruines. La communauté s'est retirée à Lyria.

D. Constructions qui conduisent sous terre par un chemin voûté.

E. Muraille qui est au niveau de terre. Sa construction paroît d'une haute antiquité.

F. Nymphée.

G. Lieu où fut trouvée l'inscription qui est maintenant dans l'église de la Sangre à Lyria.

H. Chemin de Lyria.

I. J. K. L. Fragments antiques à Lyria.

PLANCHES CXX ET CXXI

Vue de Porta Cœli, prise des aqueducs.
Vue de Porta Cœli, prise de l'intérieur du bois.

Avant de rentrer à Valence, les voyageurs doivent faire une excursion à la chartreuse de Porta Cœli, située à trois lieues au nord de Lyria. Le pays sauvage et aride que l'on traverse avant d'y arriver

rend plus agréable la surprise dont on est frappé à l'aspect de sa situation, l'une des plus riantes que l'on puisse rencontrer. La planche 120 donnera une idée du premier aspect sous lequel se présente la chartreuse. Elle est bâtie sur une petite éminence, et domine la vallée autrefois nommée Lullen, qui paroît avoir été le lit d'un torrent. Des montagnes couvertes de pins et de lieges l'environnent, et au pied de ces masses imposantes, des arbustes à fleurs croissent parmi les carroubiers qui bordent les possessions cultivées du monastere. Il est difficile de peindre l'impression que fait ce contraste d'une nature fraîche et fertile avec le spectacle de stérilité dont on a été frappé jusque-là. Tout respire dans cette enceinte la paix et le bonheur; tout y donne l'idée de l'opulence agricole, et l'active industrie des solitaires qui l'habitent n'a négligé aucune des ressources que le territoire pouvoit leur offrir. Outre les grains dont leurs granges sont pleines, ils possedent encore une autre source de richesse, un vignoble qui produit le fameux vin dit *de la Cartuxa*, l'un des plus délicats et des plus estimés de l'Espagne. Une carriere de marbre noir, susceptible d'un beau poli, et très recherché dans le pays, est aussi exploitée avec beaucoup de succès par les moines de Porta Cœli. L'intérieur du couvent répond à l'idée qu'en ont donnée ses alentours : on y trouve des cellules très propres, des bâtiments d'une simplicité élégante, des jardins bien tenus; les tombeaux même où reposent les laborieux solitaires qui ont édifié ces demeures et fertilisé la contrée, offrent un aspect d'une beauté particuliere. Ils sont ombragés par des palmiers et des lauriers-roses, et toute idée funebre disparoît quand on respire le parfum des rosiers et des jasmins qui croissent dans cet élysée.

En voyant les solides constructions du monastere, et ces champs fertiles qui l'entourent, on ne peut s'empêcher de penser aux services que les moines ont rendus à l'agriculture dans les temps éloignés. Des marais desséchés, des bois éclaircis, des torrents détournés, des landes fertilisées, des contrées entieres assainies, voilà quels ont été, en général, les premiers fruits de leurs travaux, et le résultat ordinaire de leurs associations : éloignés de tout esprit de systême, ils tenoient de l'habitude la mesure de l'utile, et de l'expérience les moyens de l'obtenir; en outre, la nature de leur institution, l'isolement et le célibat leur interdisant tout intérêt étranger, toute économie personnelle pour l'avenir, ils consacroient, sur-le-champ, à des améliorations toute la partie de leur revenu qui excédoit leur modique nécessaire. Cet emploi d'un capital considérable n'étoit point pour eux l'objet d'un sacrifice, puisqu'ils n'auroient pu en trouver l'usage hors des

applications déterminées par les projets et les réglements administratifs de leur ordre. Ces projets étant ceux de la communauté, la mort de tel ou tel individu n'en pouvoit suspendre l'exécution, et la persévérance augmentoit dans une proportion continuellement croissante les bénéfices d'un plan bien entendu. Quelle différence entre cette culture ainsi perfectionnée par le temps et la pratique, et ces défrichements entrepris de nos jours par des propriétaires *spéculateurs*, pressés de jouir, et fatigant leur fonds pour augmenter tout d'un coup, et sans succès, leur revenu ! Ce n'est qu'à la patience et à l'économie, vertus faciles, peut-être, mais essentielles, qu'il est donné d'augmenter la valeur des fonds territoriaux; et les communautés ont en cela un grand avantage.

Une autre réflexion que fait naître l'aspect de ces retraites religieuses, c'est l'idée de la paix et même du bonheur qu'on doit y rencontrer. Ce charme d'un *repos occupé*, peu apprécié probablement par les solitaires qui n'ont jamais connu que la vie du cloître, doit être bien senti de ceux qui l'embrassoient détrompés des illusions et des vanités du monde. Qu'on se représente, en effet, un être détaché de tous les liens qui font l'intérêt de la jeunesse, arrivé à cet âge où le cœur n'en forme plus, et voyant encore se prolonger devant lui une carriere aride, dont aucune passion ne sauroit plus abréger la longueur! quel sort plus heureux peut-il espérer, que de trouver un état qui lui impose des devoirs, et un asile où l'occupation le préserve de l'ennui et des souvenirs ? Son imagination, qui peut-être l'eût conduit à troubler la société, le porte ici à la servir; et si elle est capable de quelque élévation, sans doute elle prendra son essor sous ces vastes ombrages; elle s'élevera vers une autre patrie, à laquelle elle peut encore aspirer; c'est en quittant ces lieux inspirateurs que le solitaire ira souvent rédiger, dans le calme du cloître, les idées qu'il aura méditées dans le silence des bois. C'est dans des situations pareilles que s'est développé le génie, des Louis de Grenade et des Louis de Léon, les plus grands écrivains de l'Espagne. Telle est la situation morale que nous avons cherché à exprimer dans la planche 121, où deux solitaires, conversant dans les bois qui environnent la Chartreuse, semblent indiquer que l'on n'y peut concevoir que des idées grandes et religieuses, comme le lieu qui les inspire.

Le pays stérile que l'on retrouve en sortant des possessions de la Chartreuse désenchante bientôt l'imagination. On retourne à Lyria, et de-là à Valence, distante de quatre lieues. Là se termine le voyage pittoresque de la partie septentrionale de cette province.

NOTICE SUR LA VILLE DE SAN FELIPPE

Nous avons été forcés de faire le tour de la partie septentrionale du royaume de Valence pour parcourir et embrasser tous les lieux remarquables par leur aspect pittoresque, ou les souvenirs historiques qu'ils retracent à l'imagination. Cette marche nous a engagés le plus souvent dans des chemins difficiles à travers les montagnes. Dans la partie du même royaume qui se trouve au midi de la Turia, le voyage est moins pénible, et la route que l'on suit pour arriver à San Felippe, premiere ville digne d'attention dans cette contrée, est aussi belle qu'intéressante. De tous côtés, des noms et des ruines arabes rappellent à la mémoire les temps chevaleresques, et l'époque la plus brillante peut-être de l'histoire d'Espagne. Le pont de la Veuve, que l'on trouve à quatre lieues de Valence, porte un nom qui excite la curiosité, et l'on a de la peine à retenir ses larmes quand on entend la tradition touchante dont il est le sujet [1]. Un peu plus loin, on traverse le canal du Roi *(acequia del Rey)*, monument remarquable du XIIIe siecle et du génie de D. Jayme-le-Conquérant, dont tous les pas étoient marqués par des victoires et des travaux utiles. Enfin, après avoir passé par Alcira, chef-lieu d'une des contrées les plus industrieuses et les mieux

1. Ce pont *(el puente de la Viuda)* est de plusieurs arches, et en pierres de taille : il a été construit aux dépens d'une mere, veuve depuis peu de temps; elle étoit sortie pour aller chercher quelque consolation auprès de ses parents, emmenant avec elle un fils unique qui lui restoit. Une crue d'eau, qui survint inopinément tandis qu'ils passoient à gué la riviere, sépara la mere du fils, et entraîna ce dernier gage de son union. Sa douleur et son désespoir furent extrêmes. Quand le temps eut un peu diminué l'impression de cet affreux accident, elle promit que désormais une autre mere seroit à l'abri d'un semblable malheur, et elle fit construire ce pont de ses propres deniers.

cultivées du royaume de Valence, on arrive à San Felipe, ville située à environ douze lieues au midi de la capitale.

« Qu'on se figure, dit Cavanilles, de belles allées de peu-« pliers, des promenades délicieuses, des rues larges, de vastes « places, de beaux édifices, un peuple industrieux, gai et « souverainement actif, et l'on aura quelque idée de San « Felipe ». Ce tableau, que l'on pourroit supposer flatté par la prévention nationale, est exact; et l'étranger, dont l'œil découvre la situation de cette ville, la verdure qui l'entoure, l'activité qui y regne, en porte le même jugement que le savant Espagnol dont nous avons cité le témoignage. Mais pour peu qu'il se promene aux environs, ou qu'il parcoure ses annales, la fatalité attachée à cette ville fameuse par ses malheurs dans l'antiquité, dans le moyen âge, et dans les temps modernes, mêlera de tristes réflexions au riant spectacle qu'elle présente; et ces bâtiments nouveaux qui s'élevent sur des ruines, ces arbres, ces fleurs qui croissent sur des débris, ne suffisent pas à couvrir la trace des fléaux dont elle a été la victime.

Son origine remonte à une antiquité très reculée. Les Romains, qui l'avoient conquise, la nommerent *Sætabis*. Son sort, qui étoit d'appartenir à tous les conquérants de l'Espagne, la fit passer successivement sous la domination des Goths et des Arabes. Ceux-ci la détruisirent, et la transporterent un peu plus loin au bord des petites rivieres *Montesa* et *Albayda*, et changerent son nom romain en celui de *Xativa*. Elle conserva ce dernier jusqu'en 1706, époque d'un siege mémorable qu'elle soutint avec un courage qui tenoit de la fureur. Ses habitants, à l'exemple des anciens Sagontins, mirent le feu à leurs maisons plutôt que de se rendre. Philippe V, ne pouvant les réduire, acheva la ruine de leur ville, et ne lui laissa pas même son nom. L'on bâtit sur son emplacement une nouvelle ville, qui fut nommée *San Felipe*.

PLANCHE CXXII

Vue générale de San Felippe.

L'espace qui forme le premier plan de cette planche est le sol de l'ancienne *Sætabis*. On trouve encore des vestiges romains sous quelques palmiers que l'on y distingue. A droite on a la vue de San Felippe; à gauche, sur un rocher escarpé, se présentent les ruines de l'ancienne citadelle, représentée avec plus de détails dans la planche suivante 123. A mi-côte est une église nommée San Felix, qui étoit la cathédrale au temps des Goths, et qui est remarquable encore aujourd'hui par six belles colonnes cannelées qui en décorent la face principale. Il paraît qu'anciennement ces colonnes faisoient partie d'un temple, ou de quelque autre monument public. Il en existe à Rome de semblables par la forme et la qualité du marbre, dont la carriere n'est pas éloignée de Valence. Les Romains avoient tiré de l'Espagne, où ils trouvoient une grande variété de marbres, la plus grande partie de ceux que l'on voit encore aujourd'hui dans les monuments dont ils ont couvert l'Italie.

PLANCHE CXXIII

Vue de la porte d'entrée de la forteresse de Xativa, et d'une partie de la ville de San Felippe.

Cette forteresse est bâtie sur une montagne assez élevée, et d'un difficile accès. Les constructions sont en partie l'ouvrage des Goths et des Arabes, qui se servirent des matériaux que les Romains avoient employés avant eux à cette même forteresse. La plupart des ouvrages qui en forment la circonvallation sont enterrés. Ce qui est vraiment de bonne construction se trouve attenant à l'ancienne habitation du gouverneur : ce sont de belles voûtes en pierres de taille, que l'on dit avoir servi de prisons; elles ressemblent beaucoup à celles des bains de Lérida. Au-dessus de la voûte principale s'éleve une tour assez haute et couverte d'une plate-forme d'où l'on découvre un horizon immense. Ces diverses constructions, détruites et relevées plusieurs fois, ont été totalement ruinées par le siege de 1706, et abandonnées il y a environ quinze ans.

PLANCHE CXXIV

Détails d'une mosquée arabe à San Felipe.

Cette mosquée ou chapelle se trouve au rez-de-chaussée de la maison du marquis de Mascarolles à San Felipe. Elle est fort dégradée, et a été détruite en partie. Cependant quelques détails bien conservés méritent encore l'attention des curieux. Au-dessus de la porte, qui a changé de forme, sont deux niches ornées chacune d'une inscription arabe qui s'étend tout le long des jambages et du cintre. Une autre inscription est au-dessous des mêmes niches sur une ligne horizontale, retombant perpendiculairement aux deux extrémités, comme celle de Tarragone que nous avons publiée. La forme des lettres, la maniere fantasque dont elles sont liées, et les dégradations du temps, ne permettent pas de lire en entier ces inscriptions. Voici les seuls fragments qu'il est possible de recueillir. Sur la bande au-dessous des niches :

« Dieu, qui créa les cieux et la terre, a opéré des merveilles éclatantes pour vous..... sur son trône, dans l'obscurité des nuits.....
« Récompense aux serviteurs de Dieu. »

Autour de la niche à droite :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux..... nous promettons..... à celui qui croit en un seul Dieu. »

Autour de la niche à gauche :

« Au nom de Dieu créateur de l'univers..... et le seul maître.....
« rien sans Dieu. »

Ce peu de paroles suffit pour indiquer clairement que cet édifice a été une mosquée; car les Arabes ne donnoient d'autre ornement aux leurs que des sentences du Coran, et des passages à la louange de Dieu, ou bien sur l'excellence de la priere. La forme des lettres indique aussi que cette inscription appartient au ve siecle de la domination des Maures en Espagne, qui correspond au XIIe de l'ere chrétienne.

PLANCHE CXXV

Vue de Montesa.

Le château de Montesa, chef-lieu d'un ordre fondé par Jacques II, roi d'Aragon, en 1319, étoit un lieu si bien fortifié par l'art et par la nature, que les Anglais l'assiégerent vainement en 1706; tout le feu

de leur artillerie ne put réduire cette forteresse, qui se maintint sous l'obéissance de Philippe V. L'église, le cloître, l'ancienne habitation des grands-maîtres, en un mot tous les bâtiments qu'elle renfermoit, avoient ce caractere de force et de solidité qui ne se conservoit plus guere que dans ces constructions monacales. Ce qui achevoit de rendre ce fort si facile à défendre, c'est qu'il étoit assis sur un rocher isolé, que l'art avoit rendu inabordable. En plusieurs endroits l'escarpement de la pierre avoit été formé de main d'homme, et on distingue encore l'empreinte des coups de marteau. Mais cette masse imposante, qui avoit arrêté des armées, n'a pu tenir contre un caprice de la nature : le 23 mars 1748, tout ce qui constituoit cette forteresse a été détruit de fond en comble, en quelques secondes, par un tremblement de terre. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines, sous lesquelles périrent une grande partie des religieux qui habitoient les bâtiments.

Les différents sujets exposés dans les quatre dernieres planches composent à-peu-près tout ce qu'il y a de remarquable dans cette contrée. On est obligé de revenir sur ses pas pour en trouver une autre qui offre des sites et des objets capables d'intéresser. Après avoir remonté jusqu'à Alcira, en passant par San Felípe, on suit la rive droite du Xucar jusqu'aux bords de la Méditerranée. Ce qui reste de remarquable dans le royaume de Valence se trouve sur une ligne parallele, et presque toujours contiguë à la mer, depuis l'embouchure du Xucar jusqu'à l'extrémité méridionale du royaume qu'il arrose.

PLANCHES CXXVI ET CXXVII

Deux vues d'un tombeau antique à Dayemus.

A trois quarts de lieue de Gandia, premiere ville que l'on trouve en côtoyant la Méditerranée au midi du Xucar, est un petit village appelé Dayemus, où l'on voit un reste assez remarquable d'antiquité : c'est un monument sépulcral de construction romaine, d'une belle exécution, et dont la partie inférieure sert de base à une tour bâtie plus récemment.

L'édifice est carré, et comporte différentes dimensions, suivant les différents ordres d'assises dont il est composé. Le côté du carré a 29 palmes de largeur dans les fondations, 25 à la base, et 20 au corps de l'édifice. Deux pilastres de l'ordre corinthien en décorent chaque angle, et le stylobate sur lequel posent ces pilastres est d'un assez

beau caractere. Le corps du bâtiment est masqué en quelques endroits par des murs adjacents; mais la face du midi, représentée planche 126, se découvre en entier. On y voit les restes d'une niche décorée de deux pilastres du même ordre que ceux qui sont aux angles du monument. Au-dessous de la niche on lit cette inscription :

BEBIAE QVIETAE
EX TESTAMENTO SUO.

Sur la face représentée planche 127, la colonne corinthienne est conservée dans toute sa hauteur, et couronnée de son chapiteau, qui est d'un fort bon style. C'est par cette face que l'on peut juger de toutes les proportions de l'édifice, et du soin avec lequel il avoit été construit. Les pierres disposées en bossage peu saillant et artistement travaillé font un effet très agréable.

La porte de l'église se trouve sur cette face, et a le caractere moderne. Entré dans l'intérieur, on voit une banquette en pierre qui regne tout à l'entour de la chambre sépulcrale. La voûte est en bon état, et construite en belles pierres de taille, comme tout le reste. Ce bâtiment, qui appartient au seigneur du lieu, a bien dégénéré de sa premiere destination, puisqu'il sert de prison aux malfaiteurs du village : mais c'est encore un hommage rendu à la solidité des constructions romaines.

PLANCHE CXXVIII

Détails et coupes du tombeau de Dayemus.

A. Face principale. La niche, décorée de deux pilastres, est masquée par un mur moderne : les profils des bases sont très altérés. On ne peut déterminer si cette niche étoit carrée ou cintrée; il est présumable qu'elle avoit servi d'entrée pour placer le sarcophage dans l'intérieur.

B. Face où l'on ne voit qu'un pilastre, celui qui est à gauche du dessin se trouvant aujourd'hui engagé dans un mur. La porte ne paroît point avoir entré dans la construction originaire de l'édifice : il est probable qu'elle a été pratiquée dans des temps postérieurs, lorsque le monument a changé de destination.

C. Coupe verticale du monument.

D. Plan géométral du même.

E. Base et chapiteau des grands pilastres.

F. Base des petits pilastres de la niche.

G. Profil de la table où se trouve l'inscription, et de la base des petits pilastres.

PLANCHE CXXIX

Vue du cap Saint-Antoine.

En suivant toujours les bords de la mer, on trouve, à environ deux lieues de Denia, plusieurs grottes remarquables par leur élévation, leur profondeur, et les stalactites dont la nature les a ornées : on seroit tenté de les comparer, tantôt à celle de Staffa, tantôt à celle d'Antiparos, si l'empreinte des coups de marteau, encore marquée sur la roche, n'annonçoit que l'art a eu quelque part à leur formation. Il paroît que c'est de là que les anciens avoient tiré les matériaux de toutes les villes de cette contrée, et notamment de Denia. La plus remarquable de ces carrieres, devenues grottes par l'effet des travaux du temps, est celle qui est située sous le cap S.-Antoine, et dont cette planche représente l'entrée : sa hauteur est d'environ 50 pieds et sa largeur à-peu-près égale. Des roches énormes tombées de la voûte en obstruent l'ouverture, et avertissent le voyageur que sa curiosité n'est pas sans danger : néanmoins la curiosité l'emporte ordinairement sur la prudence, et l'on s'enfonce avec des flambeaux sous cette galerie souterraine, qui, se divisant en plusieurs branches, forme une espece de labyrinthe, où il seroit très dangereux de pénétrer sans guide. Cette grotte, d'ailleurs, rappelle un peu celles que l'on voit aux environs de Naples, et que Virgile semble avoir prises pour modeles lorsqu'il a peint l'antre de la Sibylle. On en voit plusieurs de la même espece du cap Saint-Antoine au cap Martin, distant d'une lieue, autour d'une baie dont la petite ville de Xabea occupe le fond.

PLANCHE CXXX

Vue de Denia.

La route de Dayemus à Denia est rude et difficile; elle n'offre rien de remarquable que le petit bourg d'Oliva, qui fut la patrie et la résidence du savant Mayans, dont le bon esprit et le zele ont contribué à rétablir un meilleur goût dans la littérature espagnole, au XVIII[e] siecle. La ville de Denia, que l'on trouve à trois lieues environ d'Oliva, se présente sous un aspect imposant; étant bâtie au bord de la mer, et au pied d'une montagne couronnée de vieilles murailles. Malheureusement cet ensemble perd beaucoup à être vu de près, et

l'œil, qui n'y découvre que des ruines, abandonne le champ à l'imagination et à la mémoire, qui en effet y trouvent de nombreux sujets d'intérêt et de méditation. Ces débris de murs circulaires, sur lesquels la mer roule aujourd'hui et dont le sable remplit l'intérieur, furent autrefois l'enceinte d'un port vaste et fréquenté; ces ruines qui couronnent la montagne ont été jadis un temple fameux consacré à Diane : de là l'origine des noms antiques *Dianium* qui fut donné à la ville par les Romains, et *Artemisia* qu'elle reçut des Grecs, parmi lesquels la même déesse étoit ainsi appelée. Ces derniers connoissoient aussi Denia sous le nom d'*Hemeroscopium*, qui signifie, *sentinelle de jour*, parcequ'elle étoit un point de reconnoissance pour les navigateurs qui la découvroient de très loin. Le *Mongo*, montagne distante d'une lieue et demie de Denia, du côté du couchant, se voit de quinze lieues en mer. La tradition rapporte que cette ville étoit florissante avant que les Romains s'en fussent emparés, et qu'elle avoit été bâtie par les Marseillois à l'époque où cette colonie de Phocéens avoit assez rapidement prospéré pour en fonder d'autres. Le fait est qu'une partie des murs, voisins de l'ancien port et flanqués de grosses tours, est encore nommée aujourd'hui, *Quartier des Marseillois*. Les possesseurs successifs de cette ville, Marseillois, Romains, Goths, et Arabes, y ont tous laissé des traces de leur séjour; et un œil exercé reconnoît sous l'herbe, ou le sable qui couvre ces décombres, la trace des différents peuples qui l'ont habitée.

PLANCHE CXXXI

Plan de Denia.

A. Emplacement du *quartier des Marseillois*. Cet espace est entouré de tours rondes et carrées; la muraille qui est sur le bord de la mer est beaucoup mieux conservée que la partie opposée et les faces latérales.

B. Darse. Tout cet emplacement, qui est d'une figure très irréguliere, est planté en vignes.

C. Tour ronde qui défendoit l'entrée de la darse : cette tour est liée à la muraille par les restes d'un aqueduc.

D. Corps-de-garde avec une tour contenant trois canons pour la défense du port.

E. Restes des piles d'un pont dont la construction est du même temps que celle de la muraille.

F. Murs anciens de Denia : ils sont de la même construction que ceux du quartier des Marseillois.

G. Angle où ces antiques débris sont plus élevés que dans la partie F, où ils ne s'élevent gueres que de trois à quatre pieds au-dessus du niveau du sol.

H. Tours qui défendoient autrefois l'entrée du port; elles sont du même temps que les constructions ci-dessus mentionnées.

I. Douane et bureau de santé.

J. Place du faubourg de Denia.

K. Église qui n'est pas terminée.

L. Couvent de saint François, au-devant duquel sont des palmiers et des cyprès.

M. Jeu de paume.

N. Porte de la ville de Denia.

O. Muraille ancienne avec des constructions arabes.

P. Point le plus élevé de la citadelle, où l'on prétend qu'étoit situé le temple de Diane. Le bâtiment qui termine ce plateau est le palais des ducs de Medina Cœli.

Q. Constructions antiques qui semblent avoir appartenu au temple de Diane.

R. Caserne.

S. Magasin à poudre.

T. Statue en marbre plus grande que nature de l'un des ducs de Medina Cœli.

V. Restes d'une église gothique.

X. Trois inscriptions romaines qui appartenoient au temple, et ont probablement été jetées du haut en bas de la montagne.

Y. Lieu où l'on trouve des ossements humains, et qui fut apparemment le cimetiere de l'église ruinée.

PLANCHE CXXXII

Vue de Calp.

A cinq lieues environ au midi du cap Saint-Antoine, on trouve deux endroits très remarquables par leur nom et leur situation, l'ancienne et la nouvelle Calpé, distantes l'une de l'autre d'une demi-lieue. La premiere est située entre deux baies, sur la croupe d'un grand rocher, nommé Hifac, formant promontoire, et s'élevant perpendiculairement d'environ 700 pieds au-dessus du niveau de la mer. On compare ce rocher à celui de Gibraltar avec lequel il a en commun d'être inaccessible : quelques gardes qui l'occupent, tant pour signaler ce qui se passe sur la côte que pour observer les contre-

bandiers, sont obligés d'y monter au moyen d'une corde à nœuds. Calpe, que ce rocher abrite des vents du midi, n'offre plus rien qui puisse donner une idée de ce qu'elle étoit autrefois; quelques ruines, qui portent le caractere gothique, sont éparses sur l'emplacement qu'elle occupoit, et s'étendent dans la plaine qui sépare l'ancienne de la nouvelle Calpé; celle-ci n'est guere qu'un village, et est assise, comme l'autre, au pied d'une montagne qui s'éleve à pic sur le rivage.

Entre les deux promontoires, et au point qui forme le premier plan de cette vue, on trouve, au bord de la mer, des constructions antiques, appelées dans le pays *Baños de la Reyna* (bains de la reine); c'est un carré-long de quatre pieds de profondeur, taillé dans le roc, et divisé en plusieurs compartiments à-peu-près égaux : deux ouvertures, encore existantes, servoient d'entrée et d'issue à l'eau de la mer qui s'introduisoit dans le bassin par un canal taillé dans le roc, comme le réservoir qu'elle remplit encore aujourd'hui de ses eaux. Malgré le nom qu'il porte, nous ne croyons point qu'il ait été un emplacement de bains; il est probable que c'étoit plutôt un de ces viviers que les Romains entretenoient au bord de la mer pour conserver le poisson, et tels qu'on en rencontre en quelques endroits du royaume de Naples, principalement sur la côte qui est vis-à-vis d'Ischia. Un peu au-dessus de ce vivier et sur un terrain plus élevé, on trouve, dans un espace d'environ 400 toises, des restes nombreux de constructions romaines, et des murs rasés presqu'au niveau de la terre, qui ne présentent que la triste idée de ce qu'ils ont pu être autrefois. Cavanilles, qui fit faire des fouilles sur ce terrain, donne les dessins de plusieurs mosaïques assez intéressantes qu'il dit y avoir trouvées : mais soit que nous ayons moins bien cherché que lui, soit que, depuis vingt-cinq ans, les découvertes soient devenues plus difficiles dans un terrain que la charrue nivelle et défigure continuellement, nos recherches ont été à-peu-près infructueuses, et nous n'avons trouvé que quelques fragments de pierre de couleur qui peuvent seulement attester qu'il a existé, dans cet endroit, des ouvrages de l'espece de ceux dont parle Cavanilles.

PLANCHE CXXXIII

Plan des Bains de la Reine.

A: Emplacement desdits bains ou plutôt viviers.
B. Canaux taillés dans le roc, par où entroit l'eau de la mer.

C. Partie de terrain où se trouvent quelques murs antiques élevés depuis un pied de terre jusqu'à trois.

D. Terrain plus bas que le précédent d'environ cinq ou six pieds. C'est dans cette partie que Cavanilles dit avoir trouvé plusieurs pavés en mosaïque.

E. Autres viviers.

F. Pente occasionnée par l'éboulement des terres.

G. Souterrain voûté.

PLANCHE CXXXIV

Tombeau à Villa-Joyosa.

Une demi-lieue avant d'arriver à Villa-Joyosa, petite ville entre Dénia et Alicante, on trouve au bord de la mer cette construction d'origine romaine, et nommée aujourd'hui *Torre san Josef;* c'est un monument carré du même style que celui de Dayemus, ayant de même, à chacun de ses angles, un pilastre d'ordre corinthien, et bâti en pierres d'une belle qualité et fort bien travaillées. La base, formée de quatre marches ou gradins, est parfaitement conservée; mais le corps de l'édifice n'existe que jusqu'aux deux tiers de la hauteur des pilastres, dont les chapiteaux, ainsi que l'entablement, ont été enlevés, et se trouvent épars sur le terrain ou dans les bâtiments adjacents. D'ailleurs ces fragments, dont le travail n'a point reçu sa perfection, annoncent par l'état où ils sont que l'édifice n'avoit point été fini : c'est seulement par l'analogie qu'il offre avec le monument de Dayemus que nous avons jugé que c'étoit un tombeau, car rien dans ses détails ni aux environs n'annonce positivement quelle fut sa destination. Il sert aujourd'hui de grenier et de cave à un meûnier.

PLANCHE CXXXV

Détails et coupes d'un tombeau à Villa-Joyosa.

A. Plan et élévation géométrale dudit tombeau.

B. Chapiteau qui se trouve compris aujourd'hui dans un mur auprès de la porte d'entrée de la basse-cour : il n'est absolument qu'ébauché, et prêt à recevoir les détails de la sculpture.

C. Fragment qui a servi de corniche ou de base à quelque piédestal.

D. Autre fragment qui paroît avoir fait partie de l'entablement de l'édifice.

E. Pierre qui terminoit très probablement le pilastre, et se trouvoit au-dessous du chapiteau.

La voûte en plein cintre qui couronne le monument est en pierres de taille et bien conservée; sa hauteur, depuis le sol où posent les bases des pilastres, est de 21 pieds.

PLANCHE CXXXVI

Vue générale d'Alicante.

On ignore l'origine d'Alicante, et le nom que portoit cette ville dans l'antiquité : les opinions des savants se sont partagées à cet égard, les uns prétendant qu'elle est l'ancienne *Alona*, les autres le *Lucentum* des Romains. Une dissertation fort savante du comte de Lumiares, qui a paru en 1776, jette un grand jour sur cette matiere, et détruit tout-à-fait l'opinion qui plaçoit Alicante sur les ruines de l'ancienne Lucentum; ses recherches l'ont conduit à découvrir son véritable emplacement, qu'il signale ainsi : « A une demi-lieue, au levant du port d'Alicante, on voit une petite baie qui, d'après les vestiges qu'on y trouve, paroît avoir été jadis un port vaste et commode; à peu de distance se trouve une de ces lagunes d'eau douce auxquelles les Valenciens ont conservé le nom arabe d'*albufera ;* celle-ci touche d'un côté à la montagne de San Julian, et de l'autre à un monticule d'où l'on jouit d'une vue délicieuse : c'est sur cette élévation, nommée aujourd'hui *el Tusal de manises*, qu'un grand nombre de débris et d'inscriptions précieuses attestent que fut élevée autrefois la ville de Lucentum ». Rien, en effet, dans l'aspect actuel d'Alicante, ne décele une origine ancienne : toutes les constructions participent du caractere de l'architecture espagnole moderne, et les plus anciennes ne paroissent pas remonter au-delà du XVIe siecle, époque à laquelle la bonté de la rade d'Alicante engagea plusieurs négociants du pays à s'établir dans ce lieu qui étoit fort peu considérable auparavant.

Située entre des montagnes et la mer, la ville d'Alicante offre de ce dernier côté un aspect agréable. La masse imposante des maisons qui bordent le rivage, l'élégante architecture de quelques uns de ses édifices publics, le mouvement continuel des vaisseaux qui viennent enlever les produits de son territoire, et cette montagne du château qui s'éleve comme une pyramide à l'une de ses extrémités, forment un spectacle aussi riche que satisfaisant. Mais si l'on veut jouir d'un coup-d'œil plus varié encore et beaucoup plus étendu, il faut gravir

cette montagne jusqu'à son sommet; on parvient alors, par des sentiers assez difficiles, au vieux château qui le couronne, et qui est resté en ruines depuis le siege qu'il soutint, en 1708, contre les troupes de Philippe V, commandées par le chevalier d'Asfeld, qui l'emporta après en avoir fait sauter une partie. De là on embrasse un horizon immense; l'on découvre à ses pieds la ville entiere; au levant, la mer aussi loin que la vue peut s'étendre; au nord, la plaine d'Alicante terminée par le Cabeso, d'où les montagnes, s'étendant à l'ouest et au sud-ouest, forment les limites de la contrée. En descendant de la montagne du château, on observe avec effroi qu'elle se mine journellement du côté où elle est baignée par la mer, et l'on apprend qu'il s'en détache de temps en temps des parties de rocher, dont la chûte doit être un sujet de crainte continuelle pour la ville.

PLANCHE CXXXVII

Vue de la rade d'Alicante.

Cette rade vaste et très fréquentée, quoique peu profonde, est formée par les caps de la Huerta et de san Pablo : il y entre tous les ans huit ou neuf cents navires de diverses nations, qui échangent les produits de leur sol ou de leurs manufactures, contre les richesses territoriales d'Alicante et de ses environs, dont l'exportation est évaluée, année commune, à 180,000,000 de réaux, ou 45,000,000 de notre monnoie. A l'extrémité d'un môle, qui avance de la ville dans la rade, est placée une batterie assez formidable. Si on exécutoit le projet formé par le gouvernement espagnol relativement à la défense de cette baie, et indiqué dans le plan suivant, elle deviendroit aussi respectable qu'elle est sûre et commode.

PLANCHE CXXXVIII

Plan d'Alicante.

1. Muraille qui servoit jadis d'enceinte à la place.
2. Enceinte actuelle formée par les Anglais au commencement du XVIII[e] siecle.
3. Château.
4. Entrée.
5. Chemin du château.
6. Batterie de la porte de la Plaine.

7. Porte de la Reine.
8. Porte de la Plaine.
9. Tour des Capucins.
10. Porte ou portail des Capucins.
11. Porte de Elche.
12. Tour de san Bartolomé.
13. Batterie de la place de Elche, avec la douane projetée.
14. Porte neuve de la mer.
15. Tourelles de Notre-Dame du Mont-Serrat.
16. Môle tel qu'il existe aujourd'hui.
17. Port et batteries projetées.
18. Lazaret et bureau de perception des droits.
19. Batterie, nommée de san Felippe, à l'extrémité du môle.
20. Plate-forme de santa Barbara.
21. Tour de saint Sébastien.
22. Porte neuve de la vieille ville.
23. Vieille ville.
24. Ermitage de sainte Anne.
25. Sortie vers la campagne.
26. Chemin de la santa Faz (sainte Face).
27. Rue de santa Ana.
28. Rue del Socorro.
29. Ermitage del Socorro.
30. Voûtes creusées dans le roc.
31. Magasin à poudre.
32. Rue de Villa-Vieja.
33. Place de Ramiro.
34. Paroisse de santa Ana.
35. Place de santa Maria.
36. Porte de Terrisa.
37. Place de la Sangre.
38. Rue de la Bourse.
39. Rue des Cavalleros.
40. Rue des Tonneliers.
41. Rue de la Paulme.
42. Rue del Pistigo.
43. Rue de la Muraille.
44. Place de la mer, ou promenade du pavé.
45. Hôtel-de-ville.
46. Place de la Poissonnerie.
47. Boucheries.

48. Rue de Avella.
49. Grande rue (calle mayor).
50. Galerie de Amaldo.
51. Marché aux Fruits.
52. Rue de la Esperanza.
53. Rue de la Fontaneta.
54. Rue de la Vierge de los Angeles.
55. Rue del Muro.
56. Rue del Vall.
57. Couvent de Capucines.
58. Église collégiale de san Nicolas.
59. Rue de Bonayre.
60. Hôpital de san Juan de Dios.
61. Couvent des religieuses de la Sangre.
62. Rue del Lobo.
63. Rue de san Augustin.
64. Couvent de san Augustin.
65. Rue de l'Hôpital.
66. Rue de Labradores.
67. Rue de san Josef.
68. Rue del Empedrado.
69. Rue de la Broza.
70. Rue de san Roque.
71. Petite place de la fuente nueva.
72. Rue de Bale.
73. Rue du portail des Capucines.
74. Rue del Angullo.
75. Rue des Alpargateros.
76. Place del Carmen.
77. El Carmen.
78. Rue de Serda.
79. Rue del Carmen.
80. Rue del santo Cristo.
81. Place de san Cristoval.
82. Place de santa Cruz.
83. Place et rue de san Vicente.
84. Faubourg de santa Cruz.
85. Rue de san Roque.
86. Rue de san Gines.
87. Tour de la Ampalla.
88. Quartier de Cavalerie.

89. Rue de san Nicolas.
90. Maisons de Morello.
91. Chemin neuf (camino nuevo).
92. Place de san Anton.
93. Place de santa Teresa.
94. Rue de san Vicente.
95. Faubourg de san Anton.
96. Hôpital.
97. Notre-Dame de la Miséricorde, et fabrique des cigarres.
98. Faubourg de san Francisco.
99. Rue des Théatins.
100. Rue de san Francisco.
101. Place de las Barcas.
102. Palais du Roi.
103. Porte de san Francisco.
104. San Francisco.
105. Porte del Babel.
106. Bastion de san Carlos.
107. Alameda.
108. Terres en friches.

A. Ravin de san Carlos.

B. Ravin de *las Rejas* qui s'étend jusque dans la ville.

C. Conduit qui reçoit les eaux de différents quartiers et de la montagne du château, se dirigeant principalement par la rue des *Labradores*.

D. Autres égouts des rues et de toutes les issues des boucheries.

E. Conduit qui reçoit les eaux de la montagne du château.

F. Égout construit par le gouverneur don Francisco Pacheco, pour recevoir les eaux et immondices de la vieille ville, de la place de Ramirs, et de la porte de Terrisa.

G. Ravin de Boniver.

H. Ermitage de san Blas, et bâtiments contigus.

PLANCHE CXXXIX

Aloès.

L'aloès *(pita* ou *opuntia)* croît en Espagne à une hauteur prodigieuse; on en voit quelques uns de 20 et 25 pieds de hauteur. Cette plante sert ordinairement de clôture aux héritages; les habitants en font différents ouvrages, et de fort bons cables pour les navires.

PLANCHE CXL

Palmier à sept branches.

Le territoire d'Alicante produit à la fois les arbres de l'Europe et les plantes équinoxiales. Les palmiers y acquierent un développement singulier : dans un jardin, aux environs de cette ville, on remarque un de ces arbres qui ressemble au chandelier à sept branches de Jérusalem que l'on voit représenté sur l'un des triomphes de Titus. M. de l'Asterie, voyageant en Espagne, voulut en faire l'acquisition pour le cabinet d'Histoire naturelle de Paris.

NOTICE SUR LA VILLE D'ELCHE

Elche, autrefois *Illici*, est une des plus anciennes villes de l'Espagne : sa situation, au milieu d'une contrée où l'on retrouve une infinité de traces du séjour des Romains, a été un sujet de contestation parmi les savants; la seule certitude que l'on ait acquise, c'est qu'*Illici* fut colonie romaine. A juger de son importance par l'influence qu'elle paroît avoir eue sur la contrée qui l'environne, l'on ne peut douter qu'elle n'ait occupé, dans ces temps reculés, un rang beaucoup plus considérable que celui dont elle jouit aujourd'hui. Le golfe auquel Alicante donne maintenant son nom portoit jadis celui de *Sinus Illicitanus*. L'itinéraire d'Antonin place *Illici* sur le chemin d'Hercule, qui, partant d'Italie et passant par les Gaules, aboutissoit à Cadix, après avoir longé la Méditerranée. Ptolomée fait mention du port d'*Illici*, qui étoit situé à une lieue de cette ville; le géographe de Nubie parle de ce même port, qu'il nomme *Portus Venustus;* et la preuve que cet emplacement dut être considérable au temps des Romains, c'est qu'ils avoient fait un chemin exprès pour établir la communication entre lui et Carthagene. Il existe encore quelques restes de ce chemin, que les gens du pays appellent *el camino de los Romanos.*

Elche posséda un siege épiscopal pendant tout le temps que dura la domination des Goths; ce siege se maintint même encore sous celle des Arabes : il ne fut détruit, comme tous ceux de l'Espagne méridionale, qu'après la fameuse bataille d'Uclès, gagnée sur les Chrétiens par les Almoravides en 1108. Enfin Elche, après avoir subi toutes les révolutions dont l'Espagne a été le théâtre dans l'antiquité et le moyen âge, fut donnée par Ferdinand-le-Catholique au marquis de Cardenas, dont les descendants l'ont possédée jusqu'à ce jour.

PLANCHE CXLI

Vue d'Elche prise de la forêt de palmiers.

On distingue la ville d'Elche à travers les palmiers dont son territoire est couvert : ces palmiers y sont en si grande quantité que la contrée a l'air d'une forêt de l'orient; les champs en sont entourés, et leur fruit est la principale richesse du pays. Ce spectacle nouveau pour des habitants du nord de l'Europe excite vivement l'attention du voyageur; l'on se croit un moment transporté dans les plaines de Syrie, ou sur les bords du Delta. Malheureusement il en est de ce tableau comme de tant d'objets, qui, pris en masse et de loin, en imposent à des yeux peu exercés; l'imagination se refroidit à mesure que l'on distingue les détails. Elche, quand on la voit de près, est une ville sans intérêt, et peut-être le séjour le plus triste de l'Espagne.

PLANCHE CXLII

Intérieur d'une auberge du royaume de Valence.

La plupart des auberges en Espagne sont des especes de *caravansérails*, où l'on ne trouve qu'un abri contre les injures du temps, mais aucune ressource pour les besoins de la vie. Un enfant se présente à vous en entrant avec un panier, et vous offre d'aller vous acheter le pain, la viande, le riz dont vous avez besoin : il se passe ainsi plusieurs heures avant que le voyageur ait pu manger et se reposer de ses fatigues. Si quelque chose peut en attendant le distraire, c'est le mouvement qui a lieu dans cette sorte d'habitation : là ce

sont des moines qui prient, des femmes qui préparent le souper, des soldats qui racontent leurs aventures; le plus souvent de pauvres étudiants qui chantent sur la guitare des boleros, et à qui quelques voyageurs font partager leur souper. Pendant ce temps le maître de l'auberge, peu curieux de ce que font ses hôtes, se couche et s'endort dans le coin de la cheminée, la meilleure place de ce réduit, et qu'il ne consentiroit à céder à personne : il est représenté sur cette planche. La cuisine est à la fois un salon de compagnie, une table d'hôte, une salle de concert, souvent une écurie. Cette planche donne l'idée de l'aspect que présentent la plupart des auberges de l'Espagne à sept heures du soir : on y distingue les costumes du royaume de Valence et de quelques habitants de la Catalogne.

PLANCHE CXLIII

Inscriptions du royaume de Valence.

Nº 1. « Marcus Sempronius, en son nom, et Marca Sempronia, au nom de son fils, ont rétabli de leurs propres deniers la halle tombée de vétusté, et ont placé à l'usage du public des tables de pierre ». Cette inscription est d'un beau travail.

Nº 2. Il faut lire : *Diis manibus Alfius Zosimus annorum quinquaginta quinque hic situs est homo optimus hic situs est, sit tibi terra levis, Ulpia Mirine annorum quadraginta quinque hic sita est, mulier optima, sit tibi terra levis.* Ces deux personnages étoient vraisemblablement affranchis, et Grecs de nation, à ce qu'on peut conjecturer par leur nom. L'inscription se trouve à Villa-Joyosa, à la porte de la paroisse.

Nº 3. *Privativa Calpurnianæ hic sita est.* Cette inscription a été trouvée près de l'arc de triomphe de Cabanes.

Nº 4 et 5. Inscriptions sépulcrales votives, qui n'ont rien de bien remarquable.

Nº 6 et 7. Inscriptions relatives à plusieurs citoyens de Sagonte qui avoient occupé différents emplois sous le regne de Tibere.

Nº 8. Les lettres de cette inscription et les noms qu'elle contient feroient croire que les personnages sont d'origine grecque. Cette inscription, qui se trouvoit à Costur, a été publiée par Cavanilles, mais avec moins d'exactitude.

N° 9, 10, 14, 15, 16 et 17. Toutes ces inscriptions, la plupart en langue celtibérienne, se trouvent à la maison-de-ville de Murviedro. Il faudroit se laisser entraîner à beaucoup de conjectures pour essayer d'en donner une explication.

N° 11. *Marco Acilio Marci filio procuratori Cæsarum conventûs tarrachonensis.* Cette inscription, assez curieuse, se trouve près de l'ermitage de la citadelle de Sagonte.

N° 12 et 13. Ces deux inscriptions sépulcrales n'ont d'autre intérêt que d'avoir été trouvées sur la montagne des étangs d'Almenara, au lieu même où devoit être situé le temple de Vénus dont parle Polybe.

N° 18 et 19. Inscriptions trouvées à Liria, mais défigurées.

N° 20. Colonnes milliaires du regne de Trajan, appartenant à la voie *Augusta*, et trouvées sur la route de Cabanes et Borriol. On trouve entre ces deux villages plusieurs restes de voies romaines, et d'autres tronçons de colonnes, mais sans inscriptions.

N° 21. Inscription curieuse d'une confrairie adonnée au culte d'Isis; elle est sur le pont de Valence, et a été commentée par la plupart des antiquaires espagnols.

N° 22 et 24. Ces deux tronçons de colonne se trouvent à la porte de la maison-de-ville d'Elche.

N° 23. Cette inscription, la plus belle et la plus intéressante sans doute de toute cette planche, a été trouvée, en 1759, près de la Nymphée de Liria, par un régidor qui faisoit raccommoder la route. Sa largeur est d'environ 3 pieds, et la hauteur de 2. Elle est sur une pierre grise ressemblant au granit; les lettres en sont admirablement bien gravées, et les abréviations faites avec un art si particulier que plusieurs mots entiers ont l'air de monogramme, et sont pourtant faciles à lire; elle est ainsi conçue : *Templum nympharum Q. Sertorius Euporitus Sertorianus et Sertoria festa uxor a solo ita uti exsculptum est in honorem edetanorum et patronorum suorum sua pecunia fecerunt.*

N° 25, 28, 29, 30. Inscriptions funéraires, dont la derniere est remarquable par l'emblême qu'elle représente, et qui se trouve plus ordinairement sur les tombeaux chrétiens. On les voit à Villa-Joyosa.

N° 26 et 31. Ces deux inscriptions ont cela de remarquable qu'elles confirment la bonne orthographe des anciens manuscrits de Pline, qui nomme *Dianenses* les habitants de *Dianium*, aujourd'hui *Denia*,

où cette inscription a été trouvée, au lieu de les appeler *Dianienses*, comme l'écrivent plusieurs scholiastes.

Nº 32 et 33. Ces deux inscriptions sont touchantes et d'un beau caractere; mais la derniere, que je n'ai pas vue, me paroît apocryphe; je la donne cependant, parcequ'elle m'a été transmise par des personnes éclairées.

Nº 34, 35, 36, 39 et 40. Inscriptions funéraires trouvées à Houdura et à Elche; la derniere porte le nom de la sœur de Trajan.

Nº 37. Inscription trouvée près des restes d'une construction, que l'on doit supposer avoir été jadis un temple.

Nº 38. Cette inscription, en langue valencienne où limosine, est curieuse par le trait qu'elle retrace : le 24 de mai de l'année 1550, vers les deux et trois heures de l'après-dîner, le fameux corsaire Dragut vint, avec vingt-trois bateaux, attaquer quelques ports des environs d'Alicante, et fut repoussé par les habitants de l'université de San Juan, qui graverent cette inscription, et la placerent sur la tour de Cenia, ainsi nommée du nom de celui à qui elle appartient.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR LE ROYAUME DE VALENCE

POPULATION

Si l'on jugeoit de la population du royaume de Valence par la beauté de son climat, la fertilité de son terroir et le nombre de villes qu'il renferme, on seroit fondé à croire qu'il est une des provinces les plus peuplées de l'Espagne : tout d'ailleurs y concourt à favoriser la population; le bon état de l'agriculture, l'étendue du commerce, et les ressources que l'un et l'autre fournissent aux habitants. Cependant des contrées désertes, des terrains stériles composent une partie de ce royaume. Il faut chercher l'explication de ce contraste dans des causes indépendantes de la nature du pays, dans

les guerres, les proscriptions et les bannissements qui ont eu lieu au commencement du XVIII[e] siecle : depuis cette époque les mesures d'une sage administration ont réparé en grande partie les malheurs du royaume de Valence, et la population s'y est accrue avec une rapidité remarquable. D'après un relevé des états dressés par ordre du roi, il est constant que le nombre de ses habitants, qui n'étoit en 1718 que de 318.000, s'élevoit en 1795 à 932.000. Malgré la richesse du royaume, cette population ne peut s'alimenter sans le secours de ses voisins : elle a peu de viandes, vit de riz et de légumes, et ne consomme qu'une très petite partie de ses vins, qu'elle exporte ou convertit en eaux-de-vie. C'est sans doute la légèreté de cette nourriture qui a donné lieu à cette peinture épigrammatique de Valence et des Valenciens :

La carne es yerva, la yerva agua,
Los hombres mugeres, las mugeres nada.

AGRICULTURE, COMMERCE

Le seul aspect du royaume de Valence prouve l'industrie de ses habitants, et l'état florissant où y est portée l'agriculture; c'est une suite presque continuelle de vergers couverts de fleurs et de fruits : rien de plus brillant sur-tout que ces jardins potagers (huertas) qui environnent presque toutes les grandes villes, et où, par cette raison, l'activité des cultivateurs a un aiguillon de plus. Après celle de Valence, les plaines les plus remarquables de ce genre sont celles d'Alicante, d'Orihuela, de Lyria, etc. Il faut distinguer sur-tout les environs de Gandie, où l'art a tiré tout le parti possible du sol le plus fertile et de la situation la plus favorable que la nature ait jamais créés : les arbres, les fruits, les légumes, y croissent avec autant de promptitude que d'abondance; jamais la terre ne s'y repose, et la multiplicité des récoltes n'est pas moins

surprenante que leur richesse. Ce spectacle d'aisance et de bonheur fait d'autant plus de plaisir qu'on le rencontre très rarement en Espagne. Les montagnes n'offrent pas un coup-d'œil moins satisfaisant que les plaines; il n'est pas rare d'en voir qui sont cultivées depuis le pied jusqu'à l'extrême sommet, et l'on ne se lasse point d'admirer la patience avec laquelle ces travaux sont conduits. C'est sur-tout dans l'art des irrigations que les Valenciens montrent une habileté particuliere : instruits par l'exemple des Maures, dont plusieurs constructions soigneusement conservées remplissent encore leur destination primitive, ils ne cedent en rien à leurs prédécesseurs dans l'art de construire des canaux, et d'amener les eaux dans les parties les plus élevées. Ils préviennent, par l'attention qu'ils ont de bien fumer leurs terres, le tort que ces arrosages perpétuels pourroient leur faire en les dépouillant des parties salines nécessaires à la végétation. Le climat d'ailleurs est si doux, si favorable à toute espece de culture, que les arbres et les plantes de toutes les parties du monde s'y naturalisent avec une facilité extrême : l'aloès y croît spontanément presque par-tout; les palmiers y deviennent superbes, et, avec quelque soin, produisent d'abondantes récoltes de dattes, sur-tout dans la partie méridionale. On cultivoit autrefois la canne à sucre dans ces mêmes contrées où elle réussissoit fort bien; mais l'introduction du sucre d'Amérique a fait abandonner cette culture. Les sources principales de la richesse du pays sont ses vignobles, ses rizieres, et ses vers à soie.

Il suffit de citer les noms de *la Torre*, *Benicarlo*, *mas de Perales*, *Rancio*, *Alicante*, pour donner une idée de la richesse du royaume de Valence en vins délicats de plusieurs especes. Il produit encore une grande abondance d'autres vins d'une qualité inférieure, et qui ne reçoivent du prix que de la vétusté : ceux-ci ont, en général, beaucoup de corps, et ils donnent d'excellentes eaux-de-vie, dont le débit prompt et

assuré engage presque tous les cultivateurs valenciens à soumettre leurs vins à la distillation. Les raisins secs sont encore un produit considérable que leur industrie tire des vignobles : il en est de même d'un sirop, nommé *arrope*, qu'ils retirent du vin doux, à-peu-près par le même procédé au moyen duquel on obtient chez nous le sirop de raisin.

Le riz (arroz) cultivé en grande quantité dans les districts de San Felippe, Alcira, Castellon de la Plana, etc., et généralement dans le voisinage des rivieres et sur les bords de la mer, est une des productions les plus importantes du royaume de Valence. Nous avons déjà dit que le genre de culture approprié à cette plante, qui ne croît que dans l'eau, rendant mal-sains les pays où il est le plus en usage, avoit été souvent restreint par des prohibitions du gouvernement; cependant l'habitude et l'intérêt y ramenent toujours les cultivateurs, qui semblent préférer un profit présent et certain à la santé et à l'espoir douteux d'une longue existence.

C'est encore cet empire de l'habitude qui empêche les Valenciens de retirer de leur soie, la plus fine de celles de l'Espagne, et comparable aux plus belles de l'Europe, tout l'avantage qu'elle leur offre réellement. Une pratique vicieuse dans le devidage nuit beaucoup à la perfection des fils. Tous les soins du gouvernement pour corriger cet usage ont été infructueux; mais quelque nuisible qu'il soit, il n'empêche point que la soie de Valence ne soit presqu'aussi recherchée que celle de Grenade, et l'on verra par le tableau suivant qu'elle constitue, à elle seule, la moitié de la richesse du pays.

VALEUR ANNUELLE DES PRODUCTIONS

Vins et eaux-de-vie.	6,760,000 fr.
Riz	5,250,000
Soie	18,750,000
TOTAL	30,760,000 fr.

ÉVALUATIONS DES EXPORTATIONS ANNUELLES

Vins et eaux-de-vie	5,480,000 fr.
Riz	3,000,000
Soie	5,000,000
TOTAL	13,480,000 fr.

Nous n'avons fait mention dans ce tableau que des trois principales productions naturelles ou industrielles du royaume de Valence; il faut y ajouter le froment, les laines, les huiles, soudes, sels, fruits, etc., dont les produits, plus ou moins considérables, apportent tous un poids additionnel dans la balance de son commerce. L'importance de ce commerce est assez démontrée d'ailleurs par la variété, l'étendue, et l'abondance des différentes branches dont il se compose, ainsi que par les améliorations dont quelques unes d'entre elles sont susceptibles.

HISTOIRE NATURELLE

Les productions de la nature sont, la plupart du temps, des trésors enfouis, et des biens qui, faute d'être connus ou cultivés, périssent entre les mains de leurs possesseurs : cette remarque peut s'appliquer sur-tout au royaume de Valence où l'histoire naturelle, en général, offre aujourd'hui peu d'intérêt. Quelques mines de fer, de cuivre et de cinabre, peu riches et mal exploitées, produisent les seuls métaux que l'on retire aujourd'hui d'une province où l'attrait de l'or avoit jadis amené les Carthaginois et les Romains. S'il est vrai que des mines riches et fécondes y aient existé, elles sont épuisées depuis long-temps, ou bien l'on en a perdu la trace. Toute l'industrie des Valenciens, sous le rapport du regne minéral, se borne à exploiter quelques masses de sel gemme, et des carrieres de marbre dont ils possedent une assez grande

quantité, parceque ces productions de la terre sont toutes prêtes pour la consommation, et qu'il ne faut que des travaux peu compliqués pour en tirer parti.

On connoissoit fort peu toute l'importance du regne végétal, dans la même province, avant que Cavanilles y eût fait un voyage, et décrit les plantes et les fleurs qui en couvrent les montagnes. La flore qui a été publiée à la suite de ces recherches offre une grande variété de genres et d'especes.

Quant au regne animal, la seule production propre à cette province est le kermès, insecte qui s'attache à une espèce de chêne appelée, *quercus coccifera :* les paysans de quelques districts voisins d'Alicante le recueillent et le vendent. Cet article est de peu d'importance dans la balance du commerce du pays : il étoit néanmoins fort estimé des anciens, qui en faisoient la base de leur teinture incarnat. Il seroit encore recherché aujourd'hui si l'Amérique ne nous eût donné la cochenille avec tant d'autres produits de son sol, qui ont envahi l'Europe et discrédité les anciennes ressources du continent : le monde s'étoit cependant fort bien passé de l'Amérique jusqu'au XVIe siecle, et il me semble qu'il connoissoit déja tous les raffinements du luxe et toutes les jouissances de la vie.

SCIENCES ET ARTS

Le passage suivant, extrait d'un discours prononcé dans l'Académie royale des beaux arts de Valence, en 1773, donnera une idée de l'état passé et présent de ce pays, sous le rapport des sciences, des lettres et des beaux arts :

« Le royaume de Valence a toujours été, et il est encore fer-
« tile en hommes distingués, joignant dans tous les genres
« l'élévation au naturel, et l'enthousiasme au bon goût.
« L'éclat du ciel, la température d'un climat où les froids ne
« sont jamais rigoureux et les chaleurs jamais excessives; cette

« campagne riante, ce pays enchanté, jardin de l'Espagne, qui « fait les délices de ses habitants et l'admiration des étrangers; « les souvenirs de l'antiquité qui s'y transmettent sans cesse, « ou que l'on rencontre à chaque pas; tout y concourt à déve- « lopper, à entretenir les dispositions qui portent à l'étude « des arts de l'imagination. Aussi, dans tous les temps, cette « terre a-t-elle enfanté des hommes célebres, et surpassé les « autres provinces de l'Espagne par le nombre des personnages « distingués qu'elle a fournis à la littérature, aux sciences, et « aux arts. »

Il suffit en effet de nommer quelques uns de ces personnages pour prouver la vérité des assertions de l'académicien de Saint-Charles. Une province a sans doute le droit de s'enorgueillir quand elle a donné un Vivez à la philosophie, un Moncada à l'art militaire, un George-Juan à l'hydrographie, un Antic et un Cortez aux mathématiques, un Marti et un Bayer à la numismatique et à l'archæologie, un Piquer à la médecine, un Ausias March, un Espinosa, un Gil Polo à la poésie; des Ribalta, des Ribeira, à la peinture; des Vergara et des San Marte à la sculpture, etc. Le sage critique Mayans, à qui l'Espagne doit en partie le retour du bon goût dans sa littérature, étoit d'Oliva près Gandie, où il est mort à la fin du siecle dernier. Mais c'est dans la poésie sur-tout que les Valenciens ont excellé; leur aptitude particuliere à cet art tient autant à la tournure légere de leur caractere et de leur esprit, qu'à l'idiôme propre à ce pays, idiôme harmonieux, et dans lequel s'est conservée la tradition des poésies qui firent le charme de l'Europe moderne dans les premiers siecles de sa civilisation. D'ailleurs il existe à Valence une fameuse université, fondée par saint Vincent-Ferrier en 1411, et rétablie par Charles III, en 1786, sur un pied plus conforme aux progrès qu'a faits l'esprit humain depuis cette époque. L'enseignement y est fort sagement organisé; et, quand sa pratique sera tout-à-fait dégagée des entraves de la routine qui ne peut disparoître que par

degrés, il ne manquera plus aux Valenciens que l'émulation et la volonté pour être aussi instruits qu'ils ont de dispositions à l'être.

LANGUE VALENCIENNE

Outre la langue castillane, que l'on parle généralement en Espagne, les Valenciens ont un idiôme particulier qui est, ainsi que le catalan, un dialecte de l'ancienne langue limousine ou provençale : la seule différence qu'on remarque entre eux, c'est que le catalan a plus emprunté à la langue française moderne que le valencien qui a adópté de préférence des expressions castillanes. La prononciation de ce dernier idiôme, qui est beaucoup plus douce que celle de tout autre dialecte dérivé de la même source, établit encore en sa faveur une différence essentielle.

Cette ancienne langue limousine, qui fut dans les XIIe et XIIIe siecles la langue des savants, est celle dont la tradition s'est le plus long-temps conservée pure en Europe. Répandue encore dans le midi de la France, la Catalogne, le royaume de Valence, la Sardaigne et l'isle de Majorque, elle s'y parle aujourd'hui comme elle devoit s'y parler au XIe siecle, à en juger par les traditions écrites qui nous sont restées. Les habitants des pays que je viens de citer entendroient bien certainement, comme s'il venoit d'être écrit, le dizain suivant; il est cependant du XIIe siecle, et d'un auteur plus fameux par son humeur guerriere que par ses productions poétiques, l'empereur Frédéric Barberousse, qui le composa à la louange des différentes nations qui l'avoient accompagné ou accueilli dans ses expéditions.

Plas mi Cavalier francez,
E' la donna Cathalana,
E' l'onrar del Ginoez
E' la cour de Kastellana;

Lou cantar Provenzalez,
E' 'la danza Trevisana,
E' lou corps Aragonez,
E' la perla Juliana,
Las mans, et Kara d'Anglez,
E' lou donzel de Tuscana.

Au XIIIe siecle, cette langue étoit en si grand honneur, qu'elle eut une influence marquée sur la formation et les progrès de la langue castillane qui sortit de l'enfance à-peu-près à cette époque. Les troubadours étoient alors les beaux esprits par excellence; et ce qui reste de leurs ouvrages prouve en effet que, pour la délicatesse des pensées et les graces de l'expression, ils avoient devancé les poëtes des autres pays. Il est plus que probable que ceux qui firent la gloire de l'Italie à la fin du XIIIe siecle et pendant le XIVe, s'étoient formés à cette école. Pétrarque, dans toutes ses compositions poétiques, dans ses expressions comme dans ses pensées, montre constamment la grace, l'esprit et la passion d'un troubadour. Un fait à la gloire de ses maîtres, c'est qu'il n'a pas dédaigné de leur emprunter des passages entiers, remarquables par l'heureuse imitation qu'il en a faite; on peut, entre autres, citer ce couplet du sonnet 108 :

Pace non trovo et non ho da far guerra,
E volo sopra 'l cielo e ghiaccio in terra,
E nulla stringo, e tutto 'l mondo abbraccio,
E ho in odio me stesso, e amo altrui :
Si amor non e, che dunque e quel che io sento ?

La pensée originale de ces vers, remplis de passion et de mouvement, se trouve dans une espece de ballade de Mossen Jordi, poëte valencien qui florissoit vers 1270, et étoit attaché à la maison de D. Jayme Ier, roi d'Aragon. Il dit :

E non he pau, et non tinch quim guarreig;
Vol sobrel cel, e non movi de terra,

E non estrench res, et tot lo mon abras :
Hoy he de mi, e vull altri gran be :
Sino amor, dons azo que sera ?

Mais pour sentir tout le charme de ces vers et de la langue des troubadours, c'est à des Valenciens qu'il faut les entendre prononcer : ils se piquent de conserver et de parler dans toute sa pureté une langue dans laquelle Valence a vu briller ses plus fameux écrivains, Jordi, que nous venons de citer, Ausias March, Jayme Boig, Pedro Seraphi, etc. En effet, ce pays est peut-être le seul de l'Europe où une langue vulgaire se soit transmise et conservée depuis près de six siecles, sans altération.

CARACTERE DES VALENCIENS

Activité dans le travail, ardeur pour le plaisir, tels sont les deux traits saillants du caractere des Valenciens. Un auteur espagnol a dit qu'ils étoient « gais, ingénieux, appliqués aux « lettres, légers, aimant la danse et tous les exercices qui exi- « gent de la légèreté ». On retrouve en effet quelques nuances de cette peinture dans toutes les scenes que l'on remarque en parcourant le pays. La classe des artisans et des agriculteurs montre dans ses occupations toute l'adresse, toute l'industrie qui appartiennent à cette espece de caractere; la classe des riches fait éclater les mêmes traits sous d'autres couleurs.

On trouve en général dans les villes une population civilisée et une société agréable. Le peuple des campagnes, non moins doux en apparence, a cependant un caractere de férocité qui lui est propre; il est vindicatif, superstitieux, et l'on reconnoît en lui les mêmes traces d'origine arabe qui se manifestent dans les habitants des provinces méridionales de l'Espagne.

FIN DE LA DESCRIPTION DU ROYAUME DE VALENCE

DESCRIPTION
DE L'ESTREMADURE

PRÉCIS GÉNÉRAL
SUR CETTE PROVINCE

L'Estremadure, enclavée entre le royaume de Léon, les deux Castilles, l'Andalousie, et le Portugal, est une des plus grandes provinces de l'Espagne : sa longueur est de cinquante lieues du nord au sud, et de quarante de l'est à l'ouest; elle est traversée par deux grands fleuves (le Tage et la Guadiana), dix-huit rivieres, et plusieurs chaînes de montagnes, dont la plus considérable est la *Sierra de Guadalupe*.

Son sol est très fertile; la végétation s'y développe avec la plus grande activité; la pureté du ciel et la chaleur du climat en favorisent l'essor. Les rivieres nombreuses qui l'arrosent sembleroient devoir y porter un surcroît de fécondité; mais, par une fatalité des plus déplorables, cette terre est comme abandonnée à elle-même. Si elle donne quelques productions, elle ne les doit point à l'industrie des hommes; c'est elle seule qui agit, et l'on peut assurer qu'elle seroit une des provinces les plus fertiles de l'Espagne, si elle n'étoit pas la moins bien cultivée, et par conséquent la moins peuplée. Tout atteste cependant qu'elle le fut autrefois, et c'est un problême que la dépopulation actuelle d'un pays aussi avantageusement situé, aussi bien arrosé, aussi propre à toute espece de culture. Les monuments qui le couvrent de toutes parts prouvent toute

l'importance qu'y avoient attachée les anciens : la beauté de son climat, la fertilité de son terroir, sont des avantages dont les Romains surent tirer un meilleur parti; ils regardoient l'Estremadure, qui faisoit alors partie de la Lusitanie, comme un pays enchanté. Les Maures eurent pour elle la même prédilection : leur expulsion fut l'époque de l'abandon presque total de cette province, et depuis ce temps elle est restée dans un état qui la rend presque nulle pour l'Espagne.

Quelques auteurs attribuent à une autre cause la dépopulation de ce pays; ils la font remonter jusqu'à l'époque de la terrible peste qui ravagea l'Europe au milieu du XIVe siecle, et qui enleva les deux tiers des habitants de l'Espagne : les provinces voisines de la mer se repeuplerent en peu de temps, mais celles de l'intérieur ne répareront que lentement et difficilement les ravages de ce fléau. Les bras manquerent à la culture; une infinité de champs restés sans maîtres furent un appât pour l'avidité de ceux qui avoient survécu, et leur offrirent un moyen facile de vivre, et même de s'enrichir sans peine. C'est à cette époque que l'on rapporte l'introduction des troupeaux de race étrangere [1] sur le territoire de l'Espagne : la circonstance qui venoit de laisser tant de terrains sans emploi donna, dit-on, l'idée du systême de la *mesta*, qui convertit en pâturages forcés la plus grande partie des champs cultivés auparavant avec tant de succès. Or, l'on sait combien la vie pastorale, qui n'exige ni activité, ni industrie, est essentiellement destructive de la population. Ceux qui connoissent l'Espagne ont remarqué que dans les provinces où n'existe point la *mesta*, comme la Galice, les Asturies, la Biscaye, la Catalogne, tout est peuplé, tout offre avec le tableau du travail

1. Ce fut vers la fin du regne de D. Alfonse, dit le Dernier, que ce roi fit venir d'Angleterre des bêtes à laine, dont la toison étoit reconnue d'une qualité supérieure à celle du pays. Comme ces troupeaux venoient d'outre-mer, on les appela *marinos*, dont le peuple a fait ensuite, par corruption, le mot *mérinos*.

l'apparence du bonheur, tout rappelle cette peinture qu'un ancien faisoit de l'Espagne : *Nihil otiosum, nihil sterile;* dans les pays au contraire où s'étend le privilége de la *mesta*, tout dépose contre sa fâcheuse influence; témoins les deux Castilles, le royaume de Léon, et sur-tout l'Estremadure.

Quoi qu'il en soit, on ne peut voir sans intérêt cette derniere province, même dans l'état où elle est aujourd'hui; ses solitudes couvertes de ruines attachent tristement la pensée; leur nom seul (*despoblados*) renferme l'idée de la grandeur ancienne du pays, et des révolutions qui en ont changé la face. A chaque instant on y retrouve les vestiges de beaux monuments, des colonnes milliaires, des inscriptions, des fragments de la voie militaire. La contemplation de ces débris, qui ont vu passer tant de générations et de dynasties, jette l'esprit dans une rêverie d'autant plus profonde, qu'un voyageur peut marcher des journées entieres dans quelques contrées de l'Estremadure sans appercevoir une figure humaine qui vienne l'en distraire. Ce n'est que sur la principale route de la province et aux approches des villes que l'on retrouve quelques traces de la civilisation moderne.

A l'époque de la domination des Romains, l'Estremadure fit partie de la Lusitanie, dont la ville d'*Emerita Augusta*, aujourd'hui Mérida, étoit la capitale. Cette colonie fut fondée après la réduction des Cantabres, par P. Carisius, lieutenant d'Auguste. L'itinéraire d'Antonin fait mention de neuf routes qui traversoient cette province dans différentes directions, et dont la plus considérable venoit de Lisbonne à Mérida. Après l'invasion des Maures, l'Estremadure suivit la destinée du royaume de Léon : ces conquérants l'envahirent dans la même expédition, la réunirent à ce royaume, et la perdirent en même temps que lui vers le milieu du XIIIe siecle. Elle a depuis fait partie de la Castille, et a fini par être une province séparée de la monarchie espagnole.

NOTICE HISTORIQUE SUR LA VILLE DE BADAJOZ

La ville de Badajoz, connue dans les annales romaines sous le nom de *Pax-Augusta*, ne conserve aucun autre indice de son existence passée. Destinée par la nature de sa position à former une place forte, et s'étant trouvée comprise dans le théâtre de toutes les guerres qui ont ravagé le midi de l'Espagne, chaque ordre de conquérants l'a disposée d'après ses systêmes de fortification, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer la destruction des monuments qui signaloient probablement son antique origine. On n'en trouve plus de traces aujourd'hui, excepté dans des fondations et des ruines, où l'on reconnoît les divers caracteres de l'architecture des Romains, des Goths, et des Maures.

L'importance de Badajoz, comme place frontiere, l'a mise dans le cas de soutenir un grand nombre de sieges presque tous fameux. Conquise par les Goths dans le ve siecle, par les Maures dans le viiie, elle fut arrachée deux fois à ceux-ci, dans le xiie, par Alphonse-Henri, prince de la maison de Bourgogne, fondateur de la monarchie portugaise. Vendue aux Maures par la trahison d'un gouverneur, elle fut de nouveau assiégée, et définitivement enlevée à leur domination, en 1285, par les troupes réunies de l'évêque de Plasencia et les ordres militaires de l'Espagne. En 1660, elle résista à tous les efforts des Portugais, qui furent obligés d'en lever le siege; il en fut de même pendant la guerre de la Succession, où elle fut inutilement assiégée, en 1705, par les troupes confédérées de Portugal et d'Angleterre.

PLANCHE CXLIV

Vue générale de Badajoz.

La partie la plus élevée de Badajoz, sur laquelle est aujourd'hui situé le château, étoit l'emplacement de l'ancienne *Pax-Augusta*.

La ville moderne se trouve placée plus bas, et s'étend dans une belle plaine sur le bord de la Guadiana. Ses fortifications, quoique peu régulieres, sont cependant en état de faire une bonne résistance : outre les ouvrages tenant au corps de la place, elle est protégée par deux petits forts, le château de *las Pardaleras* à l'est, et celui de *San Christobal* à l'ouest. Ce dernier, situé sur la rive droite du fleuve, sert à surveiller ce qui se passe en Portugal du côté d'Elvas, et à protéger l'entrée d'un pont fameux, monument d'une grandeur imposante, et cité, à juste titre, comme un des ouvrages modernes de cette espece les plus remarquables qui se trouvent en Espagne. Il est de vingt-huit arches, dont la plus grande a 78 pieds d'ouverture, et la plus petite 21 : sa longueur totale est de 1874 pieds, et sa largeur de 23. Vers le milieu du pont, on lit sur une table de marbre l'inscription suivante :

Philippo II Hisp. et Ind. rege urbis præfecto domino Didaco Hurtado à Mendoza S. P. Q. Pacis Augustæ opus hoc publicæ totius urbis utilitati publicis sumptibus perfectum dicavit, anno 1596.

Cette inscription honore également les habitants de Badajoz, et le gouverneur D. Diego Hurtado de Mendoza.

NOTICE HISTORIQUE SUR LA VILLE DE MÉRIDA

A neuf lieues à l'est de Badajoz, et sur la rive droite de la Guadiana, on trouve Mérida, qui fut la capitale de l'ancienne Lusitanie; neuf routes marquées sur l'itinéraire d'Antonin, et dont la plupart existent encore aujourd'hui, venoient y aboutir des différentes parties de l'empire romain. La seule inspection de la ville et de ses environs suffit pour attester le rang qu'elle occupa, et son antique splendeur.

Cette ville devenue colonie romaine sous l'empereur Auguste, après la guerre des Cantabres, fut peuplée par des soldats de la cinquieme et de la dixieme légion : elle prit le nom de ce prince, qui l'appela *Emerita Augusta*, et elle devint en même temps la capitale de la Lusitanie, c'est-à-dire de cette partie de l'Espagne qui comprenoit le Portugal, le royaume de Léon, une partie de la vieille Castille, et l'Estremadure presque tout

entiere. Ses habitants furent désignés sous le nom d'*Emeritenses*. Son étendue fut, selon quelques écrivains, de six lieue-de circonférence. Le Maure Albentérique lui donne une ens ceinte de huit milles, et une garnison de quatre-vingt mille hommes d'infanterie et de dix mille de cavalerie; la chronique du roi D. Rodrigue renchérit encore sur Albentérique, et la description qu'elle fait de Mérida semble calquée sur celle que les anciens nous ont laissée de la Thebes aux cent portes : elle dit que le Maure Musa, qui la prit sur les Goths, fut effrayé de sa grandeur. Ces détails sont peut-être exagérés. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette ville a été d'une étendue immense, et la plus grande de l'Espagne sous les Romains. Sous la domination des Goths, elle conserva ses monuments; mais assiégée et prise en 713 par les Maures, leurs mains barbares n'épargnerent que ce qu'elles ne purent renverser. Reprise sur eux par Alphonse IX, roi de Castille et de Léon, en 1230, elle fut le prix d'une victoire fameuse que ce prince remporta, avec vingt mille hommes, sur une armée de quatre-vingt mille Maures. Depuis cette époque elle fit toujours partie du royaume de Castille.

PLANCHE CXLV

Vue générale de Mérida.

Mérida est située aux bords de la Guadiana, sur une colline, d'où elle s'étendoit au loin dans la plaine. Le poëte Prudence en a laissé la description suivante :

Nunc locus Emerita est tumulo
Clara colonia Vettoniæ,
Quam memorabilis amnis Anas
Præterit, et viridante rapax
Gurgite mœnia pulchra alluit.

Le site se reconnoît encore, mais les bords verdoyants de l'*Anas* n'existent plus : les arbres sont rares dans cette contrée, comme dans

la plupart des pays de plaine en Espagne. Mérida a perdu à la fois sa grandeur, sa population, et les ornements dont l'art et la nature l'avoient entourée : ce n'est que par de magnifiques débris que l'on peut juger du rang qu'elle occupa dans l'antiquité. Elle fut chérie des Romains, et une de celles qu'ils se plurent à embellir, une de celles où ils déployerent le plus leur grandeur et leur magnificence; elle est actuellement une des villes les plus négligées et les plus pauvres de la monarchie espagnole. Tout y retrace encore sa splendeur passée, tout y annonce la puissance de ses anciens maîtres : en la parcourant, on trouve à chaque pas l'occasion de gémir sur les vicissitudes humaines, sur le dépérissement de tant de monuments, et l'indifférence que les peuples modernes ont la plupart témoignée pour leur conservation.

Cette négligence, relativement à d'aussi précieux restes de l'antiquité, a été vivement reprochée aux Espagnols. Il y a lieu de croire qu'avec quelques soins on seroit parvenu à faire de nouvelles découvertes dans un terrain qu'il suffit de remuer pour y trouver quelques monuments de l'art. Les pavés des rues, ceux des maisons, ceux des églises, sont autant de traces des ouvrages des Romains; les murailles sont couvertes de ces restes précieux, et les caves en sont remplies : on en trouve aussi en dehors, dans les jardins, dans les champs, sur les chemins, par-tout. Un Anglais qui s'étoit rendu, en 1752, à Mérida, attiré par la réputation de ses monuments, compara cette ville à Herculanum; et en effet, après quelques régions de l'Italie, il n'est point de terre qui paroisse couvrir plus de richesses que l'emplacement de Mérida. Deux ponts superbes, bâtis par les Romains, existent encore aujourd'hui tout entiers; de ces deux ponts, l'un par lequel on arrive à la ville du côté du midi, et qui est représenté sur les premiers plans de la vue de Mérida, frappe par sa masse, sa longueur, et la beauté de son architecture. Il est composé de soixante arches d'un diametre inégal, qui s'étendent sur une longueur de 2800 pieds, et une largeur de 23 : la pierre dont il est bâti est un granit à gros grain taillé en bossage, et de l'espece de celui qu'on trouve dans les chaînes des montagnes qui séparent la vieille Castille du Portugal. On voit devant l'une des piles les restes d'un chevron, ou avant-bec très prolongé, qui avoit probablement le double but de rompre la force du courant, et d'attirer la plus grande partie des eaux du côté de la ville, soit pour en rendre l'accès plus difficile de ce côté, soit pour la plus grande commodité de la navigation. Aucune inscription n'a conservé la date précise de la construction de ce pont; on l'attribue communément à Trajan, dont on retrouve le nom sur la plupart des

monuments utiles qui couvrent l'Espagne romaine. Ce pont a souffert dans plusieurs circonstances par l'effet des guerres dont le pays a été le théâtre. Il a été restauré à deux époques dont la tradition s'est conservée; l'une sous le roi goth Ervige, dans le VIIIe siecle; l'autre sous Philippe III. Tel qu'il est aujourd'hui, on peut le regarder comme un des monuments anciens les mieux conservés qui existent en Espagne.

Outre ce pont, et un autre dont nous parlerons bientôt, les Romains ont encore laissé, dans la même enceinte, des arcs de triomphe, des aqueducs, un cirque, un théâtre, une naumachie, et plusieurs autres édifices que nous donnons en détail.

PLANCHE CXLVI

Plan de la ville de Mérida.

La ville de Mérida, ainsi qu'on peut le remarquer par le plan, étoit d'une étendue considérable, et servoit en effet de lieu de rassemblement et de marché à tous les peuples de l'Espagne ultérieure. Une enceinte de muraille, dont on ne trouve plus aujourd'hui que peu de trace, renfermoit vraisemblablement la quantité d'édifices qui couvrent ses environs, et qui sont la plupart assez bien conservés. Nous allons les parcourir en indiquant en même temps les édifices modernes.

o. Fontaine.
A. Place.
B. Santa Maria, paroisse.
C. Monastere de santa Clara.
D. Arc de triomphe romain, nommé arc de san Iago.
E. Chapelle de san Iago.
F. Couvent de los Descalzos.
G. Reste d'un temple antique qu'on croit avoir été consacré à Jupiter.
J. Mur antique.
K. Chapelle de la Trinidad.
L. Calvaire.
M. Hôpital.
N. Paroisse de santa Olalla.
O. Ermitage de santa Lucia.
P. Reste d'aqueducs antiques sur le chemin de Madrid.

Q. San Lazaro.
R. Église de santa Catalina.
S. San Francisco.
T. Temple antique consacré à Diane, et enclavé dans le palais du comte de Corbor.
U. Hôtel-de-ville.
V. Colonne de sainte Eulalie, formée de trois autels antiques.
X. Oratorio nommé *Horno de santa Olalla*, composé de fragments du temple de Mars.
Y. Monastere de *la Piedad*.
Z. Couvent de san Dominico.
&. Restes de tombeaux ou champs Élysées.

1. Théâtre antique.
2. Naumachie.
3.3.3. Restes d'aqueducs antiques, et aqueduc moderne sur des fondations antiques.
4. Cirque.
5. Restes de constructions antiques.
6. Moulin, nommé de *Pan Caliente*.
7. Moulin de Leyta.
8. Moulins.
9. Guadiana, riviere.
10. Pont antique de soixante arches.
11. Constructions antiques nommées *Alfareras*, ou fabriques de pots de terre.
12. Chevron, ou avant-bec attenant au grand pont.
13. Restes des murs antiques d'*Emerita-Augusta*.
14. *El Conventual*, ou château.
15. Constructions mauresques.
16. Porte d'entrée en venant de Madrid.
17. Riviere d'Albaregas.
18. Pont antique d'Albaregas.
19. Chemin nommé de *la Plata*, qui alloit à Salamanque.
20. 21. Muraille antique.
22. Hôpital.
23. Tour antique, ou reste d'aqueduc qui sert aujourd'hui de magasin à poudre.
24. Tronçon de colonne.
25. Route antique qui conduisoit à Ebora.
26. Route antique qui conduisoit à Lisbonne.

27. Route antique qui conduisoit à Séville, Cadix.
28. Route antique qui conduisoit à Tolede.
29. Restes de pavés en mosaïque.
30. Reste d'aqueduc antique.
31. Tour de construction mauresque.

PLANCHE CXLVII

Vue de l'ermitage et de la statue de sainte Eulalie, à Mérida.

Sur la place de san Iago on voit une petite chapelle, nommée par le peuple *el horno de santa Olalla*, et construite sur le lieu même où la tradition rapporte que cette sainte souffrit le martyre. L'état d'abandon dans lequel on la laisse prouve que la dévotion des habitants du lieu n'est pas bien fervente; moins connue d'eux peut-être que des étrangers attirés à Mérida par la réputation de ses antiquités, cette chapelle est, en effet, un monument digne de la curiosité des amis des arts. Elle est construite presque en entier avec les fragments d'un temple de Mars, qui existoit jadis sur le même emplacement; la preuve de ce fait se lit sur une inscription placée dans la frise, et ainsi conçue :

MARTI·SACRVM
VETILL·PACVLI

Une inscription moderne, placée au-dessous de cette derniere, porte ces mots : *Jam non Marti, sed Jesu Christo D. O. M. ejusque sponsæ Eulaliæ vir. et mart. denuo conservatum.* Les fragments, dont se compose cette chapelle, consistent en deux tronçons de colonnes d'un marbre jaspé, avec chapiteaux d'ordre corinthien taillés à feuilles d'acanthe; l'entablement est en marbre blanc : le soffite de l'architrave est couvert d'ornements précieux, qui représentent des trophées et attributs militaires. Les ornements de la partie latérale, située au couchant, ne sont qu'ébauchés; ceux qui sont au midi sont finis, et d'un beau style; ceux de la face principale paroissent n'être qu'une copie de ces derniers. Ces divers fragments forment une espece de péristyle au-devant de la petite chapelle de sainte Eulalie, qui forme un petit édifice détaché de quelques toises de la paroisse du même nom.

Sur la même place et sous l'ombrage de quelques arbres, on voit un autre monument d'une construction assez bizarre, appelé la colonne de sainte Eulalie : c'est un pilier composé de trois autels antiques,

ronds, couronnés d'un chapiteau d'ordre corinthien, le tout d'une belle forme, d'une belle exécution, et d'un marbre choisi. Ces quatre fragments sont surmontés d'une statue de sainte Eulalie, et reposent sur un socle carré, où on lit ces mots : CONCORDIÆ AVGVSTI. Sur le côté opposé une inscription espagnole apprend que cette pierre, portant les mots *Concordiæ Augusti*, a été trouvée dans la place de san Iago, en fouillant une ruine romaine, l'an 1646.

PLANCHE CXLVIII

Fragments de la colonne de sainte Eulalie, à Mérida.

Les détails de cette colonne se composent du socle carré portant l'inscription rapportée ci-dessus, de trois autels ronds formant le fût, et d'un chapiteau. Les deux autels supérieurs sont couverts d'ornements finis et d'un très bon goût, représentant des têtes de taureau, et des vases liés par des guirlandes; les ornements du troisieme ne sont qu'ébauchés : ils sont en cela curieux, parcequ'ils montrent la maniere dont les anciens préparoient leurs ouvrages, ce qui ressemble absolument notre procédé. Le chapiteau, qui est également une piece rapportée, est d'un style très pur. Ce petit monument, composé ainsi de pieces de rapport, a pourtant beaucoup d'élégance et de légèreté : il se voit en entrant dans la ville de Mérida, et prévient en faveur du bon goût de ses habitants.

PLANCHE CXLIX

Bas-relief du temple de Mars à Mérida.

Au plafond de la petite chapelle, dont nous venons de parler, on voit quatre bas-reliefs, dont trois sont bien conservés, et offrent des détails fort curieux sur les armures des anciens. Au milieu du premier, un médaillon représente une Victoire en pied, tenant de la main droite un style, et de la gauche un bouclier sur lequel elle se dispose à écrire. Le milieu de chacun des deux autres bas-reliefs est occupé par un médaillon, sur lequel sont figurés deux captifs attachés au tronc d'un arbre chargé de trophées militaires. A droite et à gauche de ces trois médaillons, se voient des boucliers couverts d'emblêmes ingénieux, des trompettes, des carquois, des glaives, des baudriers, et des animaux consacrés au dieu Mars, tels que des coqs et des sangliers; et une multitude d'armes offensives et défensives de toute espece

parmi lesquelles on distingue un casque à visiere, invention que l'on croyoit appartenir aux siecles modernes, et qui ne se voit en général que sur quelques vases grecs, improprement nommés *vases étrusques.* Aucun monument antique, même la colonne Trajane, n'offre des renseignements aussi précieux et aussi intéressants sur l'équipement militaire des Romains. La sculpture en est cependant assez médiocre, et semble appartenir à des temps postérieurs au reste de l'édifice.

PLANCHE CL

Vue d'une partie des aqueducs à Mérida.

Les aqueducs de Mérida ne le cédoient ni en grandeur, ni en magnificence à ceux de Rome même, et il est aisé de s'en convaincre à l'aspect de leurs ruines. Deux constructions de cette espece portoient les eaux à Mérida : le fragment ici représenté, consistant en deux arches et trois piles, paroît avoir fait partie de celle qui étoit destinée à alimenter la naumachie dont nous parlerons bientôt. Il est certain du moins que le volume d'eau qu'il portoit pouvoit y suffire, à en juger par la largeur de la conduite dans laquelle il étoit contenu. Le reste de l'ancien aqueduc auquel ce fragment appartenoit est détruit; on y a suppléé par des constructions modernes qui ne peuvent, sous aucun rapport, soutenir la comparaison avec les autres, mais qui, telles qu'elles sont, servent aujourd'hui à porter l'eau à Mérida. Une portion d'un ancien canal existe encore aux environs de cette ville, où l'on avoit exhaussé le terrain pour le mettre de niveau avec les aqueducs. C'est, dit-on, sur cette belle ruine qu'Equivel fit, par ordre de Philippe II, ses opérations pour déterminer la grandeur exacte du pied espagnol.

PLANCHE CLI

Vue pittoresque du grand aqueduc de Mérida.

Rarement on rencontre des débris plus magnifiques que ceux de cet aqueduc : trente-sept piles, nommées dans le pays *los milagros* (les miracles), sont encore debout, et quelques unes soutiennent trois rangs d'arches les unes au-dessus des autres. La conduite où couloit l'eau est, en plusieurs endroits, élevée de 70 pieds au-dessus du sol, et du niveau des eaux de la riviere *Albaregas* que l'aqueduc traverse. La matière de cet édifice, et de celui dont nous avons parlé auparavant, est un mélange de pierres et de ciment revêtu à l'extérieur de

filets de brique, qui séparent des assises de belles pierres taillées en bossage, d'une symmétrie parfaite et d'une grande dimension.

Les deux aqueducs de Mérida prenoient les eaux à deux étangs artificiels, situés à quelque distance de la ville. Ces antiques réservoirs, portant le nom d'*albufera* ou *albuera* qui leur a été donné par les Arabes, existent encore aujourd'hui tout entiers, et offrent un systême de construction dont la durée atteste la solidité. Le premier, éloigné d'une lieue de Mérida, est alimenté par les eaux pluviales et les ruisseaux des environs : on évalue à une lieue la circonférence de sa surface quand il est plein. Ce qui témoigne que cet établissement est d'origine romaine, c'est l'architecture d'une muraille énorme haute de 45 pieds et longue de plus de 1300, qui sert à retenir les eaux du côté de l'ouest. Deux grosses tours accollées à cette muraille contiennent entre elles l'écluse, qui sert à mettre l'étang à sec quand on veut en faire la pêche : il nourrit en abondance des poissons d'un goût très délicat. Quelques auteurs l'ont désigné sous le nom de *lac de Proserpine*, à cause d'une inscription votive à cette déesse, qui fut arrachée autrefois du mur que nous venons de décrire, et transportée sur celui d'une maison du voisinage, où on la lit encore aujourd'hui.

Le second de ces réservoirs, ou *albueras*, se trouve à deux lieues environ à l'est de Mérida, dans un pâturage nommé de *Cornalvo*. Quoiqu'il ne soit point aussi étendu que le premier, il lui est comparable par la beauté et la solidité de la muraille qui retient ses eaux. Sur le côté intérieur de ce mur on voit des restes de degrés, qui pourroient faire conjecturer que le peuple s'y rassembloit pour voir de là quelque spectacle donné sur l'étang. On a découvert aux environs des aqueducs souterrains, se communiquant entre eux au moyen de galeries, et si spacieux qu'un homme peut y marcher à son aise. Il n'est pas douteux que ce lac étoit un de ceux qui alimentoient les aqueducs de Mérida; l'eau qui en coule aujourd'hui donne naissance à la riviere Albaregas, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

PLANCHE CLII

Vue pittoresque du pont d'Albaregas.

A la sortie de Mérida, vers le nord, on trouve un pont de construction romaine, connu sous le nom de *el puente d'Albaregas*, sur lequel passe la chaussée qui conduisoit anciennement à Salamanque : il est composé de quatre grandes arches et de deux petites, long de 400 pieds et large de 25. Ce monument intact dans toutes ses parties

est d'un fort bel effet : un bossage symmétrique et très saillant en compose le revêtement extérieur; le parapet n'a été que peu endommagé; les deux trottoirs se sont maintenus en bon état, et le pavé est encore formé des pierres posées par les Romains, ce que l'on reconnoît à la grandeur de leurs dimensions, et à leurs formes présentant des polygones irréguliers enchâssés les uns dans les autres. Le grand aqueduc que l'on voit à peu de distance forme un fond magnifique à ce paysage. Ces deux monuments, ainsi rapprochés, témoignent combien les Romains mettoient de luxe et de profusion dans tous les établissements destinés à l'utilité publique. Nous aurons bientôt, en parlant du pont d'Alcantara, l'occasion de faire quelques réflexions sur leur systême d'architecture hydraulique.

PLANCHE CLIII

Plan géométral des aqueducs de Mérida, et du pont d'Albaregas.

La seule inspection de ces détails suffira pour indiquer à laquelle des planches précédentes ils se rapportent; ils ajouteront encore à la grande idée que l'on s'est formée des monuments qu'ils font connoître sous les rapports géométriques.

A. Grand aqueduc éloigné de 294 pieds du pont d'Albaregas; il traverse la riviere de ce nom au point marqué B.

C. Fragment d'aqueduc situé sur le chemin de Madrid, et déjà représenté planche CL.

D. Claveaux ou douelles en bossage, dont celui qui forme la clef a environ un pied de saillie sur les autres.

La seconde partie de cette planche représente les détails géométraux du pont d'Albaregas : elle peut être regardée comme le complément de ce que nous avons dit plus haut sur la belle conservation de ce monument, et la solidité de son architecture.

PLANCHE CLIV

Premiere vue du temple de Diane.

Ce temple, de l'espece de ceux que Vitruve nomme *peripteres*, est enclavé dans la maison du comte de *los Corbos*. Il en reste trois côtés, offrant dix-neuf colonnes cannelées et d'ordre composite, autant que l'on en peut juger; car il paroît que les chapiteaux n'ont été qu'ébauchés. La hauteur des colonnes, restées entieres, est d'environ

40 pieds. Tout l'édifice est bâti avec une espece de granit gris, nommé dans le pays *piedra Berroquena*. Les assises qui composent la base et l'architrave sont d'une très grande dimension, et le monument formant un carré long présente encore dans ses ruines, malgré les constructions étrangeres qui en dénaturent l'ensemble, un aspect noble et imposant.

Quoiqu'aucune inscription n'indique précisément à quelle divinité ce temple étoit consacré, on l'attribue généralement à Diane, que des savants prétendent avoir été la déesse titulaire de Mérida.

PLANCHE CLV

Seconde vue pittoresque du temple de Diane.

Le même temple, dont nous venons de parler, est ici vu du côté de la face principale. L'espace compris entre les deux colonnes du milieu indique l'emplacement de la porte d'entrée : cet espace est double des autres entre-colonnements qui ont six pieds. Quelques irrégularités que l'on remarque dans les détails de l'architecture prouvent que ce monument n'avoit point été terminé : la corniche du piédestal n'a qu'un listel et une doucine, et le profil des bases attiques est un peu lourd; mais ces défauts sont difficiles à appercevoir, et l'édifice conserve dans ses masses cet air de noblesse et de grandeur qui caractérise toutes les constructions romaines.

PLANCHE CLVI

Vue de la naumachie et du théâtre de Mérida.

Ces deux monuments, qui se trouvent aujourd'hui hors de la ville vers l'orient, étoient jadis compris dans son enceinte : ils sont presque contigus, et cette disposition, autant que la diversité de leur plan, indique la différence des usages auxquels ils étoient destinés. La naumachie est de forme elliptique, forme qui paroît avoir été particulièrement affectée à ces sortes d'édifices, et sans laquelle celui-ci seroit méconnoissable, tant il est dégradé. Ce qui reste des constructions ne s'éleve pas au-dessus du niveau du sol, en sorte qu'il est impossible de déterminer quelle fut leur hauteur depuis l'arene jusqu'aux degrés les plus élevés. Quant à la largeur de l'ellipse, elle est d'environ 232 pieds, mesurée sur le grand diametre, et sur le petit, de 152. En examinant les massifs épars, et qui paroissent avoir été

déplacés par l'effort des hommes, on retrouve les huit rangs de degrés qui étoient destinés aux plébéiens, puis les trois rangs les plus élevés, où se plaçoient les esclaves, les courtisanes, et les individus qui n'appartenoient à aucun ordre de l'état. Au-dessous des degrés réservés aux plébéiens étoit un intervalle large de 8 pieds, intervalle qui, dans les naumachies, comme dans les théâtres et les cirques, séparoit l'emplacement des plébéiens de celui de l'ordre équestre : il n'y avoit que sept gradins, dont le dernier étoit au niveau de la surface de l'eau, qui avoit ordinairement 4 pieds de profondeur. Avec quelque soin, on retrouve encore ici les quatre entrées principales; mais il ne reste plus de trace des douze autres petites, lesquelles, avec celles-là, composoient les seize vomitoires qui entroient toujours dans le plan des édifices de cette espece. Il paroît que la naumachie de Mérida recevoit l'eau de conduites descendant de la partie supérieure, et alimentées par les aqueducs voisins. Au-dessous de l'une des entrées principales, on découvre le canal par où les eaux s'écouloient quand on vouloit mettre l'arene à sec. Ce canal, dirigé vers la Guadiana, était assez spacieux pour que les galeres y pussent trouver un abri : il s'éleve depuis le niveau de l'arene jusqu'à la derniere des banquettes réservées à l'ordre équestre.

Le théâtre que l'on apperçoit sur le second plan est le plus vaste et le plus beau de tous ceux que nous avons vus en Espagne; il fut construit sous le regne d'Auguste, ainsi que l'atteste l'inscription suivante trouvée dans des fouilles qui ont été faites sous nos yeux :

M·AGRIPPA·L·F·COS·III
TRIB·POT·III

La scene, le *proscenium*, l'orchestre, et les quatorze rangs de gradins destinés à l'ordre équestre, ont disparu sous les décombres et les terres rapportées; mais toute la partie supérieure existe dans son entier, à quelques déchirements près qui n'empêchent pas d'en reconnoître les détails. La partie extérieure est enterrée jusqu'au-dessus de l'archivolte des principales entrées : deux de ces archivoltes se voient encore; les pieds-droits qui les supportent sont couronnés d'une espece de chapiteau dorique. Telle est à-peu-près la seule décoration qui se soit conservée, avec quelques pierres en bossage d'un relief extraordinaire, pareilles à celles qui ornent à Rome le monument nommé *Arco di Pontano*. A partir de l'architrave qui se trouve au-dessus des ouvertures, ou portes extérieures dont nous venons de parler, il ne reste que le massif du mur. La plupart des pierres

qui servoient de revêtement ont été arrachées et enlevées pour les réparations que Philippe III fit faire au beau pont de la Guadiana, que nous avons décrit ci-dessus : on n'apperçoit plus que deux ou trois assises de ces belles pierres dans l'intérieur du théâtre, au-dessus du bandeau qui marquoit la séparation des deux ordres.

PLANCHE CLVII

Plan et coupes du théâtre de Mérida.

Le principal des quatre sujets représentés sur cette planche offre le plan géométral du théâtre que nous venons de décrire; les renvois dont l'explication suit font connoître les détails de sa distribution.

A. Orchestre où se plaçoient les vestales.

B.B. Places des magistrats et des princes étrangers.

C. Places des sénateurs et des chevaliers.

D. Bandeau ou intervalle qui séparoit les rangs des patriciens et de l'ordre équestre, de ceux des plébéiens.

E. F. G. Places des plébéiens. Les trois gradins supérieurs, marqués G, étoient exclusivement destinés aux courtisanes et aux esclaves.

I. I. Entrées des plébéiens.

K. Galerie au-dessus des gradins, dans laquelle on parvenoit par une ouverture pratiquée à chaque aile du théâtre.

L. Ouverture qui conduisoit au-dessus de l'entrée des sénateurs. C'est la seule qui existe aujourd'hui.

M. Passage qui donnoit sur l'orchestre.

N. Vomitoires qui aboutissent à la galerie désignée par un K.

O. Escaliers qui conduisoient aux gradins les plus élevés.

P. Entrée principale des sénateurs, située dans le *proscenium*.

R. Entrées des plébéiens.

Des trois sujets qui sont au-dessus du plan géométral, le plus élevé représente l'élévation extérieure du théâtre dans l'état où il est aujourd'hui; l'un des deux autres fait voir ce même théâtre du côté intérieur, dans l'état où il dut être avant que le temps l'eût dégradé. La figure intermédiaire est une coupe verticale du même édifice, prise sur la ligne BR dans le plan géométral.

PLANCHE CLVIII

Plan de la naumachie et du cirque de Mérida.

Les détails que nous avons donnés dans l'article précédent sur la disposition des places, des entrées, et des issues du théâtre, peuvent s'appliquer à la naumachie, qui n'étoit autre chose qu'un théâtre fermé de tous côtés, et tracé dans une forme elliptique, afin que le spectateur, en quelque point qu'il fût placé, pût saisir et suivre tous les mouvements qui se passoient dans l'arene. Ce monument où se représentoient des évolutions navales, quand il étoit rempli d'eau, pouvoit, comme on le voit à la seule inspection de ce plan, devenir un cirque propre à toute autre espece de spectacle, si on le mettoit à sec. Le point marqué A sur ce plan est l'entrée de la conduite souterraine par où les eaux s'écouloient. Nous avons vu plus haut que ce canal aboutissoit à la Guadiana.

Quant au cirque proprement dit, dont le plan accompagne celui de la naumachie, il est peut-être le moins conservé dans ses parties, mais le plus apparent des trois que nous avons vus en Espagne, et l'on peut embrasser d'un coup-d'œil tout son ensemble. On trouvera dans la description donnée dans une de nos précédentes livraisons du cirque de Sagonte, toutes les notions générales propres à faire connoître la destination et la distribution ordinaires de ces sortes d'édifices. Les détails particuliers de celui-ci sont faciles à saisir, quoiqu'il soit fort dégradé. Les lignes foncées en noir sur le plan indiquent les portions de mur les plus élevées; les autres tracées plus foiblement sont presque à ras de terre.

A. Ligne dite *spina*, élevée d'environ 3 pieds au-dessus du niveau du sol antique.

B. B. B. Entrées latérales bien conservées.

C. Entrée principale.

D. Seule partie où l'on retrouve la trace des gradins.

E. Bassins circulaires.

F. Coupe prise sur la partie circulaire. Les décorations sont supposées.

G. Partie latérale prise sur une des entrées. La moitié supérieure de ce profil n'existe plus.

K. Excavations revêtues en maçonnerie, que l'on trouve de distance en distance.

PLANCHE CLIX

Plan et coupes du pont de Mérida, et du temple de Mars.

A.A.A. Porte d'entrée du château de construction mauresque, qui fait face au pont.

B.B.B. Autre porte de construction mauresque, destinée à porter une herse.

C.C. Escalier de construction antique pour descendre à la riviere.

D.D.D. Rampes à l'usage des bestiaux.

E. Coupe du pont, prise sur la seconde arche en venant de Badajoz.

F.F. Gares pour les gens de pied.

G. Emplacement que l'on croit avoir été un marché, et formant un large avant-bec qui peut avoir été pratiqué pour porter les eaux de l'Anas du côté de la ville.

H. Cinq arches rétablies sous Philippe III, en 1610, de même que le parapet du pont dans toute sa longueur, avec des pierres arrachées du revêtement extérieur du théâtre de Mérida.

Le second sujet que l'on voit sur cette planche offre, sur une plus grande échelle, la façade de la petite chapelle décrite précédemment, et appelée aujourd'hui *el horno de santa Olalla*. Tous les défauts de ce portique et le mauvais goût qui a présidé à sa restauration se font remarquer au premier abord; on en est un peu dédommagé par les détails dont quelques uns, entre autres ceux de la frise vers la partie marquée A, sont d'un beau travail et d'un grand caractere. Le profil de l'entablement est aussi d'un bon style, et la corniche est remarquable par un fini très précieux.

PLANCHE CLX

Vue d'un arc de triomphe à Mérida.

Dans les environs de l'église de *san Iago*, sur l'emplacement de laquelle furent trouvés les débris dont on a bâti la petite chapelle de sainte Eulalie, sont les restes d'un ancien monument qui, à en juger par son caractere et par ses dimensions, ne peut avoir été qu'un arc de triomphe : on l'appelle aujourd'hui *arco de san Iago*. On reconnoît dès l'abord son origine à la grandeur et au bel assemblage des pierres qui le composent; sa hauteur est d'environ 36 pieds sous clef, son

ouverture de 20 : il offre deux faces égales, et il est recouvert par de grandes dales d'environ 10 pieds de longueur qui portent d'une archivolte à l'autre. On distingue, au-dessous de ces archivoltes, quelques vestiges de petits pilastres; mais en général ce qui reste du monument n'est, pour ainsi dire, que le squelette de ce qui fut autrefois; car il étoit entièrement revêtu en marbre, ce que l'on reconnoît aux trous pratiqués dans toutes les pierres, et destinés à porter des crampons de fer dont quelques uns subsistent encore. Plusieurs beaux fragments, et entre autres deux chapiteaux de marbre blanc trouvés dans des fouilles faites au pied de l'arc de *san Iago*, attestent que sa décoration antique a dû être de la plus grande richesse. On prétend, et cela paroîtroit d'après la disposition de quelques fondations romaines découvertes dans la partie orientale de la ville, qu'il existoit autrefois de ce côté un autre arc de triomphe semblable à celui que nous venons de décrire, et que ces deux monuments marquoient l'alignement d'une rue principale de l'ancienne *Emerita*.

PLANCHE CLXI

Plan géométral de l'arc de saint Jacques, du temple de Diane, et du temple de Jupiter.

H. Archivolte composée de vingt-trois douelles ou claveaux.

I. Dales d'une seule piece qui portent d'une archivolte à l'autre. Cinq assises de pierre, divisées par cinq et six, forment des deux côtés la naissance de l'arc. Les coupures qui indiquent la ligne où viennent aboutir les murs des constructions modernes.

K. Chapiteau trouvé en fouillant à la base de l'arc de *san Iago*. Un autre chapiteau absolument pareil, trouvé dans le même emplacement, il y a environ quinze ans, se voit aujourd'hui dans les salles de l'académie de Madrid.

C. et F. Temple de Diane.

A. Chapiteau ayant appartenu à un temple dit de Jupiter, dont le plan est au-dessous. On ne sait trop pourquoi ce nom a été donné à des constructions qui sont antiques, à la vérité, et d'origine romaine, mais que plusieurs ornements, et entre autres un trident que l'on remarque au-dessous des petites volutes, désigneroient plutôt comme ayant fait partie d'un édifice consacré à Neptune.

E. Ce qui reste aujourd'hui de ce monument.

D. G. Plan et élévation du même temple tel que, d'après les vestiges retrouvés, on peut supposer qu'il étoit dans l'origine.

PLANCHE CLXII

Statues et chapiteaux antiques à Mérida.

Parmi ces statues il en est une de grandeur colossale, et remarquable par la maniere dont la toge est ajustée : elle offre aussi une piece que l'on voit rarement dans le costume civil des Romains; c'est cette bande longue et étroite, qui tombe des plis supérieurs de la robe. Tout le travail de la draperie est d'un fini parfait, et ce fragment peut être comparé, avec celui qui l'accompagne, à tout ce que l'on voit de plus beau dans le pays en fait de sculpture.

Les chapiteaux offrent aussi des détails précieux; le premier surtout est d'un bon style et d'une belle exécution.

PLANCHE CLXIII

Vues extérieure et intérieure d'une citerne à Mérida.

Cette citerne, qui se trouve dans un terrain dépendant de la forteresse de Mérida, est très spacieuse, et bâtie tout entiere avec des matériaux arrachés à des constructions antiques, et assemblés sans ciment ni mortier. C'est d'ailleurs tout ce que cet édifice a de commun avec l'architecture romaine; il n'offre ni le goût sévere, ni la régularité qui en caractérisent les productions; et l'on reconnoît dans tout l'ensemble la main des Arabes qui ont habité longtemps Mérida.

Des fragments d'architrave en marbre blanc, ainsi que des pieds-droits de la même matiere et également chargés de sculptures, décorent l'entrée de la citerne. On descend dans l'intérieur par deux escaliers, que sépare un mur terminé au bas du réservoir par un grand pilastre en marbre blanc couronné d'un assez beau chapiteau corinthien. Cet édifice, quelque défectueux qu'il soit, fait impression sur ceux qui le visitent; il y regne un demi-jour qui lui est très favorable, parcequ'il empêche qu'on n'en apperçoive, au premier coup-d'œil, les irrégularités.

PLANCHE CLXIV

Bains d'Alhange.

Ces bains qui ne sont plus qu'une espece de mare encombrée par les herbes, et resserrée par un mur qui suit les sinuosités du terrain,

ne répondent nullement à l'idée qu'on se forme d'un établissement où l'on vient chercher la santé. Telle fut cependant autrefois, et telle est encore aujourd'hui sa destination. L'eau qui remplit ce bassin sort de terre en bouillonnant; elle conserve un degré de chaleur assez élevé, et elle est renommée dans le pays pour la guérison de plusieurs maladies. Mais la nécessité seule peut amener des malades dans ce cloaque, autour duquel ils ne trouvent d'ailleurs aucune espece de commodité. Les personnes des environs qui s'y rendent, vers le mois de juillet de chaque année, sont obligées de construire, pour se loger, des huttes recouvertes de nattes ou d'*esparto*. Il n'en étoit point de même du temps des Romains, à en juger par les débris d'un bâtiment que l'on trouve à environ cent cinquante pas de la fontaine : c'est là qu'étoient pratiqués les bains dans deux pieces qui existent encore; elles sont de forme circulaire, et décorées chacune de quatre niches cintrées où étoient placées probablement les baignoires.

Ces deux pieces, séparées par un mur, étoient recouvertes de coupoles semblables à celle du Panthéon de Rome, et éclairées, comme cette derniere, par une lunette qui laissoit entrer le jour dans l'intérieur du bain. Les eaux de la source y arrivoient au moyen de tuyaux de plomb que l'on a retrouvés, et cherché à rétablir pour le même usage. On voit sur les murs des restes de peintures assez bien conservées, qui représentent des fleurs et des fruits, comme quelques unes de celles qui décorent les thermes de Titus et Dioclétien. Une quantité de débris provenant de cet édifice, des voûtes, des murs, et tous les soubassements de la maison qui servoit à loger les étrangers, se voient encore aux environs : avec peu de dépense on pourroit remettre en bon état tout l'établissement, qui fut connu jadis sous le nom de *Castrum Colubri*.

Une inscription enchâssée dans l'un de ces murs donne à connoître que ce fut une mere qui fit la dépense de ces constructions, en reconnoissance de ce que sa fille avoit retrouvé la santé dans les eaux de la source.

PLANCHE CLXV

Plan géométral des bains d'Alhange.

A. Fontaine d'eau minérale et chaude qui sort de terre en bouillonnant.

B. Terres labourables.

C. Ermitage.

D. Bains antiques.

E. Jardin potager.
F. Plantation d'orangers et de citronniers.

PLANCHE CLXVI

Vue générale d'Alconeta.

Les ruines d'un beau pont, et celles d'une forteresse qui le domine, annoncent qu'Alconeta fut jadis une place beaucoup plus importante qu'aujourd'hui; ce n'est plus qu'une misérable *posada*, bâtie au confluent du Tage et du *Rio del Monte*, et occupée par des bateliers qui desservent le passage nommé *las barcas de Alconeta*. Néanmoins les premiers objets qui frappent la vue, lorsqu'on arrive à cet endroit, engagent à s'y arrêter, et en parcourant les environs on y découvre des restes précieux d'antiquités. Sur la gauche, en avant du pont, on apperçoit une colonne milliaire, encore debout, avec une inscription très bien conservée, et qui atteste que ce monument date du regne de Tibere. A quatre-vingt-dix pieds de la colonne, on trouve les traces de la chaussée romaine qui conduisoit à Salamanque; en la suivant, on arrive au pont qui traversoit le Tage; la plupart des cintres en sont tombés. Il aboutissoit par l'autre extrémité à un promontoire escarpé, sur lequel on découvre les débris de plusieurs habitations, et ceux d'un fort, au milieu duquel s'est maintenu en bon état un donjon qui commandoit toute la position, ainsi que le pont et la route de Salamanque. Au pied de ce promontoire, du côté du *Rio del Monte*, en face de la *posada* dont nous avons parlé, on voit les deux culées d'un autre pont également antique, ce qui autorise à penser qu'il exista jadis en cet endroit une ville considérable.

PLANCHE CLXVII

Petite vue d'Alconeta.

On a représenté ici, sous un point de vue plus rapproché, le même pont dont il a été question dans le sujet précédent, afin de rendre plus sensible le systême de son architecture, qui differe peu de celle des autres ouvrages de la même nature et du même temps qui existent dans différentes contrées de l'Espagne.

PLANCHE CLXVIII

Plan géométral d'Alconeta.

Il paroît que les cintres de ce pont ont été refaits en voûtes surbaissées, et d'une autre nature de construction. Les parties marquées par la lettre A sont antiques; celles de la lettre B sont plus modernes.

PLANCHE CLXIX

Premiere vue du pont d'Alcantara.

Plusieurs écrivains croient trouver dans la ville d'Alcantara la *Norba Cæsarea* de Ptolémée, d'autres la *Lancia* des Romains; il paroît constant que cette ville, quelle qu'elle fût, a été rebâtie par les Maures qui lui donnerent le nom d'al Cantara (le Pont), à cause du magnifique monument que les peuples des environs éleverent à leur compatriote et leur empereur Trajan. Conquise sur les Maures par Alfonse IX, roi de Léon, en 1218, elle fut donnée par ce prince aux chevaliers de l'ordre militaire de Calatrava, qui s'y établirent, et y formerent un ordre particulier auquel Alcantara donna son nom. Cette ville est remarquable par le pont magnifique dont nous venons de parler, l'un des plus fameux ouvrages des Romains. Cette construction, étonnante par sa hardiesse, offre en même temps cet air de solidité, premiere convenance que l'on recherche dans un édifice de cette espece. Ce système de voûtes à plein cintre, dont la poussée se fait sur l'axe des pieds-droits, satisfait à la fois l'œil et la réflexion, et l'expérience des siecles démontre l'avantage de cette courbe sur toutes celles que l'on a été tenté de lui substituer. Les Maures et les Portugais ont, à diverses époques, fait sauter plusieurs arches du pont d'Alcantara, sans que les autres en aient été ébranlées, stabilité à laquelle il eût été téméraire de prétendre, si les mêmes voûtes eussent été formées de ces arcs surbaissés, employés dans l'architecture actuelle. Les restaurations, au surplus, ont été faites avec tant d'art et de soin, qu'il est presque impossible de distinguer, à la seule inspection, les ouvrages modernes des constructions antiques.

Les piles et les culées du pont sont d'inégales hauteurs, et assises, pour la plupart, sur les rochers dans lesquels le Tage est encaissé. Les crues extraordinaires de ce fleuve ont déterminé la prodigieuse élévation à laquelle on a établi la voie du pont; elle est de 175 pieds

8 pouces au-dessus du niveau ordinaire de l'eau, et de 211 pieds 10 pouces au-dessus du lit du fleuve. Les autres détails en sont cotés dans le plan que nous donnons ci-après. Sur le milieu de cette construction gigantesque s'éleve un arc de triomphe; nous en donnerons également une vue particuliere, avec celle d'un petit temple que l'on voit à l'extrémité du pont, du côté de la ville, et sur le premier plan du paysage. A l'autre extrémité du pont s'éleve un petit fort avec une tour et quelques ouvrages de peu d'importance; il domine le chemin qui conduit à Salvatierra en Portugal. Les montagnes qui bornent l'horizon forment la limite des deux royaumes.

PLANCHE CLXX

Seconde vue du pont d'Alcantara.

Cette vue est prise perpendiculairement, à-peu-près à l'un des côtés du pont, afin de mettre le spectateur à portée de saisir les dimensions respectives de ses diverses parties. Des six arches inégales qui le composent, les deux du milieu ont 94 pieds d'ouverture, et leurs piles 32 pieds 8 pouces d'épaisseur : sa longueur totale est de 576 pieds 11 pouces, et sa largeur de 27 pieds 6 pouces. Il est entièrement construit de cette espece de granit, nommé dans le pays *piedra Berroqueña*.

Sur les hauteurs à droite se déploient la ville et la maison conventuelle des chevaliers de l'ordre d'Alcantara; à gauche on distingue une partie du fort qui domine la route de Portugal.

PLANCHE CLXXI

Vue de l'arc de triomphe d'Alcantara.

Cet arc s'éleve au milieu du beau pont que nous venons de décrire; il a 40 pieds de hauteur : quoique sans colonnes et sans ornements il en impose par ses belles proportions et par sa simplicité même. Une inscription placée dans l'attique fait connoître que cet arc fut élevé en l'honneur de Trajan.

IMP · CAESARI · DIVI · NERVAE · F · NERVAE
TRAIANO · AVG · GERM · DACICO · PONTIF · MAX
TRIB · POTEST · VIII · IMP · V · COS · V · P · P

Une seule de quatre autres inscriptions placées autrefois sur les faces

latérales du même arc existe encore aujourd'hui; elle est fort curieuse en ce qu'elle rappelle le nom de tous les peuples du pays qui contribuerent aux frais de ce monument. On la lit difficilement, tant elle est dégradée; Ambrosio de Morales la rapporte ainsi :

MVNICIPIA
PROVINCIAE
LVSITANIAE · STIPE
CONLATA · QVAE · OPVS
PONTIS · PERFECERVNT
INGAEDITANI
LANCIENCES · OPPIDANI
TALORI
INTERAMNIENSES
COLARNI
LANCIENSES · TRANSCVDANI
MEIDVBRIGENSES
ARABRICENSES
BANIENSES
PESVRES

Une tour jadis accollée à cet arc portoit le nom de Tour de l'Aigle, *Torre de la Aguila ;* elle a été démolie, comme inutile, par les rois catholiques, ainsi que deux autres qui étoient placées à chaque extrémité du pont.

PLANCHE CLXXII

Plan géométral et élévations du pont et du petit temple d'Alcantara.

Il est inutile d'entrer ici dans d'autres détails sur cette planche, où l'on peut voir les cotes exactes et toutes les dimensions de ce beau monument. Il est difficile de concevoir un meilleur systême de construction, et une plus belle exécution.

PLANCHE CLXXIII

Vue du temple d'Alcantara.

Ce temple n'est autre chose qu'un petit oratoire élevé par l'architecte du pont d'Alcantara avec des matériaux de la même espece.

Il n'a que 20 pieds de hauteur sur 12 et demi de largeur. Cet édifice, conservé sans la moindre altération, doit sur-tout sa stabilité à la grandeur et au bel assemblage des pierres qui le composent : malgré le grand nombre de siecles qui se sont écoulés depuis qu'il est bâti, on reconnoît qu'il n'a pas pénétré une seule goutte d'eau dans son intérieur. On y voyoit jadis un autel avec cette inscription :

CAIVS · IVLIVS · LACER · HANC · ARAM · EREXIT
VT · DIIS · SACRA · FACERET

Près de l'autel se trouvoit le tombeau où étoient déposées les cendres du même *Lacer*, architecte du pont. Sur le couvercle de l'urne qui les renfermoit on lisoit ces caracteres :

C · I · L · H · S · E · S · T · T · L

Caius. Julius. Lacer. hic. situs. est. sit. tibi. terra. levis.

Mais ces inscriptions n'existent plus sur les lieux; le petit temple lui-même a changé de destination : on l'a surmonté d'une campanelle, et il est devenu une chapelle sous l'invocation de S. Julien.

PLANCHE CLXXIV

Vue de la place de Caceres.

Cette ville, aujourd'hui petite et mal bâtie, fut jadis une colonie romaine, connue sous le nom de *Castra Cæcilia*. Le commerce des laines y attire un assez grand nombre d'étrangers; mais elle n'offre d'ailleurs, sous le rapport des arts, qu'un seul objet fait pour piquer la curiosité du voyageur. On remarque sur la place une statue antique de marbre blanc, dans des proportions plus grandes que nature; c'est une figure allégorique représentant le génie d'Auguste : la pose en est belle, l'ajustement d'un bon style, et le travail d'une exécution remarquable.

PLANCHES CLXXV ET CLXXVI

Premiere et seconde vues de Coria.

A l'aspect de cette enceinte antique et bien conservée qui entoure la petite ville de Coria, on ne peut s'empêcher de reconnoître que cet ancien système de défense donnoit aux cités un air imposant et

majestueux que l'on ne retrouve plus dans les villes modernes ouvertes et démantelées de toutes parts. Une circonstance particuliere aux murailles de Coria, c'est qu'elles sont entièrement de construction romaine, ce que l'on distingue d'abord à la disposition réguliere des matériaux qui les composent. A l'une des extrémités de cette ligne, flanquée de tours, s'éleve un donjon du haut duquel on découvre un horizon immense, et des plaines superbes qui, pour me servir de l'expression d'un auteur espagnol, paroissent n'attendre que des bras pour les cultiver. C'est sur-tout en Estremadure que la dépopulation est sensible : nulle part le nombre des citoyens n'est moins en proportion avec la grandeur des cités. Coria, où l'on compte à peine aujourd'hui 1500 habitants, fut, sous les Romains, une ville considérable; elle est nommée dans Ptolémée *Cauria* et *Caurium*.

Cette place, presque abandonnée aujourd'hui, pourroit devenir très importante d'après sa position sur la riviere *Alagon* qu'elle domine, et la facilité de substituer, au mauvais château qui la défend du côté de la plaine, des fortifications plus régulieres. Eloignée de cinq à six lieues seulement des frontieres du Portugal, elle seroit un point très propre à former une bonne place d'armes.

PLANCHE CLXXVII

Arc de triomphe à Caparra.

Ce monument se trouve dans une espece de désert, à peu de distance de la riviere *Ambroz*, et sur une chaussée romaine, au lieu même où l'on croit que fut située l'ancienne *Ambracia*. C'est un arc de triomphe ouvert des quatre côtés, et formé de deux voûtes qui se coupent à angle droit. Sa construction est bonne; il est en granit, comme la plupart des monuments antiques de l'Estremadure. Une colonne décore chacun des angles des deux faces principales; deux pilastres servent de pieds-droits à l'arc, dont l'archivolte prend naissance sur des socles qui surmontent les chapiteaux. L'entablement de l'édifice est entièrement dégradé, et il ne reste plus que le massif de l'attique. A chaque côté des faces principales deux piédestaux, destinés originairement à porter des statues, font corps avec le reste de l'édifice, et portent sur le fût du pilastre et de la colonne. Les faces latérales sont décorées de quatre pilastres, et l'intérieur de huit autres qui se touchent aux arêtes des angles saillants. On voit, sur un des piédestaux de la face exposée au couchant, une inscription assez bien conservée, que nous rapporterons à la planche des inscriptions. On

distingue aussi entre quelques unes des pierres de la voûte des crampons qui servirent probablement, dans l'origine, à suspendre des trophées. En creusant la terre autour de ce monument, on a trouvé, en 1710, une grosse conduite de plomb, reste d'un aqueduc qui exista probablement jadis dans ces parages. Le grand nombre de débris qui couvrent la terre aux environs atteste également que ce lieu, nommé aujourd'hui *Caparra*, et réduit au dessous de la condition du plus chétif hameau, fut le siege d'un grand établissement au temps de la domination des Romains. C'est à-peu-près l'aspect commun de toute l'Estremadure, qui offre des monuments magnifiques au milieu des déserts.

PLANCHE CLXXVIII

Plan et élévation de l'arc de triomphe de Caparra.

Cette planche, qui offre les projections horizontale et verticale de l'arc décrit ci-dessus, n'a pas besoin d'explication : on l'a représenté tel qu'il dut être dans le principe, et les cotes suffisent pour donner, sur les détails de l'architecture, tous les renseignements que l'on peut desirer.

PLANCHE CLXXIX

Vestiges d'un temple antique à Talavera la Vieja.
Premiere vue du côté du midi.

Les ruines semées dans cet endroit, que l'on prétend avoir été l'*Ebura* des anciens, attestent qu'il tint un rang distingué parmi les villes de l'Espagne romaine : il n'est pas une seule des maisons qui le composent dont les matériaux n'offrent des fragments de constructions antiques. Une partie de la muraille, qui formoit autrefois l'enceinte de la ville, s'est conservée sur une longueur d'environ 50 toises; non loin de ces murs on voit aussi les restes d'un aqueduc du même temps. Mais le monument le plus remarquable de Talavera la Vieja est un temple, situé au nord du village; il en reste six colonnes de 3 pieds de diametre, dont quatre exposées au midi, et deux autres en retour, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, indiquent la direction des faces latérales dont il ne reste plus que le soubassement, mais il est si bien conservé qu'il suffit pour achever de faire connoître le plan entier de l'édifice. Il dut être composé originairement de seize colonnes, savoir, quatre à l'une des faces, quatre à la face opposée, et

six de chaque côté, y compris celles des angles qui appartiennent aussi aux faces principales. Les six colonnes restées debout sont encore couronnées de leur architrave et d'une portion de corniche. Sur l'entre-colonnement du centre s'éleve un arc formé de treize douelles égales. Les colonnes sont cannelées, et taillées dans les proportions de l'ordre corinthien; mais leurs chapiteaux sont d'un mauvais goût : ils forment une espece de couronne sans cauricoles, sans volutes, et sans aucun des ornements appartenant aux ordres connus de l'architecture. Dans les cannelures des colonnes et sur l'architrave, on distingue des traces de bas-reliefs formés avec une espece de stuc qui a résisté au temps et aux injures de l'air, mieux que la pierre même sur laquelle il est appliqué. La façade de cet édifice, vue dans l'exposition du midi, offre des masses légeres et un ensemble agréable.

PLANCHE CLXXX

Vestiges d'un temple antique à Talavera la Vieja.
Seconde vue.

Cette seconde vue du même temple est prise du côté du nord-est. De ce point on apperçoit aussi les restes d'un autre monument qui sert aujourd'hui de grenier public : il consiste en trois tronçons de colonnes d'environ 7 pieds de hauteur, engagées dans un pan de mur moderne; elles posent sur un stylobate plus élevé que celui du premier temple que nous venons de décrire, et précédé d'un massif de maçonnerie qui étoit probablement la base d'un escalier. Ces deux monuments étoient dans une situation superbe; ils dominent une campagne fort étendue, semée de bois de chênes verds, traversée par le Tage qui y forme plusieurs replis, et terminée à l'horizon par des chaînes de hautes montagnes.

Les antiquités de Talavera ont été autrefois l'objet d'une mesure administrative qui prouve l'admiration qu'elles inspiroient, et le prix qu'on attachoit, il y a plusieurs siecles, à des monuments qui attestent l'ancienne splendeur du pays. Une ordonnance des régidors de Talavera, en date du 14 avril 1578, renouvelant les dispositions d'un acte antérieur tombé en désuétude, défend aux habitants du lieu et du voisinage de démolir ou dégrader en aucune maniere les édifices antiques existant dans l'endroit, et ce, sous peine d'une amende de 600 maravedis payables par les contrevenants.

Ces ordonnances émanées d'un temps où une partie de l'Europe étoit encore plongée dans la barbarie, sont dignes du siecle où l'on

se pique de porter le plus d'admiration et de respect aux monuments des arts et de l'antiquité.

PLANCHE CLXXXI

Vue de l'habitation de Charles V au monastere de Juste.

Ce monastere occupé par des religieux de l'ordre de S. Jérôme, éloigné des grandes villes, bâti au milieu des montagnes, dans un site sauvage et d'un accès difficile, n'a rien de remarquable dans son architecture; mais est devenu très fameux par le séjour qu'y fit l'empereur Charles V, à la fin de sa carriere. C'est sans doute la solitude profonde de cette habitation qui détermina le monarque, tourmenté par les infirmités d'une vieillesse prématurée, à venir y chercher le repos. Les détails de son abdication sont trop connus pour que nous pensions à les retracer; nous nous contenterons de décrire le lieu de sa retraite.

On reconnoît à une architecture un peu plus soignée, quoique simple encore, la portion des bâtiments du monastere qui fut élevée par les ordres de Charles V, lorsqu'il étoit encore dans les Pays-Bas. L'appartement qu'il habitoit, et qui n'a point été occupé depuis sa mort, est composé de quatre pieces égales, divisées par un corridor qui aboutit à une terrasse ou plate-forme, nommée place du Palais. La premiere piece à droite, en entrant dans le corridor, étoit la chambre à coucher du prince; elle ne reçoit le jour que par une seule croisée pratiquée dans un angle : une autre ouverture donnoit au prince la facilité d'entendre la messe et de voir le prêtre à l'autel, quand ses infirmités le retenoient dans son lit. Un escalier conduisoit à un petit jardin que s'étoit réservé le monarque, et où l'on voit encore des orangers et des cédrats qui y étoient de son temps. C'est dans cet étroit asile que le prince, qui venoit de changer l'équilibre de l'Europe, termina les deux dernieres années de sa vie, partagé entre les entretiens de l'horloger *Juanelo Turriano* et les pratiques de la dévotion monacale. Cet évènement est consacré dans l'inscription suivante, placée sur une table de marbre au-dessous des armes de l'empereur, dans l'angle d'un cloître du couvent :

« En esta santa Casa de S. Hieronimo de Yuste, se retirò à acabar « su vida, el que toda la gastò en defensa de la fé y conservacion « de la justicia, Carlos V, emperador, rey de las Españas, christianisimo, invictisimo. Muriò à 21 de septiembre de 1558. »

C'est dans cette sainte maison, consacrée à saint Jérôme de Yuste, que se retira, pour finir sa vie tout entiere consacrée à la défense de la foi et à la conservation de la justice, Charles-Quint, empereur, roi des Espagnes, très chrétien, très invincible. Il mourut le 21 septembre 1558.

Telles sont les seules traces qui restent du séjour de Charles V dans le monastere de Juste.

PLANCHE CLXXXII

Plan du monastere de Juste.

A. Partie des bâtiments du monastere occupés par Charles-Quint.
B. Chambre à coucher de cet empereur, où il est mort.
C. Porte où ce monarque entendoit la messe.
H. Église.
L. Cloître.
D. Jardin.

COUVENT DE GUADALUPE

Sur la lisiere orientale de l'Estremadure, et au pied d'une chaîne de montagnes qui traverse de l'ouest à l'est la province de Tolede, on trouve le monastere de Guadalupe, autre couvent de Hyéronimites, non moins fameux par la possession de sa Vierge miraculeuse que celui de Juste par la retraite de l'empereur Charles V; il l'emporte de beaucoup sur ce dernier par sa grandeur, sa richesse, et les agréments de sa situation. Il est vrai qu'outre le talisman qui lui attire les pieuses offrandes de l'Espagne et du Portugal, cette maison jouit encore de l'avantage d'être établie sur un sol très fertile et très bien cultivé. Les ruisseaux qui arrosent ses domaines, la belle verdure qui les couvre, frappent et charment d'autant plus qu'on vient de quitter les plaines de la sauvage, stérile et brûlante Estremadure : on se croit dans un Eden à l'aspect de cette végétation fraîche et robuste qui orne des coteaux et

des vallées, où la température la plus douce entretient un printemps perpétuel. Un spectacle non moins satisfaisant est celui de ces nombreux troupeaux qui couvrent les pâturages du monastere. D'après cela, on n'a plus lieu de s'étonner de l'opulence d'un couvent comblé des offrandes de deux royaumes, doté par plusieurs souverains, et devenu assez riche, dit un auteur italien, pour faire l'aumône à ses bienfaiteurs.

PLANCHE CLXXXIII

Vue du couvent de Guadalupe.

Quelques auteurs prétendent qu'il exista jadis, au lieu où est aujourd'hui la petite ville de Guadalupe, une colonie romaine appelée *Cæcilia Germelina*. Son nom moderne est arabe. Le couvent fut fondé dans le XIVe siecle, par ordre d'Alphonse XII, à l'occasion d'une image de la Vierge trouvée dans ce lieu : son clocher domine la plaine fertile dont nous avons parlé, et s'élève avec grace et majesté au milieu d'elle.

C'est une singuliere institution que l'établissement de ces immenses édifices isolés dans les campagnes, et auxquels tout le pays des environs appartient. Une image de la Divinité semble régir du fond de son sanctuaire tous ces domaines qui lui ont été légués de siecle en siecle. Des moines, gardiens de ce nouveau temple, semblables aux prêtres de l'antiquité, entourent jour et nuit ces autels; ils accueillent les fideles qui les visitent, et exercent envers eux l'hospitalité dans leur demeure. De toutes parts on accourt chercher dans ce lieu saint la consolation du malheur, le rétablissement de la santé, ou le pardon des fautes. A peine apperçoit-on de loin les tours crénelées du couvent, et la fleche découpée de son clocher, qu'une sorte de charme se répand dans l'ame. Les Espagnols éprouvent cette impression plus que tous les autres peuples, parceque leurs passions sont plus fortes, leur éducation plus austere, leur croyance plus vraie, et en général leur caractere plus sombre. La solitude et la contemplation sont le remede à leurs maux, comme le seroient aux autres les distractions du monde.

PLANCHE CLXXXIV

Offrande à l'image de la Vierge pour la naissance d'un enfant.

La tradition rapporte que la statue de la Vierge de Guadalupe est un ouvrage du ciseau de S. Luc, qui avoit été donnée par S. Grégoire-le-Grand à S. Léandre, archevêque de Séville, dans un voyage qu'il fit à Constantinople; que ce dernier prélat la rapporta dans sa patrie, d'où elle fut transférée et cachée dans les montagnes de Guadalupe, à l'époque de l'invasion des Maures. Une apparition miraculeuse la découvrit, six cents ans après, à un chevrier, qui révéla à son tour ce qu'il venoit d'apprendre à toute la contrée. De là l'inauguration, le culte, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la fortune de Nuestra Señora de Guadalupe, la Vierge la plus riche de la chrétienté.

Cette planche représente l'offrande faite par deux époux à la Vierge de Guadalupe, en reconnoissance de la naissance et de la conservation de leur enfant. Le culte de la Vierge en Espagne est le plus en usage dans toutes les classes de la société; les Espagnols lui trouvent une sorte de douceur, de consolation que ne leur donnent pas les autres pratiques religieuses. C'est à la Vierge qu'ils s'adressent dans toutes leurs peines, dans tous leurs plaisirs : Nuestra Señora est leur expression favorite. La Vierge a dans toutes les maisons une salle qui lui est particulierement consacrée, et où son image est placée sous le nom de la Purissima. La plupart des noms de baptême des femmes sont relatifs à quelques circonstances de sa vie : Dolores, Rosario, Concepcion, Soledad, sont les dénominations les plus ordinaires. Il est peu d'Espagnols, même de militaires, qui n'aient sur leur poitrine ou dans leur porte-feuille quelque petite image de la Vierge, qu'ils invoquent en certaines circonstances, qu'ils baisent souvent, et dont ils ne se séparent jamais.

PLANCHE CLXXXV

Mort d'un enfant en Espagne.

Une institution touchante est celle qui préside à l'enterrement des enfants en Espagne. On les habille du vêtement d'un ordre religieux, celui auquel les parents sont le plus attachés; on les couronne de fleurs, et c'est ainsi qu'ils sont exposés pendant une journée auprès de leur berceau et au milieu de leur famille; c'est dans cet état qu'on les transporte à l'église et au tombeau.

PLANCHE CLXXXVI

Cloître de Guadalupe.

L'habitation conventuelle est plus remarquable par son étendue que par son architecture; elle est composée de plusieurs cloîtres bâtis en différents temps. Quelques tours, dont elle est flanquée, attestent qu'à l'époque où elle fut bâtie (en 1330) on songea à en faire une retraite sûre contre les incursions des Maures. Depuis cette époque on y a ajouté ou l'on y a retranché, suivant les besoins ou le caprice du moment, ce qui produit l'irrégularité que l'on remarque dans son ensemble : malgré ce défaut d'unité, cet édifice en impose par sa masse et son développement. Le cloître est remarquable par le genre d'architecture qui y regne, mélange de gothique et d'arabe, comme presque tous les édifices de cette espece en Espagne. La fontaine du milieu est sur-tout d'un aspect élégant et riche. L'intérieur du couvent de Guadalupe offre, à l'amateur des arts et de l'histoire, des tableaux, des statues, des inscriptions, et des monuments précieux. Le naturaliste trouve, dans les environs, les objets les plus intéressants sous les rapports de la botanique et de la minéralogie. Il n'est point de solitude qui offre plus d'aliment à la curiosité des voyageurs.

PLANCHE CLXXXVII

Tombeau de Zalamea.

Ce tombeau fait partie d'un édifice qui forme aujourd'hui le clocher de l'église de Zalamea de la Serrana. Après un moment d'examen, on reconnoît facilement que cette tour est composée de pieces rapportées : la partie supérieure est ornée de deux colonnes cannelées avec des bases attiques; elle pose sur un bâtiment carré, décoré sur deux faces apparentes de quatre pilastres également cannelés avec des bases du même profil, mais moins longs de moitié que les colonnes qu'ils supportent. Cette partie de construction, formant soubassement, est bien manifestement étrangere à celle qu'on a élevée audessus par la suite. A juger de la partie inférieure par son analogie avec d'autres édifices de la même nature, on ne peut douter qu'elle n'ait été un monument sépulcral; c'est l'opinion générale du pays, et l'on ajoute que ce fut le tombeau de la fille de Trajan : mais il n'existe, ou du moins nous n'avons découvert aucune donnée positive

qui vienne à l'appui de cette tradition. Velasquez prétend que le monument dont il s'agit fut érigé à l'occasion d'un triomphe; il cite pour preuve l'inscription suivante qui en a été détachée, et qui sert aujourd'hui de socle au bénitier de l'église :

IMP · CAES · DIVI
NERV · F · NERV · TRAI
AVG · GERM · PONTIF
MAX · TRI · P · IIII
CON · IIII · MVNICIP
ILLIP · D · D

Cette inscription est une simple dédicace à Trajan, et n'a rien qui rappelle une circonstance particuliere.

PLANCHE CLXXXVIII

Tombeau de Zalamea restauré.

Isolés au milieu des campagnes, ou placés sur les grandes routes, les tombeaux des anciens présentoient un noble aspect, et les sacrifices que l'on y faisoit en l'honneur des morts avoient un caractere imposant : les cérémonies usitées à cette occasion sont parfaitement décrites dans Virgile, et nous avons essayé de les représenter ici en restaurant le tombeau de Zalamea. Un consul romain fait des libations, répand du vin, invoque l'ame de son pere dont les cendres reposent dans ce lieu; sa femme conduit ses enfants auprès du monument, et tous semblent s'écrier :

Salve, sancte parens, iterum salvete, recepti
Nequidquam cineres, animæque umbræque paternæ.

A peine ont-ils prononcé ces paroles qu'un serpent, sorti du fond du tombeau, vient manger les fruits offerts, pour montrer que le sacrifice est agréable à la divinité et à l'ame de celui qu'on honore. Pendant ce temps on immole les victimes,

. . . . *Cædit binas de more bidentes,*
Totque sues, totidem nigrantes terga juvencos.

De toutes parts on apporte des offrandes. Cette auguste journée se termine par des courses de chars et différents autres jeux.

SUR LES NEUF ROUTES

OUVERTES PAR LES ROMAINS EN ESTREMADURE

Pour compléter nos recherches sur les antiquités de l'Estremadure, il nous reste à faire connoître une des parties les moins agréables sans doute de la science, mais peut-être les plus utiles et les plus curieuses; nous parlons des routes romaines qui traversoient l'Estremadure, et qui nulle part en Europe ne sont aussi bien conservées que dans cette province. En effet, sa population ayant constamment diminué, l'état ancien de ses routes, comme celui de plusieurs de ses édifices, s'est parfaitement conservé; quelques fragments même existent entièrement, tels qu'ils ont été construits : nous l'avons fait observer déja en décrivant le pont de Mérida et le bout de route qui s'y trouve joint. On y voit des deux côtés un trottoir élevé pour les gens à pied, et une belle chaussée au milieu du pont en dalles irrégulieres et d'une grande solidité. Ayant parcouru plusieurs de ces routes, nous avons été à portée de vérifier le travail fait sur cet objet par don Louis Velasquez, et plusieurs autres Espagnols de son temps. C'est un extrait de leurs observations jointes aux nôtres que nous allons présenter au lecteur.

L'itinéraire d'Antonin fait mention de neuf routes qui passoient dans la province et par différentes villes de l'Estremadure.

Premiere route.

La premiere venoit de Lisbonne à Mérida; et la portion de cette route qui appartenoit à l'Estremadure est ainsi désignée :

Ebora.
Ad Anam flumen M.P. IX. Suivant Resende, LX.
Evandriana M.P. XVII.
Dippone M.P. XII.
Emerita M.P. IX.

Cette route partoit de la ville d'Evora, dans la province d'Alentejo en Portugal, et entroit dans l'Estremadure en traversant la Guadiana, à environ une lieue au-dessous de Badajoz vers le midi; ce qui complétoit les quinze lieues ou soixante mille pas que compte l'itinéraire depuis Evora jusques *ad Anam flumen.* Ce lieu n'étoit pas habité, puisque l'itinéraire n'en fait point mention. Au-delà du

fleuve la chaussée passoit près de Badajoz, et, à en juger par les traces qui en restent, elle continuoit par Talavera et *Lobon* jusqu'à Mérida, où elle aboutissoit par le même pont qui est encore aujourd'hui sur la Guadiana. La position d'*Evandriana* et de *Dippone*, que le géographe de Ravenne appelle *Bipone* et *Evandria*, et qu'il place auprès de Mérida, n'est pas facile à déterminer, parceque l'itinéraire ne s'explique point clairement sur la situation relative de ces lieux, et le nombre de milles qui appartenoit à chacun d'eux. De quelque maniere qu'on l'envisage, aucun de ces lieux ne peut être confondu avec *Lobon*, qui est indubitablement un établissement antique dont on trouve encore quelques vestiges, au milieu desquels passe la chaussée. On présume que ce lieu est l'ancien *Lycon* dont parle Tite-Live, à l'occasion de la défaite qu'éprouva dans les environs le préteur L. Emilius. L'étymologie du nom antique de l'endroit favorise assez cette conjecture; *Lycon* venant du mot grec λυχος, qui signifie un loup, nom qui correspond à celui de *Lobon* que le même lieu porte aujourd'hui.

Seconde route.

La seconde venoit également de Lisbonne à Mérida; elle entroit en Estremadure à deux lieues au nord de la Guadiana, et suivoit cette direction :

Ad Septem aras.
Bedua M.P. XII.
Plagiaria M.P. VIII.
Emerita M.P. XXX.

Bedua est aujourd'hui l'ermitage de N. D. de Botoa ou Bota, nom qui conserve encore quelque chose de sa physionomie antique. Cet ermitage est à deux lieues au nord de Badajoz et à neuf de Mérida, ce qui forme les trente-huit mille pas mentionnés dans l'itinéraire. De là la route se dirigeoit suivant la ligne que ses vestiges indiquent encore, et deux lieues plus loin devoit se trouver *Plagaria* M.P. VIII de Bedua; mais on n'en reconnoît plus la position. Le géographe de Ravenne le nomme *Plagearia*, et le place auprès de Mérida.

A peu de distance la route passe par le lieu nommé la *Calzada* ou *Pueblo del Montejo*, qui est à quatre lieues de Mérida; ensuite par *Torre-Mayor*, d'où s'approchant de la rive nord de la Guadiana, entre les villages de *Garrovilla* et d'*Esparragalejo*, elle aboutit à Mérida par le lieu nommé *Pan Caliente*. De là à l'ermitage de Botoa on reconnoît très bien, en différents points, la voie antique.

Troisieme route.

La troisieme venoit, comme les deux précédentes, de Lisbonne à Mérida, suivant d'abord une direction particuliere à la sortie de Lisbonne, et se confondant avec la seconde au lieu nommé *Septem aras*, avant d'entrer en Estremadure; sa direction est indiquée ainsi :

Ad Septem aras.
Plagiaria M.P. XX.
Emerita M.P. XXX.

Quatrieme route.

La quatrieme partoit de Mérida, et alloit, ainsi qu'il suit, jusqu'à Saragosse, en passant par Salamanque :

Iter ab Emerita Cæsar Augustam M.P. DCXXXII. Sic.
Ad Sorores M.P. XXVI.
Castra Cæcilia M.P, XX.
Turmulos M.P. XX.
Rusticiana M.P. XXII.
Cappara M.P. XXII.
Cæcilio Vico M.P. XXII.
Ad Lippos M.P. XXI. Suivant d'autres XII.
Sentice M.P. XV. Ailleurs XII.
Salmanticam M.P. XXIV.

Cette route se trouve décrite dans le géographe de Ravenne à-peu-près de la même maniere que dans l'itinéraire; les lieux , à partir de Salamanque jusqu'à Mérida, y sont mentionnés dans l'ordre suivant :

Salamantica.
Sentice.
Appos.
Coloricum.
Cappara.
Bustiana.
Turmulum.
Castris.
Sorores quæ confinantur cùm supra scripta civitate Augusta merita.

Depuis long-temps on desiroit qu'il fût fait de cette chaussée antique un examen approfondi, parceque la plus grande partie des marbres milliaires se retrouvant aux mêmes lieux où ils avoient été

placés à l'époque de la construction de la route, il y avoit lieu d'espérer qu'en la suivant exactement, et en étudiant les lieux par où elle passe, on pourroit parvenir à vérifier le nom et la position des antiques peuplades mentionnées dans l'itinéraire, la dimension exacte du mille romain, et la grandeur précise de l'ancien pied espagnol qui en avoit été déduit. Les observations relatives à chacun de ces objets ont été faites avec le plus grand soin, et nous en rendrons compte plus loin.

Cette route sort de Mérida par le côté de la ville situé au nord traverse le pont antique qui est sur le ruisseau d'*Albaregas*, à l'extrémité du village, passe ensuite à l'orient de *Carrascalejo*, à une lieue de Mérida, et, un peu plus loin, à l'orient d'*Aljucen*, distant d'une lieue de *Carrascalejo*. A une demi-lieue d'*Aljucen*, et sur le ruisseau de ce nom, on voit un pont antique de construction romaine, sur lequel passoit la route, et à un quart de lieue au-delà, six colonnes milliaires dont les inscriptions n'existent plus. Une autre colonne sans inscription se trouve à un quart de lieue plus loin, et à la même distance de celle-ci on en découvre huit, placées sur la même ligne, et traversant toute la chaussée; circonstances qui démontrent que ces marbres se plaçoient, non point à volonté ou seulement dans le voisinage des lieux remarquables, mais à des distances successives, et d'une longueur constante et déterminée. Le nombre de ces colonnes, que nous avons dit être huit, indique autant de réparations faites à la chaussée à différentes époques. Trois autres monuments de la même espece se voient à une demi-lieue de ceux-ci; et, à une autre demi-lieue, la chaussée passe par un lieu nommé *las Herrerias*, où se trouvent quelques traces d'une ancienne population. A une lieue et trois quarts on voit encore deux colonnes sans inscription; à un quart de lieue plus loin la route est semée de ruines qui portent le caractere antique, de briques romaines, et de restes d'édifices construits en pierres de taille. C'étoit là, sans aucun doute, l'emplacement du lieu appelé dans l'itinéraire *ad Sorores*, et indiqué à M.P. XXVI de Mérida, ce qui équivaut précisément aux six lieues et demie dont il est éloigné de cette ville. Le champ où l'on voit ces ruines se nomme communément *el Valdio de S. Jago*.

A environ un quart de lieue plus loin, on trouve une colonne sur laquelle on ne lit plus que l'indication du XXVIII[e] mille : une autre colonne sans inscription se voit à une demi-lieue de celle-ci, vis-à-vis *Aldea del Cano*, qui touche à la chaussée vers l'occident. Dans *Aldea* même il y a une colonne qui a été enlevée de la route, et qui porte le nom de Trajan avec la date de son second consulat, *Cos* II. A deux

lieues et demie d'*Aldea*, sur le chemin de Caceres, il existoit autrefois sur la chaussée quatre autres colonnes qui ont été transportées dans une maison de campagne du voisinage; l'une d'elles porte l'inscription suivante :

CAES · C · IVLIVS
MAXIMVS · P
. . . X · INVICTUS · AV. . .
. . . F · MAX · P · P · TRIB · P
COS · GERM. . . . .
MAX · SARM. . . .
C · I · VERVS · MAX
. . . ILISSIMVS · E
. . . .
MAX · DACIC · M. . .
. . . .
. . . .
MAXI · DACIC
. . . CO. . . S · S · IN
. . . S · S · IMPP
FECERVNT
XXXIIX

A une lieue plus loin est une colonne sans inscription, et à une demi-lieue de celle-ci la chaussée entre dans *Caceres*, qui est l'ancienne *Castra Cæcilia*, que l'itinéraire place à M.P. XX de *ad Sorores*. C'est précisément la distance qu'il y a de *Caceres* au *Valdio de S. Jago;* parceque, quoique l'on ne compte aujourd'hui que quatre lieues trois quarts entre les deux endroits, et que d'après les cotes de l'itinéraire il dût y en avoir cinq, cette différence peut provenir de ce que les lieues que l'on compte aujourd'hui de *Caceres* au *Valdio* ne sont point justes et mesurées avec la même précision que les milles antiques de ces chaussées.

D. Juan Salano dit qu'il existe à *Caceres* une colonne portant seulement ces lettres :

CAST · CAE · XLIIII

Ces XLIIII. M.P. forment justement les onze lieues que l'on compte de *Mérida* à *Caceres*. Pline place *Castra Cæcilia* entre les peuples tributaires de la Lusitanie; le géographe de Ravenne l'appelle *Castris*, et l'archevêque D. Rodrigo, *Canceres*.

Depuis *Caceres* la chaussée continue jusqu'au *Casar de Caceres*, qu'elle longe à l'occident; de là elle va directement vers le Tage, et aboutit au confluent de ce fleuve, avec le *Rio del Monte*, dans l'endroit aujourd'hui nommé *las Ventas de Alconeta*. Pour arriver sur le Tage on passe le *Rio del Monte* sur un pont antique, dont on découvre encore les ruines vis-à-vis des *Ventas*, et dont nous avons donné la description; de là on monte sur une roche escarpée, où s'élève encore un château au milieu de quelques ruines qui ne portent point le caractere d'une haute antiquité. Cet emplacement, appelé *el Garro*, est celui que l'itinéraire désigne sous le nom de *Turmulos*, et le géographe de Ravenne sous selui de *Turmulum*. Il seroit possible que ce mot dût s'écrire *Tumulos*, nom qui désigne des hauteurs, des éminences, et dont l'ancienne peuplade auroit pris le sien. Les cinq lieues que l'on compte de là à Caceres forment les XX. M.P. que l'itinéraire place entre *Castra Cæcilia* et Turmulos.

On voit, au bas de cette éminence, les ruines d'un pont sur lequel on passoit le Tage, et que les naturels du pays appellent *el Puente de Mantible*. Ambrosio de Morales en fait mention. A la tête du pont, et sur la rive nord du fleuve, une colonne debout porte l'inscription suivante :

TI · CAESAR
DIVI · AVGVSTI · F
AVGVSTVS · PONT · MAX
TRIB · POTEST · XXVII

La cote des milles n'est point indiquée sur ce marbre, et ne paroît pas l'avoir été.

A un quart de lieue du Tage, et sur une hauteur appelée de *la Horca*, on trouve une autre colonne sans inscription. La route continue en passant près de *Canaveral*, et ensuite tout près de la *Holguera* à l'occident; de là elle se dirige en ligne droite vers la rive orientale de l'Alagon, à trois quarts de lieue au-dessus de *Galisteo*. Elle suit cette rive pendant une demi-lieue, et à un quart de lieue de Galisteo, elle traverse le *Xerte* un peu au-dessus de l'embouchure de cette riviere dans l'Alagon. Il paroît que c'est dans l'intervalle que parcourt la chaussée pour arriver au bord oriental de l'Alagon, que se trouvoit *Rusticiana*, situé, d'après l'itinéraire, à XXII M.P. de *Turmulos*, c'est-à-dire à quatre lieues et demie des *Ventas de Alconeta*, et à une demi-lieue en avant de Galisteo. Mais on ne trouve sur ce point aucun vestige de cette peuplade antique que le géographe de Ravenne appelle *Bustiana*, et Ptolomée *Rusticana*. A partir du *Xerte* la route suit le

bord occidental de cette riviere, passe tout près de Galisteo à l'ouest, continue de longer la même rive du *Xerte*, arrive à la *Aldeguela*, et de là à *Valde-Obispo*. Trois colonnes qui se trouvoient sur cette portion de la chaussée ont été transportées à Carcaboso.

De *Valde-Obispo* la route va à *Cappara*, qui porte le même nom dans l'itinéraire. De *Rusticiana* à *Cappara* il doit y avoir XXII. M.P. ou cinq lieues et demie. Mais de l'emplacement où, d'après le même itinéraire, devoit se trouver *Rusticiana*, une demi-lieue avant Galisteo, on compte aujourd'hui six lieues et demie jusqu'à *Cappara*, d'où l'on doit inférer qu'il y a erreur dans l'itinéraire au sujet des milles qu'il compte, ou de *Turmulos* à *Rusticiana*, ou de ce dernier endroit à Cappara, erreur que l'on ne pourroit rectifier que dans le cas où il se trouveroit entre *Galisteo* et *Aldeguela* quelques ruines d'après lesquelles on pût déterminer l'emplacement précis de *Rusticiana*.

On a transporté à *Oliva*, à une lieue de *Cappara*, une colonne qui étoit sur la chaussée en ce dernier endroit, et qui porte cette inscription :

IMP · CAESAR
DIVI · TRAIANI · PAR
THICI · F · DIVI · NER
VAE · NEPOS · TRAIA
NVS · HADRIANVS
AVG · PONTIF · MAX
TRIB · POT · V · COS....
RESTITVIT
CXII

Cappara est aujourd'hui un petit hameau de quatre feux, mais qui conserve toujours le nom antique qui lui est donné par l'itinéraire d'Antonin, par Ptolomée, et par Pline, qui place les *Capparenses* au nombre des peuples tributaires de la Lusitanie.

En sortant de Cappara la chaussée se dirige par l'occident d'*Aldea Nueva*, et ensuite par *Banos*, qui est le premier poste appartenant au royaume de Léon vers cette partie de l'Estremadure. *Banos* paroît être le *Cecilio Vico* de l'itinéraire, qui place ce dernier point à M. P. XX. de Cappara, ce qui équivaut aux cinq lieues de distance que l'on compte entre ces deux points. D'autres éditions portent M. P. XXII ; et alors il faudroit placer *Cecilio Vico* à une demi-lieue au-delà de Banos : mais quelques restes d'antiquités ayant été découverts dans

Banos même, cette circonstance prouve en faveur de l'édition de l'itinéraire qui porte la cote XX. M.P. Le *Coloricum* du géographe de Ravenne correspond à *Cecilio Vico :* depuis ce point jusqu'à Salamanque, il y a beaucoup de confusion et d'obscurité dans l'itinéraire. Quoique les observations relatives à cette portion de la chaussée appartiennent au royaume de Léon, on a cru devoir les insérer ici pour ne point interrompre la série des remarques relatives à l'itinéraire, et parceque c'est dans ce dernier royaume qu'ont été faites les opérations ayant pour objet de déterminer la mesure exacte de l'ancien pied espagnol.

Quelques éditions portent qu'il y a de *Cecilio Vico* à *Salmantica* LXX M.P., distribuées ainsi qu'il suit :

Ad Lippos M.P. XXI.
Sentice M.P. XXV.
Salmantica M.P. XXIV.

Mais comme on ne compte que treize lieues, qui font 52 M.P., de Banos à Salamanque, il en résulte un excédent de dix-huit milles dans l'itinéraire.

D'autres éditions portent 48 M.P., ainsi qu'il suit :

Cecilio Vico.
Ad Lippos M.P. XII.
Sentice M.P. XII.
Salmantica M.P. XXIV.

Il manque ici IV. M.P. pour complétèr les LII. M.P. Mais comme on n'a pu découvrir ailleurs aucun monument qui fixe le lieu précis occupé par *ad Lippos* et *Sentice*, il est impossible de déterminer à laquelle des deux versions doit appartenir la préférence. On pourroit, à ce qu'il semble, les faire concorder en rétablissant la suivante d'après les données de l'une et de l'autre :

Cecilio Vico.
Ad Lippos M.P. XII.
Sentice M.P. XV.
Salmantica M.P. XXIV.

Ainsi l'on retrouve LI. M.P., ce qui ne differe que d'un mille de la distance que l'on compte aujourd'hui entre Banos et Salamanque. D'après ce calcul, *ad Lippos* auroit été à une lieue au-delà du village de *la Calzada*, et *Sentice* à un quart de lieue de l'ermitage de N.D. de la Fuensanta, qui se trouve entre *Fuente Roble* et *el Villar*, où l'on compte les trois lieues et trois quarts, qui font les XV. M.P. Les XXIV.

M.P. de Salamanque à Sentice sont les six lieues que l'on compte aujourd'hui de cette premiere ville à l'ermitage dont il s'agit; de sorte que, quoique l'on ignore toujours le point précis, on connoît au moins très bien le parage où a dû être anciennement le *Appos* du géographe de Ravenne, et le *ad Lippos* de l'itinéraire.

A une demi-lieue au-dessus de Banos on trouve cinq autres colonnes, dont l'une porte l'inscription de CXXXI milles; c'est l'un de ces marbres sans doute qui portoit celle dont parle Reineccius, et qu'il place à deux lieues de Banos; elle se trouve aussi dans la collection de Gruter; elle est du regne de M. Aurele Antonin Caracalla, et signale le nombre CXXXVI. M.P. Une demi-lieue plus loin, au bord de la riviere *Cuerpo de Hombre*, où l'on trouve les ruines d'un pont antique sur lequel passoit la chaussée, il y a encore trois colonnes sans inscription. B. Moreno de Vargas dit qu'il y avoit de son temps, dans ce lieu même, quatre monuments de cette espece; l'un marqué au nom de Trajan, l'autre à celui de Nerval, et les deux derniers au nom de Sévere. Sous le nom de Trajan, on lisoit, CLVII. M.P. Il y a certainement erreur dans le chiffre ou dans la citation, parceque les 157 M.P. feroient trente-neuf lieues un quart, et que de Mérida au point dont il s'agit on n'en compte que trente-quatre, qui forment en tout 136 M.P. A partir de là la route suit la rive occidentale du Cuerpo de Hombre, et à une demi-lieue on trouve deux marbres dont les inscriptions sont effacées : de ce point la route s'éloigne de la riviere, et sa direction est signalée par quatre colonnes sans lettres que l'on trouve à un quart de lieue. A la même distance, au-delà de ces colonnes, elle entre dans le village de la *Calzada*, auquel elle a donné son nom. A un quart de lieue de la Calzada on trouve une colonne avec cette inscription :

IMP · CAESAR · DIVI
NERVAE · FILIVS · NERVA
TRAIANVS · AVGVSTVS
GERMANICVS · PON
TIFEX · MAXIMVS
TRIBVNICIA · POTES
TATE · CONSVL · IIII
RESTITVIT
XXXIX

A un quart de lieue au-delà de cette colonne, on en voit deux autres avec deux inscriptions, dont Velasquez n'a pu lire que la suivante :

IMP · CAESAR · DIVI
. . . .
DIVI · NERVAE · NEPOS
TRAIAN · AVGVS
PONTI · MAX
V · COS · III. . . .
CXI

Un quart de lieue plus loin, au bord du ruisseau appelé *Sangusin*, on voit deux autres colonnes, dont l'une porte cette inscription :

IMP · CAESAR · DIVI
NERVAE · NEPOS · NER
VA · TRAIANVS · AVGVS
TVS · GERMANICVS
PONTIFEX · MAXIMVS
TRIBVNICIA · POTESTATE
CONSVL · ITERVM · RESTI
. . LII

L'inscription suivante se lit sur un monument de la même espece, à un quart de lieue plus loin :

IMP · CESAR · DIVI
NERVAE · FILIVS. . . .
TRAIANVS. . . . . . .
GERMANICVS. . . .
TIFEX · MAXI. . . . .
BVNICIA · POTEST. . .
CONSVL · III
RESTITVIT
CXLIII

La chaussée passe ensuite à l'occident de *Valverde* et de *Valdelascasas*, en longeant de très près ces deux villages; de là elle passe à l'occident de *Fuente Roble*, où l'on voit une colonne avec ces caracteres, CXLVIII; elle continue à l'orient de l'ermitage de *N.D. de Fuensanta*, puis par *el Villar* jusqu'aux Ventas, appelées *Siete Carreras*.

Un quart de lieue en avant de ce dernier endroit on trouve une colonne portant l'inscription suivante :

NERO · CLAVDIVS · CAESAR
AVG · GERM · PONT · MAX · TRIB
POT · V · COS · III · IMP · IV · P · P
CLXIIX

De *Siete Carreras* la chaussée va tout droit par *Aldea Texada* jusqu'à Salamanque, où Gil Gonzales Davila dit avoir vu deux colonnes tirées de cette route, l'une du regne de Trajan avec le chiffre II. M.P., l'autre du regne d'Adrien avec la cote CXLIX. M.P. Divers auteurs ont aussi publié d'autres inscriptions tirées de la même route. Il résulte de tous ces monuments qu'elle fut commencée au temps de la république, continuée ou réparée par les empereurs Auguste, Tibere, Néron, Vespasien, Titus, Domitien, Trajan, Adrien, Septime-Sévere, Antonin Caracalla, Maximin, Galien, et Constantin. On ignore d'après quelles données Antonio de Nebrija a pu attribuer la fondation de cette route à Licinius Crassus. Quant au nom de *chemin de la Plata* qu'elle porte aujourd'hui, il peut être dérivé du grec ὁδὸς ἡ 'πλυτεια, *via lata*, d'où l'on aura fait, par corruption, πλατεῖα, *plata*.

Les auteurs espagnols ont très bien indiqué le parti que l'on pourroit tirer de cette chaussée et des colonnes milliaires que l'on y trouve, pour arriver à la connoissance exacte de la mesure du *mille* romain et de celle de l'ancien pied espagnol. Antonio de Nebrija, Juan Gines de Sepulveda, et Pedro de Esquivel, ont fait dans ce dessein des opérations fort savantes sur le terrain qu'elle occupe. Voici un extrait de leurs observations, tel que nous l'a conservé Ambrosio de Morales.

« Le docteur Sepulveda, dit-il, a mesuré les intervalles existants « entre les colonnes que l'on trouve sur la route de *la Plata*, depuis « *Merida* jusqu'à *Salamanque*. Le moyen étoit bon; mais il en a tiré « une conclusion fausse en établissant que le pied espagnol étoit « conforme, de tout point, au pied romain. Nous verrons bientôt la « preuve de cette erreur. On doit plus de créance au témoignage de « notre savant Antonio Nebrija qui, par la confrontation des mesures « du cirque et de la naumachie de Mérida avec les distances com- « prises entre les marbres dont nous avons parlé ci-dessus, arriva à « déterminer la mesure exacte de l'ancien pied espagnol : mais n'ayant « point donné sa conclusion dans son examen des *poids et mesures* où « il traite de ce sujet, et s'étant contenté d'annoncer qu'on la trou-

« veroit dans la bibliotheque de Salamanque, où il se proposoit de « la laisser, toutes recherches faites à cet égard ont été inutiles, et « ainsi le fruit de ses observations a été perdu. Esquivel entreprit de « réparer cette perte; à cet effet, et quoiqu'il tînt pour bon le systême « de confrontation entre les mesures du cirque et de la naumachie de « Mérida, avec celle des distances comprises entre les colonnes mil-« liaires du chemin de la Plata, systême employé par Antonio de « Nebrija et le docteur Sepulveda, il jugea à propos d'en suivre un « autre que voici :

« L'eau dont on se sert à Mérida vient d'un édifice romain situé à « une lieue de cette ville, détruit en partie et réparé de notre temps; « il reste de cet aqueduc quatorze arcs ou regards servant, entre « autres usages, à fournir de l'eau aux laboureurs des plaines envi-« ronnantes. Esquivel s'apperçut que tous ces regards avoient des « escaliers, et que d'un regard à l'autre tous les intervalles étoient « égaux; il imagina que ces distances pouvoient contenir un nombre « fixe de *pieds*, et pour s'en assurer il en mesura une au cordeau; il « trouva qu'elle comprenoit exactement cinquante de nos *varas*, et « la même opération répétée sur toutes les autres lui donna le même « résultat. Il en conclut que notre *vara* devoit contenir un certain « nombre juste de *pieds*, que ce nombre ne pouvoit être autre que trois, « et que l'architecte du monument avoit placé les regards à cent cin-« quante pieds de distance l'un de l'autre. D'après ces inductions il « établit, comme principe certain, que l'ancien pied espagnol étoit la « troisieme partie de la *vara* actuelle, ce qui devoit être un peu moins « que le pied romain. Il s'appliqua aussitôt à confirmer l'exactitude « de sa découverte en mesurant, dans une longueur de plus de vingt « lieues, les milles de la route de la Plata avec un cordeau de cin-« quante varas, et il trouva constamment que la distance d'un marbre « à l'autre étoit de trente-trois cordeaux et un tiers : or, d'après « le calcul ci-dessus, ces trente-trois cordeaux et un tiers forment « juste cinq mille pieds, dont se composent les mille *pas* de chaque « mille.

« La même expérience répétée de plusieurs manieres, appliquée à « de grandes comme à de petites distances, soumise aux contre-« preuves de l'astronomie et de la trigonométrie, donna constamment « les mêmes résultats; et la mesure de l'ancien pied espagnol, ainsi « déterminée par Esquivel, peut être regardée comme une des décou-« vertes les plus positives de notre temps. »

En mesurant avec un cordeau de cinquante *varas* quelques uns des milles de la même route, notamment les quatre intervalles des

colonnes que l'on rencontre entre *Valverde* et *la Calzada*, où le terrain est uni et les colonnes restées à leur place, on a obtenu postérieurement des résultats absolument conformes à ceux qu'obtint Esquivel. Seulement il est bon d'observer que la différence entre le pied romain et le pied espagnol est si peu de chose, qu'elle peut s'attribuer à l'imperfection des instruments dont on se servoit.

Cinquieme route.

La cinquieme route mentionnée dans l'itinéraire va de Mérida à Saragosse, en passant par Tolede, ainsi qu'il suit :

Alio itinere ab Emerita Cæsar Augustam M.P. CCCLVIII. Sic.
Regiana M.P. XXVII.
Aureliana M.P. XVI.
Lacipea M.P. XX.
Leuciana M.P. XXIV. Ailleurs XXVIII.
Augustobriga M.P. XII.

Cette chaussée sort de Mérida par le côté de l'occident, aux environs de l'ermitage de *San Lazaro :* elle longe au midi le village de *Truxillanos*, et passe ensuite par *San Pedro*, continuant jusqu'auprès de Medellin, où elle tourne vers la gauche, et va à *Rena*, qui est le *Regiana* de l'itinéraire, se trouvant à six lieues et un tiers de Mérida, ce qui forme les M.P. XXVII désignées.

Aureliana est aujourd'hui *Orellana* à quatre lieues de Mérida, ce qui forme les XVI. M.P. de l'itinéraire.

On ne connoît ni l'emplacement de *Lacipea* ni celui de *Leuciana ;* mais il paroît qu'au sortir d'Orellana la chaussée prenoit la direction du nord jusqu'à *Villas del Pedroso*, lieu appartenant à la province de la Manche sur les confins de l'Estremadure. Il paroît, d'après une inscription rapportée dans les manuscrits de Franco, que *Villas del Pedroso* étoit l'*Augustobriga* de l'itinéraire.

Sixieme route.

La sixieme alloit, comme la précédente, de Mérida à Saragosse, ainsi qu'il suit :

Per Lusitaniam ab Emerita Cæs. Aug. M.P. CCCCLVIII. Sic.
Contosolia M.P. XII.
Mirobriga M.P. XXXVI.

Sizapone M.P. XIII.

Contosolia, aujourd'hui *Mingabril*, est à trois lieues de Mérida, ou à XII. M.P., comme le porte l'itinéraire. On y voit des vestiges de la chaussée antique.

Mirobriga est la ville moderne de *Capilla*.

Septieme route.

De Cordoue à Mérida.

Iter à Corduba Emeritam M.P. CXLIIII. Sic.
Mellaria M.P. LII.
Artigi.... M.P. XXXVI.
Metellinum M.P. XXXII.
Emeritam M.P. XXIV.

Mellaria est aujourd'hui *Fuente Obejuna* sur la frontiere de l'Estremadure.

On n'a point de données précises sur l'emplacement d'*Artigi;* il doit avoir été entre *Fuente Obejuna* et *Medellin*, à neuf lieues du premier et à sept et demie du second, au lieu nommé aujourd'hui *Castillo de Argallen*, à une demi-lieue de Zalamea de la Serena, vers le midi, où l'on découvre beaucoup de ruines antiques. Non loin de là coule un ruisseau appelé *Artiga*, qui se jette dans la Guadiana à l'orient de Medellin, et dont le nom est presque le même que celui de l'ancien *Artigi*. Le géographe de Ravenne parle de cet endroit qu'il appelle *Artigui*, et qu'il place entre *Mellaria* et *Metellinum*. Un peu après la place où fut *Artigi*, on découvre la chaussée qui passe par les villages de *la Guardia, la Haba* et *D. Benito*, et entre à *Medellin* qui est le *Metellinum* de l'itinéraire. Cette ville est la *Colonia Metellinensis* de Pline, qui la place en Lusitanie; elle porte le nom de Q. C. Metellus son fondateur : elle est aujourd'hui sur la rive sud de la Guadiana; au temps des Romains elle étoit sur la rive nord, et par cette raison dépendante de la Lusitanie. Plusieurs témoignages incontestables attestent ce changement dans le cours du fleuve.

De Medellin à Mérida la chaussée continue, et se réunit à celle qui va à *Rena*, en passant par *San Pedro* et *Truxillanos*. Il faut substituer le nombre XX. M.P. aux XXIV. M.P. que l'itinéraire compte de Mérida à Medellin, parcequ'il n'y a plus, entre ces deux villes, que cinq lieues.

· *Huitieme route.*

De Séville à Mérida.

Cette route entroit en Estremadure par *Guadalcanal*, et continuoit par *Reina, Llerena, Villagarcia, Usagre*, et à l'occident de Villafranca jusqu'à Mérida. L'on découvre sur toute cette ligne les vestiges de la chaussée.

La partie de cette route appartenant à l'Estremadure est indiquée, ainsi qu'il suit, dans l'itinéraire :

Celti...
Regiana M.P. XLIV.
Emerita... M.P. XXVII. Ailleurs XXVI. ou XXIV.

Regiana, qui doit s'écrire *Regina*, paroît être *Reina*, village à une lieue au midi de *Llerena*. Cette induction est confirmée par trois inscriptions trouvées dans le canton, et qui font mention de la république des *Reginenses*. Le nombre des milles qui, en différentes éditions, est coté XXIV, XXVI et XXVII, doit être corrigé, aucune de ces versions n'étant exacte. On compte quatorze lieues de Reina à Mérida, en suivant la chaussée par Llerena, Villagarcia, Usagre, et Villafranca. Ces quatorze lieues forment cinquante-six milles : ainsi l'on doit lire LVI. M.P., au lieu de XXVI. M.P.

Neuvieme route.

De l'embouchure de la Guadiana à Mérida, en traversant le royaume de Séville.

Cette route entroit en Estremadure par *Monasterio*, et la partie qui dépendoit de cette province est indiquée ainsi qu'il suit :

Montem Ariorum.
Curia M.P. XLIX.
Contributa M.P. XXIV. Ailleurs LXXIV.
Perceiana M.P. XX.
Emerita M.P. XXIV. Cal. XXIII.

Le lieu nommé *Montem Ariorum*, dans le royaume de Séville, correspond à un point situé à une demi-lieue de Santa Eulalia, sur le chemin de ce dernier endroit à *Santi Ponce*. De là à Mérida les cotes de l'itinéraire ne sauroient être exactes. On trouve dans des exemplaires CXVII. M.P., dans d'autres CLXVI. M.P.; mais la distance

réelle n'est que de vingt-une lieues et demie, ce qui fait LXXXVI. M.P.

On trouve les vestiges d'une chaussée antique dans le pâturage de Santa Julia, entre Valencia del Ventoso et le Calzadelle, et à une demi-lieue plus loin dans un autre pacage appelé *del Encinar*. Ces indices font connoître qu'à partir de *Monasterio*, la route suivoit cette direction, et continuoit par *Medina de las Torres*, le voisinage de *Zafra* et *los Santos*, se réunissant ensuite avec l'autre route qui va, par Villafranca, jusqu'à Mérida.

On ne connoît point la situation de Contributa et Perceiana, que le géographe de Ravenne appelle *Contributa* et *Pergelena*.

PLANCHE CLXXXIX

Inscriptions de l'Estremadure.

Nº 1. Aux Dieux mânes, et à Romnæ, fille de Taurus, excellente épouse.

Cette inscription trouvée à Caparra est surmontée d'une figure de femme de deux pieds environ de proportion, d'un assez bon travail, mais qui ne présente rien de remarquable. La pierre est la même sorte de grès dont se composent toutes les chaînes de montagnes entre l'Estremadure et le royaume de Léon, et qui a servi à la construction de l'arc de triomphe de Caparra.

Nº 2. Ce pied colossal se trouve, ainsi que la figure précédente, dans le musée du comte de Miravel à Plasencia; il a 4 pieds et demi de long, et ne semble point avoir appartenu à une statue, mais seulement être un emblême votif, tel que les anciens avoient coutume d'en offrir aux dieux lorsqu'ils revenoient d'un voyage, principalement des eaux thermales. On voyoit souvent écrit sur ces sortes d'*ex-voto* les mots *faustos redire*. Ce pied n'est point de la pierre du pays, comme la plupart des autres monuments, mais d'un très beau marbre blanc dont on ne connoît point de carriere aux environs. Il existe plusieurs de ces monuments en Espagne, et comme on ne retrouve aucunes figures auxquelles ils aient pu appartenir, cela confirme notre conjecture.

Nº 3. Tombeau d'un enfant. Cette inscription bilingue, en vers, est fort curieuse; elle exprime les plaintes d'un pere et d'une mere sur la mort de leur enfant. Le savant helléniste M. Hase a bien voulu nous aider à l'interpréter, et à rétablir la fin de plusieurs mots qui

empêchoient d'en bien sentir le sens, ce qui permet de l'écrire ainsi :

ΜΗΤΗΡ·ΜΟΙ·ΤΑΙΗΝΑ
ΠΑΡΗΡΙΟΝΟCΤΙCΟΔΕΥΕΙC
ΗΓΕΙΡΕCΤΗΛΗΝCΥΝΠΑΤΡΙ
CΩCΘΕΝΕΙΠΟΛΛΟΛΟΦΥΡΟ
ΜΕΝΟΙΜΙΚΡΩΙΕΠΙΗΝΓΑΡΕΜΟΙ
ΜΕΙCΕΒΔΟΜΟCΟΥΠΛΗΡΗCΟΥ
ΝΟΜΙΟΥΛΙΑΝΟC

Μήτηρ μοι Τάγηνα, παρ'ἠρίον ὅστις ὁδεύεις,
Ἤγειρε στήλην, σὺν πατρὶ Σωσθένεϊ,
Πολλ' ὀλοφυρόμενοι μικρῷ ἔπι· ἦν γὰρ ἐμοὶ μεὶς
Ἕβδομος οὐ πλήρης, οὔνομ' Ἰουλιανός.

« O vous, qui passez près de ce tombeau, sachez que ma mere « Tagena m'a érigé ce monument de concert avec mon pere Sosthene, « tous deux s'affligeant beaucoup de ma perte; car je n'avois pas « sept mois pleins. Je m'appelois Julien. »

Les deux vers latins sont une traduction presque littérale des deux derniers vers grecs. Le mot ΤΑΙΗΝΑ s'approche le plus de celui de ΤΑΓΗΝΑ ou ΤΑΤΙΗΝΑ, nom qui se trouve dans quelques inscriptions antiques [1].

N° 4 et 5. Inscriptions sépulcrales d'Aurelius Dorus à sa femme Atilia, de la ville de Nicopolis, et Amonicus Maurus à sa fille Amnonica Maura. Ces deux inscriptions sont d'un très beau caractere et d'une grande pureté.

N° 6. Inscription chrétienne du VIe siecle, terminée par l'*alpha* et l'*omega*, qui ne présente rien de particulier. Elle a été trouvée à Medellin, l'ancien *Metellinum*, fondé par Cecilius Metellus.

N° 7. Colonne milliaire trouvée sur l'une des routes de Mérida,

1. *Tatienus Agatho. Murator.* M DCCLXXXVIII, 20.
D'après la remarque de M. Hase, il y a ici une faute de quantité; l'A dans Ἰουλιανός, quoique long, se trouve employé comme bref, de même que dans l'hexametre latin; mais cette licence est fréquente dans ce nom.

mais si ruinée qu'il est impossible d'en tirer parti pour l'intelligence des distances.

N° 8. Inscription funebre faite par un affranchi à son maître dont il avoit pris le nom; elle est à Oliva dans l'évêché de Plasencia.

N° 9. Inscription trouvée aux bains d'Alhange, et dont nous avons parlé en donnant la description de ces bains. Cette inscription retrace, sinon la fondation, du moins l'amélioration de cet établissement dû à la famille de Serenianus et de Varinia Flaccina, en reconnoissance du bien que les eaux de cette source avoient fait à leur fille Varinia Serena. Ces sortes de monuments élevés à l'avantage du public, et consacrés par des dédicaces qui rappellent à la fois le bienfait et la reconnoissance, étoient fort communs chez les anciens. Les noms de *Varinius* et de *Serenus* se trouvent peu dans les temps de la république, mais ils appartiennent cependant à des familles distinguées de l'empire, et se rencontrent sur-tout dans les monuments chrétiens. Les lettres V et C de la troisieme ligne peuvent s'entendre par *vir clarissimus*, ou plutôt *vir consularis*, et celles de C, I, de la seconde, par *conjux ipsius* ou *incomparabilis*. Le sculpteur a sans doute commis une faute dans ce mot de ELACCINA, c'est FLACCINA. La tradition du village d'*Alhange*, sous le nom de *Castrum Colubri*, s'est conservée dans plusieurs anciens historiens de l'Espagne. L'archevêque don Rodrigo, en parlant des guerres du roi Ordoño avec les Maures de la Lusitanie, s'exprime ainsi : *Contra Emeritam exercitum compegavit, et totam Lusitaniam ferro devastans Castrum Colubri quod nunc Alariis dicitur occupavit*[1]. On trouve un passage à-peu-près semblable dans Lucas de Tui[2]. C'est sans doute le château situé au-dessus d'Alhange sur la hauteur qui coûta tant de peine à conquérir, car le lieu lui-même est dans un fond.

N° 10. Autel aux Dieux mânes par un pere à sa fille, dont il ne dit pas le nom.

N° 11. Colonne milliaire trouvée à Mérida, et indiquant une restauration du chemin opérée sous le regne d'Adrien.

1. Don Rodrigo. *Chron. Hisp.*, 4, 11.
2. *Anno igitur regni ejus IV ab expugnatione Maurorum quiescere non sustinens, aggregatis exercitibus ultra Emeritensem urbem hostiliter profectus est, sed cum totam Lusitaniam horrifero impetu devastasset Castrum Colubri capit quæ nunc a Chaldiis Alausa vocatur...* Chron. Hisp., etc. 952.

Nº 12. Pierres sépulcrales consacrées à plusieurs individus de la famille de Capito et Avitus, morts à différents âges, par Fusca, fille ou femme de Capito.

Il paroît que cette Fusca fut mariée deux fois, d'abord avec Avitus de qui elle eut Avita, morte à dix ans; ensuite avec Capito, fils d'un autre Avitus, qui mourut à quarante ans. Il est vraisemblable que Brozas, village à deux lieues d'Alcantara, où fut trouvée cette inscriptions, est la *Norba Cæsarea* de Ptolémée. Une inscription, rapportée dans Muratori, parle de la république Norbensis, et en même temps d'un Avita, qui sans doute étoit de la même famille que ceux-ci.

Nº 13. Cette inscription, d'un pere à son fils, rappelle l'expression touchante de *puis en suos*, dont nous avons parlé dans l'introduction de cet ouvrage.

Nº 14. *Jovi optimo maximo ex jussu furnia*, etc. Offrande à Jupiter faite par ordre de quelque parent. Ces mots *ex jussu* veulent dire souvent des révélations, soit en songe, soit dans les maladies, auxquelles les individus obéissoient fidèlement.

Nº 15. « A Julie Saturnine, morte à l'âge de quarante-cinq ans, « épouse incomparable, médecin excellent, femme très respectable, « Casius Philippus, son mari, éleva ce monument à cause de toutes « ses qualités. Elle repose ici, que la terre lui soit légere ». On voit dans Gruter plusieurs inscriptions de femmes qui exerçoient la médecine; elles étoient en même temps chargées des accouchements, et leur profession étoit très respectée.

Nº 16. Les mots de *dulcissima, amantissima* sont assez rares dans les inscriptions romaines, et c'est un mérite qu'ont en général les inscriptions espagnoles de contenir des expressions affectueuses et tendres.

Nº 17, 18 et 19. Inscriptions sépulcrales dont les formules sont connues, et que je n'ai rapportées qu'à cause des noms, et parcequ'elles sont inédites.

Nº 20. Cette inscription, qui présente peu d'intérêt en elle-même, est très importante pour le lieu où elle se trouve. Nous avons donné la description détaillée du magnifique monument d'Alcantara; cette inscription se trouve sur un des tympans des arches : elle marque l'époque de la construction de cet ancien édifice, qui doit avoir eu

lieu vers l'an 106 de l'ere chrétienne, qui se rapporte au cinquieme consulat de Trajan, et à la neuvieme année de sa puissance tribunitienne.

Nº 21. Cette inscription curieuse présente l'énumération de tous les peuples qui contribuerent aux dépenses du monument. On trouve d'abord les *Igeditains*, ou habitants de la ville et contrée d'Igedita ou Igaeta, dont les ruines se remarquent à Idana au nord d'Alcantara, près d'une petite riviere qui se jette dans le Tage; les *Lancienses Oppidari* de la ville de *Lancia Oppidana*, située au nord d'Idana, en suivant la route d'Alfaretes; les *Talari*, vraisemblablement de *Talabriga*, aujourd'hui Aveyro; les *Interamnienses*, ou habitants entre les rivieres de Touro et de Coa, aux confins du Portugal et du royaume de Léon, comme on dit aujourd'hui les provinces entre Douro et Minho; les *Colarni*, situés à peu de distance et peut-être les mêmes que les précédents; les *Lancienses transcudani*, que l'on distinguoit par ce nom, parcequ'ils habitoient de l'autre côté de la Coa; les *Meidubrigenses* de la ville de *Meidubriga*, aujourd'hui Marvay, non loin de la ville de Portalegre; les *Arabrigenses* d'*Arabriga* ou *Serabrica*, aujourd'hui Pavos près de Santaren en Portugal; les *Banienses* de *Bania*, ville entre Santaren et Leyria; enfin les *Pesuri* qui habitoient, suivant Pline, entre le Duero et le Vouga. On ne compte que neuf municipes qui contribuerent à élever le monument, de sorte qu'il est facile de les déterminer en réunissant quelques unes des dénominations, lorsqu'il n'est pas possible de les interpréter seules.

Nº 22. Inscription qui se trouvoit sur le temple élevé par le même architecte Caius Lacer, et consacré aujourd'hui comme chapelle à saint Julien. A la tête de cette inscription se trouve une dédicace à l'empereur, considéré seulement comme souverain, ainsi qu'on avoit coutume de le faire pendant la vie de ces princes. A la suite on lit douze vers, dont voici le sens littéral :

« Ce temple qui s'élève sur les bords du Tage à la gloire des Dieux « et de César, ce monument où l'art est encore surpassé par la beauté « de la matiere : qui peut l'avoir construit? d'après quel vœu a-t-il « été entrepris? Telle doit être la demande du voyageur qui passe « près de cet immense ouvrage, et en admire la beauté. C'est l'ar- « chitecte Lacer qui a élevé en l'honneur des Dieux et ce pont et ce « temple, sachant que de semblables offrandes sont agréables aux « Immortels. Ce noble Lacer a exécuté avec un art divin ce monument « destiné à subsister éternellement dans les siecles du monde. En « dédiant ce temple à César et aux Dieux, il s'est trouvé heureux du « double motif de cette consécration. »

Plusieurs observations ont été faites déja sur cette inscription singuliere; mais on remarque avec raison l'erreur de Montfaucon d'avoir cru que le *ars ubi materia vincitur ipsa sua* étoit une faute dans le texte, se fondant sur ce passage d'Ovide, qui dit le contraire dans une autre circonstance : *materiam superabat opus*. Ce texte est parfaitement juste, et a rapport aux immenses pierres qui forment seules la presque totalité de l'édifice, sorte de matériaux rarement employés avec autant de luxe.

N° 23. *Caius Julius Lacer hoc sacrum fecit et dedicavit amico curio Lacone Igæditano.* Les savants Florez et Montfaucon prirent le mot *curio* dans cette inscription pour un nom propre, et suivirent en cela Resende; mais Morales et après lui Masdeu combattirent cette opinion, et prouverent que ce mot désignoit un emploi tenant aux sacrifices du temple. Montfaucon tomba dans une erreur plus grande en supposant que le H. S. signifioit *hoc sepulchrum*, tandis que cet édifice ne pouvoit jamais servir de tombeau. Masdeu me paroît avoir le mieux rendu l'idée de l'auteur de l'inscription en l'expliquant ainsi : « Caius Julius Lacer éleva ce monument sacré, et le consacra pendant « les fonctions sacerdotales de son ami Lacone de la ville d'Igœdita. »

N° 24. Dédicace d'un autel dans ce temple par Julius Lacer. Une autre inscription de Caius Lacer ne présente rien de particulier.

N° 25. Cette planche se termine par une pierre sépulcrale, qui n'offre rien de remarquable que le nom d'une famille espagnole peu connue.

N° 26. Cette derniere inscription, la plus curieuse sans doute, est aussi la plus difficile à expliquer, soit qu'elle ait été mal copiée, soit que le sens en soit véritablement trop obscur, ou qu'il y ait trop de mots effacés. Je n'ose point la rétablir : sans doute elle est une priere à Proserpine, comme on en voit plusieurs autres semblables dans Resende, Gruter, et Muratori. Mais le style en est particulier : le *rogo, oro, obsecro* présentent une formule singuliere. Les trois premiers mots qui devroient désigner la déesse du lieu, *Nimpha loci*, ainsi que dans plusieurs inscriptions adressées aux déesses, ne peuvent guere désigner d'autre lieu que celui qui est indiqué dans l'itinéraire par *Regia*, ou autrement *Regina Turibriga ;* mais il est plus vraisemblable que *Regina* est pris pour un des attributs de Proserpine, déesse et reine. Il est fâcheux que cette belle inscription soit tellement dénaturée qu'il soit impossible d'asseoir sur son sujet des conjectures

suffisantes. Elle a été trouvée scellée dans la muraille même de ce lac artificiel dont nous avons parlé à l'article de Mérida, ouvrage magnifique, et auquel cette inscription a laissé le nom de lac de Proserpine.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR L'ESTREMADURE

AGRICULTURE, POPULATION

C'est un problême, dont on a peine à se rendre compte, que la fertilité reconnue du sol de l'Estremadure, et l'aspect stérile que cette province présente presque par-tout. Il est des cantons où l'on parcourt jusqu'à vingt lieues de suite sans appercevoir une peuplade, un verger, un arbre, un lambeau de terre cultivée : une fois sorti des villes on ne retrouve plus que des ruines et des déserts. Quelques districts, entre autres ceux de *Banos*, de *Bejar*, de *Placencia*, de *Caceres*, la *Sierra de Guadalupe*, offrent bien des oliviers, des vignes, des jardins, et quelques apparences de culture; mais ces points privilégiés forment exception, et ne rendent que plus triste l'aspect aride et solitaire du reste de l'Estremadure. C'est peut-être cette partie de l'Espagne que peint Horace, en disant *dura Tellus Iberiæ* [1], et que Froissart décrit si bien dans son langage naïf, en parlant des guerres que faisoient dans l'Estremadure les Anglais venus avec le duc de Lancastre au secours du roi de Portugal contre celui de Castille : *Ce royaume d'Espagne*, dit-il, *n'est pas douce terre, n'amiable à chevaucher n'a travailler* [2]. Cependant la nature du terrain, le cours des eaux, la température de l'atmosphère, n'ont point changé dans cette province depuis le temps des Romains, qui y avoient établi

1. Ode XIII, lib. IV.
2. Vol. III, pag. 245.

leurs plus belles colonies, et des Maures qui, après eux, la cultiverent avec tant de succès. Il est de fait que l'Estremadure pourroit nourrir, à elle seule, un tiers de l'Espagne, et qu'elle suffit à peine aujourd'hui à nourrir sa propre population, quelque sobre et quelque peu considérable qu'elle soit. Il y a une influence réciproque de ces deux causes l'une sur l'autre, et comme la population n'y suffit point maintenant aux besoins de l'agriculture, l'état languissant de l'agriculture y ruine la population.

En 1788, on ne comptoit en Estremadure que 416.000 habitants sur deux mille lieues carrées. L'expulsion des Maures et les guerres lointaines, en enlevant à cette province la partie la plus active et la plus industrieuse de sa population, ont occasionné originairement cet état désastreux, que plusieurs circonstances concourent à maintenir : la moins remarquée peut-être, et la plus puissante, se trouve dans le caractere paresseux des naturels du pays, qui, de tous les moyens de pourvoir à leur subsistance, leur fait préférer celui qui coûte le moins d'efforts. Cette nuance se trouve dans toutes les classes, depuis le misérable paysan qui se nourrit de glands et de châtaignes, jusqu'au riche propriétaire qui afferme ses terres à la *mesta*. Le premier se borne à un aliment grossier que la nature lui fournit spontanément et sans exiger aucun soin; le second convertit tous ses biens en pâturages, parceque ce systême lui épargne la peine de les faire travailler. La richesse de la *mesta* favorise, dans les uns et dans les autres, cette disposition naturelle en acquittant exactement au riche le prix de ses fermages, et en offrant aux pauvres des emplois faciles, comme bergers et conducteurs de ses troupeaux. On évalue à quarante mille le nombre des individus qui, livrés à cette existence nomade, ne se marient point, et sont ainsi enlevés à l'agriculture et à la population. On a lieu de s'étonner que les Espagnols, dupes sous mille rapports de ce systême, n'aient point cherché à s'en affranchir : le mal est presque général; les principes en sont

connus, les remedes indiqués; mais c'est en vain que les écrivains les plus distingués du royaume ont fait des remontrances pour dissiper à cet égard l'indifférence du gouvernement.

MANUFACTURES, COMMERCE

Le commerce de l'Estremadure est presque nul : il est vrai que la situation géographique de cette province n'est pas avantageuse sous ce rapport; placée loin de la mer, et sans navigation intérieure, elle n'offre que peu de facilité pour l'exportation : les marchandises ne peuvent même y être transportées en beaucoup d'endroits qu'à dos de mulet. On y trouve cependant plusieurs fabriques de chapeaux et de gros draps; la vente des laines attire aussi à Caceres quelques étrangers : mais le peu de mouvement qui regne dans les villes en général atteste l'inaptitude ou le dégoût de leurs habitants pour une existence dont l'activité est le caractere. L'attrait du gain n'est pas assez fort sur les Espagnols pour les réveiller de leur apathie, et comme ils auroient plus à faire en Estremadure que partout ailleurs pour en revenir, il ne paroît pas que les efforts nécessaires pour vaincre les obstacles qui s'opposent à la prospérité du commerce dans cette province soient tentés de sitôt.

Les chemins et les auberges du pays se ressentent nécessairement de l'inactivité de la circulation. Il n'est guere que la route de Madrid à Lisbonne qui soit entretenue avec quelque soin; presque toutes les autres sont négligées, mauvaises ou impraticables, A la honte des habitants actuels, les meilleurs chemins de l'Estremadure sont les restes des chaussées établies par les Romains; comme ils y avoient ouvert neuf routes de grande communication, un voyageur est très souvent dans le cas de faire cette remarque. Quant aux auberges, il n'est pas dans toute la province, peut-être une seule maison qui

mérite ce nom : les *posadas* offrent presque par-tout l'aspect d'une étable ou d'une écurie, et c'est beaucoup lorsqu'elles ressemblent à un médiocre caravanserail de l'orient.

ARTS ET SCIENCES

L'Estremadure est la province de l'Espagne la plus reculée sous le rapport des arts et des sciences; on n'y trouve ni écoles, ni colleges, ni établissements d'aucun genre pour l'instruction publique : on pourroit même dire que l'insouciance de ses habitants à cet égard passe les bornes de l'indifférence. Elle a cependant produit, à l'époque de la renaissance des lettres, quelques hommes célebres, entre autres le fameux polygraphe Sanchez de Brozas, et le poëte dramatique Barthelemi Naharro, qui peut être regardé comme le *pallæ repertor honestæ* du théâtre espagnol. Mais depuis long-temps toute émulation relativement aux travaux de l'esprit est éteinte en Estremadure : cette aversion des *Extremeños* pour l'étude leur a fait négliger les ressources que le pays présente sous le rapport de l'histoire naturelle, et c'est à des étrangers qu'est dû le peu de lumieres que l'on possede à cet égard. Les montagnes de Guadalupe offrent des richesses précieuses à l'amateur de la minéralogie et de la botanique. On trouve aussi en quelques autres endroits des indices de substances métalliques, ainsi que des eaux minérales : mais toutes ces connoissances se bornent jusqu'ici aux apperçus rapides de quelques voyageurs, et il est probable que des recherches plus approfondies augmenteroient beaucoup le nombre des données que l'on possede à cet égard.

CARACTERE, MŒURS, ET USAGES

La maniere de vivre et les usages des habitants de cette

province se ressentent beaucoup de l'apathie et de l'insouciance qu'ils portent par-tout : on n'y connoît aucun genre de dissipation; tout y est monotone, triste, et compassé. Les personnes riches et bien nées, qui dans presque toutes les autres contrées de l'Europe se livrent aux distractions de la société, paroissent ne point connoître ou ne point apprécier ce plaisir en Estremadure; elles se fréquentent à peine, et toujours par occasion ou par nécessité : c'est le pays de l'Espagne qui offre le moins de ressources à un étranger. Quant à la partie pauvre de la population, sa misere est extreme comme sa paresse; le dégoût du travail s'explique chez elle par le peu d'habitude qu'elle en a, et le peu de ressources que le pays lui présente.

Cependant le caractere des *Extremeños* est très remarquable, lorsque l'occasion leur fournit les moyens de le développer. Leur force morale égale leur force physique; francs et sinceres quoique taciturnes, remplis d'honneur et de probité, adonnés à la guerre et capables de grandes entreprises, leur constance et leur fermeté dans l'exécution se sont fait remarquer aux époques les plus brillantes de l'histoire de leur pays. La plupart des conquérants du Mexique et du Pérou étoient de cette province : Medellin, patrie de Cortez, Truxillo où naquirent les Pizarro, rappellent les souvenirs les plus glorieux et les plus honorables aux *Extremeños*. En passant dans ces villes, et devant l'antique citadelle de Truxillo, qui fut donnée à la famille de Pizarro avec le nom de *la Conquista* qu'elle porte encore aujourd'hui, on pardonne à l'orgueil national de s'exalter, et l'on rend spontanément le même hommage que que le poëte guerrier Ercilla rendoit à la mémoire,

De aquellos Españoles esforzados
Que a la cerviz de Arauco no domada
Pusieron duro yugo por la espada.

FIN DU TOME PREMIER

NOTICE HISTORIQUE
SUR LE TEMPS DE LA DOMINATION DES ARABES
EN ESPAGNE

Nous avons présenté dans la premiere partie de cet ouvrage le tableau de l'Espagne avant l'arrivée des Romains, et sous le gouvernement de ces maîtres du monde. Héritiers de leur puissance, mais non de leur sagesse, les Goths ne régnerent en Espagne qu'environ trois cent cinquante ans ; et tandis que leurs foibles souverains, imitant l'exemple des empereurs de Byzance, négligeoient les intérêts de leurs peuples et la défense de leurs états, un ennemi terrible se préparoit à porter également contre eux ses armes victorieuses, et l'enthousiasme d'une doctrine nouvelle. Cet ennemi étoit le peuple arabe. La rapidité de ses vastes conquêtes, et cette suprématie politique à laquelle il parvint en moins d'un siecle, peuvent se rapporter à trois causes principales : ses mœurs particulieres, le génie de son chef, et le déclin universel des puissances qui avoient brillé au moment où il parut sur la scene du monde. Nous allons retracer rapidement les premiers temps de son histoire avant de présenter ses conquêtes et son empire en Espagne.

L'origine de ce peuple se perd dans la nuit des temps : il habita toujours les déserts brûlés de la vaste péninsule connue sous le nom d'Arabie ; et au temps de Mahomet comme à celui de Moïse, comme aujourd'hui encore, les Arabes vivoient sous des tentes, conduisoient des troupeaux, et sans lois comme sans maîtres exerçoient tour-à-tour le brigandage et l'hospitalité.

Dédaignant les arts d'une civilisation plus avancée, heureux de leur vie errante et pastorale, et se glorifiant à juste titre d'une indépendance absolue, ils s'estimoient la premiere de toutes les nations. On ne trouve pas en effet dans l'histoire que les Arabes aient jamais reconnu la domination des nations conquérantes, telles que les Égyptiens, les Perses, les Grecs sous Alexandre, et les Romains depuis. Ils furent quelquefois les auxiliaires des maîtres du monde, et jamais leurs esclaves. Aujourd'hui même la puissance ottomane, de laquelle les Arabes du désert relevent en apparence, les craint et les ménage comme des alliés qu'il seroit dangereux de mécontenter. Cependant ce peuple, quoique essentiellement guerrier, ne fût peut-être jamais sorti de ses déserts si un homme extraordinaire, profitant de son attrait naturel pour le merveilleux, ne fût venu l'enflammer du double enthousiasme de la religion et des conquêtes.

Quand Mahomet conçut l'idée de sa divine mission, les habitants des trois Arabies se trouvoient divisés en une multitude de sectes : les unes livrées aux pratiques d'une grossiere idolâtrie sacrifioient à leurs dieux des victimes humaines; d'autres conservant des vestiges de l'ancienne doctrine des Sabéens adoroient les astres, et la plupart ne différant que par le rite avoient pour base de leur croyance le judaïsme, ou un christianisme très altéré.

Le nouveau prophete les réunit toutes sous cette simple profession de foi : Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est l'apôtre de Dieu. Les juifs seuls la rejetterent avec une opiniâtreté invincible, et furent livrés à une persécution sanglante.

Si Mahomet n'avoit eu que les talents du législateur, ou se fût borné au simple caractere de prophête, sa secte naissante auroit sans doute succombé sous la haine orgueilleuse des docteurs de la Mecque qui le peignoient à ses compatriotes comme un visionnaire follement ambitieux; mais l'apôtre

guerrier sut protéger le Coran par le glaive, et fonda d'une même main la religion et l'empire. Les Coreischites céderent à l'ascendant de sa fortune dans la vallée de Bedre et sur le mont Hored. Après son retour victorieux à la Mecque toutes les tribus arabes déposerent leur indépendance à ses pieds, et Mahomet se vit souverain dans sa patrie par le double empire de la force et de l'opinion. Des bords de la mer Rouge, du golfe Persique, et de l'Océan, les députés des nations, prévenues par ses ambassadeurs, vinrent lui rendre hommage : j'ai vu, disoit l'un d'eux, le chosroës de Perse et le césar de Rome, mais je ne vis jamais de souverain comme Mahomet au milieu de ses compatriotes.

La doctrine singuliere par laquelle il obtint un tel degré de respect et de puissance fut à la fois l'ouvrage de son ignorance et de son génie. Les plus déplorables erreurs s'y mêlerent aux plus sublimes vérités; il associa aux leçons d'une morale tendre le dogme d'une intolérance farouche; aux vues de la métaphysique la plus relevée sur les attributs de l'Etre éternel, les images de la volupté terrestre dans un monde futur. Mais en promettant l'immortalité et les plaisirs à la vaillance, la domination exclusive à l'orgueil, et les rapines à l'avarice, il flatta les passions favorites de ses compatriotes; comme tous les peuples barbares et guerriers imbus du dogme du fatalisme, la mort qu'ils avoient toujours méprisée devint pour eux un objet d'espérance et de desir.

Mahomet se préparoit, sous le prétexte d'une vengeance nationale, à porter ses armes contre Héraclius quand la mort vint arrêter le cours de ses exploits. Cette guerre fut continuée avec enthousiasme par ses successeurs; les Arabes y déployerent tout ce qu'un ardent fanatisme peut ajouter d'exaltation aux forces humaines. Le merveilleux des combats singuliers, l'audace des expéditions particulieres, le génie des chefs, l'intrépidité des soldats, une prodigieuse confiance balançant toujours l'effrayante disproportion du nombre entre eux et

leurs ennemis, tout concourt à donner du brillant et de l'éclat au tableau de leurs premieres conquêtes. Les historiens arabes, qui décrivent avec beaucoup de complaisance les exploits de leurs héros, nous peignent un Jaaffar embrassant avec ses bras sanglants la banniere sacrée, après que ses deux mains ont été successivement abattues par le cimeterre d'un ennemi; un Kaled, orgueil de l'armée musulmane, qui brise neuf épées dans une seule bataille, sort vainqueur d'une foule de combats singuliers, et justifie par ses coups terribles le surnom d'Épée de Dieu, qui lui fut imposé par le prophete; et comme si les grands hommes d'une nation étoient la plus forte expression possible du caractere national, on voit cet impétueux Kaled, dépouillé du commandement par l'inimitié du calife Omar, descendre sans murmure sous l'ombre des drapeaux qu'il avoit toujours guidés à la victoire, et déclarer que chef ou soldat il sera toujours prêt à mourir pour la défense de sa religion.

A peine à la vingtieme année de l'hégire, tandis que ce redoutable Kaled détruisoit pour la troisieme fois les armées de l'empire, enlevoit aux Grecs Damas et Antioche, et forçoit Héraclius à se sauver honteusement à Constantinople, Amrou, non moins habile et non moins heureux, soumettoit la Palestine défendue par Constantin, fils de l'empereur. Ce prince craignant le sort des armes voulut avoir une entrevue avec le général musulman, et tenta de le séduire par des propositions de paix : Nous sommes freres, lui dit-il, puisque nous reconnoissons les mêmes aïeux, Abraham et Noé. La réponse de l'Arabe fait voir avec quelle fierté ces conquérants fanatiques parloient déja aux puissances de la terre : Vous êtes des infideles, dit-il et nous sommes les serviteurs de Dieu. Dieu livre la terre à nos armes : nous avons assez long-temps habité les déserts stériles; il est juste que nous jouissions à notre tour de ces fertiles vallées et de ces ombrages délicieux. Reconnoissez la foi d'Islam, et nous y vivrons en freres; sinon dis-

putons-les par les armes, et qu'elles soient le prix de la victoire.

Les enfants des vainqueurs de la Syrie soutinrent dignement la renommée de leurs peres. Moaviah, qui transporta le trône à Damas, fut un prince actif et d'une prudence consommée; les richesses de la Syrie lui servirent à reculer les bornes de l'empire : Tarsus, capitale de la Cilicie, et toute cette riche province, furent d'abord réduites sous sa domination. Ses lieutenants porterent le fer et la flamme sur les bords de l'Euxin, et jusque sous les murs de Constantinople : tournant à l'orient, ils conquirent Edesse, Amida, Dara, Nisibes. Les forêts du Liban et les navigateurs de la Phénicie leur fournirent une flotte de dix-sept cents barques, avec laquelle ils triompherent de la marine des Grecs. Devenus maîtres par ce succès de la Méditerranée, ils soumirent et dévasterent successivement Chypre, Rhodes, et les Cyclades. Selon le calcul d'un historien moderne les Sarrasins, sous le regne d'Omar, réduisirent à son obéissance, dans l'espace de dix années, trente-six mille villes ou citadelles, détruisirent quatre mille églises ou temples des peuples qu'ils appeloient infideles, et éleverent quatorze cents mosquées pour l'exercice de la religion de Mahomet. Cent ans après sa fuite de la Mecque les armes et la puissance de ses successeurs s'étendirent depuis l'Inde jusqu'à l'océan Atlantique, et soumirent à la fois, la Perse, la Syrie, l'Égypte et l'Espagne.

La conquête de l'Égypte fut faite par le fier Amrou, grand capitaine autant que hardi guerrier, et qui depuis contribua à l'élévation de Moaviah, chef de la dynastie des Ommiades. Mais ce ne fut que vingt ans après que les armées mahométanes s'étendirent en Afrique jusqu'au détroit de Gibraltar. Les empereurs grecs gouvernoient la province d'Afrique par des préfets militaires; les vexations et les cruautés de ces gouverneurs avoient dès longtemps préparé les peuples à la révolte quand les Arabes parurent. Les Béréberes, peuple pasteur, et habitants primitifs de ces provinces, n'avoient

jamais été entièrement réduits : à cette époque ils avoient même secoué le joug étranger, et adossés aux montagnes de l'Atlas se gouvernoient par des rois de leur nation. Les Goths d'Espagne profitant de la foiblesse des Grecs leur avoient enlevé une partie de l'une et l'autre Mauritanie. Les Arabes triompherent aisément des Grecs; mais les intrépides Béréberes leur susciterent long-temps de rudes obstacles, et prouverent par cette courageuse résistance, qu'ils étoient dignes de s'associer bientôt aux destins de leurs conquérants. Un seul trait fera connoître le caractere de ce peuple, qui eut d'assez frappants rapports avec le peuple arabe pour que les historiens les aient dès-lors confondus, et aient dit indifféremment les Arabes et les Maures d'Espagne.

Une reine des Béréberes, que les historiens nomment Kehiné, enleva toutes leurs conquêtes aux musulmans dans l'espace de cinq années; mais lasse enfin de lutter sans cesse contre de nouveaux chefs et des armées nouvelles, elle prit une résolution d'un héroïsme inconnu parmi des peuples plus civilisés. Nous avions d'abord été la proie des Grecs, dit-elle à ses sujets; nos villes et les richesses qu'elles renferment ont depuis excité la cupidité des brigands arabes, et attirent incessamment vers nous l'effort de leurs armes. Détruisons donc nos villes, et cachons sous leurs ruines ces vains trésors source de tant de maux : l'indépendance nous restera, et nous retournerons dans nos montagnes pour y vivre, ainsi que nos aïeux, des simples bienfaits de la nature. Les Béréberes n'hésiterent pas. Un moment vit tomber ce qu'avoient produit des siecles d'industrie, et le désert reprit tous ses droits sur ces contrées naguere animées et florissantes. Cette grande reine, trop courageuse toutefois pour éviter le combat, périt les armes à la main, et des milliers de ses guerriers chercherent un trépas volontaire pour lui composer de nobles funérailles.

Le fameux Moussa-ben-Nazir soumit irrévocablement à la loi musulmane cette Afrique tant de fois conquise et re-

perdue. Cent mille prisonniers furent le prix de sa premiere victoire. Les indociles Béréberes accepterent le Coran, et l'élite de leurs guerriers passa dans les rangs des infideles. Nous allons suivre la course de ce rapide conquérant de l'Espagne, et nous ne nous occuperons plus désormais que des événements particuliers à l'histoire des Arabes qui s'y établirent; mais il ne sera pas hors de propos de jeter avant un dernier coup-d'œil sur l'empire dont nous avons rapidement esquissé la naissance et l'accroissement.

L'empire des Arabes se détruisit par la rapidité même et l'étendue de ses conquêtes. Selon l'éternelle loi des choses humaines, il tomba dans la corruption aussitôt qu'il eut atteint le faîte de la prospérité. Des causes plus particulieres contribuerent sans doute à le pousser à cette soudaine décadence, et sans nous livrer à la prétention de les déterminer toutes, nous devons observer, avec des historiens judicieux, que le premier vice politique de cet empire fut le défaut d'un ordre fixe dans la succession au trône. De la multiplicité des prétendants dut naître celle des révolutions : le Coran tint lieu d'un système régulier de législation, et les obscurités de ce livre imparfait ouvrirent un champ illimité aux interprétations arbitraires et à la fureur réformatrice. Des sectes s'éleverent en foule, et les déchirements qu'elles produisirent dans l'empire semblerent annoncer l'époque de son déclin.

Tant que la doctrine du prophete fut respectée, l'esprit de concorde et de charité tint lieu de lois positives aux humbles musulmans; mais la force de l'impulsion premiere ne se conserva qu'autant que les successeurs de Mahomet reproduisirent ses grandes qualités en représentant son autorité. Cette génération de vertus pieuses et austeres ne s'étendit que jusqu'au quatrieme califat. On avoit vu Aboubekre vivre du patrimoine de ses peres, et distribuer aux pauvres en mourant ce qui lui en restoit; Omar faire la priere à son peuple avec une robe déchirée. Le luxe, l'orgueil, l'indolence et la tyrannie

remplacerent chez les califes de Damas cette autorité respectable des premiers compagnons du prophete. Ajoutons à toutes ces considérations que les nations arabes venoient d'apprendre, par l'exemple de Moaviah, que les califes pouvoient être créés ailleurs que dans les murs de la cité sainte, où reposoient la cendre et le manteau du chef des croyants.

Par-tout l'enthousiasme, qui avoit porté les Arabes à ce point de grandeur, commença à s'éteindre pour faire place au mobile changeant et incertain des passions personnelles; partout des despotes barbares et des esclaves malheureux succedent à des hommes qui n'avoient reconnu que le joug de la foi. Les Scythes de l'Oxus et les nations turques se débordent dans l'orient. Environ un siecle et demi après le démembrement de l'Espagne, l'Afrique se partagea en plusieurs états particuliers : le Chorasan, la Perse, la Syrie et l'Égypte reconnurent aussi de nouveaux maîtres. Au x[e] siecle de l'ere chrétienne les califes voyoient déja cette domination, jadis si vaste, réduite dans les bornes de la plaine de Badgad : ils conservoient une certaine autorité spirituelle et une ombre de respect dans l'esprit des peuples; mais les califes fatimites qui s'étoient élevés en Afrique vinrent bientôt les dépouiller des derniers attributs de la puissance.

Dans cette dissolution du grand corps de l'empire le génie national s'altere et disparoît. Les Arabes du désert, qui ne pouvoient supporter qu'avec peine la perte de leur antique indépendance, retournent à leurs tentes et à leur simplicité primitive : ceux d'Afrique n'ayant fait qu'échanger leurs sables contre les plaines stériles de Barca auroient pu rester les mêmes, si la liberté eût été le fruit de ce nouveau sol; mais ils furent avilis par la tyrannie de leurs maîtres, et leur histoire, dès cette époque, est constamment celle d'un peuple livré au brigandage et à la barbarie.

Les Arabes d'Espagne, de bonne heure isolés des autres, étrangers depuis l'époque de leur indépendance aux révolu-

tions diverses qui agiterent l'empire, conserverent seuls ce génie primitif perdu par leurs freres : nous le retrouverons chez eux mêlé avec les qualités brillantes qu'ils durent à des circonstances favorables, et peut-être avec les vices des Africains. Ils seront inquiets sous le joug de leurs maîtres, ardents dans les combats, féroces dans leurs vengeances, mais vainqueurs généreux, ennemis hospitaliers, et guerriers aimables. Dès qu'une consistance politique aura produit le repos, et le repos des mœurs douces et sociables, cette brûlante activité d'imagination recevra une direction toute nouvelle; tempérée par l'effet d'un climat heureux et d'une terre favorisée des dons de la nature, elle les conduira rapidement aux résultats les plus brillants de la civilisation : ils perfectionneront les sciences utiles, s'entoureront des prestiges des arts, auront de la magnificence dans leurs monuments et de l'élégance dans leurs mœurs. S'ils empruntent à la Grece ses livres et sa philosophie, à l'antique Égypte quelque chose de la décoration intérieure de ses édifices, leurs ouvrages n'en seront pas moins enfants d'un génie libre, et porteront à jamais l'empreinte d'une piquante originalité.

Les femmes concourront puissamment au perfectionnement de ces mœurs nouvelles dont elles ressentiront les premieres les inappréciables bienfaits : jusque-là reines dans les fers, elles briseront (sur le sol de l'Europe) les entraves du harem solitaire, reprendront leurs droits, établiront leur doux empire, et feront fuir devant elles les derniers vestiges de la rudesse africaine. Leur possession ne sera plus l'unique prix de la force; il y aura un art de plaire. Esclaves à leur tour, les hommes leur rendront un culte passionné. A la gravité des mœurs publiques succéderont les jeux nobles et brillants où la force s'allie à la grace; l'armure des guerriers se cachera sous les devises, les chiffres et les couleurs emblêmes de tendresse: amants, poëtes, et toujours soldats intrépides, ils composeront leur existence de la douceur des fêtes et des scenes ter-

ribles des combats. L'Europe leur sera redevable du modele le plus élégant des mœurs chevaleresques; l'histoire moderne, de quelques pages où les couleurs de la poésie pourront sans feinte s'allier à son austere simplicité; et tous les âges, d'un éternel aliment au goût si naturel à l'homme pour l'extraordinaire et le merveilleux.

Et ce n'est pas à l'imagination seule et aux arts qu'ils auront légué des leçons ou des modeles. L'homme d'état doit trouver un riche sujet de méditations dans le double examen des causes qui éleverent rapidement ce peuple à un si haut point de prospérité, et de celles qui l'entraînerent à sa chûte, mais c'est par le tableau des événements qui composent leur histoire qu'elles doivent se développer.

INVASION DE L'ESPAGNE

L'Espagne, soumise dès long-temps à la domination des Goths, étoit gouvernée à l'époque de l'invasion des Arabes par Rodéric, prince du sang royal, mais plus célebre par l'événement funeste qui arriva sous son regne que par ses qualités personnelles. Vitiza, son prédécesseur, avoit versé le sang de ses plus illustres sujets, et Théodofroid, pere de Rodéric, fut au nombre de ses victimes. Rodéric se réfugia dans les provinces de la domination romaine, obtint des secours, rallia les mécontents, et vengea son pere en ôtant à Vitiza la couronne et la vie. Les deux fils du roi détrôné chercherent un asile chez les Maures d'Afrique, et firent depuis avec Rodéric une paix simulée.

Rodéric, une fois assuré sur le trône, démentit les espérances que ses grandes qualités avoient fait concevoir : ses désordres, ou plutôt son indolence, le rendirent odieux, et l'intérêt commençoit à se reporter sur les enfants de Vitiza, jeunes, errants dans l'exil, et absous par l'infortune, des

crimes de leur pere. Aidés par le crédit et l'habileté de leur oncle Oppas, archevêque de Tolede, homme ambitieux et dissimulé, ils se formerent un parti puissant. Leurs projets furent cependant déjoués. Le comte Julien avoit, dit-on, trempé dans le complot, et la crainte de la vengeance de Rodéric fut, selon plusieurs historiens, le motif qui détermina sa trahison, et non la prétendue injure faite par Rodéric à sa fille dans son propre palais. Des écrivains modernes ont réfuté cette dernière tradition, dont aucune circonstance ne paroît attester la vérité.

Quoi qu'il en soit, le comte Julien, le plus redoutable des vassaux de Rodéric, gouverneur des places maritimes les plus importantes de l'Andalousie, seigneur indépendant de terres considérables dans cette province et dans la Mauritanie-Tingitane, venoit de repousser les Arabes qui avoient tenté de s'emparer de Ceuta, lorsqu'il offrit à leur général de lui faciliter l'invasion de l'Espagne, en livrant d'abord toutes les places qui reconnoissoient son autorité. Une proposition aussi inattendue ne devoit pas exciter moins de méfiance que de surprise : Moussa en l'acceptant ne voulut livrer au hasard de cette entreprise que cent cavaliers et quatre cents fantassins. Cette petite troupe, à laquelle se joignirent les vassaux du comte, dévasta rapidement la côte sans défense, et rentra en Afrique chargée d'un riche butin. Ce premier succès fut aux yeux de Moussa une garantie suffisante de la fidélité du comte, et de la certitude des espérances qu'il avoit données. Sept mille hommes partirent sous la conduite de Tarik, officier renommé pour son courage parmi ses intrépides compatriotes : ils aborderent à la pointe d'Europe, dont le nom est devenu monument historique. *Gibraltar*, et dans l'origine *Gébel al Tarik*, signifie la montagne de Tarik. Héraclée et Algésire se rendirent sans défense. Éveillé du sein des plaisirs, comme par un coup de tonnerre, Rodéric rassembla avec précipitation quelques bandes sans discipline, presque sans armes, et mit à leur tête

un prince de son sang : ce prince fut tué le premier, et ses lâches soldats prirent la fuite. Tarik sema le ravage et la terreur dans la belle Andalousie.

Tout sembloit d'accord pour assurer les succès des Arabes. La misérable politique de Vitiza avoit fait tomber les murs de la plupart des places fortes du royaume, et l'indolent Rodéric ne les avoit point relevés; il venoit même, par un aveuglement inconcevable, de dégarnir le cœur de ses états de ses meilleures troupes pour les envoyer aux frontieres du nord s'opposer aux incursions présumées des Francs et des Navarrois. Cette fausse mesure lui fut, dit-on, suggérée par le comte lui-même. D'ailleurs les Goths à cette époque, énervés par un long repos, n'avoient plus aucune trace de ces mœurs austeres et de cette vaillance farouche qui distingua leurs ancêtres : la jeunesse oisive au sein des villes dédaignoit les exercices belliqueux, et se croyoit assez forte d'une vaine renommée.

Cependant Rodéric se ressouvient qu'il est roi, et fait un appel général à tous les grands du royaume : chaque duc, chaque comte rassemble ses vassaux sous sa banniere. Le monarque se voit bientôt à la tête de plus de cent mille hommes. Malgré l'ivresse de leurs premiers succès, les musulmans s'arrêterent à l'aspect de l'armée chrétienne, et Tarik, assez jaloux de sa gloire pour craindre le hasard d'un combat trop inégal, demanda et attendit des secours. Moussa porta leur nombre à douze mille : des chrétiens mécontents, de nouveaux prosélytes d'Afrique se joignirent à cette petite armée, et elle se crut assez forte pour tenter le renversement de la monarchie des Goths. D'heureux présages annonçoient la victoire à leur audace, et de superstitieuses terreurs battoient d'avance les chrétiens. Le prince bravant le respect des peuples pour une antique tradition, avoit violé le mystere d'une tour fameuse, au sort de laquelle s'attachoient les destins de l'empire.

Les deux armées resterent trois jours en présence l'une de

l'autre, et préparerent une affaire décisive par de légers combats : le quatrieme jour les bataillons chrétiens se déployerent sur la plaine, et les musulmans, perdus dans cette vaste multitude d'ennemis, parurent d'abord céder la victoire au nombre. La présence d'esprit de leur intrépide chef releva leur courage : Où fuirez-vous? dit-il, l'ennemi est devant et la mer est derriere. Suivez-moi : il faut que je meure ou que je foule aux pieds le roi des Goths. Dans ce moment, la défection préparée de l'archevêque Oppas et de ses deux neveux porta le trouble et le désordre dans l armée chretienne. Rodéric, après quelques vains efforts, atteint de la terreur commune, acheva sa ruine par une fuite prématurée; n'ayant pas su finir en roi, il n'obtint de la fortune qu'une mort honteuse, et se noya, disent quelques historiens, en traversant le Bétis : on trouva sur les bords du fleuve les débris de sa pompe royale.

Ainsi tomba dans les plaines de Xerès la monarchie des Goths : le courage l'avoit fondée, la mollesse la détruisit. On verra les chrétiens se défendre et résister encore; mais ils n'opposeront plus que d'impuissantes digues à la fureur du torrent.

Le futur fondateur de la moderne monarchie espagnole, Pélage, alors très jeune, se trouva, dit-on, à cette bataille. Ce prince, cédant à la fortune, alla dans les montagnes des Astures attendre ses grands destins; et bientôt, réunissant à ces braves montagnards les intrépides Cantabres, vengea dans le sang des Maures et des lieutenants d'Abdelazis une partie de la honte de la journée de Xerès. Ce premier succès rallia sous ses drapeaux une foule de chretiens dispersés, et prépara la puissance des royaumes de Léon et de Castille.

Les fuyards de Xerès, réunis dans Écija, vendirent chèrement leur vie. Cordoue fut surprise : les chrétiens retranchés dans la cathédrale s'y défendirent pendant trois mois. Tarik avoit divisé ses troupes pour hâter ses conquêtes, et prenoit en même temps possession de toute la côte maritime de l'Andalousie. Retournant sur ses pas, il traversa les montagnes

fameuses qui séparent cette province de la Castille, et réunit sous les murs de Tolede ses guerriers chargés des dépouilles du midi. Les plus fervents catholiques avoient déja fui emportant les reliques sacrées; ceux qui avoient osé attendre l'arrivée des Sarrasins capitulerent, et durent admirer la modération d'un vainqueur qui leur laissa leurs églises, leur culte, et leurs tribunaux accoutumés.

Habile à profiter de la victoire, Tarik se répandit comme un torrent dans les provinces de Castille et de Léon. Il poursuivit sa marche victorieuse jusqu'à Gijon, ville maritime située à l'extrémité nord occidentale de la province des Asturies, n'ayant trouvé, dans une étendue de pays de sept cents milles, que la seule ville de Cordoue qui eût osé se défendre, et dont les habitants eussent préféré un trépas généreux à cette servitude que la politique musulmane savoit pourtant adoucir.

Moussa, indigné de voir son lieutenant lui ravir tant de gloire, se hâte de passer en Espagne à la tête de dix mille Arabes et d'un nombre égal d'Africains. Tarik reçut, dit-on, l'ordre humiliant de rendre un compte exact des dépouilles; et Moussa, qui sut aisément le trouver coupable, flétrit par un châtiment ignominieux des lauriers qu'il envioit en secret. On ajoute que Tarik, malgré cette sanglante injustice, accepta un nouveau commandement dans la Catalogne. Les historiens font honneur à son zele pieux de cette résignation plus qu'humaine.

Il restoit cependant à Moussa des obstacles à vaincre et des combats à livrer. Les Goths avoient eu le temps de compter leurs ennemis, et de se fortifier dans les places qui leur restoient. L'impétuosité musulmane se brisa devant les remparts de Mérida et de Séville, et la famine triompha à peine de la constance de leurs généreux défenseurs : Sarragosse et Barcelone ne secoururent point ces deux villes; et dès ce moment les flottes sarrasines parcourent librement toutes les côtes de

l'Espagne sur la Méditerranée. Moussa borna là ses conquêtes, et craignit ou dédaigna dans ce premier moment de poursuivre les Goths fuyants au-delà des Pyrénées : mais bientôt son imagination exaltée par tant de succès lui présente de plus vastes triomphes; il médite de franchir ces redoutables barrieres, dévore en idée les nouvelles monarchies de l'occident, place le Coran sur le dernier autel du Christ, et retournant vainqueur à travers les nations barbares de la Germanie, parvient à l'Euxin, fait tomber les remparts de Byzance, et porte aux pieds du souverain de Damas les débris de vingt sceptres, et les hommages du monde subjugué.

Il eût peut-être réalisé ces rêves d'un délire audacieux, car la France n'avoit pas encore le héros qui vingt ans plus tard sut arrêter Abdérame; mais impérieusement rappelé par le calife, il se vit contraint de retourner à Damas : ses immenses richesses le suivirent. Parmi les trésors qu'il avoit conquis se trouvoit cette fameuse table d'une seule émeraude, et soutenue par trois cent soixante pieds d'or massif enrichis de pierres précieuses; mais le plus remarquable de tous, et le plus bel ornement de son triomphe, fut un cortege composé de la jeunesse noble des Goths, et de vingt mille jeunes captives, choisies parmi tout ce que le sang avoit de plus illustre et la beauté de plus rare. Tant de richesses et tant de gloire ne sauverent pas ce grand capitaine de l'injuste rigueur de son maître, et l'injure faite au brave Tarik fut trop expiée par l'humiliation d'un châtiment semblable, et de l'exil auquel Moussa fut condamné.

Abdélazis son fils lui succéda dans le gouvernement de l'Espagne. Tandis que Moussa portoit la guerre dans les Pyrénées, celui-ci soumettoit les insurgés de Séville, et combattoit Théodomir, prince vaillant, que Rodrigue avoit tenu dans l'obscurité, et le seul qui soutînt alors dans le midi de l'Espagne l'honneur du nom chrétien. Abdélazis aima mieux lui accorder une paix honorable que de payer sa défaite par des

flots du sang des fideles. Théodomir resta maître du territoire des villes de Murcie et de Carthagene, moyennant un léger tribut.

Frémissant du destin de son pere, Abdélazis forma le projet de secouer le joug d'une autorité devenue tyrannique, et d'élever son trône à Cordoue; mais cette entreprise n'étoit pas sans obstacle. L'oubli de l'autorité souveraine étoit encore pour les musulmans une nouveauté criminelle; et quoique relâchés dans la foi, ils n'étoient pas mûrs pour la rebellion. Abdélazis avoit d'ailleurs choqué les préjugés des mahométans par son mariage avec Égilone, veuve de Rodéric. Un parti nombreux se forma contre lui; et ses ennemis, sûrs de l'aveu de la cour de Damas, le poignarderent au moment où, selon l'antique coutume, il se rendoit seul à la mosquée à l'heure de la priere.

Le comte Julien avoit péri victime de ses remords, ou peut-être de l'ingratitude jalouse des chefs arabes. Il ne restoit plus aucun des vainqueurs de Rodéric : la fortune se plut à rendre leur destinée aussi funeste que celle de ce prince malheureux, et ne mit entre eux que la différence de quelques années.

Le féroce Ayub, parent et assassin d'Abdélazis, voulut succéder à son autorité; il trouva dans Alahor un compétiteur plus heureux ou plus habile. Ce nouveau lieutenant du calife porta ses armes au-delà des Pyrénées, inonda la Gaule Narbonnaise, en dévasta les villes, et rentra bientôt rassasié de carnage et de butin. Les Sarrasins pouvoient dès-lors pousser plus loin leurs conquêtes : les divisions intestines des Francs et la foiblesse des Visigoths ne laissoient pas à ces peuples le pouvoir de les arrêter.

Elzémagh, suivant la route frayée par ses prédécesseurs, pénétra dans les Gaules, et battu par Eudes, duc d'Aquitaine, trouva la mort sous les murs de Toulouse. Moins ambitieux, il auroit pu s'illustrer par un autre genre de gloire : c'est lui qui sema parmi les Arabes d'Espagne les premiers germes des

arts et de la civilisation; versé dans les sciences naturelles, il composa une géographie physique de tout le pays dont il avoit organisé l'administration.

Abdoulrahman, connu par les Européens sous le nom fameux d'Abdérame, lui succéda. Rappelé deux mois après son arrivée, il ne reprit le gouvernement de l'Espagne que douze ans après. Les événements qui remplissent cet intervalle ne méritent guere d'être rapportés.

Avide de gloire et passionné pour la guerre, il se préparoit à marcher dans les Gaules, lorsque Munuza, gouverneur de la Catalogne, indigné de ses hauteurs, se ligua contre lui avec les Francs. Vaincu et poursuivi, Munuza échappa par une mort volontaire au malheur de tomber vivant entre les mains de son ennemi; mais sa femme, fille du comte Eudes, et gage de leur alliance, tomba au pouvoir d'Abdérame. Frappé de sa rare beauté, le général arabe l'envoya au calife Hackam : ainsi la fortune des musulmans forçoit la France même de payer son tribut au sérail de leur maître.

Abdérame traverse bientôt les Pyrénées à la tête d'une armée que les historiens portent au nombre de quatre cent mille hommes : il assiege Arles; le duc d'Aquitaine marche au secours de cette place, et, moins heureux cette fois, est battu par les Sarrasins. Abdérame passe la Garonne, prend Bordeaux, traverse le Périgord, la Saintonge, le Poitou, livre ces beaux pays à toutes les horreurs de la guerre, éteint dans les cendres des églises la haine dont il brûle pour le nom chrétien, et précédé de la terreur s'avance aux portes de Tours.

Eudes et Charles Martel réunis perdent, dans l'imminence d'un danger commun, le souvenir de leurs discordes passées. Charles rassemble les forces de la Germanie, de l'Austrasie, de la Bourgogne et de la Neustrie; bandes guerrieres exercées à la victoire. Il traverse la Loire, et campe sur ses bords. Une journée va décider du sort de l'Europe chrétienne.

Charles et Abdérame tous deux ambitieux, rois tous deux

sous le nom de sujets, illustres déja par de nombreuses victoires, combattant l'un et l'autre pour leur grandeur personnelle autant que pour la patrie, s'arrêtent un moment devant de si grands intérêts. Les deux armées resterent sept jours en présence l'une de l'autre : enfin le signal fut entendu ; l'ardeur guerriere des deux chefs avoit passé jusqu'aux derniers rangs de leurs soldats. Le combat fut opiniâtre et terrible ; des flots de sang coulerent ; mais la victoire, long-temps incertaine, couronne enfin les exploits du prince français. Selon les historiens du temps, plus de trois cent soixante mille Arabes furent couchés sur la plaine. Abdérame avoit perdu la vie, et ce qui resta de son armée ne parvint pas même à regagner les villes possédées par les Arabes dans la Gaule Narbonnaise.

Cette sanglante défaite porta la consternation et le deuil jusqu'à la cour de Damas. Le calife Hackam, indigné que l'éclat de son regne fût terni par la honte des armes musulmanes, fit partir un nouveau gouverneur avec l'ordre exprès de marcher sans délai dans les Gaules. Cet ordre fut vain : Abdoulmelek ne pénétra pas jusqu'en France ; mis en déroute dans les Pyrénées, il rassembla à peine les débris de son armée dans la Celtibérie. Akbé, son successeur, ne fut pas plus heureux avec plus d'habileté : vainement il trouva des auxiliaires dans les enfants de Eudes, qui revendiquoient de Charles Martel l'héritage de leur pere. Le génie de Charles triompha une seconde fois des armes musulmanes, et les Arabes repasserent les Pyrénées ayant même perdu les villes qu'ils avoient jusque-là conservées sur les rives du Rhône et dans les environs du golfe de Lyon.

Les revers des Arabes dans les Gaules expliquent peut-être l'étonnante rapidité de leurs premiers succès : ils triompherent tant qu'ils n'eurent à combattre que des peuples amollis et dégénérés, ou ceux dont la discipline encore plus imparfaite ne pouvoit balancer le choc impétueux de leur cavalerie, force essentielle de leurs armées. Cette impétuosité se brisa devant

les bataillons serrés de Charles Martel; le nombre ne put l'emporter sur une savante tactique. Trop esclaves de leurs préjugés nationaux pour adopter des coutumes étrangeres, les Sarrasins ne profiterent pas, comme les Romains conquérants avoient toujours fait, de la science même de leurs ennemis, et n'imaginerent point que leur art militaire fût susceptible de réforme et de perfection; mais c'est à la France qu'appartient incontestablement la gloire d'avoir mesuré leurs forces aux yeux du monde épouvanté. Malgré les incursions que les Sarrasins tenterent depuis dans la Narbonnaise sous les califes de Cordoue, la France fut dès-lors leur vrai tombeau, et le terme où s'évanouit le prestige qui les avoit tant de fois rendus vainqueurs.

Akbé oublioit et faisoit oublier ses revers en consolant les peuples opprimés par son prédécesseur : de nouveaux troubles, et une faction nouvelle ayant pour chef Abdoulmelek, lui ravirent l'autorité et la vie. Le perfide Abdoulmelek ne traîna pas long-temps sa vieillesse abhorrée : devenu odieux à ceux mêmes qui l'avoient rétabli, et forcé d'implorer le secours d'un gouverneur d'Afrique, il trouva un rival dans cet auxiliaire, et périt par son ordre d'un supplice ignominieux.

Depuis le rappel de Moussa et l'assassinat de son fils, une succession rapide de gouverneurs, effet de la politique inquiete des califes, tourmentoit les Arabes d'Espagne : des divisions intestines, des perfidies, des scenes sanglantes, remplissent tout l'espace qui s'écoule depuis leur dernier échec dans les Gaules jusqu'à la révolution qui démembra l'Espagne de l'empire des Califes. Les mêmes vices travailloient aussi l'Afrique. Les peuples, toujours victimes de la rapacité ou de l'ambition de leurs gouverneurs, perdoient le respect d'une autorité avilie par la fureur des factions, et sans force pour les protéger contre elles. Les lieutenants du calife, au milieu de ces troubles, s'accoutumoient à conquérir par la voie des armes la représentation qu'un maître trop éloigné ne pouvoit leur garantir, et la considéroient déja comme un pouvoir indépendant.

ÉLÉVATION DU CALIFAT DE CORDOUE

Nous avons vu les Arabes d'Espagne, malheureux au sein de leurs conquêtes, se consumant en vains efforts contre les Gaules, et troublant enfin du bruit de leurs revers la voluptueuse indolence des princes de Damas. De si justes sujets d'alarmes n'étoient cependant, pour les faibles Ommiades, que le présage de malheurs nouveaux, plus funestes à l'empire et à eux-mêmes. Le califat étoit héréditaire dans leur maison depuis environ un siecle; indignes pour la plupart, par leur foiblesse ou par leurs vices, de la suprême puissance, ces princes se soutinrent avec peine au milieu des orages, et par un jeu bizarre du sort, le dernier de tous, héros destiné à relever l'honneur de sa race, fit vainement les plus généreux efforts pour retenir le sceptre.

Il passa aux descendants d'Abbas, oncle de Mahomet, et une affreuse perfidie l'assura pour toujours dans leurs mains. Sous l'ombre d'une paix sacrée, d'une amnistie donnée et reçue, les enfants de la race d'Ommiah, réunis pour prêter hommage à leur vainqueur, tombent ensemble sous la massue des bourreaux. De magnifiques tapis recouvrirent l'horreur de ce massacre, et le féroce Abdallah, qui l'avoit commandé, savoura sur leurs corps expirants l'ivresse d'un somptueux festin.

L'histoire des princes qui regnerent à Cordoue offre, dans l'espace de trois cent huit ans, le retour continuel des mêmes scenes au-dedans et au-dehors de l'état : toujours des révoltes, des guerres civiles, des villes vaincues et pardonnées se soulevant de nouveau. Les princes chrétiens s'agrandissent parmi ces troubles. Les califes, dignes par leur courage et leurs talents de ces infatigables rivaux, défendent leurs états : les limites respectives sont tour-à-tour reculées, et les deux nations semblent se partager également les revers et les succès.

L'historien, fatigué de ces récits monotones de révoltes, de sieges et de batailles, trouve un heureux délassement à raconter la magnificence et la grandeur des califes, les mœurs épurées et nouvelles d'un peuple modifié par un nouveau climat : heureux si cette influence avoit pu extirper les vices qui préparerent sa ruine! Mais tandis que cet arbre politique étend au loin ses vastes rameaux, l'observateur attentif découvre le ver rongeur qui devore ses racines; il le voit croître et se fortifier parmi les vains prestiges d'un luxe trompeur, et détacher enfin de la terre l'ouvrage de trois siecles de combats et de gloire.

D'où venoit chez les Arabes cette inquiétude excessive qui les perdit ? quelle cause assigner à cet attrait fatal de rebellion que rien ne peut comprimer, à ces délires ambitieux que les flots de sang et l'horreur des vengeances ne peuvent éteindre? Ces hommes sont semblables à ces vains guerriers dont nous parle la fable, qui, nés des dents de l'impure Gorgone, tomboient frappés l'un par l'autre sur le sol qui venoit de les produire, et n'attestoient que par les fureurs et le trépas leur existence d'un moment. Leur étonnante mobilité les fait subitement passer de l'audace au repentir, de l'enthousiasme au regret, et les cités factieuses achetent presque toujours, par la tête de leurs chefs, un pardon auquel elles n'ont plus de droit. On voit souvent des rebelles se liguer avec des chrétiens; mais il est à remarquer que ces alliances ne sont guere moins fréquentes des chrétiens aux Arabes que de ceux-ci aux chrétiens : tant les vues de l'ambition personnelle pouvoient l'emporter sur la haine et sur les opinions les plus sacrées!

Cependant les Africains ou Béréberes, nation sauvage et féroce, ennemie par tempérament de la civilisation, étoient dans un état forcé sous le joug d'une domination réguliere et constante; on retrouve toujours en eux les mêmes hommes qui, à la voix de leur reine, avoient si facilement incendié leurs propres villes : les tentes du désert et les cavernes de l'Atlas

leur convenoient mieux que les rives du Guadalquivir; les bienfaits d'une nature libérale, en augmentant le sentiment de leurs forces, ne faisoient qu'exalter leur barbarie, et à défaut d ennemis, il falloit qu'ils se déchirassent entre eux. Cette humeur indocile lassa plus d'une fois la constance de leurs maîtres : Hacham, fils et successeur d'Abdérame, ne trouva d'autre moyen de les réduire que de commander l'extinction totale de leur race en Espagne; la contrée de Takerna, qu'ils habitoient, resta déserte pendant sept ans; mais, à la voix de nouveaux ambitieux, l'Afrique vomissoit sans cesse des hordes nouvelles.

Deux princes, derniers rejetons de la race des Ommiades, Moaviah et Abdérame son fils, avoient échappé à la sanglante exécution commandée par les Abassides, et s'étoient réfugiés dans les solitudes de l'Afrique. Le premier ne put résister aux rigueurs de l'exil ou de l'obscurité; il mourut en laissant à son fils ses droits, et le soin de venger sa dynastie. Abdérame, jeune, ardent et digne de ce legs honorable, tourna ses yeux et ses pas vers l'Espagne, où l'élévation de son caractere, son affabilité les droits de son sang, lui formerent en peu de temps un nombreux parti. Assuré de la fidélité de ceux qui le composoient, il les rassembla dans Archidona, où s'étant fait reconnoître pour fils de Moaviah, et petit-fils du calife Hercham, il fut proclamé souverain par l'armée, le 14 mai 756. En vain Jussef Alfareo, alors gouverneur des provinces espagnoles, au nom de Abul Giafar Almanzor, second calife de la race d'Abbas, voulut soutenir les droits de son maître : plusieurs défaites et une mort violente furent le salaire de sa fidélité. Son fils Mahomad Abul Asaud ne fut pas plus heureux, et une grande bataille qu'il perdit près de Coria fit couler pour la derniere fois le sang des peuples d'occident en faveur des souverains de l'Asie.

Abdérame déclara son nouvel empire affranchi de leur suzerainete; il en fixa le siege à Cordoue, et prit le titre de

Emir al mumenin, c'est-à-dire prince ou commandeur des fideles.

Presque toutes les villes de l'Espagne oú flottoient le drapeau des musulmans se soumirent volontairement à son obéissance, et son empire s'étendit, en peu de temps, du détroit de Gibraltar aux rives de l'Ebre, et de Tarragone jusqu'à l'embouchure du Duero.

Ses progrès vers le nord furent arrêtés par les premiers successeurs de Pélage : mais s'il ne lui fut pas permis d'entamer le territoire sacré où le sang des rois goths avoit trouvé un asile, des trêves adroitement ménagées lui garantirent l'intégrité du sien, et sa politique avec les princes chrétiens répara le peu de succès de ses armes.

Un acte de rigueur exercé envers Ben al Arabi, gouverneur de Saragosse, détermina celui-ci à lever l'étendard de la rebellion, et à se mettre sous la protection de Charlemagne. Une armée française passa les Pyrénées, et rétablit pour un moment les droits des chrétiens dans les provinces en-deçà de l'Ebre; mais obligée de se retirer à l'approche de forces considérables réunies par Abdérame, elle se hâta de regagner la France, et n'y parvint qu'après avoir laissé, dans la funeste vallée de Roncevaux, l'élite de ses guerriers et la fleur de la chevalerie.

Débarrassé de tous ses ennemis par des traités ou par la victoire, Abdérame se retira à Cordoue, où il fit élever cet édifice fameux qui a porté jusqu'à nos jours la tradition de sa magnificence. Voulant en même temps adoucir le caractere de ses peuples, et fixer dans sa cour les lumieres et la civilisation, il fit venir d'Asie les professeurs les plus habiles dans tous les genres , et fonda ces écoles célebres d'où sortirent les savants qui ont entretenu le feu sacré des arts et des sciences au milieu des ténebres du moyen âge.

Ce fondateur d'un nouvel empire, non moins renommé par sa valeur que par sa droiture et sa tolérance, mourut à Cordoue, en l'an 788, respecté de ses rivaux, et tellement estimé

de ses sujets, qu'ils lui donnerent, par acclamation, le surnom de *al Adhel*, ou *le Juste*.

Profitant de ce que l'ordre de la succession n'avoit point été assez précisément fixé, Hescham ou Issem, troisieme fils d'Abdérame, s'empara du trône, au préjudice de Zulema son frere aîné. Digne d'ailleurs de succéder à son pere, il se montra empressé de suivre ses traces; il agrandit l'empire d'Abdérame, termina ou enrichit les édifices qu'il avoit commencés, mais échoua, comme lui, dans une expédition tentée pour anéantir la race des braves qui se multiplioit dans la retraite impénétrable des Asturies.

Alhakim ou Alhaca son fils lui succéda : il eut, dès le commencement de son regne, deux guerres à soutenir; l'une contre ses oncles Zulema et Abdallah, qui tenterent vainement de faire valoir leurs droits à l'héritage d'Abdérame; l'autre, moins heureuse, contre les rois don Alonse et Louis-le-Débonnaire, dont le premier pénétroit, par la Galice, jusqu'à Lisbonne, tandis que le second s'emparoit de Girone et de Lérida. D'ailleurs quelques circonstances mémorables signalerent l'époque où Alhakim occupa le trône des califes d'occident. Le systême militaire des Arabes se perfectionna, leur marine fut rétablie et, malgré quelques revers, les armes musulmanes conserverent leur éclat. Mais néanmoins on s'apperçoit déja que le sang d'Abdérame commence à dégénérer : ce n'est plus au calife que l'histoire attribue la gloire des événements ou des institutions de son regne; c'est le visir Mahomad qui fait construire une escadre dans le port d'Almeria; c'est le général Abdel Carime qui arrête les efforts des Français en Catalogne.

Abdérame II, fils aîné et successeur d'Alhakim, porta avec honneur le sceptre et le nom de son bisaïeul : en prenant possession du trône, il fit rentrer dans l'obéissance les villes de Valence et de Mérida qui s'étoient déclarées indépendantes, et bientôt après, il força les Normands, qui avoient débarqué à Lisbonne, d'aller chercher en Neustrie un ennemi moins

redoutable, et des conquêtes plus faciles à conserver. La rapidité de ses premiers succès le rendit téméraire : profitant de la circonstance qui laissoit une armée nombreuse à sa disposition, il se jeta à l'improviste sur les états de D. Ramire Ier; mais, malgré quelques mécontentements qui régnoient alors parmi ses sujets, celui-ci trouva assez de ressources dans leur patriotisme pour arrêter le torrent de l'invasion musulmane. Alvelda fut le théâtre d'une sanglante bataille dans laquelle on vit tous les évêques et les grands du royaume de D. Ramire marcher à la tête de l'armée chrétienne, et lui inspirer, par leur exemple, un courage qui détermina la victoire en sa faveur.

La prise de Barcelone par le fameux Abdel Carime consola Abdérame de ce revers, qui fut compensé, dans la suite, par un assez grand nombre de succès, pour que le calife obtînt le surnom d'*Almanzor* ou *Almusaffer*, c'est-à-dire le Victorieux.

A cette époque (l'an 850, vingt-neuvieme du regne d'Abdérame II), son empire, dont il avoit reculé les limites et soutenu la dignité, occupoit presque toute l'Espagne, et l'on entendoit alors, par ce nom, l'empire des califes d'occident. La dénomination de royaume des Goths, ou Gothie, étoit donnée à la portion de la péninsule occupée par les princes chrétiens. Ces deux états avoient pour limites respectives, tantôt le Duero et tantôt le Tage, suivant les progrès de l'une ou de l'autre puissance.

La population chrétienne des états d'Abdérame jouissoit, sous son empire, des mêmes droits que les sujets de la religion musulmane. Il est fâcheux d'avoir à remarquer que cette tolérance éveilla l'audace des chrétiens : égarés par un zèle impolitique et mal dirigé, ils insulterent au culte de Mahomet, et commirent plusieurs désordres outrageants pour le prince qui les avoit protégés. Au lieu de répondre à ces provocations en souverain irrité, Abdérame ne leur opposa que la résistance d'un sage; il assembla, dans sa propre cour, un concile

d'évêques qui rendirent une justice éclatante à l'administration de ce prince, en condamnant, comme séditieux et malveillants, tous ceux qui, sous le prétexte de la religion, avoient porté atteinte aux anciens traités conclus avec les Arabes, traités à l'ombre desquels les chrétiens jouissoient, dans les états des califes d'occident, des mêmes droits à-peu-près que les sectateurs du Coran.

Ce regne, terminé en 852, est un des plus remarquables des annales des Maures d'Espagne. Abdérame avoit aboli la constitution asiatique, réglé l'héritage au trône par droit de progéniture, fait le premier battre monnoie au coin des souverains de Cordoue, paver les rues de cette capitale, et amener, par des aqueducs, de grands volumes d'eau qui y porterent la fraîcheur et la salubrité. Les arts et les sciences furent cultivés avec autant de soin que de succès. Un conservatoire de musique fut créé sous la direction du fameux Ahteriab : le roi ne dédaignoit point de consacrer quelques uns de ses loisirs à cette distraction légere. Il excella en outre dans la poésie, encouragea l'étude des sciences exactes, et eut la satisfaction de former, dans Mahomad son fils aîné, le premier mathématicien de son siecle.

Ce fut par ces institutions qu'Abdérame termina l'œuvre de la civilisation des Arabes, et qu'il parvint à créer parmi eux cette urbanité, cette galanterie dont ils donnerent des preuves si brillantes dans les relations qu'ils eurent par la suite avec les princes chrétiens.

Mahomad Ier trompa les espérances que son application à des études réputées philosophiques avoit données. Il signala son avénement au trône par une persécution contre les chrétiens. Les vexations dont fut accompagné ce système d'intolérance excita le mécontentement de ceux même de ses sujets qui professoient la même religion que lui. Un de ses généraux, appelé Muza, Goth de naissance et renégat, leva l'étendard de la révolte, se fit couronner roi de Tolede, conféra les mêmes

honneurs à ses trois fils, et s'attribua tous les droits des califes de Cordoue, en se déclarant *miramolin* de l'Espagne. Reconnu dans Mérida, Coria, et Salamanque, son ambition s'agrandit avec ses succès, et il se jeta sur les états du roi des Asturies, écueil ordinaire des armes musulmanes. La fortune des successeurs de Pélage ne se démentit point en cette occasion : Muza, grièvement blessé dans Alvelda, mourut quelques jours après, en laissant sa couronne à Lope l'aîné de ses fils, qui en jouit à titre de tributaire du roi chrétien D. Ordoño : mais ce royaume éphémere tomba bientôt sous les efforts de Mahomad, et Lope, obligé de fuir sa capitale, fut trop heureux de trouver un asile dans les états de D. Alonze III, successeur d'Ordoño.

Les rois des Asturies, réduits jusque-là à se défendre, se trouverent alors assez puissants pour prendre l'offensive. Diverses expéditions, toutes couronnées du succès, porterent leurs bannieres jusque sur les bords de la Guadiana. Almundar, fils de Mahomad, chargé de venger les défaites des Maures, ne fut pas plus heureux que les autres généraux opposés à D. Alonze. Battu à Polvorosa, poursuivi jusqu'à Cordoue, il demanda à son vainqueur, déja maître des passages de la Sierra Morena, et obtint une trève, dont celui-ci profita pour fortifier les villes qui étoient tombées en son pouvoir dans la Galice et le Portugal.

Les tempêtes semblerent conspirer avec les chrétiens pour humilier Mahomad : une flotte considérable, qu'il avoit équipée pour aller ravager les côtes de la Galice, fut accueillie d'une tourmente furieuse, et entièrement dispersée. Des tentatives inutiles pour réduire des lieutenants rebelles, ou pour entamer les états voisins, occuperent la fin de ce regne, et signalerent la foiblesse politique que le caractere du souverain lui avoit imprimée. La gloire des califes, ternie par les malheurs de leurs armes, ne se soutint que par les progrès que firent les sciences; et Mahomad lui-même, justement flétri

dans l'histoire pour sa cruauté et les fautes de son administration, occupe un rang distingué dans les annales de l'esprit humain : il fut l'orateur le plus éloquent qu'aient eu les Arabes d'Espagne, le mathématicien le plus célebre, et l'un des meilleurs poëtes et musiciens du IXe siecle.

Almundar, pendant la courte durée d'un regne de deux ans, et, après lui, son frere Abdalla, firent de vains efforts pour comprimer les germes de sédition qui s'étoient manifestés pendant la vie de Mahomad leur pere. Montesa, Grenade, Jaen, Séville, Tolede, prétendirent tour-à-tour à l'indépendance, quelquefois même à devenir les capitales de l'Espagne arabe. Les comtes de Barcelone, les rois de Navarre, secouerent le joug de la vassalité des califes, dont les armes allerent encore échouer contre les montagnes des Asturies. Enfin l'empire de Cordoue donnoit des signes d'une décadence prochaine, quand, au mépris de la loi constitutionnelle qui fixoit l'ordre de la succession au trône, la couronne fut placée sur la tête d'Abdérame, parent éloigné du dernier calife.

Toutes les fois que ce nom paroît dans les fastes des Maures d'Espagne, on doit s'attendre à un regne glorieux. Nous avons vu qu'Abdérame Ier du nom avoit fondé leur empire, qu'Abdérame II l'avoit consolidé et agrandi; Abdérame III, ajoutant à l'œuvre de ses prédécesseurs, exécuta les grands desseins qu'ils avoient conçus, ou répara les malheurs que la foiblesse de quelques uns avoit entraînés.

Les premiers exploits par lesquels il signala son avénement furent de forcer tous les gouverneurs rebelles à la fuite ou à l'obéissance, et de se faire pardonner par sa générosité l'usurpation qui l'avoit porté sur le trône. Les enfants même d'Abdalla, comblés par lui d'honneurs et de biens, se contenterent du second rang, et justifierent peut-être, par cette soumission, l'évènement qui les avoit fait déchoir du premier : mais c'étoient là les moindres obstacles qu'Abdérame avoit à combattre. Nous avons remarqué combien la foiblesse ou les

fausses vues de ses prédécesseurs avoient laissé gagner de terrain aux princes chrétiens des états limitrophes. Les rois de Léon avoient fait d'heureuses excursions vers les provinces du midi, pris d'assaut et démantelé Talavera de la Reyna, rançonné Mérida et Badajoz; tandis que le roi de Navarre, D. Sanche I[er], s'emparoit de la Rioja, de Logroño, d'Agreda, et de plusieurs autres places sur les bords du Duero. Une premiere armée, qui venoit d'être envoyée contre le roi de Léon, avoit même été défaite, et presque entièrement détruite dans une bataille livrée près Saint-Estevan de Gormas.

Ces revers ne firent que développer les grandes qualités d'Abdérame. Dépourvu de forces suffisantes pour résister à ses ennemis, il appelle et prend à sa solde une armée d'Africains avec laquelle il se porte sur les états du roi de Navarre; certain que le roi de Léon viendroit au secours de ce dernier, il favorise à dessein leur réunion pour abattre d'un seul coup deux ennemis aussi dangereux, et va les attendre dans une position avantageuse, près de Junquera. Accoutumés à vaincre facilement, les chrétiens se précipitent sur les mahométans avec plus de courage que de prudence, et, par un mouvement mal combiné, laissent au général qui commandoit les troupes africaines le moyen de couper les deux corps de leur armée. Abdérame profite de cette circonstance en guerrier habile, et remporte une victoire complete dans laquelle les évêques de Salamanque et de Tuy furent au nombre des prisonniers. La plupart des villes dont les deux rois vaincus s'étoient emparés sont de nouveau réduites à l'obéissance des califes, et Abdérame à son retour dans sa capitale y est proclamé *Almanzor* ou Victorieux.

Persuadé cependant que les rois de Navarre et de Léon ne tarderoient pas à réparer les pertes qu'ils venoient d'éprouver, il se prévaut adroitement de moyens politiques pour les affoiblir, tantôt en fomentant des dissentions entre les membres des deux familles régnantes, tantôt en excitant

les comtes de Castille leurs vassaux à se rendre indépendants. Le succès de ces diverses manœuvres lui épargna toute inquiétude de la part des chrétiens pendant un espace d'environ dix ans.

A cette époque (932) le roi D. Ramire II, prince belliqueux et entreprenant, étant monté sur le trône de Léon, et ayant maîtrisé les dissentions intestines que l'intrigue du calife avoit excitées dans ses états, rassemble toutes les forces et toutes les ressources dont il peut disposer : il envahit et saccage le royaume de Tolede, s'empare de Madrid, en rase les murailles, et rentre dans sa capitale chargé du butin qu'il a fait. Abdérame brûlant de réparer ces outrages, et plein d'une confiance que le souvenir de ses victoires pouvoit lui inspirer, se met en campagne avec une armée formidable; mais la fortune avoit passé de nouveau sous les bannieres des chrétiens, et il est battu complètement par les Castillans réunis aux Léonais. Saragosse prise et rançonnée est le fruit de cette victoire. Peu de temps après, Abaïdalla, lieutenant d'Abdérame, prend une revanche éclatante sur les chrétiens; mais ces infatigables ennemis, souvent divisés par la politique et toujours d'accord dans les dangers, se réunissent de nouveau sous les ordres de D. Ramire, et vengent complètement les armes chrétiennes dans une bataille célebre livrée, le 6 août 938, près du lieu où la Pisuerga vient se jeter dans le Duero : Aben-Haya, vice-roi de Saragosse, est fait prisonnier, et l'armée musulmane entièrement dispersée. Vainement Abdérame en rassemble les débris près de Salamanque : attaqué de nouveau par D. Ramire, il perd le peu de troupes qui lui restoient, et se voit obligé d'aller chercher sa sûreté dans les murs de Cordoue. Les chrétiens mettent à profit sa retraite : le roi de Léon ravage le Portugal, prend d'assaut et brûle Lisbonne, tandis que Fernand Gonçales, comte de Castille, repousse, de son côté, les musulmans, et obtient même sur eux un succès en bataille rangée.

Dans cette situation critique, Abdérame sentant que, pour contenir des ennemis non moins fortunés qu'audacieux, il falloit, par quelque moyen que ce fût, recréer ses armées, mais cependant ne voulant point faire supporter tout le poids de la guerre à ses sujets espagnols, résolut d'organiser un recrutement en Afrique : il avoit déja eu l'occasion d'apprécier la valeur des naturels de ce pays. Mais l'entreprise n'étoit pas sans obstacles : il étoit nécessaire de posséder sur la côte opposée un port où il pût appeler, réunir, et embarquer ceux qu'il enrôleroit. Une flotte nombreuse, armée à ce dessein, et commandée par Almad Diluzratin, l'un de ses lieutenants, se présente devant Ceuta et Seldjemese : le général arabe s'empare successivement de ces deux importantes places, d'où il fait un appel à tous les Africains qui voudroient servir sous les drapeaux d'Abdérame. Les richesses de ce prince, la réputation de magnificence dont il jouissoit, la libéralité et l'exactitude avec lesquelles il payoit ses troupes, lui en attirerent, en peu de temps, un assez grand nombre pour lui composer une armée formidable, et le mettre en état d'ajouter à sa garde douze mille hommes de cavalerie.

Cette mesure, aussi grandement conçue que rapidement exécutée, en imposa tellement aux puissances de l'Europe que l'on vit plusieurs souverains solliciter l'alliance d'Abdérame, et des ambassadeurs d'Othon Ier et de Constantin IX venir lui présenter les félicitations de leurs maîtres. Enfin le génie de ce prince sut tellement ramener et maîtriser la fortune que, pour donner une idée de sa grandeur, Mariana dit expressément qu'il tenoit en ses mains la paix et la guerre, avec la faculté de faire et de défaire les rois. Ce fut alors que l'on vit un roi de Léon, injustement détrôné par un de ses parents, demander la protection d'Abdérame, qui mit à sa disposition une armée de mahométans, et l'appuya de tout son pouvoir jusqu'à ce qu'il fût parvenu à reconquérir sa couronne.

A cette époque la fortune et la grandeur des califes d'occi-

dent étoient arrivées à leur plus haut période. Les revenus du trésor public s'élevoient annuellement à une somme évaluée à 108,000,000 de notre monnoie, somme énorme pour le temps; tout ce qui n'étoit pas employé au paiement de l'état militaire d'Abdérame étoit distribué pour embellir ses états, pour fonder des villes, pour encourager les sciences et les arts : toutes les institutions qui peuvent contribuer à la prospérité d'un empire se formerent ou s'accrurent sous le regne de ce prince; des canaux d'irrigation, genre d'industrie créé par les Maures, transformoient par-tout des plaines arides en jardins fertiles; l'état florissant de l'agriculture et des fabriques répandoit l'aisance dans toutes les classes de la population. Les sciences se soutenant à la hauteur où elles s'étoient élevées produisirent un grand nombre de personnages célebres, à la tête desquels on doit compter Abdalla-Abu-Mahomad, l'un des fils d'Abdérame, et l'un de ces hommes extraordinaires que la nature se plaît à douer de toutes les facultés de l'esprit et du jugement : il fut à la fois poëte, orateur, jurisconsulte, philosophe, astronome, et historien célebre; c'est à lui que l'on dut le Recueil des œuvres des califes Abassides. La renommée et les ouvrages des professeurs Abu-Beker Rhasis et Garibad ben Saïd, attestent le zele comme le succès avec lesquels la physique et la médecine furent cultivées pendant ce regne glorieux.

A la faveur de la solidité donnée par ce grand prince à toutes les institutions de son empire, Al Hakem II, son fils aîné et son successeur, put se livrer exclusivement et sans danger à son goût pour l'étude et pour les arts de la paix; aux établissements déja fondés pour l'instruction publique, il ajouta une académie de législation, science dans laquelle il étoit particulièrement versé, et qui ne consistoit alors qu'à savoir appliquer à la jurisprudence les principes du Coran, seul code par lequel se régissoient les Arabes. Après vingt-quatre ans d'un regne heureux et obscur, dont il n'est resté

de traces que dans les annales des sciences, il laissa la couronne à son fils Hescham II. Ce prince, trop jeune encore pour porter en personne un si lourd fardeau, fut mis sous la tutele d'un régent, nommé Mahomad Almoafer, officier distingué, à qui le dernier calife avoit confié le commandement de ses armées, et qui s'étoit acquitté de cette honorable mission avec les talents d'un grand général et le désintéressement d'un sujet fidele. Le premier acte de sa régence fut de créer une junte de sénateurs, pour les avis desquels il affecta toujours une grande déférence; conduite adroite qui consolida son autorité en le rendant agréable à toutes les classes du peuple. Adoptant la politique des premiers califes de Cordoue, il sentit la nécessité de recommencer les hostilités contre les princes chrétiens, à qui une longue paix avoit donné le temps et les moyens de reprendre des forces. Un grand nombre d'exploits, qui le rendirent maître des villes de Simancas, Osma, Barcelone, et d'une partie du Portugal, furent couronnés par l'envahissement du royaume de Léon, et la conquête de sa capitale. Pour prix de ses succès, le nom d'*Almanzor* fut ajouté à celui d'*al Hagib* ou vice-roi, qui lui avoit été conféré avec le maniement des rênes de l'état.

La conquête du royaume de Léon fut une expédition plus brillante qu'heureuse, en ce qu'elle détermina les princes chrétiens, divisés jusqu'alors par leurs intérêts respectifs, à se réunir contre l'ennemi commun. Sans cet accord, c'en étoit fait de l'Espagne; mais une alliance offensive et défensive, conclue entre le roi des Asturies, le roi de Navarre, et le comte de Castille, arrêta bientôt les progrès de l'heureux vice-roi, et une bataille sanglante gagnée en Catalogne ramena pour toujours la fortune sous les drapeux des chrétiens. Le souvenir de cinquante-deux victoires antérieurement remportées ne purent balancer, dans l'ame altiere du musulman, le chagrin d'une premiere défaite; il alla mourir à Médina Celi, laissant l'exemple rare d'un grand capitaine qui ayant gou-

verné l'état, au nom d'un maître sans caractere, ne voulut point se prévaloir des avantages que lui donnoient la foiblesse de son pupille, l'affection du peuple, et le vœu de l'armée.

Le calife Al Hakem, élevé loin des affaires, dans la mollesse et les plaisirs, se trouva trop foible, en sortant de la minorité, pour gouverner son empire; il en abandonna les rênes à un fils de Mahomad al Hagib, nommé Abdelmelic, qui, moins habile et beaucoup plus malheureux que son pere, eut de commun avec lui de ne pouvoir survivre à la douleur de se voir vaincu par les chrétiens. Son frere Abderrahman lui succéda dans la confiance du prince; mais ses excès et son despotisme le rendirent si odieux aux musulmans que, honteux de se trouver sous l'autorité d'un prince efféminé et d'un ministre méprisable, ils se souleverent unanimement, assassinerent celui-ci, et reléguerent le calife dans une prison.

C'est toujours sous des princes foibles qu'on voit commencer la décadence des empires. Dès qu'on eut perdu le respect pour la dynastie régnante, les sujets se crurent rentrés dans leurs droits, et leur ambition ne connut plus de mesure. Pendant une période de soixante-dix ans on ne voit plus qu'une suite d'audacieux usurpateurs s'asseoir sur le trône des califes, dont la postérité du grand Abdérame se trouvoit déshéritée par sa foiblesse. Dans cet intervalle l'histoire ne présente que des scenes sanglantes, et tous les désordres qui accompagnent l'anarchie : un Soliman accouru du fond de l'Afrique avec une nuée de Béréberes, assiégeant, enlevant, et saccageant Cordoue, d'où il est bientôt chassé par un Ali Ben Acmet, gouverneur de Ceuta; celui-ci assassiné par un de ses lieutenants; enfin une suite de neuf souverains éphémeres, arrivant presque tous au trône par des crimes, et chassés du trône par les mêmes crimes qui les y avoient élevés. Le démembrement de l'empire fut la suite inévitable de ces désordres; Valence, Murcie, Grenade, Séville, Tolede, se déclarerent indépendantes : enfin Tahia al Mamon, roi de cette derniere

ville, marcha contre Cordoue (l'an 1076), tua dans une bataille Abul qui y dominoit, et s'empara de ses états, qui furent réunis à ceux de Tolede, jusqu'à ce que bientôt après, les uns et les autres tomberent au pouvoir des Almoravides.

Avant de raconter les progrès aussi rapides que passagers de cette derniere dynastie, il est bon de jeter un coup d'œil en arriere, et de donner une idée des évènements qui préparerent ses succès.

Le démembrement de l'empire des califes d'occident avoit produit la division entre ceux même qui s'en étoient partagé les dépouilles. Mahomad-Abulcasem-Almotamar, roi de Séville, avoit renversé une partie de ces trônes mal affermis, entre autres ceux de Malaga, de Murcie, et de Cordoue; ensuite Tahia al Mamon s'étoit, comme nous l'avons vu, emparé de Cordoue, et il avoit depuis ajouté Valence à ses conquêtes. L'effet de ces divisions fut de détourner les Arabes d'Espagne de l'intérêt commun qu'ils avoient à surveiller les princes chrétiens. Non moins habiles qu'implacables ennemis, ceux-ci ne laisserent pas échapper une circonstance aussi favorable. Alonze VI, roi de Castille, assiégea Tolede où régnoit un fils de Tahia al Mamon, et réduisit cette ville à son obéissance en 1085, après un siege de cinq ans; d'un autre côté Béranger II, comte de Barcelone, achevoit de chasser les musulmans de toutes leurs possessions en Catalogne, tandis que le roi de Saragosse se reconnoissoit vassal et tributaire de la couronne d'Aragon. Mais la plus brillante de ces expéditions dans lesquelles s'affermit définitivement la prépondérance des armes chrétiennes sur celles des Maures, fut le siege de Valence, théâtre fameux des exploits du Cid, le héros de l'Espagne, et qui se rendit à ses armes en 1093.

Affoiblis autant qu'humiliés par ces défaites successives, les rois maures renoncerent pendant quelque temps à soutenir leurs prétentions par l'épée; ils crurent plus prudent d'arrêter leurs vainqueurs par des négociations adroitement ménagées,

et ils suivirent ce systême avec tant de succès qu'ils déterminerent, non sans quelque scandale de la part de la chrétienté, Alonze VI, le conquérant de Tolede, à épouser la fille du roi maure Abulcasem ben Abad. Cette princesse, nommée Zayde, reçut au baptême le nom de Marie-Isabelle, et apporta pour dot à son mari plusieurs places considérables, entre autres celles de Cuenca et d'Ocaña.

Par l'effet de cette alliance, les communications devinrent plus fréquentes, et les animosités respectives s'affoiblirent un peu entre les Maures et les chrétiens; même on les vit, dans des circonstances difficiles, se prêter un mutuel secours, sans que la différence de religions fût regardée comme un obstacle qui dût empêcher la bonne intelligence de subsister entre eux.

Mais les heureux effets du mariage de D. Alonze ne durerent pas long-temps. Cette alliance fut regardée par les autres rois arabes comme une faute politique, et comme un outrage à la religion de Mahomet : leur ambition tira parti de ce dernier moyen pour exciter un soulèvement contre le roi de Séville; mais trop foibles pour exécuter leur dessein avec les forces dont ils pouvoient disposer, ils allerent chercher un allié dans la personne de Jussef Ben Teffin, roi de la dynastie des Almoravides, qui dominoit alors sur toute la partie occidentale de l'Afrique.

Ce prince qui avoit l'humeur belliqueuse, et ne cherchoit que les occasions d'augmenter son empire, saisit avec empressement celle qu'on lui présentoit : il passe en Espagne avec une armée formidable qu'il avoit rassemblée à Ceuta, fait semblant d'abord de servir les projets des rois qui l'avoient appelé, et va mettre le siege devant Séville, où régnoit le beau-pere de D. Alonze. Ce souverain, ne voulant point exposer ses sujets aux horreurs d'un assaut, rend la ville en vertu d'une capitulation, dont la principale clause étoit que lui et les habitants conserveroient leurs biens et la liberté de

se retirer où ils voudroient. A peine Jussef est-il maître des portes de la ville, qu'au mépris de ce traité, il la livre au pillage, s'empare de la personne du malheureux roi, et l'envoie prisonnier en Afrique, où il mourut bientôt après, laissant la réputation d'un prince juste, aimé, bienfaisant, ayant protégé les beaux arts, et considérablement embelli sa capitale. Mais revenons au perfide Jussef. Dès qu'il se voit maître de Tolede, il y établit sa cour, et levant tout-à-fait le masque, il tourne ses armes contre ceux qui l'avoient aidé à faire cette premiere conquête. Il détrône les rois d'Almeria et de Grenade, s'empare de Murcie, et disperse une armée que le roi D. Alonze avoit mise en campagne pour venger son beau-pere.

Ce fut pendant le regne de ce Jussef qu'eut lieu, en l'an 1100, le fameux siege de Valence. L'espoir et l'honneur des armes chrétiennes, le Cid, qui défendoit la place, étant mort pendant le siege, les habitants attacherent son corps, armé de toutes pieces, sur son cheval *Babieca*, et lancerent ce coursier si connu des Maures au milieu de leurs rangs. L'effroi que l'apparition du Cid leur causa fut tel, qu'ils prirent la fuite en désordre, et abandonnerent le siege. Ce ne fut que deux ans après, lorsque Doña Ximena, veuve du héros, eut quitté la ville, qu'ils réussirent à s'en emparer.

Les Almoravides.

Le fondateur de l'empire des Almoravides en Espagne mourut sur ces entrefaites, et son fils Ali-Ben-Jussef lui succéda. Aussi entreprenant et non moins heureux que son pere, il avoit attaqué et battu tour à tour les princes arabes et chrétiens, quand la fortune lui opposa le roi d'Aragon, D. Alonze, surnommé *le Batailleur*. Celui-ci reprit tout l'avantage que la foiblesse ou le malheur des rois ses voisins avoit laissé acquérir au prince almoravide, et cette expédition glorieuse fut couronnée par la prise de Saragosse, qui fut depuis cette époque

la capitale du royaume d'Aragon. Tarragone, Calatayud, Daroca, et un grand nombre d'autres villes, échapperent successivement à la domination d'Ali-Ben-Jussef. Obligé d'aller en Afrique apaiser une sédition qu'un de ses lieutenants avoit excitée contre lui, il ne laissa point en Espagne des forces assez imposantes pour maintenir des droits trop récemment établis; les Maures s'empresserent de secouer un joug qu'ils trouvoient déja trop pesant, et une nouvelle dynastie remplaça celle des Almoravides, dont le sceptre ne passa point au-delà de la seconde génération.

Les Almohades.

Abdelmon, chef de cette nouvelle famille, originaire des mêmes climats que les Almoravides, leur disputa la souveraineté des deux rives de la Méditerranée; tandis qu'ils régloient leur contestation par l'épée dans les sables de l'Afrique, D. Alonze forma le projet d'enlever aux musulmans Almeria, dont le port étoit devenu l'asile de tous les pirates du midi. Aidé par les troupes du roi de Navarre et par les flottes génoise et catalane, il réussit en effet à s'emparer de cette ville, et en même temps de toute la flotte mahométane qui désoloit, depuis quelque temps, les côtes d'Espagne, de France, et d'Italie.

A la même époque, Abdelmon ayant vaincu tout-à-fait le parti des Almoravides se fait proclamer *Emir-al-mumenin* et roi de Maroc. Les Maures d'Espagne voyant la fortune déclarée en sa faveur lui déferent la souveraineté des villes qui restoient en leur pouvoir; par suite de cette soumission, il leur envoie une armée qui prend possession de Séville, de Grenade, de Cordoue, et passe au fil de l'épée tous les chrétiens qui s'y trouvoient.

Mahomad-Aben-Lop, roi de Murcie et de Valence, ne voulant point recevoir la loi des Almohades, se soumit et rendit hommage au roi d'Aragon.

La mort de ce dernier, et quelques divisions survenues entre les princes chrétiens, arrêterent pendant plusieurs années leurs conquêtes. Jussef-Abu-Saïd, fils et successeur d'Abdelmon, profite de la circonstance pour s'emparer de Valence et de Murcie : dans une autre campagne il se jette sur le Portugal, et prend d'assaut la ville de Santarem, où il fait couper la tête à trois mille chrétiens qui l'avoient défendue. Mais le sang chrétien fut bientôt vengé de cet outrage dans une bataille, où le féroce Jussef-Abu-Saïd perdit avec la vie le fruit de cette expédition.

La *gazia* ou guerre de religion, suscitée par Jacob-Ben-Jussef son successeur, lui donna les moyens de reprendre quelque avantage sur les princes chrétiens; mais après sa mort, et à l'avénement du calife Mahomed el Nasir, ou le Vert, la fortune abandonna tout-à-fait les drapeaux des Maures. En l'an 1212, une armée formidable, composée de nationaux et d'étrangers, commandés par les rois d'Aragon, de Castille, et de Navarre, marcha à eux, et les rencontra sur le revers de la Sierra Morena, dans une fameuse vallée nommée *las Navas de Tolosa,* où une victoire non moins complete que mémorable couronna les efforts et la constance des chretiens. Les chroniques du temps évaluent à deux cent mille hommes la perte que firent leurs ennemis dans cette journée. Il est possible que la prévention nationale ait exagéré ce calcul; mais il est certain que les musulmans ne se releverent jamais de cette défaite. Mahomed el Nasir alla ensevelir ses regrets et mourir dans ses états au-delà des mers.

Plusieurs officiers de son sang et de sa religion chercherent à recueillir des portions de l'héritage qu'il laissoit en Espagne; mais deux héros chrétiens se donnoient alors la main pour déconcerter tous les projets, et renverser la fortune des musulmans en Espagne.

L'un, D. Fernand de Castille, s'empara de plusieurs villes d'Andalousie, et vint mettre le siege devant Cordoue. Après

un siege très meurtrier de six mois, il entra, en 1236, dans cette résidence des califes d'Occident, qui depuis cette époque ne retourna jamais en la puissance des musulmans.

L'autre, D. Jayme d'Aragon, dit le Conquérant, déja maître des isles Baléares, se porta sur Valence, et, après avoir détruit une flotte qu'un prince africain envoyoit au secours de cette ville, obligea le roi qui y commandoit à la lui rendre par capitulation. Cette importante conquête, postérieure de deux ans à celle de Cordoue, demeura, comme cette derniere, invariablement assurée aux chrétiens.

Quoique considérablement affoiblis par la perte de ces deux capitales, les Maures, comme frappés d'un vertige funeste, n'eurent point la sagesse de se réunir pour tenir tête à des rivaux, devenus plus redoutables que jamais. Au contraire, trompés par les illusions de l'intérêt personnel, ils diviserent en petites souverainetés la portion de l'Andalousie qui ne leur avoit point encore échappé : Séville s'érigea en république; Ben-Hudiel se couronna roi de Murcie; Mahomed-Alhamar, soldat de fortune, prit le titre de roi d'Aragon, et bientôt après établit sa cour à Grenade, où nous verrons sa dynastie régner glorieusement pendant plus de deux siecles.

Rois de Grenade.

Les étendards de Castille et d'Aragon flottoient sur les palais des rois de Cordoue et de Valence, la croix s'élevoit sur les mosquées, et les Maures fugitifs alloient demander un asile aux princes de leur nation qui conservoient encore de la puissance. Mahomed-Alhamar venoit d'établir son empire dans la ville de Grenade; il accueillit la plus grande partie de ces malheureux, et en augmenta la population de ses états, qui s'étendoient depuis Gibraltar jusqu'à Lorca, en y comprenant les Alpuxarres, et cent trente-deux villes ou bourgades, dont les principales étoient Almeria, Algésiras, Jaen,

Malaga, et Guadix. Le roi de Murcie, Aben-Hudiel, préférant le repos de l'esclavage au danger qui menace l'indépendance, mit son royaume sous la protection du roi de Castille, et s'engagea à lui payer la moitié de ses revenus.

La treve d'une année conclue avec le roi de Grenade étant expirée, les chrétiens entrerent dans ses états; mais Mahomed les reçut avec vigueur, et remporta sur eux une victoire dans laquelle périrent plusieurs seigneurs espagnols, distingués par leur valeur, entre autre le célebre Ruis de Argote.

Cependant l'armée chrétienne recevant des renforts reprit bientôt l'offensive, et Mahomed fut obligé de signer un traité d'alliance, en vertu duquel il céda la ville de Jaen, s'obligea à payer la moitié de ses revenus, et à fournir des troupes au roi Ferdinand toutes les fois qu'il en seroit requis.

Il ne restoit plus en Espagne que le gouverneur de Séville qui conservât son indépendance, lorsque Ferdinand, à la tête de ses armées invincibles, envahit son territoire et s'empara de Carmona, aidé des secours du roi de Grenade. On est étonné de cette division des princes arabes; mais elle s'explique par la différence d'opinion politique qui régnoit entre eux. La faction qui dominoit à Grenade étoit composée d'Arabes d'origine de Palestine, tandis que ceux de Séville étoient des Arabes d'Afrique : les premiers reconnoissoient un roi, les autres s'étoient formés en république. Après la prise de Cantillana, de Gerena, et la destruction du pont de bateaux qui communiquoit au château de Triana, le roi Ferdinand mit le siege devant Séville : son gouverneur, appelé Akataf, la défendit pendant seize mois avec une valeur héroïque, tantôt en détruisant les ouvrages des assiégeants par des sorties, tantôt en soutenant les opérations du roi de Niebla qui étoit venu à son secours; mais malgré ses efforts, ayant vu détruire leur flotte et celle des Africains qui venoient à leur secours, n'ayant plus de vivres et de munitions, les habitants de Séville furent obligés de se rendre le 23 novembre 1248.

Cette ville avoit été cinq cent trente-quatre ans au pouvoir des mahométans.

En vertu de la capitulation, le roi D. Ferdinand accorda un mois à tous les habitants qui voudroient partir, et emporter avec eux leurs biens : suivant l'opinion des historiens, il en sortit 100,000 individus, dont une partie passa en Afrique, et les autres se réfugierent à Grenade.

La conquête de Séville entraîna celle de Xeres, de Medina Sidonia, de Cadix, et la soumission du roi de Niebla.

Après un siecle glorieux le roi Ferdinand mourut; ses vertus le firent placer au rang des saints : il laissa le trône de Castille à son fils D. Alonzo, surnommé le Sage, avec qui Mohamed-Alhamar renouvela son traité d'alliance. Bientôt les divisions qui s'éleverent entre les princes chrétiens donnerent aux mahométans le desir de recouvrer leur indépendance, surtout quand ils virent que les Castillans avoient enlevé au roi de Niebla ses états pour avoir donné un asile à l'infant D. Enrique, frere du roi, avant son passage en Afrique. Le roi de Murcie, Aben-Hudiel, se ligua avec le roi de Grenade, et tous deux appelerent à leur secours le roi de Maroc, descendant de ces Arabes qui avoient jadis vaincu les Almohades. Ce prince leur envoya des troupes qui, réunies à celles de Grenade et de Murcie, entrerent sur les terres des chrétiens, et s'emparerent de différentes villes, entre autres de Xeres et de Medina Sidonia. Ces succès engagerent les rois d'Aragon et de Castille à se réconcilier; et pendant que le roi d'Aragon se dirigeoit contre Murcie, Alfonse se dirigea contre l'Andalousie, gagna une bataille sur les rois confédérés, et reprit possession des places qu'on lui avoit enlevées.

Des révoltes intérieures rendirent encore la situation de Mohamed-Alhamar plus désastreuse; il mourut avant de les avoir apaisées. Ce souverain fut le fondateur du royaume de Grenade; il embellit la capitale par plusieurs beaux édifices; il la fit entourer de nouvelles murailles, et bâtit un palais à

l'Albaysin. Voulant que sa cour rappelât la gloire et l'éclat de celle des Abdérames à Cordoue, il fit ouvrir des écoles publiques, institua des académies pour le perfectionnement des sciences, distribua ses largesses aux savants, et encouragea de tous ses moyens les arts et le commerce.

Les guerres successives qu'il fut obligé de soutenir lui avoient fait connoître les avantages d'avoir des troupes réglées, et de pouvoir les entretenir. Il avoit su en conséquence établir dans ses finances un ordre que n'avoient point eu ses prédécesseurs ; il avoit imposé, comme contribution, le septieme de tous les revenus, sans compter d'autres droits non moins productifs, qui le mirent en état de tenir toujours sur pied des troupes régulieres, sans compter les milices, et d'en imposer ainsi aux princes chrétiens. C'est dans cet état qu'il laissa son royaume à son fils Mahomad El-emir Alhamar. Dna Violante, mere du roi D. Alfonse, obtint de son fils qu'il envoyât un ambassadeur au nouveau roi de Grenade pour le féliciter sur son avénement au trône : plusieurs seigneurs castillans, qui par différents sujets de mécontentement étoient venus offrir leur service à Mohamed, profiterent de cette circonstance pour demander au nouveau roi de rentrer dans leur patrie, et ce monarque non seulement leur accorda leur demande, mais les accompagna jusqu'à Séville. Bientôt séduit par les belles qualités du roi D. Alfonse, il conclut un traité de paix, où il s'obligea de payer à la couronne de Castille un tribut annuel, et qui mit fin au soulèvement de plusieurs de ses provinces.

Mahomad II conserva la paix avec le roi D. Alfonse, tant que ce souverain fut présent ; mais apprenant qu'il avoit été se faire couronner empereur d'Allemagne, il saisit ce moment pour secouer le joug, et réuni à l'allié de son pere, Aben-Jacob, roi de Maroc, il gagna deux batailles contre les chrétiens ; la premiere dans laquelle mourut D. Nuño de Lara, et la seconde qui coûta la vie à l'archevêque de Tolede, D. Sanche.

Ces succès rapides avoient porté l'inquiétude à la cour de Castille, lorsque l'infant D. Sanche obtint par l'entremise de D. Lope de Haro, qui avoit conservé des relations avec Mahomad II, une treve de deux ans, en rendant au roi de Grenade la souveraineté de Guadix et de Malaga. Cette treve fut rompue au retour en Espagne du roi D. Alfonse; mais ce prince, aussi malheureux lui-même que ceux à qui il avoit laissé le gouvernement de ses états, éprouva des revers, et fut contraint à demander la paix.

Mettant à profit ce temps de tranquillité, le roi de Grenade bâtit un château fort qu'il nomma les Tours Vermeilles, un autre à la porte de Bibtaubin, et cinq grosses tours vers la partie de la ville qui avoisine la plaine, afin de pouvoir protéger les gens de la campagne, lorsque les chrétiens les serroient de trop près. Ce fut ce même prince qui construisit le magnifique palais de l'Alhambra, dont nous donnerons une description particuliere.

Les dissentions qui régnoient parmi les chrétiens furent cause que l'infant D. Juan, fuyant la colere de son frere D. Sanche, se réfugia en Afrique, et offrit au roi de Maroc de lui faciliter la conquête de Tarifa. Ce siege présenta l'exemple d'un courage et d'une fidélité tels qu'on en voit peu dans l'histoire des hommes. L'invincible gouverneur, D. Alonzo Perès de Gusman, consentit à voir périr son fils, qu'on avoit fait prisonnier, plutôt que de rendre la place confiée à sa défense. Cet acte d'héroïsme désarma l'infant D. Juan, qui se retira à Grenade. Les troubles continuant parmi les chrétiens, les rois maures auroient pu en profiter, si le même Perès de Gusman n'avoit, par sa valeur et ses bonnes dispositions, arrêté leur progrès.

L'an 1302, mourut à Grenade Mahomad-Alhamar; il eut pour successeur au trône de Grenade son fils Mahomad, surnommé l'Aveugle. Ce souverain, à cause de son infirmité, ne pouvant tenir les rênes du gouvernement, les confia à son

cousin Ferraguen ou Farrax, gouverneur de Malaga, qui, pour se rendre plus puissant, entreprit contre les chrétiens des guerres marquées d'abord par quelques succès, mais qui tournerent ensuite à son désavantage. Le mécontentement qu'excita parmi les mahométans le caractere emporté de Ferraguen produisit une insurrection générale, à la tête de laquelle fut placé Aben-Nasser, qui fit massacrer son frere Mahomed III, et se fit élire roi de Grenade. Le ministre Farraguen fuyant la persécution se retira dans les environs de Malaga, et là rassemblant une armée de mécontents, aidé d'un prince puissant de la descendance des rois de Maroc, entreprit de placer sur le trône son fils Ismael-Ben-Gualid. Beaucoup de nouveaux partisans se joignant à lui, et Mahomed, se trouvant sans force pour lui résister, celui-ci ne put échapper à sa vengeance qu'en se dépouillant volontairement de la couronne, et ne gardant pour toute possession que la ville de Guadix qui lui fut abandonnée pour sa retraite. Ismael fut alors proclamé souverain de Grenade, sous le nom de Aben-Alamar. Sitôt que l'infant D. Pedre, qui régnoit alors sur la Castille, sut les troubles qui agitoient les musulmans, il marcha au secours de son allié Mohamed IV, qui eut un moment l'espérance de remonter sur le trône. L'infant D. Pedre, avec les grands-maîtres des ordres de Saint-Jacques et de Calatrava, pénétra sur les terres de Grenade, gagna une bataille près d'Alacen, s'empara de Belmes, et auroit poussé très loin ses victoires, si les mahométans n'avoient reçu un secours considérable des rois de Fez et de Maroc. La balance se trouvant par là rétablie entre les deux peuples, leurs efforts durent s'accroître, et les deux infants, D. Pedre et D. Juan, virent devant eux une armée considérable, commandée par le fier Osman, à qui Ismael devoit déja le trône et la vie.

Les deux armées se rencontrerent près du château de Illora : Osman se trouvant vis-à-vis de la division de D. Juan avec toutes ses troupes la mit en déroute, et, fier de ce premier

succès, attaqua les deux infants à la fois. Tous deux soutinrent le combat avec une grande valeur; mais D. Pedre, accablé de fatigue, tomba mort de cheval; D. Juan, quelque temps après, eut le même sort. Cet évènement frappa de terreur les chrétiens, qui fuirent de tous côtés, abandonnerent leurs équipages et le corps même de l'infant D. Juan. Par suite de ces égards qui existoient alors dans les guerres, Ismael fit rendre des honneurs funebres à l'infant, et renvoya son corps dans un riche chariot couvert d'une étoffe d'or, à son fils D. Juan, l'héritier du trône.

Les suites de cette victoire mirent entre les mains du roi de Grenade une partie du royaume de Murcie, Huesca, la ville de Martos, et obligerent le roi de Castille à conclure la paix. Un évènement inattendu causa la mort d'Ismael : le gouverneur d'Algésiras, à qui il avoit enlevé une belle captive qu'il avoit faite à la prise de Martos, s'introduisit dans l'Alhambra, et au moment où le roi passoit dans une galerie se précipita sur lui, et l'auroit tué sans le secours de l'alcade Aben-Alama, qui repoussa les conjurés et rétablit l'ordre dans Grenade. Ismael survécut de peu de jours à cet attentat, et laissa le trône à son fils Mahomad.

Le regne de Mahomad V ne fut marqué par aucune circonstance mémorable. La mort d'Osman auroit nui au succès de ses armes, si ce guerrier n'eût été dignement remplacé par un de ses fils nommé Abubecet Odman, qui remporta plusieurs avantages sur les chrétiens. Mahomad lui-même conclut bientôt un traité avec le roi de Castille, et vint le visiter à sa cour : soit méfiance de cette démarche, soit mécontentement particulier, ce prince fut peu de temps après assassiné par les siens dans la ville de Malaga.

Sitôt que la nouvelle de cet évènement parvint à Grenade, le chef de la justice éleva au trône le fils du monarque assassiné, nommé Joseph-Abul-Hegex, qui se mit sous la protection du roi de Maroc, et leva une armée formidable pour

secouer le joug des chrétiens, et signaler les premières années de son regne. Le roi de Maroc débarqua en Espagne, et eut de brillants succès jusqu'au moment où le roi de Castille, réunissant ses forces à celles du roi de Portugal, vint présenter la bataille aux mahométans sur les bords du fleuve Salado : ceux-ci accepterent bravement le défi : le roi de Castille dirigea son attaque contre le roi de Maroc, et le roi de Portugal contre celui de Grenade : le combat fut sanglant et long-temps indécis; mais tout-à-coup Gonsalo Ruis de la Vega et son frere Garcilaso parvinrent à passer le fleuve Salado, et à tomber sur les flancs des Africains dont ils mirent les escadrons en déroute. L'alarme se mit alors dans cette armée nombreuse, et la confusion fut telle qu'en moins de quatre heures la victoire fut complete pour les chrétiens; les deux fils du roi de Maroc, Fatime sa femme, fille du roi de Tunis, et les principaux chefs de son armée, resterent prisonniers : un butin immense fut le prix des vainqueurs. Cette bataille, l'une des plus célebres dans les fastes de l'Espagne, se donna le 30 octobre 1340 : elle fut suivie d'une autre victoire près du fleuve Palmones, et d'une bataille navale également à l'avantage des Espagnols. Ces évènements entraînerent la reddition des places d'Alcala Real, d'Algésiras, et de Palma.

Les Maures étoient réduits à la ville de Grenade et à la plaine qui l'entoure, lorsque le fils de Ferraguen, frere du roi Ismael, soutenu par les tribus puissantes des Zegris et des Gomeles, attaqua inopinément le palais de Grenade, assassina le roi Joseph, et se fit proclamer roi sous le nom de Mahomad Lago ou le Vieux. Son bonheur fut de courte durée : les autres tribus principales, les Abencerages et les Zenetes, éleverent en opposition Mahomed-Aben-Alhamar. Le roi détrôné ne perdant point son courage se retira à Ronda, et conclut une alliance avec le roi D. Pedre-le-Cruel, et se présenta en force sur les terres de Grenade. Son compétiteur résista avec cou-

rage, mais demanda bientôt la paix : inquiet même sur la conduite de ses ambassadeurs à la cour de Séville, et confiant dans la générosité du roi de Castille, il se rendit auprès de ce prince qui, abusant de sa bonne foi, le fit périr, et envoya sa tête à Mahomad. Celui-ci, reconnu de nouveau pour roi de Grenade, se déclara vassal du roi de Castille, et lui prêta son secours dans les guerres qu'il eut à soutenir contre le roi d'Aragon et le comte de Transtamare. Il mourut en 1379, et eut pour successeur au trône son fils Mahomad-Abul-Hagen, qui embellit la ville de Grenade, et fit construire deux palais, un au-dessus du Généralife, nommé de la Novia, dont il ne reste aucun vestige; l'autre appelé des Alixares, dont l'architecture avoit beaucoup de rapport avec la tour de Comares. Il augmenta les tours déja nombreuses qui entouroient la ville de Grenade, et qui sembloient la rendre imprenable. Il encouragea les arts, les lettres : sous son regne la poésie et la musique firent des progrès, et on vit sur-tout régner la galanterie et l'élégance des mœurs, dont les Arabes alors, plus civilisés que les autres peuples, donnoient l'exemple au monde.

Après la mort de Mahomad VII, son fils Juseph-Abou-Abdalla monte sur le trône, et introduit à son avénement la coutume d'arborer l'étendard royal sur l'une des tours de l'Alhambra. Son regne fut de courte durée, et ne fut marqué par aucun évènement mémorable. Un de ses fils, Mahomad-Ben-Balba, s'empara de la couronne aux dépens de son frere aîné; mais comme si le sort eût voulu venger cette injustice et rétablir l'ordre naturel de la succession, il eut pour successeur ce même frere qui avoit échappé par miracle à la mort. Le premier soin du nouveau monarque, qui prit le nom de Joseph III, fut de réconcilier entre eux les chefs des différentes tribus, confirmant dans leurs emplois tous ceux qui lui avoient été opposés pendant le regne de son frere, et se chargeant lui-même de l'éducation de ses neveux comme de ses propres enfants. Ce prince mourut adoré de ses peuples qui lui consa-

crerent un tombeau dans l'Alhambra, et firent dans une longue épitaphe, rapportée par Marmol, l'énumération de ses vertus.

Après la mort de Joseph III, le trône de Grenade fut alternativement occupé par trois compétiteurs; Mahomad X, surnommé le Gaucher, fils de Joseph III; Mahomad XI surnommé le Petit; et Joseph IV, qui vécut peu de temps, et laissa définitivement la couronne à Mahomad X. Tous ces princes éprouverent encore des pertes contre les chrétiens, et virent de jour en jour se resserrer l'étendue de leurs frontieres. A cette époque les révolutions dans l'intérieur de Grenade et les démêlés parmi les familles puissantes prenoient un caractere plus prononcé, et faisoient déja présager les malheurs qu'ils devoient entraîner. Après les regnes éphémeres de ces trois souverains, deux autres se disputerent encore la couronne, et jouirent peu de temps chacun du pouvoir souverain; Mahomad XII, surnommé le Boiteux, et Aben-Ismael : ce dernier, protégé par les Zegris, eut l'avantage en laissant la couronne à son fils Muley-Hascem, dix-neuvieme roi de Grenade. Cette époque de l'histoire de Grenade marque à la fois le plus haut point de grandeur de cet empire, celui où la civilisation avoit fait le plus de progrès, et où cependant l'état étoit le plus près de sa ruine. Enivrés de plaisirs, de richesses, et de gloire, les Maures avoient perdu les qualités austeres de leurs aïeux : la galanterie et l'honneur leur donnoient encore de ces vertus factices qui suppléent quelque temps à la vigueur naturelle de l'ame; mais ils n'avoient plus la patience à supporter les travaux de la guerre, les privations, les fatigues; ils ne s'imposoient plus la loi sévere de tout sacrifier à rester unis contre leur ennemi commun. Cette union devenoit plus nécessaire que jamais au moment où le mariage de Ferdinand et d'Isabelle alloit produire un ensemble dans les opérations des chrétiens, et concentrer tous leurs efforts. Au lieu de s'occuper sérieusement de la défense de leur empire, les Maures passoient le

temps à des tournois, à des fêtes; leurs souverains consacroient à l'embellissement de leurs palais les revenus de l'état; le dernier roi fit bâtir deux nouveaux palais dans des situations choisies; l'un des deux existe encore, et se nomme le Généralife, de *Dgene-Lalife*, ou jardin agréable.

Les fêtes qui faisoient de Grenade un séjour enchanteur étoient cependant quelquefois cause de scenes sanglantes : les partis se tenoient toujours en présence, ne perdoient point une occasion de se provoquer, et de laisser de cruelles traces de leur jalousie et de leur haine. Profitant de ces dissentions, les Castillans continuerent leurs conquêtes, et parvinrent à prendre d'assaut la ville d'Alhama, place importante par sa richesse, sa situation forte, et sa proximité de Grenade. Cette perte fut si sensible aux Maures, qu'oubliant leurs ressentiments, toutes les tribus, d'un commun accord, offrirent à Muley de l'accompagner pour aller reconquérir la ville; et en effet il marcha en personne à la tête de vingt-cinq mille combattants et de huit mille chevaux. Les chrétiens opposerent une barriere insurmontable à tous ces efforts; les musulmans furent repoussés deux fois, et obligés à une retraite honteuse. Muley-Hascem revint à sa cour si abattu qu'il négligea même de faire aucune disposition pour la continuation du siege; et les tribus, voyant le danger qui les menaçoit par l'inaction de leur souverain, se révolterent, et élurent pour roi Boabdil ou Abu-Abdalahl, fils de Muley-Hascem. Ce prince fit de nouveaux efforts pour reprendre Alhama, mais aussi infructueux; il revint alors à Grenade, et employa tous ses soins à calmer les troubles qui s'étoient rallumés. C'est alors qu'il commanda cette exécution terrible, mais peut-être alors nécessaire, d'une partie de la tribu des Abencerages, dont les restes épars sortirent de la ville, et allerent chercher un refuge dans les Alpuxarres et à Malaga. Bientôt se réunissant à d'autres mécontents, et mettant à leur tête le roi Muley-Hascem qu'ils firent venir de Malaga,

ils entrent dans Grenade, pénétrent dans le palais, et font un horrible massacre de leurs ennemis les Zegris, et des tribus qui servoient leur parti. Pendant plusieurs jours la ville fut livrée aux horreurs d'une guerre civile, jusqu'à ce que les fureurs s'étant calmées, il fut convenu entre les différents partis que Muley gouverneroit l'Albaycin, et son fils l'Alhambra, laissant aux tribus la liberté de reconnoître le souverain qu'elles voudroient. Quelques Abencerages, qui refuserent de consentir à cette transaction, passerent chez les Espagnols, et se firent chrétiens.

Profitant de cet état de choses, le marquis de Cadix et le comte de Cifuentes tenterent de surprendre Malaga, dont Muley-Hascem avoit laissé le commandement à son frere Mahomad le Zagal : celui-ci les laissa approcher des murs de la ville, mais garnissant les hauteurs qui la dominent il leur coupa la retraite, et fit la plus grande partie de leur monde prisonnier : le peu qui échappa se retira à Antequera. Cette action acquit à Mahomad une réputation telle que son neveu Boabdil crut devoir faire une action d'éclat pour la balancer : il s'avança vers Lucena avec quelques succès; mais bientôt attaqué de tous côtés dans sa retraite, il fut obligé de se rendre, après une vigoureuse défense.

Aussitôt que Muley-Hascem apprit cette nouvelle, il offrit une forte rançon et différents captifs en échange de son fils. Boabdil, au contraire, représenta au roi de Castille qu'il n'obtiendroit jamais de son pere des conditions aussi honorables que celles qu'il pouvoit accorder lui-même, et lui proposa, s'il vouloit l'aider à remonter sur le trône, de lui payer annuellement 14,000 écus d'or, de lui rendre hommage pour Grenade, et de se présenter aux cortès de son royaume toutes les fois qu'il en seroit requis; il consentoit de plus à donner en otage son fils aîné et douze des principaux seigneurs de son royaume.

Cette conduite honteuse acheva d'exaspérer Muley-Has-

cem : ce vieillard déshérita publiquement son fils; mais les partis que Boabdil avoit à Grenade l'introduisirent secrètement dans la ville, espérant que le peuple se déclareroit en sa faveur; mais ayant remarqué l'éloignement général pour sa personne, il se réfugia à Almeria, et de là à Cordoue. Mahomad le Zagal marcha vers Grenade, et rencontrant dans la *Sierra Nevada* un parti de chrétiens qu'il défit complètement, il entra triomphant dans cette ville. Les habitants voyant un de leurs rois en fuite, et l'autre dans un âge avancé, se soumirent à celui qui pouvoit les défendre, et choisirent, d'une commune acclamation, Mahomad Zagal. Boabdil cependant conservoit un parti dans la ville, et soutenu par les rois catholiques sembloit garder encore une ombre du pouvoir. Il fut donc convenu que Mahomad posséderoit Grenade, Malaga et Almeria, et que Boabdil auroit tout le reste jusqu'au royaume de Murcie.

Pendant tous ces troubles les chrétiens marchoient de conquêtes en conquêtes : l'année 1485, ils s'emparerent de Ronda, de Marvella; bientôt après d'Illora que l'on appeloit l'œil droit de Grenade, et de Monclin qui se nommoit le bouclier de cette ville. Mais une perte plus sensible devoit décourager encore les musulmans : Malaga ne put résister malgré les efforts de Acmet Zegri pour la défendre, et de Mahomad pour la secourir; elle se rendit en 1487, et cette perte fut suivie de celle de Huescar et de Vera. Ces évènements augmenterent les démêlés entre l'oncle et le neveu, et celui-ci devenant plus puissant, et ayant repris la possession de Grenade, Mahomad prit le parti de céder au roi catholique, pour une somme d'argent considérable, ce qui lui restoit en Espagne, et de passer en Afrique où il finit ses jours.

Sitôt que le roi Ferdinand se fut ainsi emparé de toute la campagne aux environs de Grenade, et de tous les points qui en défendoient les approches, il somma Boabdil de tenir la promesse qu'il lui avoit faite de lui remettre la ville s'il

venoit à reprendre le gouvernement; mais ce souverain, à qui il ne restoit plus d'autres états que la ville même qu'il possédoit, lui répondit qu'il s'enseveliroit plutôt sous les ruines de Grenade que d'accomplir une promesse qui le déshonoroit : en conséquence il fit fortifier les murailles, et prêter serment à ses sujets de se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Sur ces entrefaites les rois Ferdinand et Isabelle se présenterent devant Grenade avec cinquante mille combattants, parmi lesquels on comptoit dix mille hommes de cavalerie : le roi assit son camp dans la plaine de Grenade, et, pour diminuer les fatigues du siege et préserver ses troupes des intempéries des saisons, il bâtit dans la plaine même une ville à laquelle il donna le nom de Santa-Fé. Pendant neuf mois consécutifs les Maures firent continuellement des sorties qui leur réussirent quelquefois, mais qui ne pouvoient jamais que retarder quelque temps leur ruine. Resserré de plus en plus dans ses murs, le roi Boabdil, se voyant sans espérance de secours, conclut enfin une capitulation en vertu de laquelle le roi de Grenade, la noblesse, et la bourgeoisie, devoient livrer l'Alhambra et toutes les autres forteresses aux rois Ferdinand et Isabelle, à qui ils devoient prêter hommage de fidélité et d'obéissance, s'engageant de donner en otage quatre cents des personnages les plus marquants. Il fut convenu, par cette capitulation, que les mahométans conserveroient leurs lois civiles et criminelles, la liberté de leur culte, toutes leurs propriétés, et que ceux qui voudroient s'établir ailleurs il leur seroit permis de vendre leurs biens, qu'on mettroit des vaisseaux à leur disposition pour qu'ils pussent, pendant trois ans, aller s'établir où bon leur sembleroit; et de plus, on accorda au roi Boabdil, pour retraite, la vallée de Purchena, située dans les Alpuchares. Ce traité ayant été ratifié par les souverains respectifs le 25 novembre de l'année 1491, il fut convenu que la prise de possession de Grenade auroit lieu le 6 de janvier de l'année suivante. Mais pendant cet intervalle

un alfaki, de la tribu des Zégris, se mit à prêcher le peuple, et à l'engager à plutôt s'enterrer sous les ruines de la ville que de la livrer. Boabdil craignant les effets d'une révolte se pressa d'exécuter les articles de la capitulation avant même le terme convenu, et le 2 de janvier 1492, les rois de Castille et Aragon, Ferdinand et Isabelle, firent leur entrée, et reçurent les clefs de la ville des mains du malheureux roi, qui se retira bientôt après avec sa famille à Purchena : mais sentant bientôt toute l'horreur de sa situation, et ne pouvant se résoudre à vivre plus long-temps dans un pays qui lui rappeloit sans cesse sa honte et ses malheurs, il vendit pour une somme assez forte d'argent tout ce qu'il possédoit, et passa de là en Afrique où il finit ses jours par une mort obscure.

Ainsi finit, dit Florian, la puissance des Maures en Espagne, après avoir duré sept cent quatre-vingt-deux ans, depuis la conquête de Tarik.

On a dû remarquer dans ce précis les principales causes de leur perte : la premiere étoit dans leur caractere, dans cet esprit d'inconstance, cet amour de nouveauté, cette inquiétude éternelle qui leur fit si souvent changer de rois, qui multiplia chez eux les factions, déchira leur empire par la discorde, et finit par les livrer à leurs ennemis. Ils avoient de plus à se reprocher leur goût pour la magnificence, pour les fêtes, pour les monuments, qui épuisoit le trésor public; tandis que leurs guerres continuelles laissoient à peine à la terre la plus fertile du monde le temps de reproduire des moissons, toujours ravagées par les Espagnols. Ces défauts si dangereux, et qui causerent leur ruine, étoient rachetés par des qualités que les chrétiens eux-mêmes leur reconnoissoient. Aussi braves, aussi sobres que les Espagnols, moins disciplinés, moins habiles qu'eux dans la défense, ils leur étoient supérieurs dans l'attaque : l'adversité ne les abattoit pas long-temps; ils y voyoient la volonté du Ciel, et se soumettoient sans murmure. Le dogme de la fatalité contribuoit

sans doute à leur donner cette vertu. Observateurs fervents de la loi de Mahomet, ils pratiquoient exactement le beau précepte de l'aumône; ils donnoient aux pauvres non seulement du pain, de l'argent, mais une portion de leurs grains, de leurs fruits, de leurs troupeaux, de toutes leurs marchandises : dans les villes, dans les campagnes, les malades étoient recueillis, soignés, secourus avec une attentive piété. L'hospitalité, de tout temps si sacrée chez les Arabes, ne l'étoit pas moins à Grenade; ils se plaisoient à l'exercer, et l'on ne peut lire sans attendrissement le trait de ce vieillard grenadin à qui un inconnu, teint de sang et poursuivi par la justice, vint demander un asile; le vieillard le cache dans sa maison : dans l'instant même la garde arrive en demandant le meurtrier, et en rapportant au vieillard le corps de son fils que cet inconnu vient d'assassiner. Ce malheureux pere ne livra point son hôte, et quand la garde fut partie : Sors de chez moi, dit-il à l'assassin, pour qu'il me soit permis de te poursuivre.

RÉVOLTE ET EXPULSION DES MAURES

Du moment où Ferdinand et Isabelle se furent établis dans le palais des Abdérame, l'état des mahométans, qui étoient restés dans leur empire, ne fut plus qu'un véritable esclavage : heureux encore si une soumission absolue avoit pu garantir leur tranquillité. Mais l'intolérance religieuse vint bientôt aggraver une condition déja si pénible, et une persécution cruelle fut dirigée par les ministres de la religion chrétienne contre ces derniers rejetons d'une race généreuse qui, à l'époque brillante de ses succès, avoit respecté les lois, les usages, et la religion des vaincus.

Une mesure prise peu de temps après la conquête de Grenade, à la demande de l'inquisiteur général, pour expulser les juifs du royaume, servit de prétexte à des démarches plus

importantes; on regarda l'occasion comme favorable pour extirper toutes les especes d'hérésies. Cisneros, archevêque de Tolede, fut envoyé à Grenade pour faire la paix de l'église avec tous les mahométans convertis. Ce prélat, conformément à ses instructions, déploya dans cette mission une rigidité extrême, et quelques uns de ceux qu'elle avoit pour objet furent, en vertu de diverses accusations d'hérésie, condamnés à subir les châtiments autorisés dès-lors par le code du saint-office.

Alarmés avec raison d'une nouveauté aussi étrange, les mahométans réclamerent l'exécution des stipulations contenues dans la capitulation du roi Boabdil. Cette requête étant restée sans réponse, ils se souleverent dans l'Albaycin, et resterent pendant trois jours en état d'insurrection, jusqu'à ce que D. Ferdinand, s'étant fait rendre compte de l'affaire, chargea un juge spécial d'entendre les réclamants et de leur faire justice. Ce magistrat commença par obtenir des révoltés qu'ils déposeroient leurs armes; puis il assura, par une publication, que tous ceux qui se feroient chrétiens ne seroient point inquiétés, et il donna, d'un autre côté, l'ordre de livrer à la justice tous ceux qui persisteroient dans leur croyance. Comme cette infraction manifeste à la capitulation se trouvoit appuyée par la force, les mosquées furent bientôt converties en églises, où plus de cinquante mille mahométans vinrent, par nécessité, recevoir le baptême. Ceux qui résidoient dans les Alpuxarras avoient plus de moyens de résister à la violence; ils persisterent dans leur rébellion, et tinrent tête aux troupes de Gonzalve de Cordoue jusqu'à ce que le roi D. Ferdinand se présentât en personne pour les soumettre. Ce prince, usant à propos de la force et de la persuasion, parvint à engager la plus grande partie des Maures des Alpuxarras, d'Almeria, de Guadix, et de Nixar, à mettre bas les armes, à payer les contributions qu'il leur imposa, et à se faire baptiser. Mais les mahométans des montagnes de Ronda

ne se laisserent point intimider par cet exemple; ils firent une résistance plus opiniâtre, et ils obtinrent par ce moyen la liberté de passer en Afrique, à la seule condition de payer 10 doublons par tête, ce qui produisit 60,000 doublons.

Cet évènement entraîna la conversion de la plupart des mahométans qui étoient fixés dans les royaumes de Castille et de Léon. Le roi, satisfait des succès dus au système de l'inquisiteur général, fit publier un édit par lequel il ordonna à tous ceux qui ne se feroient pas chrétiens de sortir de ses états dans un délai de trois mois, sous peine d'être traités comme esclaves. Cet ordre produisit l'effet qu'on s'en étoit promis : ceux des mahométans riches qui purent vendre leurs biens quitterent l'Espagne; les pauvres, ou ceux qui ne purent se défaire de leurs propriétés, furent contraints, pour les conserver, de recevoir le baptême.

Il y avoit lieu de croire que la politique et la religion auroient dû être satisfaites de la résignation avec laquelle les Maures s'étoient soumis à ces mesures. Mais l'inquisition ne trouvoit encore dans cette victoire qu'un demi-succès, et elle s'arma de toutes les arguties et de toutes les subtilités théologiques pour livrer de nouveaux combats à ceux d'entre eux qui étoient restés en Espagne sur la foi des traités; elle soutenoit que ces deux classes d'hommes, dont les uns n'avoient reçu le baptême qu'en vue de conserver leurs biens, les autres ne s'y étoient soumis que par force ou par nécessité, ou étoient coupables de profaner sciemment un sacrement du christianisme, ou demeuroient entachés d'hérésie nationale. On commença par rendre des ordonnances qui les obligeoient à se faire catéchiser par les curés de leurs résidences; on finit par prouver que loin de profiter de cette instruction à laquelle ils ne se soumettoient que pour la forme, ils se rendoient sous main coupables des crimes d'apostasie et de dogmatisme; et comme la connoissance de ces sortes de délits appartenoit de droit à l'inquisition, les tribunaux de

Valladolid, Valence, et Saragosse, commencerent à procéder contre les nouveaux convertis, et livrerent aux bûchers quelques uns d'entre eux convaincus d'avoir observé le jeûne du ramadan, et pratiqué plusieurs cérémonies du culte de Mahomet. En vain des personnages distingués de l'Espagne, tels que le duc d'Osuna et le comte d'Orgaz, se déclarerent les protecteurs des Maures baptisés, et chercherent à leur donner appui dans les autres tribunaux; l'inquisition parvint bientôt à appeler à elle toutes les causes de ces malheureux, même en matiere civile et criminelle; ce qui jeta parmi eux tant de terreur qu'on les vit, pendant quelques instants, s'honorer de porter le *san Benito*, et prendre extérieurement toutes les précautions qu'ils croyoient propres à les dérober aux poursuites du tribunal qui les persécutoit avec un acharnement si soutenu.

Cette soumission, loin de désarmer le bras levé sur les Maures, ne fit que signaler leur foiblesse et leur attirer de nouveaux malheurs. Le roi, le pape, et la redoutable inquisition, travaillerent de concert et sans relâche à l'anéantissement de cette race proscrite; et l'on est fâché de voir ces trois autorités, pour arriver à leur but, faire un étrange abus de la force et un fréquent usage de la mauvaise foi. Pour éluder l'accomplissement des promesses, à la faveur desquelles on avoit obtenu que les Maures se soumissent aux rites du culte chrétien, on révoqua en doute leur franchise, et l'on prétendit interpréter les secrets de leur conscience. Les écrivains du saint-office prouverent que la résignation de ces néophytes n'étoit qu'un jeu, et qu'il n'y avoit pas lieu de compter sur une conversion sincere de leur part, tant qu'ils auroient le droit de porter des vêtements et de parler une langue qui leur étoient propres. En conséquence on renouvela un décret porté du temps de la reine Jeanne, et resté alors sans exécution; décret par lequel il leur étoit ordonné de quitter leur costume, leur langue, et l'usage des bains; de

tenir ouvertes les portes de leurs maisons les vendredis samedis, et jours de fêtes; de renoncer à leur musique et à leurs danses nationales, ainsi qu'aux cérémonies prescrites par leur culte pour les fiançailles et le mariage. Le décret renfermoit encore une longue suite de prohibitions contre lesquelles réclamerent les autorités et les députations de la ville de Grenade, en démontrant jusqu'à l'évidence que les pratiques et usages que l'on vouloit proscrire n'avoient rien de contraire à la religion que les Maures venoient d'embrasser. A la requête de l'inquisiteur général, le roi ordonna que le décret dont il s'agit eût sa pleine et entiere exécution. Le 31 décembre de l'année 1567 fut l'époque rigoureusement assignée à toute la population maure pour s'y soumettre : dans le même délai, tous les enfants de la même secte, depuis l'âge de trois ans, devoient être enregistrés et envoyés aux écoles pour y apprendre la langue et la doctrine des chrétiens. Pour consommer ces vexations, l'ordre fut donné à tous les Maures de la montagne et de la plaine, qui étoient venus s'établir à Grenade avec leurs familles, de sortir de cette ville à la même époque, sous peine de la vie.

Ces mesures firent une si forte impression sur ceux qu'elles concernoient que la plupart d'entre eux, en sortant de Grenade, allerent se jeter dans les Alpuxarras, où se fomenta une rébellion qui prit bientôt un caractere assez sérieux pour donner de vives inquiétudes au gouvernement. De là, les réfugiés firent connoître leur situation aux princes de la côte d'Afrique, et un descendant des Ommiades fut proclamé, dans l'Albaycin, pour souverain de Grenade et de Cordoue, sous le nom de Mahomad-Aben-Humaya.

Celui-ci, s'étant aussitôt dirigé sur les Alpuxarras, y attaqua et passa au fil de l'épée, dans la petite ville de Cadiar, un parti de cavalerie commandé par le capitaine Herrera. Ce premier exploit acheva d'enflammer les esprits, et attira sous les bannieres de Mahomad tous les mécontents d'Al-

meria et des environs de la montagne. Avec ces renforts, le nouveau souverain se trouva assez puissant pour former le projet de s'emparer de Grenade. La conduite de l'entreprise qui devoit avoir lieu dans la nuit du 23 décembre 1568, fut confiée à Aben Farrax, lieutenant de Mahomad, et le premier moteur de la révolte. Cette expédition n'eut point le succès qu'on s'en étoit promis; mais des avantages obtenus d'un autre côté par Mahomad balancerent la fortune, et les efforts réunis de D. Juan d'Autriche et du marquis de Mondejar ne purent parvenir d'abord à expulser les rebelles de leurs montagnes. Ce fut à l'intrigue que l'on dut un succès que la force n'avoit pu opérer. Des divisions, habilement fomentées parmi les rebelles, non seulement enleverent à leur chef la plupart de ses ressources, mais encore tournerent contre lui les armes de ses meilleurs soldats égarés par des insinuations adroites; ils assaillirent Mahomad dans son palais, s'emparerent de sa personne, l'étranglerent, et mirent à sa place un certain Abdalla-Aben-Aboo, avec le titre de roi d'Andalousie et de Grenade. Ce fut ce souverain éphémere qui inscrivit sur ses drapeaux cette orgueilleuse devise : *Je ne pouvois desirer plus, ni me contenter de moins.* Les cantons riverains de l'Almeria, du Boludy et de l'Almansora, la Sierra de Baeza, une partie du marquisat de Zenete, la Sierra Nevada, le pays de Velez, et les Alpuxarras, formoient le royaume qu'une rébellion mal-adroitement provoquée étoit parvenue à soustraire à la domination espagnole.

Trop foible pour soutenir son sceptre et ses prétentions, Abdalla ne put résister long-temps aux forces que le roi catholique lui opposa. Bientôt il se vit renversé par les mêmes ressorts qui avoient déterminé la chûte de son prédécesseur : la défection ou la défaite de ses capitaines le priverent successivement de tous ses appuis; et sa tête mise à prix, puis livrée par un des siens, fut exposée sur la porte de Grenade qui se trouve sur le chemin des Alpuxarras. Cet évènement,

arrivé au mois de mars 1571, acheva de déconcerter la rébellion, et la plupart des Maures demanderent à rentrer dans le sein de l'église. Mais des persécutions nouvelles continuerent à rendre pour eux cette réconciliation plus onéreuse que la guerre même, jusqu'à ce qu'enfin le duc de Lerme détermina Philippe III à ordonner leur expulsion générale. En vertu de l'arrêt prononcé à cet égard, le 11 septembre 1609, tous les restes de la population maure sortirent de l'Espagne; le royaume de Valence en perdit, à lui seul, plus de cinquante mille.

L'expulsion totale des Maures, jointe à celle des juifs qui avoit été prononcée par Ferdinand et Isabelle un siecle auparavant, nuisit pendant quelque temps en Espagne au commerce, aux arts, et à l'agriculture.

NOTICE SUR L'ÉTAT DE LA CIVILISATION EN ESPAGNE SOUS L'EMPIRE DES ARABES

Il brilla peu de temps sur la scene du monde ce peuple guerrier et industrieux, fanatique et tolérant, qui civilisa l'Europe en sortant lui-même de la barbarie, et qui se replongea dans les ténebres sitôt qu'il eut répandu la lumiere. Le désert de l'Afrique, sa premiere patrie, devint alors son dernier asile; les fils de Boabdil allerent rejoindre les descendants d'Ismael : mais dans ce passage rapide ils laisserent au monde des souvenirs et des monuments qui n'ont pu se détruire, et qui méritent encore toute notre attention.

Ce ne fut que cinquante ans après l'entrée de ces peuples en Espagne, et lorsque le premier calife d'occident monta sur le trône, que les ravages causés par la guerre commencerent à disparoître. Alors on vit les campagnes se couvrir d'arbres et de moissons; l'agriculture nabathéenne produisit par-tout l'abondance. A mesure que les terres furent cultivées, les mœurs se radoucirent, les propriétés furent assurées, les travaux récompensés, le commerce encouragé, et enfin les Arabes prirent leur place parmi les nations. La population s'accrut d'une maniere étonnante. Les califes de Cordoue et les rois de Grenade s'entourerent d'un éclat majestueux, encouragerent le commerce,

les arts, les sciences, la littérature; et tandis que Teodulfe, évêque d'Orléans, et Claude, évêque de Turin, enseignoient aux Français et aux Italiens, je ne dis pas le latin, mais les premiers éléments de leur langue natale [1]; dans le temps où le nom de mathématiques étoit ignoré en Italie et en France, et que dans le xe siecle l'ignorance des Européens étoit à un tel point que Gerbert fut effacé du catalogue des papes, parcequ'on le croyait sorcier, les Arabes d'Espagne écrivoient avec pureté et élégance; ils s'appliquoient aux sciences exactes, et faisoient renaître les arts qu'ils transmirent successivement à l'Europe.

GOUVERNEMENT DES SOUVERAINS ARABES D'ESPAGNE

Pendant le regne des califes d'orient, le gouvernement d'Espagne fut électif jusqu'à la mort du dernier vice-roi Alfareo, que d'autres nomment *el Fahri*; alors (l'an 746) Abdérame Ier fonda une monarchie héréditaire, ainsi qu'à la cour de Damas. Ce systême fut altéré pendant le regne d'Abdérame II, et il fut fait une loi par laquelle le fils succéderoit à son pere en excluant les collatéraux et autres descendants. Mais cet ordre constitutionnel fut violé ouvertement lorsque Abdérame III monta sur le trône, et la force décida alors le droit des prétendants à la couronne. Les Arabes admirent aussi en Espagne le gouvernement démocratique; mais ce ne fut que dans la république de Séville, qui dura depuis l'extinction des Almohades jusqu'à l'année de 1248, époque à laquelle le roi saint Ferdinand en fit la conquête, et que successivement le royaume de Grenade fut fondé. On reprit alors le gouvernement monarchique héréditaire, et le trône fut occupé par les descendants de la race masculine des Alhamares, ainsi que par les Farnaxs ou Foradys.

Les Arabes, dès le commencement de leur invasion, établirent leur cour à Cordoue (excepté deux vice-rois qui résiderent pendant quatre ans à Séville), et elle y resta jusqu'à l'an 1043, que Mahomet Allacamita la transféra à Séville. Elle s'établit ensuite successivement dans les petites souverainetés qui diviserent l'empire, jusqu'à ce qu'elle revint à Grenade, et s'y établit avec la même autorité et le même pouvoir qu'avoient les califes de Cordoue. Enfin tout fut

1. Histoire de la Littérature italienne, t. VI, l. 3, c. 1, n. 1, p. 4 et 5. Denina, dans son Apologie de l'Espagne Gothique, n. 188. Tiraboschi, t. IX et X.

anéanti en vertu de la cession que fit Boabdil en faveur des rois catholiques Ferdinand et Isabelle.

Le pouvoir des califes d'occident et des rois de Grenade fut très grand, et leurs richesses immenses. Les historiens assurent que les premiers avoient 12,044,000 dinars d'or de rente, qui équivalent à environ 30 millions de livres, sans compter les impôts qu'on payoit en fruits et qui devoient former une rentrée considérable, si on fait attention à l'état florissant où se trouvoit l'agriculture. Les produits des droits d'importation et d'exportation de la soie, de l'huile, du sucre, de la cochenille, des cuirs, et autres effets des fabriques, devoient être extraordinaires et exorbitants, puisque pour les modifier le trésorier Haut-Horat fut obligé d'en faire un réglement. Enfin les produits des mines, qui étoient réservées au souverain, devoient accroître le trésor royal. Calculant donc toutes ces rentes et tous ces produits, on ne trouvera pas étonnant que les souverains de Cordoue pussent soutenir les armées innombrables que cite l'histoire, et faire construire tant de somptueux édifices autant pour l'utilité que pour l'agrément. Ils pouvoient aisément entretenir dans leur cour un luxe, et une opulence qui surpassoit celle de l'orient. Les ambassadeurs de l'empereur Constantin furent éblouis de l'appareil avec lequel les reçut Abdérame III; et aujourd'hui on auroit peine à croire, et on regarderoit même comme un conte, la description que font les Arabes de la ville de Fleur ou Zehra, si les détails qu'il en donne n'étoient attestés par un grand nombre d'écrivains contemporains de plusieurs nations. Les rois de Grenade, et particulièrement Muley et Boabdil, furent regardés comme les souverains les plus puissants après le grand-seigneur; car outre les produits que leur donnoient le commerce, les mines, et les fabriques, ils percevoient des impôts pour le droit de passage ou de péage des troupeaux, et une quantité pour les productions de la terre. Pour pouvoir se faire une idée des sommes auxquelles s'élevoit cette seule branche, il suffit de savoir que, comme l'assure l'historien Marmol, pour le commerce de la soie, les droits que prélevoit le trésor royal s'affermoient par an 181,500 ducats d'or.

RELIGION

Les Arabes d'Espagne suivirent constamment la secte de Mahomet jusqu'à ce qu'on les força à embrasser le christianisme. Ce fut Abdérame Ier qui, ayant réuni comme calife le sacerdoce à l'empire, institua différentes solennités pour les fêtes du Beyram, et fit cons-

truire une mosquée qui devint aussi célebre que celle de la Mecque. Cependant, soit par un effet du climat, soit par le relâchement dans les mœurs, les regles et les dogmes de l'Alcoran s'altererent peu-à-peu : les courses de chevaux firent place aux tournois et aux festins; les trêves donnerent lieu aux mariages et aux unions entre les chrétiens et les mahométans; l'amour adoucit la férocité, la civilisation fit renaître les sciences; la philosophie sur-tout commença à dissiper les ténebres de l'ignorance, et à corriger les erreurs du fanatisme. Le commentateur d'Aristote, le célebre Averroës, fut un de ceux qui y contribuerent le plus, en soutenant publiquement les principes d'une philosophie hardie et même dangereuse. Exposé pour cela à la honte publique, il se bornoit à répondre à ceux qui l'insultoient : *Moriatur anima mea morte philosophorum.* Parmi les partisans de l'Alcoran, on remarque chez les Arabes le roi Al-Hakem, Alumed-Ben-Abdelberi, Abu-Abdalla, compilateur célebre des canons mahométans, Abu-Othmar, et beaucoup d'autres.

LÉGISLATION

Les Arabes d'Espagne n'avoient d'autre jurisprudence que l'Alcoran; le calife, comme chef suprême de la religion, en interprétoit les préceptes et les maximes. L'administration de la justice étoit confiée aux cadis et aux muftis : la majeure partie des jugements se faisoient verbalement, et étoient exécutés sur-le-champ, à moins qu'ils ne portassent sur des affaires de grand intérêt; car dans ce cas, on pouvoit en appeler par-devant l'alfaqui ou grand juge. Il arrivoit souvent que les cadis réunissoient plusieurs causes, leur donnoient en public la forme juridique, et les jugeoient avec la plus grande solennité. Il y avoit à Cordoue un palais, appelé *Alcazar*, où se trouvoit un salon magnifique réservé pour les tribunaux. A Grenade, il y avoit aussi dans le palais de Comares une espece de cour ornée magnifiquement, où le cadi ou grand juge donnoit audience; à la porte de l'entrée on lisoit l'inscription suivante : *Entre et demande, ne crains point de demander justice, car tu l'y trouveras* [1]. Parmi les jurisconsultes arabes, Mahomad Abulabbas et un anonyme furent les plus distingués. Les califes de Cordoue furent si exacts dans l'administration de la justice, que voyant que les chrétiens ne pouvoient être jugés par les lois de l'Alcoran qu'ils devoient ignorer, ils leur

1. Marmol, dans son Histoire de la rébellion de Grenade.

permirent d'avoir un tribunal particulier que présidoit un comte (à qui étoient soumis les chrétiens qui se trouvoient dans les domaines du calife); ce tribunal connoissoit de toutes les affaires civiles et criminelles, excepté des crimes et délits contre l'action publique ou la police. Dans l'année 861, un seigneur, nommé Servando, faisoit les fonctions de comte, et, en 872, c'étoit un autre qu'on appeloit Adulfe. Le premier jugea un procès sur l'exécution d'un contrat de vente, et le second un procès de calomnie qu'on avoit suscité contre Abad-Samson.

ÉTAT MILITAIRE

Les Arabes d'Espagne ne voulurent jamais s'assujettir à aucune tactique militaire : l'infanterie ne jouissoit d'aucune considération; elle étoit composée d'Égyptiens, d'habitants de la Palestine, de Perse, de Damas, d'Esclavons, et de Béréberes. Toutes ces troupes servoient sans récompenses et mouroient sans gloire : ce n'étoit que l'appât du butin, et l'espoir du vol et des dépouilles des ennemis qui les réunissoient aux armées; et quand on leur opposoit une forte résistance ou qu'elles perdoient la premiere attaque, elles se séparoient avec la même facilité et avec la même célérité qu'elles s'étoient réunies. Presque tous les musulmans distingués combattoient à cheval : le seul ordre qu'ils observoient dans les combats consistoit à se diviser par escadrons, attaquer en masse ou par pelotons, et rompre en foule les lignes de l'infanterie. Dans les retraites, ces troupes faisoient beaucoup de mal à l'ennemi; mais quand elles venoient à perdre une bataille, elles fuyoient au grand galop et sans ordre. La principale force de la cavalerie arabe consistoit dans la légèreté des chevaux andalous, dans le point d'honneur qui étoit le principal fondement de son institution, dans l'adresse avec laquelle ils manioient les armes, particulièrement la lance. Les armes dont se servoient les Arabes étoient la lance, l'alfange ou sabre, et le poignard : pour se défendre ils portoient des boucliers ou des écus, sur lesquels étoient gravés des emblêmes et des devises, qui étoient analogues ou à l'objet de leurs amours, ou aux prouesses qui les caractérisoient, ou aux entreprises qu'ils avoient formées. Quand ils alloient au combat, ils portoient un turban doublé par-dedans d'une lame de fer, et orné d'un panache et de plumes de la couleur des harnois de leur cheval; par-dessus la *marlota* (espece de veste), ils mettoient une cote de maille qu'ils couvroient ordinairment avec ce qu'ils appeloient l'*albornoz*. La beauté des harnois et des armes étoit extraordinaire, et pour en avoir une

idée, il n'y a qu'à voir l'épée du roi surnommé *Petit* de Grenade, que conserve un seigneur de Grenade; elle est toute garnie d'argent surdoré, et émaillée des sentences de l'Alcoran; la lame est d'une trempe si bonne qu'on coupe avec elle facilement une poignée de coton en rame, suspendue par un fil : sa forme n'est point comme celle des sabres maures, mais comme celle d'une épée à la romaine, antique, large, et courte. Du temps des rois de Grenade, chaque tribu ou chaque famille formoit une espece d'escadron, et étoit distinguée par la couleur des plumes des turbans : les Abencerraxes les portoient blanches et bleues; les Zégris, rouges et vertes; les Gazuls, violettes et blanches, et ainsi des autres tribus.

Outre toutes ces troupes, il y avoit d'autres corps de milice, de cavalerie, que commandoient des chefs appelés adalides; les individus qui étoient à leur commandement étoient des laboureurs auxquels l'état avoit accordé une partie de terres pour récompense de leur service : ces troupes se réunissoient aux armées, ou faisoient des incursions chez l'ennemi pour lui enlever ses troupeaux ou détruire ses moissons.

ARTILLERIE

Quant à tout le reste qui concerne l'art de la guerre, les Arabes ne firent pas de grands progrès; cependant on leur doit l'invention de l'artillerie dont ils firent usage dans le siege d'Algéciras, quoique Machiavel assure qu'on en fit la découverte dans la guerre qui eut lieu entre les Génois et les Vénitiens, postérieure au siege d'Algéciras. La bataille de Crécy, époque à laquelle les Anglais en font remonter la découverte, eut lieu également plus de quarante ans après. Les historiens espagnols s'accordent tous à dire qu'au mois d'août de l'an 1342, pendant le siege d'Algéciras, les mahométans brûlerent avec leur artillerie les tentes et les pavillons du roi D. Alonzo.

Les guerriers qui se distinguerent le plus parmi les Arabes d'Espagne furent Valid-Ben-Abdheram, les califes Abderrahmes, le vice-roi Mahomet Almanzor, le roi Mahomet el Nazir, Havizo Ben Hakem de Séville, Axataf; les rois Mahomet, Alahamar, Muley-Albohacen, et plusieurs autres, dont il est fait mention dans la bibliotheque des hommes illustres du Sévillan Alfalat Alcaisi.

MARINE

Il est constant, selon les chroniques des Arabes, que dans leurs premieres époques ils avoient une armée navale, et que vers l'an 750

de notre ere, le vice-roi Joseph Alfareo fit détruire l'escadre à l'occasion de la révolte de l'àmiral Amer Alcoraïchita. Il en fut construit une autre dans le port d'Algéciras, sous le regne d'Abdérame II; elle fut même la plus redoutable dans la Méditerranée pendant quelque temps : elle commença à décheoir l'an 813, à la suite du combat qu'elle eut à soutenir contre le comte d'Ampurias, où elle fut extrêmement maltraitée, et ensuite dans la rencontre qu'elle fit dans le détroit de Gibraltar de l'escadre du roi D. Ordoño Ier; enfin les escadres de Charlemagne, des rois d'Aragon, de Portugal, s'emparerent peu-à-peu des forces maritimes des Arabes, jusqu'au moment où elles furent entièrement anéanties, après la conquête d'Algéciras, de Séville, et d'Almeria.

LANGUE, POIDS ET MESURES

La langue que parloient les Arabes en Espagne étoit la *choraïsita*, qui est la même que celle dans laquelle est écrit le Coran; ils la porterent à un tel degré de perfection, que le savant D. Miguel Casiri assure, dans sa bibliotheque Arabe-Espagnole, t. I, p. 46, qu'elle ne cédoit en rien à la grecque et à la latine, soit dans la propriété et l'élégance des expressions, soit dans la richesse et l'abondance des mots et des caracteres [1].

Le caractere d'écriture en usage chez les Arabes d'Espagne étoit le *cufique*.

Ils comptoient par hégires, ou années lunaires, et chacune d'elles comprenoit douze lunes entieres; savoir, six de trente jours et six de vingt-neuf. Pour ce qui concerne l'agriculture, ils se servoient toujours de l'année solaire composée de treize lunes, comme on peut le voir dans l'ouvrage d'agriculture de Aben-Zacaria. De plus, les chroniques arabes assurent que le livre intitulé *Trésor d'Agriculture*, qui fut imprimé à Cordoue du temps des califes, étoit réglé sur l'année solaire, et indiquoit nos mois pour marquer celui auquel on devoit greffer, semer ou planter, etc.

Pour ce qui regarde les poids et mesures, on trouve sur ce sujet une dissertation assez étendue dans le tome XXIVe de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris : on voit qu'ils avoient beaucoup multiplié les sous-divisions, dont on trouve tous les détails dans l'ouvrage de géométrie de Algiobo, écrivain de Séville du XIIe siecle.

1. Masdeu, *Espagne Arabe*, t. XIII, p. 111.

MONNOIES

Quand les Arabes entrerent en Espagne, ils ne porterent avec eux d'autre monnoie que les empreintes de l'Asie, jusqu'à ce que le calife Abdérame II en eût fait battre à Cordoue. Ces monnoies, à ce qu'il paroît, ne contenoient que l'an de l'hégire, et au milieu une sentence de l'Alcoran. En 1800, un avocat de Cagliari, appelé Louis Bayle, employé au cabinet des médailles du roi de Sardaigne, conservoit une monnoie arabe de l'hégire 270. On en trouvoit une autre dans le musée du cardinal de Borja, de Mahomet Allacansita, premier roi de Séville, et le savant Masdeu fait mention d'une de Joseph, premier souverain des Almoravides; on y lisoit : *Il n'y a qu'un Dieu ; celui qui suivra une autre loi que celle de Mahomet ne peut plaire à Dieu, et périra dans l'autre vie.*

AGRICULTURE

Les Arabes d'Espagne commencerent à cultiver les terres, en suivant le systême de Kutsami, auteur de l'Agriculture Nabathéenne, et successivement avec les instructions que leur donnerent dans leurs ouvrages Abu-Omar, Eben-Hajai, Rasis, Abu-Abdalah, Eben el Fasel, Abu-Hanifa-Dinurita, et particulièrement Abu-Zacaria; ils introduisirent et rendirent indigenes le sucre, la soie, le coton, et une infinité d'especes d'arbres, de légumes, et de fleurs. Si nous voulons examiner toutes les productions que nous ont laissées les Arabes, nous trouverons que, comme dans une école pratique d'agriculture, chaque terrain étoit destiné pour l'espece de culture qui lui étoit propre. A Elche, ville du royaume de Valence, le voyageur se croit transplanté en Afrique, en se voyant au milieu de bosquets de palmiers plantés, non en ordre pour servir d'ornement, mais confusément pour l'utilité des habitants, qui font une moisson réguliere de dattes; ils récoltent en outre une quantité considérable de palmes, qu'on emploie pour la fête des Rameaux. Le royaume de Valence, et principalement les terres marécageuses des environs de l'Albufera, offre la culture du riz portée à son plus haut point de perfection; et quoique les Valenciens se soient un peu éloignés des regles que prescrivit pour cela Abu-Zacaria, cette production fait aujourd'hui la principale richesse du pays, et ne le cede en rien à celle de la soie; et ce sont les Arabes qui leur ont laissé ces belles productions. Les terres de Gandia, Oliva, et toutes celles qui bordent les côtes de la Méditerranée en montant du côté de Gibraltar, étoient consacrées à la culture des

cannes à sucre et du coton; l'Axaraf de Séville, et la plus grande partie des terrains de l'Andalousie, étoient plantés d'oliviers, et ceux de Xerès, Grenade et Malaga, étoient couverts de vignes.

Les Arabes sont ceux qui se sont le plus distingués dans l'art de distribuer les eaux pour arroser les terres; ce sont eux qui inventerent l'instrument qu'on appelle *marhifal* ou *fume-pendulo*, avec lequel ils niveloient les terres. Dans le royaume de Valence, aux environs du village de Moncada, on conserve encore, non seulement les fossés et les conduits nivelés avec l'astrolabe, mais même l'ordre et la méthode qu'on avoit établis pour l'arrosement. Le laboureur sait encore aujourd'hui le jour et l'heure à laquelle l'eau arrivera dans son champ, la quantité et le temps qu'il lui faut pour l'arroser. Il ne manque point d'ouvrir, ni de fermer les vannes qui servent de barriere aux eaux; la plus légere négligence qu'il auroit à cet égard seroit punie d'une amende que lui imposeroit sans appel un tribunal composé des principaux individus qui ont intérêt à ces mesures, et qui se réunissent tous les dimanches à la porte de l'église : semblable aux cadis, chez les Arabes, ce tribunal entend verbalement les plaintes, et décide sur-le-champ et sans recours.

Ce n'est pas seulement au royaume de Valence que se bornoit l'industrie active des Arabes pour extraire les eaux des rivieres, et en former des conduits et des réservoirs; il n'y a pas encore quarante ans que dans l'arrondissement de Orxiva, ville du royaume de Grenade, on découvrit des canaux qui conduisoient l'eau pour fertiliser la plaine; et, selon les rapports qu'on en fit alors, il est prouvé que les Arabes percerent les rochers pour y fabriquer un conduit de 900 pieds de long, 6 de hauteur, et 5 de largeur [1]. Ce sont aussi les Arabes qui construisirent les aqueducs de Carmona, qui portent l'eau à plus de quatre lieues de distance, et aboutissent, par de grandes arches de brique et de mortier, à la porte de Séville, d'où l'eau est distribuée par différents canaux qui fournissent à tous les besoins de cette grande ville [2]. Enfin, si on vouloit citer ici tous les ouvrages des Arabes qui sont conservés dans les royaumes de Murcie, de Cordoue, et de Grenade, il faudroit écrire un traité entier sur cette matiere.

L'agriculture des Arabes espagnols étant parvenue au degré de perfection que cite l'ouvrage d'Abu-Zacaria, on ne doit point trouver extraordinaire ce que disent les historiens de la fertilité des campagnes et de l'opulence des villes. Qu'on lise la répartition que fit le saint

1. Banquieri, dans son Introduction à l'ouvrage d'Agriculture.
2. Castro, historien de Séville, liv. II, p. 51.

roi Ferdinand à Séville en 1253; on y verra combien de millions d'oliviers se trouvoient plantés dans cette province, sans compter les figuiers et les autres arbres fruitiers. La plaine de Grenade, arrosée par cinq rivieres, dont les eaux se divisent en mille conduits, forme un jardin de. près de trente lieues d'étendue, semé d'orangers, de grenadiers, de vignes, et d'arbres fruitiers. Quelle beauté n'offroit-elle pas à la vue du temps des rois de Grenade! quand elle étoit couverte de plus de cent trente moulins, d'un nombre infini de tours couronnées de crénaux, et de plus de trois cents maisons de plaisance. On voyoit sur les bords du Guadalquivir, du temps des Arabes, plus de douze mille bourgs ou petites villes; et ses environs pouvoient être comparés à l'Arrizafa de Cordoue et au Généralife de Grenade, autant par la variété des fruits que par la beauté des fleurs.

CHIMIE

A cette source de richesses naturelles, on doit ajouter celles de l'industrie; c'est aux Arabes, et sur-tout à l'auteur Zaharavi, qu'on doit l'invention de distiller les eaux d'odeur, par le moyen de quelques vases de terre, appelés *cucurbites* [1].

PAPIER

L'Europe leur doit aussi la découverte du papier fait avec le lin; car, quoiqu'on en fabriquât auparavant dans la Chine et dans l'Arabie, c'étoit avec de la soie et du coton. Le premier qu'on fit avec le lin fut fabriqué dans la ville de Saint-Philippe de Xativa dans le royaume de Valence. Le savant D. Miguel Casiri [2] assure que, dans la bibliotheque de l'Escurial, il y a des écritures sur papier de lin de l'an 1009 ou 1010. Tiraboschi, qui en attribue la découverte à l'Italie, et les autres auteurs qui ont écrit à ce sujet, ne donne point de témoignage plus ancien ni plus authentique.

SUCRE

C'est aussi des Arabes que l'Espagne apprit à cultiver les cannes et à fabriquer le sucre. Les premiers établissements qu'on y fit se

1. Banquieri, dans son Discours préliminaire à l'ouvrage d'Agriculture, p. 8. Abu-Zacaria, tom. II.
2. Casiri, *Biblioth. Arab. Espagn.*, tom. II.

trouvoient dans la ville de Gandia au royaume de Valence, ainsi qu'on le remarque dans un écrit traduit de l'arabe, conservé dans les bureaux de comptabilité générale des comtes ducs de Benavente. Dans les archives de cette même maison à Madrid, et dans l'ancien palais des ducs d'Ossuna, on conserve un document original de l'an 1611, appelé *Réglement de la nouvelle population*, dans lequel il est prouvé que les nouveaux habitants ou colons étoient obligés à semer des cannes à sucre dans la quatrieme partie de leurs terres, et de les porter eux-mêmes à leurs frais au moulin à sucre. A peine y a-t-il soixante ans que la duchesse d'Ossuna donna les chaudieres, qui existoient encore à Gandia, à un couvent de religieux pour en faire des cloches. On m'a assuré qu'il se trouve, dans la bibliotheque de M. le duc de Medina-Celi, un manuscrit qui contient l'instruction que donna un Maure de Grenade au cardinal Cisneros pour fabriquer et raffiner le sucre. Si ce manuscrit existe en effet, il est à présumer que c'est sur la tradition des Arabes que les Espagnols porterent en Amérique ce genre d'industrie.

CHEVAUX

Les Arabes espagnols améliorerent la race des chevaux andalous, et c'est à eux que l'on doit celle qui existe aujourd'hui. On peut lire à ce sujet le grand traité d'Abu-Zacaria, dans le tome II, page 482 à 691. On y trouve également les découvertes que firent Aben-Abi-Hazam et Mussa-Aben-Nazer dans l'art vétérinaire [1].

LAINES

Il n'est pas encore bien décidé si la coutume de faire voyager les brebis pour opérer le raffinement de leur laine a été un usage des Arabes espagnols, ou si c'est une invention moderne; mais il est prouvé, par d'anciennes chroniques, que les rois d'Afrique et de Perse envoyerent à Charlemagne, entre autres présents d'une grande valeur, une quantité de laine de brebis espagnoles, et que le calife Mahomet Abu-Abdalla fit également à Charles-le-Chauve un présent d'un très beau drap de laine d'Espagne, fabriqué à Cordoue vers l'an 860 [2].

1. Tome II, page 481.
2. Astron., *Vita Ludov.*, pag. 305. Le Moine de S. Gal, *de Gestis Caroli Magni*, I, 2, c. 13. Masdeu, tom. XIII, pag. 131.

TEINTURES ET PRÉPARATIONS DES CUIRS

Les Arabes firent aussi de grands progrès dans l'art de teindre et de préparer les cuirs et les peaux. Pour faire les couleurs du bleu et du vert, ils employoient le glast ou pastel, appelé *ocimo admirabile*, et produisoient également une fort belle écarlate. Après avoir préparé les peaux avec différents ingrédiens, ils les faisoient teindre en couleurs vives, et les laissoient aussi lustrées que si elles avoient été vernies. Cette fabrication se conserve encore aujourd'hui dans quelques endroits d'Andalousie.

ART D'INCRUSTER ET D'ÉMAILLER

Les Arabes espagnols n'ignoroient pas non plus l'art d'incruster et d'émailler; ce qui est prouvé par les ornements de la mosquée de Cordoue, les lambris de l'Alhambra de Grenade, et différents autres ouvrages de boiserie dont nous avons déja parlé.

MINÉRALOGIE

Les ouvrages d'Abdalla-Ben-Alkatib, et Abdérame-Abu-Giaf-har [1], prouvent que les Arabes espagnols exploitoient les mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, de marcassites, et beaucoup d'autres, et pour cette opération ils faisoient des puits en forme carrée et un peu étroits, différents de ceux des Romains qui étoient ronds et vastes. C'est à cette différence que Bowles [2] a reconnu les grands travaux entrepris par les Arabes pour l'exploitation des mines; il cite à ce sujet les traces que l'on trouve dans le royaume de Jaën près de Linares, où, dans l'espace d'environ une lieue, on voit plus de cinq mille puits ouverts à la maniere des Arabes. On n'a aucune certitude qu'ils aient fait usage de la mine du mercure d'Almaden que les Romains exploitoient; ce qui seroit cependant probable, puisqu'il est fait mention, dans les écrits de Novairi et Mogrebi, sur le palais de Zehra, bâti par Abdérame, d'un grand bassin d'albâtre d'où jaillissoit une source de vif argent. Or, s'ils faisoient usage de ce métal pour des choses de luxe, il est vraisemblable qu'ils s'en servoient aussi pour purifier l'or dans les fabriques de monnoie, et pour d'autres emplois utiles.

1. *Historia naturalis Grenatæ.*
2. Introduction à l'Histoire naturelle, pag. 6, 55 et 416.

MÉTALLURGIE

On doit penser que les Arabes savoient employer les métaux, par les canaux de la mosquée de Cordoue, les aqueducs que fit faire Abdérame II pour conduire l'eau à cette même ville, la fabrication de monnoie qui commença à être battue pendant le regne de ce souverain, enfin la fonte des canons pour soutenir le siege d'Algéciras.

HISTOIRE NATURELLE

Pour ce qui regarde les autres parties de l'histoire naturelle, il suffit de savoir que le célebre philosophe médecin de Malaga, Abdalla-Ben-Ahmad-Dhiaeldin, connu sous le nom de Ebn-Albaitar, composa un ouvrage très étendu et très savant sur les simples et les plantes, par ordre alphabétique, où il traite de toutes especes d'herbes, de pierres, de métaux, et d'animaux [1].

COMMERCE

Le commerce suivant les progrès de l'agriculture, s'éleva chez les Arabes espagnols à un degré très florissant, principalement pendant le regne des califes d'occident. Les meilleurs tissus de coton, les draps les plus beaux, l'écarlate la plus fine, les cuirs les mieux préparés, se trouvoient dans tous les magasins des commerçants, réunis aux productions du sucre, des huiles, de la cochenille, de la laine, du safran, du fer, et plusieurs autres marchandises; ce qui excédoit la consommation nécessaire à l'Espagne étoit exporté, en échange des objets qu'elle tiroit de l'Asie et de l'Afrique. Il suffit de lire le traité de commerce qu'écrivit Moslema-Abulcassem de Madrid, dans le xe siecle, pour connoître la balance qui résultoit en faveur des Arabes espagnols; Casiri les compare aux Phéniciens et aux Carthaginois, pour leur commerce maritime et les voyages qu'ils entreprenoient sur mer [2].

---

1. Casiri, tom. I, pag. 275. Fabricii, *Biblioth. grec.*, tom. XIII. Hotinger, *Biblioth. orient.*, tom. III. Herbelot, pag. 199.

2. Borismelle *Histoire de la Marine*, tom. II. Abu-Bakero Anonimo Nubiense, *Geografia clima*, 4. part. Casiri, tom. II.

THÉOLOGIE ET JURISPRUDENCE

Il y eut un si grand nombre d'écrivains sur la théologie et sur la jurisprudence, sciences auxquelles les Arabes s'appliquerent de préférence, qu'eux seuls occupent la plus grande partie du catalogue que nous donne Casiri dans sa bibliotheque.

HISTOIRE

Abu-Baker-Alrazo, appelé Rasis, fut le premier historien qu'eurent les Arabes. Plusieurs autres auteurs continuerent successivement les chroniques et les annales; leurs noms se trouvent dans le catalogue du professeur Middeldorf [1]. Il est surprenant que non seulement l'archevêque D. Rodrigue, mais même la plus grande partie des historiens classiques d'Espagne, fassent si peu de cas des histoires des Arabes, qu'ils ne rapportent jamais les exploits de ces derniers, ce qui rend impossible de composer une véritable histoire d'Espagne, jusqu'à ce qu'on ait traduit les manuscrits de l'Escurial, et les ouvrages que cite D. Miguel Casiri dans sa bibliotheque.

TRADUCTION

Le commerce qu'avoient les Arabes espagnols avec les nations orientales leur inspira le goût de la traduction des auteurs latins et grecs. L'Europe ignoreroit encore ce que contenoient les sections coniques d'Apollonius, si nous avions été privés des traductions que nous ont laissées les Arabes.

PHILOSOPHIE

Les ouvrages d'Aristote leur servirent de base pour apprendre la philosophie. Le célebre Abulvalid-Mahomet-Ebu-Roschd, appelé Averroës, se distingua non seulement comme philosophe, mais encore comme médecin et mathématicien. S. Thomas d'Aquin lui-même se servit de ses traductions, et le fameux Lucius Vanini, l'an 1619, ne suivit ni n'enseigna en France d'autre philosophie que celle d'Aristote étudiée sur les commentaires d'Averroës [2]. Beaucoup d'autres phi-

1. *Commentatio de institutis literariis in Hispania quæ arabes autores habuerunt.*

2. Masdeu, dans son *Espagne arabe*, tom. XIII, pag. 204.

losophes se distinguerent aussi successivement, et parmi eux Mahomet-Ebn-Almoidi, qui écrivit un ouvrage intitulé, *De veritatis Instructione, de propositionum veritate*, et Abu-Alassal, qui publia un traité sur les vices et les vertus.

ASTRONOMIE. GÉOMÉTRIE

Les Arabes espagnols apprirent l'astronomie et la géométrie dans les œuvres de Ptolomée, de Dioscoride, d'Archimede, et d'Euclide. Abud-Mahomat Giaber illustra les ouvrages de Ptolomée, d'Eudoxe et d'Hiparque, et publia les éléments de l'astronomie. Dans la bibliotheque de l'Escurial, on trouve un ouvrage intitulé *Kalendario*, composé par Hassam-Alamui de Cordoue. Le célebre Abraham Alzarcalli publia les tables astronomiques, et inventa plusieurs instruments pour observer les astres, entre autre celui qu'on appelle *zarcallico*. Enfin l'étude de l'astronomie parvint à un tel degré de perfection, que le calife de Bagdad envoya à Babylone Moslema-Abulcassem de Madrid, pour examiner et approuver quelques observations astronomiques qu'on avoit faites d'après ses ordres.

ARITHMÉTIQUE. ALGEBRE

Tout le monde sait que c'est aux Arabes espagnols que l'Europe est redevable de l'arithmétique figurée, et que ce sont eux aussi qui ont réduit l'algebre à un systême. Tous les savants s'accordent à reconnoître l'écrivain du XIe siecle, appelé Alhazon, pour le premier des opticiens. Casiri nous dit qu'Abu-Obiad composa la description géographique historique de l'Égypte, de l'Afrique, et de la Mauritanie, et qu'Abdalla-Abi-Schaker fit les institutions astronomiques, chronologiques et géographiques, ornées de tables fort curieuses.

BOTANIQUE. MÉDECINE

Parmi les manuscrits de l'Escurial (comme l'assure M. Banquieri), on en trouve un sur la botanique du célebre Ebn-El-Beithar de Malaga, dont se servit Jacob Golio pour faire son dictionnaire. L'Europe doit aux Arabes les premieres expériences de chimie. Qui pourra leur disputer la prééminence dans la médecine? les plus grands princes, tels que le calife Abdérame III, le vice-roi Almanzor, et d'autres souverains, ne dédaignoient point de l'enseigner et de la protéger.

POÉSIE

Les Arabes espagnols, ne s'appliquerent jamais à composer de poëmes épiques, ni de tragédies, ni de comédies; mais aussi ils se distinguerent dans la composition de l'élégie, dans les odes qu'on peut comparer, selon Casiri, aux odes d'Horace, et dans les épîtres satiriques; celles que Ben-Abdalla-Almaczumi de Cordoue écrivit sur la jalousie en est une preuve : selon Masdeu elles étoient aussi estimées chez les Arabes, que celles de Juvénal chez les Latins. Les vers que faisoient les Arabes étoient ordinairement métriques, tantôt ils admettoient la rime, tantôt ils ne l'admettoient pas, et bien souvent ils ne la faisoient consister que dans une seule syllabe. Quoiqu'ils composassent leurs poésies en différentes mesures, ils en avoient adopté une générale pour les romances, qui est le genre de poésie auquel ils s'adonnerent le plus, parceque c'est celui qui leur paroissoit le plus propre pour chanter leurs amours, leurs jalousies, et leurs prouesses. Le nombre des poëtes qui se firent remarquer chez les Arabes est si grand qu'il tient beaucoup de pages dans la bibliotheque des hommes illustres d'Alfalat-Alcayci de Séville, et dans cette nomenclature on trouve des califes, des rois, des princes, des généraux, qui ont chanté leurs propres guerres.

La musique se joignoit à la poésie. Ali-Zeriab fut le fondateur d'une école de musique à Cordoue, et le poëte Almotrefo y donna des regles pour l'harmonie des vers, en faisant consister la cadence dans des rimes d'une syllabe. Le disciple le plus célebre qui est sorti de cette école est l'illustre Muzalli, dont les compositions charmerent les Orientaux. Il est fâcheux que l'ouvrage d'Alfarabi, qui traitoit de la musique, dont M. Banquieri entreprit la traduction dans la bibliotheque de l'Escurial, ne nous soit pas parvenu, et que nous n'ayions aucune connoissance de la grande collection de tous qui, ainsi que l'assure Casiri, contenoit plus de cent cinquante chansons, semblables à celles qu'en Italie on appelle *arietes*.

Pendant le séjour des Arabes en Espagne, on comptoit soixante-dix bibliotheques publiques; les principales furent celle de Cordoue et celle de Grenade : la premiere fut fondée l'an 915, par Ben-Raphat; et les califes les augmenterent successivement, et particulierement Al-Hakem, qui employa une grande partie de ses rentes à acheter des livres rares et précieux : il parvint à avoir plus de six cent mille volumes; le catalogue seul comprenoit quarante-quatre tomes. Pour ce qui regarde la bibliotheque de Grenade, il suffit de lire Casiri pour

connoître le nombre immense de livres qu'elle contenoit. Il n'est pas surprenant que les bibliotheques publiques fussent si considérables, lorsqu'on pense que de simples particuliers avoient de grandes bibliotheques, telles que celle de Othman-Abulmetreph de Tolede qui avoit un très grand nombre de codes orientaux, celle d'Abdalla-Ben-Alruschi de Valence où l'on comptoit près de quatre cents ouvrages d'auteurs arabes, et celle de Abdalla-Ben-Mahomet de Guadalaxara qui fut estimée, à sa mort, plus de 30,000 dinares d'or.

Si le zele mal entendu du cardinal Cisneros n'eût pas livré aux flammes la plus grande partie des livres arabes qui se trouvoient dans les bibliotheques de Grenade, et si le terrible incendie de l'an 1671 n'eût pas consumé à l'Escurial un grand nombre de manuscrits arabes, combien n'aurions-nous pas fait de nouvelles découvertes? Malgré ces pertes si extraordinaires, deux savants, très laborieux et presque infatigables, ont tiré des décombres assez de matériaux pour élever un monument à l'honneur des Arabes espagnols : le savant Casiri, dans ses traductions latines du code arabe, appelé *le Soleil de la Sagesse*, dans celle des Collections des Canons, et dans sa Bibliotheque arabico-espagnole, et Banquieri dans sa traduction du Code d'Agriculture de Abu-Zacaria, ont fait parfaitement connoître tout ce que l'Europe doit aux Arabes espagnols. Il suffit d'ajouter que l'an 1043 la cour d'Égypte, pour former les indices et organiser la fameuse bibliotheque du Caire, fut obligée de se servir de deux savants espagnols, Ben-Kalepho et Abu-Abdalla-Alcodai [1]; que le calife de Bagdad envoya à Babylone Abulcassem de Madrid pour corriger les observations astronomiques; que le pape Sylvestre II, successeur de Grégoire V, apprit les arts libéraux et les mathématiques dans la fameuse école mahométane de Séville [2] ; que le roi D. Alons oconfia l'éducation de son fils Ordoño au mahométan Ababdella [3]. Cet exposé rapide de l'industrie des Arabes mériteroit plus de développement que ne le comportent les bornes de cet ouvrage; nous entrerons seulement dans plus de détails sur les arts qui font l'objet principal de notre étude.

1. Risco, *Espagne sacrée*, tom. XIII. Mémoires particuliers, nº 11, p. 113.
2. Castro, *Histoire de Séville*, liv. I, p. 25.
3. Albendense, *Cronicon*, pag. 456.

ORIGINE ET PROGRÈS DE L'ARCHITECTURE CHEZ LES ARABES D'ESPAGNE

Les monuments des arts des Arabes, et principalement de l'architecture, sont assez multipliés en Espagne pour que l'on puisse les classer chronologiquement, et fixer une époque aux différents styles qu'ils présentent.

Cette étude offre une singuliere analogie entre les édifices arabes et l'architecture faussement appelée gothique : non que cette derniere soit une imitation de l'autre, ainsi qu'on le croit généralement, mais parceque toutes les deux ont pris naissance à la même source, et presque à la même époque. Leur point de départ fut de Byzance : cette capitale nouvelle de deux parties du monde; cette seconde Rome qui régnoit encore, sinon par des lois, du moins par les coutumes, sur tous les peuples de l'ancien empire; c'est là que naquit après la décadence totale des arts en Italie, un style nouveau de construction qui n'a point été assez étudié par les voyageurs, et qui forme la base de l'architecture moderne.

Il consistoit en d'immenses édifices, composés de plusieurs ordres d'architecture placés les uns sur les autres, semblables à l'enveloppe extérieure du Colisée, présentant un aspect de lourdeur au-dehors, une profusion d'ornements au-dedans. Les artistes de cette époque joignoient au plan et à la grandeur des édifices romains la richesse des Orientaux; ils appliquoient à la sculpture, à l'architecture, la profusion d'ornements qu'on remarque sur les étoffes de l'Inde. Cette école byzantine produisit dans le nord l'architecture lombarde et saxonne, et dans le midi, l'architecture mauresque : l'une et l'autre reçut, à son origine, les défauts de l'architecture romaine à sa décadence.

Ainsi dans les thermes de Dioclétien à Rome, et le palais de cet empereur à Salonne, dans les édifices de Justinien et de Théodose, on trouve la trace des défauts qui marquent l'architecture du moyen âge. On voit déja les arceaux des voûtes reposer sur les chapiteaux, des colonnes sans entablement, comme dans les nefs des églises et des mosquées; on reconnoît les figures d'hommes et d'animaux dans les consoles qui supportent les parties saillantes, et sur-tout ces ornements en zig-zag si fréquemment employés dans l'architecture gothique. Mais si le goût s'altéroit, la forme au moins et le plan des palais et des temples restoit toujours le même. Il falloit une révolution générale dans le culte pour en produire une dans les monuments; cette

révolution eut lieu par l'introduction du christianisme. Un genre d'édifice jusqu'alors peu distingué, et en apparence peu susceptible de l'être, fit oublier les temples de Jupiter et de Minerve : ces nobles portiques, décorés d'élégants frontons, isolés sur des soubassements majestueux, alloient être négligés pour l'enceinte obscure des basiliques destinées jusque-là aux seules séances des tribunaux : *Basilicæ olim negotiis plenæ*, dit saint Isidore, *nunc votis pro salute susceptis.*

On plaçoit le prêtre sur l'estrade où siégeoit le président du tribunal, et le peuple remplissoit les travées et l'intervalle des colonnes. L'habitude une fois prise de se servir des basiliques au lieu de temples, fit qu'on construisit les temples à l'imitation des basiliques, et tels furent la plupart des édifices sous Constantin et ses successeurs.

Un changement non moins marquant eut lieu également à cette époque dans l'architecture des palais et des habitations particulieres, changement motivé par la situation de l'empire.

Tant que le peuple romain avoit régné sans obstacle sur le monde, aucun moyen de défense ne devoit être employé pour mettre à couvert les propriétés et protéger les campagnes. Les élégantes villes des Romains couvroient les coteaux de Préneste, de Tibur, dominoient la mer de Baies, de Pouzzolle, et cet aspect guerrier, qui vient troubler le repos de la vie, étoit relégué aux extrêmes frontieres : là seulement on connoissoit les enceintes de murs défendues par des tours, origine de nos vieux châteaux; ces portes décumanes et prétoriennes, semblables à nos portes de villes; et enfin le Prætorium, ou logement du chef, situé au milieu de l'enceinte, sur le modele duquel ont été construits nos donjons. Bientôt le grand empire fut envahi; le pays attaqué de tous côtés présenta par-tout une frontiere à défendre, des ouvrages militaires à construire. Il fallut renoncer aux décorations extérieures des palais exposés au pillage et à l'incendie : on couvrit alors ces demeures d'une enveloppe de murs épais, défendus par des tours carrées, telle que l'enceinte de Rome sous Bélisaire, et on réserva tout le luxe et les richesses pour l'intérieur des bâtiments. Les peuples qui s'établirent sur les débris de l'empire romain durent adopter des coutumes semblables, et se servir des mêmes édifices; car ils étoient encore moins avancés dans la civilisation que les Romains n'en étoient déchus.

Les Arabes, également adonnés à une vie errante, et suivant, dans leur culte, à-peu-près les mêmes pratiques, établirent leur séjour dans les châteaux romains, et prirent pour mosquées les églises chrétiennes.

Les deux architectures mauresque et gothique furent donc, pendant deux siecles à-peu-près semblables, quant au plan et au genre d'ornements; mais bientôt l'une et l'autre se perfectionnerent, et acquirent des beautés qui leur devinrent particulieres.

L'architecture chrétienne adopta la voûte en ogive, et devint svelte et légere. L'architecture mauresque, obligée par la nature du climat et les mœurs des habitants de rester plus abaissée, acquit pourtant une légereté et une élégance qu'elle n'avoit point dans l'origine; mais, dès ce moment, ces deux architectures n'eurent plus entre elles d'autres rapports que ceux qu'elles tenoient de leur source commune. C'est donc, je pense, une grande erreur que d'attribuer aux Arabes l'invention de l'architecture gothique, et de la voûte en ogive qui constitue véritablement cette sorte d'architecture. Il n'est aucune trace de ce genre de voûte dans les édifices arabes de l'Espagne, ni dans ceux qui ont été construits à-peu-près aux mêmes époques, ou postérieurement, dans les royaumes de Fez et de Maroc.

L'arc ogive, sur lequel on a fait tant de recherches et de conjectures, semble être une invention européenne du XIe siecle; elle est due vraisemblablement à l'inspection des arceaux croisés qui étoient alors en usage dans les galeries extérieures des églises. Ce genre de construction étoit propre au climat; en alongeant les formes, et en facilitant l'écoulement des eaux, il avoit une grace qui dut séduire sur-le-champ, et se répandre bientôt de tous côtés: aussi fut-il promptement adopté dans l'orient, et s'étendit même jusqu'aux palais des princes de l'Inde. Mais il faut observer qu'aucun de ces édifices ne remonte plus haut que le XIVe ou XVe siecle, long-temps après l'introduction de l'arc en ogive en Europe, et la construction d'édifices de ce style par les chrétiens dans les lieux où ils s'établirent. Les anciens édifices de l'orient, tels que les temples de Jérusalem et de la Mecque, les mosquées de Sultanié, les bains publics dans l'Asie mineure et la Palestine, les églises de la Crimée et des colonies grecques du midi de la Russie, ont tous les voûtes en plein cintre. Et quant aux anciens édifices de l'Inde, semblables à ceux des Égyptiens, ils n'offrent la trace d'aucune voûte.

On se trompe d'ailleurs lorsqu'on attribue principalement aux Arabes l'esprit d'invention : ces peuples étoient plus habiles à perfectionner, qu'ingénieux à concevoir ou prompts à s'instruire. Occupant la plus grande partie des pays jadis habités par les Grecs, vivant au milieu des souvenirs des écoles d'Alexandrie, d'Éphese, de Carthage, ils furent long-temps avant de profiter de ces traditions. Pendant les deux premiers siecles de l'hégire, ils continuerent à mener

une vie errante, demeurant sous des tentes, comme dit l'Écriture : *Morantes in tabernaculis ;* et vivant de pillage : *Insidians sicut Arabs in deserto.*

Les juifs et les chrétiens répandus au milieu d'eux étoient les seuls qui eussent quelque instruction et s'occupassent d'arts mécaniques. Ce ne fut qu'au temps des Abassides qu'ils commencerent à traduire et à connoître les ouvrages des Grecs, et encore seulement d'après les versions syriaques.

Partant donc de cette base, j'ai dû chercher à établir : 1° Que tous les arts modernes, tant du nord que de l'occident et du midi, ont pris naissance dans l'empire grec de Constantinople, qui donnoit alors le ton aux arts, comme l'avoit fait l'Italie cinq siecles avant, comme elle le fit cinq siecles après, et qui réunissoit le dernier éclat de la Grece aux lumieres naissantes de l'Asie.

2° Que c'est dans la forme des basiliques qu'il faut chercher le plan des églises et des mosquées, de même que c'est dans les citadelles du moyen âge et dans les palais des empereurs grecs, qu'on trouve l'origine des châteaux gothiques et des alcazars mauresques.

3° Que ces deux architectures se perfectionnant chacune d'une maniere différente dans les détails de leurs distributions et de leurs ornements, ont acquis un caractere particulier qui peut se diviser en trois époques distinctes, dont la derniere se perd entièrement à la renaissance des arts en Italie.

Je vais indiquer rapidement le systême général de l'architecture mauresque, me réservant de traiter ce qui a rapport à la partie mécanique des arts dans l'explication des sujets.

Le plus ancien monument arabe de l'Espagne, et celui qui marque le premier style d'architecture, est la mosquée de Cordoue, commencée par le roi Abdérame en 770, et terminée par son fils Issen. Cet édifice est absolument construit dans la forme des églises de Saint-Agnès, de Saint-Paul *(extrà muros)* à Rome, de Saint-Laurent dans l'*Agro Verano*, et rappelle sur-tout l'antique église de Saint-Clément; il est construit sur les ruines et avec les matériaux d'un ancien monument que l'on croit dans le pays avoir été un temple de Janus; mais qui, vraisemblablement, étoit une basilique chrétienne du IIIe ou IVe siecle.

Cette mosquée présente un carré oblong, entouré de murs très élevés, décorés de créneaux, et soutenus par des contre-forts. Sur les 620 pieds qu'elle a de longueur, 210 ont été réservés pour former une cour ou vestibule, *atrium*, entouré d'une colonnade et planté d'orangers. Un semblable *atrium* précédoit le temple de Jérusalem reconstruit par Justinien. Au sortir de ce lieu on entre dans les dix-

neuf nefs qui composent la distribution intérieure de la mosquée, et qui, à la premiere vue, donnent l'idée d'une forêt de colonnes disposées en quinconces, qui s'étendroit au loin dans la campagne : on en compte en effet huit cent cinquante, toutes de marbre ou de matieres précieuses.

Cette mosquée, ainsi distribuée, est décorée de toutes parts d'ornements en stuc peint de différentes couleurs et orné de légendes en or, à l'imitation des églises du bas empire.

Déja sous le regne de Constantin ce goût de peinture à l'encaustique et de mosaïque étoit devenu général; les murailles, les pavés en étoient couverts; de tous côtés on envoyoit chercher à Constantinople des artistes habiles en ce genre : ce sont eux qui fonderent et décorerent le Mont-Cassin. Les étoffes de l'Inde fournissoient les dessins et le modele des couleurs : « Les habits de ces chrétiens « efféminés, dit Asterius, sont peints comme les murailles de leurs « maisons. »

Les Arabes enchérissoient encore sur cette passion; mais ils distribuoient avec plus de goût leurs ornements, et savoient les encadrer dans de grandes lignes régulieres, de maniere à ce qu'on ne perdît pas de vue les masses, tout en admirant les détails.

La mosquée de Cordoue, ainsi que nous l'avons observé, offre la premiere époque de l'architecture des Arabes : elle est composée tout entiere de matériaux romains, et retrace totalement l'architecture byzantine. Bientôt les Arabes d'Espagne perfectionnant tous les genres d'industrie n'eurent plus besoin de rien emprunter de leurs devanciers, et se bornerent à conserver les usages qu'ils avoient pris parmi eux en les appropriant à leurs mœurs.

Vers le XIIIe siecle ils parvinrent au plus haut point d'élégance dans les arts, et construisirent cet édifice remarquable connu sous le nom de Al-hambra, qui remplissoit la double destination de palais et de forteresse, et qui forme la seconde époque de l'architecture arabe. Ici l'on n'apperçoit plus de vestiges des édifices romains; les colonnes n'ont plus de renflements, les chapiteaux évasés à la maniere arabe ne contiennent plus de traces des ordres grecs, et l'ensemble comme les détails présente un caractere particulier.

Ce charmant édifice est situé sur le sommet du coteau escarpé qui domine la ville de Grenade, semblable à l'Acropolis d'Athenes et au château de Sagonte. Les murs suivent exactement le contour du plateau, et leur épaisseur comme leur situation devoit faire de ce lieu un asile presque inaccessible. Mais si l'aspect extérieur de ces tours présente l'image de la guerre, l'intérieur offre tout ce que la volupté, la

grace, l'industrie peuvent réunir de plus agréable et de plus parfait. On se croit transporté au pays des Fées, ou dans ces belles retraites décrites par les poëtes orientaux. On monte ainsi par une route irréguliere jusqu'à la porte de l'Alhambra, construite en fer-à-cheval ou plein cintre outrepassé, ainsi que tous les arceaux moresques.

Après avoir passé cette porte on arrive à deux cours oblongues, dont l'une, connue sous le nom de cour des Lions, est célebre dans l'histoire des Arabes.

C'est près de ces deux cours que sont distribués, au rez-de-chaussée, tous les appartements du palais, les uns destinés à la représentation ayant la vue sur la campagne, les autres plus frais, plus retirés, n'ayant que de foibles ouvertures sur les portiques intérieurs, mais tous décorés d'ornements en stuc peints, de faïence et des marbres les plus précieux.

Ces cours intérieures, ornées de portiques qui font le plus grand agrément de l'Alhambra, qui répandent la lumiere dans toutes les distributions, ne sont point une invention des Arabes; elles étoient depuis long-temps en usage chez les Romains, et sur-tout chez les Orientaux : elles représentent cet espace ouvert connu sous le nom d'*atrium perystilum chyptoporticus* dans Pline et Cicéron, αυλη dans Homere et Hérodote, autour duquel étoient construits tous les appartements. La maison du Liban, dans l'Écriture, étoit bâtie autour d'une cour de 150 pieds de long sur 75 de large, même proportion exactement que la cour des Lions, et autour régnoit un portique supporté par des piliers de bois de cedre. Il en étoit de même de la maison de Salomon à Jérusalem, décrite dans le livre des Rois.

Le palais de Persépolis, celui de Suse, offrent les mêmes distributions. « Esther s'avança, dit l'Écriture, à travers la cour intérieure, « et vit le roi assis sur son trône, vis-à-vis la porte d'entrée ». On voit dans Homere Priam assis au milieu de ses enfants dans la principale cour du palais; à droite étoient les chambres de ses cinquante fils et de ses douze filles.

Le fameux labyrinthe décrit par Hérodote, l'édifice le plus remarquable de son temps, consistoit en douze cours, ornées sur toutes les faces de portiques et de piliers de pierres blanches. Il en fut de même chez les Romains, depuis les nombreuses villes de Cicéron, de Pline, jusqu'au palais de Justinien, si bien décrit par Procope.

L'architecture mauresque, remarquable par l'élégance et la richesse, manque cependant de grandeur et d'apparat; les distributions sont étroites, petites; les matériaux employés à la bâtisse d'un appareil mesquin; à peine les murs ont-ils des chaînes ou des contre-

forts en pierres de taille; tout est construit en briques et sans régularité. On n'y voit point de ces masses de granit ou de pierre, soulevées avec force et placées avec art, ainsi que dans les édifices grecs et romains : ce qui explique l'étonnement du voyageur Abdalla-Abdalatif à la vue des monuments de l'Égypte. Les édifices arabes ressemblent par la profusion de leurs ornements aux armes, aux étoffes, aux bijoux de ces peuples; et le travail minutieux et compliqué qu'on y remarque rappelle ces ouvrages des nations à demi civilisées de l'Amérique, chez lesquelles la patience et le goût naturel suppléent au génie et à la grandeur des conceptions.

Ce genre d'architecture passa des Arabes aux Espagnols, et fut en vigueur parmi eux jusqu'au moment où la renaissance des arts en Italie étendit ses progrès dans la péninsule. Cette révolution cependant fut assez lente et assez graduée pour que dans l'intervalle il se formât un mélange curieux des deux architectures. Ce nouveau style produisit des monuments d'une grande élégance, et forme la troisieme époque de l'architecture arabe : les principaux sont les châteaux de Benavente, de Peñafiel, de Tordesillas, les alcazars de Ségovie et de Séville. Le plan des édifices restoit encore le même; mais on vit les ornements arabes encadrés par des entablements grecs, les arceaux mauresques soutenus par des colonnes corinthiennes, et la représentation des figures humaines, exclues par les lois de Mahomet, se mêler dans les frises et les compartiments à la richesse des ornements arabes.

Il en fut de même de l'architecture gothique qui forma à cette époque un mélange piquant avec les ouvrages de la renaissance.

Ce nouveau style d'architecture se trouvoit dans une singuliere analogie avec les idées et les mœurs du temps. La civilisation avoit adouci la rudesse de la chevalerie, sans en détruire l'illusion; les châteaux, en s'embellissant d'une décoration nouvelle, conservoient leurs tours gothiques et leurs fleches légeres, jusqu'au moment où la régularité prévalut sur les écarts de l'imagination. La raison et le goût éclairé y gagnerent; mais il fut possible de regretter quelquefois l'élégance dans les mœurs et dans les arts,

Et la grace plus belle encor que la beauté.

FIN DE LA NOTICE HISTORIQUE

DESCRIPTION DE L'ANDALOUSIE

NOTICE HISTORIQUE

SUR CETTE PROVINCE

L'Andalousie, connue autrefois sous le nom de *Bétique*, a tenté tour-à-tour l'ambition de tous les peuples conquérants : toujours envahie et toujours subjuguée, il semble que son destin ait été d'appartenir à des étrangers. Les plus anciens documents nous la font voir fréquentée par les Phéniciens qui y formerent des établissements, puis conquise par les Carthaginois qui en furent chassés par les Romains. A l'époque marquée pour leur décadence, ceux-ci se virent enlever leurs colonies d'Espagne avec la plus grande partie de l'empire du monde; l'Andalousie devint la proie des habitants du nord qui inonderent l'Europe au commencement du ve siecle, et elle échut aux Vandales dont elle reçut le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. La domination des Vandales fut de courte durée : attaqués bientôt après par les Goths, ils furent obligés de leur céder la proie qu'ils avoient enlevée aux Romains, et l'Andalousie, après quelques efforts partiels pour se soustraire à la domination de ces nouveaux maîtres, fut réunie à la monarchie qu'ils fonderent en Espagne. L'empire des Goths dura environ deux siecles, depuis Evaric, qui avoit conquis cette province, jusqu'au malheureux Rodrigue, à qui les Maures l'enleverent avec la vie dans la fameuse bataille livrée en 711 sur les bords du Guadalete.

L'Andalousie fut la premiere province de l'Espagne dont

les Arabes s'emparerent, et la derniere dont ils furent chassés, après l'avoir possédée pendant environ huit siecles. Ce fut en 1492, l'époque la plus brillante des annales de l'Espagne, que la monarchie fondée par Abderame devint pour toujours une province des états de Ferdinand et Isabelle.

Les monuments qui attestent le séjour des Arabes dans cette province sont en grand nombre; ils different par leur caractere de tous ceux que nous avons vus jusqu'ici. Leurs beautés d'un nouveau genre, non moins frappantes que le beau ciel et la belle verdure d'une partie de cette province, forment un contraste singulier avec l'architecture massive des Romains, l'air brûlant, et le sol aride que nous venons de laisser en Estremadure.

L'Andalousie est bornée au nord par les montagnes de la *Sierra Morena*, qui la séparent de l'Estremadure et de la Manche; au levant, par le royaume de Murcie ; au midi, par l'océan et le détroit de Gibraltar; au couchant, par le petit royaume des Algarves. Elle a près de cent lieues de longueur, non compris le royaume de Grenade, et soixante environ de largeur; on la divise en quatre royaumes qui portent le nom de leurs capitales : Jaën, Grenade, Séville, et Cordoue.

Nous ferons, en passant, une observation sur ce nom de royaume donné encore aujourd'hui à plusieurs districts du midi de l'Espagne. Cette dénomination provient du partage qui en fut fait originairement entre les généraux maures qui les conquirent : tantôt réunies sous un même sceptre, tantôt divisées entre plusieurs dynasties, les quatre villes que nous venons de citer furent tour-à-tour les chefs-lieux de la domination arabe en Espagne. La grandeur comme le nombre des monuments qui les ornent encore aujourd'hui attestent la puissance et la richesse des souverains qui les fonderent et les embellirent.

L'affection que les Maures prirent pour l'Andalousie s'explique par les agréments dont la nature l'a pourvue. Il n'est

point dans toute l'Espagne de province plus fertile, mieux située pour le commerce, plus riche en grains, en mines, en pâturages : les ardeurs du midi auxquelles elle est exposée sont tempérées en général, soit par le voisinage de la mer, soit par plusieurs chaînes de montagnes qui la traversent, ou par les ruisseaux qui découlent de ces montagnes, et vont concourir avec plusieurs grandes rivieres à arroser la plaine. Les principales de ses rivieres sont le Guadalete, le Xenil, le Darro, et sur-tout le Guadalquivir qui traverse toute la province de l'est à l'ouest, et jouit chez les anciens, sous le nom de *Betis*, d'une réputation comparable à celle du Pactole. Des quatre royaumes que nous avons cités, celui de Cordoue est le plus montueux, celui de Séville le plus uni, celui de Grenade le plus riant, le mieux arrosé, et le plus riche.

Du sommet de la Sierra Morena, frontiere de l'Andalousie, et sorte de barriere formidable qu'elle oppose, on découvre les belles plaines de cette province, et les souvenirs historiques augmentent encore les charmes de l'aspect dont on jouit. A droite paroît le Guadalquivir, et les villes célebres qui embellissent ses campagnes; Cordoue, patrie de Séneque, et capitale du premier empire des Maures; Séville si renommée par la richesse et la beauté de ses édifices; Italica, patrie de Trajan, d'Adrien, et de Théodose; Cadix, commerçante encore, riche et voluptueuse comme autrefois. A gauche de ces beaux lieux, la petite ville de Monda, près de laquelle les destins du monde furent disputés dans une bataille sanglante; la belle plaine de Grenade (vega de Granada), théâtre, encore aujourd'hui, d'amour et de galanterie; et dans le lointain les colonnes d'Hercule, bornes de l'Espagne, et autrefois celles du monde connu.

Nous allons tâcher de retracer quelques uns de ces lieux célebres, chantés par Fénélon, et où le premier des poëtes plaçoit les champs Élysées.

NOTICE HISTORIQUE SUR CORDOUE

Quelques auteurs attribuent la fondation de Cordoue aux Phéniciens. Silius Italicus, en faisant l'énumération des peuplades qui suivirent Annibal d'Espagne en Italie, dit :

Nec decus auriferæ cessavit Corduba terræ ;

ce qui pourroit induire à croire que cette ville avoit déja quelque importance à cette époque, quoique Strabon dise positivement qu'elle fut fondée par Marcellus, au temps des guerres civiles entre Pompée et César, et bien postérieurement à l'époque citée par Silius Italicus. Elle fut d'abord nommée *Corduba* et *Colonia Patricia*, ainsi que l'attestent des médailles trouvées en grand nombre dans le pays. Les peuples de la contrée environnante s'appeloient, suivant Ptolémée, *Turdules* ou *Turdetani*.

Des Romains elle passa sous la domination des Goths, puis sous celle des Arabes : elle fit, contre ces derniers, une résistance fameuse qui n'eut de terme que la mort de tous ses défenseurs; circonstance d'autant plus glorieuse que cette place et Mérida furent les seules qui soutinrent avec courage l'effort des Maures au moment de leur irruption.

Elle fut d'abord soumise aux califes de Damas, puis aux miramolins d'Afrique. Alahor, successeur d'Abdelasis, y transféra, en 720, au nom de ces derniers, le siege de l'empire des Maures en Europe, établi auparavant à Séville. De tous les lieutenants du miramolin qui occuperent le même poste, le seul Adaza signala son administration par des mesures remarquables : ce fut lui qui imposa sur les Maures une taxe du cinquieme de leurs revenus pour secourir les pauvres, qui permit aux chrétiens de posséder leurs biens à titre de fief, et qui restaura le pont établi primitivement par les Ro-

mains sur le Guadalquivir. A sa mort, Cordoue devint la capitale d'un empire indépendant des souverains d'Afrique et d'Asie. Un prince de la famille des Ommiades, Abdul-Rahman, plus connu sous le nom d'*Abdérame*, opéra cette révolution, en l'an 757.

C'est de son regne que date la fondation des principaux monuments qui ont fait pendant plusieurs siecles la splendeur de Cordoue, et parmi lesquels on distinguoit le château de la ville, l'*arrizafa*, ou suite de jardins délicieux qui servoient de promenade publique; mais sur-tout cette mosquée fameuse qui existe encore aujourd'hui, et dont nous parlerons bientôt avec plus de détails.

Dans le IXe siecle, un autre Abdérame agrandit considérablement Cordoue, la fit paver, et y naturalisa un luxe utile, celui des canaux et des fontaines publiques. Ce fut au même prince que la cour des rois maures d'Espagne dut cette réputation de magnificence et de générosité chevaleresques que l'on célebre encore aujourd'hui. Le séjour de l'Europe avoit beaucoup adouci les mœurs de ces conquérants. Leur administration fut presque toujours paternelle et juste, et l'on cite, comme des preuves à l'appui de cette assertion, 1° l'acte solennel de trois mille chrétiens qui, sous le regne d'Issen, fils et successeur d'Abdérame Ier, embrasserent à Cordoue le mahométisme dans un même jour; 2° le concile d'évêques tenu dans la même ville par ordre d'Abdérame II : concile dans lequel furent condamnés comme coupables, par leurs chefs spirituels, tous les chrétiens qui, par esprit de séduction ou de prosélytisme, s'étoient permis de violer divers articles du traité, en vertu duquel les Maures leur avoient permis le libre exercice de leur religion.

A Abdérame II succéda Mahomet son fils; à celui-ci, Almundar et Abdalla, et à ce dernier, un autre Abdérame, petit-fils de Mahomet, et surnommé *Almanzor*. Cet Abdérame est fameux dans l'histoire comme grand politique, grand con-

quérant et grand justicier : Cordoue et les autres villes de son empire durent à la vigilance de son administration des embellissements considérables. La mollesse du foible Hussein, successeur d'Almanzor, laissa le champ libre à l'ambition de quelques uns de ses sujets. Cordoue devint alors le théâtre d'une guerre civile et des combats de deux factions, qui tour-à-tour appelerent à eux les chrétiens comme auxiliaires. Tel fut le principe de la décadence de l'empire des Maures en Europe. Cet empire finit par se diviser en autant de provinces indépendantes qu'il avoit de villes en état d'offrir quelque défense. Ce fut à l'époque de ce démembrement que l'on vit un Tahucar, roi de Cordoue, un Abul-Cazim, roi de Séville, un Hayran, roi de Tolede, et des rois de Huesca, Zaragoça, etc.

La prépondérance des Almoravides mit, au commencement du XII[e] siecle, un terme à ces dissentions, dont toutefois Cordoue avoit souffert moins que les autres villes; car ce fut pendant ce temps que les arts et les sciences y furent cultivés avec le plus de succès, et que brillerent, dans divers genres, une suite de savants arabes, dont les noms et les ouvrages sont restés en honneur dans les fastes des belles-lettres et de la philosophie.

En 1146, un capitaine des rois maures d'Afrique, nommé Aben-Gamia, qui commandoit à Cordoue, rendit cette ville par capitulation au roi don Alonso; mais celui-ci l'ayant quittée bientôt après sans y laisser des forces suffisantes pour la contenir, Aben-Gamia, qui y étoit resté sur sa parole, profita de la circonstance pour soulever les habitants, et reprendre possession de Cordoue, ainsi que de l'autorité qu'il y avoit exercée. Pendant près d'un siecle encore les rois maures d'Afrique l'occuperent par leurs lieutenants, de même que les autres villes de l'Andalousie : mais, vers l'an 1230, ces gouverneurs étant entrés en guerre les uns contre les autres, les rois de Castille et d'Aragon profiterent de ces dissentions pour les attaquer. Cordoue, après un siege des

plus meurtriers, fut prise, en 1236, par Ferdinand II, roi de Castille et de Léon, qui bientôt après enleva également aux Maures Séville et Jaën. Il répara et augmenta les fortifications de la ville; y entretint une forte garnison; et pour en mieux assurer encore la conquête, il ajouta à ses titres celui de roi de Cordoue, que ses successeurs ont toujours porté depuis cette époque.

Pendant l'espace de temps où Cordoue fut la capitale de l'Espagne arabe, l'enceinte de la ville renfermoit 200,000 habitants, et sa banlieue 12,000 villages. Les revenus annuels du souverain s'élevoient à une somme équivalente à cent vingt millions de notre monnoie, revenu énorme pour le temps. Les grands édifices, les mosquées, les canaux, les bains, les fontaines, s'y multiplierent. Un tremblement de terre a renversé, en 1589, la plupart de ces monuments : un seul resté intact atteste ce que devoient être les autres. Nous parlerons incessamment de cet édifice, l'un des plus vastes, je crois, et des plus étonnants qui soient sortis de la main des hommes.

Cordoue posséda, sous les Romains, une université fameuse pour l'étude de la langue grecque, de la morale, et de l'art oratoire : ce fut là que se formerent les deux Séneque, les poëtes Lucain et Sextilius Hena, l'orateur Porcius Ladro, et beaucoup d'autres personnages célebres.

Les Maures soutinrent avec éclat l'honneur des études professées dans cette ville; il suffit de citer les noms du médecin Avicennes, du savant Averroès, du sage Aben-Zual, des historiens Aben-Regid et Rashez-Almanzor, pour prouver que les Arabes conserverent à l'université de Cordoue la réputation qui lui étoit acquise dès le temps des Romains.

Depuis l'expulsion des Maures, Cordoue a continué de fournir à l'état, aux lettres et aux arts des hommes d'un mérite éminent, parmi lesquels on doit distinguer Gonzalve de Cordoue, dit le grand Capitaine, Juan de Mena, Cespedes, etc.

PLANCHE PREMIERE

Vue de Belmes dans la Sierra Morena.

Nous avons terminé notre voyage d'Estremadure à Zalamea de la Serena. En se dirigeant de là vers l'Andalousie, on entre, après avoir trouvé pendant quelques lieues un pays fertile et riant, dans la *Sierra Morena*. Cette longue chaîne de montagnes, appelées *Montes Mariani* par les anciens, a tiré son nom moderne, soit d'une corruption de ce mot, soit de la quantité d'arbustes, tels que houx, romarins, etc. qui en couvrent les flancs, et qui, offrant de loin aux yeux une masse sombre, l'ont fait désigner par l'expression pittoresque de *Morena*. Ces déserts sauvages et d'un difficile accès étoient jadis l'effroi des voyageurs : la difficulté des passages, les loups et les brigands se réunissoient pour en faire un objet d'épouvante. Le hardi projet de peupler ces solitudes, conçu par le philantrope Olavide, a rendu à l'Espagne des terrains tout-à-fait perdus jusque-là pour elle. Quoique le gouvernement se soit refroidi sur ce projet qu'il avoit d'abord accueilli avec enthousiasme, de beaux chemins, une jolie ville, plusieurs villages, et quelques milliers d'habitants de plus attestent ce qu'auroit pu faire une volonté ferme en faveur d'un pays qui n'a besoin que de culture pour le disputer en richesses aux contrées les plus fertiles du royaume. L'histoire et les malheurs de cette colonisation sont trop connus pour que nous entreprenions de les retracer. Le peu que l'on a fait suffit pour prouver ce qu'on auroit pu faire si l'on eût mieux secondé les travaux des premiers habitants. C'est en parcourant plusieurs routes, qui conduisent de la Manche dans les royaumes de Jaën et de Cordoue, que l'on peut juger des heureux changements dus à ces étrangers. Leur premier soin avoit été de rendre praticables les grandes communications de la capitale avec l'Andalousie : avec le temps et l'appui du gouvernement, l'effet de leur institution se seroit étendu sur toute la chaîne de la *Sierra Morena*, depuis les frontieres de l'Estremadure jusqu'à celles du royaume de Valence; mais faute de l'un et de l'autre, les avantages du projet sont restés concentrés dans les seuls cantons que nous venons de citer. En traversant la *Sierra* vers son extrémité occidentale, nous l'avons trouvée dans toute sa solitude et son austérité primitives. Il faut presque autant d'adresse que de résolution pour lutter contre les obstacles continuels et les difficultés qu'offre la route du moment où l'on y est entré. La vue de la petite ville de Belmes, l'un des pre-

miers sites caractéristiques que nous ayons rencontrés, donnera une idée des mouvements du terrain : elle est assise au pied d'une montagne conique de plus de 300 pieds d'élévation; un ancien château, établi au sommet de cette montagne, a plutôt l'air d'une retraite faite pour des aigles que pour des hommes. On trouve dans la petite plaine que ce château domine quelques traces d'une route romaine qui la traversoit; mais bientôt après on ne voit plus ni plaine ni chemins, et ce n'est qu'avec des guides exercés que l'on peut trouver des issues dans les défilés successifs où l'on se trouve engagé.

PLANCHE II

Vue d'Espiel.

Au milieu de ces solitudes difficiles à parcourir, l'œil est souvent dédommagé par des tableaux charmants qui servent de contrastes avec les aspects sauvages que l'on a rencontrés : telle est la situation du joli village de *Villa nueva de Cardenas* que l'on trouve à environ une lieue de Belmes; tel est encore celui du défilé d'Espiel, autre village beaucoup plus enfoncé dans les montagnes. Des cascades, des bois, des rochers, un horizon magnifique, y fournissent au peintre des tableaux tout faits : l'œil suit à une distance immense, dans les sinuosités de la *Sierra*, la route qui reste à parcourir. Ce riche spectacle et l'espoir d'en découvrir un plus vaste encore, quand on sera arrivé sur la crête de ces montagnes, empêchent le voyageur de sentir la fatigue du chemin.

PLANCHE III

Vallée de la Sierra Morena.

Arrivé sur les hauteurs qui bornent l'horizon de ce tableau, l'on a atteint la crête de la *Sierra Morena :* ce point s'appelle *el puerto de la Cuesta de Mano de Yerro ; puerto* est tantôt le nom que l'on donne dans le pays à la ligne la plus élevée d'une chaîne de montagnes, tantôt celui d'un passage d'une montagne à l'autre. Les abords de celui-ci sont assez agréables. La route que l'on apperçoit sur les premiers plans est la voie antique dont on retrouve souvent les vestiges dans ces parages : l'état de dégradation dans lequel elle se trouve aujourd'hui ajoute aux difficultés naturelles du terrain; les pierres soulevées de leur lit contribuent, avec les roches descendues des côtes voisines, à obstruer les passages, et ce n'est qu'avec beau-

coup de peine que l'on parvient à franchir ces obstacles multipliés. A partir de ce point on descend la *Sierra*. Après deux heures de marche dans une forêt de pins, de lieges et de chênes verts, on arrive dans la plaine de Cordoue qui n'est plus qu'à une lieue de distance.

PLANCHE IV

Vue du Despeña Perros.

Pour donner une idée complete de la *Sierra Morena*, dont les trois tableaux que nous venons de décrire représentent plutôt les agréments que les horreurs, nous en ajouterons, avant de parler de Cordoue, un quatrieme qui offre un fameux défilé, nommé *Despeña Perros ;* en français, *Écrase Chiens*. Ce passage, qu'il faut absolument franchir pour entrer en Andalousie, se trouve dans la partie colonisée de la *Sierra Morena*, sur la route de la *Venta de Cardenas* à Anduxar. Le difficile accès et l'horrible solitude du lieu en faisoient jadis pour les voleurs un asile où ils pouvoient exercer leurs brigandages avec impunité. Les loups, pendant l'hiver, étoient un ennemi de plus. L'aspect seul de ce passage suffisoit pour inspirer l'épouvante : on ne pouvoit envisager de sang-froid ces rochers arides qui semblent se réunir pour menacer la tête du voyageur, ou lui fermer le passage. Aujourd'hui tous ces dangers réels ou imaginaires ont disparu. Un ingénieur français, Charles Le Maur, sous le ministere de Florida Blanca, a tricmphé, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la nature même : il a substitué à une montée roide, étroite, inégale, où les chevaux trouvoient à peine la place de leur pied, une chaussée non moins solide que commode, où paroissent avoir été mises en usage, pour la premiere fois, toutes les ressources de l'art développées depuis, sur une plus grande échelle, à la route gigantesque du Simplon.

PLANCHE V

Vue générale de Cordoue.

En quittant les derniers rameaux de la *Sierra Morena*, couverts d'orangers et de cédrats dont le parfum embaume l'athmosphere, on arrive aux faubourgs de Cordoue. L'aspect négligé des premieres maisons que l'on y rencontre forme un contraste désagréable avec les vues riches, quoique sauvages, de la montagne. La ville est située sur la rive nord du Guadalquivir; elle communique avec la rive

opposée, et la vaste plaine qui s'étend jusqu'au-delà de Séville, par un beau pont de seize arches, dont la construction est attribuée aux Romains, mais qui a subi, à diverses reprises, des restaurations considérables qui lui ôtent une partie de son caractere primitif. L'ensemble qu'offre ce tableau est en général peu satisfaisant : une vaste enceinte flanquée de grandes tours de construction romaine et arabe, remplie de jardins en mauvais état et de maisons à demi ruinées, est, à un monument près, tout ce que cette ville présente à l'œil du voyageur; mais ce monument suffit à lui seul pour conserver à l'ancienne capitale de l'empire des Maures un air de grandeur, qui rappelle le rang distingué qu'elle occupa parmi les villes de l'Europe.

NOTICE HISTORIQUE SUR LA MOSQUÉE DE CORDOUE

Cet édifice est regardé avec raison comme un des ouvrages d'architecture les plus extraordinaires qui soient au monde : il fut commencé par le roi Abdérame II (Abdul Rahman) l'an de J.-C. 770, et terminé par son fils Issen en 800. L'intention du fondateur fut d'élever une mosquée qui surpassât, en grandeur et en richesse, toutes celles qui existoient alors dans l'empire des Maures, et qui fût dans l'occident ce qu'étoit la Mecque dans l'orient pour la vénération des fideles musulmans : il eut le bonheur de trouver un architecte et des ouvriers en état de seconder ses desseins. Cette mosquée fut élevée sur l'emplacement et avec les débris d'une église gothique, qui l'avoit été elle-même avec ceux du temple romain de Janus existant au même lieu. Les historiens maures assurent que la dépense en fut payée par le butin que l'un des capitaines d'Abdérame avoit fait dans une bataille qu'il gagna sur les Français et les Catalans du côté de Narbonne. L'édifice a rempli sa destination jusqu'à l'époque de la conquête de Cordoue, en 1236, par Ferdinand II, roi de Castille et de Léon : il fut alors converti en église, sans cependant perdre le nom de mosquée qu'il porte encore aujourd'hui.

PLANCHE VI

Vue extérieure de la Mosquée de Cordoue.

Les quatre faces de ce bel édifice présentent des murailles d'une solidité remarquable, couronnées de crénaux, et soutenues par des contre-forts qui ressemblent à autant de tours : tel en est le caractere général. Mais chacune de ces faces differe de l'autre par sa hauteur et ses ornements; ce qu'il faut attribuer à la nécessité où s'est trouvé l'architecte d'accommoder ses constructions, tant au goût extrême des Arabes pour la variété qu'à la disposition d'un terrain tellement inégal que, pour arriver à l'édifice, il faut descendre quatorze degrés du côté nord, et en monter trente du côté du midi, où il touche à la rive du Guadalquivir. Entre la plupart de ces contre-forts se trouvent des portes décorées de ciselures en stuc d'un travail non moins délicat que solide, et qui n'ont éprouvé presque aucune altération, quoique exposées à toutes les injures de l'air depuis plus de huit cents ans. Dans quelques parties de ces ornements on a combiné avec le stuc une espece de mosaïque de terre cuite, dont les pieces, malgré la petitesse de leur dimension, ont beaucoup contribué à consolider tout le placage. Ces ornements sont peints de plusieurs couleurs brillantes, et devoient produire un grand effet lorsque l'ensemble n'en étoit point altéré.

PLANCHE VII

Plan de la mosquée de Cordoue dans son état primitif.

L'édifice est un carré de 620 pieds de longueur du nord au midi, et de 440 pieds de largeur de l'orient à l'occident : quatre rues, dont l'objet étoit d'empêcher qu'il ne touchât à aucune autre construction, l'entouroient originairement. Il a dix-sept portes, dont cinq seulement s'ouvrent aujourd'hui, et qui toutes étoient couvertes de lames de bronze du travail le plus délicat.

Des 620 pieds dont se compose la longueur du bâtiment, 210 ont été réservés, du côté du nord, pour former une cour qui communique avec l'extérieur par une porte de construction moderne, appelée *Porte du Pardon.* Nous parlerons avec plus d'étendue de cette cour lorsque nous décrirons la planche qui en représente les détails. Dix-neuf nefs, d'environ 350 pieds de long et 14 de large, courent parallelement du sud au nord dans l'intérieur de la mosquée, et dix-neuf autres, moins larges, se prolongent de l'est à l'ouest : elles sont for-

mées par huit cent cinquante colonnes dont le systême produit l'effet le plus imposant, et dèvoit en produire un plus magnifique encore lorsqu'il n'avoit subi aucune altération.

Explication des renvois.

1. Salle principale où se conservoient les livres du Coran.
2. Tribune du haut de laquelle le mufti expliquoit la loi aux fideles.
3. Habitation des prêtres et serviteurs de la mosquée.
4. Lieu où n'entroient que les prêtres ou personnes attachées au culte.
5. Espace qui séparoit les grands du reste du peuple.
6. Quatre colonnes au milieu desquelles se plaçoient les rois.
7. Place du peuple dans la mosquée.
8. Parties ajoutées postérieurement.
9. Entrées.
10. Espace destiné aux ablutions. Il n'existe plus rien des anciennes fontaines.
11. Portique où les Arabes laissoient leurs sandales en entrant dans la mosquée.

PLANCHE VIII

Plan de la mosquée de Cordoue dans son état actuel

L'édifice s'est maintenu dans son plan primitif jusqu'à l'an 1528 : à cette époque, on a commencé à le défigurer par des constructions modernes pour en faire une cathédrale; projet barbare qui ôte aux deux constructions mauresque et chrétienne toute espece d'unité. Depuis ce temps, et malgré les représentations réitérées des amis des arts, de l'autorité royale même, le chapitre n'a cessé de retrancher quelques détails de l'intérieur, ou d'en ajouter d'autres d'un goût tout-à-fait différent. Tantôt ce sont des chapelles que l'on a élevées dans diverses parties de l'édifice, et dont l'une forme comme une église nouvelle au milieu de l'ancienne; tantôt ce sont des colonnes que l'on a déplacées pour orner ces chapelles; tantôt des pieces de charpente de la toiture que l'on a enlevées pour faire des instruments de musique, et notamment des guitares, emploi auquel cette espece de bois a été reconnue très propre. Il est aisé de sentir combien ces dégradations, répétées depuis près de trois siecles, ont dû altérer la simplicité primitive de la mosquée. Lorsque nous étions sur les lieux, en 1800, il étoit encore question d'abattre quatre colonnes pour placer

un escalier. Quoi qu'il en soit, on est saisi d'un mouvement d'admiration à l'aspect intérieur de ce magnifique ensemble, où le caractere oriental domine toujours.

Nous avons cru rendre un service aux amis des arts en ajoutant au plan de l'édifice, tel qu'il fut conçu par Abdérame, celui du même monument avec les additions et modifications qu'il a subies depuis cette époque.

Explication des renvois.

A. Porte des Doyens.
B. Guichet de *la Leche*.
C. Salle de l'audience ecclésiastique.
D. Porte du Pardon.
E. Chambre des inspecteurs.
F.F. Bureaux du chapitre.
G. Porte du grand Égout.
H. Salle des dixmes.
I. Porte de la Grille ronde.
K. Porte de sainte Catherine.
L. Ligne extérieure de chapelles.
M. Ligne extérieure de l'ancien bâtiment.
N. Grand passage.
O. Tour de la mosquée où se gardoit le Coran.

L'espace laissé en blanc dans le plan est le jardin dont nous donnons une vue particuliere; il forme à-peu-près le quart de l'étendue totale; il offre le même aspect que le cloître de la plupart des cathédrales, où l'on trouve une fontaine et de belles plantations. Les autres parties de l'édifice, comprenant les chapelles, sont indiquées ainsi qu'il suit :

1. Chapelle du Christ des Douleurs.
2. de sainte Ambroise.
3. de saint Augustin.
4. Guichet de saint Esteve.
5. Chapelle de Notre-Dame des Neiges.
6. de saint Simon et saint Jude.
7. de Notre-Dame de la Conception.
8. de saint Antoine, abbé.
9. de la sainte Trinité.
10. de saint Acaz.

11. Guichet de saint Michel.
12. condamné.
13. Chapelle de saint Laurent.
14. Guichet du Palais.
15. Chapelle de saint Ildéfonse.
16. de saint Barthelemi.
17. de saint Philippe et saint Jacques.
18. de saint Pierre, appelée ordinairement *del Zanzarron*.
19. de la Cene.
20. du cardinal Salazar, aujourd'hui grande sacristie.
21. de sainte Inès.
22. de saint Antoine.
23. Sacristie *del Punto*.
24. Chapelle de l'Incarnation.
25. de saint Clément, servant de salle capitulaire.
26. paroisse, avec sa sacristie.
27. de sainte Hélène.
28. des Patrons, saint Accide et saint Victor.
29. de la Résurrection.
30. Guichet de la paroisse.
31. Chapelle de l'Assomption.
32. de la Nativité.
33. Guichet condamné.
34. Chapelle de saint Joseph.
35. de la Conception.
36. des Évêques.
37. de l'Annonciation.
38. Autre guichet.
39. Chapelle de saint Nicolas, évêque.
40. du Baptême.
41. de saint Jean-Baptiste.
42. de la Conception.
43. Guichet de *los Juanes*.
44. Chapelle de sainte Anne.
45. de saint Antoine de Padoue.
46. Porte principale de la paroisse.
47. Chapelle de la Descente de Croix.
48. de sainte Ursule.
49. fondée par l'inca Garcilaso, et où il est enterré.
50. de Notre-Dame du Rosaire.
51. de l'Épiphanie.

52. de saint Michel.
53. de Notre-Dame de la Antigua.
54. de la Madeleine.
55. de saint Esteve.
56. de saint Euloge.
57. Porte des Bénédictions.
58. Autel du saint Ange Gardien.
59. de saint Christophe.
60. de sainte Barbe.
61.
62. de Sainte-Croix.
63. de saint Philippe et saint Jacques.
64. de sainte Marie.
65. de sainte Lucie.
66. du Christ *del Punto*.
67. de saint Antoine de Padoue.
68. de l'Incarnation.
69. de saint André.
70. de la Conception.

PLANCHE IX

Vue du jardin de la Mosquée.

L'entrée du temple est précédée par un espace de 210 pieds pris sur la longueur de l'édifice : c'est une enceinte découverte, et entourée sur trois faces d'un portique soutenu par soixante-douze colonnes, qui forme la cour ou jardin de la mosquée. L'eau de trois fontaines où les musulmans faisoient jadis leurs ablutions, et l'ombre d'une grande quantité de palmiers, cyprès et orangers, y entretiennent constamment la fraîcheur. C'est une espece de jardin en l'air élevé sur une vaste citerne; quatre ou cinq pieds de terre, qui en recouvrent les voûtes, suffisent pour soutenir et alimenter ces beaux arbres, parmi lesquels on distingue des orangers de 35 à 40 pieds de hauteur, et des palmiers de 60. Au milieu de cette verdure éternelle, et sur le front de l'édifice qui forme la quatrieme face de l'enceinte du côté du nord, s'éleve une tour carrée, percée de fenêtres, et terminée par une rotonde : elle sert de clocher. Toutes les ouvertures de cette espece de cloître, construites dans le style de l'architecture romaine, sont ornées de colonnes dont le nombre s'éleve à plus de cent.

Ce jardin est la promenade la plus agréable de Cordoue. La porte

principale, appelée *Porte du Pardon*, est de construction moderne.
La vue de cette planche est prise de l'entrée de la mosquée, marquée par la lettre K sur le plan; et du nº 48 d'où l'on distingue les deux faces et le bâtiment du clocher.

PLANCHE X

Porte d'une des faces latérales de la Mosquée de Cordoue.

Cette porte, la principale de la mosquée, se trouve au milieu de la face qui regarde le nord : elle a 15 pieds de largeur et 30 de hauteur dans œuvre. Des ornements en stuc de diverses couleurs et d'un travail très délicat encadrent l'arc à la maniere des Arabes; le fond en est de marbre sculpté avec beaucoup de délicatesse. Cet arc, ainsi que les autres, est surmonté de trois niches également remarquables par leur ajustement, la forme élégante, et la matiere des six colonnes qui les décorent : elles sont d'un marbre superbe imitant la turquoise.

PLANCHE XI

Vue générale de l'intérieur de la cathédrale de Cordoue.

Les trente-huit nefs, que nous avons désignées dans la description du plan de la mosquée, forment les grandes lignes de sa distribution intérieure. La premiere vue de cet ensemble donne l'idée d'une forêt de colonnes disposées en quinconce; on en compte effectivement huit cent cinquante, toutes de marbre ou d'autres pierres précieuses, et l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus de leur quantité ou de leur richesse. A la variété qui regne dans les parties dont chacune d'elles se compose, il est aisé de voir qu'elles ont appartenu à des monuments de différents peuples et de différents âges, et que l'architecte arabe, n'ayant point dans ces fragments la quantité de bases, fûts et chapiteaux dont il avoit besoin, y a suppléé par des copies faites d'après ceux qu'il avoit sous les yeux. Toutes les colonnes ont été réduites à une longueur d'environ neuf pieds entre base et chapiteau. Des arcs élevés sur ces chapiteaux portent d'un entre-colonnement à l'autre; la forme plus que semi-circulaire de ces arcs ou cintres a, comme les arabesques, inscriptions et broderies qui en forment l'ornement, un caractere tout-a-fait oriental. Un second cintre posé sur ce premier, mais beaucoup moins ouvert, le lie avec des pieds-droits qui soutiennent la charpente à 29 pieds du sol. Cette charpente est un

morceau non moins curieux dans son genre que les autres parties de l'édifice : elle est du temps d'Abdérame, et subsiste encore aujourd'hui tout entiere, quoique masquée en partie par des plâtres dont on a formé la voûte moderne. Les solives, que l'on peut distinguer, sont couvertes de peintures et d'ornements bien conservés. La tradition rapporte que cette charpente fut tirée d'une forêt qui étoit alors sur la rive gauche du Guadalquivir, et dont il ne reste plus de trace aujourd'hui. Les diverses pieces dont elle se compose n'ont souffert aucune altération, ce qui a fait dire qu'elles étoient d'un bois incorruptible : c'est une espece de pin, nommé *alerce*, d'une odeur plus suave que les autres especes connues aujourd'hui dans le pays. Les ouvrages de plomberie, dont cette charpente est recouverte, sont un chef-d'œuvre, tant sous les rapports de la disposition que sous ceux de l'étendue et de la solidité.

Pour ne laisser rien à desirer sur cette mosquée, nous donnons, à la suite de cette planche, plusieurs vues qui feront connoître tous les détails de son intérieur.

Celle-ci est prise du point marqué par le nº 14 sur le plan. Elle fait voir l'aspect général de cette forêt de colonnes; à gauche on découvre la petite tribune arabe dont nous donnerons la vue, et à droite la salle où se conservoit le Coran, indiquée par le nº 18. L'église moderne, malgré sa grande dimension, se trouve comme perdue au milieu des immenses constructions arabes qui l'entourent.

Au moment où l'on entre dans cette mosquée, on est étonné de ne pas trouver plus de régularité dans son plan : ses dix-neuf nefs ne sont divisées par aucune nef principale, et l'on conçoit difficilement que tant de dépenses n'aient point été faites sur un plan plus régulier et plus majestueux. Mais on est bientôt détrompé de cette idée quand on examine attentivement la distribution générale, ce qu'il est facile sur-tout d'observer sur le plan de cet édifice, tel qu'il étoit du temps des Arabes, et que nous avons publié planche VII; on remarque alors que la mosquée, dans son origine, ne devoit comprendre que l'enceinte indiquée par les doubles murs du côté du sud, et la suite des gros piliers intermédiaires construits du nord au sud, qui à cette époque formoient les murs d'enceinte. Alors on reconnoît une nef principale, qui faisoit face d'un côté à la porte d'entrée, et de l'autre à la salle où l'on conservoit le Coran : à droite et à gauche de cette nef, beaucoup plus large que les autres, étoient cinq autres nefs d'une même dimension, et le tout présentoit un plan régulier. Près de la nef principale se trouvoit la chapelle du mufti, qui n'interceptoit point la vue, et le trône d'Almanzor disposé pour être vu de plusieurs côtés.

Quelque étendu que fût cet édifice ainsi distribué, il cessa bientôt d'être suffisant pour l'affluence des adorateurs, quand cette mosquée devint le but du pélerinage de tous les mahométans de l'occident; il fallut l'augmenter, et c'est ce qu'on fit en ajoutant toute la partie qui se prolonge du nord au sud. La mosquée se trouvoit naturellement divisée en trois parties : la premiere destinée aux princes et à la noblesse, et marquée sur le plan par le nº 5; la seconde où siégeoient les derviches et les prêtres; la troisieme pour le peuple : l'espace marqué sur le plan par le nº 11 servoit à renfermer les sandales que le peuple laissoit toujours en entrant dans la mosquée. Les différentes constructions à droite et à gauche de la chapelle du Coran servoient de logements aux derviches et aux autres assistants de la mosquée; ils ont été aujourd'hui transformés en chapelles.

PLANCHE XII

Entrée principale de la mosquée de Cordoue.

Si l'aspect général de la mosquée de Cordoue, représenté sur la planche précédente, offre un coup-d'œil remarquable, il en présente un plus extraordinaire encore vu de biais, ainsi qu'on a cherché à le retracer sur cette planche; il semble véritablement qu'on soit au milieu d'un bois de colonnes qui s'étend au loin dans la campagne, et dont on ne peut mesurer l'étendue. Les individus qui se promenent dans cette forêt paroissent des ombres légères qui passent sans qu'on entende le bruit de leurs pas, et qu'on distingue leur figure. Une lumiere mystérieuse, tombant d'en haut, frappe quelques parties de cet immense édifice, et laisse les autres dans l'obscurité. On ne peut sur-le-champ se rendre compte du plan général, et cet ouvrage des hommes paroît une singularité de la nature. Cette planche indique, autant qu'il est possible de le faire, les mouvements singuliers et les intersections de toutes ces courbes.

PLANCHE XIII

Salle où se conservoit le Coran.

Nous avons dit que la mosquée dans son état primitif étoit réguliere, qu'elle comprenoit seulement onze nefs, dont celle du milieu étoit plus large que les autres; c'est au bout de cette nef principale qu'est construit l'édifice que représente cette planche; il est bâti en

face de la porte d'entrée principale, et forme un carré long de 30 pieds environ dans sa plus grande largeur. Cette partie de la mosquée est incomparablement plus soignée que tout le reste, et en effet elle étoit destinée à conserver les livres de la loi; c'étoit pour les musulmans le lieu principal de tout le temple, comme est chez nous le maître-autel construit également vis-à-vis de la porte d'entrée et dans la nef principale. Deux rangs de colonnes, l'un sur l'autre, soutiennent les combles de la voûte; les colonnes sont la plupart de verd antique ou de marbre rouge veiné; les pilastres sont de marbre rouge ou blanc; les chapiteaux de marbre blanc dorés dans plusieurs endroits : les ornements des combles et ceux des pilastres sont très fins, et quoique moins parfaits que les sculptures de Grenade, ils en approchent beaucoup. L'effet de la lumiere qui frappe sur la partie reculée de cet édifice, en laissant l'autre dans l'ombre, ajoute à la majesté et à la grace de cette construction. A droite de cette nef étoit le trône d'Almanzor, décoré dans le même style, et regardant sur la nef principale. C'est à la voûte de cette chapelle que l'on suspendoit les chaînes qui servoient à mouvoir les cloches de Saint-Jacques de Compostelle. Les Maures avoient obligé les chrétiens de porter ces chaînes jusqu'à Cordoue sur leur dos : à la prise de Cordoue par Ferdinand, ce prince les fit reporter de la même maniere à Saint-Jacques par les Maures.

PLANCHE XIV

Salle où se conservoit le Coran.

Je doute qu'il soit possible de rien voir de plus gracieux et de plus original que cette porte du sanctuaire de la mosquée : la disposition de grandes lignes régulieres encadre un ensemble d'ornements délicats, de maniere à ce qu'on ne perde point de vue les masses tout en admirant les détails; c'est là ce qui distingue l'architecture des peuples qui ont eu l'occasion d'admirer les monuments égyptiens. En effet, ce qui frappe le plus dans l'aspect des édifices de la haute Égypte, c'est cette multitude de travaux particuliers qui se perdent dans les grandes lignes, qui sont pour ainsi dire autant de broderies sur un canevas, qui seul par sa composition auroit déja excité l'admiration : il en est de même dans les édifices arabes, ce qui suppose déja chez ces peuples un bon goût naturel et une sorte de perfection qui n'existe pas dans les premiers essais de l'art. Il est vraisemblable que cette partie de la mosquée de Cordoue étoit imitée des palais de Damas et de Bagdad. Cette porte, en marbre blanc, est sculptée

avec délicatesse, et décorée de plusieurs colonnes de marbre précieux : le creux des ornements est peint de différentes couleurs, violet, bleu et jaune. Les inscriptions arabes ne sont plus lisibles; mais il en a été fait des copies anciennement, et nous en ferons connoître une partie. L'intérieur de cette piece, ainsi que l'indique le plan, est un octogone de 15 pieds seulement de diametre; la lumiere y penetre à peine : tous les murs sont revêtus d'ornements du même genre; et la coupole est formée d'un seul bloc de marbre sculpté, et qui a dû être ainsi placée avec beaucoup d'art, puisqu'elle n'a point été dérangée depuis tant de siecles. Ce petit édifice, nommé Zancarron en arabe, est appuyé sur la partie du midi de la mosquée : c'est aujourd'hui une chapelle dédiée à saint Pierre; elle appartenoit aux ducs d'Albe, et renferme les tombeaux de plusieurs seigneurs de cette maison. Les fenêtres que l'on voit au haut de cette planche font partie des fenêtres extérieures de la mosquée.

PLANCHE XV

Tribune arabe dans la mosquée de Cordoue.

A gauche, en entrant dans la nef principale, est un petit édifice de la forme d'un carré oblong, vis-à-vis du trône des rois, et non loin de la chapelle du Coran; c'est là que se plaçoit le mufti pour annoncer la priere au peuple. Cette tribune étoit ouverte des quatre côtés, et le mufti répétoit les mêmes paroles aux assistants. Il est difficile de voir un petit monument plus agréable par sa composition et par ses détails; il n'a pas été défiguré par les constructions modernes, et toute l'élégance arabe s'y manifeste encore.

PLANCHE XVI

Coupe de la mosquée de Cordoue.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la mosquée de Cordoue resta intacte jusqu'en l'an 1528. C'est alors que les chanoines résolurent d'y élever une cathédrale : la ville s'y opposa; elle représenta aux chanoines qu'il n'en coûteroit pas plus de bâtir l'édifice dans un autre emplacement, et conserver ainsi intacte la mosquée. Malheureusement Charles-Quint se rendit aux sollicitations du chapitre, et la nouvelle église s'éleva dans l'emplacement où elle est aujourd'hui. Lorsque Charles-Quint vint à Cordoue, et qu'il vit ce qui restoit de

l'ancien édifice, il se repentit de sa condescendance. Cependant depuis cette époque, et à diverses circonstances, on a fait encore des changements semblables, malgré les ordres réitérés de la cour de ne plus rien abattre. Aujourd'hui même l'évêque et le doyen ont fait faire les plans et dessins d'une salle capitulaire, qu'ils se proposent d'élever en abattant quatre colonnes, et en en encaissant un certain nombre dans les constructions nouvelles. On assure que l'académie de S. Fernando a donné son approbation à ce projet destructeur, qui fait la honte de la nation et le regret éternel des amateurs des arts. Les deux coupes que représente cette planche sont prises, l'une sur la ligne L. M., l'autre sur la ligne N. O. du plan de la mosquée dans son état actuel. Dans la premiere on distingue le maître-autel de la nouvelle église, dont l'architecte fut Hernan Ruiz : cet édifice ne seroit point d'un mauvais goût s'il eût été construit ailleurs. La seconde coupe donne l'idée exacte du bâtiment arabe; il est pris sur la nef principale et renferme par conséquent le Zancarron, la tribune, et la longue suite des voûtes qui se prolongent jusqu'à la porte d'entrée.

PLANCHE XVII

Chapiteaux et antiquités à Cordoue.

Sans établir d'ordre chronologique dans l'explication de cette planche, je me bornerai à suivre les numéros ainsi qu'ils sont écrits : les cinq premiers représentent plusieurs antiquités romaines trouvées à Cordoue, si célebre dans les derniers temps de la république romaine et sous les premiers empereurs. Le torse nº 1 faisoit partie d'une statue d'empereur, semblable à celle que nous avons publiée à l'article Sagonte; le nº 2 est sans doute une Vénus presque entièrement semblable à celle qui a été découverte à Arles. Les colonnes milliaires qui suivent sont intéressantes par leur matiere, et par l'indication du nombre de milles que l'on comptoit jusqu'à l'Océan : elles se voient dans le jardin de la mosquée. Quant aux chapiteaux, on a cherché à les classer suivant l'ordre possible de leur exécution : les premiers entièrement romains, et de l'ordre composite la plupart; les seconds imités des Romains par les Arabes; les derniers entièrement arabes, ou au moins du bas temps, se rapprochant des chapiteaux de Grenade, dont nous aurons bientôt occasion de parler. La plupart de ces chapiteaux reposent sur des colonnes tronquées, et réduites à la hauteur des autres. Il paroît que cet édifice a été construit très promptement, et qu'on ne s'est pas donné la peine d'ajuster

les parties séparées dans l'état même où elles se trouvoient. Ce n'est pas seulement des débris du temple de Janus que l'on s'est servi, mais bien de centaines de colonnes transportées de toutes les villes du voisinage, peut-être même de Narbonne, ainsi que le pensent les historiens; seulement, pour raccorder toutes ces parties, on a été chercher de la pierre dans les carrieres des environs, les mêmes sans doute qui avoient déja été exploitées par les Romains : la principale de ces carrieres se trouve à peu de distance de Cordoue. Le gouverneur de la ville, D. Francisco Zapata y Cisnero, la découvrit, et y trouva, dans les bancs de marbre, de grands vides qui sans doute marquoient la place de l'ancienne exploitation. C'est de là que ces peuples tiroient ce beau jaspe, tantôt rougeâtre, tantôt mêlé de noir et de blanc, dont sont formées la plupart des colonnes de la mosquée; celles qui sont bleues avec des veines blanches venoient des montagnes d'Elvire, près de Grenade. Ces colonnes ont en général un pied et demi de diametre : sur l'une d'elles est la marque d'un Crucifix, qu'un captif, à ce que l'on prétend, parvint à faire avec ses ongles. Les chapiteaux et les bases sont en général de marbre blanc; on remarque la trace de dorures sur plusieurs, et principalement sur les chapiteaux et les pilastres du Zancarron.

PLANCHE XVIII

Pilastres dans la mosquée de Cordoue, et bains arabes.

Ces pilastres, décorés de feuilles d'acanthe et d'ornements usités dans l'architecture romaine du bas-empire, sont sans doute une imitation des restes de cette architecture que les Maures trouverent à Cordoue. Ces pilastres soutiennent les arcs de la coupole près de la chapelle du Coran, on les voit en raccourci sur la planche XIII, ainsi que les ornements des nº 4 et 5.

Les nº 2 et 3 font partie de la tribune arabe, et on les distingue du point où est prise cette vue.

Les nº 6 et 7 présentent le plan et la coupe des bains arabes qui se trouvent dans la rue del Baño, près de la grande Place.

Les nº 8 et 9 sont d'autres bains dans la rue de los Baños.

Ces sortes de constructions, très multipliées en Espagne, sont presque toutes sur le même plan, et n'offrent rien de bien distingué en comparaison des monuments de ce genre que nous avons publiés, et que nous publierons par la suite en décrivant les édifices de Grenade.

PLANCHE XIX

Inscriptions et chapiteaux arabes à Cordoue.

N° 1. Cette inscription contient un texte de l'Alcoran, qui se trouve dans la Surate 3, v. 10, etc. et 103 de l'édition de Murrani.

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

« O vous qui avez cru, craignez Dieu comme il convient de le « craindre, et gardez-vous de mourir sans avoir fait profession de « l'islamisme. Attachez-vous fortement, tous tant que vous êtes, « à la corde de Dieu; ne vous divisez point, et souvenez-vous de « la grace dont Dieu a usé envers vous : car vous étiez ennemis (les « uns des autres), et il a réuni vos cœurs, en sorte que par sa grace « vous êtes devenus freres; vous étiez sur le bord d'une fosse de feu, « et il vous a sauvés. C'est ainsi que Dieu vous expose clairement ses « prodiges, pour voir si vous suivrez la droite voie. »

N° 2 et 3. Ces deux numéros ne font qu'une seule inscription; elle commence par un texte pris de la Surate 7, v. 44 de l'Alcoran.

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

« *Louanges à Dieu, qui nous a dirigés vers ceci* (c'est-à-dire vers la « vraie religion); *nous n'étions pas capables de nous diriger, s'il ne « nous eût pas dirigés. Déja des envoyés de Notre-Seigneur nous avoient « apporté la vérité.* L'imam Almostanser-Billah Abd-Allah Alhakem, « prince des croyants (que Dieu lui accorde le bonheur), a ordonné à « son affranchi et son chambellan, Djafar, fils d'Abd-Alrahman (que « Dieu lui accorde ses bonnes graces), *de faire* ces deux ailes dans le « bâtiment dont il a posé le fondement sur la crainte de Dieu et sa « bienveillance. Ceci a été achevé au mois de dhon'lhiddja de « l'année 354. »

L'auteur espagnol a cru que cette inscription étoit imparfaite parcequ'il n'a pas fait attention que pour en avoir le sens, il falloit réunir les deux parties, et n'en faire qu'un seule inscription. Le mot que je traduis par *de faire* est *biamali ;* ce mot est en partie effacé : l'auteur espagnol a lu *onasala*, ce qu'il a traduit par *añadio*. La lecture et l'explication ne valent rien. Le mot qu'il a rendu par *colonnes*, ne signifie certainement pas cela; il veut dire l'*articulation du bras avec l'épaule*, le *côté d'une chose*. Je pense qu'il signifie *une aile de bâtiment*.

C'est au savant M. de Sacy que nous devons l'explication de ces inscriptions, et l'examen critique de la traduction espagnole qui se trouve dans l'ouvrage de l'académie de S. Fernando. Ces versions comparées ne peuvent qu'offrir beaucoup d'intérêt, et répandre un nouveau jour sur cette branche singuliere d'antiquités. L'explication des inscriptions suivantes est également de M. de Sacy.

PLANCHE XX

Inscriptions arabes à Cordoue.

Nº 1. Cette inscription est un texte de l'Alcoran, où sont prescrites les ablutions qui doivent se faire avant la priere, soit avec de l'eau, soit à défaut d'eau avec de la poussiere prise de la surface de la terre. Ce passage se trouve dans la Surate 5, v. 7, suivant l'édition de Murrani. Le graveur a omis deux mots de ce texte, que nous mettrons entre des [ ] dans la traduction; la voici.

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

« O vous qui avez cru, lorsque vous vous levez pour faire la priere, « lavez vos visages, et vos mains jusqu'aux coudes; frottez aussi vos « têtes, et vos pieds [jusqu'aux chevilles]. Si vous êtes dans un état « de pollution, purifiez-vous; si vous êtes malades, ou en voyage, ou « que l'un de vous vienne de satisfaire à un besoin naturel, ou que « vous ayez touché des femmes, et que vous ne trouviez point d'eau, « nettoyez-vous en employant une poussiere bonne (c'est-à-dire fine « et propre), et frottez-en vos visages et vos mains. Dieu ne veut « pas vous imposer une obligation difficile à remplir; mais il veut « vous purifier, et compléter ses bienfaits envers vous, pour voir si « vous serez reconnoissants. »

Cette inscription a été lue et expliquée, comme il faut, dans l'ouvrage espagnol.

Nº 2. L'auteur espagnol s'est mépris dans la maniere de lire et d'interpréter plusieurs mots de cette inscription; elle commence par un passage de l'Alcoran, tiré de la Surate 2, v. 239, de l'édition déja citée, et finit par des paroles prises des v. 112 et 257 de la même Surate, et du v. 43 de la Surate 22. En voici la traduction :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

« *Soyez exacts à vous acquitter des prieres, et de la priere du milieu,*

« *et tenez-vous dans une soumission respectueuse envers Dieu.* L'imam
« Mostanser-Billah Abd-Allah Alhakem, le prince des croyants (que
« Dieu lui accorde le bonheur), a ordonné, après avoir été assisté de
« Dieu dans la construction de ce *Mihrab*, qu'on le revêtît de marbre,
« désirant par là s'assurer une récompense, et un sort futur heureux.
« Cela a été exécuté par le ministere de son affranchi et son cham-
« bellan, Djafar, fils d'Abd-Alrahman (que Dieu lui accorde ses
« bonnes graces), sous l'inspection de *Yamschi*, d'Ahmed, fils de Nasr,
« et de *Djeled*, fils de Haschem, commandants de ses gardes, et de
« *Motref*, fils d'Abd-Alrahman, l'écrivain, ses serviteurs; au mois
« dhon'lhiddja de l'année 353. *Et quiconque soumet avec résignation*
« *son visage à Dieu, et fait le bien, s'est attaché à l'anse la plus ferme.*
« *Toutes choses à la fin retourneront à Dieu.* »

La lecture et la prononciation des noms propres que j'ai soulignés est incertaine; c'est une suite de ce genre d'écriture où les lettres sont dépourvues des points qui en fixent la valeur, toutes les fois que la même figure est commune à plusieurs lettres. Les mots que j'ai traduits ainsi, *dans la construction.... un sort futur heureux*, et qui ont été mal lus en partie par l'auteur espagnol, doivent être lus ainsi : *fima schayyadahou min hadha 'lmihrabi bikisonatihi bilrokhami rogbatan fi djazili 'lthaouabi ouacarimi 'lmaâbi.*

PLANCHE XXI

Porte latérale de la mosquée de Cordoue.

Cette planche représente une des portes par où l'on sort de la mosquée; sa forme est en fer-à-cheval, comme toutes les autres, et d'une disposition très agréable. A droite, dans l'épaisseur des murailles, on apperçoit une cuve d'où sort une fontaine, et dans le fond on découvre la tour du Pardon, dont nous avons parlé. L'architecture mauresque, par la variété de ses détails, a toujours l'air d'une sorte de décoration, et plaît de quelque côté qu'on l'envisage.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA MOSQUÉE DE CORDOUE

Il étoit important d'entrer dans tous les détails de la mosquée de Cordoue, afin de pouvoir établir la chronologie des

monuments arabes en Espagne. La mosquée de Cordoue est à la fois l'édifice le plus ancien et le plus considérable de ce genre : composé presque entier de débris des temples romains, il rappelle cependant l'architecture orientale par le plan et la singularité des détails. Il est vraisemblable que cet édifice immense, que les historiens prétendent avoir été construit en trente-six ans, l'a été dans un espace plus court encore, que l'on s'est pressé de l'exécuter, et qu'à cette époque l'architecture arabe n'avoit pas fait assez de progrès pour concevoir un plan régulier et dont tous les détails fussent d'accord avec l'ensemble, ainsi que nous l'observerons dans la description de l'Alhambra. On remarque dans la mosquée de Cordoue une sorte de lourdeur qui tient à l'architecture romaine du bas empire, des colonnes courtes et écrasées, les voûtes portant immédiatement au-dessus des chapiteaux sans entablement; on a même préféré d'imiter grossièrement les chapiteaux romains, au lieu de leur substituer quelques groupes de colonnes élégantes, surmontées de chapiteaux mauresques. En un mot l'ensemble de cet édifice décele une sorte de bizarrerie, de pesanteur qui indique suffisamment les premiers temps des arts, quoiqu'il montre en même temps un goût particulier qui doit tendre un jour à la perfection. Cet édifice cessa de servir au culte arabe, quand D. Alonzo prit la ville de Cordoue; l'archevêque de Tolede le changea en église : mais la ville étant bientôt retombée au pouvoir des Maures, ce ne fut que le 29 juillet 1206, jour de la fête de saint Pierre et saint Paul, que le roi Ferdinand le reprit, et le consacra décidément au service du vrai Dieu, en arborant sur son sommet l'étendard de Léon et de Castille.

Outre ces précieux monuments de l'architecture arabe, Cordoue renferme d'autres vestiges de la grandeur et du goût de ces peuples : les aqueducs, qui du temps d'Abdérame et Hissem conduisoient en abondance de belles eaux à Cordoue, subsistent encore en partie, et servent à la même des-

tination; ils étoient pratiqués sous les montagnes voisines, et les eaux couloient dans de grands tuyaux de plomb que l'on retrouve dans les excavations. Plusieurs ponts ornoient les environs de la ville; l'un entre autres sur le Guadalquivir, près d'Alcolea, et que l'on suppose avoir été bâti par Aza ou Aran. Quant aux édifices modernes, plusieurs se font remarquer par le goût de leur construction; les principaux sont le couvent de saint Paul, l'église des Martyrs, et le monastere de saint Jérôme.

ROUTE DE CORDOUE A GRENADE, ET NOTICE SUR CETTE DERNIERE VILLE

La route la plus courte de Cordoue à Grenade est celle qui passe par Baena et Alcala-la-Real : on traverse d'abord un pays inégal, découvert, et assez fertile en bled. Si d'une éminence, située à environ deux lieues de Cordoue, on jette les yeux en arriere, on apperçoit cette ville sous un aspect assez pittoresque, se déployant le long du Guadalquivir, et appuyant ses masses grisâtres sur les flancs obscurs de la Sierra Morena. Un peu plus loin, on laisse sur la droite Espejo, jadis *Claritas Julia*, et la petite ville de Montilla, où le comte Fernand Nuñes avoit fondé, à la fin du siecle dernier, plusieurs établissements d'industrie et d'instruction publique. Les territoires d'Espejo et de Montilla sont également renommés pour leurs vignobles et pour leurs oliviers. La route passe ensuite par Castro et Baena, bâtis tous les deux sur des hauteurs et autour de châteaux qui durent être forts autrefois : les contrées environnantes paroissent assez fertiles. De Baena à Alcala-la-Real, le chemin devient montueux, aride, et solitaire : cette derniere ville, appelée au temps des Maures *Alcala de Benzaïde*, est dominée par un vieux château en ruines, et n'offre d'ailleurs rien de remarquable. Après avoir

traversé cinq lieues de plaines stériles et marécageuses, on arrive à *Pinos de la Puente*, village situé à l'entrée de la délicieuse plaine de Grenade, et d'où l'on commence à découvrir, dans un horizon éloigné de trois lieues, cette ville célebre par les beautés de toute espece dont la nature et l'art ont concouru à l'embellir.

Il regne, sur l'origine de Grenade, une obscurité difficile à éclaircir : la prévention nationale, en cherchant à exagérer l'illustration de cette ville, n'a fait que rendre plus confuses le peu de données que l'on avoit sur l'époque de sa fondation. Il est démontré aujourd'hui que l'ancienne *Illiberis*, à laquelle on a cru long-temps que Grenade avoit succédé, existoit à deux lieues plus loin, sur le mont Elvira, où l'on en retrouve encore les ruines. Tout ce qui a été avancé pour prouver que Grenade a été fondée, soit par les Phéniciens, soit par les Hébreux, et même par une petite-fille d'Hercule, est dénué de fondement comme de vraisemblance. Les seuls monuments authentiques qui restent aujourd'hui ne permettent pas de faire remonter son origine, ou du moins l'époque de sa premiere illustration, au-dela de celle de la domination des Maures : les nombreux et magnifiques vestiges de leur séjour, qui en font encore aujourd'hui le plus bel ornement, le caractère entièrement arabe des plus anciennes constructions de la ville, donnent à cette conjecture le poids de la vérité; et les opinions les plus raisonnables s'accordent à en fixer l'établissement au Xe siecle, où elle fit partie des états des rois de Cordoue. La nôtre à cet égard est conforme à celle qui se trouve consignée dans une ancienne description de Grenade, faite vers le milieu du XVIe siecle par un Anversois, nommé Hoefnagel, que l'on trouve rapportée en entier, avec une carte, dans l'ouvrage intitulé : *Civitates orbis terrarum*. L'auteur dit, en parlant de cette ville : *Fuisse autem quondam situ parvam credendum est et a Mauris, propter opportunitatem loci, magnamque fertilitatem in dies auctam*

novis ædificiis, ac densissimis ædibus. Hanc ego facio conjecturam propterea quod veterum scriptorum de tam insigni urbe, tamque populosa et memorabili, neminem scripsisse comperio.

Trois siecles après, elle devint la capitale de toute la partie de l'Andalousie qui resta aux Maures, après la mort d'Aben-Hut, et la prise de Cordoue par Ferdinand II, roi de Castille et de Léon. Ce fut un homme tiré de la charrue, Mahomet-Aben-Alhamar, qui éleva cette nouvelle capitale à l'état de force et de prospérité qui en firent d'abord le centre de l'autorité, des grandeurs, et des plaisirs, puis le refuge et le dernier boulevard de la puissance des Maures d'Espagne.

Pendant une période de deux cent cinquante-six ans, non moins glorieuse qu'honorable pour les possesseurs de cet empire, les sciences, les arts, et la civilisation fleurirent parmi eux. La férocité des fils d'Omar avoit fait place à la courtoisie, à la générosité, à tous les sentiments chevaleresques des guerriers de l'occident, et Grenade devint un séjour non moins renommé par la galanterie de ses souverains que délicieux pour toutes les recherches du luxe le plus raffiné, comme le mieux entendu. Une multitude de pieces authentiques, de chroniques, de cartels, de romances, attestent cette teinte générale de l'esprit et des mœurs du temps.

Cette noble maniere de vivre des rois maures, ce systême par lequel ils s'étoient rendus dignes de leurs succès, et de l'amour des peuples qu'ils avoient soumis, s'entretint chez eux jusqu'à la fin du XV[e] siecle : ce fut alors que la dynastie régnante à Grenade ayant donné des signes de cette foiblesse qui annonce la chûte prochaine des rois, toutes les forces de l'Espagne, concentrées par l'union de Ferdinand et d'Isabelle, poursuivirent jusque dans cette capitale, devenue son dernier refuge, toute la population maure chassée successivement des autres places qu'elle occupoit en Andalousie. Le moment étoit d'autant plus favorable pour frapper un coup décisif, qu'une guerre civile et des dissentions cruelles

divisoient ceux que la circonstance auroit dû réunir plus intimement pour soutenir la cause commune. Malgré cet état de choses si désavantageux pour les Maures, ils défendirent avec une constance héroïque le dernier rempart de leur puissance : ce ne fut qu'après un siege de plus d'un an, pendant lequel les deux partis déployerent dans l'attaque et la défense toutes les ressources de l'art militaire, de l'enthousiasme national, et même du fanatisme religieux, que Grenade céda aux armes victorieuses de Ferdinand et Isabelle.

Cette catastrophe termina, après environ huit cents ans de possession, l'empire glorieux et si long-temps redoutable que les Maures avoient exercé en Europe. Bannis ou dispersés, ceux qui échapperent à la mort emporterent, dans les montagnes des Alpuxarras et dans les sables de l'Afrique, les regrets d'une patrie adoptive, embellie et fertilisée par leurs mains; ces regrets furent si vifs qu'ils se sont transmis jusqu'à ce jour de génération en génération, et que les Maures font, dit-on, mention de Grenade tous les vendredis dans leurs prieres du soir, en demandant au Ciel de s'y voir rétablis.

Il ne faut, en effet, qu'avoir parcouru cette grande ville pour concevoir les regrets de ceux qui l'occuperent aux beaux jours de sa prospérité; air pur, site enchanteur, climat délicieux, tout ce qui séduit les sens et l'imagination se réunit pour en rendre le séjour non moins agréable que salutaire. Bâtie sur deux collines et dans le vallon qui les sépare, arrosée par deux rivieres dont l'une, le Darro, la traverse, et l'autre, le Genil, baigne ses murailles, voisine de la *Sierra Nevada* qui l'abrite au nord et à l'est, dominant une plaine riante et fertile de dix lieues d'étendue, si célébrée sous le nom de *Vega* de Grenade, on chercheroit en vain une position plus belle et plus avantageuse sous tous les rapports. La proximité des montagnes et l'abondance des eaux y temperent l'ardeur du climat, et entretiennent sur le sol une verdure éternelle. L'industrie des Maures avoit tiré de ces deux cir-

constances des ressources infinies pour le luxe comme pour l'agriculture. La ville et la plaine profitent encore des canaux et aqueducs construits par eux, et l'art qu'ils avoient d'entretenir la fraîcheur dans l'intérieur de leurs maisons au moyen de jets d'eau, de cascades, et de bassins revêtus de marbre, est encore pratiqué aujourd'hui avec succès par les gens riches de Grenade. On ne peut se dissimuler cependant que cette capitale est bien déchue de son ancienne splendeur : son état actuel dépose contre la négligence des possesseurs qui ont succédé aux Maures. Des deux forteresses qui la dominoient, l'*Alhambra* et l'*Albayzin*, la premiere n'offre plus guere que de magnifiques ruines; la seconde n'est plus qu'un faubourg délabré. Sa population, qui à la même époque et dans les temps ordinaires s'élevoit à 200,000 habitants, est réduite aujourd'hui à 50,000. Quelques édifices modernes, d'une construction assez remarquable, la dédommagent un peu des pertes qu'elle a faites, et se mêlent sans désavantage aux monuments anciens que le temps à dégradés : les descriptions que nous allons donner feront connoître plus complètement les uns et les autres.

PLANCHE XXII

Plan général de la ville de Grenade,

La ville de Grenade est située au trente-septieme degré vingt-deux minutes de latitude septentrionale, et au douzieme degré cinquante minutes de longitude; elle est divisée en quatre grands quartiers, appelés, *Granada*, *Alhambra*, *Albayzin*, *Antequeruela :* Grenade est la partie la plus importante et la mieux bâtie. D'après le récensement fait en 1787, on comptoit dans la ville dix mille quarante-une maisons; cinquante-six mille cinq cents habitants;

Soixante-trois églises paroissiales, collégiales ou conventuelles;
Onze hôpitaux;
Dix colleges;
Quatre prisons;
Une salle de comédie;

Seize portes;
Quatre-vingt-douze places publiques;
Quatre cents rues.

Tous ces détails se trouvent dans le plan que nous donnons; mais la petitesse de ses dimensions ne nous permet de désigner que les principaux d'entre eux dans la table des renvois.

a. Cathédrale.
b. Chancellerie.
c. Hôpital royal.
d. Silla del Moro (siege du Maure).
e. Baño de las Damas (bain des Dames).
f. San Miguel el Alto, ermitage.
g. Couvent de saint Diego.
h. Chartreuse.
i. Capucins.
k. Trinitaires déchaussés.
l. Couvent de saint Bazile.
m. de los Martires (des Martyrs).
n. Vivarrambla, Place.
o. Campillo, *id*.
p. Campo del Principe, *id*.
q. Plaza nueva, *id*.
r. Triunfo, *id*.
s. Plaza de la Real Maestranza, *id*.
t. de los Lobos, *id*.
u. Carrera (allée) de Genil.
v. Alamedas de Genil, promenade.
xxx. Paseo de los Colegiales, *id*.
y. Alamedas de Queypo, *id*.
z. Paseo de Darro, *id*.

1. Chemin du Mont Sacré.
2. Porte de Faxalauza.
3. Porte de Elvira.
4. Royale.
5. de los Molinos.
6. del Sol (du Soleil).
7. de los Gomeles.
8. Pont du Genil.
9. d'Espinosa.

10. de Cabrera.
11. de Gallineria.
12. Carbon.
13. Calle (rue) de los Gomeles.
14. de Darro.
15. de san Juan de los Reyes.
16. de la Alacaba.
17. de Elvira.
18. de san Juan de Dios.
19. de san Geronimo.
20. de Puentezuelas.
21. de san Anton.
22. Acera (quai) del Darro.
23. Calle (rue) Zacatin.
24. de saint Mathias.

Les armes de la ville sont une grenade couronnée et à demi ouverte; on les voit dans presque toutes les parties d'ornements qui décorent les édifices publics. Ces armes sont du genre de celles qu'on appelle parlantes, Grenade étant comparée, dans son assiette et son développement, au fruit dont elle porte le nom : l'écorce entr'ouverte représente les deux collines qui dominent la ville, et les graines la multitude de maisons entassées dans le vallon intermédiaire. Telle est du moins l'opinion commune à cet égard.

PLANCHE XXIII

Vue générale de Grenade.

Le bel esprit Gongora improvisa jadis, en voyant Grenade pour la premiere fois, un sonnet qui, malgré les défauts du genre, rend assez exactement l'impression qu'éprouve un étranger à l'aspect de ce magnifique spectacle.

En tu seno ya me tienes
Con un deseo notable
De que alimenten mis ojos
Tus muchas curiosidades,

Dignas de que por gozarlas
No solo se desamparem

Las comarcanas del Betis,
Mas las riberas del Ganges,

Y que se pasen por verlas,
No solo dudosos mares,
Mas las nieves de la Scitia,
De Libia los arenales :

Pues eres, Granada illustre,
Granada de Personages,
Granada de seraphines,
Granada de antiguedades !

Ces derniers vers font allusion au fruit de la grenade dont la forme a quelques rapports, selon l'opinion commune, avec le plan de la ville qui porte son nom. On ne peut considérer la plupart des quartiers, et même des édifices qui la composent, sans y rapporter le souvenir des grands événements dont ils ont été le théâtre, ou le souvenir des grands hommes qui y ont vécu. Un spectacle bien rare dans ces contrées, la belle verdure qui s'éleve de toutes parts autour des vieux monuments de Grenade, leur ôte cet air de tristesse et de délabrement que l'aspect des ruines imprime à la plupart des villes de l'Espagne. D'ailleurs l'élégance de la plupart des constructions modernes de Grenade, le bruit et le mouvement des eaux qui l'arrosent, l'abondance que lui assurent des environs couverts de jardins et de métairies, tout confirme le préjugé qui fait de ce séjour un Paradis terrestre, et a donné lieu à ce proverbe du pays : *A quien Dios le quiso bien, en Granada le dio de comer.*

Cette vue est prise de la hauteur qui domine Grenade à l'est, et sur aquelle est situé l'Alhambra. Au milieu de la ville on apperçoit la cathédrale, au-delà une partie de la *Vega*, et à l'horizon la chaîne de montagnes, appelée *Sierra de Algarinejo*, qui s'étend entre *Alcala-la-Real* et *Loxa*.

NOTICE HISTORIQUE SUR L'ALHAMBRA

L'Alhambra est un vaste édifice qui remplit jadis la double destination de palais et de forteresse, et fut la résidence des rois maures de Grenade ; il est situé sur le sommet d'un coteau

escarpé qui borne la ville à l'est, ou plutôt qui forme un angle aigu saillant vers la ville de ce côté. Les murs suivent assez exactement le contour du plateau, et leur épaisseur, comme leur situation, dut en faire un asile imprenable avant l'invention de la poudre. Sa longueur totale est d'environ 2500 pieds castillans, et sa largeur, qui est à-peu-près uniforme, de 650.

Dans cet espace borné, les rois maures avoient rassemblé tout ce qui, suivant les idées du temps, constituoit la sécurité dans la guerre, le luxe et la magnificence dans la paix. L'Anversois Hoefnagel, que nous avons déja cité, dit en parlant de l'Alhambra : « Ce palais peut s'appeler, à juste titre, les « délices des rois; car on ne sait lequel on doit le plus admirer « ou de l'excellence de sa position, ou de la beauté du pays « qui l'environne. De quelque côté qu'on porte ses regards, « on trouve de nouvelles raisons d'admirer la richesse de la « nature et le bonheur des campagnes de Grenade : à l'orient « et au midi, on voit des montagnes couronnées de neiges « éternelles, source des eaux qui vont porter à Grenade la « fraîcheur et la salubrité; au nord et à l'occident, la vue, « aussi loin qu'elle peut s'étendre, se promene sur une plaine « charmante, ornée d'une multitude d'arbres couverts de « fleurs ou de fruits. » Il est hors de doute que ce furent ces avantages qui déterminerent les rois maures à établir leur résidence en ce lieu.

L'Alhambra fut bâti par Abu-Abdallah ben Nasser, plus connu sous le nom d'*Elgaleb Billah* (ou vainqueur par la faveur de Dieu), prince renommé par sa valeur, sa droiture, et sa bonté; il régna à Grenade depuis l'an 1231 jusqu'en 1273, et consacra à cet ouvrage une grande partie de ses trésors. Suivant quelques auteurs, il nomma l'édifice qu'il venoit d'élever, *Medinat Alhamra*, ou la Ville Rouge, à cause de la couleur des matériaux dont il étoit bâti; d'autres disent que ce mot est une corruption de celui d'*Alhamar*, nom de la tribu arabe dont étoit sorti Elgaleb Billah.

Les successeurs de ce dernier prirent plaisir à augmenter ou à embellir son ouvrage; on cite parmi eux Mahomad son fils, et Mahomad Abu Abdallah son petit-fils, qui ajouta aux constructions existantes une mosquée d'une fort belle architecture, et qu'il dota richement. Celui qui y mit la derniere main, et donna à l'Alhambra tout l'éclat dont il jouissoit lorsqu'il tomba au pouvoir des rois catholiques, fut Jusef Ebn Ismael Ebn Pharagi, autrement Abulhaggeg, honneur des rois mahométans, grand dans la paix et dans la guerre, amateur et protecteur des beaux arts, qui régna depuis 1332 jusqu'en 1354. Mariana lui attribue tout l'honneur d'avoir terminé cette belle création de son prédécesseur Elgaleb Billah; il cite, comme preuve à l'appui de cette assertion, une inscription arabe qui se lisoit sur la porte principale de l'édifice, et qui attestoit qu'il avoit été achevé sous le regne de ce roi, l'an de l'hégire 749, correspondant à l'année 1338 de l'ere chrétienne.

Depuis la conquête de Grenade par Ferdinand et Isabelle, l'Alhambra a reçu des augmentations et subi des changements notables. Séduit par la beauté de la situation, et peut-être plus encore par l'idée de surpasser en magnificence les souverains arabes, Charles V fit élever un palais au milieu et sur les ruines de quelques parties de cette forteresse. Le plan de cette construction moderne est simple et grand, l'architecture noble, l'ensemble imposant, les détails dignes du reste : malheureusement elle a le sort de presque tous les autres bâtiments de l'Alhambra; sans destination, négligée, abandonnée, elle n'est plus, comme eux, qu'un objet de curiosité pour les étrangers qui passent à Grenade.

PLANCHE XXIV

Plan topographique de l'Alhambra.

1. Palais de l'empereur Charles V.
2. Palais des rois maures.

3. Tour de Comarès.
4. Portion de bâtiments ajoutée par l'empereur Charles V.
5. Place principale, dite de *los Algibes* (des Citernes).
6. Porte d'architecture arabe.
7. Alcazaba (château) et tour de l'Hommage.
8. Arsenal.
9. Tour de garde.
10. Batterie basse qui domine une grande partie de la ville.
11. Chemins de ronde du temps de l'empereur Charles V.
12. Tour où est la porte dite *du Jugement*, aujourd'hui la principale porte d'entrée de la forteresse.
13. Église paroissiale de sainte Marie, communément appelée église de l'Alhambra.
14. Restes de l'habitation du mufti.
15. Tour dite des Prisons.
16. Tour appelée communément *los Siete Suelos* (les Sept Étages), dans laquelle étoit autrefois la principale entrée de la forteresse.
17. Château d'eau, et aqueduc par lequel l'eau provenante du canal de Généralife entre dans la forteresse.
18. Tours et château restaurés par les rois catholiques.
19. Tour des Infantes.
20. Couvent de saint François.
21. Maison arabe, appelée aujourd'hui Maison des Veuves (Casa de las Viudas).
22. Ermitage du saint Sépulcre.
23. Ruines de l'habitation du comte de Tendilla.
24. Ruines de la muraille antique où se trouvoit la porte basse de Guadix.
25. Autre portion de muraille arabe en ruines, qui unissoit l'Alhambra avec le château *de Torres Vermejas* (des Tours rouges).
26. Porte des Grenades.
27. Rue des Gomeles.

N. B. Toutes les constructions distinguées dans ce plan par une teinte noire sont du temps des rois maures; les autres sont postérieures à l'année 1492, époque à laquelle Grenade est tombée au pouvoir des rois catholiques.

PLANCHE XXV

Vue de l'Alhambra prise du Généralife.

En jetant les yeux du Généralife vers l'Alhambra, on apperçoit le côté de cette forteresse qui domine le quartier de la ville appelé *Albayzin*. Cette chaîne de tours, liées par des murailles, est tracée et assise dans le systême de toutes les fortifications du moyen âge : elle suit les contours de la montagne, et sans doute devoit offrir, avant l'invention de la poudre, de grands moyens de défense. L'aspect de son ensemble a quelque chose de très imposant, et fait naître cette émotion dont on ne peut se défendre pour tous les monuments qui portent le caractere de la force, de la grandeur, et de la durée.

PLANCHE XXVI

Plan du palais de l'Alhambra.

1.1.1. Palais des rois maures, tel qu'il étoit dans son plan primitif.

2.2.2.2. Fragment dont le rapport avec les constructions restées entieres a servi à déterminer le plan primitif du palais de l'Alhambra.

3.3.3. Constructions ajoutées par les rois catholiques.

4. Projection horizontale du palais bâti par Charles V.

PLANCHE XXVII

Vue du Généralife, prise de l'Alhambra.

Le Généralife est une maison de campagne des rois maures, située sur la montagne opposée à l'Alhambra, et formant avec elle l'enceinte circulaire au milieu de laquelle la ville est bâtie : cette disposition, qui donne en effet à la ville l'aspect d'une grenade entr'ouverte, est, dit-on, l'origine du nom qu'on lui a donné. Quoi qu'il en soit, le Généralife ne le cede en rien à l'Alhambra par le choix de la situation, et lui est supérieur par la beauté des eaux et de la végétation qui en font un séjour enchanteur. A mi-côte d'une montagne peu escarpée est situé l'édifice principal, ayant derriere lui un espace suffisant pour un jardin planté de grands arbres, et arrosé par des ruisseaux nombreux : c'est là qu'on voit encore les antiques cyprès qui ombrageoient ce lieu lorsqu'il étoit le séjour des plaisirs et des fêtes; c'est auprès

de ces arbres que fut surprise, dit-on, la reine avec un Abencerage, ou du moins qu'elle fut accusée : ces arbres portent encore le nom de cyprès de la Reine. Les jardins sont en amphithéâtre, et les eaux jaillissant du haut de la montagne décrivent plusieurs cascades, et se perdent au milieu des plantes et des arbres à fleurs. On ignore l'époque précise de la fondation du Généralife, mais elle eut lieu sans doute vers le XIIIe siecle. Au-dessus de l'édifice du Généralife et près du sommet de la montagne est une sorte de banc de pierre taillé dans le rocher, qui servoit, dit-on, de point d'observation aux rois maures lorsque la ville fut assiégée par les Espagnols.

PLANCHE XXVIII

Plan du Généralife.

1. Parties avancées.
2. Galerie intérieure d'où l'on apperçoit les jardins, ainsi qu'il est indiqué dans la planche suivante.
3. Aqueducs et terrasses construits par les Maures à ciel découvert.

PLANCHE XXIX

Jardins du Généralife.

Cette vue est prise du bout du canal qui arrose les jardins; elle donne une idée de la position de ce lieu, de la grace de l'architecture, et de la fertilité de la végétation. Le point d'où elle est prise est indiqué sur le plan par le nº 2.

PLANCHE XXX

Vue de l'entrée de l'Alhambra par la rue de Gomeles.

Cette vue est prise de la hauteur où est située la tour Rouge : de là on plonge d'un côté sur l'entrée de l'Alhambra, dont on découvre les tours majestueuses; de l'autre sur la plaine de Grenade, qui déploie ses richesses aussi loin que la vue peut s'étendre. Placée ainsi à l'extrémité d'une plaine admirable, et en même temps au pied d'une montagne couverte de neige, cette ville charmante jouit de la fraîcheur des pays du nord et de l'éternel printemps du midi. Il est probable que les différentes collines, sur lesquelles l'Alhambra de Grenade est situé, ne formoient dans l'origine qu'une seule pente contiguë,

et qu'elles ont été ainsi creusées et presque divisées par l'effet des eaux. L'inspection du plan général de la ville fait sentir cette disposition. A l'est s'éleve l'Alhambra; derriere, mais plus du côté du sud, paroissent les pics de la Sierra Nevada; au bas, et encore du côté du sud, on remarque le point de jonction du Darro et du Genil, dont les bords sont plantés de grands arbres; on découvre le pont sur cette derniere riviere, qui de tous côtés fait un bon effet : plus loin, vers l'ouest, est la Sierra d'Alama, située entre Grenade et Malaga; et non loin de là, les sommets escarpés de la Sierra d'Elvira. Deux chemins conduisent au haut des tours de l'Alhambra; le premier, et le plus fréquenté, passe par la rue de Gomeles, et est représenté sur cette planche; l'autre, plus pittoresque, n'est guere connu que des artistes ou des voyageurs : nous les indiquerons tous les deux en décrivant les principaux sites qu'ils offrent, et en en présentant les dessins.

La rue de Gomeles porte le nom d'une des familles puissantes de l'ancien empire de Grenade; elle a conservé sa forme et son nom.

PLANCHE XXXI

Porte principale de l'Alhambra.

Au bout de la rue de Gomeles, on trouve une porte en maniere d'arc de triomphe qui sert d'entrée à l'enceinte de l'Alhambra; de ce moment on se croit transporté au pays des Fées, ou dans ces belles retraites décrites par les auteurs arabes. On entre d'abord dans un bois de haute futaie, dont les arbres antiques ont vu ce séjour dans toute sa splendeur; l'œil pénetre à travers leurs branches majestueuses, et jouit de cet aspect de forêts placées en amphithéâtre sur des collines, tableaux si rares dans les pays méridionaux où ils sont cependant bien desirables. Au milieu de ces arbres, et sur les mouvements naturels du sol, coulent plusieurs ruisseaux d'une eau limpide qui, divisée par les rochers, forme autant de scenes particulieres. On monte ainsi par une route irréguliere jusqu'à la fontaine de Charles-Quint et la porte de l'Alhambra que représente cette planche : cette fontaine, composée de marbre de différentes couleurs, rappelle ce goût précieux de la renaissance des arts, et les monuments du Cinque Cento, qui ont tous un caractere particulier d'élégance et de belle exécution. La porte d'entrée présente l'aspect d'une grande tour carrée, bâtie de briques rouges, comme tout le reste de l'enceinte, ce qui sert sans doute à expliquer l'étymologie du nom d'Alhambra. Cette porte est faite, ainsi que toute l'architecture mauresque, en fer-à-cheval ou

plein cintre outre-passé : une inscription arabe porte qu'elle fut bâtie l'an 749 de l'hégire ou l'année 1338 de notre ere. Au-dessus de la porte est sculpté un bras, et plus bas une clef, sorte de talisman mauresque qui vouloit dire que sitôt que le bras pourroit prendre la clef la ville pourroit être prise. Cette porte s'appeloit la Porte du Jugement, d'après l'ancienne coutume de tout le moyen âge de juger les différents à la porte des palais. Après avoir passé cette porte, et plusieurs arceaux mauresques qui en défendoient l'entrée, on arrive à une esplanade d'où l'on jouit du bel aspect, tant de la ville de Grenade que de la plaine adjacente : sur cet espace est bâti le palais de Charles-Quint dans la position la plus majestueuse, et offrant de grandes beautés d'architecture, mais laissant un souvenir pénible de la conquête et de la destruction. Pour élever cette énorme construction il a fallu abattre une grande partie du palais des rois maures, unique reste du goût, de la richesse, et de la puissance de ces princes fameux. Charles-Quint en dominateur voulut montrer à la fois la supériorité des arts sous son regne et la puissance de ses armes sur des nations vaincues : il ne réussit point; la victoire plaît peu lorsque le malheur intéresse; et les monuments modernes, quelque beaux qu'ils soient, ne peuvent remplacer ceux auxquels se rattachent les souvenirs et la curiosité. Le palais du maître du monde, qui par-tout ailleurs auroit attiré l'admiration, cause ici du dégoût : on demande à ces marbres apportés avec tant de frais, entassés avec tant de peine, les foibles murailles qu'ils remplacent; on cherche ces dernieres dans son imagination, et on les rattache aux autres débris d'un temps singulier et d'un peuple industrieux. En passant près du palais, et tournant vers le sud, on trouve l'entrée principale de l'Alhambra, formée toujours d'une arche en fer-à-cheval, soutenue par deux gros piliers, et décorée d'une inscription arabe qui veut dire, *Dieu seul est conquérant;* de là on entre dans une galerie basse qui conduit à la principale cour, nommé la *cour des Bains*. Cette cour charme au premier coup-d'œil, et donne l'idée de l'architecture mauresque, de ce mélange de grace, de richesse et de volupté, naturel à ces peuples : elle a 150 pieds de long sur 85 de large; au milieu est un grand bassin revêtu de marbre, et disposé pour les bains : il est entouré d'arbres à fleurs et de plantes aromatiques. Rien n'égale la beauté et l'agrément de ce séjour, dont il sera facile de juger par une des planches que nous allons présenter.

PLANCHE XXXII

Plan du rez-de-chaussée de l'Alhambra, et des fondations du palais de Charles-Quint.

Ce plan donne une idée de l'ensemble du palais mauresque et des constructions modernes qui en ont envahi une partie; il nous a servi à placer les lettres qui indiquent de quel point sont prises les différentes vues pittoresques des appartements du palais, afin que le lecteur puisse d'un coup-d'œil appliquer au plan les vues partielles du palais, et pour ainsi dire le promener dans tous les détours qu'il présente : nous les placerons ainsi suivant l'ordre de la description qui doit suivre.

A. Vue de la cour du grand bain.
B. Vue de la cour des Lions.
C. Vue de la salle des Abencerages.
D. Salle de justice.
E. Extérieur du palais.
F. Vue du cabinet de la Reine, prise de la salle des deux Sœurs.
G. Salle des deux Sœurs.
H. Autre vue de la salle des deux Sœurs et de la cour des Lions.
K. Galerie entre la salle des deux Sœurs et le cabinet de la Reine.
Z. Salle des Ambassadeurs.
S. Salle d'introduction aux bains.
R. Bains d'étuve.
P. Salle où sont les baignoires.
T. Petit jardin d'Alhambra.

PLANCHE XXXIII

Cour des Bains dans l'Alhambra.

Cette vue est prise de l'extrémité opposée à la porte d'entrée. On distingue la galerie qui conduit à l'esplanade, et au-dessus une autre galerie semblable qui communiquoit à différents appartements, et d'où l'on pouvoit voir ce qui se passoit dans l'étage inférieur. Cette cour rappelle les descriptions des auteurs arabes, et on se figure aisément ce qu'elle devoit être lorsqu'elle se trouvoit intacte, et qu'elle étoit animée par le mouvement des personnages et l'éclat des costumes orientaux.

PLANCHE XXXIV

Cour des Lions.

De la cour des Bains, qui semble être le grand vestibule extérieur du palais, on entre dans un autre emplacement semblable, nommé l'appartement des Lions, *quarto de los Leones*. Cette seconde cour est le type le plus parfait de l'architecture mauresque : il est difficile de rien voir de plus élégant; sa forme est un carré long de 100 pieds sur 60, entouré d'un péristyle de colonnes légeres, et orné sur les deux faces d'un avant-corps, ou sorte de portique semblable au portail saillant de quelques églises gothiques, et sculpté avec autant de perfection que d'élégance. Au milieu de cette cour est le bassin des lions en marbre noir, d'où couloit autrefois une abondance d'eau limpide, qui se répandoit par des canaux de marbre dans toute la cour, et traversoit plusieurs des appartements. Le reste du sol étoit également pavé en marbre, et les lambris des murailles revêtus de carreaux de faïence. La vue de cette planche est prise d'un des côtés de la cour à gauche. On y a représenté la scene qui eut lieu à Grenade au passage d'un ambassadeur du roi de Maroc, qui se prosterna à la vue des légendes du Coran, et répandit des larmes en pensant à l'histoire de ses aïeux. La seule chose qui défigure un peu ce beau monument, c'est le genre de toit en tuiles communes; il paraît qu'autrefois ce toit étoit beaucoup moins élevé, et qu'il étoit couvert de tuiles vernissées et peintes de différentes couleurs dont il reste encore quelques fragments.

PLANCHE XXXV

Coupe de la cour des Lions.

Cette planche donne une idée juste des proportions de cette cour qui s'accorde, ainsi que nous l'avons dit dans la notice historique, avec les descriptions des auteurs anciens. La fontaine, qui en fait l'ornement, a été composée à l'imitation de la piscine de Salomon, et c'est sans doute ce souvenir qui aura autorisé le prince arabe à s'écarter de la loi de Mahomet, qui ne permet pas la représentation des êtres vivants. On voit même, par le travail des lions, combien les Arabes avoient peu de connoissance des formes et de l'imitation de la nature. Ces lions sont d'un travail massif et grossier, quoique l'ensemble du monument soit agréable et bien proportionné. Avec très peu de corrections, ainsi que je l'ai indiqué sur la même planche, on pourroit

reproduire ce monument dans une place publique, et il est peu de fontaines modernes qui produiroient un plus bel effet.

PLANCHE XXXVI

Salle des Abencerages.

Au bout de la cour des Lions, et en passant sous le premier portique, on entre dans la belle salle que représente cette planche. Tout ce que le goût et la patience peuvent inventer de combinaisons a été employé ici pour décorer les murs et le plafond; ce travail exquis est tellement compliqué qu'il faut se servir des mathématiques pour en calculer l'invention; les lignes se suivent toujours en se croisant régulièrement de mille manieres, et reviennent après avoir ainsi multiplié leurs contours au même point d'où elles étoient parties. Ces dessins extraordinaires se reproduisent dans plusieurs pieces, et paroissent avoir été formés avec des moules dans lesquels on couloit le plâtre que l'on appliquoit après, et que l'on peignoit d'or, d'azur, et de pourpre. Le plafond n'est pas moins extraordinaire; il présente l'image de grottes d'où pendroient des stalactites peintes de diverses couleurs. Cette sorte de plafond s'est conservée très long-temps, même après la renaissance des arts, ainsi qu'on le peut remarquer aux châteaux de Benavente et de Ségovie. C'est dans cette salle, suivant la tradition, que le féroce Boabdil, roi de Grenade, auroit fait massacrer la tribu vaillante des Abencerages. Il paroît que c'étoit un salon de réunion qui communiquoit aux autres appartements.

PLANCHE XXXVII

Salle de Justice.

Cette belle galerie, nommée je ne sais pourquoi Salle de Justice, est plutôt un passage qu'un appartement; il seroit possible en effet que les rois y eussent tenu le divan, afin de ne point laisser pénétrer dans les autres pieces intérieures de leur palais, mais rien ne le prouve. Cette galerie est, comme toutes les autres pieces, d'une grande élégance. On remarque dans le fond une grande croix, qui indique le lieu où l'on a dit la premiere messe dans l'Alhambra, après l'entrée des souverains catholiques à Grenade. Cette salle tombe en ruines, et c'est au milieu des décombres qu'on peut se former une idée de ce qu'elle étoit autrefois.

PLANCHE XXXVIII

Vue intérieure de l'Alhambra, prise de l'entrée de la salle des deux Sœurs.

Cette vue présente l'aspect d'une suite nombreuse de pieces séparées par différents arceaux mauresques, plus riches les uns que les autres, et aussi brillants par leur éclat que variés par leurs ornements. La lumiere qui pénetre à travers différentes parties de cette singuliere enfilade produit des effets piquants, et fait sentir mieux que les distances les différents plans; car, je le répete, les proportions de ce charmant édifice sont petites et les aspects accumulés. Au bout de la perspective on apperçoit le petit jardin de l'Alhambra qui fait partie d'une des cours particulieres, et dont la forme est indiquée sur le plan à la lettre T.

PLANCHE XXXIX

Salle des deux Sœurs.

Cette salle, admirable par sa richesse et sa proportion, est ainsi nommée à cause des deux grandes dalles de marbre blanc dont le plancher est ornée, et qui ont été sans doute apportées à grands frais des montagnes voisines. C'est ici que l'on peut considérer avec soin la distribution des panneaux de l'intérieur du bâtiment, et le systême de la décoration du plafond, composé en quelque sorte de stalactites en stuc peint de la même maniere que le reste des chambres. Cette salle ne laisse rien à désirer par son élégance et sa richesse.

PLANCHE XL

Perspective intérieure de l'Alhambra.

Un des grands charmes de l'Alhambra est la distribution des pieces, et la largeur des ouvertures pour communiquer d'une piece dans une autre qui laisse toujours à l'œil un point de vue sur les cours intérieures. Cette méthode agrandit étonnamment toutes les distributions, qui sans cela paroîtroient étroites et resserrées. Il semble que chaque piece ait été faite à l'imitation d'une tente circulaire des Arabes; elles finissent la plupart en cône. Le parement des murs rappelle les étoffes qui décorent l'intérieur des tentes, et le jour venant souvent uniquement par la porte d'entrée qu'on laisse pour cet effet

ouverte, semble être ainsi introduit pour rappeler ce qui a lieu également dans les camps. Les voyages dans l'orient rapportent que dans la Perse et l'Arménie l'extérieur même des maisons, c'est-à-dire la forme des toits, est fait en imitation des tentes, et que de loin les villages paroissent un vaste camp. Ce qui donne plus de force à cette opinion, c'est qu'en effet on voit peu de traces de portes dans le cintre des arceaux mauresques des appartements intérieurs; il est probable que la plupart n'étoient fermés que par des étoffes, qu'ils étoient gardés par des esclaves qui en interdisoient l'entrée. La vue de cette planche donne l'idée de la plupart des aspects dont on jouit dans l'intérieur de l'Alhambra, c'est-à-dire la perspective d'une suite de pieces plus riches les unes que les autres, et communiquant à l'intérieur des cours.

PLANCHE XLI

Galerie intérieure de l'Alhambra.

D'après le même systême il ne devoit point exister de corridor dans l'Alhambra, tout devoit participer à la richesse des appartements principaux. Les simples galeries de communication, telle que celle-ci, à travers laquelle on passe pour aller de la salle des deux Sœurs au cabinet de la Reine, offre la même richesse d'ornements et la même fraîcheur. Cette vue est indiquée sur le plan par la lettre K.

PLANCHE XLII

Salle des Ambassadeurs.

Nous avons dit que les différents appartements de l'Alhambra étoient destinés les uns à la réception, d'autres à l'habitation intérieure. Le bel appartement représenté sur cette planche est du nombre des premiers, et présente le plus haut point de richesse et d'élégance où soit parvenu la décoration arabe; tous les lambris sont couverts d'ornements multipliés et relevés des couleurs les plus vives : l'or, l'argent, le pourpre, le cinabre, l'azur, brillent à l'envi sur les facettes multipliées des stucs; des légendes, des armoiries, se répetent par-tout, et rien ne rappelle mieux les traditions orientales dont parle l'Écriture, lorsque le prophete dit qu'il fut introduit dans une tour peinte en or et en vermeil. Qu'on se représente encore cette même piece lorsqu'elle étoit couverte de riches tapis, ornée de vases précieux, d'armes brillantes, et lorsque le superbe Mohamet, le fier Abou-Abdalah, y rece-

voient les ambassadeurs ou les prisonniers des princes chrétiens. Toute cette gloire a disparu; mais il en reste un précieux et noble souvenir dans les lieux qui en furent les témoins.

PLANCHE XLIII

Coupe de l'Alhambra.

Cette coupe donne la proportion des appartements entre eux, et fait connoître le système de bâtisse des Arabes, l'application des ornements sur les marbres, et le genre de charpente employé par eux. On voit par elle qu'en effet les salles sont d'une petite dimension. Tout étoit calculé pour la fraîcheur, le mystere, et la commodité; très peu pour l'apparat. Cette construction présentoit peu de solidité; mais le climat est si conservateur dans les pays chaûds que les moindres ornements résistent des siecles entiers.

PLANCHE XLIV

Sabre du dernier roi maure de Grenade.

Cette arme brillante, ouvrage curieux d'un peuple adroit et spirituel, est restée en dépôt dans les murs de Grenade, comme le dernier souvenir de la bravoure et de l'industrie des Arabes. Le souverain qui la porta le dernier pleura, dit-on, en considérant le beau pays qu'il abandonnoit pour toujours, et qu'il n'avoit pas su défendre. Il alla cacher sa foiblesse et sa honte dans les solitudes de l'Afrique. Son épée est un modele de forme agréable et de travail minutieux : deux têtes d'éléphants, d'émail, d'ivoire et de filigrane d'or, en décorent la poignée; les parties lisses sont enrichies de devises arabes de même matiere. Le cuir est de ce maroquin si bien préparé, et dont les fabriques anciennes se soutiennent encore chez les Maures d'Afrique; la lame est d'un acier si habilement trempé dans les manufactures de l'orient, et dont il n'existe plus de fabriques aujourd'hui même à Damas. Cette arme charmante suffit pour donner l'idée de tout l'ensemble de l'ameublement des Arabes et de cette sorte d'élégance particuliere à ces peuples.

PLANCHE XLV

DÉTAILS ET INSCRIPTIONS ARABES A GRENADE

Cette planche ne renferme que deux inscriptions :

N° 7. O Dieu! louange te soit donnée éternellement! ô Seigneur! actions de graces te soient rendues sans cesse !

N° 8. O Dieu! louange te soit donnée sans cesse! ô Seigneur!

Cette derniere inscription est tracée avec tant d'art et de soins, qu'en retournant la planche on peut également la lire par le haut ou par le bas. Les deux inscriptions sont accompagnées de fleurs, de branches, et de nœuds entrelacés, avec des caracteres cufiques.

PLANCHE XLVI

Deuxieme planche d'inscriptions et de détails arabes à Grenade.

N° 1. Ma structure, effet d'un art exquis, a déja passé en proverbe, et ma louange est dans toutes les bouches.

N° 2. S'ils étoient auprès de lui, ils lui rendroient un service dont le spectacle réjouiroit les assistants.

Ces deux inscriptions sont deux vers de même mesure, et dont la rime est exacte.

N° 3. Dieu seul est vainqueur. Que Dieu ne cesse d'accorder secours et victoire à notre maître Abu-Abdallah, empereur des fideles. Dieu seul est vainqueur.

Dans cette inscription la légende des armes de Grenade se trouve répétée deux fois. La lettre est africaine.

N° 4. Depuis l'aube jusqu'au soir, toute l'Arabie heureuse te salue, et tout l'univers en fait autant.....

Le reste de cette inscription, du moins telle qu'elle est traduite en espagnol, est un galimatias inintelligible.

Cette inscription forme la moitié d'une composition métrique de six vers consonnants, dont chacune a vingt-huit syllabes.

N° 5. Dieu seul est vainqueur. Honneur et louange au roi notre maître, Abu-Abdallah, fils de notre souverain Abul-Hageagi. Dieu seul est vainqueur.

Même observation qu'au n° 3, quant à la lettre de cette inscription et à la légende répétée des armes de Grenade.

N° 6. Et quoique les signes de ton ciel apparoissent dans mes ornements, mon éclat efface celui du soleil qu'on voit briller au milieu d'eux. Mon glorieux maître Jucef m'a entouré d'un vêtement d'alé-

gresse et d'élégance qui me suffit. Il a fait de moi un trône royal dont la splendeur et l'élévation égalent celle de la lumiere et du trône célestes.

Cette inscription renferme l'autre moitié de la chanson dont le commencement se trouve nº 4. La lettre des deux inscriptions est africaine, participant un peu des caracteres cufiques.

Nº 7. Pour le salut et la félicité éternelle.

Nº 8 et 9. Le nom de Dieu, le nom de Dieu. Dieu. Le nom de Dieu, le nom de Dieu.

Telle est la version de Casiri. L'académie royale n'a point osé interpréter cette inscription, alléguant que les signes dont elle se compose n'ont d'analogie avec ceux d'aucun alphabet.

Nº 10 et 11. Personne jusqu'ici n'a pu parvenir à lire ces deux inscriptions.

Nº 13. Oh ! combien les astres même desireroient une splendeur égale à la mienne ! S'ils l'avoient obtenue, ils se fixeroient, et on ne les verroit plus errer dans les hémispheres.

Nº 13. Toutes les pierres brutes et grossieres employées dans la construction de ce palais tirent leur éclat de la lumiere que l'ensemble du même palais jette sur elles.

Nº 14. Ces astres obéissent à leur roi. Il est vrai que ceux qui se consacrent au service de leurs princes méritent les plus grands honneurs.

Nº 15. Ici les marbres obscurs, quoique dégradés par le temps, conservent leur splendeur et convertissent la lumiere même en ténebres.

Quoique la lettre des inscriptions nº 12, 13, 14, 15, soit entrelacée de branches et de fleurs, on reconnoît néanmoins qu'elle est africaine, et que chaque inscription est composée de deux distiques dont le premier vers est de vingt-huit syllabes, et le second de vingt-cinq.

PLANCHE XLVII

Troisieme planche de détails et inscriptions arabes à Grenade.

Nº 1. Ne vois-tu pas que, malgré la précipitation avec laquelle l'eau s'écoule, d'autres courants l'atteignent?

N° 2. Comme un amant au désespoir qui dévore ses larmes, dans la crainte que quelqu'un n'en trahisse le secret.

N° 3. . . . .

Ni Casiri, ni Castillo, ni l'académie n'ont pu découvrir le sens de cette inscription.

N° 4. Et peut-être la réalité n'a-t-elle pas plus de consistance que la vapeur légere qui s'étend sur les lions.

N° 5. Quand le calife ouvre sa main libérale, ses bienfaits atteignent jusqu'aux lions furieux.

Ces inscriptions sont des vers de vingt-six syllabes, sans consonnances exactes, et tirés d'une chanson composée en l'honneur du prince Mahomet.

N° 6. Dieu seul est vainqueur.

Tel est le sens que l'académie donne à cette inscription, en disant que les nœuds ou lacs que l'on voit au milieu, en lisant de droite à gauche, ne sont autre chose que la légende des armes de Grenade plusieurs fois répétée. Néanmoins Casiri en a donné l'interprétation suivante : « Aucune créature fidele ne doit s'arroger par excellence « le titre de miséricordieux : cette attribution est la prérogative de « Dieu seul. »

N° 7. Que de gloire accompagne notre roi et seigneur Abu-Abdallah !

C'est ce roi qui a fait construire une riche mosquée dans l'Alhambra. L'inscription est en caracteres africains, avec des accents grammaticaux.

N° 8. Admire (ces lions) à qui il ne manque que le souffle pour exercer leur furie !

N° 9. O héritier du sang des Nasérites ! il n'est point de gloire comparable à celle d'avoir hérité une grandeur et un pouvoir qui te donnent le droit de mépriser les souverains les plus opulents.

N° 10. Que la paix de Dieu soit toujours avec toi, en domptant tes ennemis, et en tenant tes sujets dans l'obéissance !

Les inscriptions 8, 9 et 10 sont les derniers vers de la chanson dont

il a été parlé à la suite de l'inscription nº 5. M. Swinburne a tout-à-fait défiguré ces trois inscriptions dans son ouvrage.

Nº 11. Honneur et gloire à notre roi et seigneur Abu-Abdallah-Elgani-Billah.

Le caractere de cette inscription est africain, avec des points diacritiques et des accents grammaticaux.

Nº 12. Point d'inscription.

Nº 13. Dieu est, par lui, la bonté même. Il est, par excellence, très miséricordieux, et sa vérité est grande.

Même caractere qu'aux inscriptions 7 et 11.

PLANCHE XLVIII

Quatrieme planche de détails arabes.

Il n'y a, dans cette planche, d'autre inscription que celle du nº 8, qui ne se trouve point au nombre de celles dont l'académie a donné l'interprétation. Nous en rendrons compte dans l'explication de la VIIe planche de détails arabes, qui en renferme plusieurs analogues à celle-ci. Les différents fragments représentés sur cette planche se retrouvent dans la plupart des appartements du palais.

PLANCHE XLIX

Cinquieme planche de détails arabes à Grenade.

Nº 1 et 2. Point d'inscription.

Nº 3. La gloire éternelle à son maître;
Le royaume éternel à son maître.

Nº 4. Même inscription que la précédente.

Nº 5. Ce palais est de cristal. Celui qui le voit le prend pour une mer qui franchit ses bords et s'étend sur la campagne.

Cette inscription est un des vers de la chanson qui, d'après le témoignage du Licencié Castillo, dans son ouvrage intitulé : *Los Paseos de Granada*, étoit gravée sur les fenêtres de la salle des Deux-Sœurs, du côté des jardins.

Nº 6. Gloire éternelle soit donnée à son maître !

Les caracteres de cette inscription sont africains.

Nº 7. Celui qui me verra me comparera à une femme qui s'entretient avec cette fontaine, en témoignant un vif desir de s'en approcher.

Autre vers de la chanson dont il est parlé nº 5.

Nº 8. Point d'inscription.

Nº 9. Quand celui qui me voit réfléchit sur ma beauté, son imagination même reste au-dessous de ce qu'il voit.

Composition métrique, dont le vers a vingt-quatre syllabes.

Nº 10. Louange soit donnée à Dieu pour avoir envoyé l'islamisme.

Cette inscription est la même que celle qui se trouve nº 1 de la planche 6 des détails arabes.

Nº 11. Il n'y a d'autre vainqueur que Dieu.

Cette inscription est, sans aucun doute, la devise des armes de Grenade. Aben-Hut-Alhamar portoit d'argent, avec une bande noire chargée de la même inscription. Mahomet Alhamar, surnommé *El Pennezo*, changea la couleur noire de la bande en rouge, mais conserva toujours la devise : *Il n'y a d'autre vainqueur que Dieu.*

Nº 12. Loué soit celui qui donne au prince Mahomet une demeure qui, par sa beauté, sert d'ornement à toutes les autres demeures.

Cette inscription est certainement le premier vers d'une chanson composée en l'honneur de Mahomet, dont les devises se trouvoient dans la fameuse cour des Lions.

Nº 13. Et l'on voit ici des merveilles dont Dieu n'a pas permis que l'on trouvât ailleurs les égales, même dans les deux sanctuaires.

Autre vers de la chanson citée nº 12. Les deux sanctuaires sont la Mecque et Médine.

Nº 14. Et un monceau de perles transparentes brillant de l'éclat que chacune d'elles réfléchit.

C'est encore un vers tiré de la chanson citée nº 12.

Nº 15. . . . . et nous ne savons lequel des deux est celui qui diminuera.

On n'a pu lire le commencement de cette inscription.

PLANCHE L

Sixieme planche de détails arabes.

Nº 1. Louange soit donnée à Dieu pour avoir envoyé l'islamisme.

Le Coran dit (chap. III, v. 19) : L'islamisme est la loi fondée sur l'unité de Dieu.

Nº 2. Louange soit donnée à Dieu seul, et graces lui soient rendues.

La lettre de ces deux inscriptions est africaine, avec des points diacritiques et des signes grammaticaux.

Nº 3. Félicité.

Nº 4. Le royaume éternel à son maître!

Nº 5. Le royaume éternel à son maître!

Le caractere de ces deux inscriptions est entièrement cufique.

Nº 6. Gloire à notre maître Abu-Abdallah.

Nº 7. Gloire au roi notre maître.

Nº 8 et 9. Dieu aide à notre maître Abul-Hagiagi.

Ce prince a été un des souverains les plus estimés de Grenade. Il fut célebre comme guerrier, législateur, etc. Il monta sur le trône l'an de J. C. 1332, et mourut assassiné, dans la mosquée, l'an 1354.

Nº 10. Gloire à notre roi et maître Abul-Hagiagi, à qui Dieu aide !

Cette inscription commence à la ligne inférieure, et se termine au-dessus.

Nº 11. (Au milieu.) Les graces que vous recevez émanent de Dieu. (En haut.) Dieu vient à notre secours dans toutes les afflictions.

Cette inscription renferme une sentence de l'Alcoran, ch. XVI, v. 53. Le caractere de ces trois dernieres est africain. Seulement au nº 11 on distingue quelques liaisons et caracteres cufiques.

Nº 12. A Dieu même.

Inscription des caracteres cufiques. A la maniere dont les mots sont liés, elle doit se lire de droite à gauche.

Nº 13. La gloire à Dieu. — L'éternité à Dieu.

Il y a dans cette inscription des caracteres de deux especes : l'africain et le cufique.

Nº 14. La toute-puissance à Dieu.

Cette même légende se trouve dans les médailles carrées d'Elma-Hadi, roi de Fez, que l'on voit à la bibliotheque de Madrid. Les caracteres sont africains.

Nº 15 et 16. Point d'inscription.

Nº 17. Il te paroîtroit que les globes célestes précipitent leur cours pour éclipser l'aurore, parcequ'elle se leve plus matin.

Vers tirés d'une chanson. Le caractere est africain.

Nº 18. Gloire à notre maître Abu-Abdallah.

Caractere africain, comme dans l'inscription précédente.

Nº 19. Point d'inscription.

PLANCHE LI

Détails, inscriptions, et chapiteaux à Grenade.

Cette planche est peu intelligible, et il faut sans doute en accuser le dessinateur qui n'a pas été aussi exact que dans les autres. On y trouve les mots, Dieu.... invincible.... le vainqueur.... mais aucun sens fini. Les armes de Grenade font partie d'un des fragments, et ont déja été données en grand dans la vignette de ce volume. Il eût fallu pouvoir représenter ces détails en couleur pour faire juger de la beauté de ces peintures.

PLANCHE LII

Chapiteaux arabes à Grenade.

Il est curieux d'observer sur cette planche les différents styles d'imitation qu'ont pratiqués les Arabes. La premiere rangée offre

une suite de chapiteaux copiés avec plus ou moins de perfection de modeles romains : on distingue le corinthien pur du composite, et de ces formes bizarres qui eurent lieu dans le temps de la décadence. Les mêmes observations peuvent s'appliquer aux chapiteaux des premiers édifices gothiques : les feuilles d'acanthe sont découpées avec soin, et les arêtes sont pures; mais elles n'ont aucune rondeur, aucun moëlleux, comme sont en général les imitations long-temps après que l'usage du modele a été perdu. Bientôt les Arabes trop fiers et trop instruits pour s'assujettir à reproduire des idées étrangeres ne suivirent plus que leur imagination, et les autres formes de chapiteaux appartiennent à ces derniers temps : ceux que l'on voit sur les nº 7, 9, 13, 15, 18 et 20, se rencontrent souvent, et sont les vrais types des formes nouvellement adoptées, et qui s'accordent avec l'ensemble total de leurs édifices.

PLANCHES LIII, LIV, LV

Peintures arabes, à Grenade.

Au plafond d'un cabinet, près de la salle d'audience, se trouvent plusieurs peintures anciennes représentant, nº 1, les détails d'une chasse, et l'hommage que rendent deux seigneurs à une princesse qui vient les recevoir devant la porte de son palais; le nº 2, la continuation de cette même chasse, et de plus un fait difficile à comprendre; le nº 3, l'intérieur d'un divan où les juges déliberent. Ces peintures sont d'un grand intérêt, en ce qu'elles donnent le modele des costumes mauresques : on y voit des personnes élevées en dignités, des femmes, et des gens de service. Les premieres sont couvertes de larges turbans noués sous le menton; ils ont une espece de camail qui leur couvre les épaules, et la longue robe de l'orient. L'équipement de leurs chevaux est semblable à celui des Maures actuels, des Mameloucks, et des seigneurs de l'Andalousie : de larges courroies, des étriers plats en forme de sandales, et des épées à la maniere du xvᵉ siecle. Les femmes et les gens de service sont absolument semblables, pour leur costume, aux dames et aux valets des chrétiens dans le xiiiᵉ, xivᵉ, et xvᵉ siecle.

Avant d'examiner chacune des peintures je vais donner mon opinion sur toutes. Ces tableaux me paroissent avoir été faits après la prise de Grenade par un peintre arabe qui aura voulu y représenter les usages et les costumes des deux nations : la dame, qui fait le principal personnage de la scene, sera sans doute la reine de Grenade,

dont les aventures furent si célebres et entraînerent la prise de la ville : voici sur quoi je fonde cette conjecture. En examinant la premiere peinture, on observe que tout un côté est composé de personnages en costumes arabes, tandis que l'autre offre des chevaliers et des servants habillés comme les chrétiens du XIVe siecle; les gens de service, quoique vêtus à-peu-près de même des deux côtés, ont cependant des barbes et le teint basané dans la partie de la scene arabe, tandis qu'ils ont les cheveux longs des côtés et à la maniere des chrétiens sur le côté des chevaliers. Cet ouvrage ne peut point avoir été fait avant la prise de Grenade, parcequ'il étoit absolument défendu par la loi de Mahomet de représenter des figures d'hommes sur aucun ouvrage; on ne rencontre pas un exemple d'un fait contraire, et l'image seule d'animaux se trouve sur des bas-reliefs, sur des ouvrages à porcelaïne ou en filigrane. Il n'est pas naturel d'ailleurs qu'un peintre eût osé, sous le regne des derniers rois, rapporter un fait récent, et oser sur-tout y mêler les prouesses des chevaliers chrétiens qui évidemment dans cette peinture ont le dessus, ou du moins luttent à égalité avec les guerriers arabes. D'un autre côté il est impossible que cette peinture soit l'ouvrage d'un artiste espagnol, à une époque où les arts avoient déjà acquis une très grande supériorité dans un temps qui précéda de bien près le siecle de Raphaël, et qui d'ailleurs est consacré par des peintures très parfaites dans une autre partie de l'édifice. L'examen de chacune de ces peintures le prouve davantage.

Le no 1 représente les deux camps espagnol et mauresque. Dans la partie élevée est un beau seigneur arabe, à cheval, tuant un sanglier; plus loin, ses gens de service placent l'animal sur un cheval, et immédiatement après le même seigneur, descendu de cheval, offre ce sanglier à une dame élégante, qui a l'air de l'accueillir avec plaisir. A côté du seigneur est un autre Arabe barbu, qui a l'air de regarder la dame avec compassion, et dans le haut d'un arbre on voit une autre figure qui l'observe. Cette scene me paroît être l'entrevue du jeune seigneur abencerage qui fut accusé d'avoir séduit la reine, et qu'elle introduit dans l'intérieur du Généralife.

Dans la partie de la scene espagnole, ce sont des chevaliers qui chassent de la même manière, mais dont l'un tue un lion, pronostic sans doute de la défaite prochaine des Maures, dont l'emblême étoit un lion.

La planche LIV représente le divan mauresque assemblé pour juger la reine, ainsi que la tradition le porte. Les juges sont remar-

quables par leurs costumes, leur aspect vénérable. Le long sabre droit ressemble à celui que nous avons publié, et se trouve d'accord avec la richesse des draperies qui ornent la salle. Les juges paroissent se disputer et n'être point d'accord sur le point qui les occupe.

La planche LV a deux scenes différentes ainsi que le nº I. La premiere représente la reine enfermée dans son intérieur, jouant aux échecs. A droite et à gauche sont des chasseurs; d'un côté, un Arabe tuant un cerf avec une longue pique; de l'autre, un chevalier chrétien perçant un ours avec son épée. La seconde scene représente l'alliance des chevaliers chrétiens pour délivrer la reine. A droite, un Maure perce un des chevaliers; et, à gauche, un chevalier enfonce sa lance dans la poitrine d'une espece d'enchanteur, de mauvais génie, couvert de longs poils, semblable à une bête féroce, qui semble conduire la princesse au supplice, en l'enlevant pendant que le lion de Grenade, qu'elle tient à la main, est endormi et ne peut la défendre. Autant qu'il est possible d'asseoir une conjecture sur un sujet aussi peu déterminé, nous pensons avoir trouvé juste; mais, quoi qu'il en soit, ces trois peintures sont fort curieuses, pour donner une idée juste des costumes maures de ce temps et de celui des chevaliers chrétiens à la même époque. Ces derniers sont si bien d'accord avec les autres monuments sépulcraux que l'on trouve par-tout en Espagne, qu'on ne peut point avoir de doute que les premiers ne soient rendus avec autant de fidélité. Ces tableaux sont peints à fresque sur le stuc avec des couleurs à la colle, ainsi que l'on avoit coutume de le faire au temps de Raphaël.

PLANCHE LVI

Plan du palais de Charles V et du souterrain des palais arabes.

Cette planche étoit nécessaire pour faire connoître la partie inférieure des palais arabes, et les distributions qui s'y trouvoient. A gauche, on remarque les fondations de la tour de Comares, où nous avons vu l'admirable salle des ambassadeurs. De cette tour on se rend, d'un côté, dans le cabinet de toilette de la reine; charmante petite salle, située en dehors, pour ainsi dire, de tout l'édifice, et recevant la lumière de tout côté. Il paroît que cette piece étoit un oratoire, où les rois venoient le matin faire la priere et jouir de la plus admirable vue que l'on puisse se figurer. Depuis la conquête de Grenade, ce cabinet a sans doute servi à la reine Isabelle et aux prin-

cesses qui ont habité Grenade, car il a été décoré avec beaucoup de soin par des artistes de l'école italienne; les murs en sont couverts d'arabesques, dans le genre des loges du Vatican. Ce petit édifice se distingue à l'intérieur de tous les points d'où on apperçoit le contour de l'Alhambra; en sortant, à droite de la tour de Comares, on entre dans ce qu'on appelle à Grenade la salle des Nymphes, à cause de deux statues de femme d'un travail romain qui avoient été déposées dans ce lieu. De là on passe par un corridor assez obscur à la premiere salle des Bains, salle qui leur servoit d'introduction, et que je supposerois avoir été une chambre à coucher du temps des rois maures.

PLANCHE LVII

Salle d'introduction aux bains.

La même richesse d'ornements, la même prodigalité de marbres précieux, de stucs dorés et peints, se remarque dans ces différentes pieces; mais le jour y est moins brillant, la lumiere n'y pénetre que par des étoiles pratiquées au plafond, ainsi que dans les salles de bains que nous avons fait connoître dans les autres provinces. Le calme, la fraîcheur qui regnent dans ces étages devoient être d'un grand charme lorsque toutes les autres commodités de l'habitation y étoient également disposées; ainsi plusieurs inscriptions arabes sont le long de cette partie du palais.

PLANCHE LVIII

Salle des Bains.

En sortant de la salle d'introduction on entre dans celle des Bains d'étuves, dont la vue est prise du côté opposé. Son architecture et ses décorations sont à-peu-près les mêmes que la précédente, et offrent les mêmes richesses.

PLANCHE LIX

Salle où sont les baignoires.

D'après le dessin de cette salle on peut se figurer ce qu'étoient les asiles mystérieux où toutes les beautés de l'Orient venoient étaler leurs charmes. Près de cette piece étoit la salle où se chauffoit l'eau

pour les bains, et de là on communiquoit à différentes distributions, qui sans doute servoient de chambres à coucher ou de salles de repos. On communique également au petit jardin de l'Alhambra, nommé *lindanaxara*, en langage arabe. Ce jardin n'étoit autre chose qu'un emplacement à ciel ouvert, ou plutôt une petite cour remplie de plantes odorantes, et ornée de jets d'eau limpide qui servoit de promenade et de lieu de repos.

PLANCHE LX

Petit jardin de l'Alhambra.

Ce jardin, aujourd'hui abandonné, donne cependant l'idée qu'il devoit être autrefois un lieu de délices. Il ne pouvoit guere servir de promenade; mais ce devoit être un séjour tranquille, propre à la méditation et à la volupté : il faut le considérer comme une salle de plus dans le palais, où l'on devoit jouir des parfums, des plantes, respirer un air pur, et se trouver au milieu des productions de la nature sans sortir de l'intérieur de son habitation.

PLANCHE LXI

Cour intérieure dans l'Alhambra.

De tous côtés les tours élevées qui forment l'enceinte de l'Alhambra présentent de belles masses, et se composent avec agrément. Celle-ci sert de prison, et vraisemblablement avoit été autrefois consacrée aux plaisirs.

PLANCHE LXII

Fontaine dans l'Alhambra.

Cette large cuve en marbre blanc, couverte de bas-reliefs arabes, donne une idée exacte de l'état des arts chez ces peuples. La défense de représenter des figures humaines faisoit qu'ils s'attachoient davantage à peindre ou sculpter des animaux. Il est facile de juger cependant qu'ils y réussissoient foiblement; le travail est très dur, compact, et a beaucoup d'analogie avec toutes les anciennes sculptures de l'Orient, tels qu'on en voit à Persépolis, et sur les médailles du moyen âge.

PLANCHE LXIII

Tour dans l'Alhambra.

La tour la plus considérable de l'Alhambra est celle de Comares, dont nous avons offert la salle principale, sous le nom de salle des Ambassadeurs. Les autres tours offrent à-peu-près le même aspect par-tout, et nous nous sommes bornés à en donner une vue, qui fera juger de toutes les autres.

PLANCHE LXIV

Porte principale de l'Alhambra.

Cette porte, dont le dessin pittoresque se voit sur la pl. XXXI, est bien conservée, et suffit pour donner une idée exacte de ce genre de construction. Les lettres A et B marquent le centre de la ligne horizontale ou le plus petit diametre de l'ellipse; la lettre C est le centre de la ligne verticale ou le plus grand diamètre; la lettre D est le point sur la même ligne où les premiers correspondent.

PLANCHE LXV

Vase arabe.

Ce vase donne une idée du style et de l'imagination des Arabes. Sa forme est belle et noble, et la matiere est d'une espece de porcelaine dans le genre de celle du Japon, mais plus blanche, et moins vitrifiée. Les couleurs en sont magnifiques, et supposent une grande connoissance dans la préparation des minéraux et la cuisson du feu. Ce vase a 4 pieds et demi de haut; il est couvert d'inscriptions arabes, mais dont l'explication manque dans l'ouvrage publié à Madrid.

PLANCHE LXVI

Autre vase arabe.

Ce vase, de même matiere, et de même grandeur que le premier, ne lui cede en rien en magnificence et en exécution. On distingue au milieu les armes de Grenade plusieurs fois répétées, et des ornements dans ce genre encore en usage en Perse et dans plusieurs autres contrées de l'Orient.

PLANCHE LXVII

Hauteur et coupe de l'Alhambra.

Cette planche indique le mouvement du terrain sur lequel est bâti l'Alhambra et sa hauteur relative au niveau de la ville de Grenade. La premiere coupe part du terrain le plus élevé de la colline, où l'on remarque cette construction en maçonnerie, connue sous le nom de siege des rois maures, et d'où ces princes regardoient dans la campagne les chrétiens se battre. La seconde présente le niveau depuis le Darro jusqu'au palais de Charles V.

PLANCHE LXVIII

Vue générale du palais de Charles V.

Cette vue est prise du pied de la tour Vermeja, dans un site délicieux, dominé par les lignes admirables que forment, d'une part, les murailles de l'Alhambra, et de l'autre les contours du palais de Charles V.

Cet édifice magnifique, et qui seroit peut-être le plus beau monument de la renaissance des arts en Espagne, s'il eût été achevé, est dû au fameux Alphonse Beruguete, le Michel-Ange de l'Espagne, aussi distingué dans l'architecture que la sculpture. Ce palais fut commencé pendant le regne même de Charles V, qui avoit eu le projet de fixer son séjour en Espagne. Il présente la forme d'un carré dont les côtés ont 210 pieds, et une cour circulaire de 120 pieds de diametre, ornée d'un double rang de 32 colonnes de marbre jaspé. (Voyez le plan sur la planche LVI, où sont les souterrains de l'Alhambra.) La façade du midi est très riche; tous les ornements sont en marbre, que l'on a tiré des environs de la ville.

PLANCHE LXIX

Coupe et élévation du palais de Charles V.

Cette façade est d'une grande et belle conception; l'avant-corps, en saillie, présente sur-tout de belles lignes, malheureusement divisées par des ornements de mauvais goût; on regrette de voir ces deux ordres bien proportionnés et surmontés d'une corniche élégante, défigurés par des portes très larges, par des ouvertures circulaires, qui

font un effet choquant, et les frontons des portes surchargés d'ornements de mauvais goût. Quoi qu'il en soit, il est peu d'édifices d'un plus noble aspect; les détails en sont exécutés avec soin. Ils représentent en bas-reliefs plusieurs batailles de Charles V, et d'autres sujets relatifs à la vie de ce prince; ils rappellent le bon temps de la renaissance.

PLANCHE LXX

Tombeau de Ferdinand V et de la reine Isabelle, de Philippe Ier et de la reine Jeanne.

La cathédrale de Grenade est l'ouvrage le plus important de don Diego Siloe, le restaurateur des arts en Espagne. C'est un grand vaisseau, orné d'un fort beau dôme. Parmi les monuments qui le décorent, on distingue les tombeaux représentés sur cette planche, qui rappellent la renaissance des arts en Italie, et sont à-la-fois d'une belle exécution et d'une conception noble.

PLANCHE LXXI

Vue de l'Albaycin.

Plusieurs chemins conduisent à l'Alhambra, et les plus pittoresques ne sont pas ceux que prennent ordinairement les voyageurs. En descendant de la montagne par différents sentiers, on jouit d'aspects nouveaux; et c'est ainsi qu'on peut vraiment juger des beautés de ce lieu. Lorsqu'on reporte sa vue en arriere, on découvre les tours du château au milieu des arbres antiques qui couvrent la colline. Si on regarde dans le bas du vallon, on apperçoit une partie de la ville de Grenade qui se déploie à l'horison, et forme par-tout de belles lignes. Cette vue est prise d'un sentier qui conduit au bord du Darro : on passe au-dessous d'un aqueduc mauresque, à travers lequel on apperçoit le quartier de Grenade nommé l'Albaycin, sorte de faubourg élevé sur une colline, et qui servoit autrefois de citadelle pour commander la ville, dont il est encore séparé par un rempart.

PLANCHE LXXII

Aqueduc près de l'Alhambra.

Cette vue est prise de trente pas environ plus bas que l'autre. Elle fait voir l'aqueduc et le moulin qui s'y trouve attenant, fabrique

charmante par sa situation, sa simplicité, et la forêt d'arbres de toute espece qui l'entoure.

PLANCHE LXXIII

Vue de l'Alhambra prise des bords du Darro.

En continuant la colline de l'Alhambra par le sentier que nous venons d'indiquer, on arrive à la place représentée par cette planche, et située vis-à-vis la promenade du Darro. Il est difficile de voir une situation plus majestueuse, plus pittoresque, plus élégante : le château se découvre dans tout son ensemble, et laisse même appercevoir de loin le Généralife : on distingue la tour de Comares, qui renferme la salle des Ambassadeurs; plus loin, le cabinet de toilette de la reine, ou autrement l'oratoire de l'Alhambra; enfin la fabrique dont on vient de voir les dessins.

PLANCHE LXXIV

Autre vue de l'Alhambra prise du Darro.

En suivant sur la gauche les bords du Darro, on arrive aux premieres maisons de la ville; et le dernier regard que l'on porte sur l'Alhambra offre une vue plus singuliere peut-être et plus pittoresque encore que la premiere; la vue du Darro, qui souvent est à peine un ruisseau et quelquefois un torrent, embellit encore cet aspect, et laisse dans la mémoire le souvenir de tableaux enchanteurs.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'ALHAMBRA

Nous avons émis plus haut notre opinion sur l'architecture arabe et gothique. Nous avons cherché à prouver que l'une et l'autre avoit pris son origine dans les édifices grecs et romains du moyen âge. Plus on étudie ces singulieres constructions, et plus on se confirme dans cette idée. Les distributions sont toutes à-peu-près semblables à celles des maisons de campagne ou palais du temps de Justinien. A cela près du détail des ornements, qui seuls conservent la tradition

de l'Inde, mais qui sont encore analogues aux décorations des édifices de Byzance, chaque piece de l'Alhambra correspond à une salle mentionnée dans les auteurs. La grande cour des Lions et des Bains, autour de laquelle sont construites de plain-pied les autres salles, forme l'*atrium majus*, entouré de portiques à jour, de colonnes légeres [1], et ayant également une fontaine au milieu. La salle des Ambassadeurs, dans la cour de Comares, est le grand triclinium de Pline, ayant la vue sur trois côtés, s'avançant en saillie, et renfermant autant de fenêtres que de portes, *fenestras non minores valvis*. Les chambres à coucher, *cubicula*, ordinairement plus basses que les autres distributions, étoient également près des salles de bains, et se trouvoient parfaitement imitées dans l'Alhambra. L'abondance d'eau dont les Arabes faisoient tant de cas dans leurs édifices étoit également recherchée des Romains, *per totum hypodromum*, dit Pline, *strepunt rivi et qua manus duxit sequuntur*. Les toits des maisons étoient composés de tuiles vernissées ou d'autres matieres brillantes, *laqueata tecta*. Il eût été impossible aux anciens comme aux modernes d'assujettir leurs demeures aux formes séveres de l'architecture des temples. Ils durent préférer une sorte d'irrégularité, qui se conserva depuis, et n'eut plus de regles : c'est ainsi que, dans l'arabe et le gothique, on retrouve bien les mêmes distributions, mais une grande liberté dans les détails; aucune regle stricte n'y restreint les formes agréables et commodes; la perfection ne consiste plus que dans une sorte d'accord de masses et de détails, dans la richesse autant que l'élégance des ornements; et, sous ce point de vue, ils ne laissent rien à désirer. Déja, sous

1. Horace se sert du mot *postes* au lieu de *colonnes*, en parlant d'*atrium*.

Cur invidendis postibus et novo
Sublime ritu moliar atrium.
Lib. III, od. I, v. 45.

Auguste, Vitruve se plaignoit de cette multitude d'ornements qui s'introduisoit dans les édifices [1]. C'étoit comme à Grenade des compartiments de plâtres sculptés, blancs ou coloriés [2]. S. Chrysostôme se récrie contre le luxe des dorures et des mosaïques [3], et ce genre d'ornements fut usité dans tout l'empire romain, sous les papes, jusqu'au xe siecle. L'église de Tyr, décrite par Eusebe, étoit toute incrustée de plâtre doré, de mosaïque, et de sentences en relief des livres saints. Ces lettres étoient écrites en lettres d'or, en cinabre, ou en bleu. Celles de l'Alhambra sont de deux sortes; les unes en cufique, ou ancienne écriture arabe; les autres, en écriture moderne. Ces dernieres ont toutes des points, les autres en manquent absolument, et sont plus difficiles peut-être à lire pour les gens du pays que pour certains savants européens qui en ont fait une étude particuliere. Les écritures modernes se trouvent en général dans les médaillons ou compartiments circulaires, les autres suivent le contour des murailles, et font partie de la décoration totale. Les lettres cufiques, dérivées du syriaque, furent perfectionnées plutôt qu'inventées par Moramer peu de temps avant Mahomet, et cesserent d'être en usage à la fin du xe siecle. L'art d'incruster fut de tout temps perfectionné chez les Arabes, qui excelloient dans les ouvrages d'orfévrerie [4]. Un auteur anglois, pour donner une idée de la nature des ornements en stuc de l'Alhambra, les compare aux empreintes des pigeons sur le plâtre ou sur toute surface molle. Sans doute cette comparaison n'est pas brillante, mais elle ne manque pas d'une sorte de vérité. Telle est en effet l'impression du premier moment; mais, pour peu qu'on observe l'ensemble et les détails de ces édifices, on sent alors le talent qu'il a fallu

1. Vitruve, lib. VII, cap. 3. Op. mer., lib. XI.
2. Cassiodore var., lib. VII.
3. Ep. ad Philip., tom. X, cap. III. Libanius prog., l. I, p. 148.
4. Theophil. de op. interr., lib. III, cap. 71 et 67.

posséder pour établir cette multitude de détails sans confusion dans de grandes et belles lignes; on rend alors justice à ce peuple qui étoit doué d'un goût naturel et d'une grande élégance dans toutes ses conceptions.

PLANCHE LXXV

Rocher des Amants.

Au milieu d'une plaine assez étendue, entre Grenade et Séville, èt non loin de la petite ville de Loxa, on découvre un rocher aride et presque isolé, auquel on ne feroit point attention s'il n'étoit devenu célèbre par une histoire touchante. Un chevalier chrétien, prisonnier d'un roi maure, devint éperdument amoureux de la fille de ce roi, et parvint à lui plaire. Les deux amants, ne pouvant espérer de s'unir qu'en allant chercher un asile sur une autre terre, prirent la fuite ensemble, et touchoient déja aux frontieres des états musulmans, lorsque la troupe envoyée contre eux les atteignit près de ce rocher; ils y monterent, espérant trouver quelque retraite; mais, bientôt découverts, ils virent s'évanouir tout espoir d'échapper. Les soldats cependant n'osoient porter la main sur la fille de leur roi, lorsque celui-ci arriva lui-même et ordonna à ses soldats de les saisir. N'approchez pas, leur dit alors la jeune fille, ou je me précipite du haut de ce rocher; je suis chrétienne, et c'est mon époux que j'accompagne ici. Le roi ayant réitéré ses instances, les deux infortunés se serrerent dans les bras l'un de l'autre et se précipiterent du haut du rocher. Une croix indique le lieu de cette triste scène que nous avons cherché à retracer. L'histoire d'Espagne est pleine de sujets semblables, d'héroïsme et de sentiments profonds.

PLANCHE LXXVI

Vue de Loxa.

Au sortir de la belle plaine de Grenade, on arrive, après six lieues de chemin, à la ville de Loxa, représentée sur cette planche. Cette ville n'offre rien de bien agréable; mais ses environs sont fertiles et riches; le Xenil les arrose et forme de tous côtés des contours agréables.

PLANCHE LXXVII

Alameda à Séville.

Cette promenade charmante, à la porte même de la ville, étoit un lieu marécageux où se rendoient toutes les eaux des rues voisines. Sous le regne de Philippe II, l'intendant de Séville, don Francisco Zapata, comte de Barahas, conçut le projet de dessécher cet emplacement, et d'en faire un lieu d'agrément pour la ville; il fit construire plusieurs égouts et aqueducs, dans lesquels il dirigea les eaux, et planta un grand nombre d'allées de peupliers, d'orangers, de cyprès, au milieu desquels il fit couler les eaux de trois fontaines de la grande rue. En peu de temps cet espace présenta un bosquet charmant pour l'ombre et la fraîcheur, et devint le rendez-vous de toute la ville : il est encore orné, à l'entrée, d'une pierre assez semblable au marbre, et surmontées, l'une, d'une statue d'Hercule, l'autre, de Jules-César, que l'on suppose avoir été, l'un, le fondateur, l'autre, le protecteur de la ville. Ces deux statues s'appuient sur deux écussons, sur lesquels on voit gravées les armes d'Espagne. Cette promenade a 550 vares de long et 140 de large.

NOTICE HISTORIQUE DE SÉVILLE

De toutes les villes de l'Espagne, Séville est peut-être celle qui, dans tous les temps, a joui de la plus haute renommée et de l'éclat le plus brillant. Fondée par les Phéniciens, sous le nom d'Hispal, elle parut déja, ainsi que la ville de Cartulo, parmi les alliés d'Annibal contre les Romains. Ces derniers peuples, ayant conquis la Bétique, choisirent Séville pour chef-lieu d'une des quatre jurisdictions qu'ils y établirent. César ajouta à cette distinction le nom de *Julia Romula*, qu'il lui permit de porter, lui donna le droit de frapper monnoie, et l'entoura de fortifications. Les Romains conserverent cette ville jusqu'en l'année 411, où elle tomba entre les mains des Vandales, et depuis appartint aux rois goths. Après la bataille de Guadalete, une partie des chrétiens échappés à ce

massacre se retirerent à Séville, où ils chercherent à se défendre, mais qu'ils rendirent bientôt à l'armée de Musa. Séville passa alors, ainsi que toute l'Espagne, sous la domination des califes de Damas jusqu'au moment où elle se déclara en faveur d'Abderahman Ier élu souverain de Cordoue. Vers la fin du xe siecle, de grandes divisions ayant agité l'Espagne arabe, Séville se rendit indépendante, choisit ses rois particuliers, qui la gouvernerent pendant près de cent ans.

Fulget præcipuis Parnassia Castulo signis,
Et celebre oceano atque alternis æstibus Hispal.

Le dernier de ses rois, Aben-Abed, ayant eu l'imprudence de réclamer l'assistance de Joseph-Ben-Leffed, roi des Almoravides, ce conquérant barbare, qui s'étoit déja emparé de toute la partie occidentale de l'Afrique, débarqua en Espagne avec une armée nombreuse; mais, changeant tout-à-coup de conduite, vint mettre le siege devant Séville, et les força à se rendre après une assez longue résistance. Le malheureux roi, victime de sa confiance, alla finir ses jours dans une prison, et de ce moment toute l'Espagne obéit aux Almoravides. Leur regne cependant ne fut pas de longue durée; la faction puissante des Almoades s'éleva contre eux en Afrique, et la victoire s'étant décidée en sa faveur, Séville envoya une députation au nouveau roi Abdelmomen, et reçut dans ses murs une partie de l'armée victorieuse.

Joseph Ben Abdelmomen, fils et successeur de ce prince, fixa sa cour à Séville, et commença une guerre sanglante contre les chrétiens. Maître d'une grande partie de l'Afrique et de l'Espagne, il se trouva en état de lever des armées considérables, et ces nouveaux souverains furent plusieurs fois au moment de s'emparer de toute la péninsule, lorsque l'un d'eux perdit la fameuse bataille des *Navas* de Tolosa, qui fut le dernier effort de la puissance mahométane en Espagne. Depuis cette époque, il n'y eut plus d'ensemble dans les

opérations de ces peuples. Chaque province, plusieurs villes, se choisirent des souverains particuliers, et bornerent leur ambition et leurs vœux à la défense de leurs murailles. Séville ne put résister long-temps, et ouvrit ses portes au roi S. Ferdinand, après un siege de seize mois, le 23 novembre 1248. D'après la capitulation, une grande partie de ses habitants les plus industrieux passerent en Afrique. Depuis cette époque, Séville appartint aux différents souverains de l'Espagne, sans avoir éprouvé aucun événement particulier : c'est aujourd'hui encore une des villes de la monarchie la plus riche, la plus peuplée, et la plus agréable.

PLANCHE LXXVIII

Vue générale de Séville, prise de S.-Jean d'Alfarache.

En sortant des dernieres montagnes de la Sierra-Morena, on apperçoit la belle plaine arrosée par le Guadalquivir, et, au milieu d'elle, la ville de Séville, dont les nombreux clochers s'élevent majestueusement dans les airs. Cet aspect est sur-tout remarquable d'un petit village nommé S.-Jean-d'Alfarache, l'ancien Osset, situé à une lieue environ à l'ouest de la ville, et non loin de l'ancien Italica. Une terrasse, plantée d'orangers, de cyprès, dépendante d'un couvent, forme le devant du tableau, et domine le rocher escarpé sur lequel le couvent est construit : on voit plus loin les détours du Guadalquivir au milieu d'une plaine fertile, et dans le fond la ville d'Espagne, connue par ses merveilles, et digne du proverbe espagnol :

Que non a visto Sevilla
Non a visto maravilla.

PLANCHE LXXIX

Vue de la Tour de l'Or.

Cette tour est un ouvrage romain, et presque le seul qui existe de ces peuples à Séville : elle servit autrefois de défense à l'ancien Hispalis, et sans doute a été consacrée par les Maures au même usage. Une chaîne étoit attachée à ses fortes murailles, et barroit

la navigation du fleuve. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un monument de curiosité.

PLANCHE LXXX

Cour intérieure de l'Alcasar à Séville.

L'édifice le plus intéressant de Séville, sous le rapport des arts et celui des traditions historiques, est, sans contredit, l'Alcasar, ou ancien palais des rois maures. Nous avons dit, dans la notice sur l'architecture des Arabes, que le style de ces peuples avoit été adopté par les rois catholiques et les grands seigneurs de leurs cours avec quelques modifications que devoit produire la renaissance du style grec en Italie. L'Alcasar de Séville est un type de ce goût mixte et piquant : il fut commencé sous les rois maures, et achevé dans le même genre par Pierre-le-Cruel et ses successeurs. Cet édifice est d'une grande magnificence; les marbres, les stucs y sont prodigués; l'eau parvient dans tous les appartements; des jardins charmants contribuent à l'agrément de l'habitation; et une forêt d'orangers y présente, dans toutes les saisons, une promenade agréable. La cour représentée sur cette planche est pavée en marbre; elle est entourée de deux rangs de galeries d'un style très pur, et dont les ornements arabes augmentent beaucoup la perfection des détails : il est difficile de voir réunies plus d'élégance et de perfection.

PLANCHE LXXXI

Salle des Ambassadeurs dans l'Alcasar de Séville.

Cette belle salle, construite dans le même goût que la vue précédente, a 30 pieds en carré; elle est couverte d'ornements en stuc peint et en marbre dont rien ne sauroit égaler l'élégance et la richesse; elle ne le cede en rien aux plus belles dispositions des salles de l'Alhambra; mais on remarque déja dans la proportion des colonnes, dans la forme pure des chapiteaux corinthiens, le retour au goût de l'antiquité. Ce passage des arts n'avoit point encore été bien observé; il a produit cependant un grand nombre d'édifices qui, sans être très réguliers, ont un grand charme. Sans doute les lignes pures et simples de la belle architecture passent avant tout; mais cependant elles sont souvent froides et monotones à l'œil, lorsqu'elles ne sont pas relevées par quelques ornements agréables, par quelques détails piquants : c'est le mélange, qui eut lieu dans le XVe et le XVIe siecle,

des grandes dispositions grecques et romaines, joint à la richesse des détails arabes et gothiques, qui me paroît présenter, pour les habitations particulieres, le *nec plus ultrà* de l'élégance et de la beauté même : on en voit ici un type parfait, et digne d'être imité. Ce palais fut habité par la reine Isabelle; et Philippe V eut un moment l'envie d'y transférer sa cour.

PLANCHE LXXXII

Cour du palais du duc de Medina-Cœli.

L'Espagne abonde en distributions semblables à celles-ci, et ornées de même de marbres précieux, de décorations en stuc et en carreaux de faïence. Dès l'entrée des maisons on se trouve à couvert sous les galeries qui entourent les cours; et de là on parvient, par de beaux escaliers en pierre, aux appartements du premier étage, dont les issues donnent également sur la seconde galerie; les cours intérieures, richement décorées et rafraîchies par une fontaine pratiquée au milieu, et souvent ornées, comme en Italie, de statues antiques. Cette planche représente la cour d'un palais appartenant aux ducs de Medina-Cœli, et connu dans le pays sous le nom de *maison de Pilate*. Les statues sont une Muse, une Cérès et deux Pallas, plus grandes que nature : elles ont été transportées d'Italie, ainsi qu'un grand nombre d'antiquités qu'on voit dans le jardin, et parmi lesquelles on distingue la fameuse inscription d'Isis, publiée par Montfaucon. Ce palais a été construit en 1520.

PLANCHE LXXXIII

Vue de la Giralda à Séville.

L'église cathédrale de Séville est un des édifices les plus considérables de l'Espagne : il fut bâti, dans le XV[e] siecle, aux frais du chapitre, et sur l'emplacement d'une ancienne mosquée : il a 262 pieds de longueur; et l'intérieur est divisé en cinq nefs spacieuses, et renfermant un grand nombre de tombeaux, de statues, de tableaux précieux. La partie la plus curieuse consiste dans la tour ou le clocher, nommé dans le pays Giralda. Elle a été construite à deux reprises différentes, et est l'ouvrage de l'Arabe Geber, qui l'éleva jusqu'à 172 pieds de sa hauteur; alors elle se terminoit par un pavillon carré de briques diversement coloriées et vernissées, sur lequel s'élevoit

un pilier de fer qui portoit quatre globes de fer doré. Ce pavillon fut abattu en 1568, et on exhaussa la tour de 86 pieds. Son élévation actuelle est de 258 pieds; elle est carrée, et a 32 pieds de largeur à chaque face; elle est bâtie en grande partie de briques vernissées. Sa coupole est surmontée d'une statue de la Foi, en bronze; on peut monter jusqu'au sommet à cheval. Cette tour, du haut de laquelle on jouit d'une vue très étendue, forme de tous côtés un point de vue remarquable. Le jardin qui l'entoure est planté d'orangers, de cyprès, et d'arbres à fleurs, comme presque tous les grands cloîtres en Espagne.

PLANCHE LXXXIV

Vue du théâtre d'Italica.

Ayant donné, dans un ouvrage [1] qui a précédé celui-ci, une histoire de la ville d'Italica, je me bornerai à rappeler que cette ancienne ville, située sur la rive droite du Guadalquivir et à une lieue de Séville, fut la patrie des empereurs Trajan, Adrien, et Théodose. On découvre sans cesse dans les ruines des morceaux fort importants de sculpture, dont plusieurs ont été transportés à l'Alcasar de Séville. Parmi ses ruines on distingue les restes d'un amphithéâtre, dont les peres Flores et Montfaucon ont donné les dimensions, et qui se rapporte aux édifices semblables des Romains. Cette planche en fera connoître les dispositions, et sera un souvenir de cette cité célebre, aujourd'hui réduite à un simple village, sous le nom de Santi-Ponce.

PLANCHE LXXXV

Mosaïque d'Italica.

Ce superbe pavé en mosaïque, l'un des plus considérables et des mieux conservés qui nous soient parvenus de l'antiquité, présente, dans une suite de compartiments distribués avec goût, plusieurs sujets intéressants d'archéologie. Le milieu offre l'aspect d'une course de chars et tous les détails de l'intérieur d'un cirque avec tous les ornements en couleur. Le contour est orné de la représentation des Muses, des quatre Saisons, et de plusieurs attributs des jeux; une inscription romaine fait connoître que l'édifice dont cette mosaïque dépendoit appartenoit à la famille de Trajan.

1. Mosaïque d'Italica, un vol. in-fol., avec 20 grandes estampes en couleur, 1800.

PLANCHE LXXXVI

Vue de Malaga.

Il est certaines contrées que l'on regrette toujours de quitter, et que l'on seroit cependant fort embarrassé de décrire : un certain charme, qui tient plus aux mœurs des habitants, à la beauté du climat, à la saison de l'année que l'on y passe, laisse dans l'ame un souvenir profond, sans qu'on puisse se rendre compte de cet attrait et pouvoir en vanter les beautés. De ce nombre est la ville de Malaga, assez mal bâtie, n'ayant aucun édifice remarquable, mais située au milieu d'un pays abondant en toutes productions, et habité par un nombre considérable de familles aimables de différents pays. L'activité de son commerce, l'abondance de ses productions, de ses environs, y attire une foule d'étrangers, et on y vit plus agréablement qu'en aucun lieu peut-être de l'Espagne. Si la vue de cette planche ne présente pas un grand intérêt, il sera du moins un hommage que l'on me permettra de rendre à l'hospitalité et à la reconnoissance.

PLANCHE LXXXVII

Vue de la ville de Gibraltar.

Itinéraire de Malaca à Gibraltar suivant les itinéraires anciens :

Sivel M.P. XXI.
Cilniana M.P. XXIIII.
Barbariana XXXIIII.
Carpe Carceiam X.
Porto albo VI.
Mellaria XII.
Belone claudia VI.
Barbesul XXXIIII.
Calpe X.

La premiere erreur dans ce calcul est le mécompte entre le nombre des milles des distances particulieres et la somme totale. De Malaca à Cadix l'itinéraire compte 145,000 pas, ou 36 lieues, et les distances partielles plus de 200,000 pas, ou 52 lieues; faute sans doute de copiste ou de traducteur, puisque de semblables erreurs ne se rencontrent nulle part ailleurs.

La premiere station qu'on rencontre, située à 21 milles, correspond

pour la distance à un lieu nommé aujourd'hui la *Fuengirola*, sorte de hameau, défendu par un château fort, et situé sur une éminence, au sud de l'embouchure de la riviere de *Fuengirola*. On trouve dans ce lieu beaucoup de ruines romaines et de constructions mauresques; il en est fait mention comme d'une ancienne ville dans l'ouvrage de Razis.

Après *Sivel* on trouve, dans Pline et Pomponius Mela, la station de *Salduba*, plus rapprochée de Celniana, et que l'itinéraire a sans doute omise, parceque cette derniere station étoit plus convenable au logement des militaires et des voyageurs. Salduba doit avoir été située où l'on voit aujourd'hui des ruines romaines, appelées Bovedas ou Voutes, à deux lieues de Marvella. Cilniana correspond sans doute à l'ancienne Estepona, aujourd'hui Estepona-la-Vieja, et formant la distance de six lieues, mentionnée dans l'itinéraire. Le chemin actuel continue sur les bords de la mer, et passe à Marvella, petite ville assez agréable dans le plan, et suffisamment fortifiée. L'itinéraire au contraire se rejette dans l'intérieur des terres, sur le penchant de la Sierra Vermeja, et remonte à Barbariana, distant d'Estepona-la-Vieja de 34 milles, ou 8 lieues et demie. On trouve à cette distance deux stations romaines, qui peuvent convenir à ce lieu; l'une à une lieue de Ximena, sur le chemin de Ronda; l'autre à Ximena même, qui présente des ruines romaines. Il est moins difficile de se méprendre à la station suivante, nommée Carpe Carceia, et dont la distance et approchant le nom se retrouvent dans Castellar, à deux lieues et demie de Ximena. Bientôt on arrive à Porto-Albo, à une lieue et demie, que l'on retrouve dans les ruines romaines d'un hameau appelé la Alcaria, éloigné de trois lieues de Castellar, et dont la distance a sans doute été tronquée dans l'itinéraire. De cet endroit on compte trois lieues jusqu'à Mellaria, qui se retrouve dans Colonia, si toutefois la station suivante, nommée Belone Claudia, ne forme pas deux endroits différents, dont l'un seroit la Julia traducta; il est plus facile de déterminer la station suivante, nommée *Barbesula*, qui n'est plus éloignée de Calpe que de dix milles, ou deux lieues et demie, et qu'on retrouve avec des inscriptions portant son nom dans un amas considérable de ruines près de l'embouchure du Guadiaro.

PLANCHE LXXXVIII

Plan de la baie de Gibraltar.

Tout le monde sait que le formidable rocher de Gibraltar, l'une des colonnes d'Hercule, fut, dans l'antiquité, la borne qu'oserent

bien rarement dépasser quelques navigateurs après que des tremblements de terre, ou les efforts de l'Océan, eurent ouvert le détroit qui unit cette mer à la Méditerranée.

Situé à la pointe la plus méridionale de l'Espagne, c'est-à-dire de l'Europe, et séparé du continent par un isthme fort étroit, ce rocher inégal dans toutes ses dimensions, s'éleve du sein des mers à la hauteur de 1530 pieds, sur une largeur de 4500, et une longueur, du nord au sud, de 15,590 : là, du côté de l'orient, commence ou finit le fameux détroit, dont le court trajet fut toujours périlleux dans la tempête.

On a supposé jadis différentes étymologies du nom de Gibraltar : la seule véritable se forme du mot arabe Gibel (montagne), et de Tarik, nom d'un capitaine envoyé par Musa, au commencement du VIII[e] siecle, sur ce point important pour en reconnoître les côtes circonvoisines.

Bien avant cette époque, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, et les Romains, y avoient fait des établissements, que la jalousie du commerce, les guerres, et le temps, ruinerent successivement. Si l'on s'en rapporte à cette ancienne tradition, qui attribue l'invasion des Maures en Espagne à la vengeance que voulut tirer le comte Julien de l'outrage que le roi Rodrigue avoit fait à sa fille, ce double crime eut des suites bien funestes : Rodrigue, dans les champs de Xérès, perdit à-la-fois contre les Maures une grande bataille, son royaume et la vie.

Nous ne pouvons faire ici la longue énumération de tous les combats que se livrerent entre eux ces terribles conquérants, et qu'ils soutinrent contre les Espagnols. Nous passons donc au premier des quatorze sieges que Gibraltar a soutenus. Il étoit au pouvoir des rois de Grenade, lorsqu'en 1309, après un mois d'une attaque opiniâtre, Alphonse Perez de Gusman, secondé par la valeur de plusieurs grands capitaines, parmi lesquels on cite un archevêque de Séville, parvint à s'emparer de cette place, et la livra à son souverain Ferdinand IV, qui en rétablit les défenses, et en ajouta de nouvelles, fort éloignées cependant d'être comparables à celles qu'on y voit de nos jours, et à l'abri desquelles plusieurs milliers d'hommes, privés à la vérité de ce qui peut le plus contribuer au bonheur, peuvent du moins vivre sous une si agréable température, qu'on a donné le surnom de Montpellier d'Espagne à ce lieu si voisin de l'Afrique, et qu'on ne peut contempler sans effroi. Tout y annonce en effet un séjour insupportable; la roche vive dans toute son étendue, à l'exception du sol sablonneux de sa base et de quelques recoins susceptibles d'une foible culture, un soleil presque vertical pendant les trois quarts de l'année,

des pluies surabondantes, des ouragans, des tonnerres répétés et centuplés par de nombreux échos : mais telle est la variété des sites et des coupures qui s'y trouvent, qu'on peut s'y garantir des ardeurs de la canicule, et que les eaux diluviales s'engouffrent dans de profondes cavernes, d'où, par des conduits inconnus, elles arrivent à la mer. Que de richesses d'ailleurs offre à la botanique cet immense rocher où croissent avec vigueur les plantes les plus salutaires, où l'on a fait l'essai que toutes celles des deux Indes pourroient prospérer au profit de l'humanité!

De singuliers contrastes se remarquent donc sur cette pointe de l'Europe : des inondations menaçantes et la plus aride sécheresse; des chaleurs qui brûlent et les plus frais asiles : ici une ville assez florissante, et qui fut souvent détruite; là des soldats, des casernes, tous les instruments de la guerre, des Européens, des Africains, des Juifs de tous les pays; plus haut, des reptiles venimeux, plusieurs genres de petits animaux sauvages, parmi lesquels se distinguent des troupes de singes, qu'on a vus quelquefois défendre, à coups redoublés de pierres, leurs forteresses, accessibles pour eux seuls, contre des curieux indiscrets, qui tentoient de les escalader. Heureux animaux qui, en se jouant, ont vu périr au pied de leurs paisibles retraites tant d'hommes, que de funestes intérêts de commerce y avoient entraînés.

Nous avons dit que les Espagnols étoient rentrés dans la possession de Gibraltar. Ismaël, roi de Grenade, partageant l'indignation qu'éprouvoient ses sujets d'une si grande perte, conçut le projet de reprendre cette place; mais il en fit vainement le siége : elle fut défendue avec succès par l'infant Don Pedre, oncle du jeune Alphonse onzieme du nom, fils et successeur de Ferdinand IV.

Quelques années après, Abdul-Malic, fils du roi de Fez, vint avec une nombreuse armée s'emparer d'Algéciras, dans le dessein qu'il exécuta bientôt d'attaquer Gibraltar. Les Maures avoient appris qu'un Gallicien, nommé Vasco Perez de Méira, en étoit alors gouverneur, et que sa cupidité, son insatiable avarice avoient tellement étouffé en lui tout sentiment d'honneur et d'humanité, qu'il vendoit aux ennemis même de sa patrie la majeure partie des subsistances de sa garnison, qu'il étoit loin d'ailleurs de maintenir au complet. Elle repoussa néanmoins long-temps les plus terribles attaques, dans l'espérance qu'Alphonse tiendroit la promesse qu'il lui avoit fait donner, de venir bientôt lui-même la secourir. Débarrassé du soin de calmer quelques séditions dans l'intérieur de son royaume, ce prince étoit déjà parvenu jusqu'à Xerès, où la trahison de l'infame

gouverneur étant encore ignorée, il en reçut avec affection la femme, et le jeune enfant, qu'il prit dans ses bras en faisant l'éloge de son pere. Quelle dut être sa douleur, lorsque, arrivé près de la forteresse, il apprit la cause de l'extrémité où elle étoit réduite! Ce fut en vain que, dans cette circonstance, il déploya tout son courage; ce fut en vain qu'il livra plusieurs combats glorieux; le reste de cette brave garnison, exterminée de fatigue et de faim, se vit, au bout de quatre mois et demi, obligée d'accepter une honorable capitulation, tandis que l'indigne gouverneur alla porter en Afrique sa honte et ses remords.

Cependant Alphonse, persuadé que les Maures n'avoient pas encore eu le temps de réparer toutes les breches qu'ils avoient faites à la forteresse dont ils venoient de s'emparer, résolut d'employer tous ses moyens pour la reprendre. Il étoit entouré de bons capitaines et de vaillants soldats, qui tous applaudirent à cette résolution. Les attaques et les défenses furent également vigoureuses; mais, malgré les succès qu'obtinrent les Espagnols contre les troupes sorties d'Algéciras, celles du roi de Grenade et d'Abdul-Malic vinrent bientôt les cerner, en sorte qu'ils furent en même temps assiégeants et assiégés. Dans cette périlleuse situation, la disette les ayant réduits à une extrême détresse, Alphonse n'écouta que la magnanimité de son cœur, et voulut souffrir le tourment de la faim, ou ne l'apaisa qu'avec le peu du même pain que mangeoit le dernier de ses soldats. Pour comble de calamités, il apprit que de nouvelles séditions s'étoient élevées dans quelques contrées de ses états; mais telle fut sa ferme contenance et celle de son armée, telle étoit l'opinion que les Maures avoient conçue de son redoutable courage, qu'ils lui proposerent une treve de quatre ans, dont il accepta les honorables conditions.

Les Maures en profiterent pour ajouter aux défenses de la place toutes celles qu'ils purent imaginer; et, durant plusieurs années, ils la munirent de tout ce qui pouvoit leur en assurer la conquête.

Cependant Alphonse, qui gardoit depuis long-temps dans son cœur le vif regret de n'avoir pu la leur enlever, alarmé d'ailleurs par la multitude de soldats que l'Afrique vomissoit sur Gibraltar, d'où ils se répandoient dans le continent, vint l'investir et la presser avec tant de vigueur, qu'il s'en seroit enfin emparé, s'il n'eût pas succombé sous les atteintes de cette peste horrible qui, après avoir désolé pendant deux années l'Angleterre, la France, l'Italie et quelques autres pays, porta ses derniers ravages jusqu'aux derniers confins de l'Espagne. Ainsi périt, à trente-huit ans, cet excellent prince, pleuré de ses sujets, admiré même de ses ennemis, ce prince dont la maxime

favorite étoit d'avoir soin de son honneur, de son royaume, et de son armée.

Il seroit désormais fastidieux et trop long pour notre ouvrage de rapporter la suite exacte des siéges qui tourmenterent Gibraltar, que les Maures se disputerent entre eux pendant plus d'un siecle, et qui devint même la proie d'un duc de Médina, dans ces temps malheureux où de trop puissants sujets disputoient aux rois leur puissance, sans accorder aux peuples la liberté. Je ne parlerai ni de l'époque si connue où, après l'expulsion des Maures, il revint au pouvoir de la couronne d'Espagne, ni de celle où la foible garnison, abandonnée à sa défense, fut obligée de le livrer au compétiteur de Philippe V, et aux Anglois, qui le garderent, sans autres droits que ceux de la convenance et de la force; nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur le quatorzieme et le plus celebre de tous ses sieges.

Le roi d'Espagne, Charles III, qui avoit en vain offert aux Anglois sa médiation durant la guerre d'Amérique, unit enfin ses forces à celles de la France, et l'attaque de Gibraltar fut résolue. Le plan de cette grande opération avoit été conçu et rédigé avec tant de clarté, d'énergie et d'apparence de succès par un habile ingénieur français, M. d'Arçon, que le cabinet de Versailles le fit adopter avec empressement par celui de Madrid. Des recherches exactes et des rapports certains nous ont fait connaître les principales dispositions et toutes les suites qu'elles eurent.

Cinq batteries flottantes à deux ponts, de 19 à 23 canons, devoient être placées en premiere ligne, à 200 toises de la place, vis-à-vis du vieux môle, et laisser entre elles un espace de 100 toises, pour que cinq petites batteries, de 10 canons chacune, se portassent en seconde ligne derriere les intervalles. Qui croira qu'on avoit oublié de sonder les fonds, et que cette précaution indispensable ne fut prise qu'à la hâte, et sans résultat certain, la veille ou l'avant-veille de l'exécution des manœuvres? Cependant M. d'Arçon persista dans les dispositions qu'il avoit faites, persuadé qu'une grande supériorité de feux devoit, selon toutes les regles de l'art, en garantir le succès. En effet, l'attaque de terre devoit mettre en jeu 186 pieces de gros calibre, les batteries flottantes 152, des bombardes et des chaloupes canonnieres 60; en tout 398 bouches à feu, qui n'en auroient pas eu 100 à combattre dans l'espace de l'attaque, qui ne s'étendoit que jusqu'au bastion d'Orange, dont une seule face eût pris part à l'action; mais l'inexactitude que cet officier convenoit lui-même d'avoir mise dans les sondes fut cause qu'au lieu de mouiller de maniere que le vieux môle se trouvât au centre de la ligne, il fut arrêté qu'on for-

meroit les cinq grandes batteries à 200 toises de la place, depuis le vieux môle jusqu'au bastion royal; que ces batteries, en partant, suivroient celle du chef d'escadre Moreno, qui mouilleroit à la tête de ce môle, et que les autres alors marcheroient en échiquier à leurs places, dans l'ordre et sur les points précédemment assignés. En outre, 16 chaloupes canonnieres devoient se placer entre la ligne de terre et les batteries flottantes pour attaquer le vieux môle, ainsi que la porte de terre. 40 bombardes ou chaloupes armées auroient formé 10 divisions, dont chacune eût appartenu à l'une des batteries flottantes, pour faciliter son embossage, lui donner des secours au besoin, et se porter ensuite là où l'on croiroit son assistance d'une plus grande utilité, soit en réunissant ses feux à ceux des batteries, soit en faisant des diversions dans la partie du môle neuf; 16 vaisseaux et 16 autres chaloupes canonnieres étoient encore destinés à former une attaque contre la pointe d'Europe, mais ne devoient s'y rendre qu'après avoir protégé l'embossage des batteries. Enfin 3 autres vaisseaux eussent couru des bordées dans la rade, afin d'être à portée de secourir celles des batteries qui se seroient trouvées en danger.

Ces dispositions, aussi sages que formidables, inspiroient une confiance qui cependant ne fut pas universelle. Le duc de Crillon, généralissime des armées de terre, étoit jaloux de M. d'Arçon, que la plupart des officiers espagnols de terre et de mer ne voyoient pas sans envie et sans une grande méfiance de son projet et de ses opérations. Le service en souffrit au point que les munitions nécessaires aux batteries flottantes, et qu'on auroit dû trouver sous la main, ne furent accordées qu'avec regret par le comte de Lasci, général de l'artillerie, qui les tenoit à plus d'une lieue de distance dans les terres, et qu'on fut même obligé d'envoyer de la cavalerie pour en faire le transport.

Ces difficultés et bien d'autres étant levées, il en restoit encore de beaucoup plus dangereuses. On avoit reconnu que l'eau qui devoit circuler entre la coque des bâtiments et le doublage épais qu'on venoit d'y adapter filtroit dans l'intérieur, parcequ'on avoit négligé de bien calfater de vieux vaisseaux transformés en batteries. On fut donc obligé de boucher les rigoles dont les eaux pénétroient en si grande quantité dans l'intérieur des batteries, qu'il eût été impossible de conserver les poudres dans les soutes. D'un autre côté, l'amiral de Cordova fit déclarer que les neuf vaisseaux qui devoient seconder l'attaque ne pouvoient pas y être employés, parcequ'étant rentrés dans la ligne de son armée, il ne vouloit pas les exposer aux opérations du siége, dans le moment où il attendoit l'escadre angloise.

Tant de contrariétés imprévues diminuerent l'espoir des uns et

augmenterent les craintes des autres; des marins espagnols surtout, qui, dès le commencement des travaux, n'avoient accepté le commandement des batteries que pour ne pas manquer aux lois de l'honneur. Le prince de Nassau, à qui l'on avoit accordé la plus forte de toutes, dit au comte d'Artois qu'il ne croyoit plus au succès, et qu'il alloit combattre, persuadé d'être vaincu. M. d'Arçon lui-même ne montroit plus la même ardeur, et cachoit à peine ses chagrins sous une apparente sécurité.

Enfin l'armement partit, au commencement du jour, à la vue des armées de terre et de mer, et d'un nombre immense d'autres spectateurs que ce grand spectacle avoit attirés. Le chef de file Moréno, voulant vraisemblablement éviter quelque barre à lui connue vers l'emplacement prescrit vis-à-vis du vieux môle, alla mouiller à 300 toises en avant du bastion royal où les bas fonds n'étoient pas à craindre. Cette manœuvre fut bien nuisible. La Tauapiédra, batterie du major général, prince de Nassau, qui suivoit immédiatement, se trouva embossée la premiere vers le centre de la grande courtine, entre le bastion royal et celui d'Orange, et reçut la plus grande partie des feux innombrables de la place, jusqu'à ce que le commandant Langara pût parvenir, mais une heure après, et dans une mauvaise position, à prendre part aux dangers. Les sept autres batteries avoient échoué à une trop grande distance en arriere pour causer quelque dommage à l'ennemi. Cependant les trois premieres, abandonnées à leurs seules forces, firent un feu si soutenu et si bien dirigé, qu'une grande partie des défenseurs de la courtine et du bastion royal prit la fuite et ne put être ramenée que par le vieux et intrépide gouverneur Eliot.

Ce fut alors que les feux de la place redoublerent d'énergie : grenades, bombes, boulets rouges, assaillirent au-dehors, en dedans, les trois batteries espagnoles. Les coups d'embrasure mutilent, tuent matelots et soldats; l'incendie menace de toute part; les pompes sont brisées; vainement des braves veulent y suppléer en montant, au péril presque certain de la vie, sur le blindage extérieur du bâtiment, d'où ils versent abondamment des eaux sur les parties embrasées; plus vainement encore peut enfin arriver à son poste l'une des batteries échouées; il faut périr; et de quelle mort ! si, parmi les secours promis, on n'envoie pas du moins de simples chaloupes qui osent venir sauver les malheureux équipages !

Après une longue perplexité, il en arriva, au milieu de la nuit. Elles ne suffirent pas néanmoins à l'évacuation totale des bâtiments qui venoient d'être entièrement incendiés. Chose horrible ! la plupart des blessés y resterent, et une grande partie des équipages y eût

également péri, si le général anglois Curtis, par une généreuse compassion, n'eût osé s'exposer à d'imminents dangers pour venir sauver des ennemis malheureux.

Tel fut le résultat immédiat d'une entreprise qui avoit paru bien concertée, au jugement même des gens de l'art, mais dont on n'avoit pas prévu ou pu prévoir les obstacles et l'issue.

PLANCHE LXXXIX

Plan de la baie de Cadix.

En continuant à suivre l'itinéraire d'Antonin, que nous avons interrompu à Calpe ou Gibraltar, on trouve en sortant de ce lieu, à une lieue et demie, la ville de Carteia, située sur le bord de la mer, près de la tour de Carthagene, ou autrement des ruines connues sous le nom de Roncadillo, ainsi que les géographes Strabon, Pline, et Avien, s'accordent à la placer. De cet endroit à Bœsippo l'itinéraire ne compte que 12 milles, et il seroit alors difficile de trouver ce lieu près du cap de Trafalgar, et cependant c'étoit, suivant Pline, un port de mer. Ce cap est le promontoire de Junon, appelé ainsi à cause du temple célebre mentionné par Ptolémée et Avien. La ville de Bœsippo correspondroit aux ruines qu'on appelle *Caños de Meca*, d'où part une route romaine, fort bien conservée, qui va à Cadix. A une lieue et demie de ce *Meca* on trouve les ruines d'une autre ville, nommée dans le pays *Patrea*, et qui correspond au Mergablo de l'itinéraire, à 6 milles de Bœsippo, et nommée par le géographe de Ravenne *Merifabion*. En effet, de là à *Herculeum*, ou autrement le promontoire d'Hercule, aujourd'hui l'isle de Santi Petri, il n'y a que les trois lieues portées dans l'itinéraire. Cette isle n'a que quatre cents pas de circuit, et sert à vérifier le passage de Strabon et de Filostrate, qui disent que le temple d'Hercule étoit situé dans une isle dont il couvroit toute l'étendue.

Près de cette isle, la riviere de Chiclane, ou autrement le Behlus d'Avien, se décharge dans la mer. De cette isle à Cadix il y a trois lieues, qui sont les 12 milles de l'itinéraire. L'isle de Gader se divisoit en deux parties, suivant Pline; la premiere, aujourd'hui l'isle Léon, étoit appelée Érythia par Éphore et Philistide, et Aphroditia par Timée. La plus grande, ou l'isle actuelle de Cadix, fut nommée Tartessus par les Romains, et Gader par les Phéniciens. L'isle de S.-Sébastien, qui est près de Cadix, est le Cronion Promontorium, placé, suivant Strabon, en face de Cadix. La Caraque est une partie que fit

construire le consul Balbus, suivant le même Strabon. Le port de Ménestée, suivant les mêmes, est Porto-Real, le Luciferi Fanum, ou San Lucar de Barrameda.

Cadix, autrefois Gader, fondée par les Phéniciens, et embellie par les Romains, étoit située dans un lieu différent de la ville actuelle. On voit encore quelques restes de ses ruines et de l'emplacement de son fameux temple d'Hercule, près de l'isle de Saint-Pierre. La ville moderne est située au bout de la langue de terre qui s'avance dans l'Océan; c'est une ville de commerce et de guerre presque inattaquable par sa situation et ses ouvrages de défense, et d'une richesse miraculeuse par son commerce étendu dans toutes les parties du monde. Sa baie a dix lieues de circonférence, et sert à-la-fois de magasin de marchandises, d'arsenal de guerre, et de bassin de construction. Elle est défendue de tous côtés par des ouvrages bien exécutés et bien conçus, parmi lesquels on distingue le fort S.-Sébastien, le fort Louis, et celui de Matagorda, de distance en distance. Cette ligne circulaire de côtes est ornée de bourgs et de villages agréables, tels que le port Sainte-Marie, le port Royal, la Carraca, ou l'arsenal de la marine, la petite ville de Rota; et plus loin, dans l'intérieur, le charmant village de Chiclana.

PLANCHE XC

Vue générale de Cadix.

C'est principalement au commerce et à la société que Cadix doit son éclat, son agrément, et sa renommée. Cette ville est bien bâtie, les rues, les édifices y sont tenus avec une extrême propreté, et on se croiroit transporté dans une ville hollandoise, autant par l'activité que par l'ordre qui y regne; mais elle renferme peu de monuments qui soient dignes d'être remarqués; nous nous sommes donc bornés à donner une vue de la ville pour faire connoître l'aspect qu'elle présente et la nature de sa situation. Nous renvoyons aux ouvrages nombreux, qui feront connoître l'étendue du commerce qui se fait à Cadix et les amusements que l'on peut s'y procurer.

FIN DU TROISIEME VOLUME

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LA PREMIERE PARTIE DU TOME PREMIER

DU

VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIERE PARTIE DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LA SECONDE PARTIE DU TOME PREMIER

DU

VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE

DESCRIPTION DU ROYAUME DE VALENCE

DESCRIPTION DE L'ESTREMADURE

FIN DE LA TABLE DE LA SECONDE PARTIE DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LA PREMIERE PARTIE DU TOME DEUXIEME

FORMANT LE TROISIEME VOLUME

DU VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIERE PARTIE DU TOME DEUXIEME.

TABLES

DU TOME LXIII

1925

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 143. — FÉVRIER 1925.

NUMÉRO 144. — AVRIL 1925.

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Laborde (Alexandre de).
